



**HAL**  
open science

**La sémantique du "Parfait". Étude des "temps composés" dans un choix de langues germaniques et romanes**

Gerhard Schaden

► **To cite this version:**

Gerhard Schaden. La sémantique du "Parfait". Étude des "temps composés" dans un choix de langues germaniques et romanes. Linguistique. Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2007. Français. NNT: . tel-00143261

**HAL Id: tel-00143261**

**<https://theses.hal.science/tel-00143261>**

Submitted on 24 Apr 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 8 — Vincennes-Saint-Denis  
École doctorale Cognition, Langage, Interaction  
U.F.R. Sciences du Langage

Numéro attribué par la bibliothèque

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

## THÈSE

Nouveau régime

Pour obtenir le grade de  
Docteur en Sciences du Langage  
Discipline : Linguistique Générale

Présentée et soutenue publiquement  
par

**GERHARD SCHADEN**

Le 27 janvier 2007

# LA SÉMANTIQUE DU PARFAIT

Étude des « temps composés »  
dans un choix de langues germaniques et romanes

Directrice de thèse :

**BRENDA LACA**

### Composition du jury :

Hamida DEMIRDACHE	Université de Nantes (pré-rapporteur)
Wolfgang KLEIN	Institut Max Planck, Nimègue
Brenda LACA	Université Paris 8 (directrice de thèse)
Clive PERDUE	Université Paris 8
Lucia TOVENA	Université Paris 7 (pré-rapporteur)
Anne ZRIBI-HERTZ	Université Paris 8



für Anna  
pour Odile  
für meine Eltern



# Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont encouragé et soutenu durant la préparation de ma thèse.

Je remercie en premier lieu ma directrice de recherche, Mme Brenda Laca, d'avoir accepté de diriger mon travail de recherche, et de m'avoir fait découvrir la linguistique. Sans elle, je n'aurais certainement jamais pensé à me lancer dans l'aventure d'une thèse en Sciences du langage. Je lui suis infiniment reconnaissant pour sa disponibilité, ses encouragements, et pour sa capacité d'écoute et de compréhension de mes raisonnements parfois tortueux.

Ma gratitude va également à Mme Hamida Demirdache pour avoir accepté de faire partie du jury et de rédiger le pré-rapport de cette thèse. Ses commentaires sur des versions préliminaires de cette thèse m'ont été précieux.

Mme Anne Zribi-Hertz m'a toujours impressionnée, dès mon arrivée à Paris 8, par son enthousiasme et son énergie. Elle a grandement participé à ma formation linguistique, et je tiens à lui exprimer ma reconnaissance.

Je remercie M. Clive Perdue pour les encouragements, ses commentaires sur des parties préliminaires, et pour la bienveillance dont il a fait preuve à mon égard.

Tous mes remerciements à Mme Lucia Tovenà, pour l'intérêt qu'elle a montré à lire ma thèse, pour ses commentaires éclairants et pour avoir accepté d'être membre de mon jury.

Les écrits de M. Wolfgang Klein ont toujours été une grande inspiration pour moi, et je lui suis profondément reconnaissant d'avoir accepté de faire partie de mon jury.

Ma collaboration avec Patrick Caudal a été un grand enrichissement pour moi et m'a permis de découvrir les finesses de la SDRT ; je l'en remercie profondément.

Je tiens également à remercier les personnes qui ont eu la gentillesse de commenter des versions préliminaires de cette thèse, et ont ainsi contribué à la rendre plus claire : Sylviane Schwer, Bridget Copley, et Laurent Roussarie, qui m'a également fourni des conseils très précieux quant au calcul  $\lambda$  et à la bonne utilisation de  $\text{\LaTeX}$ .

De nombreux autres linguistes ont contribué à mon travail et à ma formation linguistique. Je remercie notamment Pascal Amsili, Jean-Louis Aroui, Mario Barra Jover, Claire Beyssade, Joaquim Brendão de Carvalho, Patricia Cabredo Hofherr, Gennaro Chierchia, Francis Corblin, Christian Cuxac, Christine Dimroth, Jacqueline Guéron, Ora Matushansky, Léa Nash, Sharon Peperkamp, Elena Soare, Myriam Uribe-Etxebarria, et Marzena Watorek.

Je voudrais également rendre hommage au linguiste inconnu, au nom de tous ceux et celles que j'aurais pu oublier dans cette liste.

Mes remerciements vont également à mes amis étudiants de Paris 8 et d'autres universités. J'ai eu le plaisir de rencontrer Nisrine Al-Zahre, Nora Boneh et Jules

Gouguet. Notre groupe de lecture sur les éventualités a été une grande stimulation intellectuelle et personnelle. Je remercie bien sûr aussi Muhsina Alleesaib, Leïla Boutora, Paul Égré, Ana de la Fuente, Judith Gervain, Nada Ghantous, Ion Giurgea, Steffen Heidinger, Karoline Jäckh, Anna Kaglik, Pascale Leclercq, Te-Hsin Liu, Alexandru Mardale, Benjamin Massot, Jasper Roodenburg, Björn Rothstein, Marcela San Giacomo, Carla Soares, Sandrine Schwartz, Benjamin Spector, Alice Vittrant, et Andrew Woodard.

Je voudrais en outre remercier Martyne Oliva-Massaró, Anne Monique Weiss, Reynaldo Lara et Corinne Marius pour m’avoir guidé à travers les labyrinthes des administrations de Paris 8 et du CNRS.

Ma profonde gratitude va également à mes amis non-linguistes, à ma famille, et à mes beaux-parents. Ils m’ont permis de me concentrer sur la rédaction de ma thèse en me déchargeant de mes responsabilités quotidiennes, et surtout en s’occupant d’Anna. Ici, je dois également mentionner les créateurs des *Teletubbies*, qui ont beaucoup facilité mes tâches de père.

La lisibilité de cette thèse a été grandement améliorée par le travail d’Hélène Leboutouiller, de Pascale Leclercq, Benjamin Massot, et Laurent Roussarie, qui ont accepté de relire des parties de ce travail. Laurent Roussarie s’est déclaré prêt à vérifier les parties formelles dans les annexes de cette thèse. Je tiens à les remercier. Je suis entièrement responsable de toute erreur restante.

Enfin, ma dette est immense envers Odile de Vismes, pour ses encouragements, son soutien psychologique, bien sûr, mais aussi pour avoir sacrifié ses vacances pour relire cette thèse, et pour en avoir dégermanisé le style<sup>1</sup>. Si celle-ci n’est pas rédigée d’après le principe « un paragraphe = une idée = une phrase », c’est entièrement son mérite.

Et, pour finir, un grand merci à Anna. Pour tout.

---

1. Ce n’est pas un hasard qu’il n’existe pas de mot français pour « *Schachtelsatz* » (≈ utilisation conséquente de l’hypotaxe).

# Table des matières

<b>Introduction : contenu et structure</b>	<b>xi</b>
<b>1 Parfaits et théories du parfait</b>	<b>1</b>
1.1 Qu'est-ce qu'un parfait ?	1
1.1.1 Les parfaits dans le système temporel	2
1.1.2 Bons parfaits, mauvais parfaits	7
1.1.3 <i>Plus-que-parfaits, présents parfaits, futurs antérieurs</i> — même combat ?	13
1.1.4 Les « lectures » du parfait	17
1.1.5 Le parfait – temps, aspect ou <i>Aktionsart</i> ?	21
1.2 Modélisations du Parfait	25
1.2.1 Le parfait en tant qu'opérateur d' <i>Aktionsart</i>	25
1.2.2 Théories néo-reichenbachiennes	31
1.2.3 Les théories d'un « Maintenant Étendu »	35
1.2.4 Une théorie modale du PARFAIT	38
1.3 Vers une approche intégrée du PARFAIT dans le système temporo-aspectuel	43
1.3.1 Esquisse du système	44
1.3.2 La sémantique du PARFAIT	48
1.3.3 La nécessité d'un « point de perspective »	51
1.3.4 Monotonie et intervalle d'assertion	56
1.4 L'origine de la variation entre les <i>présents parfaits</i>	62
1.4.1 La contribution du <i>présent</i>	64
1.4.2 Une solution syntaxique ?	67
1.4.3 Expliquer la variation par l'état de parfait	70
1.5 Conclusions provisoires	75
1.A Sur d'éventuels problèmes de surgénération	77
1.B D'un dommage collatéral de l'analyse présentée	82
<b>2 Depuis et les lectures du Parfait</b>	<b>85</b>
2.1 Introduction	86
2.1.1 Les lectures du parfait — une question d'aspect	88
2.1.2 Y a-t-il des <i>depuis</i> existentiels et universels ?	90
2.2 La sémantique des adverbes de type <i>depuis</i>	93
2.2.1 <i>Depuis</i> et son complément	95
2.2.2 La borne droite de l'intervalle de <i>depuis</i>	103



2.2.3	Utilisations spatiales de <i>depuis</i> . . . . .	106
2.3	L'interaction entre le <i>parfait</i> et <i>depuis</i> . . . . .	110
2.3.1	Propriétés de descriptions d'éventualités . . . . .	110
2.3.2	Les lectures universelles . . . . .	115
2.3.3	Les lectures résultatives . . . . .	126
2.3.4	Les lectures existentielles . . . . .	128
2.4	Conclusion . . . . .	135
2.A	Formalisation en $\lambda$ -DRT . . . . .	136
2.A.1	La sémantique temporelle et aspectuelle . . . . .	138
2.A.2	L'intégration des adverbiaux de type <i>depuis</i> . . . . .	140
2.A.3	L'ambiguïté entre lectures universelles et existentielles . . . . .	142
2.A.4	La neutralisation de l'aspect par une expression quantifiée uni- verselle . . . . .	145
<b>3</b>	<b>L'aspect non-marqué</b> . . . . .	<b>147</b>
3.1	Introduction . . . . .	148
3.1.1	Oppositions aspectuelles avec un terme non-marqué . . . . .	148
3.1.2	L'aspect comme catégorie obligatoire . . . . .	149
3.1.3	Le comportement empirique des temps aspectuellement non- marqués . . . . .	152
3.2	Modélisations de temps grammaticaux aspectuellement non-marqués . . . . .	155
3.2.1	L'aspect neutre . . . . .	156
3.2.2	La sous-spécification aspectuelle . . . . .	162
3.3	En quoi perfectif et imperfectif sont-ils spéciaux? . . . . .	169
3.3.1	Les relations possibles entre intervalles . . . . .	169
3.3.2	La relation temporelle par défaut . . . . .	175
3.4	Conclusion . . . . .	180
3.A	Une formalisation de <i>quand</i> . . . . .	182
<b>4</b>	<b>Les Parfaits surcomposés</b> . . . . .	<b>187</b>
4.1	Introduction . . . . .	188
4.1.1	Les emplois types des temps surcomposés . . . . .	190
4.1.2	Vers une représentation formelle des <i>surcomposés</i> . . . . .	193
4.1.3	La grammaticalisation des formes surcomposées du français . . . . .	198
4.2	Les différents emplois des temps surcomposés . . . . .	205
4.2.1	Les surcomposés « superparfaits » . . . . .	206
4.2.2	Les emplois de type 2 . . . . .	211
4.3	Les surcomposés de type 1 . . . . .	216
4.3.1	Les données du français . . . . .	218
4.3.2	Les données de l'allemand méridional . . . . .	224
4.4	L'histoire des temps surcomposés du français et de l'allemand . . . . .	232
4.4.1	Diachronie des temps surcomposés en français . . . . .	232
4.4.2	Diachronie des temps surcomposés en allemand . . . . .	236
4.4.3	Tendances des temps surcomposés en diachronie . . . . .	238

4.5	Conclusion . . . . .	240
<b>5</b>	<b>Adverbes scalaires temporels</b>	<b>241</b>
5.1	Introduction . . . . .	242
5.2	Les utilisations temporelles de <i>gerade</i> et de <i>tocmai</i> . . . . .	246
5.2.1	Les lectures temporelles de « <i>gerade</i> » . . . . .	246
5.2.2	Les lectures temporelles de <i>tocmai</i> en roumain . . . . .	252
5.2.3	Les effets discursifs des lectures progressives . . . . .	255
5.2.4	La compatibilité avec les états dans les lectures progressives . . . . .	262
5.3	Les utilisations non-temporelles de <i>gerade</i> et de <i>tocmai</i> . . . . .	264
5.3.1	La notion d'échelle . . . . .	265
5.3.2	Types d'utilisations non-temporelles . . . . .	268
5.4	Vers une analyse formelle unifiée . . . . .	275
5.4.1	Les présuppositions liées à <i>gerade</i> . . . . .	275
5.4.2	Généraliser l'utilisation des échelles . . . . .	282
5.5	Conclusion et perspectives . . . . .	287
5.A	Existe-t-il une classe naturelle d'adverbes scalaires temporelles? . . . . .	289
<b>6</b>	<b>Conclusion et Perspectives</b>	<b>291</b>
6.1	Conclusion . . . . .	291
6.2	Perspectives . . . . .	295
	<b>Bibliographie</b>	<b>297</b>



# Liste des abréviations et signes utilisés

ACC	accusatif	T-Sit	temps de la situation
COP	copule	TOP	topique
DAT	datif	TU	time of utterance = moment de l'énonciation
DRS	Discourse Representation Structure	XN	Extended Now
DRT	Discourse Representation Theory	$\oplus$	opérateur de fusion
E	moment de l'événement	$\lambda$	opérateur d'abstraction
F	focus	$\forall$	quantifieur universel, <i>quel que soit ...</i>
FUT	futur	$\exists$	quantifieur existentiel, <i>il existe ...</i>
GEN	génitif	$\wedge$	conjonction, <i>et</i>
IMP	imparfait	$\vee$	disjonction, <i>ou</i>
K	<i>Konjunktiv</i>	$\rightarrow$	implication matérielle, <i>si ... alors ...</i>
LB	left boundary = borne gauche	$\phi, \psi, \chi$	formules
NOM	nominatif	$p, q$	formules atomiques
NPST	non-passé	$P, Q$	prédicats
P	point de perspective	$i$	variable d'intervalle
PART	particule	$x, y$	variables d'individu
PERF	parfait	$a, b$	constantes d'individu
PQP	plus-que-parfait	$e$	variable d'événement
PRES	présent	$s$	variable d'état
PROG	progressif	$t$	variable d'instant (point temporel)
PS	passé simple	$\emptyset$	trait temporel zéro
PST	passé	$\models$	entraîne
R	moment de référence	$\circ$	chevauchement
RB	right boundary = borne droite	$\prec$	précédence stricte
RES	résultatif	$\sqsubseteq$	inclusion large
S	point of speech = moment de l'énonciation	$\subset$	inclusion stricte
SG	singulier	$\odot$	relation temporelle par défaut
T-Ast	temps de l'assertion	$\llbracket x \rrbracket$	dénotation de $x$
TPS	Temporal Sequencing Principle		



# Conventions typographiques et terminologiques

**Conventions typographiques** Les conventions typographiques suivantes seront appliquées dans cette thèse :

- Perfekt* temps grammatical (en italique)
- PARFAIT trait (en petites capitales)
- parfait type de grammème (monospace)

Les exemples et citations en anglais sont laissés en « version originale », sans traduction ni glose.

- (1) Why translate what you can read anyway?

Pour les autres langues, la convention suivante est appliquée : la première ligne contient la phrase dans la langue source, la deuxième ligne une glose, et la troisième ligne une traduction plus libre en français.

- (2) *Dies ist ein Beispiel eines Beispielsatzes.*  
Ceci est un exemple un<sub>Gen</sub> exemple-phrase.  
« Voici l'exemple d'une phrase. »

La traduction libre est omise si la glose est une phrase française grammaticale :

- (3) *Dies ist ein Beispiel.*  
Ceci est un exemple.

**Jugements de grammaticalité** Les conventions suivantes seront appliquées tout au long de la thèse pour les jugements de grammaticalité :

- \* phrase agrammaticale ou contradictoire
- ? phrase légèrement déviante
- ?? phrase fortement déviante (mais qui est acceptable dans des contextes donnés)
- ??/\* phrase à la limite de l'agrammaticalité
- # phrase *a priori* grammaticale, mais qui ne donne pas l'interprétation souhaitée dans un contexte donné

**Conventions terminologiques** Une inadéquation d'ordre pragmatique d'une phrase dans un contexte donné sera désignée par les termes « inadéquat » ou « inapproprié », ce qui cherche à traduire l'anglais « *infelicitous* ».

Je cherche à rendre l'opposition entre les « overt categories » et les « covert categories », dans le sens de Whorf (1956), par l'opposition entre catégories « implicites » et catégories « manifestes » ou « formelles ».

En outre, à l'intérieur de cette thèse, le contenu sémantique d'un groupe verbal sera désigné par « éventualité ». Ainsi, *être\_malade(j)* ou *manger(k)* sont des éventualités. Je suis conscient du fait qu'en français, cela n'est pas un choix très heureux. Mais les inconvénients attachés aux autres possibilités auraient été encore plus grands : je voudrais réserver le nom de *procès* à un sous-type d'éventualités, à savoir celles qui ne sont pas téliques. Quant au terme *situation* (proposé et recommandé par Comrie (1976)), je voudrais le réserver à un certain type de contexte.

**Renvois aux grammaires historiques** Pour les renvois aux grammaires historiques du français (des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles), je cite d'après l'édition informatisée mise en ligne par le projet GALLICA de la Bibliothèque Nationale de France (<http://gallica.bnf.fr>). Comme ce sont les éditions le plus facilement accessibles, je suppose qu'elles deviendront les éditions de référence pour des citations dans les travaux scientifiques.

# Introduction : contenu et structure

Cette thèse est consacrée à la sémantique des *parfaits*, c'est-à-dire aux temps composés formés à partir de l'auxiliaire *avoir* (ou éventuellement *être* pour une sous-classe de verbes) plus du participe passé, tels que le *passé composé*, le *plus-que-parfait* et le *futur antérieur* en français. Le domaine d'études est limité aux langues romanes et germaniques, même si de temps en temps on rencontrera aussi des renvois à d'autres langues en dehors de ce domaine principal. Parmi les langues étudiées de façon plus détaillée, on trouve l'allemand (dans ses variétés méridionales et standard), l'anglais, l'espagnol, le français et, pour le dernier chapitre, le roumain.

## Notes sur la méthodologie

Mon analyse est essentiellement synchronique et concerne l'état actuel des langues énumérées ci-dessus. Mais je ferai aussi quelques incursions dans la diachronie, puisque la grammaticalisation des *parfaits* et leur transformation éventuelle en « temps du passé » seront également discutées.

La méthode d'analyse centrale est celle de la sémantique vériconditionnelle et formelle, qui sera augmentée, là où cela sera nécessaire, d'une couche de pragmatique de type néo-gricéenne. Je présenterai des formalisations dans le cadre de la  $\lambda$ -DRT de Blackburn & Bos (2005). Pour garantir une meilleure lisibilité à ceux et à celles qui ne voudront pas entrer dans ce formalisme, les aspects les plus lourds du formalisme (dérivations, etc.) seront renvoyés dans les annexes aux chapitres, dont la lecture n'est pas essentielle pour la compréhension de la thèse. De plus, je m'efforcerai de limiter le recours à des représentations très formelles au strict minimum qui me paraît indispensable pour comprendre l'argumentation à l'intérieur des chapitres.

Tel que je le conçois, l'intérêt central des *parfaits* est qu'ils posent un problème majeur pour la formalisation du système temporo-aspectuel des langues naturelles : la sémantique des parfaits semble être plus complexe que celle des temps « simples », et nécessiter une relation temporelle de plus. Je tenterai donc de trouver un moyen pour intégrer ces temps grammaticaux dans un cadre d'analyse néo-reichenbachien, essentiellement inspiré des travaux de Klein et de Kamp & Reyle. À travers l'étude des *parfaits* en tant que cas particulièrement complexe, je vise donc à obtenir des renseignements sur le système des temps et aspects dans les langues naturelles de façon plus générale. Cela signifie également que je suppose — au moins en tant qu'hypothèse de travail — que ce système est à la base le même à travers les langues naturelles.

Dans cette thèse, nous allons passer presque autant de temps à étudier des ex-



pressions adverbiales qu'à étudier le parfait lui-même. Cela relève d'un parti pris de ma part, qui est d'étudier les *parfaits* autant que possible dans des environnements contrôlables, c'est-à-dire avec des paramètres (autres que le temps grammatical qu'est le *parfait*) dont nous pouvons dire exactement ce qu'ils font et comment ils le font. L'idée de contrôler tous les paramètres en jeu est en partie utopique, mais elle relève du réductionnisme le plus évident. Essentiellement, je voudrais éviter de me demander si, dans un exemple comme (4), la présupposition selon laquelle l'éventualité de base peut se reproduire est due au parfait ou à *before*.

(4) Harry has arrived on Tuesday (before).<sup>2</sup>

Pour éviter de telles interrogations, j'essaierai donc, surtout en ce qui concerne les lectures des parfaits, d'avoir le moins de contextes (grammaticaux) possibles. Je m'efforcerai en outre de définir d'abord une sémantique aussi uniforme que possible pour l'adverbial, à l'aide de contextes grammaticaux qui ne contiennent pas de *parfait*, avant de confronter l'élément adverbial aux *parfaits*. Comme une étude poussée de tous les éléments adverbiaux qui pourraient intervenir dans des contextes contenant des *parfaits* est irréalisable, je me concentrerai sur deux contextes adverbiaux, à savoir ceux contenant *depuis*, et ceux contenant *gerade* et *tocmai*, adverbes qui provoquent des lectures d'antériorité immédiate en combinaison avec un *parfait* en allemand et en roumain. Le choix de ces deux types de spécification adverbiale est tout à fait justifié, car ils couvrent toutes les lectures du *parfait*.

## Ce dont il ne sera pas question

Le domaine des systèmes temporo-aspectuels des langues naturelles est un domaine particulièrement riche et qui a été traité à partir d'une multitude d'approches et de centres d'intérêt. Le sous-domaine des *parfaits* n'est pas resté en friche non plus ; une littérature toujours grandissante et d'une grande diversité s'est développée pour décrire et théoriser cette sorte de temps grammatical.

Or, comme la visée centrale de cette étude ne concerne pas l'histoire des idées en linguistique, ni l'histoire des idées sur le parfait plus spécifiquement, mais la description et la formalisation de données provenant de langues romanes et germaniques, de nombreuses théories du parfait (et des *parfaits*) seront soit complètement ignorées, soit traitées avec beaucoup moins d'attention qu'elles ne le mériteraient. Ainsi, la recherche de Platon jusqu'à Reichenbach est presque complètement ignorée, et, pour la période à partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, seulement une partie de la littérature pertinente aura été prise en compte.

Pour le lecteur désireux de se former sur l'histoire de la description des systèmes temporo-aspectuels en Occident à partir des Grecs, je renvoie à Binnick (1991). Une œuvre dédiée plus particulièrement à l'histoire des idées linguistiques sur les *parfaits* n'existe, autant que je sache, pas (encore).

---

2. Exemple tiré de Michaelis (1994), p. 147.

## Organisation des chapitres

Cette thèse est divisée en cinq chapitres. Le premier est dédié à la présentation et à l'évaluation critique de certaines théories et modélisations du parfait, ainsi qu'à une exposition de l'approche théorique défendue par la suite. Dans le deuxième chapitre, cette approche va être mise à l'épreuve quant aux lectures du parfait qui se produisent dans les contextes avec *depuis*. Le troisième chapitre concernera la modélisation de l'aspect non marqué, qui est important tout au moins pour le *Perfekt* de l'allemand, et pour lequel il sera montré qu'il appartient à la classe des temps grammaticaux « sans aspect ». Le quatrième chapitre est dédié aux parfaits surcomposés. Dans le cinquième et dernier chapitre, nous allons étudier la sémantique de *gerade* (allemand) et de *tocmai* (roumain), deux adverbes qui transforment des *parfaits* en parfaits d'antériorité immédiate, mais qui ont également d'autres utilisations temporelles et non-temporelles.

La théorie du parfait défendue ici est celle d'un temps relatif (dans le sens de Comrie (1985)) qui exprime une relation d'antériorité stricte, et je l'inclus dans un cadre néo-reichenbachien. Mais, dans les théories néo-reichenbachiennes, un objet théorique « temps relatif » n'est pas prévu. Les modifications nécessaires pour accommoder le temps relatif dans un système d'inspiration néo-reichenbachienne, tout en gardant l'appareil conceptuel unique pour le temps (déictique) et l'aspect de Klein, ne sont pas triviales, et occuperont l'essentiel du premier chapitre intitulé « Parfaits et théories du parfait ». J'examinerai également la variation interlinguistique des *présents parfaits*, et je proposerai une solution nouvelle à ce problème.

Dans le deuxième chapitre « *Depuis* et les lectures du parfait », je montrerai comment la modélisation du PARFAIT proposée dans le premier chapitre peut rendre compte des différentes lectures du parfait en combinaison avec *depuis*. *Depuis* est particulièrement intéressant à cet égard puisque cet adverbe spécifie intégralement — avec son complément — la position de l'intervalle d'assertion (d'après la terminologie de Klein). Afin d'avoir un environnement uniforme pour tester les hypothèses, j'élaborerai une sémantique unique pour *depuis* et les adverbes de type *depuis* en allemand, en anglais et en espagnol. La comparaison détaillée de ces adverbiaux permettra également d'établir une petite typologie des adverbes correspondant à *depuis* dans ces langues.

Mon formalisme prédit qu'il existe une projection d'aspect enchâssée en dessous de la projection PARFAIT. Mais, en allemand, l'aspect en général est une catégorie implicite sans expression morphologique propre. Le troisième chapitre sera donc dédié au phénomène de l'aspect non marqué, ou plutôt à la question de savoir quel genre d'aspect on obtient quand il ne semble pas y avoir d'aspect. D'après les théories néo-reichenbachiennes — auxquelles j'adhère —, l'aspect est une catégorie obligatoire, donc il sera nécessaire de définir un « point de vue aspectuel par défaut ». J'examinerai les théories existantes et je proposerai une nouvelle formalisation permettant de mieux rendre compte de ce problème.

Dans le quatrième chapitre, je parlerai des *parfaits surcomposés*, qui sont probablement le phénomène le plus probant en faveur de la modélisation du parfait

proposée ici. Si les *parfaits* sont difficiles à intégrer dans un formalisme d'observance néo-reichenbachienne classique, les *parfaits surcomposés* semblent entièrement hors de portée d'une telle théorie. Je soulignerai le fait que ces temps ne sont pas aussi marginaux que ce qui est souvent supposé, et que leur émergence ne s'explique en rien par la transformation d'un temps *parfait* en temps du passé. Nous allons comparer en détail les utilisations du *passé surcomposé* du français et du *Perfekt surcomposé* des variétés méridionales de l'allemand, et nous allons constater que ces deux temps surcomposés, quoique pratiquement identiques quant à leur morphologie, ne sont pas identiques quant à leur sémantique.

La thèse se clôt par un chapitre consacré aux adverbes qui provoquent la lecture d'un parfait d'antériorité immédiate en allemand (*gerade*) et en roumain (*tocmai*). Autant que je sache, la lecture d'antériorité immédiate n'a pas fait l'objet d'études approfondies ; on la tient pour peu problématique. Ici, je développerai une explication qui rend compte de la lecture d'antériorité immédiate par la sémantique générale de l'adverbe. *Gerade* et *tocmai*, les deux adverbes en question, ont la particularité de disposer de deux effets de sens temporels — à savoir un effet d'antériorité immédiate et un effet « progressif » — en plus de la multitude habituelle d'utilisations non-temporelles. J'esquisserai dans ce dernier chapitre une sémantique unifiée pour ces adverbes, qui rend compte aussi bien de leurs utilisations temporelles que de leurs utilisations non-temporelles.

# 1 Parfaits et théories du parfait

Dans ce premier chapitre de la thèse, je vais présenter l’approche théorique des parfaits qui sera appliquée et élaborée par la suite.

Ce chapitre est structuré comme suit : dans un premier temps, j’essaierai de définir ce que c’est qu’un « parfait ». Comme une telle définition n’est pas indépendante de certains présupposés théoriques, ni des langues qui font l’objet de l’étude, j’introduirai dès le début deux des approches fondatrices pour l’analyse contemporaine des temps parfaits en linguistique : la théorie de Reichenbach (1947/1966) et l’approche Bybee–Dahl (cf., entre autres Bybee & Dahl, 1989). Je choisirai le camp reichenbachien et présenterai alors les différentes lectures associées généralement aux parfaits.

Dans un deuxième temps, je présenterai quelques modélisations des parfaits ainsi que des hypothèses expliquant comment cette forme est située dans le système temporel et aspectuel des langues naturelles. Ces modélisations classent le PARFAIT (i) parmi les opérateurs d’*Aktionsarten* (cf. de Swart, 1998), (ii) parmi les aspects (les néo-reichenbachiens, dont Klein (2000)), (iii) parmi les temps relatifs (certaines versions de la théorie d’un Maintenant Étendu), ou (iv) parmi les opérateurs modaux (cf. Portner, 2003).

Ensuite, je présenterai et expliquerai brièvement ma propre approche du système temporo-aspectuel des langues naturelles et du parfait. La modélisation est essentiellement d’inspiration néo-reichenbachienne, mais elle dispose d’une relation temporelle de plus par rapport aux systèmes néo-reichenbachiens classiques, qui n’ont que deux relations temporelles (à savoir le temps et l’aspect).

Enfin, je présenterai comment on peut rendre compte à l’intérieur de mon système de la variation interlinguistique des *présents parfaits*, tout en gardant un trait PARFAIT commun pour tous les *parfaits*.

## 1.1 Qu’est-ce qu’un parfait ?

Écrire sur les parfaits présuppose une certaine définition des parfaits. Or, autant que je sache, il n’existe pas de consensus généralisé quant à la définition précise du terme parfait. Il existe plutôt des écoles, dont je présenterai ici deux des plus influentes. La première est celle que j’appellerai « reichenbachienne », et pour laquelle le parfait est un « trait » ou la valeur d’une catégorie fonctionnelle à l’intérieur du système temporo-aspectuel. La seconde est l’école Bybee–Dahl, pour laquelle le parfait est un tout *gestaltiste*, correspondant à un type de grammème dans la comparaison interlinguistique, et à ses manifestations en tant que morphème grammatical dans des langues particulières.

Pour les besoins de notre analyse, qui est consacrée entièrement à quelques langues romanes et germaniques, il serait également possible de procéder à une première approche plutôt morphologique : est un parfait un temps composé de l'auxiliaire conjugué *avoir* (et *être* pour quelques verbes) plus du participe passé. Mais une telle approche exclurait un temps grammatical que l'on voudrait avoir inclus ici, à savoir le *mai mult ca perfect* (i.e., *plus-que-parfait*) du roumain, qui a gardé, comme le *plus-que-parfait* du portugais, la forme synthétique du latin et se forme sans auxiliaire.

Une approche plus sémantique est alors requise, et c'est ce que nous allons présenter dans cette section.

### 1.1.1 Les parfaits dans le système temporel

Une des théories les plus influentes concernant la modélisation du système temporel des langues naturelles provient de Reichenbach (1947/1966), même si des idées analogues se trouvent bien avant lui chez Andrés Bello, Hermann Paul ou Otto Jespersen.

Reichenbach part du constat que le système temporel des langues naturelles s'organise autour du moment de l'énonciation (angl. « *point of speech* », abrégé S), et que sa tâche est d'ordonner les éventualités par rapport à ce point angulaire. Or, si on ne prend que les relations temporelles antériorité, simultanéité et postériorité par rapport au moment de l'énonciation, on n'obtient que trois temps grammaticaux, à savoir le *passé*, le *présent* et le *futur*. Mais des langues comme l'anglais, le français ou l'allemand disposent de nettement plus de temps grammaticaux que ce système élémentaire ne le prédirait. Il faut donc compliquer l'appareil conceptuel pour donner de la place aux autres temps grammaticaux, dont notamment les *parfaits*.

Reichenbach observe qu'un temps comme le *plus-que-parfait* indique une antériorité du moment de l'événement (angl. : « *point of event* », E) non seulement par rapport à S, mais aussi par rapport à un deuxième moment, qu'il appelle moment de référence (angl. : « *point of reference* », R), et qui est donné par le contexte :

(1) Peter had gone<sup>1</sup>.

Dans la notation de Reichenbach, un *plus-que-parfait* dénote donc la relation  $E - R - S$  (lire : E précède R qui précède S). Un temps comme le *présent* du français dénote la relation S,R,E (lire : S simultané à R qui est simultané à E). À partir de cette caractérisation pour les *plus-que-parfaits*, on peut généraliser un trait que partagent tous les temps considérés à l'intérieur de cette thèse comme *parfaits*, à savoir les *plus-que-parfaits*, *présents parfaits* et *futurs antérieurs* : ils contiennent tous une relation d'antériorité du moment de l'événement par rapport au moment de référence (ou dans les formules de Reichenbach :  $E - R$ ).

Le moment de référence n'est cependant pas seulement utile pour les *parfaits* ; il est également indispensable pour des temps comme les *conditionnels* des langues

---

1. Exemple d'après Reichenbach (1947/1966), p. 288.

STRUCTURE	NEW NAME	TRADITIONAL NAME
E – R – S	Anterior Past	Past Perfect
E,R – S	Simple Past	Simple Past
R – E – S	Posterior Past	—
R – S,E		
R – S – E		
E – S,R	Anterior Present	Present Perfect
S,R,E	Simple Present	Present
S,R – E	Posterior Present	Simple Future
S – E – R	Anterior Future	Future Perfect
S,E – R		
E – S – R		
S – R,E	Simple Future	Simple Future
S – R – E	Posterior Future	—

TAB. 1.1: Système temporel selon Reichenbach (1947/1966), p. 297.

romanes. Le diagramme dans le tableau 1.1 (p. 3) donne la combinatoire complète du système reichenbachien.

Comme on le voit, il existe deux lacunes dans le tableau 1.1. Elles concernent des temps grammaticaux qui correspondraient au « *passé postérieur* » et au « *futur postérieur* ». Ces deux places ne semblent pas correspondre à des temps grammaticaux traditionnellement reconnus par la grammaire anglaise ou allemande. Cependant, il existe des formes dans certaines langues pour combler ces lacunes : Reichenbach indique la forme du latin avec un participe futur et l'auxiliaire conjugué au futur, *-urus ero*, pour le *futur postérieur* ; pour le *passé postérieur*, il remarque que la construction anglaise *would V*, comme en (2), correspond à ce que son paradigme prédit :

(2) I did not expect he would win the race<sup>2</sup>.

Notons qu'il y a deux temps grammaticaux qui présentent trois structures différentes : le *passé postérieur* et le *futur parfait*. Reichenbach les appelle les *temps rétrogressifs* et indique déjà la raison pour laquelle il y a cette pluralité de structures : la direction de la relation entre S et R y est à l'opposée de celle prise par la relation entre R et E<sup>3</sup>.

Par l'introduction de R, Reichenbach n'obtient pas seulement un système formel qui est très proche du système temporel de l'anglais : il peut également résoudre deux problèmes.

2. Exemple d'après Reichenbach (1947/1966), p. 297.

3. Comme le montre Hornstein (1990), si on sépare la relation ternaire qu'utilise Reichenbach pour aboutir à deux relations binaires, le *passé postérieur* et le *futur parfait* n'ont qu'une seule structure : R – S & R – E, et S – R & E – R, respectivement.

Le premier problème est d'intérêt évident pour nous : Reichenbach arrive à expliquer de façon simple la différence entre le *simple past* et le *present perfect* de l'anglais :

- (3) a. John arrived.  
b. John has arrived.

Le point de perspective pour (3a) se situe dans le passé, et c'est pour cela que le *simple past* de l'anglais est apte à la narration. En (3b), le point de référence se situe cependant au moment de l'énonciation, et le temps est donc sémantiquement présent.

Une autre composante de la distinction entre le *simple past* et *present perfect* dont Reichenbach pourrait rendre compte est l'incompatibilité du *present perfect* avec les adverbiaux localisants du type *à quatre heures*. Reichenbach énonce le principe de l'« utilisation positionnelle du point de référence »<sup>4</sup>, ce qui signifie que c'est le point de référence qui est localisé par des expressions temporelles localisantes. Cela expliquerait pourquoi on peut avoir (4a), mais non pas (4b) :

- (4) a. John arrived at 4 o'clock.  
b. \*John has arrived at 4 o'clock.

En (4a), le point de référence précède le moment de l'énonciation, et il n'y a donc pas de problème pour situer ce point de référence à 4 heures. En (4b) par contre, R doit à la fois être simultanément au moment de l'énonciation, et être situé à 4 heures. Cela serait seulement possible si (4b) était énoncé à 4 heures. D'où l'agrammaticalité de (4b).

Mais cette explication ne se trouve pas chez Reichenbach, et pour cause : (4b) est, selon cette explication, déclaré agrammatical pour de mauvaises raisons. Dans le *plus-que-parfait*, ce n'est en effet pas uniquement R qui est situé par *à 4 heures*, mais également E :

- (5) John had arrived at 4 o'clock.

(5) possède une lecture selon laquelle l'arrivée de John se situe à 4 heures. C'est donc E qui est localisé par *à 4 heures*. Ainsi, (5) constitue un contre-exemple de l'utilisation positionnelle du point de référence<sup>5</sup>.

Le deuxième problème que Reichenbach a résolu par l'introduction de R est la concordance des temps. Celle-ci serait un produit de l'application du principe de la *permanence de R*. Une phrase comme (6) serait bonne, parce que R y reste constant, tandis que (7) serait mauvaise parce que R est changé :

- 
4. Cf. Reichenbach (1947/1966, p. 294) : *When a time determination is added, such as is given by words like 'now' or 'yesterday', or by a nonreflexive symbol like 'November 7, 1944', it is referred, not to the event, but to the reference point of the sentence. We say, 'I met him yesterday'; that the word 'yesterday' refers here to the event obtains only because the points of reference and of event coincide. [...] We shall speak, therefore, of the positional use of the reference point ; the reference point is used here as the carrier of the time position. Such usage, at least, is followed by the English language.*
5. Kiparsky (2002) poursuit cependant la lignée d'argumentation que je viens d'esquisser.

- (6) a. I had mailed the letter (1) when John came (2) and told me the news (3).  
 b. (1)  $E_1 - R_1 - S$   
 (2)  $R_2, E_2 - S$   
 (3)  $R_3, E_3 - S$
- (7) a. \*I had mailed the letter (1) when John has come (2)<sup>6</sup>.  
 b. (1)  $E_1 - R_1 - S$   
 (2)  $E_2 - R_2, S$

Somme toute, les parfaits fournissent une motivation essentielle pour l'introduction d'un point de référence dans le système de Reichenbach, et ce système permet de définir les parfaits en tant que temps grammaticaux exprimant un rapport d'antériorité du point de l'événement par rapport au point de référence.

En même temps, les parfaits soulèvent quelques problèmes très graves pour le système reichenbachien. D'après le schéma de Reichenbach, dans un *présent parfait*, l'éventualité devrait être terminée avant le moment de l'énonciation. Mais, comme il le reconnaît lui-même, en anglais, cela n'est pas forcément le cas :

- (8) I have known him for ten years.

La lecture la plus saillante pour (8) n'est pas que le locuteur a connu la personne en question pendant dix ans et qu'il ne la connaît plus (c'est ce que prédit le système reichenbachien). (8) signifie que le locuteur connaît maintenant cette personne, et qu'il a fait sa connaissance il y a (au moins) dix ans. Mais ainsi, E n'est plus antérieur au moment R.

Deuxièmement, il y a de la variation entre l'anglais et l'allemand qui est difficile à gérer dans le système reichenbachien (si on suppose que le *Perfekt* de l'allemand est du type E - R,S) :

- (9) a. This is the man (1) who drove the car (at the time of the accident) (2).  
 b. *Dies ist der Mann (1), der den Wagen (zur Zeit des Unglücksfalls) gefahren hat (2)*<sup>7</sup>.  
 Ceci est le homme qui la voiture (au temps de l' accident) conduit a.  
 Voici l'homme qui conduisait la voiture (au moment de l'accident).

En anglais, on utilise dans la subordonnée un *simple past*, donc un temps du passé avec la structure E,R - S, tandis qu'en allemand, on utilise un *parfait*. Le problème est qu'aussi bien (9a) que (9b) devraient être exclus, compte tenu des principes de la permanence du point R et de l'utilisation positionnelle du point R.

Regardons d'abord ce qu'il en est du principe de la permanence de R (où (10a) correspond à (9a), et où (10b) correspond à (9b)) :

6. Exemples d'après Reichenbach (1947/1966), p. 293.

7. Exemples d'après Reichenbach (1947/1966, p. 295).



- (10) a. (1)  $E, R, S$  (Présent)  
           (2)  $E, R - S$  (Passé Simple)  
       b. (1)  $E, R, S$  (Présent)  
           (2)  $E - R, S$  (Parfait)

(9a) viole donc le principe de la permanence du point R, tandis que (9b) le respecte. Cependant, on ne peut pas utiliser un *present perfect* pour la subordonnée dans des phrases anglaises comme (9).

- (11) \*This is the man who has driven the car (at the time of the accident).

Maintenant, regardons encore une fois les exemples en (9), et vérifions ce qu'il en est du principe de l'utilisation positionnelle de R. La subordonnée en (9) contient une indication localisante, à savoir *au moment de l'accident*<sup>8</sup>. Selon l'utilisation positionnelle de R, elle devrait modifier R, et non pas E. En (9a), *au moment de l'accident* peut modifier le point R de la subordonnée. En revanche, en (9b) — au moins d'après la lecture la plus saillante —, l'indication localisante semble modifier directement E. Donc, (9b) viole le principe de l'utilisation positionnelle de R.

L'existence de phrases comme (9), dans lesquelles il est impossible de satisfaire les deux contraintes à la fois, est un coup dur pour la théorie reichenbachienne. Elle ne lui est pas fatale, puisqu'on pourrait toujours postuler, comme le fait la théorie de l'optimalité, une hiérarchie des deux contraintes, paramétrisable selon la langue en question.

- (12) a. Anglais : Utilisation positionnelle de R >><sup>9</sup> Permanence de R  
       b. Allemand : Permanence de R >> Utilisation positionnelle de R

Notons que le français devrait avoir la même hiérarchie que l'allemand, si la contrainte de l'utilisation positionnelle de R est responsable pour l'impossibilité de combiner un *présent parfait* avec une expression localisante de type *à quatre heures*.

Cependant, si on rend les contraintes plus faibles, le pouvoir explicatif de la théorie reichenbachienne souffrira. D'autant plus qu'il semble y avoir des contre-exemples à la hiérarchie esquissée en (12b) :

- (13) [Nous sommes allés à la gare.] À trois heures, le train était arrivé.

(13) est ambiguë au moins pour certains locuteurs du français. L'ambiguïté est la suivante : soit le train est arrivé à trois heures (et donc à *trois heures* = E), soit le train était déjà arrivé à trois heures (donc à *trois heures* = R). Si nous imposons une hiérarchie sur les contraintes dépendant de la langue, une telle ambiguïté ne devrait pas exister (à moins de postuler d'autres contraintes qui interviennent).

8. On pourrait développer exactement le même argument avec un adverbe localisant comme *hier*.

9.  $X >> Y$  indique que  $X$  est une contrainte plus puissante que  $Y$ , ou qu'une violation de  $X$  est plus grave qu'une violation de  $Y$ . La meilleure solution est que ni  $X$  ni  $Y$  ne soient violées, mais si dans un cas donné, l'une des deux contraintes doit être violée, ce sera la version qui viole  $Y$  et respecte  $X$  qui sera retenue.

La différence en (9) n'est pas une différence isolée entre le *Perfekt* de l'allemand et le *present perfect* de l'anglais. Le *Perfekt* allemand (comme le *passé composé* français) ne dispose pas d'une restriction quant aux adverbiaux localisants comme c'est le cas pour l'anglais :

- (14) a. Cunégonde arriva à 4 heures.  
 b. Cunégonde est arrivée à 4 heures.  
 c. *Kunigunde kam um 4 an.*  
 K. venir<sub>Prät</sub> à 4 Part.  
 d. *Kunigunde ist um 4 angekommen.*  
 K. est à 4 arrivé.

Une solution serait de dire que les *présents parfaits* de l'allemand et du français ne sont pas des temps grammaticaux dont la signification est (exclusivement) E – R,S, mais qu'ils disposent également d'une deuxième signification, à savoir E,R – S. Donc, il y aurait des *présents parfaits* dont la morphologie serait identique à celle d'un vrai *parfait* dans une langue apparentée, mais dont la sémantique ne serait pas celle d'un *parfait*. Le *passé composé* du français et le *Perfekt* de l'allemand en feraient partie. Mais il se pose la question du passage d'un vrai *parfait* à un faux *parfait*, puisqu'à un moment ces deux temps grammaticaux avaient la même sémantique que leur équivalent (morphologique) anglais.

Cela nous amène à un deuxième point de discorde dans la discussion au sujet des parfaits : qu'est-ce qu'un bon parfait, en quoi est-il meilleur que les mauvais parfaits ? Et surtout, pour reprendre la formule de Löbner (2002) : est-ce qu'il y a un *parfait* parfait ? Et si oui, lequel est-ce ?

### 1.1.2 Bons parfaits, mauvais parfaits

The perfect has found its way from grammars of Classical Greek and Latin to those of modern European languages — as a term. But it is usually described as part of language-specific tense and aspect systems; there have not been many attempts to explore its nature as a cross-linguistic category, and it is often not even asked whether the “Perfects” of languages A and B are really manifestations of the same typological feature at all, or only happen to share the same name for obscure historical reasons<sup>10</sup>.

Pour comparer une classe de temps grammaticaux, comme ce sera le cas dans cette thèse avec la classe des *parfaits*, il faut évidemment savoir à quoi réfère cette dénomination. Cela devient un problème bien plus urgent si les langues que l'on compare ne sont pas génétiquement liées, et si l'on pose la question de la nature des *parfaits* dans l'ensemble des langues parlées dans le monde.

Ce problème s'est notamment posé à Dahl (1985) et Bybee (1985). Leurs travaux ont comme notion de base la notion de GRAMMÈME (angl. « *gram* ») et de TYPE DE GRAMMÈME (angl. « [*crosslinguistic*] *gram type* »). La notion de grammème a été

10. Cité d'après Lindstedt (2000), p. 365.

développée par William Pagliuca, et devrait être vue, d'après Bybee & Dahl (1989), comme abréviation de « morphème grammatical ». Elle correspond à peu près à ce qu'on appelle en général « temps grammatical », mais n'est pas aussi restrictive que cette dernière notion. En français, l'*imparfait*, le *passé simple* ou le *passé composé* sont des grammèmes. Pour les généralisations typologiques à travers les langues, la notion de « type de grammème » est pertinente. Un certain grammème (un grammème appartient toujours à une langue particulière), mettons l'*imparfait*, appartient à un certain type de grammème, dans notre cas, l'**imperfectif**<sup>11</sup>.

Le type de grammème, comme le grammème lui-même, n'est pas un trait ou une catégorie fonctionnelle. Il s'agit d'un tout inanalysé. Par exemple, prenons le type de grammème **perfectif** de Bybee & Dahl (1989) et de Bybee et al. (1994) : dans une théorie néo-reichenbachienne, comme celle de Smith (1991) ou de Klein (1994), on analyserait les membres de la catégorie **perfectif** en tant que temps du passé perfectifs. Un futur ne sera jamais membre de la catégorie **perfectif**. Une analyse en termes de composantes de localisation temporelle, d'aspect et de modalité n'est pas envisagée. Pour les chercheurs dans la tradition de l'« approche Bybee–Dahl », ces dernières notions sont des moyens pour caractériser le contenu d'un grammème, mais ne constituent pas des entités structurelles significatives à l'intérieur d'un système grammatical (cf. Dahl, 2000b, p. 7). Pour une approche sémantique du « Parfait » dans un nombre très limité de langues, comme cela sera entrepris ici, cette position de départ n'est pas très prometteuse ; en revanche, pour des comparaisons à très grande échelle, cette limitation n'est pas gênante et permet de ne pas se perdre dans des détails.

L'attractivité de l'approche Bybee–Dahl est à mon avis surtout due à deux éléments : premièrement, elle suggère qu'il existe un inventaire assez réduit de grammèmes qui ont trait à la temporalité dans les langues naturelles. Comme le rapportent Bybee & Dahl (1989, p. 54s.), entre 70% et 80% des grammèmes étudiés dans Dahl (1985) et Bybee (1985) appartiennent à un des six types de grammèmes suivants<sup>12</sup> :

1. **perfectif** : indique qu'une éventualité est vue comme bornée
2. **imperfectif** : indique qu'une éventualité est vue comme non-bornée
3. **progressif** : indique qu'une éventualité est en déroulement pendant le temps de référence
4. **futur** : indique qu'un locuteur prédit qu'une éventualité aura lieu après le moment de l'énonciation
5. **passé** : indique qu'une éventualité a eu lieu avant le moment de l'énonciation
6. **perfect** : indique qu'une éventualité est décrite comme étant pertinente (angl. « *relevant* ») au moment de l'énonciation ou pendant un autre point de référence

---

11. Je noterai les grammèmes comme les temps grammaticaux en italique, tandis que le type de grammème sera noté en caractères monospace. Donc, le *parfait* de la langue *X* appartient au type de grammème **parfait**.

12. Beaucoup de ces caractérisations sont difficiles à maintenir d'un point de vue plus théorique ; cf. infra.

Comme on le voit, pour le **parfait**, c'est la notion de « pertinence actuelle » (angl. « *current relevance* ») qui sert de critère distinctif. Cette notion est très intuitive, mais elle a souvent été critiquée, parmi d'autres par Klein (1992), comme n'étant pas définissable de façon suffisamment précise pour être opératoire. Il est également à noter que la définition donnée ci-dessus n'est pas *a priori* incompatible avec le fait que les *plus-que-parfaits* ou les *futurs antérieurs* soient des *parfaits* ; cependant, les travaux de l'école Bybee–Dahl excluent les *parfaits* qui ne sont pas des « présents parfaits » *de facto* de leurs investigations. Cela est probablement dû au moins en partie au fait que le critère de pertinence actuelle est encore moins clair à appliquer pour les *plus-que-parfaits* et *futurs antérieurs* que pour les *présents parfaits*.

Pour les travaux de l'école Bybee–Dahl, la critique quant au manque de précision de la notion de « pertinence actuelle » n'est cependant pas directement applicable. La classification se fait d'après un certain nombre de contextes retenus comme étant prototypiques pour un certain type de grammème<sup>13</sup>. La méthode est plus exactement celle d'un questionnaire de traduction. Dans le questionnaire, un informateur doit traduire une phrase dans sa langue maternelle ; le contexte est spécifié par une petite phrase entre crochets (cf. les exemples en (15)). Pour éviter des interférences de la langue source (i.e., de l'anglais) tous les verbes sont donnés en forme non-finie. La méthode des questionnaires de traduction s'appuie sur la notion d'« équivalence par traduction » (angl. « *translational equivalence* »), qui peut être déterminée sans avoir recours à une théorie sémantique particulière. Un énoncé dans une langue est l'équivalent par traduction d'un autre énoncé qui provient d'une autre langue si les deux énoncés en question sont donnés en réponse à la tâche de traduire un énoncé d'une troisième langue (cf. Dahl, 2000b, p. 5).

Par exemple, Lindstedt (2000) requiert, pour un temps grammatical représentant le **parfait**, d'être acceptable dans les contextes énumérés en (15), mais non pas dans des contextes comme (16) :

- (15) a. [A : I want to give your sister a book to read, but I don't know which one. Are there any of these books that she READ already ?]  
B : Yes, she READ this book.

---

13. Pour le choix de contextes prototypiques le manque de précision de la notion de « pertinence actuelle » n'est pas un problème réel non plus. En effet, les résultats de l'analyse dépendent essentiellement des contextes retenus comme étant prototypiques, mais ces contextes ont été choisis d'après une méthode bien définie : on fait d'abord un choix « éclairé » dans un corpus restreint à quelques langues, isole les contextes prototypiques, les applique à plus de langues, isole les contextes prototypiques, fait une meilleure approximation d'après une méthode statistique bien définie, le « coefficient de contingence (« *contingency coefficient* »), et ainsi de suite (pour un exposé détaillé de cette méthode, cf. Dahl (1985), pp. 55–68). La seule reproche qu'on peut faire à cette approche est que les *présents parfaits* disposent de certaines restrictions qui ne sont pas représentatives pour l'ensemble des *parfaits*, et que cela peut fausser le résultat de l'enquête.

Dans les sections 1.2.4 (p. 38ss.) et 1.4 (p. 62ss.), ces restrictions assez particulières seront examinées et analysées.

- b. [A : It seems that your sister never finishes books.]  
 B : (That is not quite true.) She READ this book (= all of it)
- c. [Question : Is the king still alive?]  
 No, he DIE.<sup>14</sup>
- (16) a. [Do you know what happened to me just an hour ago?]  
 I WALK in the forest. Suddenly I STEP on a snake. It BITE me in the leg. I TAKE a stone and THROW (it) at the snake. It DIE.
- b. [Do you know what happened to me yesterday?]  
 I WALK in the forest. Suddenly I STEP on a snake. It BITE me in the leg. I TAKE a stone and THROW (it) at the snake. It DIE.<sup>15</sup>

Donc, pour appartenir au type de grammème **parfait**, il faut, selon Lindstedt, qu'un temps grammatical soit capable de référer à un moment qui est antérieur à un moment de référence (ici : le moment de l'énonciation), mais qu'il ne soit pas apte à être utilisé pour des narrations, ni à être combiné aux expressions localisantes qui dénotent un intervalle passé.

D'après cette définition, ni le *Perfekt* allemand, ni le *passé composé* français n'appartiennent au type de grammème **parfait**, puisqu'ils admettent très clairement des utilisations narratives. Un autre inconvénient de cette définition est que la source historique du nom « parfait », le *perfectum* du latin, ne cadre pas avec cette définition : il peut avoir des utilisations narratives, aussi bien que des lectures de pertinence actuelle :

- (17) a. *Prandente eo quondam, canis extrarius e triuio manum*  
 Déjeunant celui un jour, chien étranger de carrefour main  
*humanam intulit mensæque subiecit.*<sup>16</sup>  
 humaine apporter<sub>Perf</sub> table et mettre<sub>Perf</sub> dessous.  
 « Un jour, lorsqu'il [= Vespasien] déjeunait, un chien étranger lui apporta d'un carrefour une main humaine et la mit sous la table. »
- b. *Accepi ab Aristocrito tres epistulas, quas ego lacrimis*  
 Recevoir<sub>Perf.1Sg</sub> de Aristocrite trois lettres, lesquels je par larmes  
*prope deleui; conficior enim maerore [...]*  
 presque détruire<sub>Perf.1Sg</sub> ; achever<sub>Pres.Pass.1Sg</sub> à savoir par chagrin [...]  
*nec meae miseriae magis excruciant quam tuae*  
 mais non miennes me misères plus torturent que tiennes  
*uestraeque [...]*<sup>17</sup>  
 votres et [...]

14. En (15), il s'agit des questions 1-3 du questionnaire sur le parfait du projet EUROTYPE, cité d'après Dahl (2000a), p. 801. Le texte entre crochets indique le contexte dans lequel il faut imaginer l'énonciation.

15. (16) reproduit les questions 8-9 du questionnaire sur le parfait, d'après Dahl (2000a), p. 801.

16. Suétone, *Vie de Vespasien*, 5, 5-8. Cité d'après Deléani & Vermandern (2003), p. 122.

« J'ai reçu trois lettres d'Aristocrite, que j'ai presque détruites par mes larmes ; parce que le chagrin m'achève, mais mes misères ne me torturent pas plus que les tiennes et les vôtres. »

L'indication adverbiale vague de passé *quondam* (*un jour, autrefois*) ne devrait pas être compatible avec un temps grammatical qui est uniquement approprié dans des contextes de pertinence actuelle. Le *parfait* latin serait alors également un « mauvais parfait » (ou ne serait pas un membre du type de grammème **parfait** du tout).

Le *present perfect* de l'anglais britannique, en revanche, est un bon représentant du type **parfait**.

En espagnol, il y a des variétés, par exemple l'espagnol d'Alicante, où le *pretérito perfecto compuesto* ne serait plus un PARFAIT, mais ce que Lindstedt appelle un « perfectif hodiernal »<sup>18</sup>. Ainsi, la réponse à (16a) (avec le contexte : *Tu sais ce qui m'est arrivé il y a une heure ?*) en espagnol d'Alicante est la suivante :

- (18) *Yo estaba andando en el bosque. De pronto, he pisado una culebra. Me Je étais allant en le bois. De coup, ai touché une couleuvre. Me ha mordido en la pierna. He cogido una piedra y se la he tirado a la a mordu en la jambe. Ai pris une pierre y lui la ai jeté à la culebra. Se ha muerto.*<sup>19</sup>  
couleuvre. Se a mort.

On voit donc que dans le cas d'un passé très récent, on utilise le *pretérito perfecto compuesto*, un temps *parfait*. En revanche, dans la réponse à (16b) (Contexte : *Tu sais ce qui m'est arrivé hier ?*), on utilise le *pasé simple* de l'espagnol :

- (19) *Yo estaba andando en el bosque. De pronto, pisé una culebra. Me Je étais allant en le bois. De coup, touchai une couleuvre. Me mordió en la pierna. Cogí una piedra y se la tiré a la culebra. Se mordit en la jambe. Pris une pierre et lui la jetai à la couleuvre. Se murió.*<sup>20</sup>  
mourut.

Dans le français de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la situation était identique à l'espagnol d'Alicante (cf. la grammaire de Port Royal de Arnauld & Lancelot, p. 150).

Mais, même dans des langues comme l'anglais (ou l'espagnol des variétés parlées en dehors d'Alicante), où le temps dont la morphologie correspond à celle d'un *présent parfait* est un **parfait**, le *plus-que-parfait* se verrait exclu de la caractérisation en tant que parfait, puisqu'il admet des utilisations narratives.

Procédons maintenant à une évaluation critique de la caractérisation du **parfait** établie selon l'école Bybee–Dahl. Le fait d'avoir une caractérisation partiellement né-

17. Lettre de Cicéron à sa femme et ses enfants ; citée d'après Deléani & Vermandern (2003), p. 106.

18. Cf. Lindstedt (2000, p. 373).

19. Exemple d'après Lindstedt (2000, p. 373).

20. Exemple d'après Lindstedt (2000, p. 374).

gative n'est pas un problème en soi ; il y a d'autres catégories, comme par exemple le *progressif*, pour lesquelles il faut également procéder par des caractérisations négatives. Le problème est plutôt qu'il est assez difficile d'établir une frontière sémantique nette entre ce qui est un parfait « pur » (ou ce qu'on peut appeler avec Löbner (2002) un « parfait parfait ») et un temps grammatical qui est en quelque sorte un parfait « plus  $x$ <sup>21</sup> ».

Comme le soulignent Bybee & Dahl (1989, pp. 68ss.), la grande rupture dans le développement d'un parfait n'est pas le moment où un grammème donné passe d'une signification « parfait pur » à une signification de « parfait plus  $x$  ». La rupture se situe au moment où un grammème qui est un *résultatif* (et qui porte donc une assertion sur un état résultant de l'éventualité) devient une forme qui permet de focaliser l'événement même, et non pas seulement son état résultant. La rupture se trouve donc entre l'état de *résultatif* et celui de *parfait*.

La raison en est qu'un parfait « plus  $x$  » a toujours comme sous-ensemble d'utilisations les contextes typiques (ou considérés comme typiques) du parfait, tandis que les contextes d'utilisation d'un *résultatif* ne sont pas simplement un sous-ensemble des contextes d'utilisation d'un parfait. Le *perfectum* du latin ou le *passé composé* du français, par exemple, peuvent être utilisés dans tous les contextes qui sont prototypiques pour un parfait. De plus, ils ont des utilisations qui correspondent à des contextes qui sont typiques plutôt pour un « temps du passé ».

Un *résultatif* (d'après la définition de Bybee & Dahl, 1989, p. 68s.) se distingue d'un parfait par les points suivants. Tout d'abord, un *résultatif* désigne seulement un état qui résulte directement d'un certain type d'éventualité ; tandis que dans le cas d'un parfait, un état résultant direct n'est pas forcément présent. Puis, un parfait est d'application plus générale qu'un *résultatif*, dans la mesure où un parfait n'a typiquement pas de restriction de sélection sur un type spécial de verbes ou de groupes verbaux. Troisièmement, un parfait n'a aucune influence sur la structure argumentale (ou la valence) d'un verbe et ne transforme pas un actif en passif. Cela est précisément le cas d'un *résultatif* (d'après la définition de Bybee & Dahl<sup>22</sup>). Un exemple d'un tel *résultatif* (ou d'un stade encore plus ancien) est la construction latine à l'origine des parfaits dans les langues romanes, telle qu'elle était pendant l'époque classique<sup>23</sup> :

- (20) a. *Multa bona bene parta habemus.*  
 beaucoup<sub>Acc</sub> biens<sub>Acc</sub> bien obtenus<sub>Acc</sub> avons.  
 « Nous possédons beaucoup de biens bien-acquis. »

21. L'expression « parfait plus  $x$  » suggère que le parfait a augmenté son domaine d'application, ou que sa sémantique s'est développée pour englober plus de significations. Il est cependant probable qu'il y ait seulement une perte de contraintes d'utilisation sur le *présent parfait*, de sorte qu'on pourrait également parler d'un « parfait moins  $x$  ».

22. D'après la définition qui sera appliquée plus tard, un *résultatif* est un aspect point de vue (dans le sens de Smith (1991)), qui focalise sur l'état résultant de l'éventualité. Il aura des restrictions de sélection nettement plus importantes qu'un parfait, mais n'intervient pas dans la structure argumentale.

23. Exemples de Plautus, cités d'après Squartini & Bertinetto (2000), p. 404.

- b. *Te auratam et vestitam bene habet.*  
 toi<sub>Acc</sub> ornée<sub>Acc</sub> et vêtue<sub>Acc</sub> bien a.  
 « Il te garde bien ornée et bien habillée. »

En (20a), les possesseurs des biens ne sont pas forcément identiques à ceux qui les ont acquis, et en (20b), celui qui entretient la femme en question ne l'habille pas forcément personnellement. On note également que tous les verbes présents en (20a) – (20b) sont téléiques avec un état résultant très saillant, et qui tient encore au moment de l'énonciation.

Nous disposons donc de critères assez clairs quant au moment où une construction donnée devient un parfait et n'est plus un résultatif (structure argumentale et restrictions de sélection, pour n'en citer que deux), mais il est beaucoup moins clair quand un parfait à proprement dire commence à être un « parfait plus  $x$  ». Il semble y avoir une certaine continuité entre les parfaits du type anglais et les parfaits qui correspondent plutôt au type du français ou de l'allemand contemporains.

Si les critères utilisés par Bybee et Dahl se sont révélés être très éclairants pour la comparaison à grande échelle, ils semblent être très nettement moins pertinents pour une comparaison à une échelle plus petite, surtout si on s'intéresse à la sémantique compositionnelle des parfaits et à la structure interne (temporelle, aspectuelle, et éventuellement modale) de ces grammèmes. Or cette structure interne est cruciale pour savoir s'il s'agit, dans les cas des parfaits d'une langue comme le français ou l'allemand, d'une entité que l'on peut caractériser de façon uniforme, ou s'il faudra supposer plusieurs représentations du parfait.

Il reste surtout le fait que les chercheurs dans la tradition de Bybee et Dahl ont étudié de manière privilégiée les *présents parfaits*, et cela au détriment des *plus-que-parfaits* et des *futurs antérieurs*. Cela peut être un artifice dû à la méthode employée, à savoir les questionnaires de traduction : il est nettement plus difficile de tester le comportement des *plus-que-parfaits* ou même des *futurs antérieurs* par cette voie, que de tester le comportement des *présents parfaits* dans leur opposition aux temps du passé. En tout cas, d'après ce que l'on a observé, cette école devrait en principe exclure les *plus-que-parfaits* et les *futurs antérieurs* de la classe des *parfaits*. Dans la prochaine partie, nous allons voir si cela est justifié.

### 1.1.3 *Plus-que-parfaits, présents parfaits, futurs antérieurs* — même combat ?

Selon le formalisme de Reichenbach, les *plus-que-parfaits*, les *présents parfaits* et les *futurs antérieurs* disposent d'un trait sémantique commun, à savoir le trait d'antériorité du moment de l'événement E par rapport au moment de référence R (ou E – R). En revanche, selon les critères de l'approche Bybee–Dahl, les *présents parfaits* font bande à part. Et Bybee et Dahl ne sont pas les seuls à penser cela : Comrie (1985, p. 80ss.) présente trois arguments visant à expliquer pourquoi une mise en équation stricte des *présent parfaits* avec les *plus-que-parfaits* et les *futurs antérieurs* (Comrie regroupe ces deux derniers types de temps grammaticaux sous le nom de



temps « absolu-relatifs » ; angl. « *absolute-relative tenses* ») n'est pas souhaitable. Je montrerai cependant que ces arguments ne résistent pas à un examen approfondi.

Le premier argument de Comrie est le fait qu'il existe des langues dans lesquelles il y a un *présent parfait*, mais pas de *plus-que-parfait* ni de *futur antérieur* (par exemple en Swahili). Il existe également des langues qui disposent d'un *plus-que-parfait* et d'un *futur antérieur*, mais non pas d'un *présent parfait* (parmi ces langues, Comrie cite le Maltais). Troisièmement, il existe des langues qui disposent des trois formes de « parfaits » (et qui correspondent en gros aux utilisations des différents *parfaits* en anglais), mais qui ne sont pas formées morphologiquement de façon parallèle : Comrie cite dans ce groupe de langues le Luganda. Le cœur du reproche de Comrie est ainsi que l'on utilise une spécificité morphologique de certaines langues européennes pour en faire une généralisation sémantique.

Le deuxième argument qui sépare selon Comrie les *présents de parfait* des *plus-que-parfaits* et des *futurs antérieurs* est la dimension diachronique : tandis qu'il est assez fréquent qu'un *présent de parfait* augmente son domaine d'action pour devenir un temps du passé (Comrie cite notamment le français et l'allemand méridional), les *plus-que-parfaits* et les *futurs antérieurs* semblent être plutôt stables, et n'évoluent pas. Si l'évolution était due à un changement à l'intérieur d'un trait PARFAIT, on s'attendrait à ce que le *plus-que-parfait* et le *futur antérieur* évoluent également. Or, cela n'est pas le cas.

Le troisième argument de Comrie concerne le comportement curieux du *present perfect* de l'anglais, que nous avons déjà vu, et qui distingue ce temps grammatical très clairement du *past perfect* et du *future perfect* de l'anglais. Il s'agit de son incapacité à se combiner à une expression localisante qui ne dénote pas un intervalle incluant le moment d'énonciation :

- (21) a. \*John has arrived on Tuesday.  
b. John had arrived on Tuesday.  
c. John will have arrived on Tuesday.

D'après Comrie, ce comportement (d'après lui plutôt idiosyncratique) de l'anglais illustre une différence assez nette entre le *présent parfait* et les autres types de *parfaits*, à l'intérieur même d'une langue qui a souvent été invoquée pour justifier une analyse analogue pour les trois formes en question.

Le premier argument avancé par Comrie ne me semble pas très convaincant en ce qui concerne une opposition éventuelle entre les *présents parfaits* et les deux autres types, à moins de vouloir défendre une hypothèse très rigide quant à une projection entre une forme morphologique et une signification sémantique à l'intérieur d'une langue. Si l'on suppose qu'il peut y avoir plusieurs façons pour une catégorie sémantique de se manifester morphologiquement, l'argument ne paraît pas très fort. En outre, il existe des langues qui disposent de catégories correspondant en gros aux *perfects* de l'anglais, mais qui opposent morphologiquement les *plus-que-parfaits* aux *présents parfaits* et aux *futurs antérieurs*, et non pas le *présent parfait* aux temps absolu-relatifs. Parmi les langues romanes, le portugais et le roumain illustrent ce

cas de figure. Dans ces deux langues, le *plus-que-parfait* a gardé la vieille forme synthétique du latin, tandis que les deux autres temps grammaticaux sont analytiques (exemples en (22) pour le roumain) :

- (22) a. *a facut* [Perfect compus = passé composé]  
a fait  
b. *facuse* [Mai mult ca perfect = plus-que-parfait]  
faire<sub>PQP</sub>  
c. *va fi facut* [Viitor anterior = futur antérieur]  
va être fait

Le deuxième argument est plus convaincant, et pose problème à une théorie mettant sur un pied d'égalité ces trois temps grammaticaux. Il est vrai qu'en français, le *passé composé* n'est plus un « parfait pur » dans le sens d'un parfait à pertinence actuelle. On pourrait dire de façon assez grossière qu'il s'est imposé à l'oral et dans les registres informels contre le *passé simple* en tant que temps perfectif du passé, c'est-à-dire que là où l'on disait il y a quelques siècles (23a), on dit maintenant (23b)<sup>24</sup> :

- (23) a. Quand il arriva, je partis.  
b. Quand il est arrivé, je suis parti(e).

Ni le *plus-que-parfait*, ni le *futur antérieur* du français ne semblent avoir beaucoup changé pendant la période où le *passé composé* a augmenté son domaine d'application. Mais si on adopte un certain modèle de grammaticalisation, ces faits ne posent plus problème.

Le constat empirique de base, déjà formulé dans Meillet (1909/1982), est que les *parfaits* — eux-mêmes d'anciens résultatifs — se transforment graduellement en temps du passé. Cela est un processus très répandu dans la diachronie des langues naturelles :

- (24) a. présent résultatif *devient*  
b. présent parfait *devient*  
c. passé

Supposons d'abord qu'un processus de grammaticalisation correspond à un processus de montée graduelle dans la structure fonctionnelle de la phrase. Ainsi, une relation temporelle d'antériorité (supposons que c'est la contribution d'une construction comme *avoir + participe passé*) monte dans la structure pour finalement atterrir dans la catégorie fonctionnelle TEMPS<sup>25</sup>. Or, pour pouvoir monter dans une position, il faut évidemment que la position d'accueil ne soit pas déjà occupée. S'il est relativement commun de voir le PRÉSENT comme un non-temps (cf. Giorgi & Pianesi, 1997), qui n'a pas de contribution temporelle à proprement dire, cela n'est clairement pas

24. Pour une exposition détaillée du développement diachronique du *passé composé* français, cf. Caudal & Veters (à paraître).

25. Pour cette idée de montée d'un élément dans la structure fonctionnelle, cf. Roberts & Roussou (2003).

le cas pour le PASSÉ ou le FUTUR : ces deux temps grammaticaux contribuent à la signification temporelle de la phrase<sup>26</sup>.

Alors, l'évolution du *présent de parfait* et l'(apparente) non-évolution du *plus-que-parfait* et du *futur antérieur* trouvent une explication structurelle, qui n'est pas seulement liée au contenu du trait *parfait*, mais également à ses possibilités d'expansion ou d'évolution dans un contexte structural donné.

Il nous reste à examiner le troisième argument de Comrie, qui concernait l'anglais plus spécifiquement. Comme le remarque Portner (2003, p. 465s.), l'incompatibilité du *present perfect* avec une expression localisante qui dénote un intervalle dans le passé ne le distingue pas uniquement des *past* et *future perfect*, mais aussi des formes participiales :

(25) Having arrived yesterday, Mary can answer your questions.<sup>27</sup>

Un certain nombre de chercheurs (dont Pancheva & von Stechow (2004)) considère alors à la suite de Portner que cette incompatibilité, qui affecte le *present perfect* de l'anglais à l'exclusion de toutes les autres formes contenant *have* + *participe passé*, est due à la présence du temps PRÉSENT dans le *present perfect*. Nous allons examiner cette proposition plus en détail ci-dessous (dans la section 1.4.1, p. 64), mais le point essentiel est que ce phénomène peut être attribué à des facteurs autres qu'à une variation (ou existence) d'un trait PARFAIT.

En outre, comme le souligne Portner (2003, p. 493), l'inacceptabilité de phrases comme (26) est assez spéciale : tandis que la présence de l'adverbial *hier* rend la phrase agrammaticale, rien n'empêche, pour la phrase sans *hier*, que l'éventualité *lire\_Middlemarch* ait eu lieu pendant l'intervalle dénoté par *hier* :

(26) Mary has read *Middlemarch* (\*yesterday)<sup>28</sup>.

D'après Portner, cette incompatibilité n'est donc pas de nature sémantique, mais ou bien de nature syntaxique, ou bien de nature pragmatique. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans la composante sémantique d'une théorie des *parfaits* que l'on devra en rendre compte. Ainsi, le dernier argument de Comrie (1985) contre une mise en équation entre *présents de parfait*, *plus-que-parfaits* et *futurs antérieurs* s'effondre, au moins en ce qui concerne la sémantique de ces temps grammaticaux.

En tant que résumé de cette discussion, je voudrais retenir les points suivants : (i) pour les langues étudiées ici, et en général les langues romanes et germaniques, les similitudes morphologiques suggèrent fortement de traiter les *plus-que-parfaits*, *présents parfaits* et *futurs antérieurs* sur un pied d'égalité en tant que *parfaits* ; (ii) nous ne supposons pas de relation bi-univoque forme-sémantique à l'intérieur d'une langue donnée ; (iii) la non-évolution des *plus-que-parfaits* et des *futurs antérieurs* s'explique

---

26. Ce processus de grammaticalisation sera repris et rendu plus explicite dans le chapitre sur les temps grammaticaux surcomposés. L'idée que le présent est un non-temps ou qu'il s'agit d'une relation temporelle par défaut sera explicitée et formalisée dans le chapitre sur l'aspect.

27. Exemple cité de Portner (2003), p. 465.

28. Cité d'après Portner (2003, p. 493).

par des facteurs structurels inhérents aux systèmes temporo-aspectuels des langues naturelles, mais qui ne sont pas intrinsèquement liés au trait PARFAIT lui-même ; (iv) les différences observées entre *présents parfaits* d'un côté et *plus-que-parfaits* et *futurs antérieurs* de l'autre ne sont pas de nature à concerner la sémantique d'un éventuel trait PARFAIT ; et (v) pour des raisons de généralité, il est préférable de supposer que les *plus-que-parfaits*, *présents parfaits* et *futurs antérieurs* partagent un trait PARFAIT, et sont donc des *parfaits*.

Un des points communs entre *plus-que-parfaits*, *présent parfait* et *futurs antérieurs* est le fait qu'ils ont plusieurs « lectures », dont on n'est pas sûr qu'elles dérivent toutes d'une seule représentation sémantique. Dans la prochaine partie, nous allons étudier ces lectures.

### 1.1.4 Les « lectures » du parfait

Le parfait est dit avoir des « lectures », c'est-à-dire qu'il n'est pas toujours interprété de la même façon. Une des questions les plus fondamentales est donc de savoir si on peut réduire toutes ces lectures à une seule signification de base, qui correspondrait à un trait PARFAIT ou à un type de grammème *parfait*, ou s'il faut supposer plusieurs représentations sémantiques. Dans cette section, je vais présenter les différentes lectures et également quelques tentatives pour les regrouper.

La première lecture du parfait est la lecture existentielle, illustrée dans l'exemple (27) :

(27) Cunégonde est allée plusieurs fois à Orléans (depuis 2000).

Cette lecture peut se caractériser comme suit : il existe une ou plusieurs occurrences de l'éventualité (de là le nom de lecture « existentielle ») qui sont strictement antérieures au moment de référence<sup>29</sup>. Au moment de référence (qui coïncide avec le moment de l'énonciation pour un *présent parfait*), l'éventualité n'est plus en cours. Certains chercheurs appellent cette lecture « expérientielle ». Si l'on pense dans les termes de la structure reichenbachienne E – R, la lecture existentielle ne pose pas de problèmes.

La deuxième lecture est la lecture universelle (également appelée « continuative »), comme elle apparaît dans des exemples tels que (28) :

(28) a. Le musée d'Orsay a accueilli depuis son inauguration les collections les plus prestigieuses.

---

29. Dans mes explications ici, j'utiliserai toujours le moment de l'énonciation comme moment de référence auquel s'attache le parfait. Cependant, ce n'est qu'un cas spécial : avec le *plus-que-parfait* ou le *futur antérieur*, le temps de référence est contextuellement fixé, et situé respectivement ou bien avant le moment de l'énonciation, ou bien après le moment de l'énonciation :

- (i) a. Cunégonde était allée plusieurs fois à Orléans.  
b. Cunégonde sera allée plusieurs fois à Orléans.

Au moins les quatre premières lectures existent aussi bien pour les *plus-que-parfaits* que pour les *futurs antérieurs*.

- b. Mary has been swimming since 2 o'clock.

Dans le cas d'une lecture universelle d'un parfait, l'éventualité continue d'être en cours au moment de référence (ou bien : pour tout instant d'un intervalle qui inclut le moment de référence, le prédicat de l'éventualité tient — d'où le nom d'« universelle », d'après la quantification universelle sur les instants). En français aussi bien qu'en allemand, la façon non-marquée pour exprimer un tel état de choses n'est cependant pas le *parfait*, mais le *présent simple*. En anglais, en revanche, le *present perfect* est obligatoire, et même en français ou en allemand, on peut obtenir des lectures universelles avec le *passé composé* ou le *Perfekt*, respectivement. La lecture universelle pose problème pour toute théorie du parfait qui suppose que le parfait encode une relation d'antériorité de l'éventualité par rapport au moment de référence (comme par exemple celle de Reichenbach) : si l'éventualité est antérieure au moment de référence, elle ne peut pas chevaucher ce moment.

Une troisième lecture du parfait est la lecture résultative, comme en (29a) :

- (29) a. Cunégonde est partie depuis 2 heures.  
 b. Cunégonde est partie deux fois en Espagne depuis 2000.

En (29a), l'éventualité *partir(c)* est située, comme dans le cas de la lecture existentielle de (29b), avant le moment de référence. Mais il y a une différence très nette entre (29a) et (27) ou (29b) : si on regarde ce qui est situé par l'intervalle dénoté par *depuis + complément*, on voit que dans le cas de la lecture existentielle, ce sont les occurrences de l'éventualité qui sont situées à l'intérieur de cet intervalle, tandis qu'en (29a), l'occurrence de *partir(c)* précède cet intervalle. Ce que mesure *depuis 2 heures* en (29a), c'est l'état résultant de l'éventualité de base, à savoir l'absence de Cunégonde. Cette lecture ne pose pas de problème particulier à la formalisation de Reichenbach, puisque E y est antérieur à R.

Un quatrième type d'interprétation d'un parfait est le parfait d'antériorité immédiate, ou de passé récent<sup>30</sup>.

- (30) a. Mary has just arrived.  
 b. *Otto ist gerade angekommen.*  
 O. est GERADE arrivé.  
 « Otto vient d'arriver. »

---

30. En français ou en espagnol, on n'utilise pas de *passé composé* ou *pretérito perfecto compuesto* pour cela, mais des périphrases verbales (comme indiqué dans la traduction de (30b)). Pour ce genre de lecture, l'éventualité se passe peu de temps avant le moment de l'énonciation. La présence d'un adverbe comme *just* en anglais ou *gerade* en allemand semble être indispensable pour cette lecture ; en français ou en espagnol, on peut également renforcer la périphrase verbale par un adverbe :

- a. Cunégonde vient tout juste d'arriver.  
 b. Acaba justo de llegar.  
 finit juste de arriver.  
 « Il/elle vient tout juste d'arriver. »

Par rapport à la même phrase, mais sans l'adverbe, *just* ou *gerade* forcent l'éventualité à se situer à proximité du moment de référence. Comme déjà la lecture résultative, cette lecture est pleinement compatible avec l'analyse reichenbachienne du parfait.

Un cinquième type de lecture du parfait est le « parfait hot-news », où un événement est d'une certaine importance :

(31) Le gouvernement a démissionné !

Contrairement au parfait d'antériorité immédiate, le parfait hot-news ne semble pas être contraint par une proximité temporelle quelconque entre l'éventualité et le moment de l'énonciation. Par exemple, il serait possible de dire la phrase suivante à une personne qui a vécu les cinquante dernières années sur une île déserte sans contact avec le monde extérieur :

(32) Kennedy has been shot dead.

Dans la même situation, une phrase comme (33) serait clairement inadéquate :

(33) #Kennedy has just been shot dead.

La seule chose qui semble être essentielle est que l'éventualité soit d'une importance considérable ou qu'elle soit supposée comme telle. Comme l'éventualité y est également antérieure au moment de référence, la théorie de Reichenbach n'est pas mise en échec.

Un dernier type de lecture du parfait est constitué des présents statifs. Dans les langues étudiées ici, ils ne jouent pas un grand rôle, mais Kiparsky (2002) souligne leur importance pour le sanscrit védique et le grec ancien. Pour l'anglais, selon Kiparsky, il n'existe qu'un seul l'exemple d'un *parfait* qui corresponde à cette lecture :

(34) I've got (= I have) something to tell you.

En sanscrit védique, ce qui se traduit par *savoir* au présent est une forme morphologiquement au parfait de *trouver* ou *se rendre compte* :

(35) veda, ciketa (de *vid*, *cit*)<sup>31</sup>

Il n'est pas évident de voir comment la théorie de Reichenbach peut rendre compte de cette lecture, mais il me semble que cela n'est pas un inconvénient majeur : il s'agit d'une espèce de fossile d'un état antérieur d'utilisation du parfait, et il n'est en tout cas pas très pertinent pour l'analyse des parfaits à l'intérieur de cette thèse.

Parmi ces six lectures du parfait, j'éliminerai donc cette dernière lecture. Le parfait hot-news semble également être très particulier, compte tenu du fait qu'il paraît

---

31. Exemple cité d'après Kiparsky (2002), p. 7. Ce même phénomène s'est produit dans une étape antérieure de l'allemand, mais avec le *Präteritum*, et non pas avec le *Perfekt* : il s'agit des *Präterito-Präsentien* (cf. Paul et al., 1982, p. 213). En allemand aussi, le verbe *savoir* est concerné : *weiß* ([je] sais), par exemple, signifiait en ancien et moyen haut allemand littéralement « j'ai vu », cf. latin *vīdī*, et est en principe une forme du *Präteritum* et non pas du *Präsens*.

restreint aux seuls *présents parfaits* : cette lecture semble manquer aussi bien au *plus-que-parfait* qu'au *futur antérieur*. Cette lecture est donc liée à des conditions pragmatiques uniquement présentes avec le temps PRÉSENT. Il nous reste alors quatre lectures du parfait.

Declerck (1991, p. 174) a proposé de regrouper les lectures universelles et existentielles, et de les opposer aux lectures résultatives (et aussi d'antériorité immédiate), parce que seules les premières peuvent déclencher un changement de temps de la subordonnée (angl. *tense shift*) dans les temps du passé :

- (36) a. #I have finally realized that the earth was round. [Résultatif]  
 b. #I have just realized that the earth was round. [Antériorité immédiate]  
 c. I have always known that the earth was round. [Universel]  
 d. I have often thought that the earth was round. [Existentiel]

Si on veut se référer à la proposition que la terre est ronde maintenant, (36a-b) sont anormales, tandis que (36c-d) sont parfaitement acceptables. Le temps PASSÉ de la subordonnée peut donc être considéré comme un « temps zéro » pour (36c-d), qui ne doit pas être interprété (cf. von Stechow, 2003). Mais pour (36a-b) le PASSÉ dans la subordonnée doit être interprété comme renvoyant l'éventualité à un moment avant le moment de l'énonciation, donc comme portant une sémantique de passé. Il y a donc de bonnes raisons pour séparer les lectures existentielles et universelles des lectures résultatives et d'antériorité immédiate.

Des auteurs comme Kiparsky (2002) ou Michaelis (1994) rassemblent donc les lectures résultatives et d'antériorité immédiate sous une seule dénomination, la « lecture R » (angl., « *R-reading* »). Je suis assez sceptique quant à la mise en équivalence de ces deux lectures : tandis qu'une lecture résultative est possible avec un bon nombre de verbes en présence d'une expression temporelle localisante comme *à trois heures* ou *depuis vendredi*, la lecture d'antériorité immédiate est nettement plus restreinte : elle semble nécessiter un adverbe de type *just*, et ne pas être compatible avec une expression temporelle localisante :

- (37) a. #John has just written a letter on Friday.  
 b. #Otto hat gerade am Freitag einen Brief geschrieben.  
 O. has GERADE on Friday a letter written.

Je pense donc qu'il s'agit là de deux lectures bien distinctes. Le fait que la lecture résultative existe pour le parfait en français et en espagnol, mais que la lecture d'antériorité immédiate soit déléguée à une périphrase verbale (*venir de* et *acabar de*, respectivement), est un indice supplémentaire pour cette intuition. Dans cette thèse, un chapitre entier sera dédié à l'examen d'adverbes qui provoquent des lectures d'antériorité immédiate avec un parfait. Cela est en effet essentiel pour valider (ou invalider) notre intuition de départ, d'autant plus que ces lectures ne semblent pas avoir fait l'objet d'une étude approfondie mettant en lumière l'interaction entre le *parfait* et l'adverbe.

Une deuxième question est de savoir si on peut réunir les lectures universelles et existentielles dans une seule représentation sémantique. Comme l'a constaté Mittwoch (1988), la lecture universelle — au moins des prédicats statifs — entraîne la lecture existentielle :

(38) John has been in Paris for 5 years.

La lecture universelle de (38) est que John a passé les cinq dernières années à Paris et y vit toujours. La lecture existentielle est que l'ensemble des périodes de la vie de John pendant lesquelles il a vécu à Paris s'élève à au moins cinq ans. Donc, si la lecture universelle est vraie, la lecture existentielle est également vraie. Il serait donc possible que le choix entre lecture existentielle et universelle soit dû à des paramètres pragmatiques, et que les conditions de vérité soient au fond les mêmes.

Mais comme le remarquent Mittwoch (1988), et après elle, Kiparsky (2002), il semble y avoir une différence en ce qui concerne les bornes d'un intervalle d'« évaluation » entre les parfaits à lecture existentielle et les parfaits à lecture universelle :

(39) I have been in Hyderabad since 1977<sup>32</sup>.

Selon Kiparsky, sous la lecture universelle de (39), le locuteur doit avoir passé toute l'année 1977 à Hyderabad, sinon, la phrase serait fausse. Sous la lecture existentielle, si le locuteur avait été à Hyderabad seulement en 1977, mais plus jamais depuis, (39) serait fausse. Toujours selon Kiparsky, la lecture universelle requiert donc que l'intervalle dénoté par le complément de *since* soit inclus dans l'intervalle d'évaluation pour la lecture universelle, mais exclu de l'intervalle d'évaluation pour la lecture existentielle. S'il en est ainsi, on aurait raison de supposer qu'il s'agit, dans les cas des lectures universelles et existentielles, de deux phénomènes distincts, avec des représentations vériconditionnelles différentes.

Nous allons discuter de la question des bornes encore plus en détail dans le chapitre consacré aux adverbiaux de type *depuis*. Pour la suite de cet exposé, je supposerai qu'il existe quatre lectures pertinentes pour un *parfait* dans les langues en question ici : la lecture existentielle, la lecture universelle, la lecture résultative et la lecture d'antériorité immédiate.

Un des critères d'adéquation d'une théorie sémantique du parfait est certainement la question de savoir si la théorie peut rendre compte de ces différentes lectures.

### 1.1.5 Le parfait – temps, aspect ou *Aktionsart* ?

Une des distinctions classiques dans la structure temporelle de la phrase est celle entre le *temps* et l'*aspect*. D'après les définitions classiques de Comrie (1976, p. 5) ou Guillaume (1933/1994, p. 47), le temps est une catégorie intrinséquement déictique, et l'aspect concerne la constitution temporelle interne d'une situation. À l'intérieur de la catégorie de l'aspect, une distinction supplémentaire est apparue plus récemment,

---

32. Exemple d'après Kiparsky (2002), p. 5.



à savoir celle entre l'*Aktionsart* et le *point de vue aspectuel*, surtout à partir des travaux de Smith (1991) et Klein (1992, 1994, 1995).

L'*Aktionsart* (ou *classes vendlériennes*, d'après Vendler (1957)) est une notion qui désigne aujourd'hui<sup>33</sup> des propriétés de descriptions d'éventualités. Il n'y a pas de consensus quant au nombre de classes aspectuelles qu'il faut distinguer ; ce nombre vacille en général quelque part entre trois (cf. de Swart, 1998) et six (cf. Smith, 1991). Il y a cependant un certain consensus quant aux critères pertinents pour les langues naturelles. Le premier est la TÉLICITÉ, qui indique si un prédicat d'éventualité a une sorte de « borne naturelle » au delà de laquelle l'éventualité ne peut plus continuer. De plus, le prédicat ne s'applique à une éventualité que si cette borne est atteinte.

- (40) a. manger  
b. manger une pomme

Rien n'empêche en principe une éventualité de *manger* de se poursuivre indéfiniment ; par contre, pour *manger\_une\_pomme*, une fois la pomme disparue, l'éventualité doit se terminer. On parle donc dans le cas de *manger* d'une éventualité *atélique*, tandis que *manger\_une\_pomme* est une éventualité *télique*. L'opposition entre (40a) et (40b) nous montre également que l'*Aktionsart* n'est pas une propriété associée au verbe, mais qu'il faut prendre en considération tout le prédicat d'éventualité (c'est-à-dire au moins le groupe verbal).

Le deuxième critère généralement retenu est celui qui oppose les éventualités statives aux éventualités dynamiques. Un test qui permet de distinguer entre ces deux groupes d'éventualités est d'appliquer un progressif au verbe et de regarder si la phrase reste grammaticale :

- (41) a. Cunégonde est en train de dormir.  
b. \*Cunégonde est en train d'être malade.

Les éventualités qui admettent *être en train de* sont les éventualités dynamiques, tandis que celles qui ne l'admettent pas (ou seulement au prix d'un changement de sens) sont des éventualités statives.

Un dernier critère, qui est utilisé par certains chercheurs seulement, est la durativité versus la ponctualité d'une éventualité. En réalité, probablement toutes les

---

33. La distinction de classes en elle-même peut être retracée au moins jusqu'à la *Métaphysique* d'Aristote (cf. Krifka, 1998). Binnick (1991, p. 144ss.) attribue le développement de la notion d'*Aktionsart* à Streitberg (1891). Ayant lu cet article, cela me semble hautement contestable. Premièrement, Streitberg définit très soigneusement les notions qu'il introduit, mais se réfère à l'*Actionsart* comme une notion bien connue. Deuxièmement, ce qu'entend Streitberg par *Aktionsart* semble correspondre plutôt à ce que nous entendons aujourd'hui par « aspect ». Déjà la première phrase est très claire quant à ces deux points : « *Die frage, ob die germanische grammatik berechtigt sei, die begriffe der perfectiven und imperfectiven actionsart, die beim baltisch-slavischen verbum von so tief in das sprachleben eingreifender bedeutung sind, auch auf ihrem gebiete in anwendung zu bringen, ist vielfach erörtert worden.* » (Streitberg, 1891, p. 70). Traduction : La question de savoir si la grammaire germanique est autorisée à utiliser dans son champ les notions de l'*actionsart* perfective et imperfective a été discutée longuement. Ces notions sont de la première importance quant au verbe balte et slave.

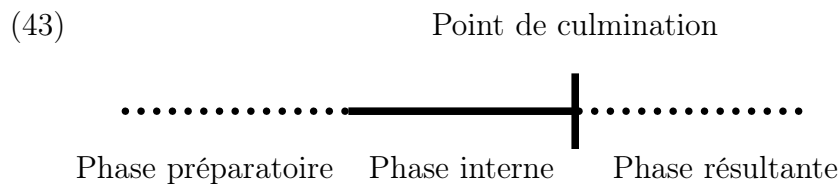
éventualités ont une extension temporelle, même si elle est minimale ; mais dans le langage, il existe certaines éventualités qui se comportent comme si elles n'occupaient qu'un seul instant. Un critère similaire, mais pas identique, est l'atomicité d'une éventualité. Ce critère concerne la discernabilité de sous-parties indépendantes dans une éventualité (cf. Moens & Steedman, 1988). Une possibilité pour tester ces propriétés est d'appliquer *arrêter* à des prédicats, indiquant une seule occurrence de l'éventualité, et d'observer la grammaticalité de la phrase :

- (42) a. Cunégonde a arrêté de manger la pomme.  
b. \*Cunégonde a arrêté d'arriver.

Le raisonnement est le suivant : si on ne peut pas arrêter une seule occurrence de l'éventualité, c'est ou bien qu'elle est sans durée, ou bien qu'elle n'a pas de phase intérieure accessible.

À partir de ces propriétés, je distinguerai d'après Vendler (1957) et Smith (1991) les classes suivantes : les états (qui sont statifs), que l'on peut séparer en états permanents (par exemple *être\_français*) et états transitoires (par exemple *être\_malade*) ; puis les activités (qui sont dynamiques, atéliques et duratives, comme par exemple *manger*) et les sémelfactifs (qui sont dynamiques, atéliques et ponctuels, par exemple *pousser\_un\_cri*). Enfin, on peut distinguer entre accomplissements (dynamiques, téliques et duratifs, comme *construire\_une\_maison*) et les achèvements (dynamiques, téliques et ponctuels, comme par exemple *partir*). En revanche, je ne chercherai pas à savoir ici si ces différents types de propriétés ont une représentation syntaxique, comme c'est supposé, entre autres, par Ramchand (1997), Tenny (2000) ou les auteurs en Tenny & Pustejovsky (2000).

Le « point de vue » aspectuel concerne ce qui est asserté, ou, pour utiliser la métaphore visuelle de Smith, ce qui est « visible » d'une éventualité d'une nature donnée<sup>34</sup>. Pour mieux comprendre ce concept, une représentation graphique va nous aider :

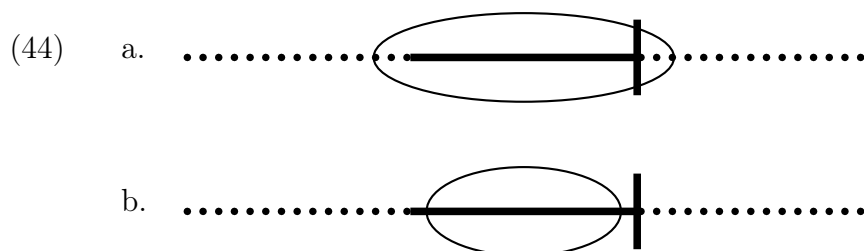


(43) dépeint une éventualité télique (d'où le point de culmination), qui a une étendue dans le temps, et qui dispose également d'une phase préparatoire et d'une phase résultante ; il pourrait s'agir d'une éventualité comme *construire\_une\_maison*. La phase préparatoire contiendrait la planification de la maison, la prospection pour

34. Au cours de cette thèse, j'utiliserai souvent comme Smith (1991) la métaphore visuelle, au lieu de parler comme Klein (1994) d'une assertion. Il s'agit cependant seulement d'une façon approximative (mais plus courte) de parler. Si je parle donc d'une « focalisation » sur telle et telle phases d'une éventualité, il s'agit en vérité d'une assertion portée par le locuteur de la phrase sur telle et telle phase, à l'exclusion d'autres phases de l'éventualité.

un terrain, etc. La phase interne serait constituée par le processus de construction proprement dit, et le temps de l'événement correspondrait au temps pendant lequel se déroule la phase interne de l'éventualité. Enfin, la phase résultante serait la phase pendant laquelle le résultat, à savoir l'existence de la maison, est présent. La phase interne est la partie centrale de l'éventualité, ou l'éventualité proprement dite.

Maintenant, on peut porter une assertion globale sur une éventualité, mais on peut également porter une assertion seulement sur une partie d'une éventualité. Dans le premier cas, nous aurons affaire à un point de vue perfectif, dans le second cas à un point de vue imperfectif. Cela est représenté en (44a) et (44b) :



En (44a), nous avons une assertion (ou une « focalisation ») qui porte sur l'intégralité de la phase interne, et notamment sur le point de culmination dans le cas d'une éventualité télique. Ainsi, nous savons que l'éventualité est arrivée à sa fin. Ce type de focalisation correspond à un point de vue perfectif. En (44b), nous avons une assertion seulement sur une partie de la phase interne de l'éventualité, et cruciallement à l'exclusion du point de culmination. Ainsi, nous ne pouvons pas savoir si une éventualité sous un tel point de vue est arrivée à une fin ou non. C'est un point de vue imperfectif.

Si la distinction entre temps et aspect est généralement reconnue, la distinction entre *Aktionsart* et point de vue aspectuel est nettement moins généralisée. Des auteurs comme de Swart (1998) récusent cette deuxième distinction, et traitent la modification de l'*Aktionsart* et le point de vue aspectuel de la même manière.

Maintenant, où le PARFAIT, vu comme trait ou catégorie fonctionnelle, se situe-t-il dans cette classification entre temps, aspect et *Aktionsart*? Cela n'est pas tout à fait clair, comme le montre déjà le fait que Comrie discute le(s) *parfait(s)* de façon approfondie aussi bien dans son livre « *Aspect* » que dans son livre « *Tense* ».

Premièrement, ce n'est clairement pas une bonne idée de parler du PARFAIT en tant que temps, puisqu'il peut se combiner dans les langues considérées ici aussi bien avec le temps présent, qu'avec les temps passé et futur.

- (45) a. Cunégonde a chanté.  
 b. Cunégonde avait chanté.  
 c. Cunégonde aura chanté.

Le PARFAIT serait-il alors un aspect? C'est la solution retenue par Klein (1992, 2000) ou Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002), et, si on prend l'aspect dans le sens le plus général, aussi celle de de Swart (1998) ou de Guillaume (1933/1994).

En même temps, sur un niveau très intuitif, le PARFAIT ne semble pas tellement modifier la constitution temporelle interne d'une situation (sauf pour les cas de parfaits résultatifs), mais plutôt la localisation temporelle d'une éventualité, certes non pas par rapport au moment de l'énonciation, mais plutôt par rapport à un moment de référence.

C'est essentiellement pour cela que Comrie (1985, p. 36) introduit la différence entre les temps absolus (ou déictiques), qui localisent l'éventualité (ou plutôt le moment de référence, pour rester dans des termes reichenbachiens) par rapport au moment de l'énonciation, et les temps relatifs, dont le centre d'ancrage n'est pas le moment de l'énonciation, mais un autre moment (le R reichenbachien). Un auteur qui revendique cette vue du PARFAIT en tant que temps relatif est von Stechow (2002). Ma propre formalisation adoptera également cette idée.

Mais, afin de mieux situer ma propre formalisation des parfaits, et pour que l'on voie mieux où sont les points communs et les différences avec les théorisations existantes, je passerai en revue quelques modélisations importantes du parfait, à savoir celles de (i) de Swart (1998), (ii) Klein (1992, 2000), (iii) celles qui utilisent un Maintenant Étendu (dont Bryan (1936), McCoard (1978) et von Stechow (1999)), et (iv) celle de Portner (2003). Ce choix est très personnel et dicté essentiellement par le fait que des éléments de ces analyses se retrouvent dans ma propre modélisation, ou, au contraire, que la réfutation de certaines propriétés de ces analyses motivent des choix que j'ai faits.

## 1.2 Modélisations du Parfait

Le but de cette section est de comparer et d'évaluer certaines modélisations des parfaits, essentiellement dans leur manière de traiter les quatre lectures que nous avons retenues auparavant, à savoir les lectures existentielle, universelle, résultative et d'antériorité immédiate. Nous avons déjà vu que l'analyse reichenbachienne des parfaits était compatible avec toutes les lectures du parfait à l'exception de la lecture universelle.

### 1.2.1 Le parfait en tant qu'opérateur d'*Aktionsart*

Henriëtte de Swart (1998) a développé une théorie au sein de laquelle le parfait est assimilé à ce qu'elle appelle un « opérateur aspectuel », ce qui est selon la terminologie que j'utilise ici plutôt un opérateur d'*Aktionsart*. Un opérateur aspectuel est un modifieur d'éventualité, dont la fonction est, d'un point de vue technique, de projeter (angl. « *to map* ») des ensembles d'éventualités (d'une sorte donnée) sur des ensembles d'éventualités (qui peuvent être d'une autre sorte).

Une des motivations pour assimiler l'aspect à un modifieur d'*Aktionsart* est que, dans des langues comme l'anglais, les propriétés d'*Aktionsart* ont une influence directe sur l'interprétation temporelle du discours :

- (46) a. When Ethel arrived, John ate an apple.  
 b. When Ethel arrived, John was ill.

(46a) peut s'interpréter uniquement comme succession de deux éventualités, tandis que (46b) peut uniquement s'interpréter en tant que chevauchement temporel, c'est-à-dire que *malade(j)* était déjà en cours quand l'éventualité *arrive(e)* s'est passée. Cela est un comportement systématique<sup>35</sup> en anglais qui sépare les éventualités statives des éventualités dynamiques.

Dans une langue comme le français, ce sont les propriétés aspectuelles du temps grammatical qui décident de l'interprétation temporelle de mini-discours comme en (46)<sup>36</sup> :

- (47) a. Quand Cunégonde arriva, Foucault mangea une pomme.  
 b. Quand Cunégonde arriva, Foucault mangeait une pomme.  
 c. Quand Cunégonde arriva, Foucault fut malade.  
 d. Quand Cunégonde arriva, Foucault était malade.

Quelle que soit l'*Aktionsart* de l'éventualité en (47), avec un *passé simple* dans la principale, il existe seulement la possibilité d'une interprétation séquentielle, tandis qu'avec un *imparfait*, seule l'interprétation en tant qu'action-en-cours (l'interprétation incidentelle) est possible.

Cette similarité d'effet discursif entre ce qui relève clairement du niveau de l'*Aktionsart* et ce qui constitue la contribution aspectuelle d'un temps grammatical a provoqué un rapprochement entre les propriétés d'*Aktionsart* et l'influence de l'aspect sur ces propriétés d'éventualité, notamment dans la théorie de la représentation du discours (DRT ; angl. « *Discourse Representation Theory* ») de Kamp & Reyle (1993). De Swart s'inscrit dans cette théorie, et rend explicite les opérations couvertes de transformation entre classes d'éventualités qui sont nécessaires à l'intérieur d'une telle théorie<sup>37</sup>.

Pour de Swart (1998), il y a trois sortes différentes d'éventualités : les états, les processus et les événements, qui forment ensemble le domaine des éventualités  $\varepsilon$  :

- (48)  $\varepsilon = S \cup P \cup E$   
 Le domaine des éventualités  $\varepsilon$  est l'union des domaines des états  $S$ , des processus  $P$ , et des événements  $E$

Sa classification des éventualités est résumée en (49)<sup>38</sup> :

---

35. Ce comportement systématique a cependant quelques exceptions qui seront examinées dans le chapitre sur l'aspect.

36. Comme en anglais, il y a d'autres influences que le seul point de vue grammatical qui décident de l'interprétation temporelle d'un discours.

37. On appelle ces opérations couvertes des opérations de « coercion » ou de « coercion ». La nécessité d'opérations de coercion entre différents types d'éventualités n'est pas spécifique à une telle théorie ; aucune théorie dont j'ai connaissance ne peut s'en passer totalement.

38. Cité d'après de Swart (1998), p. 351.

(49)

HOMOGENEOUS		QUANTIZED
State	Process	Event
STATIVE	DYNAMIC	

Nous connaissons déjà l'opposition entre les statifs et les dynamiques ; l'opposition entre éventualités homogènes et éventualités « *quantiques* » correspond en gros à l'opposition entre atéliques et téliques<sup>39</sup>. L'idée de base de de Swart est que l'aspect transforme une sorte d'*Aktionsart* en une autre.

De Swart suppose la structure suivante pour une phrase :

(50) [Temps [Aspect\* [Description d'éventualité]]]

L'étoile de Kleene « \* » indique qu'il peut y avoir zéro, une ou plusieurs occurrences d'un opérateur aspectuel. Il n'y a donc d'après de Swart pas de restriction sur l'itération de l'opérateur aspectuel *a priori*. Voyons maintenant comment elle analyse le PARFAIT.

De Swart associe à la phrase anglaise en (51a) le représentation en (51b) :

(51) a. Mary has met the president.  
b. [PRES [PERF [Mary meet the president]]]

D'après de Swart, le fait que rien ne nous oblige en anglais à mettre un opérateur de parfait dans une phrase suggère qu'on devrait l'interpréter en termes de modificateurs d'*Aktionsart*. L'opérateur PERF est défini comme projetant n'importe quel type d'éventualité sur l'état conséquent qui débute quand l'éventualité arrive à son terme, ou plus formellement :

(52) PERF :  $\varepsilon \rightarrow S$ <sup>40</sup>  
Le parfait est une fonction du domaine des éventualités  $\varepsilon$  dans le domaine des états  $S$

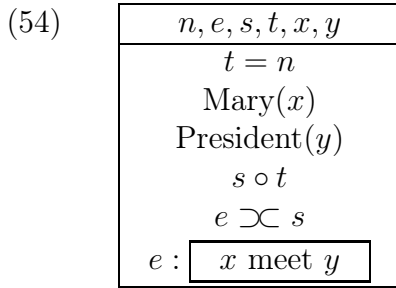
Le parfait prend donc n'importe quelle éventualité et la transforme en un état. Il n'y a pas de restriction quant à l'éventualité à laquelle s'appliquera l'opérateur PERF ; il peut très bien s'appliquer à des états, comme le montre l'exemple suivant :

(53) a. Mary has been ill.  
b. [PRES [PERF [Mary be ill]]]

Dans sa formalisation en DRT, (51a) est représenté dans une DRS (l'abréviation de l'angl. « *Discourse Representation Structure* ») comme suit :

39. La distinction entre éventualités homogènes et éventualités quantiques est une des tentatives formelles opérées dans Krifka (1992) pour capturer l'opposition entre atéliques et téliques. Mais cette classification ne coïncide pas toujours exactement avec la définition intuitive que j'ai donnée ci-dessus pour distinguer téliques et atéliques. Nous introduirons la caractérisation formelle plus tard (dans le deuxième chapitre, à la page 110) ; pour les besoins de cet exposé, elle n'a pas beaucoup d'importance.

40. Cité d'après de Swart (1998), p. 353.



La condition introduite par PRES est que  $t = n$ , c'est-à-dire qu'il y a un moment de référence temporelle  $t$  qui coïncide avec le moment de l'énonciation  $n$ . La contribution de PERF est la suivante : il introduit un état  $s$ , qui est immédiatement adjacent à l'éventualité de base  $e$  (c'est la signification de la condition «  $e \supset \subset s$  »), et cet état  $s$  chevauche  $t$  (c'est ce que signifie  $s \circ t$ ).

La sémantique de cet opérateur d'éventualité est cependant assez particulière, ce qui apparaîtra de manière très claire si nous le comparons avec l'autre opérateur d'*Aktionsart* que présente de Swart, à savoir l'opérateur progressif PROG :

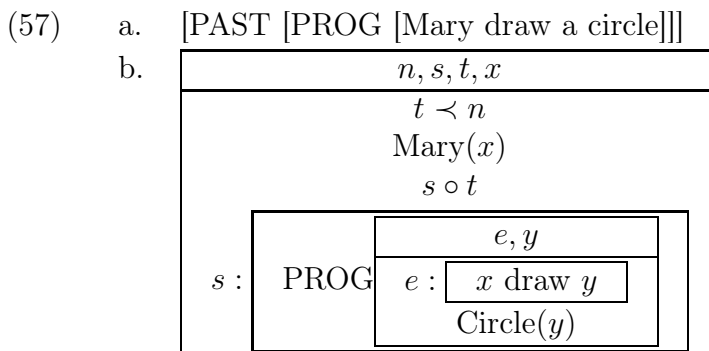
(55)  $\text{PROG} : P \cup E \rightarrow S$

PROG prend donc une éventualité dynamique et la transforme en état. PROG est un opérateur intensionnel, c'est-à-dire qu'il « fait disparaître » l'éventualité de base. Plus exactement, il restreint l'assertion sur l'existence de l'éventualité de base à un monde qui n'est pas (nécessairement) le monde de la DRS principale. Ceci est important pour garantir que, après l'application de PROG, il n'y a pas d'implication de  $\text{PROG}(\phi)$  à  $\phi$ , comme le montre (56) :

- (56) a. Mary was drawing a circle.  $\neq$   
 b. Mary drew a circle.

L'idée est qu'à partir d'une éventualité au progressif, on ne doit pas être en mesure de conclure que le prédicat de l'éventualité tient au temps simple. On doit donc bloquer l'inférence de (56a) vers (56b).

La représentation sémantique d'une phrase comme (56a) est la suivante :



Dans le formalisme de la DRT, on s'engage à accepter comme existant seulement ce





itérations de PERF. Une récursion illimitée n'est certainement pas possible.

Un deuxième problème avec le formalisme de de Swart (1998) est qu'elle ne définit pas de quelle nature doit être l'état introduit par PERF. De Swart parle indistinctement d'« état conséquent » et d'« état résultant », mais ces notions sont considérées maintenant, à la suite de Portner (2003) et de Nishiyama & Koenig (2004) comme relevant de domaines bien distincts : l'état résultant d'une éventualité est une notion beaucoup plus restreinte que l'état conséquent. L'état résultant est un changement d'état qui résulte de la fin de l'éventualité (en général lié à l'apparition ou à la disparition d'un thème incrémental), et qui ne dure pas forcément pour toujours.

(60) Jean a gonflé un ballon.

L'état résultant de `gonfler_un_ballon` est l'état du ballon d'être plein d'air. Cet état ne durera pas forcément très longtemps, et il résulte d'une relation entre deux participants de l'éventualité : l'air et le ballon.

L'état conséquent en revanche peut être quelque chose de beaucoup plus faible : n'importe quel changement survenu à cause de l'apparition de l'éventualité fera l'affaire. Or, il y a un état que l'on peut associer avec toute sorte d'éventualité dès qu'elle s'est déroulée : il s'agit de l'état conséquent disant que l'éventualité en question a eu lieu. Cet état assez spécial remplit toutes les conditions qu'on pourrait requérir d'un état conséquent : il commence dès que l'éventualité est terminée, et il est unique pour chaque éventualité. Mais il s'agit d'une condition très faible, et il n'est pas certain qu'elle suffira pour rendre compte d'un parfait résultatif. La sémantique temporelle de PERF par rapport à un opérateur PAST serait pratiquement équivalente, parce qu'une fois l'éventualité terminée, son état d'avoir eu lieu durera pour toujours.

Compte tenu du fait que de Swart admet des états parmi les inputs pour l'opérateur PERF, il me semble qu'elle ne peut pas considérer l'état résultant d'une éventualité comme l'état qui sera introduit par cet opérateur, mais doit prendre une version plus faible (quoique pas nécessairement aussi faible que celle que je viens d'esquisser). Mais en l'absence de toute indication sur la manière dont interpréter cet état qui sera introduit par PERF, il est difficile d'évaluer quelles prédictions fait exactement la théorie de de Swart pour les parfaits.

Il semble cependant clair que de Swart arrive à rendre compte de la lecture existentielle, et son système pourra certainement être accommodé pour traiter la lecture d'antériorité immédiate. Les lectures résultatives peuvent ou ne peuvent pas être traitées dans le formalisme de de Swart, selon la définition qu'on voudra attribuer à son état conséquent. Je pense cependant que, selon toute probabilité, cet état conséquent est trop faible pour rendre compte des vraies lectures résultatives.

En revanche, le système de de Swart (1998) exclut formellement les lectures universelles du parfait : c'est l'état conséquent qui doit chevaucher le moment de l'énonciation, et la trace temporelle de l'éventualité, qui est strictement antérieure à l'état conséquent, ne peut donc pas durer au moment de l'énonciation<sup>42</sup>.

---

parfaits surcomposés, p. 187ss.).

42. La seule solution dans ce cadre serait de d'associer le début de l'état conséquent non pas à

Nous avons donc deux des quatre lectures du parfait qui sont expliquées, une autre qui est peut-être compatible, et une quatrième qui ne peut en aucun cas être accommodée. Cela est en gros identique à la théorie de Reichenbach. Mais, contrairement au système de Reichenbach, de Swart (1998) peut facilement accommoder les parfaits surcomposés.

En revanche, il n'y a aucun moyen pour restreindre l'itération de l'opérateur PERF. De plus, ce système prévoit la possibilité d'un parfait surcomposé avec un progressif enchâssé en dessous du parfait doublé, comme en (61) :

(61) Cunégonde a eu été en train de chanter.

Or, autant que je sache, de telles structures ne sont pas attestées dans les langues naturelles.

Voyons maintenant si les théories néo-reichenbachiennes du parfait arrivent à éviter ces difficultés.

### 1.2.2 Théories néo-reichenbachiennes

Je considère que les théories néo-reichenbachiennes dans un sens plus restreint se distinguent de la théorie reichenbachienne originale en deux points : premièrement, elles réinterprètent la relation ternaire entre E, R et S en une conjonction de deux relations, à savoir entre E et R d'un côté, et entre R et S de l'autre. Ce point est présent de façon implicite déjà chez Reichenbach lui-même, et se trouve également dans les premiers travaux sur le système temporel et aspectuel dans le cadre de la DRT (cf. Partee, 1984), mais a été rendu explicite pour la première fois chez Hornstein (1990).

Le deuxième point important qui distingue les théories néo-reichenbachiennes de l'approche originale de Reichenbach est le fait de passer de points temporels à des intervalles. Cela complique le système considérablement, puisqu'il n'y a plus seulement des relations de simultanéité et d'antériorité, mais également des relations d'inclusion et de chevauchement. Ce stade a également été atteint de façon implicite au plus tard avec les travaux dans le cadre de la DRT, mais a été rendu explicite pour la première fois chez Smith (1991) et chez Klein (1992, 1994). Cette deuxième étape coïncide

---

la fin de l'éventualité de base, mais au début de cette éventualité de base. Cette solution a été proposée en Kamp & Reyle (1993, p. 568), et reprise par Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002, p. 134ss.). La lecture universelle serait donc une variante d'une lecture résultative. Or, pour l'interaction avec des adverbiaux temporels comme avec *depuis*, cela mène à des résultats très peu intuitifs. Par exemple, d'après Demirdache & Uribe-Etxebarria (à paraître), c'est l'état résultant qui est focalisé dans un tel cas. Sous la supposition que c'est l'intervalle d'assertion qui est modifié par *depuis*, dans une phrase comme la suivante, l'adverbial mesurerait donc l'état résultant :

Pierre a chanté sans interruption depuis ce matin.

Un lien quelconque entre la trace temporelle de l'éventualité de base et l'intervalle dénoté par l'adverbial serait le fruit d'une inférence pragmatique.

avec une réinterprétation des deux relations temporelles : la relation entre S et R est réinterprétée comme relation de « temps », tandis que la relation entre R et E est réinterprétée comme relation d'« aspect ». À l'intérieur d'une telle théorie, le PARFAIT est donc une sorte d'aspect. Ces théories néo-reichenbachiennes sont également les premières à vouloir fournir une explication générale du système temporo-aspectuel des langues naturelles : avec une relation entre points temporels, on ne peut pas rendre compte de phénomènes comme les aspects imperfectif et perfectif. Ainsi, les théories de Reichenbach (1947/1966) et de Hornstein (1990) étaient plutôt des théories de la localisation temporelle que du système temporo-aspectuel dans sa globalité (même si Hornstein affichait clairement l'ambition de fournir une telle théorie globale du système temporo-aspectuel).

Les approches néo-reichenbachiennes sont donc celles qui supposent la structure sémantique suivante pour une phrase :

(62) [Temps [Aspect [*Aktionsart*]]]

D'après aussi bien Smith (1991) que Klein (1994), le temps et l'aspect sont des catégories obligatoires.

Comme exemple d'une analyse néo-reichenbachienne du parfait, je présenterai ici Klein (2000). Cette analyse présuppose un développement antérieur important chez Klein (1994), à savoir le remplacement de la notion du point R reichenbachien par la notion d'« intervalle d'assertion » (ou T-Ast : temps d'assertion ; nous en avons parlé dans la section 1.1.5, page 21ss.). L'intervalle d'assertion est l'intervalle auquel est limitée l'assertion faite par le locuteur. Dans un souci d'applicabilité à des contextes grammaticaux non-assertifs, Klein (2000) remplace cette notion d'intervalle d'assertion par la notion de « temps topique ». Au lieu de parler du point de l'événement E, Klein parle du « temps de la situation » (ou T-Sit) — mais cela ne constitue qu'un changement terminologique sans conséquence réelle.

Klein (2000) veut donner une explication strictement compositionnelle du comportement du *Perfekt* allemand, de sorte que cette analyse puisse être étendue également à l'analyse du passif — où le participe joue également un rôle. En ce qui concerne le *Perfekt*, Klein veut surtout rendre compte de façon uniforme des deux lectures du *Perfekt* allemand : l'une qui correspond à celle d'un *present perfect* anglais, et l'autre dans laquelle le *Perfekt* est en gros équivalent à un temps simple du passé (comme le *simple past* anglais) :

- (63) a. *Peter hat gearbeitet und ist müde.*<sup>43</sup>  
       P. a travaillé et est fatigué.  
       b. *Peter hat gearbeitet und wollte nicht gestört werden.*  
       P. a travaillé et voulait NEG dérangé devenir.  
       « Peter a travaillé et ne voulait pas être dérangé. »

Pour (63a), il y a un état présent tangible (c'est-à-dire la fatigue de Peter). En revanche, il ne semble pas que (63b) véhicule une autre information que celle que

---

43. Exemples en (63) cités d'après Klein (2000), p. 358.

l'action s'est déroulée dans le passé ; il n'est pas nécessaire que Peter soit atteint par quelque séquelle de son travail lors de l'énonciation de cette phrase.

D'après Klein, le sens d'une phrase au *Perfekt* se compose des éléments suivants : la contribution du temps grammatical (qui est écrite  $FIN_0$ , et correspond à « TT n'est pas strictement antérieur au moment de l'énonciation »), puis la contribution de l'auxiliaire *avoir* ou *être* (notée AUX), la contribution du participe passé (notée GE-, d'après le préfixe le plus courant pour former le participe passé), et finalement la sémantique lexicale du groupe verbal (notée V).

$$(64) \quad \text{Perfekt} : FIN_0 + AUX_S + GE + V_S^{44}$$

Les auxiliaires *avoir* et *être* ensemble avec la morphologie du participe passé introduisent un opérateur temporel POST, qui assigne des temps postérieurs (angl. « posttimes ») à un intervalle quelconque<sup>45</sup>. Cet opérateur est purement temporel, c'est-à-dire qu'il ne détermine en rien ce qui est le cas pendant cet intervalle. L'idée de base de Klein est que l'on peut obtenir les deux interprétations pertinentes pour le *Perfekt* en (63) selon la position de l'opérateur POST : il peut s'appliquer ou bien à la base de la phrase en entier (angl. « *sentence base* », ce qui correspond au prédicat d'éventualité avec tous ses arguments, y compris le sujet de la phrase ; cf. (65b)), ou bien seulement au VP (cf. (65a)).

- (65) a. [Sujet POST-Prédicat]  
 b. [POST [Sujet Prédicat]]

Si on applique cette analyse aux phrases en (63), on obtient (avec l'indication du temps grammatical) les deux possibilités suivantes :

- (66) a.  $FIN_0 +$  [Peter POST-arbeit-]  
 b.  $FIN_0 +$  [POST [peter arbeit-]]

En (66a), la portée de POST ne concerne que le verbe et d'éventuels arguments internes. Cela veut dire que le nom de *Peter* est interprété à un moment qui ne peut pas précéder strictement le moment de l'énonciation, ce qui implique notamment que Peter est encore en vie lors du moment de l'énonciation.

En (66b), nous avons une assertion sur un temps postérieur au prédicat d'éventualité intégral ; la lecture que nous obtenons est celle qui est identique au *Präteritum*, le temps simple du passé de l'allemand. Ce qui est important, c'est qu'il n'y a aucune contrainte liée à l'existence de Peter lors du moment de l'énonciation.

Klein (2000, p. 370s.) suppose que la différence entre le *Perfekt* allemand et le *present perfect* anglais est que le *Perfekt* admet que l'opérateur POST porte ou bien sur la base de la phrase en entier ou bien seulement sur le prédicat, tandis que pour l'anglais, seulement cette deuxième possibilité existe. Cela lui permet d'expliquer

44. Schéma d'après Klein (2000), p. 361. Le *S* en indice indique qu'il s'agit du radical (angl. « *stem* ») de l'auxiliaire et du verbe, respectivement.

45. Cf. Klein (2000), p. 369.

pourquoi en anglais il y a des présuppositions quant à la durée de vie du sujet, notamment que le sujet de la phrase est encore en vie au moment de l'énonciation :

- (67) a. ??Einstein has visited Princeton.  
 b. Princeton has been visited by Einstein.

(67a) est étrange parce que cette phrase suggère qu'Einstein vit encore, ce qui n'est pas le cas. En même temps, (67b) ne contient pas de telle restriction. En allemand (ou en français), une telle opposition n'existe pas :

- (68) a. *Einstein hat Princeton besucht.*  
 E. a P. visité.  
 b. *Princeton ist von Einstein besucht worden.*  
 P. est de E. visité devenu.

La solution quant à la portée de POST explique de façon très simple pourquoi (67a) est mauvaise en anglais, mais pas en allemand. En revanche, cela prédit que les *plus-que-parfaits* de l'allemand et de l'anglais devraient montrer le même genre d'opposition :

- (69) [En 1942, Hitler attaqua la Russie.]  
 a. Napoleon had tried before him, without success.  
 b. *Napoleon hatte es vor ihm versucht, doch ohne Erfolg.*  
 N. avait il avant lui essayé, mais sans succès.

Mais il n'y a pas de différence d'acceptabilité entre ces deux phrases. Cependant, selon Klein, (69a) devrait être mauvaise, puisque Napoléon n'était plus en vie en 1942.

Résumons donc : Klein arrive à expliquer par une ambiguïté de portée de l'opérateur POST en allemand les deux différentes lectures du *Perfekt*, sans que l'une des deux interprétations soit identique à celle dont dispose le temps simple du passé, le *Präteritum*. En même temps, il explique en quoi le *Perfekt* de l'allemand diffère du *present perfect* de l'anglais — une explication qui peut aussi être appliquée au *passé composé* français. Mais Klein prédit que la variation des *parfaits* n'est pas restreint aux seuls *présents parfaits*, ce qui n'est cependant pas le cas.

Regardons maintenant de quelles lectures du *parfait* Klein peut rendre compte. Il explique sans problème les lectures existentielles et résultatives, et son explication peut être adaptée sans trop d'effort pour rendre compte des lectures d'antériorité immédiate. En revanche, comme toute explication qui table sur un *poststate* — et qui suppose donc une relation d'antériorité, directe ou indirecte, de l'intervalle occupé par l'éventualité par rapport à l'intervalle d'assertion —, Klein ne pourra pas rendre compte des lectures universelles des *parfaits*.

L'échec de la prédiction des lectures universelles n'est cependant pas une fatalité ; les approches faisant appel à un Maintenant Étendu (angl. « *Extended Now* » ou abrégé XN) le prouvent.

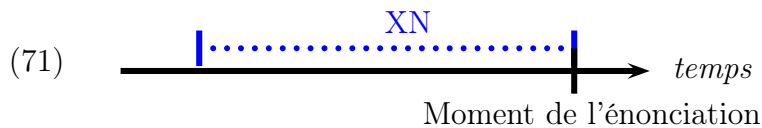
### 1.2.3 Les théories d'un « Maintenant Étendu »

D'après McCoard (1978), le premier auteur à avoir proposé une théorie du parfait qui contient des éléments d'un Maintenant Étendu a été Pickbourn (1789). Toujours d'après McCoard, le premier à avoir proposé une théorie XN au sens strict, sans la mêler à d'autres hypothèses, est Bryan (1936). L'intuition de base est qu'un *parfait* exprime une éventualité située dans le passé, mais qui s'est déroulée à l'intérieur d'un intervalle continu avec le présent, et cet intervalle n'est pas différencié entre « alors » et « maintenant »<sup>46</sup>.

Une des sources de cette intuition est probablement le fait qu'en anglais, si l'on peut exprimer une action en cours au moment de l'énonciation avec un *present progressive*, dès qu'on y ajoute une expression temporelle durative, il faut prendre un *present perfect (progressive)* :

- (70) a. John is singing.  
 b. \*John is singing since noon.  
 c. John has been singing since noon.

Bryan (1936, p. 366) délimite les bornes de l'intervalle XN comme suit : il commence à un point quelconque avant le moment de l'énonciation et se poursuit jusqu'au moment de l'énonciation<sup>47</sup>. Représenté de manière graphique, cet intervalle est le suivant :



Même si cela n'est pas tout à fait clair dans la définition de Bryan, je vais supposer pour ce qui suit avec von Stechow (1999) ou Pancheva (2003) que le moment de l'énonciation est inclus dans l'intervalle XN, et qu'il constitue le sous-intervalle final de l'intervalle XN.

Un premier problème avec la formulation de l'intervalle XN selon Bryan (1936) est qu'elle s'applique uniquement au moment de l'énonciation, mais qu'elle n'a rien à dire quant au *plus-que-parfait* ou au *futur antérieur*. Cela est toutefois facile à corriger (et a été corrigé aussi bien par von Stechow (1999) que par Pancheva (2003)). Le seul

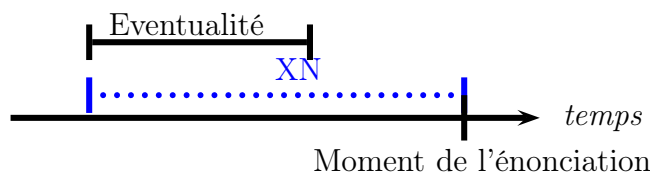
46. D'après McCoard (1978), p. 18.

47. Bryan écrit (cité d'après McCoard, 1978, p. 126) : [the “limits of time” involved in XN are those of] a period which began in the past and extends up to or into the present. The *terminus a quo* of this period of time may be any point — however near or however remote — preceding the present; the *terminus ad quem* is always the present moment of speaking or writing. That is, from the point of view of the present the speaker looks back upon some continuous stretch of the past and within this he places the action or state. This period of past time may be momentary, as in “The messenger has just arrived”; or it may be of considerable extent as in “The old house has been left untenanted for many years”; or it may include all past time, as is Shakespeare’s “Men have died from time to time and worms have eaten them, but not for love”.

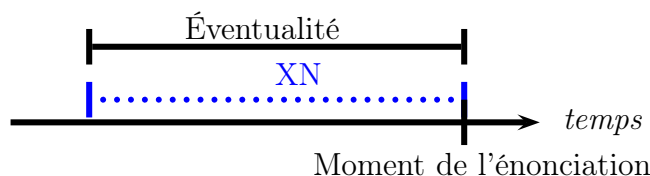
problème qui subsiste est qu'on n'a plus affaire à une théorie d'un *Maintenant Étendu*, mais plutôt à une théorie d'un point de référence étendu, qui s'appelle néanmoins toujours « théorie XN ».

Ce qui est très attractif dans cette théorie, c'est qu'elle arrive à gérer les quatre lectures du parfait qu'on avait distinguées ci-dessus. Si l'éventualité est située avant le moment de l'énonciation, mais dans l'intervalle XN, nous obtenons une lecture existentielle ; si l'éventualité est située vers la fin de l'intervalle XN, ou si elle occupe tout l'intervalle XN, nous obtenons une lecture universelle.

(72) a. Lecture existentielle :



b. Lecture universelle :



Les lectures résultative et d'antériorité immédiate peuvent être vues comme des cas spéciaux de l'interprétation existentielle. Mais il faudrait regarder plus en détail pourquoi alors ces deux dernières lectures ne peuvent pas déclencher une lecture selon laquelle l'éventualité marquée au PASSÉ dans une subordonnée est sémantiquement au présent, et où le PASSÉ n'est donc qu'un temps zéro (cf. les exemples en (36), p. 20). Alors, la théorie XN du *parfait* est-elle la réponse à tous nos problèmes ?

Pas tout à fait. La théorie XN a été conçue pour faire du *parfait* une sorte de présent élargi vers le passé. Il y a là un danger qui menace tout l'appareil théorique. En principe, rien n'empêche pour n'importe quelle éventualité qu'elle ait une lecture universelle, et donc qu'elle soit équivalente à un *présent*. D'après la théorie XN, toutes choses étant égales par ailleurs, rien ne devrait donc empêcher (73a) d'avoir une lecture universelle, et d'être ainsi équivalente en termes de conditions de vérité à (73b) :

- (73) a. Jean a mangé une pomme.  
 b. Jean mange une pomme.

Or, l'interprétation par défaut d'un *parfait* non modifié par des expressions adverbiales n'est jamais la lecture universelle — et cela est valable également pour l'anglais. Ce fait est complètement inattendu compte tenu des suppositions de la théorie XN.

Nous pouvons rendre plus précis ce reproche à l'encontre des théories XN : supposons que nous ayons la représentation néo-reichenbachienne standard pour un temps PRÉSENT en (74a), à savoir que le moment de l'énonciation (TU : angl. *time of utte-*

*rance*) est inclus dans ou égal à l'intervalle d'assertion. Supposons également avec von Stechow (1999) que l'intervalle XN est dans le cas d'un *présent parfait* un intervalle dont le sous-intervalle final est le moment de l'énonciation, comme écrit en (74b) :

- (74) a.  $TU \subseteq T\text{-Ast}$   
 b.  $XN(T\text{-Ast}, TU)$

Or, si l'intervalle TU est le sous-intervalle final de l'intervalle d'assertion, on peut réécrire (74b) comme suit :

- (75)  $TU \subseteq T\text{-Ast} \wedge \langle TU \text{ est un sous-intervalle final de } T\text{-Ast} \rangle$

Comme une formule de forme  $p \wedge q$  entraîne  $p$ , (75) entraîne (74a). D'après les prédictions de la théorie XN, une phrase au *parfait* devrait donc systématiquement entraîner la phrase correspondante au *présent*. Mais (73a) n'entraîne pas (73b).

D'autres réflexions rendent également peu probable une théorie XN. Rathert (2001) présente un bel argument pour dire que le moment de l'énonciation doit être exclu de la période d'évaluation. Elle illustre cela avec le contexte suivant : supposons que le locuteur soit sur son balcon, et qu'il voie une voiture passer. Il dit alors :

- (76) *Diesen roten Mercedes hab ich schon einmal gesehen.*<sup>48</sup>  
 Ce rouge Mercedes ai je déjà une fois vu.  
 « J'ai déjà vu une fois cette Mercedes rouge. »

Ainsi, le locuteur de (76) a vu la Mercedes en question deux fois, une fois avant le moment de l'énonciation, et une autre fois lors du moment de l'énonciation. Donc, d'après le raisonnement de Rathert, si le moment de l'énonciation était inclus dans l'intervalle XN, le locuteur devrait dire dans de telles situations (77) plutôt que (76) :

- (77) *Diesen roten Mercedes hab ich schon zweimal gesehen.*  
 Ce rouge Mercedes ai je déjà deux fois vu.  
 « J'ai vu cette Mercedes rouge déjà deux fois. »

Or, (77) semble assez étrange dans un tel contexte. Rathert en conclut que le moment d'énonciation ne peut pas faire partie de l'intervalle XN, et elle propose une théorie « XN avec exclusion du temps de référence ».

J'ai deux remarques à faire quant à l'hypothèse de Rathert. Premièrement, une fois le temps de référence exclu, on ne peut plus rendre compte des lectures universelles, et sa théorie équivaut alors à une théorie d'antériorité comme celle présentée par de Swart (1998). On abandonne ce qui semblait être l'avantage majeur de la théorie XN par rapport aux autres théories du parfait.

Deuxièmement, la question se pose de savoir pourquoi une telle théorie devrait s'appeler encore « théorie XN ». Comme on l'a déjà vu plus haut, cette théorie n'a rien à voir en principe avec le *now*, et l'intervalle n'est pas forcément étendu dans le sens où il couvrirait beaucoup d'espace. En outre, après la modification de Rathert,

48. Exemple cité d'après Rathert (2001), p. 420.



XN n'est même plus « étendu » dans le sens où il étendrait vers le passé un temps de référence.

Résumons donc : la théorie XN dans sa version standard permet de rendre compte aussi bien des lectures universelles que des lectures existentielles. Or, elle prédit qu'une lecture universelle devrait être systématiquement disponible pour un *parfait*, ce qui n'est clairement pas le cas, au moins pour des langues comme le français, l'allemand ou l'anglais. De plus, il y a des cas de quantification sur des éventualités qui tendent à invalider la théorie XN standard (cf. (76) et (77)).

Si on essaie d'accommoder ces deux derniers faits à l'intérieur d'une théorie XN, on prive la théorie XN de ses propriétés définitoires. On pourrait toujours dire qu'il y a une différence entre une théorie XN avec exclusion du temps de référence et une théorie d'antériorité comme celle de de Swart (1998) : la première impose en effet toujours une certaine proximité, l'intervalle XN étant directement adjacent à l'intervalle de référence. En revanche, je ne vois pas comment on pourrait définir l'étendue du point de référence, qui devrait alors être un intervalle, avec suffisamment de précision pour que cela fasse une différence substantielle avec une théorie d'antériorité non-XN.

Jusqu'à maintenant, il semble donc qu'on peut avoir ou bien une théorie qui rend compte de façon satisfaisante des lectures existentielles, et qui rencontre des problèmes considérables avec les lectures universelles (de Swart (1998) ou Rathert (2001)), ou bien, au contraire, une théorie qui sait bien gérer les lectures universelles, mais a des difficultés pour prédire pourquoi ces lectures sont possibles seulement dans des conditions très précises, et pourquoi les lectures existentielles semblent prédominer (théories XN classiques : von Stechow (1999) ou Pancheva (2003)).

Serait-il donc possible que la différence entre ces lectures ne soit pas purement temporelle, mais qu'il y ait d'autres influences, comme la modalité par exemple, qui jouent également un rôle ? C'est ce que propose Portner (2003).

#### 1.2.4 Une théorie modale du parfait

Contrairement aux théories d'un Maintenant Étendu et à la théorie d'opérateur aspectuel de de Swart (1998), qui sont des théories purement temporelles du *parfait*, Portner (2003) met l'accent sur la composante modale des temps *parfaits* de l'anglais.

Portner propose une sémantique temporelle très légère, presque inexistante, pour le PARFAIT. *Grosso modo*, il dit que les propriétés temporelles des *perfects* de l'anglais découlent des propriétés d'*Aktionsart* des prédicats. Il met ainsi en analogie le comportement discursif de l'opposition entre éventualités dynamiques et états en anglais, comme en (78), avec l'opposition entre dynamiques et états dans le domaine des lectures du parfait (cf. (79)) :

- (78) a. John said that Mary was upset<sup>49</sup>.  
b. John said that Mary read *Middlemarch*.

---

49. Exemples en (78) de Portner (2003), p. 481s.

Si l'éventualité dans la subordonnée est stative, comme c'est le cas avec *fâché(m)* en (78a), l'éventualité de la subordonnée peut chevaucher ou précéder l'éventualité de la principale. Si l'éventualité dans la subordonnée est non-stative, comme c'est le cas en (78b), l'éventualité de la subordonnée doit précéder l'éventualité de la principale. Cela rappelle les « lectures » du parfait :

- (79) a. Mary has been upset.  
b. Mary has read *Middlemarch*.

Pour (79a), on peut obtenir une lecture selon laquelle *fâché(m)* tient toujours au moment de l'énonciation (la lecture universelle ou continuative, comme l'appelle Portner), et une autre selon laquelle *fâché(m)* précède strictement le moment de l'énonciation (c'est la lecture existentielle).

La seule différence entre les exemples en (78) et en (79) réside dans le fait qu'en (78), l'éventualité dans la subordonnée est située par rapport à l'éventualité dans la principale, et que les deux sont marquées au temps PASSÉ, tandis qu'en (79), l'éventualité est située directement par rapport au moment de l'énonciation. Finalement, dans le raisonnement de Portner, ce qui différencie (78) de (79) est essentiellement le temps, mais le processus qui déclenche une lecture antérieure ou concomitante reste le même dans les deux cas. Donc, si on arrive à expliquer le comportement de (78), on aura également expliqué le comportement de (79).

Or, des descriptions du comportement discursif dépendant des propriétés d'*Aktionsart* existent<sup>50</sup>, et Portner les reprend. Il établit le « Temporal Sequencing Principle » (ou TPS), défini en (80)<sup>51</sup> :

- (80) For any tenseless clause  $\phi$ , reference time  $r$ , and event  $e$ ,  
a. if  $\phi$  is not stative,  $[[\phi]]^{r,e}$  implies that  $e$  precedes  $r$ ; and  
b. if  $\phi$  is stative,  $[[\phi]]^{r,e}$  implies that  $e$  either precedes or overlaps  $r$ .

Donc, si le PRÉSENT est, comme dans la tradition reichenbachienne, une relation entre le moment de l'énonciation et un temps de référence, et le PARFAIT une relation entre le temps de référence et le temps de l'éventualité, Portner a rendu le PARFAIT sensible à l'*Aktionsart* de l'éventualité, et cela d'une manière qui s'applique également à l'organisation du discours.

Bien entendu, l'analyse de Portner présuppose que l'on peut faire des généralisations sur l'ordre temporel dans un discours, et sur la concordance des temps directement à partir des propriétés d'*Aktionsart* des éventualités en jeu. Comme Binnick (1991, p. 369ss.), je ne partage pas cette idée, parce qu'il semble y avoir trop d'exceptions pour déduire un comportement réglé par des principes sémantiques. De plus, je ne vois pas comment on pourrait étendre cette sémantique, et quelles prédictions elle ferait pour des contextes qui incluent une quantification. Je pense cependant que

50. Par exemple dans la tradition de la DRT, ou le *Temporal Discourse Interpretation Principle* de Dowty (1986).

51. (80) cité d'après Portner (2003), p. 484.  $[[\phi]]^{r,e}$  veut dire que  $\phi$  est interprété par rapport au moment de référence  $r$  et à l'éventualité  $e$ .

l'intérêt central de l'article de Portner réside dans sa discussion des présuppositions associées à un *parfait*.

Portner (2003) discute l'exemple suivant, dû à McCoard (1978) :

(81) ??Gutenberg has discovered the art of printing .

L'intuition de Portner et de McCoard est que (81) est mauvaise parce que cette découverte est en quelque sorte passée depuis trop longtemps. Encore une fois, cela est un effet qu'on n'observe qu'avec un *present perfect*, mais pas avec un *past perfect* ou une forme participiale<sup>52</sup> :

- (82) a. In the final few years of the twentieth century, the world saw the advent of paperless publishing over the world wide web. *Gutenberg had discovered the art of printing centuries before*, and mass publication had followed a paper and ink model ever since . . .  
 b. Gutenberg's life had changed immeasurably. *Having discovered the art of printing*, he was ready to flood the bible market . . .

Pour en rendre compte, Portner propose que le PRÉSENT déclenche une présupposition, la présupposition du Maintenant Étendu :

- (83) XN Presupposition of the Present Tense : A present tense sentence is only usable in context  $c$  if the event it describes falls within  $c$ 's Extended Now. More formally : For any context  $c_{u,r,e}$  and present tense sentence  $S$ ,  $c_{u,r,e} + S$  is only defined if  $e \in \text{XN}c(u)$ <sup>53</sup>.

Pour qu'une phrase avec un *present perfect* et un adverbial dénotant un intervalle du passé ne soit plus appropriée, Portner introduit une nouvelle présupposition<sup>54</sup> :

- (84) For any past time adverbial  $\alpha$ , the use of  $\alpha$  in context  $c$  presupposes that no event  $e$  described by  $\alpha$  in  $c$  overlaps  $c$ 's extended now.  
 Example : For any context  $c$  and sentence  $S$  of the form  $[_S\phi \text{ yesterday}]$ ,  $c_{u,r,e} + S$  is only defined if  $[[\text{yesterday}]]^{u,r,e} \cap \text{XN}c(u) = \emptyset$ .

Ainsi, s'il y a une phrase avec un *present perfect* et un adverbial de temps passé comme *hier*, les présuppositions associées au PRÉSENT et à l'adverbial entreront en conflit. Une phrase comme (85) causera alors un échec de présuppositions<sup>55</sup> :

- (85) \*Mary has read *Middlemarch* yesterday.  
 a. Contribution of *yesterday* :  
 (i)  $e_{\text{reading}}$  occurred yesterday.  
 (ii) Presupposition :  $e_{\text{reading}}$  doesn't fall within  $\text{XN}c(u)$ .

52. Exemples d'après Portner (2003), p. 495.

53. Cité d'après Portner (2003), p. 496.  $u$  dénote le moment de l'énonciation.

54. Cité d'après Portner (2003), p. 496.

55. Cité d'après Portner (2003), p. 497.

- b. Contribution of Present Tense :
  - (i)  $r = u$
  - (ii) XN Presupposition :  $e_{\text{reading}}$  falls within  $XNc(u)$ . (CONTRADICTS PRESUPPOSITION OF *yesterday*).
- c. Contribution of TSP : irrelevant.

Une phrase comme (81) échouera pour des raisons similaires. Dans les contextes vraisemblables, la découverte de Gutenberg ne tombe pas dans un intervalle XN par rapport au contexte d'énonciation.

Cela est une idée très intéressante, mais les prédictions de Portner appliquées à d'autres langues se révèlent moins convaincantes. Pour rendre compte d'une langue comme le français ou l'allemand, il faudrait supposer ou bien que le PRÉSENT de ces langues ne contienne pas de présupposition XN, ou bien que les expressions temporelles localisantes ne déclenchent pas de présupposition. Les deux possibilités me paraissent peu attractives : je ne vois pas bien sur quelle base on pourrait justifier de telles propriétés présuppositionnelles d'un trait ou d'une expression temporelle.

Mais l'intérêt de l'idée est ailleurs : en principe, l'hypothèse de Portner revient à dire que les différences quant aux *présents parfaits* ne concernent pas le trait PARFAIT, et que l'on peut donc garder une sémantique uniforme pour ce trait. D'autres l'ont suivi en attribuant la variation interlinguistique entre les *présents parfaits* aux propriétés du trait PRÉSENT et/ou les propriétés des adverbiaux des langues en question, plutôt qu'au trait PARFAIT (par exemple Pancheva & von Stechow, 2004).

En ce qui concerne la nature présuppositionnelle du problème, Nishiyama & Koenig (2004, p. 102s.) font la remarque suivante : c'est également la présupposition du XN qui est responsable des « effets d'intervalle de vie » (angl. « *life-time effects* »). La phrase (86) est ainsi jugée étrange parce qu'elle suggère qu'Einstein vit encore :

(86) ??Einstein has visited Princeton.

Or, une phrase contenant une présupposition (comme (87a)) peut être attaquée avec une négation métalinguistique comme en (87c) :

- (87) a. Le roi de France est chauve.
- b. Présupposition de (87a) : il existe un individu unique qui est roi de France
- c. Le roi de France n'est pas chauve. Il n'y a tout simplement pas de roi de France.

Si on prononçait seulement la première phrase de (87c), cette négation impliquerait toujours que la France a un roi (la négation laisse la présupposition intacte). Mais si on élabore un peu plus la négation, on peut faire disparaître la présupposition.

Mais si on niait (86) avec la même tactique d'une négation métalinguistique, d'après Nishiyama & Koenig, le résultat ne serait pas bon pour autant :

(88) \*Einstein has not visited Princeton. He is not alive.

Il y a donc des raisons très fortes pour supposer qu'au moins cette contrainte n'est pas de nature présuppositionnelle. En revanche, une autre idée de Portner n'est pas remise en question : selon cette idée, le phénomène des « effets de durée de vie » et l'impossibilité d'avoir un adverbial « passé » avec un *present perfect* sont deux côtés d'une même médaille. Et, en effet, les deux contraintes sont absentes des *parfaits* en français et en allemand.

Mais la présupposition XN n'est pas la seule présupposition associée par Portner (2003) aux parfaits : il y a également une présupposition qui est spécifique aux parfaits, et non pas déclenchée par le temps PRÉSENT ou un adverbial temporel. Cette présupposition concerne l'état introduit par le PARFAIT. L'idée de base défendue par Portner est que l'éventualité cause en quelque sorte un état qui tient au temps de référence :

(79b) Mary has read *Middlemarch*.

Il peut y avoir beaucoup d'états résultants à  $r$ , mais Portner propose un contexte type : (79b) est énoncé dans un contexte où l'on cherche à savoir qui est capable de parler du style de George Eliot. Dans un tel contexte, énoncer (79b) met en jeu l'état `comprendre_le_style_d'Eliot(m)`. Pour rendre compte de cela, Portner propose de rendre plus explicites les suppositions (ou propositions, d'un point de vue technique) qui se trouvent dans le fonds commun discursif pour donner lieu à cette interprétation :

(89) {Si quelqu'un lit un auteur, et il/elle n'est pas bête, il comprend le style de l'auteur ; Mary est intelligente ; George Eliot est l'auteur de *Middlemarch*}

L'idée de Portner est ainsi que — si l'on rajoute à cet arrière-plan conversationnel la proposition (79b), l'ensemble entraînera que Mary comprend le style de Eliot et qu'elle pourra en parler. Les lectures résultatives et « hot-news » du parfait correspondraient alors à différents types d'états inférés à partir de la phrase contenant un *parfait* et l'arrière-plan conversationnel. Cette idée peut également se reformuler en termes de structure informationnelle : l'arrière-plan conversationnel correspond à des éléments topicaux.

Portner définit alors cette présupposition liée au PARFAIT comme suit :

(90) A sentence  $S$  of the form PERFECT( $\phi$ ) presupposes :  
 $\exists q[\text{ANS}(q) \wedge \mathbf{P}(p, q)]$ , where ANS is true of any proposition which is a complete or partial answer to the discourse topic at the time  $S$  is uttered<sup>56</sup>.

La présupposition est donc satisfaite s'il existe dans le contexte discursif un topique conversationnel, et qu'on y trouve une réponse  $q$  à ce topique qui tiendrait pour

---

56. Cité d'après Portner (2003), p. 501. Je suppose que le  $p$  dans la formule correspond au  $\phi$  de la première ligne. Malheureusement, Portner ne donne pas les conditions de vérité de  $\mathbf{P}$ . Tout ce qu'il dit est qu'il est « similaire à un *must* épistémique » (Portner, 2003, p. 499).

le temps de référence actuel du discours, et que l'ajout d'une phrase  $p$  entraîne nécessairement  $q$  pour le temps de référence<sup>57</sup>.

Comme Portner le souligne, on pourrait obtenir de telles inférences également avec un *simple past*. Schématiquement, le processus pragmatique pourrait être le suivant : il doit y avoir une raison pour laquelle le locuteur  $x$  prononce une phrase ; or cette phrase doit avoir certaine pertinence, et donc une relation avec le moment ou la situation de l'énonciation.

Cependant, si le *simple past* n'est pas incompatible avec le fait qu'une éventualité soit pertinente pour le moment de l'énonciation, il ne présuppose pas que n'importe quelle éventualité marquée au *simple past* soit pertinente en tant que telle pour le moment de l'énonciation. Donc, le *simple past* peut être utilisé pour narrer une éventualité  $e$  dans une suite d'événements qui sont globalement pertinents pour le moment de l'énonciation, mais où cette éventualité  $e$  en elle-même n'a pas d'importance spécifique. Et le *present perfect* peut être utilisé par le locuteur afin d'inviter l'allocutaire à accommoder son arrière-plan conversationnel pour un topique spécifique que le locuteur a en tête.

Portner (2003) ne spécifie pas comment l'allocutaire arrive à inférer la nature exacte du topique de discours présupposé. Il est cependant assez vraisemblable que cela doit se passer de façon pragmatique, à l'aide des maximes de Grice ou d'une autre théorie pragmatique. Nishiyama & Koenig (2004) proposent cela de façon explicite.

Pour résumer, on peut dire que l'article de Portner contient des propositions nettement plus précises sur les composantes non-temporelles du *parfait* que tout ce qui précédait. Il permet de rendre compte en plus de toutes les quatre lectures du parfait que nous avons relevés. En revanche, sa sémantique temporelle est très faible, et ne peut pas se généraliser facilement à des cas de figure plus complexes (avec interaction de plusieurs quantificateurs). De plus, ses prédictions quant à la différence des *parfaits* à travers les langues paraissent difficiles à défendre. Cependant, il semble être possible de transplanter l'essentiel de son propos dans des approches qui donnent plus de substance à la sémantique temporelle du PARFAIT. C'est ce qui sera entrepris dans la section suivante.

## 1.3 Vers une approche intégrée du parfait dans le système temporo-aspectuel

Je définirai dans cette section l'approche du *parfait* qui sera appliquée dans la suite de cette thèse. Cette approche s'est fortement inspirée à la fois des travaux de Klein, mais aussi de Kamp & Reyle (1993), et de Kiparsky (2002).

Les idées clés de cette approche peuvent se résumer comme suit : premièrement, dans n'importe quelle phrase, il existe une projection de temps absolu, de temps

---

57. J'essaie de paraphraser  $\mathbf{P}(p, q)$  par un modal épistémique à force universelle, du type  $\Box(p \rightarrow q)$ , dans une interprétation comme la suivante : pour tout état d'information  $i$  accessible, il sera le cas que si on augmente  $i$  avec  $p$ , alors  $i$  entraînera  $q$ .

relatif, et d'aspect. Cela implique l'introduction d'un intervalle supplémentaire par rapport à la théorie de Klein, à savoir le « point de perspective » (P). Ce point de perspective est le fruit d'un dédoublement du point R reichenbachien chez Kamp & Reyle (1993) pour rendre compte de certains phénomènes de cohésion discursive<sup>58</sup>, et constitue un point d'ancrage temporel secondaire (après le moment de l'énonciation). Deuxièmement, toutes ces catégories sont non-itérables. Troisièmement, si une relation n'est pas spécifiée morphologiquement, il y a une relation temporelle par défaut qui s'appliquera. Quatrièmement, le PARFAIT est un temps relatif. Cinquièmement, un adverbial temporel localisant comme *hier* ne s'applique jamais directement à la trace temporelle de l'éventualité, mais ou bien à l'intervalle d'assertion, ou bien au point de perspective.

### 1.3.1 Esquisse du système

Je suppose que n'importe quelle phrase dispose de la hiérarchie suivante de projections fonctionnelles temporelles :

$$(91) \quad [\text{Temps Absolu} [\text{Temps Relatif} [\text{Aspect} [\textit{Aktionsart}]]]]$$

Toutes ces catégories sont obligatoires et non-itérables. Je pose les définitions comme suit :

- (92)
- a. Temps Absolu : La relation entre le moment de l'énonciation TU et le point de perspective P
  - b. Temps Relatif : La relation entre le point de perspective P et l'intervalle d'assertion T-Ast
  - c. Aspect : La relation entre l'intervalle d'assertion T-Ast et la trace temporelle de l'éventualité

Ce système est un système néo-reichenbachien presque orthodoxe ; il y a cependant une projection de temps relatif intercalée entre le temps (absolu) et l'aspect. Il est pensé pour pouvoir utiliser l'appareil conceptuel hérité de Klein (1994) avec un minimum d'adaptation, et surtout, pour pouvoir y accueillir la pièce centrale de la théorie de Klein, à savoir l'intervalle d'assertion.

L'idée d'avoir un système à quatre intervalles pour traiter les *parfaits* n'est en aucun cas originale ; pour s'en convaincre, il suffit de regarder Alexiadou et al. (2003), où ce genre de système est la règle. Ce qui est cependant nouveau — autant que je sache —, c'est d'essayer d'accorder un tel système avec la fondation conceptuelle néo-reichenbachienne du système temporo-aspectuel, telle qu'exposée dans Klein (1994).

Par rapport à la théorie classique de Klein (1994), il y a un intervalle de plus, qui est le point de perspective P, et dont il faudra justifier la présence. Avant de faire cela, je vais présenter brièvement la capacité théorique du système.

En supposant qu'il y a quatre types de relations entre intervalles, à savoir  $\subseteq$  (« est inclus ou égal à »),  $\supseteq$  (« inclut ou est égal à »),  $<$  (« précède ») et  $>$  (« succède »), et en

---

58. Nous allons examiner et définir ce point R en détail dans la section 1.3.3 (p. 51ss.).

supposant que le moment de l'énonciation est un point temporel, nous arrivons à une capacité maximale de 48 temps grammaticaux théoriquement possibles<sup>59</sup>. Cela fait quatre fois plus de possibilités que ce que l'on obtiendrait avec les mêmes relations temporelles entre intervalles, mais avec seulement une catégorie de temps et une autre d'aspect<sup>60</sup>. Bien que ce nombre élevé de possibilités puisse paraître alarmant, le problème de surgénération peut être contrôlé, comme je montrerai dans l'annexe 1.A (p. 77ss.).

L'ensemble théorique des possibilités est donné en (93) :

(93)

	$\supseteq$	$\subseteq$	$\prec$	$\succ$
Temps absolu (TU • P) <sup>61</sup>	$\emptyset$	présent	futur	passé
Temps relatif (P • T-Ast)	?	?	futur <sub>R</sub>	parfait
Aspect (T-Ast • T-Sit)	perfectif	imperfectif	prospectif	résultatif

On peut combiner n'importe quelle case d'une ligne avec n'importe quelle autre case d'une autre ligne. Ainsi, on peut obtenir un *présent parfait perfectif*, ou un *passé futur<sub>R</sub> résultatif*, et ainsi de suite. Le problème central dans (93)— comme indiqué par les signes d'interrogation — provient des relations d'ordre  $\supseteq$  et  $\subseteq$  avec le temps relatif. Ces deux relations correspondent à ce que je considère être la relation temporelle par défaut<sup>62</sup> qu'on obtient avec un temps simple, comme le *présent* ou le *passé simple* du français. Je ne crois cependant pas qu'il y ait des langues possédant des temps grammaticaux dont la seule différence réside dans ces deux relations d'ordre dans le temps relatif<sup>63</sup>.

Mais regardons maintenant comment ce formalisme peut rendre compte des temps grammaticaux. La première caractéristique de ce système est qu'il permet de rendre compte de phénomènes comme les *parfaits progressifs* de l'anglais de façon très proche de la morphologie de ces formes :

- (94) a. John had been singing.  
 b. [PAST [PERF [IMP [John sing]]]]

Une autre propriété bienvenue est que ce système permet de rendre compte d'une façon très simple des temps surcomposés :

- (95) a. [...] parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il *avait été passé*.<sup>64</sup>  
 b. [PAST [PERF [RES [il pass-]]]]

59. Ce chiffre s'obtient du fait qu'il y a *a priori* pour chaque relation quatre possibilités, sauf pour le temps absolu, où il n'y en a que trois, puisque  $TU \supseteq P$  est un cas spécial de  $TU \subseteq P$ , car  $TU$  est forcément un point. On obtient donc  $3 \text{ temps absolus} \times 4 \text{ temps relatifs} \times 4 \text{ aspects} = 48$  possibilités théoriques.

60. Il y aurait seulement 12 possibilités de temps grammaticaux théoriquement possibles,  $3 \text{ temps} \times 4 \text{ aspects}$ .

61. Les relations d'ordre entre intervalles sont toujours données dans l'ordre indiqué par « • ». Si on remplace ce signe par la relation d'ordre donnée dans la première ligne, on obtiendra le trait mentionnée dans la case correspondante.

62. Cette notion sera précisée dans le chapitre sur l'aspect, p. 175ss.

63. Je renvoie à la discussion plus détaillée dans l'annexe 1.A, p. 77ss.



Ces deux propriétés sont également présentes chez des auteurs qui permettent une itération sur la relation d’aspect, comme de Swart (1998) ou Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002). Dans mon système, il n’y a cependant pas de problème d’itération illimitée : il est prédit en effet qu’il existe des temps surcomposés, mais pas plus.

Ce système permet également d’accommoder sans difficulté le conditionnel parfait, qui pose un grand problème aux approches néo-reichenbachiennes et toutes les approches qui n’ont qu’un seul point de référence, comme l’a déjà souligné Comrie (1976).

- (96) a. Cunégonde nous a dit hier qu’elle aurait terminé le boulot avant 10 heures.  
 b. [PAST [FUT<sub>R</sub> [RES [*elle termin- le boulot*]]]]

Le seul temps grammatical dont ce système ne permet pas de rendre compte est le conditionnel parfait surcomposé — si on estime que cette forme a une lecture purement temporelle :

- (97) a. Quand [« une fois que » ] j’aurais eu appris la dactylo, j’aurais appris la sténo.<sup>65</sup>  
 b. [PAST [FUT<sub>R</sub> [RES [ ? [*je apprend- la dactylo*]]]]]

En revanche, si cette forme est modale, une des relations encodées (probablement la plus élevée) serait une relation modale, et il n’y aurait plus de problème : il ne nous resterait que trois relations temporelles à intégrer, et cela est parfaitement faisable.

Pour tous les temps « simples », la relation entre le point P et l’intervalle d’assertion n’est pas spécifiée, et il y aura une relation par défaut qui s’appliquera. Nous allons définir cette relation dans le chapitre sur l’aspect ; pour l’instant, j’indiquerai uniquement que cette relation par défaut s’écrira « X ⊙ Y » ou « ∅ », et qu’elle correspond ou bien à  $\supseteq$ , ou bien à  $\subseteq$ . Ainsi, la représentation pour le *passé simple* français sera celle d’un temps du passé perfectif, au temps relatif zéro :

- (98) a. Cunégonde chanta.  
 b. [PAST [∅ [PFCT [*Cunégonde chant-*]]]]

Après ce petit exposé des possibilités de ce système, justifions maintenant le principe de non-itération des catégories. Je rappelle d’abord les définitions que j’avais donné en (92) : le temps absolu est la relation entre TU et P, le temps relatif la relation entre P et T-Ast, et l’aspect la relation entre T-Ast et la trace temporelle de la situation. Je vais illustrer ce point avec une tentative d’itération de la relation d’aspect — ce qui est licite chez de Swart (1998) ou Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002) — mais la même chose peut également être montrée avec le temps absolu ou le temps

64. Exemple de Perrault, *La Belle au Bois dormant*, cité d’après Cornu (1953), p. 69.

65. Exemple entendu par L. Foulet, et provenant de Foulet (1925). Cité d’après Imbs (1960), p. 134. Imbs écrit ce qui suit au sujet de cet exemple : « *On peut aussi trouver cette forme [le conditionnel parfait surcomposé] dans une subordonnée temporelle pour exprimer l’antériorité par rapport à un conditionnel passé non engagé dans un système d’hypothèse.* »

relatif. Dans un système d'inspiration néo-reichenbachienne, où les notions de temps et d'aspect sont définies en tant que relations entre des intervalles d'une certaine sorte, l'itération pose problème d'un point de vue conceptuel. Voici le diagramme auquel nous voudrions aboutir :

$$(99) \quad [T. Ab. [T. Rel. [Aspect [Aspect [Aktionsart]]]]]]$$

Nous aurons donc ici une projection d'aspect qui en enchâsse une autre. Or, d'après la définition de l'aspect en (92), qui est celle de Klein, cela est impossible : l'aspect se définit comme la relation entre T-Ast et T-Sit (j'écrirai « T-Ast • T-Sit » pour noter une relation quelconque entre T-Ast et la trace temporelle de l'éventualité). Or, (99) devrait être constitué comme suit pour répondre à la définition de (92) :

$$(100) \quad [TU \bullet P [P \bullet T-Ast_1 [T-Ast_1 \bullet T-Sit_1 [T-Ast_2 \bullet T-Sit_2 [éventualité]]]]]]$$

On voit que l'intervalle d'assertion de la projection aspectuelle inférieure n'est pas ordonné par rapport au reste des intervalles de la structure, et cela n'est clairement pas ce que nous voulons. Nous voudrions obtenir plutôt une structure comme en (101) :

$$(101) \quad [TU \bullet P [P \bullet T-Ast_1 [T-Ast_1 \bullet T-Ast_2 [T-Ast_2 \bullet T-Sit [éventualité]]]]]]$$

En (101), j'ai remplacé la trace temporelle de l'éventualité de la projection aspectuelle enchâssante par un deuxième intervalle d'assertion, qui est celui de la projection aspectuelle enchâssée. Ainsi, la trace temporelle de l'éventualité est de nouveau ordonnée par rapport à P et au moment de l'énonciation. Mais à présent, compte tenu des définitions de (92), nous n'avons plus deux projections aspectuelles : il ne nous en reste qu'une seule, à savoir celle d'en bas : ce qui est censé être la projection d'aspect enchâssante est une relation entre deux intervalles d'assertion, et cette possibilité n'est pas prévue par notre système (ni par celui de Klein). Nous obtenons donc la structure en (102) :

$$(102) \quad [T. Abs. [T. Rel. [? [Aspect [Aktionsart]]]]]]$$

Cela n'est pas un problème très grave si l'on estime que les notions d'« intervalle d'assertion » (et de « point de perspective ») sont des pures conventions avec lesquelles on nomme après coup des intervalles présents dans la structure de dérivation (comme c'est le cas pour Demirdache & Uribe-Etxebarria (à paraître), p. 16). Si l'on pense cependant que ce sont plus que de pures dénominations conventionnelles, et surtout, si l'on veut rester à l'intérieur du système notionnel néo-reichenbachien, cela est plus gênant : ainsi, on ne peut pas ajouter d'intervalle, sans mettre en péril toute la structure conceptuelle. Et, ce qui est très important, un élément qu'on pourrait rajouter à cette structure ne correspond pas à des catégories qui existent déjà à l'intérieur de cette structure.

J'ai maintenant présenté l'architecture générale du système temporo-aspectuel que je défendrai par la suite ; il est temps de préciser la sémantique du trait PARFAIT, qui est le sujet principal de cette thèse.

### 1.3.2 La sémantique du parfait

Je suppose que le PARFAIT est un temps relatif, donc qu'il détermine la relation entre le point de perspective  $P$  et l'intervalle d'assertion dans le sens d'une antériorité stricte. Cela n'est cependant pas toute la contribution sémantique que je suppose pour le PARFAIT. Ma formalisation pour la catégorie fonctionnelle PARFAIT en  $\lambda$ -DRT selon Blackburn & Bos (2005) est la suivante :

$$(103) \quad \llbracket \text{parfait} \rrbracket = \lambda p \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i', s \\ \hline i' \prec i \\ Q(s) \\ Q \stackrel{?}{=} \\ i \subseteq \tau(s) \\ \hline \end{array} \oplus p(i')$$

où  $i$  est le point de perspective,  $i'$  l'intervalle d'assertion,  $s$  l'état de parfait, et  $Q$  une variable libre qui désigne la propriété de l'état de parfait <sup>66</sup>.

Regardons la formule en (103) étape par étape. Concentrons-nous d'abord sur la DRS centrale, qui contient l'essentiel. Le PARFAIT introduit l'intervalle d'assertion  $i'$  et l'état de parfait  $s$ . Ce sont les éléments de l'univers de la DRS, et ce sont ces éléments qui seront quantifiés existentiellement dans la DRS finale à l'issue de la dérivation.

Puis regardons les conditions de la DRS. La première condition ordonne l'intervalle d'assertion  $i'$  comme strictement antérieur au point de perspective  $P$  (ici  $i$ ). Cela veut dire qu'il ne peut pas y avoir de chevauchement entre ces deux intervalles ; il ne s'agit donc pas d'une théorie XN, mais bien d'une théorie d'antériorité du PARFAIT.

La deuxième condition concerne la nature ou la propriété de l'état de parfait  $s$ . Nous avons spécifié que cette propriété devra être  $Q$ . Mais la condition suivante nous dit que ce  $Q$  est une variable, et qu'il a besoin d'être lié par un élément dans le contexte.

La quatrième condition nous dit que le point de perspective est inclus dans la trace temporelle de l'état de parfait  $s$ . Cette condition nous assure que l'état de parfait sera vrai au point de perspective.

Le PARFAIT prendra comme argument la projection aspectuelle, et sera ensuite l'argument de la projection TEMPS ABSOLU. C'est de la projection aspectuelle qui aura fusionné avec un prédicat d'éventualité que viendront l'éventualité, la trace temporelle de l'éventualité, ainsi que sa relation avec l'intervalle d'assertion.

La sémantique du PARFAIT développée ici est dans un certain sens proche de celle de Swart (1998) ; le parfait introduit un état qui se surajoute à l'éventualité de base de la phrase, et introduit également une relation d'ordre temporelle. Il faut cependant voir que la nature de l'état introduit et la relation d'ordre sont assez différentes de

---

66. L'état de parfait d'une phrase comme *J'ai mangé un sandwich* pourrait être l'état `ne_plus_avoir_faim(loc)` ou aussi `ne_pas_vouloir_aller_au_restaurant(loc)`. La seule contrainte sur la nature de cet état de parfait est qu'il doit être inférable à partir de l'éventualité de base.

Pour voir une dérivation complète, je renvoie à l'annexe du chapitre sur *depuis*, p. 136ss.

ce qui se passe chez de Swart.

L'introduction d'un état pour le PARFAIT — indépendamment de l'implémentation concrète — répond à plusieurs besoins. Premièrement, il y a — au moins pour l'anglais — de très bons arguments pour dire que le *parfait* est une construction stative. Katz (2003) en fournit l'examen le plus complet dont j'ai connaissance. Il montre notamment que les *parfaits* de l'anglais ont des propriétés stativisantes, mais qui ne s'appliquent pas à n'importe quel niveau. Si (104a) et (104b) sont bons, (104c) l'est nettement moins<sup>67</sup> :

- (104) a. Hans has kissed Lin intentionally.  
 b. Hans has intentionally kissed Lin.  
 c. ??Hans intentionally has kissed Lin.  
 (cf. Hans intentionally kissed Lin.)

D'après Katz, il ne s'agit pas d'un phénomène syntaxique, mais s'explique par le fait que, dans (104a-b), l'adverbe *intentionally* s'applique à l'éventualité de base `kiss(h,1)`, tandis qu'en (104c), il s'applique à `have_kissed(h,1)`.

Pour montrer qu'il ne s'agit pas d'un effet syntaxique, mais bien d'un effet lié à l'agentivité (ou au manque d'agentivité dans les prédicats statifs), Katz évoque le test avec les phrases clivées avec un mot *wh-*, qui exclue les statifs :

- (105) a. What John did was kiss Mary<sup>68</sup>.  
 b. ??What John did was love Mary.

Si on applique ce test à des phrases avec un *parfait*, on constate le suivant : si le *parfait* fait partie de la phrase de base, le résultat est inapproprié ; si par contre le *parfait* se trouve dans la phrase clivée, la phrase est acceptable :

- (106) a. ??What Hans did was have kissed Lin<sup>69</sup>.  
 b. What Hans had done was kiss Lin.

Compte tenu du fait que la négation — qui est également souvent considérée comme stativisante — se comporte d'exactement la même façon que le *parfait*, Katz conclut qu'il s'agit bien d'un test sémantique concernant l'agentivité (ou son absence dans un prédicat statif) :

- (107) a. ??What Hans did was not leave<sup>70</sup>.  
 b. What Hans didn't do was leave.

Ces phénomènes (et encore d'autres mis en lumière par Katz) s'expliquent très facilement si on suppose que le trait PARFAIT introduit un état.

---

67. Tous les exemples de (104) tiré de Katz (2003), p. 207.

68. Exemples de Katz (2003), p. 208.

69. Exemples de Katz (2003), p. 208.

70. Exemples de Katz (2003), p. 208.

Deuxièmement, comme nous le verrons encore plus en détail plus loin, dans la section 1.4 (p. 62ss.), l'introduction d'un état pour le *parfait* permet de rendre compte de la différence d'emploi des *présents parfaits* entre les langues étudiées dans cette thèse. L'idée de base est que l'on peut interpréter la présence d'un état de parfait de deux façons différentes, dans le cas où un *présent parfait* est opposé à un temps du passé qui ne dispose pas d'un tel état pour le moment de l'énonciation : ou bien comme indication que le *présent parfait* dispose de quelque chose que l'on peut caractériser comme pertinence actuelle (ce qui serait le cas pour l'anglais et l'espagnol), ou bien comme indiquant que le temps dépourvu d'état de parfait manque de pertinence actuelle (ce qui serait le cas de l'allemand et du français).

Troisièmement, l'introduction d'un état de parfait permet aussi de rendre compte d'une intuition exprimée par Benveniste ou Weinrich. Selon eux, un *parfait* comme le *passé composé* ou le *Perfekt*, même s'il peut apparaître dans des contextes passés, appartient toujours à un niveau de texte plus proche de la *deixis* que le temps simple du passé correspondant. Et ceci, bien que le temps du passé semble disposer des mêmes conditions de vérité que le *parfait*<sup>71</sup>.

S'il y a alors état, la question se pose de savoir quel genre d'état il y a. Je reprendrai ici l'argumentation que font Nishiyama & Koenig (2004, p. 106s), et également l'essentiel de leur conclusion. Nishiyama & Koenig argumentent que l'état de parfait ne peut pas être un état résultant de l'éventualité de base, parce qu'un état résultant n'est pas forcément présent pour le point de perspective. Prenons (108) pour l'illustrer :

(108) Cunégonde a gonflé le ballon.

L'état résultant de l'éventualité *gonfler(c,b)* serait l'état *plein\_d'air(b)*. Le point de perspective d'un *présent parfait* comme le *passé composé* coïncide avec (ou bien entoure) le moment de l'énonciation. Or, pour que l'énonciation de (108) soit acceptable, il n'est pas du tout nécessaire que le ballon soit plein d'air au moment de l'énonciation. Rien ne l'empêche, mais rien ne le demande non plus. Cette contrainte est beaucoup trop forte.

Nishiyama & Koenig rejettent également la possibilité d'un état de parfait dont la relation avec l'éventualité serait purement temporelle, comme c'est le cas chez Swart (1998) ou chez Kamp & Reyle (1993). Une telle théorie ne pourrait pas exclure un état comme (109c) pour la phrase (109), ce qui semble complètement exclu, contrairement aux « bons » états de parfait en (109a) et (109b) :

- (109) Cunégonde s'est cassé la jambe.
- a. La jambe de Cunégonde est cassée.(s)
  - b. Cunégonde a du retard dans son travail.(s)
  - c. #Octave est marié.(s)

---

71. Benveniste établit une dichotomie entre le *récit* et le *discours* ; Weinrich distingue entre *Erzählen* (narrer) et *Besprechen* ( $\approx$  parler de). L'idée de base est dans les deux cas que le *parfait* appartient à un niveau qui n'est pas coupé du locuteur et de son *je, ici, maintenant*.

Or, si Octave s'était marié au même moment que Cunégonde s'était cassé la jambe, d'après cette théorie, (109c) devrait être un état de parfait possible pour (109). Mais ce n'est pas le cas. La relation entre l'éventualité de base et l'état de parfait n'est donc pas purement temporelle.

Il y a une troisième voie pour définir un état de parfait. Selon cette hypothèse, l'occurrence d'une éventualité peut toujours entraîner l'état permanent dont la propriété est que cette éventualité a eu lieu (cf. ter Meulen (1995)). Mais cela ne peut pas rendre compte de cas où l'état de parfait ne désigne pas un état permanent, comme en (110) :

- (110) J'ai vu la clé dans le salon.  
a. La clé se trouve dans le salon.(s)

Si je veux signaler par (110) l'état de parfait de (110a) — ce qui paraît plausible —, un état conséquent d'avoir vu la clé à un moment quelconque est beaucoup trop faible. On ne peut pas obtenir un état comme (110a) avec la théorie de ter Meulen.

La solution proposée par Nishiyama & Koenig (2004, p. 107) est que la nature  $Q$  de l'état de parfait  $s$  doit pouvoir s'inférer à partir de l'occurrence de l'éventualité de base de la phrase et de connaissances de monde, et cela en utilisant des principes pragmatiques généraux, en choisissant à chaque fois l'état de parfait le plus spécifique possible.

L'idée est donc que le locuteur, en utilisant un *parfait*, invite l'allocutaire à faire une inférence pragmatique sur l'état qui tient au point de perspective. L'allocutaire doit être capable de construire un prédicat d'état à partir du prédicat d'éventualité. Mais cela seul ne devrait pas suffire (contrairement à ce que supposent Nishiyama & Koenig) à produire les inférences désirées ; il faudra certainement également prendre en compte le contexte discursif, tel que cela a été proposé par Portner (2003) avec son opérateur **P**.

Résumons donc la sémantique pour le trait PARFAIT proposée ici : elle contient (i) une composante temporelle d'antériorité de l'intervalle d'assertion par rapport au point de perspective ; et (ii) un état introduit par le PARFAIT, dont le prédicat est une variable libre, et doit être inféré à partir du prédicat de l'éventualité de base et du contexte discursif.

J'ai présenté ici à la fois la sémantique du PARFAIT que je suppose, et le système temporo-aspectuel dans lequel ce trait s'intègre. Mon système contient un intervalle de plus par rapport aux systèmes néo-reichenbachiens classiques dont je me réclame ; il faudra donc justifier la présence de cet intervalle.

C'est ce que je vais faire dans la section suivante.

### 1.3.3 La nécessité d'un « point de perspective »

Le point de perspective **P** a été proposé par Kamp & Reyle (1993) pour l'analyse des *plus-que-parfaits*. Ce point **P** est le résultat d'un dédoublement du point **R** de

Reichenbach dans la DRT. Rappelons que chez Reichenbach, le point R<sup>72</sup> était responsable de la cohésion temporelle du discours, et une théorie discursive comme la DRT ne peut pas ignorer ce facteur du système temporo-aspectuel.

En DRT, l'aspect (dans le sens large : lexical et point de vue) détermine le comportement discursif d'une phrase (cf. également l'exposé concernant de Swart (1998), en section 1.2.1, à la page 25) : un aspect perfectif ou un événement cause une progression narrative, tandis qu'un aspect imperfectif ou un état fait que le temps de la narration ne progresse pas. D'un point de vue plus technique, un événement (ou un aspect perfectif) introduit un nouveau point de référence R (postérieur à ceux qui existent déjà), tandis qu'un état cherche un point de référence R déjà présent dans le contexte. Le point R est donc responsable en DRT de la progression narrative.

Chez Reichenbach, le point R permettait de rendre compte, par le principe de la « permanence » de R, de séquences comme la suivante :

- (111) a. Fred arrived at 10 [1]. He had set off at 6 [2].<sup>73</sup>  
 b. 
$$\begin{array}{ccccc} & & E_1, R_1 & - & S \\ & E_2 & - & R_2 & - & S \end{array}$$

Mais il y a des cas où le point R ne semble pas être suffisant pour rendre compte de la complexité d'un discours. Un tel cas se présente sous la forme de séquences de « flashbacks étendus » comme en (112) :

- (112) Fred arrived at 10. He had got up at 5; he had taken a long shower, had got dressed and had eaten a leisurely breakfast. He had left the house at 6:30<sup>74</sup>.

Le point R en (112) doit être le moment d'arrivée de Fred. Toutes les éventualités marquées par des *plus-que-parfaits* sont antérieures à ce point, et c'est le seul point fourni par le contexte qui soit situé entre le moment de l'énonciation et les éventualités au *plus-que-parfait*. En même temps, (112) montre un phénomène de progression narrative avec les *plus-que-parfaits* qui est identique à celle qu'on observe avec les temps simples (cf. (113)). Donc, le phénomène responsable de la progression narrative est entièrement indépendant du point temporel qui permet d'utiliser un *plus-que-parfait*.

- (113) Fred got up at 5; he took a long shower, got dressed and ate a leisurely breakfast. He left the house at 6:30.

Si on veut donc continuer à faire dépendre la cohérence discursive de règles associées au comportement et à la présence des points R, il faut en distinguer deux types. Parmi ces deux types, le *point de perspective* est utilisé pour désigner le point intermédiaire

72. Kamp & Reyle (1993, p. 500ss.) continuent à parler de « points » temporels, mais ils mentionnent explicitement qu'il s'agit d'intervalles.

73. Exemple d'après Kamp & Reyle (1993), p. 593.

74. Exemple d'après Kamp & Reyle (1993), p. 594.

nécessaire pour la description de temps grammaticaux comme le *plus-que-parfait* ou le *futur antérieur*.

Maintenant, pourquoi cet intervalle (ou un intervalle additionnel au système de base de Klein tout court) est-il nécessaire ? Cela dépend essentiellement d'une supposition, à savoir qu'une expression temporelle localisante ne peut jamais spécifier la trace temporelle de l'éventualité directement. Cette idée n'est pas nouvelle ; elle est présente chez Reichenbach, et plus récemment chez Kiparsky (2002) et chez Glasbey (2005). Ce que je veux faire ici, c'est présenter des arguments dans le cadre de l'analyse de Klein (1994) qui plaident en faveur de cette hypothèse.

Ce qui rend l'analyse de Klein particulièrement attrayante est qu'elle répond à l'intuition que le système temporo-aspectuel sert à asserter certaines choses, et s'intègre donc dans la perspective d'une sémantique formelle qui distingue le contenu asserté des contenus présupposés et implicites<sup>75</sup> d'une phrase ou d'un discours. En proposant cela, Klein fonde toute une série de diagnostics très précieux, desquels on ne pourra plus se servir si on rejette son appareil conceptuel. Je montrerai dans ce qui suit que les outils diagnostiques avancés par Klein contredisent une théorie des parfaits à deux relations (donc qui ne suppose comme relations temporelles que le *temps* et l'*aspect*). Mais, dès lors que l'on ne suppose plus une théorie à deux relations, nous perdons aussi les outils diagnostiques qui s'étaient fondés sur cette théorie. Or nous voudrions les garder, et pour cela, il faudra intégrer les points clés de la théorie de Klein dans une théorie à trois relations temporelles.

Je propose donc de regarder l'exemple du russe en (114), pour souligner ce qui me semble être le cœur de l'idée de Klein.

- (114) *Ivan rabotal*                    v *Moskve*.  
 I. travailler<sub>Pst,Imp</sub> à Moscou.  
 « Ivan travaillait à Moscou. »

D'après Klein, (114) *asserte* qu'à un intervalle antérieur au moment de l'énonciation (c'est l'intervalle Ast-T), il est le cas que *travailler\_à\_Moscou(ivan)*. C'est la contribution du temps PASSÉ. Par contre, l'imperfectif du russe ne nous dit pas si cette éventualité prend fin ou non ; Ast-T ne contient pas la transition finale de l'éventualité (où elle cesse de se dérouler). Cependant, normalement, une phrase comme (114) donnera lieu à l'inférence additionnelle que *travailler\_à\_Moscou(ivan)* n'est pas le cas à TU. Mais cela est une implicature, qui peut s'expliquer par un raisonnement gricéen : si un locuteur énonce (114) dans un contexte où il aurait été pertinent pour l'allocutaire de savoir si Ivan travaille encore à Moscou (et sous la supposition que le locuteur est compétent et coopératif), alors énoncer (114) violerait la première maxime de quantité (« Que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis »).

On peut donc distinguer deux strates de signification dans une phrase comme (114) :

---

75. J'utilise *impliciter* dans le sens de « donner comme implicature », pour traduire l'anglais « *implicate* ».



- (115) a. Assertion : Il existe un intervalle  $i \prec \text{TU}$  tel que  $\text{travailler\_à\_Moscou}(\text{ivan})$  est vrai à  $i$   
 b. Implicature : il existe un intervalle  $i' \succ i$  tel que  $\text{travailler\_à\_Moscou}(\text{ivan})$  est faux à  $i'$ , et  $i'$  chevauche le moment de l'énonciation.

La première strate, l'assertion, concerne les conditions de vérité : elle ne peut pas être annulée. En revanche, on peut annuler la deuxième strate, l'implicature<sup>76</sup> :

- (116) *Ivan rabotal, rabotaet i budet rabotat' v Moskve.*  
 I. travailler<sub>Pst,Imp</sub>, travailler<sub>Pres,Imp</sub>, et AUX<sub>Fut</sub> travailler<sub>Imp</sub> à Moscou.  
 « Ivan travaillait, travaille et travaillera à Moscou. »

Si l'implicature était du même statut que l'assertion, (116) devrait produire une contradiction, puisque le fait d'affirmer qu'Ivan travaille à TU à Moscou n'est pas compatible avec l'implicature en (115b), selon laquelle pour un intervalle qui chevauche le moment de l'énonciation, Ivan ne travaille pas à Moscou.

Le raisonnement est donc le suivant : l'on n'asserte pas que l'éventualité s'arrête avant le moment de l'énonciation. L'ordre imposé par le temps grammatical ne concerne donc pas la trace temporelle de l'éventualité, mais plutôt l'intervalle de l'assertion. S'il y a une inférence selon laquelle l'éventualité ne tient plus lors du moment de l'énonciation, c'est qu'il y a une implicature basée sur un raisonnement pragmatique. On peut proposer le même type d'argument pour les expressions temporelles localisantes : il faut montrer que ce qui ressemble à une partie de la signification vériditionnelle est en fait une implicature. Regardons (117)<sup>77</sup> :

- (117) a. Jill worked from two to five.  
 b. Anybody who worked from two to five will be given an extra pay-check.

(117a) s'interprète au premier abord comme « Jill a travaillé exactement de deux heures à cinq heures ». Il est difficile de se débarrasser de cette lecture « exactement ». Donc, on pourrait penser que c'est Ev-T qui a été directement modifié par l'indication localisante *de deux heures à cinq heures*.

En revanche, (117b) ne montre pas ce même effet d'une lecture « exactement ». Sous l'interprétation la plus saillante, (117b) n'exclut pas du bonus les ouvriers qui

---

76. Il serait également possible de dire que l'implicature ne se produit pas, au lieu d'affirmer qu'elle est d'abord générée et annulée ensuite. Pour les besoins de la présente analyse, cette question n'a pas d'importance.

77. On pourrait en principe donner le même type d'argument pour des phrases françaises comme la suivante :

- a. Jade a travaillé de deux heures à cinq heures.  
 b. Tous ceux qui ont travaillé de deux heures à cinq heures recevront un bonus.

Cependant, pour m'épargner des difficultés éventuelles avec une sémantique plus compliquée pour les *parfaits*, je préfère prendre un temps grammatical qui n'est pas un parfait pour traiter ce point ; de là le recours à l'anglais.

ont travaillé à partir d'une heure et jusqu'à six heures. Ce qui est intéressant ici, c'est que l'adverbe localisant se trouve dans un contexte monotone décroissant. Et ces contextes sont connus pour le fait qu'ils annulent ou ne donnent pas lieu à des implicatures<sup>78</sup>. Cela veut dire que la lecture « exactement » de (117a) est en fait une implicature – même si elle est très saillante et difficile à enlever. En fait, si l'expression adverbiale localisante est topicale en (117a), on peut arriver à avoir une interprétation « au moins de deux heures à cinq heures » pour (117a).

Donc, une phrase comme (117a) ne nous dit pas que l'éventualité a commencé à deux heures et a terminé à cinq heures, mais fait une assertion qui est restreinte à l'intervalle dénoté par *de deux heures à cinq heures*. Ainsi, une indication localisante adverbiale doit restreindre Ast-T, l'intervalle pour lequel le locuteur fait une assertion, et non pas Ev-T.

On peut proposer la même argumentation pour un adverbial temporel comme *depuis*. Regardons encore une fois l'anglais, et plus précisément, un *present perfect progressive* :

(118) Anybody who has been working since two o'clock will be given an extra paycheck.

Comme (117b), (118) n'a pas de lecture « exactement », ou bien cette lecture n'est que très peu saillante. Cela est encore une fois un argument pour dire qu'ici, ce n'est pas la trace temporelle de l'éventualité qui est localisée par le syntagme introduit par *depuis*, mais l'intervalle d'assertion. De là, je vais généraliser que ce n'est jamais la trace temporelle qui est localisée, mais toujours un autre intervalle. Si, dans une phrase, l'expression localisante a l'air de localiser la trace temporelle, c'est seulement indirectement, par le biais de l'intervalle d'assertion.

Mais, si une expression comme *depuis X* s'applique forcément à l'intervalle d'assertion, et si le PARFAIT encode une relation qui correspond à la relation aspectuelle T-Sit  $\prec$  T-Ast, alors une théorie néo-reichenbachienne fait de mauvaises prédictions pour les lectures du parfait. La lecture prédite pour (118) est la suivante : tous ceux qui se trouvent dans un post-état de *travailler* (c'est ce qui est asserté pour l'intervalle d'assertion), et cela depuis deux heures jusqu'au moment de l'énonciation de (118) (contribution conjointe de PRÉSENT et du syntagme *depuis*), recevront un bonus. Donc, tout ceux qui ne travaillent plus depuis deux heures sont éligibles. Mais cela ne correspond clairement pas aux intuitions que nous avons en ce qui concerne les conditions de vérité de (117).

---

78. Cf. Chierchia (2002).

- a. Cunégonde a lu quelques articles de Kamp.
- b. Tous ceux qui ont lu quelques articles de Kamp pourront répondre à cette question.

Si la première phrase a une lecture saillante *quelques, mais pas tous*, la même chose n'est pas vraie pour la deuxième phrase : normalement, on ne supposera pas que quelqu'un qui aurait lu les œuvres complètes de Kamp ne puisse pas répondre à la question.

Cela me semble être une mauvaise prédiction très importante, car s'il y a une expression qui spécifie l'intervalle d'assertion de façon précise, c'est bien *depuis*. Intuitivement, nous faisons en (118) très clairement une assertion sur l'intervalle qui s'étend de deux heures jusqu'au moment de l'énonciation. D'ailleurs, avec un présent, la théorie de Klein n'a aucun mal à prédire les bonnes conditions de vérité :

(119) Cunégonde danse depuis minuit.

Le PRÉSENT nous dit que l'intervalle d'assertion inclut ou est égal au moment de l'énonciation, et *depuis minuit* nous dit que l'intervalle d'assertion commence à minuit et dure jusqu'au moment de l'énonciation. Nous allons supposer de plus que le *présent* dispose d'un aspect imperfectif, c'est-à-dire que l'intervalle d'assertion est inclus dans la trace temporelle de l'éventualité. Donc, le système néo-reichenbachien prédit que pour que (119) soit vrai, *danser(c)* doit avoir commencé au plus tard à minuit et doit durer jusqu'au moment de l'énonciation inclus. Et en effet, ce sont les bonnes conditions de vérité pour (119).

Un moyen pour obtenir les bonnes conditions de vérité pour (118) est d'introduire un intervalle additionnel, comme mon point de perspective P, et cela immédiatement au-dessus de la projection aspectuelle (cela a été proposé entre autres par von Stechow (2002)). Le problème est cependant que nous allons détruire le système conceptuel néo-reichenbachien de cette manière, et c'est ce même système qui nous a livré les outils pour fonder notre critique. La question qui se pose est donc la suivante : y a-t-il un moyen robuste pour localiser l'intervalle d'assertion ?

Je répondrai de façon affirmative à cette question, et vais montrer maintenant que ce sont les propriétés de monotonie qui peuvent nous donner la clé pour déterminer la localisation de l'intervalle d'assertion.

### 1.3.4 Monotonie et intervalle d'assertion

L'idée de base que je défendrai dans cette section est que l'intervalle d'assertion est l'intervalle pour lequel nous obtenons des effets de monotonie à l'intérieur d'une phrase.

Les effets de monotonie sont des relations de conséquence sémantique associées généralement à des fonctions. En linguistique, les effets de monotonie ont surtout été étudiés par rapport aux quantifieurs. On peut distinguer des inférences de monotonie croissante (cf. (120a-b)) et des inférences de monotonie décroissante (cf. (120c-d)) :

- (120) a. Cunégonde a vu quelques filles malades.  $\models$   
b. Cunégonde a vu quelques filles.  
c. Cunégonde a vu toutes les filles.  $\models$   
d. Cunégonde a vu toutes les filles malades.

Comme *malade* est un adjectif intersectif, l'ensemble des filles malades est un sous-ensemble (qui peut être non strict) de l'ensemble des filles. Or, en (120a-b), nous avons une relation d'entraînement d'un ensemble à un super-ensemble arbitraire,

tandis qu'en (120c-d), nous obtenons une relation d'entraînement d'un ensemble à un sous-ensemble arbitraire. Les phrases en (120) étant égales par ailleurs, la direction de l'inférence de monotonie dépend des propriétés des quantifieurs *quelques* vs. *tous*.

Les tests d'inférences de monotonie sont des tests logiques, très robustes et liés au fait qu'il y a une assertion dans la phrase<sup>79</sup>. Ils semblent donc bien adaptés à nos besoins.

Il existe au moins un phénomène connu dans le domaine aspectuel que l'on peut considérer comme une inférence liée à une propriété de monotonie : il s'agit de la « propriété des sous-intervalles » associée aux *Aktionsarten* atéliques (cf. Dowty, 1979). Les éventualités de ce type montrent une relation de conséquence logique d'un intervalle donné vers un sous-intervalle arbitraire<sup>80</sup>. Normalement, la propriété des sous-intervalles est traitée en tant que propriété méréologique des éventualités. Cependant, la plupart des tests pour vérifier cette propriété des sous-intervalles utilisent des conditions de vérité par rapport à un intervalle pour l'illustrer :

---

79. Les effets de monotonie ne concernent pas les implicatures – scalaires ou non-scalaires. Pour montrer cela, nous allons considérer les implicatures associées aux cardinaux selon une analyse néo-grécienne. Selon cette approche, on analyse un cardinal *n* comme *au moins n*. Cette analyse a été souvent contestée (cf. Breheny (2005); Spector (2006)), mais je tiens à l'utiliser parce que les cardinaux ne sont pas seulement dans une opposition binaire entre deux termes — comme c'est le cas avec *quelques* vs. *tous* — mais qu'il y a une hiérarchie plus différenciée — comme pour les intervalles.

- (i) Elmo a mangé trois pommes.

D'après les néo-grécéens, ce que (i) asserte, est (iia), et (i) provoque l'implicature scalaire (iib), ce qui donne le sens global de (iic) :

- (ii) a. Elmo a mangé au moins trois pommes.  
 b. Elmo n'a pas mangé plus de trois pommes.  
 c. Elmo a mangé exactement trois pommes.

Une conséquence sémantique de (i) est (iia). Mais (iia) n'entraîne pas (iib), qui est la conséquence (iib), elle-même implicature scalaire associée à (i). Donc, les propriétés de monotonie d'une phrase concernent exclusivement le contenu asserté, et excluent le contenu implicite.

- (iii) a. Elmo a mangé deux pommes.  
 b. Elmo n'a pas mangé plus de quatre pommes.

L'entraînement de (iib) à (iib) n'est peut-être pas évident à voir ; cependant, voyons (iv) :

- (iv) a. Elmo a mangé plus de trois pommes.  
 b. Elmo a mangé plus de deux pommes.

La négation change la direction de l'effet de monotonie ; ce qui était décroissant en (iv) devient croissant.

80. Ce sous-intervalle doit être d'une certaine taille pour les non-états car, sinon, il y a un problème de parties minimales : à partir de quand pouvons nous considérer qu'un éventualité donnée peut être classifiée en tant que *marcher* ? Si nous voyons seulement un mouvement minuscule de changement de hauteur d'une jambe, cela ne semble pas être suffisant.

- (121) a. Agnès vit à Paris depuis 2000. ⊨  
 b. Agnès vit à Paris depuis 2001.

(121a) entraîne (121b), donc nous avons une relation de conséquence sémantique d'un intervalle vers un sous-intervalle quelconque. Mais cela n'est rien d'autre qu'une inférence de monotonie décroissante sur les intervalles d'assertion en (121), si on prend comme cadre d'investigation la théorie de Klein.

Ces inférences de monotonie décroissante sont corrélées à l'aspect imperfectif (ou progressif). Dans des théories (par exemple, de Swart (1998)) qui décrivent l'imperfectif en tant qu'« homogénéiseur » aspectuel, cette propriété de monotonie découle tout simplement de l'analyse méréologique, et de la propriété des sous-intervalles d'une éventualité homogène. Dans un système qui suppose que l'aspect imperfectif correspond à l'inclusion de l'intervalle d'assertion dans la trace temporelle de l'éventualité, cet effet de monotonie est également évident : n'importe quelle inclusion plus restreinte de l'intervalle d'assertion correspondra aux mêmes conditions de vérité. Un élargissement de l'intervalle d'assertion pourrait cependant changer les conditions de vérité en emboîtant sur l'aspect perfectif (si l'intervalle d'assertion est amené à inclure la trace temporelle de l'éventualité).

Pour ces tests de monotonie, il est important d'utiliser des adverbiaux comme *depuis X*, qui spécifient intégralement l'intervalle d'assertion. Comme l'a remarqué Hamida Demirdache<sup>81</sup>, des adverbiaux comme *hier* n'indiquent pas l'intervalle d'assertion, mais plutôt un intervalle dans lequel se trouve l'intervalle d'assertion. Ainsi, des phrases comme (122a) ou (123a) n'entraînent pas (122b) et (123b), respectivement :

- (122) a. Hier, il pleuvait. ≠  
 b. Hier de trois à quatre heures, il pleuvait.  
 (123) a. Yesterday, it was raining. ≠  
 b. Yesterday from three to four o'clock, it was raining.

Nous avons des temps grammaticaux à l'aspect imperfectif, et un intervalle pour les phrases en (b) qui est un sous-intervalle stricte de l'intervalle en (a), et toutefois, il n'y a pas d'inférence de monotonie décroissante. La raison pour ce comportement est que la dénotation de *hier* n'est pas l'ensemble des intervalles qui couvrent exactement la journée précédant la journée qui contient le moment de l'énonciation ; sa dénotation est l'ensemble des sous-intervalles (non-strictes) de cette même journée.

Bien entendu, pour qu'un adverbial de type *depuis* + complément indique l'étendue précise de l'intervalle d'assertion, il faut que le complément soit un point temporel (comme par exemple *2 heures de l'après-midi*), et non pas un intervalle comme *hier*.

Revenons maintenant aux effets de monotonie. On trouve également des inférences de monotonie croissante (c'est-à-dire des relations de conséquence logique d'intervalles à des super-intervalles arbitraires), ce qui est corrélé à l'aspect perfectif :

81. Je voudrais remercier Hamida Demirdache pour avoir insisté sur ce point essentiel jusqu'à ce que je comprenne — ce qui était long.

- (124) a. Agnès s'est mariée le 18 août 1996.  $\models$   
 b. Agnès s'est mariée dans les années 1990.

Ici, (124a), dont l'intervalle d'assertion est un sous-intervalle de l'intervalle d'assertion de (124b), entraîne (124b), et non pas l'inverse. Cela est également prédit par la conception de l'aspect perfectif en tant qu'inclusion de la trace temporelle de l'éventualité dans l'intervalle d'assertion : un élargissement de l'intervalle d'assertion ne pourra pas changer la relation entre trace temporelle et l'intervalle d'assertion, et ne modifiera donc pas les conditions de vérité. En revanche, si l'intervalle d'assertion devient plus petit, il pourrait se trouver inclus dans la trace temporelle de l'éventualité, devenir ainsi imperfectif, et modifier ainsi les conditions de vérité de la phrase.

Les exemples (124) et (123) nous montrent donc deux choses : premièrement, qu'il y a au moins un intervalle dans une phrase qui montre des effets de monotonie – au moins si cet intervalle est explicitement spécifié –, et deuxièmement, que la direction de l'inférence de monotonie est sensible aux propriétés aspectuelles de la phrase : elle est décroissante dans le cas d'un aspect imperfectif, et croissante quant à l'intervalle d'assertion dans le cas d'un aspect perfectif<sup>82</sup>.

Dans les cas très simples avec *depuis* que nous avons étudiés jusqu'à présent, le test avec les effets de monotonie produisait des résultats intuitivement corrects. Mais il y a quelques cas un peu plus difficiles, où il est moins certain que la méthode de la monotonie parvienne à produire les résultats souhaités. Un tel cas est l'exemple (125). L'intervalle d'assertion devrait être situé à midi du 12 septembre 2005.

- (125) Le 12 septembre 2005 à midi, Marie chantait.

Le verbe est conjugué à l'*imparfait*, qu'on va supposer pour l'instant être une forme imperfective. Cela veut dire que l'on devrait avoir un effet de monotonie décroissante. Cependant, l'intervalle d'assertion est un point, de sorte qu'il sera impossible d'avoir un sous-intervalle à l'intervalle d'assertion. En même temps, il est clair que (125) n'entraîne pas que *chanter(m)* est vrai à tout super-intervalle arbitraire de *le 12 septembre à midi*.

---

82. Comme me l'ont signalé Brenda Laca (c.p.) et Hamida Demirdache (c.p.), les propriétés de monotonie des arguments influencent les propriétés de monotonie par rapport à l'intervalle d'assertion. Avec un aspect perfectif, un NP monotone croissant (comme *au moins n P*) donne lieu à des inférences de monotonie croissante, avec un NP monotone décroissant (comme *au plus n P*), à des inférences de monotonie décroissante, et avec un NP non-monotone (comme *exactement n P*), les inférences de monotonie sont annulées :

- (i) a. Agnès a acheté au moins deux ordinateurs depuis 2000.  $\models$   
 b. Agnès a acheté au moins deux ordinateurs depuis 1999.  
 (ii) a. Agnès a acheté au plus deux ordinateurs depuis 2000.  $\models$   
 b. Agnès a acheté au plus deux ordinateurs depuis 2001.  
 (iii) a. Agnès a acheté exactement deux ordinateurs depuis 2000.  $\not\models$   
 b. Agnès a acheté exactement deux ordinateurs depuis 1999|2001.

On peut toutefois manipuler (125) pour obtenir un effet de monotonie, à savoir vers (126) :

- (126) Marie chantait le 12 septembre 2005 quelque part|à un moment entre 11.45 et 12.15.

La relation entre (125) et (126) n'est plus exactement du type d'une inférence monotone croissante d'un intervalle à un super-intervalle quelconque ; il s'agit plutôt d'une inférence de type constante vers une variable quantifiée existentiellement, comme en (127) :

- (127)  $P(a) \models \exists x P(x)$   
si le prédicat  $P$  est vrai d'un individu  $a$ , alors il sera également vrai qu'il existe un  $x$  tel que  $P(x)$

*Quelque part* ou *à un moment* sont des expressions localisantes, certes vagues, et qu'on peut restreindre encore plus en leur adjoignant une autre expression adverbiale (comme *hier*, par exemple). L'effet de monotonie de (125) vers (126) est donc un effet qui agit directement sur l'intervalle, d'une indication localisante plus spécifique vers une indication localisante moins spécifique. Il s'agit du même genre de conséquence logique que celle que nous observons en (128) :

- (128) a. J'ai vendu ma voiture.  $\models$   
b. J'ai vendu une voiture.

De ce qui a été dit jusqu'à maintenant, je conclus que le test avec les inférences de monotonie indique de façon satisfaisante la position de l'intervalle d'assertion pour les cas pour lesquels nous avons des intuitions.

À présent, regardons ce que ce test nous donnera pour des exemples plus complexes, comme celui en (129) :

- (129) Hier, Marie est arrivée au bureau de Pierre à sept heures. Mais Pierre était parti à six heures.<sup>83</sup>

Dans la première phrase de (129), l'intervalle d'assertion doit être *hier à sept heures*. La question est de savoir quel est l'intervalle d'assertion pour la deuxième phrase. Klein affirme que Ast-T pour la deuxième phrase est toujours *hier à sept heures*, et non pas (*hier*) à *six heures*.

D'après la théorie de Kamp & Reyle (1993) et mes suppositions, *hier à sept heures* est le point de perspective pour la deuxième phrase, et *à six heures* l'intervalle d'assertion. Et d'après le test par monotonie, c'est effectivement *à six heures* qui est l'intervalle d'assertion, puisqu'on peut remplacer cette expression localisante *salva veritate* par une indication temporelle vague comme en (130) :

- (130) Pierre était parti (quelque part) entre 5.45 et 6.15.

---

83. Exemple adapté d'après Klein (1992), p. 543.

Ceci étant donné, il faut supposer un intervalle supplémentaire entre le moment de l'énonciation et le temps d'assertion. La question est de savoir si on doit forcément traiter cet intervalle comme un point de perspective dans la tradition de la DRT, ou s'il peut s'agir d'un deuxième intervalle d'assertion. Le problème est de trouver la bonne façon de tester cela, puisqu'une tentative naïve nous emmène au cœur du *present perfect puzzle* : on ne peut tout simplement pas spécifier explicitement ce point de perspective :

(131) \*A sept heures, Pierre était parti à six heures.

Klein (1992) suppose qu'en principe une indication localisante peut modifier aussi bien l'intervalle d'assertion que la trace temporelle de l'éventualité. Il doit alors stipuler une contrainte pragmatique pour rendre compte de cet effet, à savoir la contrainte de p-définitude (« p-definiteness-constraint »), qui est formulée comme suit : dans une phrase, Ast-T et Ev-T ne peuvent pas être simultanément p[osition]-définis. Ce qui veut dire que Ast-T et Ev-T ne peuvent pas être localisés tous les deux.

Cette contrainte a été critiquée en plusieurs points : premièrement, cette contrainte ne semble pas vraiment pragmatique ; il n'est pas possible de l'annuler par les opérations standards. Deuxièmement, Michaelis (1994) remarque que la supposition de base de Klein est tout simplement fautive : dans un fragment de discours comme (129), Ast-T et Ev-T sont p-définis de façon non-ambiguë. En effet, même s'il n'est pas possible de dire quelque chose comme (131), il reste le fait que *hier à sept heures* reste disponible et localise anaphoriquement ce qui, pour Klein, est l'intervalle d'assertion de la deuxième phrase. Sans ce « point de perspective », on ne voit pas très bien ce qui légitimerait l'utilisation d'un plus-que-parfait. Ce qui semble être impossible, en première approximation, c'est plutôt qu'il y ait deux localisations temporelles explicites. Et troisièmement, tandis que Hornstein (1990) justifie qu'il puisse y avoir au maximum deux expressions temporelles localisantes syntaxiquement disjointes pour modifier une phrase par le fait qu'il y a seulement deux points, à savoir R et E, auxquels ces expressions peuvent se rattacher, la théorie de Klein ne peut plus proposer une explication pour ce phénomène.

Il me faudra résoudre ce problème, qui risque d'apparaître aussi dans ma théorie : je ne voudrais pas empêcher le point P de pouvoir être localisé explicitement par une expression temporelle localisante. Cela est nécessaire pour des phrases comme (132) :

(132) En 2015, Linux aura conquis les ordinateurs du monde entier.

Sous la supposition que le *futur antérieur* est un *parfait*, et donc que la relation d'antériorité concerne la relation entre P et l'intervalle d'assertion, il faudra que *en 2015* localise P, et non pas l'intervalle d'assertion. Donc, la question se pose également de savoir pourquoi en (131) il n'est pas possible de localiser les deux intervalles à la fois.

Une réponse à cela se trouve dans Landman (2004, p. 103) : pour qu'une phrase avec deux indications temporelles localisantes soit appropriée, il est d'abord nécessaire que la première indication (ou plutôt, l'expression temporelle topicale) inclue



strictement la seconde (ou l'expression temporelle focale). Cela rend déjà compte de la distribution d'acceptabilité en (133) :

- (133) a. Le jour précédent, elle avait chanté à midi.  
b. Le jour précédent, elle avait chanté l'après-midi.  
c. \*Hier, elle avait chanté cette semaine.  
d. \*Hier, elle avait chanté la semaine dernière.  
e. Cette semaine, elle a chanté lundi.  
f. \*Lundi, elle a chanté cette semaine.

Une deuxième restriction s'ajoute à cela : Landman observe que les cas où l'intervalle topical inclut l'intervalle focal, mais dans lesquels les deux expressions font partie du même niveau de la grille (angl. *grid*) temporelle, sont toujours inappropriés :

- (134) a. \*De lundi à vendredi, la boutique est ouverte de mardi à mercredi.  
b. \*De 2000 à 2006, nous avons passé nos vacances en Bretagne en 2005.

Ainsi, si chaque niveau de la grille temporelle doit être spécifié de façon unique, cela explique pourquoi il n'est pas possible d'avoir une phrase comme (131).

Résumons donc les points centraux de l'analyse du système temporo-aspectuel présentée ici : il s'agit d'un système à la base néo-reichenbachien, mais augmenté d'un point de perspective P. Ainsi, il devient possible de traiter le PARFAIT non pas en tant qu'aspect, mais en tant que temps relatif. Le PARFAIT encode une relation d'antériorité stricte, et non pas une relation XN. Je rencontrerai donc des problèmes pour rendre compte des lectures universelles du parfait, mais comme je vais le montrer dans le chapitre suivant, ces problèmes peuvent être réglés. Grâce à la relation par défaut entre le point P et l'intervalle d'assertion, mon système est identique à un système néo-reichenbachien classique en ce qui concerne l'analyse des temps simples.

J'ai montré que les expressions localisantes ne s'appliquent jamais directement à la trace temporelle de l'éventualité, mais toujours ou bien à l'intervalle d'assertion ou bien au point de perspective. J'ai également présenté un moyen de détecter l'intervalle d'assertion par des tests de monotonie qui affectent l'intervalle d'assertion.

Dans la suite de ce travail, je vais mettre à l'épreuve la sémantique du système temporo-aspectuel proposée ici, et vérifier notamment comment ce système permet de rendre compte des différentes « lectures » des *parfaits*. Cela sera entrepris dans les chapitres 2 à 5. Mais avant de faire cela, il est nécessaire de vérifier comment la variation des *présents parfaits* peut être accommodée à l'intérieur de ce formalisme.

## 1.4 L'origine de la variation entre les *présents parfaits*

Dans cette thèse, je défends une approche compositionnelle des *parfaits*, c'est-à-dire qu'il existe un trait PARFAIT, qui est commun à tous les temps *parfaits*. Je suppose que ce trait ne varie pas, et qu'il se trouve enchâssé sous différents traits de temps

absolu, comme le PRÉSENT, PASSÉ ou FUTUR. J'ai proposé une formalisation unique pour le trait PARFAIT en allemand, anglais, français et espagnol. Or, les utilisations des *présents parfaits* dans ces langues sont très différentes, et se distinguent notamment quant à la possibilité d'admettre des expressions localisantes qui dénotent un intervalle passé :

- (135) a. \*I have seen him yesterday.  
 b. \**Lo he visto ayer.*  
     Le ai vu hier.  
 c. Je l'ai vu hier.  
 d. *Ich habe ihn gestern gesehen.*  
     je ai le hier vu.

Comme nous l'avons déjà vu dans la section 1.2.4, cette restriction est spécifique aux *présents parfaits*, et ne s'observe pas avec le *plus-que-parfait*, avec le *futur antérieur* ou avec la forme participiale du parfait. La question est donc de savoir d'où vient cette variation entre les langues, et pourquoi elle semble être restreinte aux seuls *présents parfaits*.

Sous la supposition d'une approche strictement compositionnelle, une des explications les plus évidentes est de dire qu'il s'agit de différences ou bien situées au niveau du trait de PRÉSENT dans ces langues (cf., par exemple, Pancheva & von Stechow, 2004), ou bien, de différences d'interaction entre le trait de PRÉSENT et des expressions comme *hier* (cf., à titre d'exemple, Portner, 2003).

Dans cette section, je montrerai que ces deux explications ne suffisent pas à expliquer la variation observée parmi les *présents parfaits*. Je proposerai une explication alternative, qui se fonde essentiellement sur la compétition entre deux formes grammaticales — à savoir le *présent parfait* et le temps « simple » du passé. Ces deux temps grammaticaux partagent la même localisation temporelle, c'est-à-dire qu'ils situent l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. Ils se distinguent cependant par rapport au fait de disposer d'un état de parfait — seul le *présent parfait* en possède. J'expliquerai la variation des *présents parfaits* entre des langues du type de l'anglais et les langues du type du français comme dépendant de la forme non-marquée pour exprimer une éventualité qui s'est déroulée avant le moment de l'énonciation. Si le temps grammatical par défaut est le temps simple du passé, mais qu'un *présent parfait* est utilisé, un raisonnement d'ordre pragmatique est déclenché. Ce raisonnement pragmatique, s'appuyant sur la présence de l'état de parfait, est responsable pour les restrictions que nous avons déjà observées pour le *present perfect* de l'anglais<sup>84</sup>.

---

84. L'inférence pragmatique devrait être du type d'une implicature conversationnelle généralisée (cf. Levinson, 2000). Pour la discussion de tels effets pragmatiques, et leur influence sur la répartition des tâches entre sémantique et pragmatique, cf., dans la section 3.2, p. 167ss.

### 1.4.1 La contribution du *présent*

Dans cette partie, nous allons examiner plusieurs approches sémantiques pour résoudre la variation entre les *présents parfaits*. Ce qui est commun à ces approches est qu'elles supposent une certaine variation entre les langues au niveau du trait PRÉSENT.

Comme nous l'avons déjà vu dans la section 1.2.4 (p. 38ss.), Portner (2003) propose une explication pour ce phénomène par des présuppositions associées au *présent* de l'anglais, ainsi qu'aux adverbiaux temporels. D'après lui, un *présent* présuppose que l'éventualité se déroule à l'intérieur d'un intervalle qui inclut le moment de l'énonciation ; un adverbial temporel comme *hier* présuppose que l'éventualité ne se déroule pas à l'intérieur d'un tel intervalle. Ces présuppositions XN de Portner (cf. l'exemple (83), p. 40) ont cependant un inconvénient majeur : elles font dépendre la variation concernant les *parfaits* à travers les langues des propriétés présuppositionnelles du trait PRÉSENT et des adverbes temporels localisants, ce qui impliquerait alors que le comportement présuppositionnel du *présent* français et allemand serait différent de celui de l'anglais. Or, comme je l'ai déjà montré plus haut (p. 41), il ne semble pas que le problème des restrictions de *présents parfaits* soit de nature présuppositionnelle.

Pancheva & von Stechow (2004) situent la différence au niveau des conditions de vérité du trait PRÉSENT : tandis que le PRÉSENT de l'anglais dénoterait la coïncidence totale du moment de l'énonciation avec un deuxième intervalle, le PRÉSENT de l'allemand demanderait uniquement que l'intervalle introduit par le présent n'ait pas de sous-intervalle strictement antérieur au moment de l'énonciation, ou, plus formellement<sup>85</sup> :

- (136) a.  $\llbracket \text{PRÉSENT} \rrbracket = \lambda p. \lambda i [i = n \wedge p(i)]$  [Anglais]  
 b.  $\llbracket \text{PRÉSENT} \rrbracket = \lambda p. \lambda i [n \preceq i \wedge p(i)]$  [Allemand]  
 où  $t \preceq t'$  ssi il n'existe pas de  $t'' \subset t'$  tel que  $t'' \prec t$ .

Cette formule devrait rendre compte essentiellement du fait que le *présent* de l'allemand peut être utilisé — contrairement à celui de l'anglais — pour exprimer des éventualités postérieures au moment de l'énonciation<sup>86</sup>.

Or, comme le montre Rothstein (2006), cette différence dans les PRÉSENTS de l'anglais et de l'allemand ne peut pas expliquer la différence entre les langues qui permettent des phrases comme (135), et les langues qui ne les permettent pas. En effet, si ces différences dans la sémantique du *présent* étaient la cause de l'(in)acceptabilité de phrases comme (135), on s'attendrait à ce que des langues avec des *présents* similaires aient aussi des *présents parfaits* similaires. Mais le suédois fournit un contre-exemple à une telle généralisation : son *présent* se comporte de façon identique à celui du *présent* de l'allemand, comme le montrent les exemples (137) – (139) :

85. Cité d'après Pancheva & von Stechow (2004), p. 4. J'ai simplifié légèrement leur notation.

86. Pancheva & von Stechow (2004) prévoient un autre mécanisme pour rendre compte de phrases avec *depuis*.

- (137) a. *I morgon reser jag till London.* [présent pro futuro]  
 demain voyage je à Londres.  
 « Demain, je voyage à Londres. »  
 b. *Morgen reise ich nach London.*  
 demain voyage je vers Londres.  
 « Demain, je voyagerai à Londres. »  
 c. Tomorrow, I travel to London.
- (138) a. *Jag är lärare sedan 1990.* [depuis avec présent]  
 je suis enseignant depuis 1990.  
 b. *Ich bin seit 1990 Lehrer.*  
 Je suis depuis 1990 enseignant.  
 « Je suis enseignant depuis 1990. »  
 c. \*I'm a teacher since 1990.
- (139) a. *Han äter äpplet.* [présent « en cours » ]  
 il mange pomme-la.  
 « Il mange la pomme. »  
 b. *Er isst den Apfel.*  
 il mange la pomme.  
 c. #He eats the apple.

En même temps, le *présent parfait* suédois dispose des mêmes restrictions que le *présent parfait* anglais, et ne se comporte pas comme le *présent parfait* de l'allemand :

- (140) a. \**Sigurd har kommit igår.*  
 S. a venu hier.  
 « Sigurd est arrivé hier. »  
 b. *Sigurd ist gestern gekommen.*  
 S. est hier venu.  
 « Sigurd est arrivé hier. »  
 c. \*Sigurd has arrived yesterday.

Le suédois constitue donc un contre-exemple à l'analyse proposée par Pancheva & von Stechow (2004). Rothstein (2006) en tire la conclusion que le comportement du *présent* dans une langue donnée ne permet pas de prédiction quant au comportement du *présent parfait* dans cette langue, et que les propriétés du trait PRÉSENT ne sont pas responsables pour la variation interlinguistique entre les *présents parfaits*.

Un phénomène qui semble être lié à la disponibilité de phrases comme (135) — au moins dans l'échantillon des langues étudiées ici — est leur comportement de sélection des auxiliaires. Les langues qui ne sélectionnent que *avoir* comme auxiliaire pour le parfait sont celles qui n'admettent pas *hier* en tant que complément adverbial :

- (141) a. Anglais :  
 (i) have eaten | have arrived  
 (ii) \*I have arrived yesterday.  
 b. Espagnol :

## 1 Parfaits et théories du parfait

- (i) *he comido* / *he llegado*  
ai chanté | ai arrivé
- (ii) \**He llegado ayer.*  
ai arrivé hier.
- c. Français :
  - (i) ai mangé | suis arrivé
  - (ii) Je suis arrivé hier.
- d. Allemand :
  - (i) *habe gegessen* / *bin gekommen*  
ai mangé | suis arrivé
  - (ii) *Ich bin gestern gekommen.*  
Je suis hier arrivé.
- e. Italien :
  - (i) *ho mangiato* / *sono arrivato*  
ai mangé | suis arrivé
  - (ii) *Sono arrivato ieri.*  
suis arrivé hier.

Mais Rothstein (2006) montre qu'il y a des contre-exemples également à cette généralisation : en danois, on trouve, comme en allemand ou en français, deux auxiliaires différents pour former un *parfait*, mais le *présent parfait* ne peut pas être combiné à *hier*.

- (142) a. \**Han er kommet igår.*<sup>87</sup>  
il est venu hier.
- b. \**Han har arbejdet igår.*  
il a travaillé hier.

Rothstein (2006) discute encore une dernière source possible pour la variation interlinguistique des *présents parfaits*, à savoir une différence éventuelle entre les relations de portée entre adverbiaux temporels et le participe : en allemand, l'adverbial temporel est situé, dans sa position de base, à gauche du participe, tandis qu'en anglais, il apparaît après le participe.

- (143) a. *Er hat gestern gearbeitet.*<sup>88</sup>  
il a hier travaillé.
- b. ??*Er hat gearbeitet gestern.*  
il a travaillé hier.
- c. *He has worked yesterday.*
- d. \**He has yesterday worked.*

Mais comme Rothstein le remarque, le suédois admet les deux relations de portée entre l'adverbial temporel et le participe :

87. Exemples en (142) d'après Rothstein (2006), p. 3.

88. Exemples en (143) d'après Rothstein (2006), p. 3.

- (144) a. *President Mubarak hade igår talat i telefon med ledarna i*  
 président M. avait hier parlé dans téléphone avec chefs dans  
*elva arabländern.*  
 onze arabe-pays.  
 « Le président Moubarak avait parlé hier avec des chefs de onze pays  
 arabes au téléphone. »
- b. *Andro had sjungit inne i stan igår.*<sup>89</sup>  
 A. avait chanté dedans dans ville hier.  
 « Andro avait chanté dans la ville hier. »

Or, comme nous l'avons déjà vu en (140a), le suédois ne permet pas pour autant une combinaison d'un *présent parfait* avec un adverbe comme *hier*.

En outre, puisque l'adverbial temporel ne peut pas apparaître entre l'auxiliaire et le participe en français, on s'attendrait à ce que le français et l'anglais aient le même comportement par rapport aux restrictions du *présent parfait* — ce qui n'est cependant pas le cas.

- (145) a. Cunégonde est arrivée hier.  
 b. \*Cunégonde est hier arrivée.

Une interaction entre les portées de l'adverbe et le participe ne peut donc pas non plus être à l'origine de la variation interlinguistique des *parfaits*.

Rothstein souligne en même temps qu'on ne peut pas faire dépendre directement la variation des parfaits de paramètres généraux (syntaxiques ou autres) spécifiques à une langue donnée, puisque cela entraînerait que tous les *parfaits* soient affectés par une telle variation. Or, comme nous l'avons déjà vu dans la discussion au sujet de Klein (2000) (en section 1.2.2, p. 31), seulement le *présent parfait* est concerné.

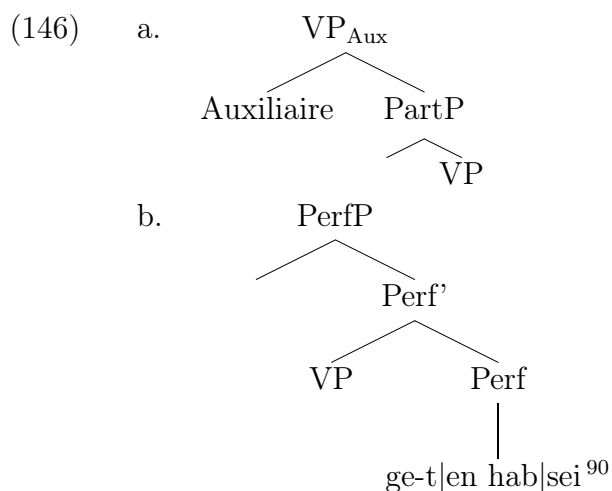
Donc, d'après Rothstein, la situation est la suivante : si on veut avoir une représentation compositionnelle des *parfaits*, la variation interlinguistique des *présents parfaits* doit être liée d'une certaine façon au trait PRÉSENT. Mais ce n'est pas une interaction directe, avec les conditions de vérité, qui peut être responsable du comportement des *présents parfaits* avec les adverbiaux comme *hier*.

### 1.4.2 Une solution syntaxique ?

Rothstein (qui se base en cela sur Musan (2002)) propose alors une solution syntaxique au problème de la variation des *présents parfaits*. L'idée de base est la suivante : dans certaines langues, le temps de l'auxiliaire du *parfait* peut restreindre le choix des adverbiaux temporelles d'un *parfait* ; dans d'autres, le temps de l'auxiliaire ne peut pas restreindre ce choix. La différence entre les deux types de langues est la suivante : dans le premier cas, l'auxiliaire c-commande le participe passé, et peut ainsi restreindre le choix des auxiliaires de ce participe (cf. la structure en (146a)).

89. Le deuxième élément glosé comme *dans* n'est pas une particule détachée du verbe. Il s'agit d'une reduplication, apparemment sémantiquement vide, de *dans*. D'après Björn Rothstein (c.p.), cela est un phénomène assez répandu en suédois.

Dans un second cas, l'auxiliaire ne c-commande pas le participe, et ne peut ainsi pas interférer avec le choix d'adverbiaux temporels du participe (cf. la structure en (146b)) :



Somme toute, Rothstein (2006, p. 4), comme Musan (2002, p. 54), en conclut que l'auxiliaire et le participe forment un constituant, tandis qu'en anglais ou en suédois, ils ne forment pas de constituant. Cela est montré dans les exemples en (147), qui constituent des topicalisations de la structure de base en (147a) :

- (147) a. *(weil) er ein Ufo gesehen haben muss.*  
 parce que il un ovni vu avoir doit.  
 « parce qu'il doit avoir vu un ovni. »
- b. *[ein Ufo gesehen haben] muss er.*  
 un ovni vu avoir doit il.
- c. *[ein Ufo gesehen] muss er haben.*  
 un ovni vu doit il avoir.
- d. *[gesehen haben] muss er ein Ufo.*  
 vu avoir doit il un ovni.
- e. *[gesehen] muss er ein Ufo haben.*  
 vu doit il un ovni avoir.
- f. *\*[haben] muss er ein Ufo gesehen.*  
 avoir doit il un ovni vu.

L'exemple clé est (147d) : le fait qu'on puisse topicaliser l'auxiliaire avec le participe indique qu'il s'agit d'un constituant. Comme le remarque Rothstein (2006), en suédois, on ne peut pas topicaliser l'auxiliaire avec le participe :

90. *Ge-t/en hab/sei* est un moyen d'indiquer le changement morphologique qui mène du radical du verbe à la forme du *Perfekt* : pour un verbe comme *haben* (avoir), le radical est *hab*, qui est préfixé par *ge-* et suffixé par *-t*, et l'auxiliaire est la forme fléchie de *haben*, ce qui donne en notre cas *gehabt hab-*.

- (148) \**Ha sett kan han ett ufo.*<sup>91</sup>  
avoir vu peut il un ovni.

Pour l'anglais, Rothstein (2006) propose des tests de pseudo-clivée ou de préposition pour déterminer si un élément est un constituant ou non. Selon les deux tests, l'auxiliaire + participe n'est pas un constituant :

- (149) a. \*Have hidden money in the mattress and jewels in the sewing basket, she may<sup>92</sup>.  
b. \*What she may have done is have hidden money in the mattress and jewels in the sewing basket.

Il ne me semble pas tout à fait certain que ces tests montrent ce qu'ils devraient montrer : en (149b), on trouve un redoublement d'une construction auxiliaire + participe dans la partie préposée et dans la partie non altérée. En tout cas, si cela est un test valable pour ce phénomène, les données du français ne vont pas dans le sens attendu : s'il y avait une corrélation entre l'acceptabilité de ce type de construction et l'acceptabilité d'un *présent parfait* avec un adverbial comme *hier*, le français devrait se comporter comme l'allemand. Or, il se comporte comme l'anglais :

- (150) a. \*Avoir vu un ovni, elle le peut.  
b. \*Ce qu'elle peut avoir fait, c'est avoir vu un ovni.

Mais l'inacceptabilité de (150b) pourrait être due, comme l'argumenterait très probablement Katz (2003) (cf. l'exemple (106a), p. 49) à la stativité du parfait : on ne peut pas reprendre l'état dénoté par *avoir vu* par *faire*. En tout cas, si on topicalise dans une phrase comme (150a) exclusivement le groupe verbal, le résultat est grammatical :

- (151) Voir un ovni, elle peut l'avoir fait.

Il semble donc que le français constitue un contre-exemple à la corrélation proposée par Rothstein (2006).

Au-delà du bien-fondé syntaxique de l'analyse de Rothstein (2006), son mécanisme pour empêcher une phrase comme (152) ressemble beaucoup à ce qui a été proposé par Portner (2003) : à cause d'une certaine incompatibilité entre un trait de l'auxiliaire PRÉSENT et un trait ou une propriété PASSÉ d'un adverbial comme *hier*, une phrase comme (152) n'est pas adéquate :

- (152) \*John has [PRÉSENT] arrived yesterday [PASSÉ].

En revanche, (153) est acceptable puisque le trait temporel de l'auxiliaire PASSÉ n'est pas en contradiction avec le trait PASSÉ de l'adverbial (cf. Rothstein, 2006, p. 5) :

- (153) John had [PASSÉ] arrived yesterday [PASSÉ].

91. Exemple d'après Rothstein (2006), p. 4.

92. Exemples en (149) de Rothstein (2006), p. 4.



Mais s'il s'agit en ce cas d'une restriction d'ordre syntaxique, elle devrait être inviolable. Or, il y a des phrases attestées dans lesquelles on trouve des structures comme en (152). Cela n'est pas compatible avec la nature syntaxique de la restriction. Il nous faudra donc une explication alternative.

### 1.4.3 Expliquer la variation par l'état de parfait

Je propose d'expliquer la variation interlinguistique entre les *présents parfaits* par une compétition entre deux formes : le *présent parfait* et un temps « simple » du passé. Je suppose que l'une de ces deux formes est non-marquée, et ne déclenche pas d'effet d'interprétation spécifique, tandis que l'autre est marquée, et que son utilisation sera interprétée selon les procédés pragmatiques habituels.

(154) a. Anglais, espagnol :

Forme non marquée :	Forme marquée :
Temps simple du passé	<i>présent parfait</i>
↓	↓
aucun effet pragmatique	déclenche processus pragmatique

b. Allemand, français :

Forme non marquée :	Forme marquée :
<i>présent parfait</i>	Temps simple du passé
↓	↓
aucun effet pragmatique	déclenche processus pragmatique

Selon le temps grammatical qui est la forme non-marquée, les effets sont différents, et ne concernent pas le même temps grammatical. Pour des langues du type de l'anglais ou de l'espagnol, c'est le *présent parfait* dont le sens est enrichi de façon pragmatique, tandis que pour l'allemand ou le français, c'est le temps simple du passé dont le sens est renforcé. Cet enrichissement pragmatique est la conséquence de la compétition d'un *parfait* — donc d'une forme qui introduit un état de parfait — avec un temps grammatical sans état de parfait.

Un *présent parfait* et un temps simple du passé entrent en compétition puisqu'ils situent tous les deux l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. Ils se distinguent cependant par la présence ou absence d'un état de parfait. Mon hypothèse est que la variation interlinguistique des *présents parfaits* est une des conséquences d'un processus d'ordre pragmatique (mais elle n'en est pas la seule conséquence). Ce processus pragmatique est déclenché lorsque le *présent parfait* est le membre marqué dans la compétition. Comme la différence clé porte sur la disponibilité d'un état de parfait, la présence d'un état de parfait est interprétée comme entraînant un lien spécial entre l'éventualité et le point de perspective, qui est — dans le cas d'un *présent parfait* — identique au moment de l'énonciation.

Le diagramme en (154) nous fournit une explication pourquoi, dans une langue comme l'anglais, le *présent parfait* est le seul *parfait* à disposer de restrictions : le comportement d'un *présent parfait* du type anglais constitue un enrichissement

pragmatique de la signification de base d'un trait PARFAIT. Les autres *parfaits* ne se trouvent pas dans une telle relation de compétition, et n'acquièrent pas de telles restrictions : le *plus-que-parfait*, par exemple, n'est pas en compétition avec un temps sans état de parfait qui encoderait une relation d'antériorité de l'intervalle d'assertion par rapport à un point de perspective qui est situé avant le moment de l'énonciation.

Comme le processus désigné comme responsable ici est un processus d'ordre pragmatique, on s'attendrait à ce qu'on trouve des exceptions à la règle selon laquelle des phrases comme (135) doivent être inadéquates. Et en effet, on en trouve, même si c'est très rare :

- (155) a. We have received information on F.S. from you on the 22<sup>nd</sup> of September last.<sup>93</sup>  
 b. She has given birth to Anastacia two days ago.<sup>94</sup>

Le choix « normal » d'un temps grammatical pour (155) serait le *simple past*. Cependant, ici, nous avons un *present perfect*. La phrase n'est pourtant pas agrammaticale. Il semble donc que, dans certains contextes, où un résultat est spécialement saillant, il est possible de combiner une expression localisante passée avec un *présent parfait*, même en anglais.

Encore à cause de la nature pragmatique des restrictions que l'on observe pour le *présent parfait* anglais, on s'attend à ce que de tels effets puissent être provoqués également pour l'allemand ou le français. Pour ces deux langues, on suppose généralement qu'il n'existe pas d'effet de temps de vie. Mais on peut obtenir, comme l'a fait remarquer Anita Mittwoch (c.p.), des effets de temps de vie dans certaines configurations :

- (156) a. #*Jetzt*           *hab ich das World Trade Center besucht.*<sup>95</sup>  
           maintenant ai je le World Trade Center visité.  
           « Maintenant, j'ai visité le World Trade Center. »  
 b. *Jetzt*           *hab ich die Golden Gate Brücke besucht.*  
           Maintenant ai je les Golden Gate Brücke visité.  
           « Maintenant, j'ai visité le pont Golden Gate. »

(156a) — comme sa traduction française — est inadéquat dans les conditions actuelles, où il n'existe plus de World Trade Center. Avec un bâtiment qui existe encore, la même phrase ne pose aucun problème (cf. (156b)). Il s'agit donc bien d'un effet de temps de vie. Autant que je sache, le surgissement d'un tel effet dans ce contexte grammatical précis n'est pas expliqué — ni prévu — par l'ensemble des théories existantes sur le parfait. Généralement, on suppose que les effets de temps de vie sont réservés aux seuls sujets de phrases. Cela est illustré par le contraste d'acceptabilité entre les phrases suivantes (reprises de la page 34) :

93. Exemple de Maurice (1935), cité d'après McCoard (1978), p. 129.

94. Exemple de Clive Perdue, énoncé le 26 octobre 2006.

95. L'exemple (156a) m'a été suggéré par Anita Mittwoch (c.p.).

- (67) a. #Einstein has visited Princeton.  
 b. Princeton has been visited by Einstein.

(67a) montre un effet de temps de vie très claire : cette phrase n'est pas acceptable dans les conditions actuelles parce que le sujet de la phrase, Albert Einstein, n'est plus vivant. (67b) en revanche, où le même nom n'est pas en position sujet, est parfaitement acceptable. Mais en (156a), l'effet de temps de vie apparaît pour l'objet direct de la phrase.

Il est supposé des fois (par exemple par Caudal & Schaden, 2005) qu'un adverbe comme *jetzt* (maintenant) force une lecture résultative du *parfait*. Cela n'explique cependant pas pourquoi l'existence ou l'inexistence de l'objet direct devrait avoir une influence sur l'adéquation de la phrase : le sujet de la phrase devrait se trouver dans un état résultant, et non pas l'objet. Une explication qui table sur la syntaxe ne sera pas capable de rendre compte à la fois du contraste entre les phrases en (155) et en (67).

En revanche, si l'on suppose que la contribution essentielle de *jetzt* en (156) est de rendre plus saillant l'état de parfait de la phrase, cet effet de temps de vie peut s'expliquer : si la saillance de l'état résultant est renforcée, les liens que doit entretenir l'éventualité avec le moment de l'énonciation doivent être plus forts, ce qui peut inclure une condition que les participants de l'éventualité soient toujours disponibles ou existants lors du moment de l'énonciation.

La présence ou absence d'effets de temps de vie ou de contraintes contre certains types d'adverbiaux pour le *présent parfait* dans une langue donnée ne semble donc pas être une contrainte absolue ou inviolable. Ces contraintes sont certes fortes, mais elles peuvent être annulées sous certaines conditions.

Le diagramme en (154) prédit cependant un corrélat à la variation interlinguistique des *présents parfaits* : la variation interlinguistique des temps simples du passé. En effet, si le temps simple du passé n'est pas la forme non-marquée, mais la forme marquée — comme indiquée en (154b) — c'est l'utilisation du temps simple du passé qui donne lieu à des processus d'interprétation pragmatiques. Le raisonnement a comme base toujours l'état de parfait, mais maintenant, c'est l'absence d'un tel état qui est interprétée. Le résultat de cette opération pragmatique sera l'interprétation de l'utilisation d'un temps simple du passé comme impliquant une absence de lien de l'éventualité avec le moment de l'énonciation.

Un effet de ce genre a été remarqué par Kratzer (1998) (et a été repris par von Stechow (1999)). Supposons pour les phrases en (157) un contexte dans lequel locuteur et allocutaire visitent des églises en Italie, où les deux se trouvent devant une église, et où il n'y a pas de discours préalable. Kratzer (1998) souligne que la phrase anglaise (157a), qui utilise un *simple past*, est acceptable sans problème, tandis qu'en allemand, le *Perfekt* est nécessaire :

- (157) a. Who built this church? Borromini built this church.  
 b. #*Wer baute diese Kirche? Borromini baute diese*  
 qui construire<sub>Prät</sub> cette église? B. construire<sub>Prät</sub> cette

*Kirche.*<sup>96</sup>  
église.

On observe un contraste similaire entre l'espagnol et le français :

- (158) a. ¿Quién construyó esta iglesia? Borromini construyó esta iglesia.  
qui construisit cette église? Borromini construisit cette église.  
b. #Qui construisit cette église? Borromini construisit cette église.

S'il y a donc en anglais et en espagnol des cas où l'on ne peut pas utiliser de *présent parfait*, la situation semble être à l'inverse en allemand et en français : il existe des contextes où le *parfait* est nécessaire, et où le temps simple du passé n'est pas adéquat. Donc, dans des termes très intuitifs, en anglais et espagnol, le *présent parfait* exprime la pertinence actuelle d'une éventualité, tandis que le temps simple du passé n'est pas tout à fait incompatible avec une situation qui soit pertinent pour le moment présent. En revanche, en allemand et français, un temps simple du passé signale l'absence de pertinence actuelle d'une éventualité. On se trouve donc face à un déplacement de la forme « neutre » pour certains contextes.

Toutes ces différences trouvent une explication simple si l'on suppose qu'il s'agit de deux possibilités d'interprétation d'un état de parfait : dans un cas, il signale que l'éventualité en question dispose d'une conséquence tangible pour le point de perspective, tandis que le choix d'un temps grammatical ne disposant pas d'un état de parfait n'implique pas que l'éventualité en question soit dépourvue de conséquence. Dans l'autre cas, c'est l'absence d'état de parfait qui est interprétée en tant qu'absence de conséquence tangible de l'éventualité, alors que la présence d'un état de parfait n'implique pas forcément que l'éventualité ait une conséquence au moment de l'énonciation.

En outre, cette prédiction d'une variation des temps simples du passé rejoint une observation qui a été souvent faite, dans une grande variété d'approches : même dans les langues comme le français et l'allemand, où le *présent parfait* est librement substituables par le temps simple du passé dans de nombreux contextes, ces deux temps grammaticaux ne comportent pas les mêmes nuances de sens. Selon Benveniste (1966/1974) et Weinrich (1986, 1993), les différences concernent le fait d'appartenir ou non à un niveau textuel lié à la *deixis* (dont le moment d'énonciation est un élément). Ce lien entre éventualité et deixis peut être modélisée par un état de parfait.

Un dernier avantage de l'explication proposée ici est qu'elle s'intègre très bien dans une perspective de grammaticalisation des temps *parfaits*. Je suppose le développement suivant dans la grammaticalisation d'un parfait : ce qui était au début une modification d'*Aktionsart* devient au fur et à mesure du trajet de grammaticalisation une expression d'aspect, puis de temps relatif, et, à la fin, éventuellement un temps absolu, d'après le schéma suivant :

96. Selon Kratzer, (157b) serait uniquement imaginable en tant qu'énoncé hypercorrect d'un locuteur d'une variété méridionale de l'allemand. Le *Präteritum* a disparu de ces variétés dans la deuxième moitié du xv siècle (cf. Lindgren (1957), ou aussi la partie 4.4.2, p. 236ss. de la présente thèse.)

- (159) a. TU  $\odot$  P, P  $\odot$  T-Ast, T-Ast  $\succ$  T-Sit [Présent résultatif] *devient*  
 b. TU  $\odot$  P, P  $\succ$  T-Ast, [Présent parfait] *devient*  
 c. TU  $\succ$  P, [Passé]

D'après des suppositions présentes chez Roberts & Roussou (2003), la grammaticalisation d'une forme correspond à une montée graduelle dans la structure fonctionnelle de la phrase. Je suppose donc que l'antériorité exprimée par l'auxiliaire + participe se situe d'abord à un niveau très bas, puis monte graduellement. Il est à noter qu'il est essentiel pour une telle hypothèse de supposer que la relation d'ordre temporelle reste identique à travers les niveaux temporels. Si nous supposons comme relation d'ordre de base une antériorité stricte, la montée n'est pas problématique ; cependant, si nous supposons une sémantique XN pour le trait PARFAIT, mais une sémantique d'antériorité pour le trait aspectuel RÉSULTATIF, cela poserait problème.

Si on voit la grammaticalisation d'une forme donnée comme une montée du trait associé à cette forme dans la structure fonctionnelle de la phrase, il y a cependant des conditions à respecter dans lesquelles une forme peut monter ou non. Une des conditions élémentaires pour une « montée » d'un trait donnée est que la position cible soit libre. Je supposerai pour l'instant qu'une relation temporelle par défaut est une position libre, et qu'en ce cas, un élément plus bas peut monter<sup>97</sup>.

Lors du passage de la construction auxiliaire + participe d'un aspect à un temps relatif, il s'agit d'un processus graduel, et non pas d'un saut brutal. La même chose sera vraie pour le passage d'une telle construction d'un temps relatif à un temps absolu. De là l'idée que dans le cas d'un parfait qui est moins avancé dans un processus de grammaticalisation, l'état de parfait est interprété de façon plus forte — en réminiscence d'un état résultant —, tandis que dans le cas d'un *parfait* plus avancé, l'état de parfait est interprété de façon moins forte — préfigurant une éventuelle disparition.

Néanmoins, même dans ce dernier cas, comme il existe toujours une autre forme grammaticale qui est disponible et qui ne dispose pas d'état de parfait, la distribution des utilisations d'un *parfait* est influencée par la compétition entre le temps simple du passé et le *présent parfait*.

Résumons donc : la variation interlinguistique des *présents parfaits* est due à une compétition du *présent parfait* avec un temps simple du passé. Ces deux formes situent toutes les deux l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. Elles se distinguent cependant par rapport à la disponibilité d'un état de parfait.

L'analyse de la variabilité de l'interprétation de l'état de parfait pour les *présents parfaits* proposée ici permet donc de rendre compte de la variation entre les langues en question ici, tout en gardant (i) une sémantique unifiée pour le trait PARFAIT à l'intérieur d'une langue, et donc une sémantique compositionnelle pour ces temps grammaticaux ; et (ii) une sémantique unifiée pour le trait PARFAIT dans les langues

97. Je rappelle qu'une relation temporelle par défaut entre deux intervalles  $i$  et  $i'$  est notée par la relation  $i \odot i'$ . Elle sera définie de façon formelle dans le chapitre 3. Pour l'instant, j'indiquerai uniquement que le temps PRÉSENT et l'aspect neutre (d'après Smith (1991)) correspondent à une telle relation temporelle par défaut.

en considération ici. De plus, compte tenu de la grammaticalisation des *parfaits*, le scénario proposé ici paraît plausible également de ce point de vue.

## 1.5 Conclusions provisoires

Dans ce chapitre, j'ai proposé une formalisation du système temporo-aspectuel qui se situe dans la lignée de Reichenbach (1947/1966), et qui modifie et essaie d'intégrer les idées clés issues essentiellement de deux lignées différentes de travaux dans la tradition reichenbachienne. La première lignée, dont je pense que la préoccupation essentielle est la localisation temporelle, est formée par des théories comme la DRT. Celle-ci a introduit un redoublement du point R reichenbachien, entre un *point de perspective* (nécessaire pour les cas des *plus-que-parfaits*, *futurs antérieurs* ou *conditionnels*), et un *point de référence* proprement dit (qui est responsable de la progression narrative dans un discours).

La deuxième lignée, les néo-reichenbachiens, réinterprète le point R reichenbachien en tant qu'« intervalle de visibilité » ou « intervalle d'assertion » par rapport à la trace temporelle de l'éventualité principale de la phrase. Cette lignée est essentiellement constituée des travaux de Smith et de Klein.

J'ai montré que la deuxième lignée a réussi à fonder la distinction entre assertion et implicature dans le domaine temporel, et que cette distinction permet des avancées importantes en ce qui concerne entre autres le rôle des adverbiaux temporels. En outre, j'ai montré que cette théorie n'est pas assez flexible pour traiter le cas de temps grammaticaux plus complexes, comme par exemple les *parfaits*.

La première lignée, qui semble être empiriquement mieux équipée pour affronter les parfaits, ne peut cependant pas fournir les outils conceptuels dont dispose la deuxième lignée.

L'introduction du concept d'« intervalle d'assertion » dans une théorie à quatre points temporels – et donc à trois relations temporelles – n'est cependant pas sans poser problème, et elle risque de modifier profondément l'approche des temps que j'appelle « simples », et qui ont été traités avec beaucoup de succès dans le système de Klein.

En liant par défaut P à Ast-T, j'ai essayé de garder l'analyse de Klein pour les temps simples, tout en améliorant la couverture empirique pour les temps composés. Cette relation par défaut a également permis de garder un système conceptuel unique pour définir le temps (absolu) et l'aspect ; il s'agit respectivement des relations entre le moment de l'énonciation et le point de perspective, et entre l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité.

Enfin, j'ai proposée une nouvelle voie pour rendre compte de la variation des *présents parfaits*. Cette explication se fonde sur la compétition entre deux temps grammaticaux pour exprimer une relation temporelle qui ordonne l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. L'un des deux temps étant la solution par défaut dans une langue, le choix du temps marqué provoque une interprétation pragmatique de cette déviation du choix non-marqué. Le comportement d'un *présent parfait* du

## 1 Parfaits et théories du parfait

type anglais s'explique par le fait que le temps non-marqué est le temps simple du passé, et que la présence d'un état de parfait est interprétée. Une telle approche prédit comme corrélat de la variation des *présents parfaits* une variation des temps simples du passé, ce qui semble être effectivement le cas.

## Annexe 1.A Sur d'éventuels problèmes de surgénération

Le système présenté ici permet de générer en théorie 48 temps grammaticaux. Ce chiffre s'obtient du fait qu'il y a *a priori* pour chaque relation quatre possibilités, sauf pour le temps absolu, où il n'y en a que trois, puisque  $TU \supseteq P$  est un cas spécial de  $TU \subseteq P$ ,  $TU$  étant forcément un point. On obtient donc 3 temps absolus  $\times$  4 temps relatifs  $\times$  4 aspects = 48 temps grammaticaux théoriques.

Cela fait quatre fois plus de possibilités que ce que l'on obtiendrait avec les mêmes relations temporelles entre intervalles, mais avec seulement une catégorie de temps et une autre d'aspect. Dans ce cas-là, il y aurait seulement 12 possibilités de temps grammaticaux théoriquement possibles, 3 temps  $\times$  4 aspects.

Deux questions se posent. La première est de nature acquisitionniste : un tel système est-il trop lourd pour être appris ? La deuxième question concerne une éventuelle surgénération : ce système prédit-il des temps grammaticaux qui n'existent dans aucune langue naturelle ?

Concernant la première question, Hornstein (1990) s'inquiète en effet déjà du calcul des 24 temps théoriques auxquels il parvient pour le système de Reichenbach. Je prédis deux fois plus de possibilités. J'ignore si ce nombre est un problème insurmontable du point de vue de l'acquisition du système (parce que cela requiert trop d'*input*), ou s'il s'agit seulement d'un souci méthodologique, consistant à garder l'ensemble des alternatives aussi petit que possible.

On peut facilement réduire le problème de l'acquisition d'un tel système en supposant que les apprenants prennent en compte les relations temporelles par défaut, et surtout, que leur hypothèse de base est que la relation temporelle par défaut s'applique partout. D'après cette hypothèse, un apprenant d'une langue naturelle commencera donc par la supposition qu'il existe un seul temps grammatical, qui est constitué à tous les niveaux (temps absolu, temps relatif et aspect) exclusivement par des relations temporelles par défaut. Cette supposition sera seulement modifiée si l'apprenant dispose d'indications concrètes que les données ne correspondent pas au temps par défaut. L'utilisation d'une configuration par défaut permet, à mon avis, d'éliminer le problème d'acquisition d'un tel système.

Regardons maintenant le problème de la surgénération, qui concerne l'éventuelle prédiction de temps qui n'existent dans aucune langue naturelle. Les temps surcomposés (au moins) de l'allemand remplissent l'espace des possibilités vers le passé, c'est-à-dire qu'il s'agit de temps relatifs PARFAITS à aspect RÉSULTATIF, qui peuvent apparaître au temps absolu PASSÉ (cf. (160a)), PRÉSENT (cf. (160b)) ou FUTUR (cf. (160c)).

- (160) a. *hatte gegessen gehabt.*  
 avait mangé eu.  
 [Passé [Parfait [Résultatif]]]
- b. *hat gegessen gehabt.*  
 a mangé eu.  
 [Présent [Parfait [Résultatif]]]



- c. *wird gegessen gehabt haben.*  
devient mangé eu avoir.  
[Futur [Parfait [Résultatif]]]

L'espace prévu par le système vers le passé semble donc être nécessaire, au moins pour rendre compte de certaines langues.

En revanche, il ne semble pas y avoir, au moins dans les langues en considération ici, de paradigme complet de PARFAITS PROSPECTIFS. Un tel temps grammatical pourrait se matérialiser en français ou en anglais — si on suppose que *aller faire* ou *be going to do* sont des formes aspectuelles — par les formes données dans les phrases en (161) :

- (161) a. \*He has been going to dance.  
b. #Il est allé danser.

La question est cependant de savoir si une telle forme est impossible ou si cette restriction est très répandue, mais pas généralisée, et qu'il existe des langues dans lesquelles on trouve des formes qui encoderaient une relation de PARFAIT PROSPECTIF.

Premièrement, pourquoi une phrase comme (161a) n'est-elle pas possible? Cela pourrait être dû au fait que *be going to* n'est pas un aspect, mais un temps relatif. Au moins dans certaines variétés de l'anglais britannique, on peut enchâsser un progressif en dessous de cette construction :

- (162) I'm going to be talking about sign language and linearization.<sup>98</sup>

Il est vrai qu'en français, ce même raisonnement ne semble pas s'appliquer (cf. (163a)), mais cela est probablement dû plutôt à *être en train de* qu'à *aller faire*, puisqu'on ne peut pas non plus enchâsser *être en train de* sous un *parfait* :

- (163) a. ??/\*Je vais être en train de parler ...  
b. ??/\*J'ai été en train de parler ...

Mais en anglais, une forme de *passé parfait prospectif* semble être possible (cf. (164a)). La forme correspondante du français n'est cependant pas bonne :

- (164) a. He had been going to dance, before he realized he'd forgotten his shoes.<sup>99</sup>  
b. #Il était allé danser.

Un autre facteur qui rend plus facilement possible une structure comme *has been going to V* est l'enchâssement sous un modal :

- (165) He may/might/could/would/must/should have been going to quit smoking.

---

98. Cette construction a été produite de façon spontanée et répétée par un locuteur natif britannique lors d'une conférence.

99. Exemple suggéré par Andrew Woodard (c.p). Une telle construction est bonne pour des locuteurs britanniques et américains.

En revanche, il se pourrait qu'il existe des langues dans lesquelles les PARFAITS PROSPECTIFS sont attestés plus systématiquement qu'en anglais, et sans l'interférence de modaux. Un candidat possible serait le latin. Dans des grammaires comme celles de Bennett (1908) ou Allen & Greenough (1903), on trouve la « conjugaison périphrasique », dont les formes suivantes<sup>100</sup> pourraient tomber dans cette catégorie :

(166)

Perf.	amātūrus fui	<i>I have been (was) about to love</i>
Plup.	amātūrus fueram	<i>I had been about to love</i>
Fut. P.	amātūrus fuerō	<i>I shall have been about to love</i>

D'après une recherche de corpus très limitée, au moins la forme au *plus-que-parfait* est attestée dans le latin de l'antiquité tardive chez des auteurs chrétiens (Tertullien, St. Augustin et Sidoine Apollinaire).

- (167) *Solet dicere 'currentem mones' qui rogatur, ut a la coutume dire 'courant<sub>Acc</sub> exhortes' qui est demandé, pour que faciat quod facturus fuerat etiam non rogatus.*<sup>101</sup>  
 fasse ce que faire<sub>Part. Fut</sub> être<sub>PQP</sub> aussi non demandé.  
 « Une personne, à qui on demande de faire ce qu'elle *était* (litt. 'avait été') *sur le point de faire*, même sans qu'on le lui demande, dit généralement : 'tu prêches un convaincu'. »

Si dans (167), la signification de cette forme est temporelle, elle est clairement modale dans l'exemple suivant :

- (168) *Non sic est nunc, quando non solum nullis bonis, sed etiam Neg ainsi est maintenant, quand Neg seul nuls<sub>Abl</sub> bons<sub>Abl</sub>, mais aussi multis malis operibus praecedentibus, misericordia beaucoup<sub>Abl</sub> mauvais<sub>Abl</sub> œuvres<sub>Abl</sub> précédents<sub>Abl</sub>, miséricorde<sub>Nom</sub> eius praeuenit hominem, ut liberetur a malis, et quae fecit, celui<sub>Gen</sub> prévint homme<sub>Acc</sub>, pour que soit libéré de maux, et que fit, et quae facturus fuerat nisi Dei gratia regetur, et et que faire<sub>Part. Fut</sub> être<sub>PQP</sub> sinon Dieu<sub>Gen</sub> grâce<sub>Abl</sub> régir<sub>Konj,3Sg,Pass</sub>, et quae passurus fuerat in aeternum nisi erueretur a que souffrir<sub>Part. Fut</sub> être<sub>PQP</sub> en éternité<sub>Acc</sub> sinon arracher<sub>Konj,3Sg,Pass</sub> de potestate tenebrarum [... ]<sup>102</sup>  
 puissance ténèbres<sub>Gen</sub> [... ]  
 « Maintenant, il n'en est pas ainsi, quand — pas seulement à cause de l'absence de bonnes œuvres, mais encore à cause de l'abondance de mauvaises œuvres précédentes — sa miséricorde a devancé l'homme, pour qu'il soit libéré des maux, aussi bien de ceux qu'il a faits, que de ceux qu'il *aurait faits* s'il n'était pas gouverné par la grâce de Dieu, et pour lesquels il *aurait souffert* éternellement s'il n'était pas arraché aux puissances des ténèbres ... »*

100. Cité d'après Bennett (1908), §115.

101. Cité d'après *Sidonii Apollinaris Epistularum Liber Quartus, Epistula VII*. Source : <http://www.thelatinlibrary.com/sidonius4.html>.

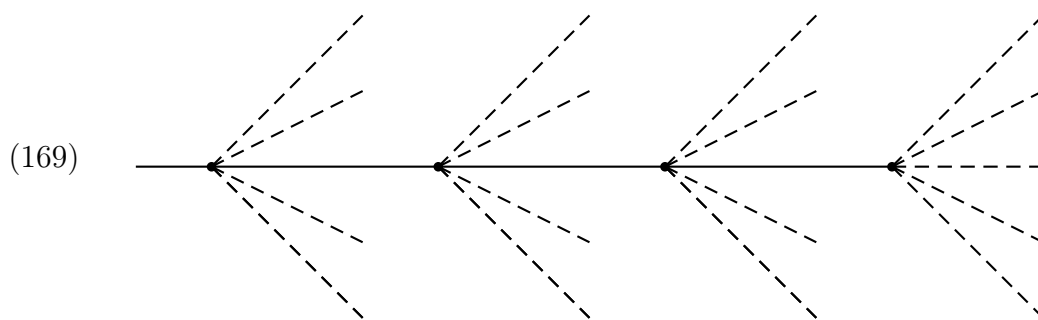
On peut donc se demander si ces formes sont véritablement temporelles, puisque (167) aussi peut être traduit par une forme modale, « *aurait fait* ». Mais cette ambiguïté n'est pas isolée : les *conditionnels* des langues romanes disposent eux-aussi de lectures temporelles et modales. En effet, cette ambiguïté peut être vue comme dérivée de l'affinité du temps orienté vers le futur au domaine modal. Dans les approches de sémantique formelle, cette affinité est souvent modélisée en tant que temps « branchant » vers le futur (cf. Dowty (1979) ou Steedman (1997)).

Il y a donc des raisons pour supposer qu'il existe des exemples de temps grammaticaux qui sont des *parfaits prospectifs*, comme prédit par notre formalisme, et donc, que le paradigme en dessous d'un temps relatif PARFAIT est complet.

Examinons maintenant la situation du temps relatif dirigé vers le futur. Une façon de modéliser les *conditionnels* des langues romanes est de dire qu'il s'agit d'un temps relatif FUTUR<sub>R</sub> enchâssé en dessous d'un temps absolu PASSÉ<sup>103</sup>. Dans les langues romanes, il existe également un *conditionnel antérieur*, qui correspondrait alors à un temps absolu PASSÉ, combiné à un trait FUTUR<sub>R</sub> et à un aspect RÉSULTATIF. L'aspect du *conditionnel* « simple » est sous-spécifié. Mais il ne semble pas y avoir de PASSÉ FUTUR<sub>R</sub> PROSPECTIF, symétrique aux *parfaits surcomposés*.

Plus en général, dans les langues étudiées ici, il ne semble pas y avoir d'aspect PROSPECTIF enchâssé en dessous d'un temps relatif FUTUR<sub>R</sub>. On trouve encore moins un temps grammatical qui serait un temps triplement futur, comme FUTUR FUTUR<sub>R</sub> PROSPECTIF. Il me semble également improbable qu'il y ait de tels temps grammaticaux dans une langue naturelle.

Une raison plausible pour cela est l'affinité déjà mentionnée ci-dessus entre tout ce qui est temporellement orienté vers la droite (ou le futur) et le domaine modal. Tandis qu'il existe une seule branche temporelle privilégiée pour le passé, pour le futur, le temps se divise en une multitude de développements ultérieurs possibles, comme cela est illustré en (169)<sup>104</sup> :



102. Exemple tiré de St. Augustin, *De correptione et gratia*, Liber Unus, 13, 41. Source : [http://individual.utoronto.ca/pking/resources/augustine/De\\_correptione\\_et\\_gratia.txt](http://individual.utoronto.ca/pking/resources/augustine/De_correptione_et_gratia.txt).

103. Cela n'est pas la seule possibilité pour la modélisation d'un *conditionnel*. Mais il est hors propos de comparer ici les mérites et inconvénients respectifs des théories de ce temps réputé complexe.

104. Diagramme d'après Steedman (1997). Le temps ne se divise pas seulement à partir du chemin que nous tenons pour réel. Il se divise à partir de n'importe quel moment, et n'importe quelle branche du diagramme, vers la droite.

Comme chaque développement possible correspond à un monde possible, il existe un lien tout à fait naturel entre le temps orienté vers le futur et la modalité.

L'asymétrie entre les relations temporelles orientées vers le passé et vers le futur peut donc avoir son origine dans le caractère modal des relations temporelles orientées vers le futur, comparé au caractère purement temporel des relations temporelles orientées vers le passé.

Le système proposé dans cette thèse permet cependant d'établir une triple hiérarchie de relations temporelles dirigées vers le futur, reflétant la distinction entre aspects résultatifs, temps relatifs parfaits, et temps du passé. Il y aurait un aspect prospectif, qui focalise exclusivement sur la phase préparatoire de l'éventualité, à l'exclusion des phases internes, tout comme un aspect résultatif focalise exclusivement sur la phase résultante. Une expression qui pourrait correspondre à un tel aspect serait *to be about to*, ou *être sur le point de* en français. Une deuxième catégorie d'expressions orientées vers le futur disposerait d'un « état de futur » chevauchant le point de perspective, mais renverrait l'intervalle d'assertion dans l'avenir. Une telle sémantique pourrait convenir à *aller faire* en français et à *be going to* en anglais. Ces temps seraient les équivalents futurs des *parfaits*<sup>105</sup>. Enfin, il y aurait les temps absolus futurs, reflétant les temps simples du passés (le *futur* « simple » du français, ou le *futur* en *will* de l'anglais).

Il reste un dernier point à clarifier : pourrait-on trouver une langue dans laquelle il existe deux temps grammaticaux qui se distingueraient par une relation de temps relatif, soit  $P \subseteq T\text{-Ast}$  versus  $P \supseteq T\text{-Ast}$ ? Une telle hypothèse paraît peu plausible. Plus spécifiquement, un temps grammatical dont la sémantique spécifierait la relation  $P \supseteq T\text{-Ast}$  me paraît improbable. On peut trouver plusieurs raisons à cela : premièrement, chez Kiparsky (1998a), le point R est conceptualisé comme une sorte de point d'ancrage secondaire, ou un moment de l'énonciation shifté. Nous avons supposé que le moment de l'énonciation doit être un point temporel, alors il serait possible que le point R soit aussi obligatoirement un point. De par sa nature anaphorique, il semble indiqué de supposer que P est un point au moins pour les cas où il est ancré au moment de l'énonciation. Pour les cas dans lesquels P est ancré par rapport à une éventualité dans le passé ou dans le futur, il paraît cependant moins certain qu'il doive s'agir toujours d'un point temporel.

Mais on peut invoquer une tout autre raison pour exclure un temps grammatical encodant exclusivement une relation  $P \supseteq T\text{-Ast}$  : il « écraserait » l'aspect perfectif, si P peut être un point temporel, et n'est pas dans tous les cas un intervalle. La raison en est la suivante : si P est un point, et que  $P \supseteq T\text{-Ast}$ , nous ne pouvons pas avoir d'aspect perfectif enchâssé en dessous d'un tel trait de temps relatif. Un aspect perfectif demande que l'intervalle d'assertion soit au moins aussi étendu que la trace temporelle de l'éventualité. Or, si P peut être un point, et que l'intervalle d'assertion est inclus dans P, alors l'intervalle d'assertion doit aussi pouvoir être dans tous les cas un point. Mais seules les éventualités ponctuelles sont alors compatibles avec un point de vue perfectif. Un aspect perfectif focalisant sur une éventualité durative est

---

105. De telles propositions circulent pour la sémantique des temps futurs, cf. von Stechow (1999).

alors seulement possible si P est toujours un intervalle, puisque P doit être au moins aussi étendu que  $\tau(e)$ . Mais si P peut reprendre anaphoriquement des éventualités ponctuelles (comme en (113), répété ci-dessous), il n’y a pas de raison pour que P soit être toujours un intervalle. Or, ainsi, un point de vue perfectif pour des éventualités non-ponctuelles devrait rester bloqué par la relation  $P \supseteq T\text{-Ast}$ .

- (113) Fred arrived at 10. He had got up at 5; he had taken a long shower, had got dressed and had eaten a leisurely breakfast. He had left the house at 6:30.<sup>106</sup>

Si nous éliminons alors une opposition entre les temps grammaticaux dénotant une relation  $P \supseteq T\text{-Ast}$  et ceux qui contiennent un trait  $P \subseteq T\text{-Ast}$ , nous obtenons au lieu de 48 temps grammaticaux théoriques un nombre plus réduit, à savoir 36 temps grammaticaux (3 temps absolus  $\times$  3 temps relatifs  $\times$  4 aspects).

Pour résumer, nous avons observé des exemples montrant qu’un bon nombre des relations prédites par ce système existent au moins quelque part dans les paradigmes : dans les langues étudiées ici, il existe des temps relatifs PARFAIT et FUTUR<sub>R</sub>, aussi bien que des aspects RÉSULTATIF et PROSPECTIF. Or, si, vers la gauche, toutes les possibilités sont réalisées au moins une fois dans les langues germaniques et romanes, il n’en est pas de même pour les relations temporelles orientées vers la droite. L’explication suggérée pour ce phénomène est que les relations temporelles orientées à gauche sont purement temporelles, et restent à l’intérieur d’un même monde, tandis que les relations temporelles orientées à droite sont intrinsèquement modales. Enfin, j’ai montré que le temps relatif  $P \supseteq T\text{-Ast}$  est problématique si P ne dénote pas dans tous les cas un intervalle. Or, nous avons vu qu’il n’y a pas de bonne raison pour supposer que P soit toujours un intervalle, et que cette relation peut donc être éliminée du système.

## Annexe 1.B D’un dommage collatéral de l’analyse présentée

J’ai argumenté dans ce chapitre qu’une expression temporelle localisante ne s’applique jamais directement à la trace temporelle d’une éventualité. Cela signifie que — quand il y a une expression temporelle localisante — il existe au moins une projection d’aspect, sinon de temps relatif. Or, on peut ajouter des expressions temporelles localisantes à des nominalisations d’éventualités :

- (170) La destruction de Carthage en 146 av. J.-C. a mis fin aux guerres puniques.

L’expression localisante *en 146 av. J.-C.* localise la nominalisation d’éventualité *destruction de Carthage*, et non pas l’éventualité *mettre\_fin*, qui forme le groupe verbal.

---

106. Le point P pour les phrases en (113) (en dehors de la première) doit être *10 heures*, ce qui est un point temporel. À moins d’exclure une reprise anaphorique de tels points, P ne pourra pas toujours dénoter un intervalle.

Mais y a-t-il pour autant une projection aspectuelle enchâssée dans le DP sujet ?

Des auteurs comme Pustejovsky (1995) supposent qu'il y a des phénomènes d'ordre aspectuel dans des nominalisations. En effet, Pustejovsky constate qu'une nominalisation montre une polysémie d'ordre aspectuel avec trois sens associés<sup>107</sup> :

- (171) a. La construction de la maison a été terminée en deux mois.  
b. La construction a été interrompue pendant les pluies.  
c. La construction se trouve au coin de la rue d'Hautpoul.

En (171a), nous avons, selon Pustejovsky, une interprétation que je qualifierais de perfective, c'est-à-dire qui focalise sur l'ensemble de la phase interne de l'éventualité. En (171b), la nominalisation couvre seulement une partie de la phase interne de l'éventualité, ce qui fait qu'on se trouve devant une interprétation imperfective. En (171c), nous avons un résultat tangible du processus de construction, un objet, ce qui veut dire qu'il y a une focalisation sur l'état résultant de l'éventualité, et que nous avons affaire à une interprétation résultative de l'événement.

Une mise en cause possible de ces phénomènes assez clairement aspectuels dans le domaine des nominalisations d'événements est de dire que le comportement aspectuel de l'événement nominalisé semble dépendre beaucoup des caractéristiques du verbe principal de la phrase<sup>108</sup> :

- (172) a. La fuite des détenus a été empêchée de justesse.  
b. La fuite des détenus a causé la démission du ministre de l'intérieur.

Pour (172a), une lecture perfective ou résultative semble être inaccessible. (172b) semble être inadéquat si on le lit de façon imperfective et l'applique à une tentative de fuite qui n'a pas été menée à terme.

En revanche, on pourrait répondre qu'une telle critique ne touche pas un point essentiel puisque, pour qu'un verbe puisse en quelque sorte « choisir » la bonne interprétation aspectuelle d'un événement nominalisé, il faut que cette possibilité d'avoir différentes valeurs aspectuelles existe déjà pour la nominalisation. Cet argument n'est donc pas fatal.

Il y a cependant un fait troublant : si on ajoute une indication localisante de temps, les lectures aspectuelles non-perfectives disparaissent ou sont beaucoup plus difficiles à obtenir :

- (173) a. La destruction de Carthage a été empêchée de justesse.  
b. ??La destruction de Carthage en 146 av. J.-C. a été empêchée de justesse.  
c. ??La construction de la maison en 1991 a été interrompue pendant les averses.  
d. \*Cette construction en 1991 se trouve au coin de la rue d'Hautpoul.

---

107. Exemples adaptés d'après Pustejovsky (1995), p. 170.

108. Exemples adaptés d'après Pustejovsky (1995), p. 176.

## 1 Parfaits et théories du parfait

Cependant, si l'adverbe localisant modifie la phrase entière, et non pas l'événement nominalisé, ces phrases deviennent acceptables sans problème :

- (174) a. En 146 av. J.-C., la destruction de Carthage a été empêchée de justesse.  
b. En 1991, cette construction se trouvait au coin de la rue d'Hautpoul.

Ce phénomène est inattendu, aussi bien sous l'hypothèse qu'il y a une projection aspectuelle enchâssée que sans cette hypothèse.

La description du fait est que l'ajout d'une spécification temporelle localisante rend impossible une lecture contrefactuelle et nous oblige à supposer l'existence effective de l'éventualité. Mais pourquoi ?

## 2 Depuis et les lectures du Parfait

Ce chapitre sera dédié aux combinaisons du *parfait* avec les adverbes de type *depuis*. Il est essentiel à plusieurs égards de comprendre le rôle de ces adverbes, ainsi que leur interaction précise avec les *parfaits* : (i) le syntagme formé de *depuis* et de son complément détermine, si le complément est une expression localisante ponctuelle, exhaustivement l'intervalle d'assertion d'une phrase. Cela distingue les adverbiaux de type *depuis* d'expressions adverbiales comme *hier*, qui restreignent cette localisation sans la spécifier intégralement. Or, pour déterminer le point de vue aspectuel, il peut être important de connaître la position exacte de l'intervalle d'assertion ; (ii) en combinaison avec *depuis*, les *parfaits* montrent aussi bien des lectures existentielles et universelles que résultatives ; seules les lectures d'antériorité immédiate sont absentes ; et (iii) autant que je sache, l'interaction d'adverbiaux de type *depuis* avec le *parfait* a seulement été traitée dans un cadre XN pour la sémantique du parfait (cf. Mittwoch (1988) ou von Stechow (2002)). Ce contexte grammatical est en effet l'argument empirique clé pour la théorie XN, puisque l'intervalle d'assertion semble devoir contenir le point de perspective :

- (1) a. Cunégonde dort depuis minuit.  
b. Cunégonde n'a pas fermé un œil depuis minuit.

Intuitivement, les intervalles d'assertion de (1a) et de (1b) sont identiques ; et la théorie XN rend compte de cette intuition. Mais d'après une théorie d'antériorité du PARFAIT, les intervalles d'assertion en (1a-b) ne peuvent pas être identiques : ainsi, je défendrai l'hypothèse qu'en (1a), l'intervalle d'assertion contient le moment de l'énonciation, tandis qu'en (1b), il exclut le moment de l'énonciation.

Je montrerai dans ce chapitre qu'une théorie d'antériorité du PARFAIT, non seulement n'est pas mise en échec par les faits observés dans l'interaction avec *depuis* et les *parfaits*, mais fait des prédictions qui sont empiriquement plus adéquates que la théorie XN.

Notre démarche sera la suivante : nous allons d'abord déterminer une sémantique aussi unifiée que possible pour les adverbes de type *depuis*, pour seulement ensuite étudier leur interaction avec les *parfaits*. En voici la raison : de toute évidence, les lectures du *parfait* surgissent non seulement en combinaison avec les adverbes de type *depuis*, mais aussi sans ces adverbes. On doit donc supposer que ces lectures sont dues au *parfait*, et non pas à *depuis*. Et si l'on peut attribuer ces lectures aux *parfaits*, d'après le principe du rasoir d'Ockham, on ne devrait plus invoquer d'ambiguïté au niveau de l'adverbial. Nous allons donc essayer d'obtenir une sémantique unique pour *depuis* à partir de contextes qui ne contiennent pas (forcément) de *parfait*, pour



ensuite combiner cette sémantique à la sémantique du PARFAIT développée dans le chapitre précédent.

La structure de ce chapitre est la suivante : j'étudierai d'abord la sémantique lexicale des adverbes de type *depuis*. Dans cette partie, je me demanderai notamment s'il est nécessaire et/ou souhaitable d'avoir plus d'une représentation pour ces adverbes et, plus particulièrement, si une distinction entre un *depuis* existentiel et un *depuis* universel, comme l'a proposée Mittwoch (1988), est justifiée. Puis, je proposerai une sémantique unifiée (et paramétrisable) pour les adverbes de type *depuis* à travers un examen détaillé des données du français, de l'allemand, de l'anglais et de l'espagnol.

Après ce travail préliminaire, je m'attaquerai aux différentes lectures du parfait avec *depuis*. Je montrerai que les lectures universelle, résultative et existentielle correspondent à différentes configurations aspectuelles sous l'opérateur du PARFAIT, respectivement les aspects imperfectif, résultatif et perfectif. Je tenterai de montrer par quels moyens un allocutaire peut déterminer la lecture aspectuelle d'un parfait, si cet aspect n'est pas exprimé de façon formelle<sup>1</sup>, et comment ces moyens mettent en lumière les restrictions de sélection qu'on observe pour les différentes lectures (en ce qui concerne l'*Aktionsart*, d'autres spécifications temporelles adverbiales, mais aussi les contextes monotones décroissants). Il sera également montré comment la lecture universelle est compatible avec une théorie du PARFAIT qui conçoit sa contribution comme antériorité de l'intervalle d'assertion par rapport au moment de perspective, et pourquoi une telle approche est empiriquement préférable à une sémantique du « Maintenant Étendu ».

## 2.1 Introduction

En français, comme dans les autres langues dont il sera question ici, un *passé composé* ou un autre *parfait* seul et non-modifié par des adverbiaux localisants est normalement interprété en tant qu'éventualité révolue, strictement antérieure à TU :

- (2)
- a. Jacques a vécu seul.
  - b. Jack has lived on his own.
  - c. *Jakob hat allein gelebt.*  
J. a seul vécu.
  - d. *Santiago ha vivido solo.*  
S. a vécu seul.

Toutes les phrases en (2) seront interprétées le plus naturellement en tant que parfaits existentiels, c'est-à-dire qui assertent qu'il y a eu une certaine période dans la vie de Jacques pendant laquelle il a vécu seul, mais que cette période est maintenant révolue. Il serait assez étrange de vouloir exprimer par (2) le fait que Jacques vit seul au moment de l'énonciation de cette phrase.

---

1. J'essaie de rendre l'opposition entre « overt » et « covert categories », dans le sens de Whorf (1956), par l'opposition entre catégories « implicites » et catégories « manifestes » ou « formelles ».

Pour obtenir une phrase qui corresponde à cette dernière situation, la version « neutre » serait d'utiliser un *présent simple* pour le français, l'allemand et l'espagnol, et un *présent progressif* pour l'anglais :

- (3) a. Jacques vit seul.  
 b. Jack is living on his own.  
 c. *Jakob lebt allein.*  
 J. vit seul.  
 d. *Santiago vive solo.*  
 S. vit seul.

Dès qu'on ajoute cependant un adverbe de type *depuis*, la situation, qui était plutôt uniforme jusqu'ici, commence à devenir plus complexe. Tandis que le français, l'allemand et l'espagnol maintiennent un *présent* pour une éventualité qui commence à un endroit spécifié par *depuis* et dure jusqu'au moment de l'énonciation, l'anglais doit avoir recours à un *present perfect* :

- (4) a. Jacques vit seul depuis la mort de son père.  
 b. Jack has been living on his own since his father died.  
 c. *Jakob lebt seit dem Tod seines Vaters allein.*  
 J. vit depuis la mort son<sub>Gen</sub> père<sub>Gen</sub> seul.  
 d. *Santiago vive solo desde la muerte de su padre.*  
 S. vit seul depuis la mort de son père.

De plus, même en français, en allemand et en espagnol, on peut obtenir des lectures universelles du parfait en combinaison avec *depuis*<sup>2</sup>, c'est-à-dire des lectures où l'éventualité est toujours en cours au moment de l'énonciation.

- (5) a. Jacques a vécu seul depuis la mort de son père.  
 b. *Jakob hat seit dem Tod seines Vaters allein gelebt.*  
 J. a depuis la mort son<sub>Gen</sub> père<sub>Gen</sub> seul vécu.  
 c. *Santiago ha vivido solo desde la muerte de su padre.*<sup>3</sup>  
 S. a vécu seul depuis la mort de son père.

Même si les interprétations universelles ne sont pas les seules qu'on puisse obtenir pour les phrases en (5), elles sont néanmoins présentes<sup>4</sup>. La seule différence entre

2. Je désignerai désormais comme *lectures continuatives* les lectures avec *depuis* où l'éventualité est toujours en cours au moment de l'énonciation, sans distinguer si le temps grammatical de la phrase est un *présent* ou un *parfait*. La notion de *lectures universelles* sera restreinte aux phrases dont le temps grammatical est un *parfait*, et qui sont interprétées comme dénotant une éventualité toujours en cours au point de perspective.

3. Exemple adapté d'après García Fernández (2004), p. 44.

4. Pour le français et l'allemand, la lecture universelle est toujours assez difficile à obtenir pour une phrase comme en (5a-b) ; l'espagnol semble poser moins de problèmes. La lecture universelle devient seulement dominante pour le français et l'allemand si on ajoute un adverbial de type *tout le temps* ou *toujours*. Nous allons nous pencher sur les raisons de ce comportement plus loin, dans la section 2.3.2, à partir de la page 115.

les exemples en (5) et les exemples en (2), qui ne disposaient pas d'une lecture universelle, est l'ajout d'une spécification temporelle par *depuis*. Comment se fait-il que cette lecture universelle émerge en (5)? Et peut-on en donner une explication compositionnelle?

C'est à ces questions que je tenterai de répondre dans ce chapitre.

### 2.1.1 Les lectures du parfait — une question d'aspect

La contribution sémantique de l'« adverbial *depuis* »<sup>5</sup> est de restreindre et de fixer l'intervalle d'assertion. Si dans une phrase avec un parfait « nu », il n'y a que des restrictions contextuelles et liées à notre connaissance du monde quant à la position de l'intervalle d'assertion, *depuis* fixe son étendue et le rend adjacent au point de perspective. Cela est illustré dans l'exemple (6) :

- (6) a. Cunégonde est allée trois fois à Orléans.  
 b. Cunégonde est allée trois fois à Orléans depuis 2000.

En principe, l'intervalle d'assertion peut être n'importe quel intervalle antérieur au moment de l'énonciation en (6a); en l'absence de toute spécification et de tout contexte, l'intervalle d'assertion coïncide avec la durée de vie de Cunégonde. La fonction de *depuis 2000* est de restreindre l'intervalle d'assertion : pour (6b), l'intervalle d'assertion commence quelque part en 2000 et s'étend jusqu'au moment de l'énonciation (qui coïncide avec le point de perspective).

La même chose est vraie lorsque nous avons *depuis* avec un *présent* :

- (7) a. Cunégonde dort.  
 b. Cunégonde dort depuis minuit.

En (7a), d'après la sémantique standard pour le temps PRÉSENT (i.e.,  $TU \subseteq P$ ) et en supposant une relation par défaut entre le point de perspective et l'intervalle d'assertion (que nous allons supposer pour nos besoins être  $P \subseteq T\text{-Ast}$ ), tout ce que nous savons est que le moment de l'énonciation est inclus dans l'intervalle d'assertion. En (7b) en revanche, l'étendue temporelle de l'intervalle d'assertion est spécifiée : il commence à minuit et s'étend jusqu'au moment de l'énonciation.

Encore une fois, je voudrais souligner le fait que *depuis minuit* ne peut pas spécifier directement la trace temporelle de l'éventualité *dormir(c)*. La signification de (7b) selon laquelle Cunégonde dort exactement depuis minuit est une implicature, qui est basée sur le fait que le locuteur de (7b) est informé et coopératif. Elle est annulable :

- (8) a. Cunégonde dort depuis minuit, et peut-être qu'elle dort même depuis plus longtemps.  
 b. Cunégonde dort depuis minuit, #et peut-être qu'elle dort même depuis moins longtemps.

---

5. Quand je parlerai de l'« adverbe de type *depuis* », il ne sera question que de l'item lexical *depuis*. En revanche, l'« adverbial *depuis* » désignera le syntagme entier introduit par *depuis*.

(8a) ne pose aucun problème si, dans une situation donnée, le locuteur ne veut ou ne peut pas s’engager pour une période plus longue que l’intervalle dénoté par l’adverbial temporel. Or, s’il y avait une assertion sur le fait que Cunégonde a commencé à dormir à minuit, l’ajout de la deuxième phrase produirait une contradiction. En revanche, (7b) n’est pas compatible avec une situation dans laquelle Cunégonde n’a pas dormi pendant toute la période entre minuit et le moment de l’énonciation. L’ajout d’une telle information produit une contradiction.

Compte tenu du fait que l’intervalle dénoté par *depuis* + complément équivaut à l’intervalle d’assertion, il devient tout à fait évident que les différentes lectures du parfait dans le contexte de *depuis* sont dues à des différences aspectuelles sous-jacentes.

- (9) a. Cunégonde a mangé trois pommes depuis minuit. = existentiel  
 b. Cunégonde a mangé sans interruption depuis minuit. = universel  
 c. Cunégonde est partie depuis minuit. = résultatif

Les trois phrases en (9) correspondent à trois agencements différents de la trace temporelle de l’éventualité par rapport à l’intervalle d’assertion. En (9a), la trace temporelle de *manger\_trois\_pommes(c)* est incluse dans l’intervalle d’assertion dénoté par l’adverbial temporel (i.e.,  $\tau(e) \subseteq \text{T-Ast}$ ). En (9b), la trace temporelle de l’éventualité inclut l’intervalle d’assertion (i.e.,  $\text{T-Ast} \subseteq \tau(e)$ ). Et en (9c), l’état résultant de l’éventualité inclut l’intervalle d’assertion (i.e.,  $\tau(e) \prec \text{T-Ast}$ ). Cela veut dire que, dans le cas d’une lecture existentielle, l’aspect en jeu est l’aspect perfectif ; dans le cas d’une lecture universelle, l’aspect correspond à l’aspect imperfectif<sup>6</sup> ; et, dans le cas d’une lecture résultative, l’aspect de la phrase est l’aspect résultatif.

Au fond, c’est cette hypothèse, selon laquelle les lectures existentielle, universelle et résultative sont dues respectivement à un aspect sous-jacent perfectif, imperfectif ou résultatif, qui va être défendue et travaillée plus en détail le long de ce chapitre. Elle dépend cependant de la supposition que c’est la contribution aspectuelle du temps grammatical qui cause les différentes lectures du *parfait* en interaction avec *depuis*, et que la contribution sémantique de *depuis* reste stable à travers ces trois contextes.

Or cela n’est pas une position incontestée : Mittwoch (1988) a remarqué que, pour une lecture existentielle et une lecture universelle, les bornes de l’intervalle dénoté par l’adverbial temporel ne sont pas les mêmes. Cet argument a été repris sans discussion par Michaelis (1994) et par Kiparsky (2002) et, s’il peut être maintenu tel quel, il constitue un argument très important contre une approche des lectures des parfaits en termes de différences aspectuelles.

Dans la prochaine partie, nous verrons pourquoi.

---

6. D’après mes suppositions, l’aspect imperfectif tout seul ne suffit pas pour rendre compte de la lecture universelle, puisque l’intervalle d’assertion doit précéder strictement le point de perspective. Nous allons étudier cette question en détail plus bas, dans la section 2.3.2, à partir de la page 115.

### 2.1.2 Y a-t-il des *depuis* existentiels et universels ?

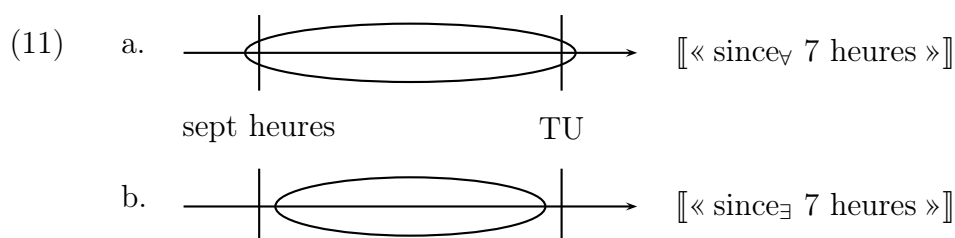
Mittwoch (1988, p. 207) a attiré l'attention sur le contraste de l'étendue de l'intervalle dénoté par *since* + complément dans les deux lectures de (10), et a soutenu qu'il faut supposer deux *depuis* différents :

- (10) Sam has been in Boston since Tuesday.
- $since_{\forall}$  : inclut *mardi* dans la dénotation de l'intervalle  $since_{\forall}$  *Tuesday*
  - $since_{\exists}$  : exclut *mardi* dans la dénotation de  $since_{\exists}$  *Tuesday*

D'après Mittwoch, pour que (10) soit vrai dans la lecture universelle, il faut que Sam ait passé la journée du mardi à Boston. En revanche, pour que (10) soit vrai dans la lecture existentielle, il faut que Sam ait passé du temps à Boston après mardi, parce que la journée du mardi est exclue de l'intervalle d'assertion.

Mais nous avons supposé ici que les différentes lectures du parfait en combinaison avec un adverbe de type *depuis* sont le produit d'une ambiguïté aspectuelle, et que la seule contribution de *depuis* est de restreindre l'intervalle d'assertion — et cela de façon uniforme. Sous cette perspective, le phénomène rapporté par Mittwoch est entièrement inattendu, et nous ne pouvons pas l'expliquer. Si ce phénomène est réel, il faudra supposer avec Mittwoch l'existence de deux *since* différents, l'un qui est universel, et l'autre qui est existentiel.

Le  $since_{\forall}$  équivaut à « de X à maintenant », tandis que le  $since_{\exists}$  équivaut à « entre X et maintenant ». J'ai représenté cette opposition de façon graphique en (11) :



Je vais montrer maintenant que — quelle que soit l'intuition de base qui a conduit Mittwoch à faire cette prédiction — elle n'est pas tenable d'un point de vue empirique.

Prenons d'abord la version forte de cette hypothèse d'une opposition entre deux *depuis* : (i) dans le cas d'une lecture universelle, l'intervalle d'assertion inclut tout l'intervalle dénoté par le complément de *depuis* ; et (ii) dans le cas d'une lecture existentielle, l'intervalle d'assertion exclut tout l'intervalle dénoté par le complément de *depuis*.

Cette version de l'hypothèse de Mittwoch produit des prédictions fausses, aussi bien pour des lectures universelles que pour des lectures existentielles.

Regardons d'abord les lectures universelles. Supposons que Bruno s'est marié le trois février 2000. La première année pendant laquelle il a été marié toute la durée de l'année alors 2001, puisqu'en 2000, il a été célibataire pendant un mois. Dans cette

situation, on s'attendrait donc, d'après l'hypothèse de Mittwoch, à ce que les phrases en (a) soient appropriées, et que celles en (b) soient fausses. Cependant, c'est tout le contraire qui est le cas<sup>7</sup> :

- (12) a. Bruno has been married since 2001.  
b. Bruno has been married since 2000.

- (13) a. Bruno est marié depuis 2001.  
b. Bruno est marié depuis 2000.

- (14) a. *Bruno ist seit 2001 verheiratet.*  
B. est depuis 2001 marié.  
b. *Bruno ist seit 2000 verheiratet.*  
B. est depuis 2000 marié.

- (15) a. *Bruno es casado desde 2001.*  
B. est marié depuis 2001.  
b. *Bruno es casado desde 2000.*  
B. est marié depuis 2000.

Pour les lectures existentielles, on obtient aussi de mauvaises prédictions : sous l'hypothèse que *since*<sub>∃</sub> exclut l'intervalle entier dénoté par son complément, *since*<sub>∃</sub> *last year* et *this year* devraient dénoter le même intervalle. Or, cette synonymie ne s'obtient dans aucune des langues considérées ici :

- (16) a. Bruno has sold four cars since last year.  
b. Bruno has sold four cars this year.

- (17) a. Bruno a vendu quatre voitures depuis l'année dernière.  
b. Bruno a vendu quatre voitures cette année.

- (18) a. *Bruno hat seit letztem Jahr vier Autos verkauft.*  
Bruno a depuis dernière année quatre voitures vendu.  
b. *Bruno hat heuer vier Autos verkauft.*  
Bruno a cette année quatre voitures vendu.

- (19) a. *Bruno ha vendido cuatro coches desde el año pasado.*  
B. a vendu quatre voitures depuis le an dernier.  
b. *Bruno ha vendido cuatro coches este año.*  
B. a vendu quatre voitures cet an.

---

7. Les conditions de vérité devraient, d'après Mittwoch, dépendre des propriétés de *since*, et ne pas du temps grammatical de la phrase. Pour cela, le fait que, sauf pour l'anglais, nous avons affaire à des copules au présent avec un adjectif ne devrait pas avoir de conséquence vériconditionnelle.

Ensuite, les exemples en (a) ne sont pas littéralement faux ; ils sont plutôt insuffisamment informatifs, compte tenu de l'état de choses en question. Pour les phrases en (a), il existe une implicature que l'entrée dans l'état *être\_marié* a eu lieu en 2001.

Supposons le scénario suivant : Bruno a vendu une voiture en septembre de l'année dernière, et trois voitures depuis le 1<sup>er</sup> janvier de l'année en cours. Alors, les exemples en (a) seront vrais, et les exemples en (b) seront faux. Pourtant, les lectures en (a) sont toutes clairement existentielles. L'hypothèse de deux *since* différents dans la version forte n'a donc pas de raison d'être.

Mais il existe une seconde interprétation, plus faible celle-ci, de l'opposition entre un *depuis* existentiel et un *depuis* universel : ils n'excluent ou n'incluent pas l'intervalle entier dénoté par le complément de  $depuis_{\exists|\forall}$ , mais plutôt un sous-intervalle de cet intervalle. Cette version rendrait compte des faits en (12) – (15) et en (16) – (19). Dans la signification de  $depuis_{\forall}$ + complément, il y aurait au moins un sous-intervalle de l'intervalle dénoté par le complément qui devrait être inclus dans l'intervalle dénoté par  $depuis$ + complément. La signification de  $depuis_{\exists}$ + complément serait alors qu'il existe au moins un sous-intervalle de l'intervalle dénoté par le complément qui devrait être exclu.

Le problème est cependant de savoir ce qui distinguerait cette version faible d'une théorie qui suppose qu'il n'y a pas deux *depuis* différents. La seule distinction qu'on peut encore établir est quand il y a une indication ponctuelle comme complément de *depuis*, et lorsqu'une éventualité ponctuelle a lieu exactement à ce moment. La théorie d'une distinction entre deux *depuis* dirait alors qu'en cas de lecture existentielle, l'intervalle dénoté par le complément devrait être exclu.

(20) Jean a éternué trois fois depuis minuit.

Supposons que Jean ait éternué une première fois à minuit exactement, une deuxième fois à 2 heures du matin, et une troisième fois 2 minutes avant le moment de l'énonciation. Le jugement est que (20) est tout de même vrai. Il ne semble donc pas y avoir la moindre raison de distinguer deux types différents de *depuis*.

La seule motivation pour laquelle on pourrait vouloir un  $depuis_{\exists}$  m'a été suggérée par Jules Gougnet (c.p.), à savoir qu'il est possible d'opposer *since X* à *on X* :

(21) a. John stole a car Monday — and since Monday, he's stolen three more.  
b. Jean a volé une voiture lundi — et depuis lundi, il en a volé trois autres.

Pour (21a-b), le nombre total de voitures volées par John s'élève à quatre, et *depuis* se comporte exactement comme un  $depuis_{\exists}$  prévu par Mittwoch. Mais pour cet effet, la présence de *more* en (21a), et de *autres* en (21b) est primordiale. Si on omet ces éléments, on peut également obtenir une lecture selon laquelle le nombre total de voitures volées s'élève à trois (même si la lecture de quatre voitures est toujours disponible) :

(22) a. John stole a car Monday — and since Monday, he's stolen three cars.  
b. Jean a volé une voiture lundi — et depuis lundi, il en a volé trois.

Mais il s'agit là d'un effet pragmatique : l'intervalle dénoté par une expression localisante quelconque *X* est toujours un sous-intervalle de l'intervalle dénoté par *depuis X*. Si alors on oppose ces deux intervalles, l'intervalle moins spécifique (donc celui de *depuis X*) sera construit comme exclusif.

Pour résumer cette section, je conclus que la lecture du *parfait* dans une phrase n'a aucune influence sur l'étendue de l'intervalle dénoté par *depuis* + complément. Ainsi, il n'y a aucune raison pour distinguer deux (ou plusieurs) types de *depuis* basés sur une distinction universelle vs. existentielle.

Ayant constaté cela, nous pouvons maintenant essayer de déterminer la sémantique de *depuis*, et cela autant que possible sans égard aux *parfaits*.

## 2.2 La sémantique des adverbes de type *depuis*

Pour mieux cerner ce qui est essentiel dans la signification d'un adverbe de type *depuis*, nous allons comparer dans cette section les adverbes de type *depuis* de l'anglais, du français, de l'allemand et de l'espagnol. Cette comparaison nous permettra également d'établir une typologie élémentaire de ces éléments.

Mais avant d'entrer dans cette discussion, il faudra que je définisse ce que j'entends par *adverbe de type « depuis »*, et quelles expressions en font partie. Le doute concerne ici l'anglais, qui contient deux adverbes pouvant être traduits par *depuis* en français : *since* et *for*. *Since* peut prendre comme argument uniquement des expressions temporelles localisantes, et *for* uniquement des expressions temporelles duratives. *Depuis* en français, comme *seit* en allemand, ne montrent pas une telle restriction; *desde* en espagnol correspond à cet égard à l'anglais *since*, sans qu'il n'y ait, cependant, d'adverbe correspondant à *for*.

- (23)
- a. \*John has been eating since 2 hours.
  - b. \*John has been eating for 2 o'clock.
  - c. John has been eating since 2 o'clock.
  - d. John has been eating for 2 hours.

La question est maintenant de savoir s'il y a donc deux adverbes de type *depuis* en anglais, mais seulement un en français, en allemand et en espagnol.

La réponse est non. *For* en anglais correspond d'assez près à *pendant* en français, et il ne dispose pas de la sémantique caractéristique d'un adverbe de type *depuis* : un tel adverbe dénote un intervalle dont la borne gauche (i.e., vers le passé) est donnée par son complément, et qui s'étend jusqu'au point de perspective. Cela n'est pas le cas pour *for* :

- (24) Ethel has lived in Paris for five years.

L'éventualité `live_in_paris(e)` peut durer jusqu'au point de perspective; nous aurons alors la lecture universelle de (24). Mais (24) peut aussi signifier que la somme des durées des éventualités `live_in_paris(e)` s'élève à cinq ans; il s'agit de la lecture existentielle de *for*, et cela se traduit en français par *pendant* :

- (25) Ethel a vécu à Paris pendant cinq ans.



Autant que je sache<sup>8</sup>, les recherches en linguistique formelle se sont concentrées principalement sur *for*, au détriment de *since*. L'analyse la plus populaire pour *for*, qui postule une ambiguïté de portée, n'est cependant pas applicable à l'analyse de *depuis*. En effet, l'ambiguïté entre les lectures existentielle et universelle dans le cas de *for* est posée ainsi : si on évalue *for* + complément par rapport au point de perspective, on obtient la lecture universelle (pendant les *X* derniers temps) ; si on évalue cette durée par rapport à (la somme de) quelques intervalles dans le passé, on obtient la lecture existentielle.

- (26) a. [FOR X TEMPS [HAVE [éventualité]]] = lecture universelle<sup>9</sup>  
 b. [HAVE [FOR X TEMPS [éventualité]]] = lecture existentielle

En (26a), le syntagme contenant *for* mesure la durée de l'intervalle XN introduit par HAVE ; en (26b), dans l'intervalle XN, il existe une éventualité (ou des éventualités) dont la durée totale s'élève à l'intervalle dénoté par l'adverbial *for X temps*.

*Since* en revanche « ancre » l'intervalle d'assertion (ou l'intervalle XN) au point de perspective, et ainsi il n'est pas possible de rendre compte d'une ambiguïté entre lectures universelles et lectures existentielles au moyen d'une ambiguïté de portée entre HAVE et l'adverbial temporel<sup>10</sup>. Mais on a déjà vu que cette ambiguïté existe, même si elle n'est pas exactement du même type qu'avec *for* :

- (27) John has been in Boston since Friday.

Sous la lecture universelle, pour tout intervalle *i* entre vendredi et le moment de l'énonciation de (27), il est vrai que John est à Boston à *i*. Sous la lecture existentielle, il est seulement vrai pour quelques intervalles *i* entre vendredi et le moment de l'énonciation que John est à Boston à *i*. Nous avons déjà vu que cette distinction doit être une distinction d'ordre aspectuelle.

Ayant déterminé que *for* n'entre pas dans la classe des adverbes de type *depuis*, nous pouvons maintenant commencer une comparaison des adverbes de type *depuis*, qui se focalisera sur la sémantique temporelle. Les traitements formels d'adverbes de type *depuis* (ou de *for*) dont j'ai pu prendre connaissance utilisent tous la théorie XN du parfait. Par exemple, von Stechow (2002) propose une théorie dans laquelle, pour pouvoir maintenir une représentation unifiée du parfait, il est obligé d'avoir trois représentations différentes pour *depuis*. Nous en parlerons en détail dans la section suivante.

8. Cf., à titre d'exemple, Mittwoch (1988), Michaelis (1994), Abusch & Rooth (1990)

9. Diagrammes adaptés d'après Mittwoch (1988), p. 240. HAVE introduit un intervalle XN.

10. Comme Mittwoch le remarque, *since* doit toujours avoir portée sur HAVE sous une telle analyse. Dans le cas contraire, l'intervalle dénoté par *since* n'est pas adjacent au point de perspective, ce qui ne produit évidemment pas les bonnes conditions de vérité pour *since*.

### 2.2.1 Depuis et son complément

Selon von Stechow (2002), les adverbes de type *depuis* opèrent dans tous les cas sur l'intervalle XN, c'est-à-dire sur un intervalle qui inclut le moment de l'énonciation et se prolonge dans le passé. Comme von Stechow (2002) suppose une sémantique XN pour le PARFAIT, un adverbe de type *depuis* restreint cet intervalle XN vers le passé. L'idée serait que l'argument de *depuis* donne la frontière gauche de l'intervalle XN si l'argument est une expression temporelle localisante. Cela semble être suffisant en tant que représentation pour *since* en anglais.

Pour des langues comme le français ou l'allemand, et leurs adverbes de type *depuis*, cela n'est cependant pas suffisant, puisque cet adverbe peut également se combiner à un *présent*. Et en l'absence d'un *parfait* auquel pourrait s'appliquer *depuis*, l'adverbe ne peut pas restreindre d'intervalle XN, puisqu'un *présent* n'en introduit pas. Alors, von Stechow (2002) doit prévoir une version de *depuis* qui introduit lui-même l'intervalle XN sur lequel il opère. Ainsi, il obtient deux sortes de *depuis* : un *depuis* modifieur de l'intervalle XN introduit par un *parfait*, et un *depuis* qui introduit et modifie en même temps l'intervalle XN.

Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de faire dépendre la sémantique lexicale de *depuis* de la sémantique d'un temps verbal avec lequel *depuis* peut se combiner. Il me semble de loin préférable de garder une sémantique aussi uniforme que possible de cet adverbe de temps et d'expliquer les variations au niveau du temps grammatical. Mais même si je ne partage pas l'idée de départ de von Stechow (2002), elle peut induire une typologie des différents adverbes du type *depuis*<sup>11</sup>.

*Since* en anglais serait l'adverbe de type *depuis* le plus simple : comme nous l'avons vu auparavant, il se combine exclusivement avec un *parfait*, et marque uniquement la frontière gauche de l'intervalle XN ; *since* n'admet pas de complément duratif, qui mesure la durée de l'intervalle (cf. ((23)a-d). Pour *since*, on n'a donc pas besoin d'introduire l'intervalle XN séparément, si on suppose une sémantique XN pour le *present perfect* anglais. De plus, rien ne nous oblige à postuler une ambiguïté entre un *since* prenant une expression localisante qui donne la borne initiale de l'intervalle, et un *since* qui mesure la durée de l'intervalle, puisque seulement la première possibilité existe<sup>12</sup>.

Un deuxième degré de complexité (ou d'ambiguïté) d'un adverbe de type *depuis* serait atteint par *desde* en espagnol. Comme *since*, *desde* ne peut pas être combiné avec une expression temporelle durative ; seules les expressions temporelles localisantes ou les nominalisations d'événements sont admissibles en tant qu'argument<sup>13</sup> :

- (28) a. *Está muy contento desde la mudanza.*  
 Est très content depuis le déménagement.  
 'Il est très content depuis le déménagement'.

11. Une version de cette typologie a été présentée lors de l'atelier *Formal Semantics and Cross-Linguistic Data* à ESSLI 2006, et a fait l'objet d'une publication (cf. Schaden, 2005).

12. Pour la formalisation des différents *depuis*, cf. von Stechow (2002), p. 396 ss.

13. Pour une description détaillée, cf. García Fernández (1999) et García Fernández (2004).

## 2 Depuis et les lectures du Parfait

- b. \**Está muy contento desde tres horas.*  
Est très content depuis trois heures.

En revanche, *desde* peut se combiner avec un *présent* aussi bien qu'avec un *parfait* (cf. (28a) et (29)).

- (29) *Ha vivido solo desde la muerte de su padre.*  
A vécu seul depuis la mort de son père.  
'Il a vécu seul depuis la mort de son père.'

Si on suit le raisonnement de von Stechow, on devrait donc postuler deux entrées lexicales pour *desde*. La première correspondrait à celle de *since*, à savoir : *desde* modifie l'intervalle XN qui vient du PARFAIT et donne la borne initiale de cet intervalle. Deuxièmement, il faudrait avoir une entrée dans laquelle *desde* introduirait lui-même l'intervalle XN, son complément en donnant la borne initiale.

La prochaine étape de complexité dans les langues étudiées ici serait exemplifiée par *depuis* et par *seit*. Ils peuvent avoir comme complément ou bien une expression localisante, ou bien une expression durative. De plus, ils peuvent se combiner aussi bien avec un *présent* qu'avec un *parfait*.

- (30) a. Jean dort depuis 30 minutes.  
b. Jean dort depuis minuit.  
c. Jean n'a pas dit un seul mot depuis 1995.  
d. Jean n'a pas dit un seul mot depuis 10 ans.

En allemand, les faits sont identiques à ceux du français :

- (31) a. *Kunigunde schläft seit einer Stunde.*  
Kunigunde dort depuis une heure.  
b. *Kunigunde schläft seit Mitternacht.*  
Kunigunde dort depuis minuit.  
c. *Kunigunde hat seit 1980 ohne jeden Kontakt mit der Außenwelt gelebt.*  
Kunigunde a depuis 1980 sans chaque contact avec le monde extérieur vécu.  
d. *Kunigunde hat seit 20 Jahren ohne jeden Kontakt mit der Außenwelt gelebt.*  
Kunigunde a depuis 20 ans sans chaque contact avec le monde extérieur vécu.

On peut reproduire cette distribution dans le tableau suivant :

(32)

	C.localisant	C. duratif	parfait	présent
<i>since</i>	+	–	+	–
<i>desde</i>	+	–	+	+
<i>depuis</i>	+	+	+	+
<i>seit</i>	+	+	+	+

Dans le cadre d'une analyse comme celle de von Stechow (2002), cela signifie que l'on doit prévoir quatre entrées lexicales pour *depuis* et *seit* : une première entrée dans laquelle le complément mesure la durée d'un intervalle XN venant d'un *parfait* ; une deuxième entrée où le complément mesure la durée d'un intervalle XN qui est introduit par *depuis* même ; une troisième entrée où le complément donne la frontière gauche d'un intervalle XN qui vient d'un parfait ; et une quatrième entrée où le complément donne la borne gauche d'un intervalle XN introduit par *depuis*.

Cependant, il est légitime de se demander s'il est nécessaire de faire reposer toute l'ambiguïté sur l'adverbe de type *depuis*. En particulier, la distinction entre deux *depuis*, dont l'un modifie un intervalle XN déjà présent, et l'autre introduit un intervalle XN et le modifie tout de suite, semble être un pur artifice découlant de la décision d'avoir une sémantique XN pour cet adverbe. En effet, selon une telle hypothèse, si le temps grammatical n'introduit pas un tel intervalle, c'est l'adverbe lui-même qui doit l'introduire. Une formulation plus neutre à cet égard serait de dire que *depuis* opère sur l'intervalle d'assertion.

Pour répondre à la question de la polysémie éventuelle des adverbiaux de type *depuis*, il faudra clarifier encore plus la sémantique lexicale des différents *depuis*, et voir s'il est possible d'arriver à une théorie de l'interaction de *depuis* avec le temps verbal qui n'aurait pas recours à une sémantique XN.

D'un point de vue formel, il n'y a pas moyen (ou au moins pas de moyen simple) de combiner les deux types de compléments — à savoir les compléments localisants et les compléments duratifs — avec le même adverbe *depuis* de base.

D'une façon ou d'une autre, on calcule dans les deux cas la borne gauche de l'intervalle dénoté par l'adverbial *depuis* + complément. Mais les procédés sont assez différents, selon le type de complément : dans le cas le plus simple, l'adverbial localisant qui forme le complément de *depuis* donne directement la borne gauche de l'« intervalle de *depuis* ». Dans le second cas, plus complexe, cette même borne doit être calculée à partir de deux ingrédients : (i) l'indication de durée, qui est le complément de *depuis* ; et (ii) la localisation du point de perspective P, à partir duquel ce calcul de distance doit s'effectuer. Le second ingrédient est absolument nécessaire, puisqu'une indication de durée ne sert à rien si l'on ne sait pas à partir d'où calculer, et qu'on ne peut pas appliquer directement l'expression de durée à un opérateur qui attend la position d'un intervalle (comme c'est le cas pour *since*, par exemple), comme nous le verrons plus bas. Il semble donc nécessaire de supposer pour des langues comme le français ou l'allemand deux *depuis* différents, l'un qui se combine avec des compléments duratifs, noté *depuis<sub>d</sub>*, et l'autre qui se combine avec des compléments localisants, noté *depuis<sub>l</sub>*.

Mais je ne veux pas en rester là ; je tenterai de proposer une sémantique unifiée pour les adverbiaux de type *depuis*, qui puisse s'appliquer également à l'allemand et au français.

Cette approche unifiée prend comme base l'observation que tous les adverbes de type *depuis* qu'on a vus admettent un complément localisant. Je supposerai pour la suite que ce type de complément est le complément de base, et que les adverbes de type *depuis* qui acceptent une expression temporelle durative le font par coercion, ou plutôt par l'intégration d'un opérateur implicite de coercion, transformant un complément duratif en complément localisant. Ce genre d'opérateurs est attesté dans les langues naturelles ; l'anglais *ago* peut être décrit ainsi.

Pour nous familiariser avec cette idée, regardons le cas de l'espagnol. Comme nous l'avons déjà vu, *desde* n'accepte pas de complément duratif, ce que nous montrent également les exemples en (33) :

- (33) a. *Duerme desde las tres.*  
 Dort depuis les trois.  
 « Elle/il dort depuis trois heures [de l'après-midi]<sup>14</sup>. »  
 b. \**Duerme desde tres horas.*  
 Dort depuis trois heures.  
 « Elle/il dort depuis trois heures [mesure]. »

En revanche, il y a la possibilité d'ajouter *hace* (littéralement : *fait*, ≈ « il y a ») à *desde*, et ainsi, les jugements de grammaticalité de (33) s'inversent :

- (34) a. \**Duerme desde hace las tres.*  
 Dort depuis fait les trois.  
 « Elle/il dort depuis trois heures [de l'après-midi]. »  
 b. *Duerme desde hace tres horas.*  
 Dort depuis fait trois heures.  
 « Elle/il dort depuis trois heures [mesure]. »

L'emploi de *hace* n'est pas restreint à cette position entre *desde* et un complément duratif ; *hace* peut également apparaître de façon autonome dans des phrases, et se comporte alors comme *il y a* ou *ago* en anglais :

- (35) a. *Lo conocí hace un año.*  
 Le connus fait un an.  
 « J'ai fait sa connaissance il y a un an. »  
 b. I knew him one year ago.

En (35), *hace* et *ago* prennent une expression durative comme complément, et la transforment en expression localisante. Cette transformation se passe de la façon

---

14. Il est difficile de faire ressortir dans la traduction française la distinction entre *las tres* ou *3 o'clock* et *tres horas* ou *3 hours*, c'est-à-dire entre l'expression localisante et l'expression durative. Quand cette distinction sera importante, je modifierai l'expression localisante *3 heures* par un ajout (comme *de l'après-midi*) qui la rend localisante sans ambiguïté ; dans le cas d'une expression durative, je marquerai « mesure ».

suivante : on calcule la borne gauche d'un intervalle dont la durée est indiquée par le complément de *hace/ago*, et dont *hace/ago* spécifie la borne droite (il s'agit du moment de l'énonciation)<sup>15</sup>.

*Desde* a besoin d'une expression localisante comme input. Une expressions durative pure ne peut pas fournir une telle expression, mais en combinaison avec *hace*, une expression durative devient une expression localisante. Nous obtenons donc le schéma suivant :

- (36) a. *desde* + expression localisante  
 b. *hace* + expression durative → expression localisante  
 c. [ *desde* [ *hace* expression durative ] ]

D'un point de vue plus technique, je supposerai comme base de discussion la représentation suivante pour *desde* :

$$(37) \quad \llbracket \text{desde} \rrbracket = \lambda P \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus P(i'') \oplus q(i)$$

où  $i''$  correspond à la dénotation de l'expression temporelle localisante, dont le prédicat est  $P$ , et où  $i$  est l'intervalle d'assertion de la phrase. «  $\text{LB}(x)=y$  » (angl. « *Left Boundary* ») signifie que  $y$  est la borne gauche de  $x$ , et «  $\text{RB}(x)=y$  » (angl. « *Right Boundary* ») signifie que  $y$  est la borne droite de  $x$ .  $\mathbf{P}$  est le point de perspective.

(37) dit donc que l'intervalle d'assertion aura comme borne gauche l'intervalle dénoté par le complément de *depuis*, et comme borne droite le point de perspective de la phrase. L'expression en (37) sera d'abord combinée à son complément, une expression temporelle localisante, puis avec l'aspect. (37) est combinable d'un point de vue syntaxique avec une expression durative<sup>16</sup> mais il y aura un problème sémantique : si nous combinons une expression durative à (37), nous connaissons la durée de la borne gauche de l'intervalle d'assertion, mais cela est sans intérêt pour nous : c'est de la position de la borne gauche que nous avons besoin.

C'est ici que *hace* entre en jeu. Je suppose la représentation suivante pour cette préposition :

$$(38) \quad \llbracket \text{hace} \rrbracket = \lambda P \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = n \\ \hline \end{array} \oplus P(i''')$$

où  $n$  est le moment de l'énonciation, et  $P$  le prédicat d'une expression temporelle durative, comme *10 minutes*

15. L'idée de base est la suivante : si on connaît les deux bornes d'un intervalle, on connaît sa position et sa durée. On connaît également la position et la durée d'un intervalle si on connaît une borne et la durée de l'intervalle. Mais à partir de la seule durée de l'intervalle, on ne peut pas calculer sa position. C'est pour cela que nous avons besoin d'un élément comme *hace* ou *ago*, qui nous spécifie l'une des deux bornes.

16. Je suppose qu'aussi bien des expressions temporelles localisantes que des expressions temporelles duratives dénotent des ensemble d'intervalles, cf. les représentations en (40).

(38) calcule la borne gauche de l'intervalle dont la durée est donnée par le complément de *hace*, et dont la borne droite est le moment de l'énonciation. *Hace* n'est pas applicable à une expression temporelle localisante, puisque la borne droite de cette expression localisante devrait être l'intervalle d'assertion, et puisqu'on n'a pas la possibilité de calculer à partir d'une expression localisante la borne gauche de l'intervalle.

Ainsi, nous aurons rendu compte du fait que *desde* et *hace* ont besoin d'inputs de sortes différentes (durative vs. localisante). Ces deux prépositions se trouvent en effet en distribution complémentaire, comme l'a montré García Fernández (1999, p. 3195) :

(39)	<i>Desde</i> { *un año   aquel mes   entonces   *tiempo   tiempo inmemorial <i>Hace</i> { un año   *aquel mes   *entonces   tiempo   *tiempo inmemorial { un an   ce mois   alors   temps   temps inmemorial   *poco   ayer   antes }   poco   *ayer   *antes }   peu   hier   avant }
------	---

Maintenant, supposons les représentations suivantes pour une expression localisante comme *hier* et d'une expression durative comme *10 minutes* :

$$(40) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \llbracket \text{hier} \rrbracket = \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline i \subseteq \text{yesterday} \\ \hline \end{array} \\ \text{b. } \llbracket 10 \text{ minutes} \rrbracket = \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \text{Min}(i) = 10 \\ \hline \end{array} \end{array}$$

où « Min » est une fonction de mesure dans le sens de Krifka (1998), qui mesure la longueur de son argument.

*Hier* dénote donc l'ensemble des sous-ensembles de la journée qui précède le moment de l'énonciation. *10 minutes* dénote l'ensemble des intervalles dont la durée s'élève à 10 minutes.

Après application fonctionnelle, on obtient la représentation (41) pour *desde ayer* (« depuis hier »)<sup>17</sup> :

$$(41) \quad \text{a. } \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus q(i)$$

où  $i$  est l'intervalle d'assertion.

*Desde ayer* fixe donc les bornes de l'intervalle d'assertion, et nous dit que la borne gauche de l'intervalle d'assertion est un sous-intervalle de *hier*. Cela est suffisamment vague pour éviter les difficultés qu'on avait vues dans la section 2.1.2, quant à la

17. Pour les dérivations, je renvoie à l'annexe de ce chapitre, à partir de la page 135.

question de la légitimité d'une distinction entre un *depuis* existentiel et un *depuis* universel.

Pour *desde hace 10 minutos* (« depuis dix minutes »), nous obtenons la représentation (un peu plus complexe) dans (42) :

$$(42) \quad \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'', i''' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \text{LB}(i''') = i'' \\ \text{RB}(i''') = n \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \oplus q(i)$$

où  $i$  est l'intervalle d'assertion.

En fin de dérivation, comme (42) sera combinée ou bien à un *présent* ou bien à un *présent parfait*, les intervalles  $i$  et  $i'''$  auront les mêmes bornes et seront donc identiques (parce que  $\mathbf{P}$  pourra être identifié au moment de l'énonciation). Nous aurons ainsi indirectement mesuré l'intervalle d'assertion par le complément de *hace*.

Pour le français et pour l'allemand, je suggère que l'on suppose une signification de base analogue à celle de *desde*, c'est-à-dire que l'input de base est une expression localisante. Contrairement à *desde* cependant, *depuis* et *seit* admettent un opérateur implicite du genre *hace* (noté ~~hace~~).

*Depuis* devrait donc se décliner – comme son équivalent espagnol – en deux variétés : l'une sans opérateur implicite, et l'autre avec opérateur implicite.

- (43) a. *depuis* + expression localisante  
b. [ *depuis* [ ~~hace~~ expression durative ] ]

Comme l'opérateur ~~hace~~ transforme son input en expression localisante, la restriction de sélection de *depuis* serait satisfaite. Je suppose, de plus, que le fait d'admettre ou non un tel opérateur de coercion devrait être une propriété lexicale d'un adverbe dans une langue donnée.

Deux précisions doivent être faites à présent : contrairement à l'adverbe *hace* de l'espagnol, qui est un verbe conjugué et qui calcule toujours une distance par rapport au moment de l'énonciation (il existe d'ailleurs une version conjuguée à l'*imperfecto*, *hacía*, qui ne calcule pas par rapport au moment de l'énonciation), l'opérateur implicite ~~hace~~ peut reprendre un point de perspective de façon anaphorique dans le contexte ; l'équivalence de ce point P avec le moment de l'énonciation n'est qu'un cas spécial d'un comportement plus général<sup>18</sup>.

Deuxièmement, on suppose généralement l'existence d'un opérateur de coercion implicite seulement dans le cas où un opérateur réalisé lexicalement n'est pas disponible. Or, aussi bien en français qu'en allemand, on trouve des opérateurs de type

18. Même s'il est possible avec *depuis* que la frontière droite (P) de l'intervalle dénoté par *depuis* + complément soit postérieure ou antérieure au moment de l'énonciation, je n'examinerai ici que les cas où P = TU. Mais on pourra trouver des exemples pour les deux autres cas de figure.



*hace*, à savoir respectivement *il y a* et *vor* ( $\approx$  *avant*). Néanmoins, des combinaisons analogues à *desde hace* en espagnol sont agrammaticales dans ces deux langues<sup>19</sup> :

- (44) a. \*Jean dort depuis il y a vingt minutes.  
 b. \*Kunigunde schläft seit vor zwanzig Minuten.  
 K. dort depuis avant vingt minutes.

Les raisons de ce comportement restent mystérieuses pour moi ; (44a-b) sont interprétables sans problème. Peut-être existe-t-il des composantes de sens qui distinguent des expressions comme *il y a* ou *vor* de *hace*. Ce problème est d'autant plus étrange que l'on trouve des exemples dans la littérature où l'anglais *since* admet des compléments duratifs combinés à *ago* :

- (45) a. I haven't eaten a mouthful since years ago, when I dreamed that I sat on a case of dynamite just about to blow up.<sup>20</sup>  
 b. Their markings were almost identical, indicating a purity of strain that might have persisted since long ages ago.<sup>21</sup>

D'après la recherche de corpus très limitée que j'ai faite, il est frappant que dans ces contextes, on trouve la plupart du temps une expression très vague de durée, comme

---

19. Si la construction semble être entièrement agrammaticale en français, *seit vor* n'est pas exclue en allemand ; seulement elle ne signifie pas ce que l'on attendrait. Des phrases comme la suivante sont parfaitement acceptables (Exemple tiré de Esfeld (2003), p. 128.) :

- (i) *Seit vor zwanzig Jahren Saul Kripkes Buch Wittgenstein über Regeln und Privatsprache erschien ... , ist das Problem des Regelfolgens in das Zentrum der Sprachen privées* apparaître<sub>Prät</sub> ... , est le problème du règle-suivre en le centre de la *Sprachphilosophie gerückt.*  
 langage-philosophie déplacé.  
 « Depuis qu'est paru il y a vingt ans le livre *Règles et langage privé* de Saul Kripke, le problème de l'obéissance aux règles est devenu central pour la philosophie du langage. »

Si l'on regarde cet exemple, *seit vor* ne peut pas calculer un point temporel à partir d'une expression durative ; il s'agit d'un *seit* avec une subordonnée qui contient une éventualité, éventualité qui marque la borne gauche de l'intervalle d'assertion de la principale. Le constituant *vor* + complément duratif sert à localiser cette éventualité de la subordonnée par rapport au moment de l'énonciation. D'ailleurs, dans ces cas-là, le constituant introduit par *vor* n'est pas obligatoirement présent (ce qui n'est pas très étonnant), ni forcément adjacent à *seit*, comme le montrent les exemples en (ii), qui contiennent des variations de la subordonnée de (ia) :

- (ii) a. *Seit Saul Kripkes Buch erschien ...*  
 Depuis S. K.<sub>Gen</sub> livre apparaître<sub>Prät</sub> ...  
 b. *Seit Saul Kripkes Buch vor zwanzig Jahren erschien ...*  
 Depuis S. K.<sub>Gen</sub> livre avant vingt ans apparaître<sub>Prät</sub> ...

20. Exemple tiré de « *The Danger Trail* », de James Oliver Curwood. Source : <http://www.gutenberg.org>, EBook #10696.

21. Exemple tiré de « *The People That Time Forgot* », de Edgar Rice Burroughs. Source : <http://www.gutenberg.org>, EBook #552.

*long, years*, ou *long ages*, plutôt qu'une expression plus exacte comme *three days*.

Ce problème ne sera pas réglé ici ; je voudrais seulement remarquer que l'agrammaticalité de (44) ne disparaît pas si on suppose deux types de *depuis* différents : le *depuis<sub>t</sub>*, qui prend des compléments localisants, devrait être en principe compatible avec un complément de type *il y a X temps*. J'en conclus que l'agrammaticalité de phrases comme (44a-b) ne constitue pas seulement un problème pour cette formalisation unifiée de *depuis*, mais qu'elle est problématique pour toute formalisation de ce type d'adverbes.

Selon les critères de sélection du complément, les adverbes de type *depuis* du français et de l'allemand forment un groupe, tandis que *since* et *desde* en forment un second. Il y a cependant d'autres critères, où les distinctions suivent la frontière entre les langues romanes et germaniques.

Parmi ces propriétés, que nous allons explorer de suite, se trouvent la disponibilité d'utilisations « futures », la possibilité d'avoir une frontière droite différente du moment P, et la disponibilité d'utilisations proprement spatiales de ces adverbiaux.

### 2.2.2 La borne droite de l'intervalle de *depuis*

Dans tous les cas que nous avons vus jusqu'à maintenant, la borne droite de l'intervalle dénoté par *depuis* + complément était donnée par le point P, qui coïncide dans le cas d'un *présent* ou d'un *présent parfait* avec le moment de l'énonciation.

Ni en anglais ni en allemand il n'est possible de marquer la borne droite de l'intervalle par une expression localisante explicite :

- (46) a. \*John has been in Boston since Friday until Monday.  
 b. \*Hans ist seit Freitag bis Montag in Boston (gewesen)<sup>22</sup>.  
 H. est depuis vendredi jusque lundi à Boston (été).

Le problème ne semble pas être dû à une interprétation de *lundi* en tant que *lundi dernier* : même si l'on marque explicitement qu'il s'agit du lundi à venir, (46) reste au moins très étrange :

- (47) ??/\*Hans ist seit Freitag bis nächsten Montag in Boston.  
 H. est depuis vendredi jusque prochain lundi à Boston.

Seulement si on coordonne le constituant *depuis* avec le constituant *jusque*, on arrive à un résultat grammatical :

- (48) Hans ist seit Freitag und bis nächsten Montag in Boston.  
 H. est depuis vendredi et jusque prochain lundi à Boston.

Cela semble d'ailleurs être une condition nécessaire pour la grammaticalité de phrases comme (48) que l'intervalle dénoté par *depuis* aille au moins jusqu'au moment de l'énonciation. Si ce n'est pas le cas, la phrase reste agrammaticale :

22. Cet exemple est aussi mauvais avec le *Präsens* qu'avec le *Perfekt*.

- (49) \**Hans ist seit Freitag und bis gestern in Boston.*  
 H. est depuis vendredi et jusque hier à Boston.

En revanche, des phrases comme (47) et (49), qui sont entièrement agrammaticales en anglais et en allemand sont parfaitement acceptables en espagnol, et à un degré certes moindre, également en français :

- (50) a. *Pepe estuvo en París desde Navidad hasta el verano.*<sup>23</sup>  
 P. fut à Paris depuis Noël jusque le automne.  
 b. Chaque dimanche soir, pendant l'hiver, le phare du Rocher-aux-Oiseaux rallume ses feux depuis sept heures jusqu'à neuf heures.<sup>24</sup>

Comme le montre García Fernández (1999), il est possible d'adjoindre une borne droite autre que P pour un intervalle *desde* seulement si la borne gauche est formée par une expression localisante. Si on a une expression temporelle durative en tant que complément de *desde*, l'éventualité de la phrase principale doit aller au moins jusqu'au point P :

- (51) a. \**Pepe trabajaba en la tesis desde hacía dos años hasta el día*  
 P. travaillait en la thèse depuis il y a deux ans jusque le jour  
*anterior.*  
 antérieur.  
 b. \**Vivió con su hermana desde hace tres años hasta hace dos años.*  
 Vécut avec sa sœur depuis il y a trois ans jusque il y a deux ans.  
 c. *Vivió con su hermana desde la muerte de su marido hasta hace*  
 Vécut avec sa sœur depuis la mort de son mari jusque il y a  
*dos semanas.*  
 deux semaines.  
 « Elle a vécu avec sa sœur à partir de la mort de son mari et jusqu'il y  
 a deux semaines. »

Si l'agrammaticalité de (51a) était uniquement due à une incompatibilité aspectuelle entre l'*imperfecto* de l'espagnol et la possibilité d'adjoindre des expressions temporelles qui délimitent explicitement une telle éventualité, (51b) devrait être grammatical. Or, il ne l'est pas. Cependant, si on change le complément duratif de *desde* en complément non-duratif, (51b) devient grammatical. C'était donc bien le complément de *desde* qui causait l'agrammaticalité de (51b). Notons que la nature du complément de la borne droite ne semble jouer aucune rôle, puisque *jusque* + complément duratif produit un résultat grammatical en (51c).

Un phénomène étroitement lié à la disponibilité d'une borne droite différente de P est la possibilité d'avoir des intervalles de *desde* avec une dénotation future.

En anglais et en allemand, on ne peut utiliser *desde* qu'en cas d'une antériorité par rapport à un point de perspective établi. Ainsi, les phrases qui manquent d'un

23. Exemple de García Fernández (1999), p. 3196.

24. Exemple tiré de « *Les Îles* », de Narcisse-Henri-Edouard Faucher de Saint-Maurice ; source : <http://www.gutenberg.org>, EBook #14828.

tel point sont agrammaticales avec *depuis*, tandis que celles qui en disposent sont grammaticales :

- (52) a. \*I will do sports since tomorrow.  
Interprétation désirée : « À partir de demain, je ferai du sport. »
- b. \**Seit morgen rauche ich nicht mehr.*  
Depuis demain fume je NEG plus.
- c. ?Tomorrow at three o'clock, I will have been swimming since one o'clock.<sup>25</sup>
- d. *Morgen um drei werde ich seit zwei Stunden schwimmen.*  
Demain à trois deviens je depuis deux heures nager.  
« Demain à trois heures (de l'après-midi), je nagerai (déjà) depuis deux heures [mesure]. »

La différence fondamentale entre (52a-b) et (52c-d) est que, dans les deux premiers cas, nous n'avons pas de point P postérieur au moment de l'énonciation qui nous donnerait une borne droite à l'intervalle de *depuis*. En revanche, nous connaissons dans les quatre cas la borne gauche de l'intervalle de *depuis*, qui est située dans l'avenir. En l'absence d'une borne droite, (52a-b) sont agrammaticaux. Pour (52c-d), nous avons établi une borne droite pour l'intervalle de *depuis*, à savoir *demain à trois heures*, qui ne coïncide pas avec la frontière gauche de l'intervalle, qui doit se situer *demain à 1 heure*. Ainsi, tout va bien, et les phrases sont grammaticales.

Contrairement à l'anglais et à l'allemand, des exemples du type (52a-b) sont parfaitement grammaticales en espagnol :

- (53) *Desde mañana será obligatorio el uso del casco.*  
Depuis demain sera obligatoire le us du casque.  
« À partir de demain, l'utilisation du casque sera obligatoire. »

Le français est comparable à cet égard plutôt à l'anglais et à l'allemand qu'à l'espagnol, puisqu'il n'admet pas *depuis* dans de tels contextes :

- (54) \*Le port du casque sera obligatoire depuis demain.

Cependant, comme le français permet une borne droite arbitrairement donnée, on n'a pas forcément besoin d'un point R établi dans le contexte, pourvu que l'intervalle de *depuis* soit fermé par une expression temporelle explicite comme en (55) :

- (55) Octave sera absent depuis demain jusqu'à lundi soir.

(55) appartient, selon le jugement de la grande majorité de mes informateurs, à un style de langage quelque peu vieilli. Une telle tournure reste cependant possible. Mais il semble que cette tournure ne soit plus très productive, de là vient probablement aussi l'agrammaticalité de (54).

---

25. Je pense que cette phrase est étrange essentiellement pour des raisons pragmatiques : pourquoi ne pas dire tout simplement qu'on va nager à partir de une heure ? Si on remplaçait *since one o'clock* par *for the last two hours*, ce serait certainement plus idiomatique.

Pour l'anglais ou l'allemand, la présence ou l'absence d'une borne droite ouverte à l'intervalle de *depuis* ne change pas l'agrammaticalité de la phrase. Mais cela n'est guère surprenant, puisqu'on ne pouvait déjà pas fermer arbitrairement la borne droite pour des utilisations dans le passé.

- (56) a. \*John will be in Boston since tomorrow until Monday.  
 b. \**Hans wird seit morgen bis Montag in Boston sein.*  
 H. devient depuis demain jusque lundi à B. être.

De cette possibilité de délimiter ouvertement l'intervalle de *depuis* par un adverbial qui ne localise pas le point de perspective dépend encore une autre propriété des adverbes de type *depuis*, à savoir la capacité d'avoir une vraie utilisation spatiale.

### 2.2.3 Utilisations spatiales de *depuis*

En anglais et en allemand, les adverbes du type *depuis* peuvent avoir des compléments qui dénotent des entités spatiales. Cependant, cette utilisation est assez restreinte et peut être dérivée sans problème des caractéristiques temporelles de l'adverbe. Supposons pour les phrases en (57) un contexte dans lequel le locuteur et John vont ensemble en train de Strasbourg à Paris :

- (57) a. John hasn't said a word since Strasbourg.  
 b. \*John hasn't said a word since 100 miles.  
 c. *John hat seit Straßburg kein Wort mehr gesagt.*  
 J. a depuis S. aucun mot plus dit.  
 d. *John hat seit 100 km kein Wort mehr gesagt.*  
 J. hat seit 100 km aucun mot plus dit.

(57) nous montre que les restrictions de sélection de ces adverbes pour les entités spatiales qui en sont les compléments sont exactement les mêmes que celles que nous avons déjà vues pour les utilisations temporelles. Pour l'anglais *since*, seuls des compléments localisants sont possibles (*hier, Paris*), tandis que l'allemand *seit* accepte indistinctement les compléments localisants et duratifs, pour les expressions temporelles aussi bien que pour les expressions spatiales.

Ce comportement de *since* et de *seit* s'explique sans problème si on accepte une ontologie des événements dans le style Davidsonien (cf. Maienborn (à paraître)). Un événement est une entité qui est située dans le temps, et qui dispose d'une trace temporelle. Et, additionnellement, au moins pour certaines éventualités, elle est située également dans l'espace. On pourra donc parler d'une « trace spatiale » d'un événement. Cependant, il n'y a pas d'isomorphisme générale entre la trace spatiale et la trace temporelle, c'est-à-dire qu'on ne pourra pas forcément trouver, si on connaît

la localisation spatiale d'un événement, sa localisation temporelle<sup>26</sup>. C'est pourtant d'un tel isomorphisme que nous aurons besoin pour que des phrases comme (57) soient possibles : il faut qu'à chaque élément de la trace spatiale, on puisse associer un élément unique de la trace temporelle. Cela explique pourquoi les contextes dans lesquels on peut avoir des compléments à dénotation spatiale pour *since* et *seit* sont assez restreints, et pourquoi un voyage en train fournit un contexte acceptable.

Ces usages spatiaux « parasites » existent également en français et en espagnol, mais on trouve dans ces deux langues des utilisations spatiales qui ne peuvent pas être dérivées à partir des utilisations temporelles par le biais d'une trace spatiale d'événement :

- (58) a. La France s'étend depuis les Alpes jusqu'à l'Océan.<sup>27</sup>  
 b. *Desde Madrid hasta Aranjuez hay siete leguas.*<sup>28</sup>  
 Depuis M.           jusque A.           il y a sept leguas.  
 « Le chemin de Madrid à Aranjuez est long de sept leguas. »

De tels exemples sont complètement exclus en anglais ou en allemand :

- (59) a. \*France reaches since the Alps until the Ocean.  
 b. \**Frankreich reicht seit den Alpen bis zum Ozean.*  
 F.                   s'étend depuis les Alpes jusque à le Océan.

La proposition de Maienborn est que certains états sont situés dans le temps et l'espace, et d'autres uniquement dans le temps. Ainsi, un état comme *s'étendre\_depuis\_les\_Alpes\_jusqu'à\_l'Océan(f)* serait un état non situable dans l'espace : il ne permet par exemple pas d'être modifié par une expression spatiale localisante, comme à *Strasbourg*. Quoi qu'il en soit, l'*Aktionsart* des prédicats n'est pas en jeu : Si les éventualités sous négation sont des états — ce qui est une supposition standard —, les exemples en (59), (58) ainsi qu'en (57) partagent la même *Aktionsart*. Cette propriété n'est donc pas en jeu pour expliquer la grammaticalité ou agrammaticalité de tels exemples en anglais et en allemand.

On pourrait supposer par contre que dans ces deux langues germaniques, des phrases comme (59) sont agrammaticales tout simplement parce qu'on ne peut pas

26. La trace temporelle a certaines propriétés qui la distinguent très clairement de la trace spatiale. Nous pouvons établir une fonction d'une position de la trace temporelle d'un événement vers une position de la trace spatiale de cet événement, mais l'inverse n'est pas toujours possible. Il peut y avoir très facilement des cas où la position spatiale d'un événement est associée à plusieurs positions temporelles de cet événement. Supposons par exemple un événement *course de Marathon*, qui se déroulerait sur un parcours circulaire à parcourir trois fois par les participants. Dans ce cas, il y aura pour chaque position sur la trace spatiale trois positions successives sur la trace temporelle. Comme une fonction assigne par définition un seul élément de la portée à chaque élément de son domaine, on ne peut dans ce cas pas construire de relation bi-univoque entre trace temporelle et trace spatiale.

27. Exemple tiré de Grevisse & Goose (1993), §1010.

28. Exemple tiré de de Bruyne (1999), p. 668.

fermer arbitrairement l'intervalle dénoté par l'adverbial *depuis*, afin que la borne droite ne soit pas identique à P.

Cela ne peut néanmoins pas être l'explication complète. Si ce qui bloque (59) en anglais et allemand était uniquement l'impossibilité de donner une borne droite explicite, on s'attendrait à ce qu'il soit possible dans ces deux langues d'avoir de telles utilisations spatiales, pourvu qu'il existe une borne droite qui coïnciderait avec un centre déictique ou anaphorique spatial (qui serait en quelque sorte l'équivalent spatial du point P), un *ici* ou *là* bien établi dans un certain contexte.

Des exemples de ce type sont très fréquents en français. Ainsi, dans les médias, on entend souvent des phrases comme (60) :

(60) George Bush nous parle depuis la Maison Blanche.

(60) peut avoir un sens analogue à (57), c'est-à-dire que Georges Bush n'a pas arrêté de parler depuis que le locuteur et les allocutaires ont quitté la Maison Blanche en sa compagnie. Mais additionnellement, (60) peut signifier que Georges Bush est en train de nous parler, que l'endroit d'où il parle est la Maison Blanche, et que les allocutaires se trouvent à un autre endroit (ou à d'autres endroits). Ce qui semble important pour cette sorte d'utilisations est qu'il y ait un chemin de Georges Bush à l'allocutaire, et qu'on puisse construire un chemin pour chaque couple Georges Bush – allocutaire tel que les paroles l'empruntent.

Les traductions anglaise et allemande de (60), présentées respectivement en (61a) et (61b), si elles peuvent bien avoir le premier sens, celui d'un président parlant depuis qu'il a quitté la Maison Blanche, ne peuvent pas revêtir le second sens, où le président américain est en train de parler à la Maison Blanche, et où le chemin dénoté par *depuis la Maison Blanche* est celui qui mène de Bush à ses allocutaires.

- (61) a. George Bush has been speaking to us since the White House.  
 b. *George Bush spricht zu uns seit dem Weißen Haus.*  
 G. B. parle à nous depuis la Blanche Maison.

L'impossibilité d'obtenir la seconde interprétation, malgré un chemin aussi évident en (61) qu'en (60), me semble être un indice fort pour dire que les adverbes de type *depuis* en anglais et en allemand disposent d'une restriction de sélection sur des chemins temporels ou dérivables à partir d'un chemin temporel.

La condition minimale pour la dénotation du complément d'un adverbe de type *depuis* n'est donc pas de dénoter un intervalle temporel ; cela ne constitue qu'un cas spécial. La condition minimale est de dénoter une entité qui est constituée en chemin, tel que défini en (62) :

- (62) a. Adjacence ( $\infty$ ) :  
 (i)  $\forall x, y [x \infty y \rightarrow \neg x \otimes y]$   
 Si  $x$  est adjacent à  $y$ , ils ne se chevauchent pas.  
 (ii)  $\forall x, y [(x \infty y \wedge y \leq z) \rightarrow (x \infty z \vee x \otimes z)]$   
 Si  $x$  est adjacent à  $y$  et  $y$  est une sous-partie de  $z$ , alors ou bien  $x$  est adjacent à  $z$  ; ou bien  $x$  chevauche  $z$

- b. L'ensemble des éléments convexes est l'ensemble maximal tel que  
 $\forall x, y, z [(y, z \leq x \wedge \neg y \otimes z \wedge \neg y \infty z) \rightarrow \exists u [u \leq x \wedge u \infty y \wedge u \infty z]]$   
 Tous les éléments convexes qui ne se chevauchent pas et ne sont pas non plus adjacents sont connectés par un élément convexe.
- c. Un chemin  $P$  est une structure d'adjacence linéaire, ou : un chemin est l'ensemble maximal tel que  
 $\forall x, y, z \in P [(y, z \leq x \wedge \neg y \otimes z \wedge \neg y \infty z) \rightarrow \exists ! u \in P [u \leq x \wedge y \infty u \infty z]]$   
 Pour n'importe quels deux sous-chemins  $y$  et  $z$  de  $x$ , qui ne se chevauchent pas et ne sont pas adjacents, il existe exactement un sous-chemin  $u$  tel qu'il est adjacent à  $x$  et à  $y$ .

Pour les compléments de *depuis* et *desde*, cela semble être suffisant. En effet, on peut aussi avoir dans le complément de *depuis* ou *desde* une hiérarchie convexe (c'est-à-dire qui contient tous les éléments entre les positions extrêmes dénotées par les compléments respectifs de *depuis* et *jusque*) :

- (63) a. Ils sont tous contre moi, depuis le concierge jusqu'au PDG !  
 b. *Desde el botones hasta el director general estaban de*  
 depuis le garçon de courses jusque le directeur général étaient de  
*acuerdo en eso.*<sup>29</sup>  
 accord en cela.  
 « Depuis le garçon de courses jusqu'au PDG, tout le monde était d'accord à ce sujet. »

En tant que seconde conclusion, on peut dire que le point de perspective (ou son équivalent spatial) n'est pas forcément la borne droite de l'intervalle dénoté par l'adverbial de *depuis*. Pour le français et l'espagnol, cela ne constitue qu'une interprétation par défaut de la frontière droite. Il faudra donc modifier la représentation sémantique de *desde* (supposée valable pour tous les adverbes de type *depuis*) que j'avais donnée en (37), et y supprimer la référence à la borne droite de l'intervalle. En effet, pour *depuis* et *desde*, si la borne gauche est donnée par le (ou calculé à partir du) complément de l'adverbe, la borne droite peut en principe être un intervalle quelconque. Pour l'anglais et l'allemand cependant, la borne droite de l'intervalle dénoté par l'adverbial de type *depuis* est toujours le point de perspective, ainsi la sémantique donnée en (37) semble être la bonne pour ces deux langues germaniques. Il faut cependant spécifier que *since* ne supporte pas l'ajout d'un opérateur implicite  $\text{hæe}$ , et accepte donc exclusivement les compléments localisants.

Cette étude de la sémantique des adverbes de type *depuis* nous a donné une base solide pour affronter maintenant la question de l'interaction de ces expressions adverbiales avec le *parfait*, et les lectures qui en surgissent.

29. Exemple tiré de Pavón Lucero (1999), p. 596.



## 2.3 L'interaction entre le *parfait* et *depuis*

L'intérêt central de l'étude de l'interaction entre les *parfaits* et les adverbes de type *depuis* est que ces adverbes fournissent un milieu d'observation relativement contrôlé : comme *depuis* spécifie l'intervalle d'assertion, un paramètre très important est fixé dans ces contextes.

Cette section est structurée comme suit : j'introduirai d'abord quelques concepts méréologiques pour la description de prédicats d'éventualités, qui nous seront indispensables pour la suite. Puis, j'étudierai des exemples lecture par lecture, en commençant par la lecture universelle, puis la lecture résultative, et finalement la lecture existentielle.

Je montrerai comment l'aspect détermine ces lectures, et comment des paramètres pragmatiques entrent en jeu. Cela sera notamment le cas pour les lectures universelles, qui seront expliquées en tant qu'effets pragmatiques apparaissant dans un nombre de contextes très limités, mais également pour les lectures existentielles dans le cas de l'allemand, où l'aspect n'est pas morphologiquement marqué.

### 2.3.1 Propriétés de descriptions d'éventualités

Pour expliquer un certain nombre de phénomènes dans cette section, et surtout les restrictions de sélection des compléments de *depuis* envers le groupe verbal, je dois fournir ici une caractérisation plus précise des propriétés d'*Aktionsart* que la description très intuitive que j'avais présentée dans le premier chapitre (distinction entre téléques vs. atéliques, états vs. éventualités dynamiques, et duratifs vs. ponctuels).

Ces propriétés ont fait l'objet d'un grand nombre de travaux à partir de l'article fondateur de Bach (1986)<sup>30</sup>, notamment par Krifka (1992, 1998), Kiparsky (1998b) et Rothstein (2004). Ces articles ont permis de raffiner et préciser considérablement la taxinomie des *Aktionsarten*.

Je présenterai d'abord les caractérisations de prédicats d'éventualités (et autres) établies dans Kiparsky (1998b), et puis je passerai à la classification plus précise de Rothstein (2004).

Kiparsky (1998b, p. 284) établit une distinction basique entre prédicats d'éventualités homogènes et non-homogènes. Un prédicat est homogène si et seulement si il est à la fois divisif et cumulatif, mais non pas divers. Ces trois dernières notions sont définies comme suit :

- (64) a. Un prédicat  $P$  est DIVISIF ssi  
 $\forall x[P(x) \wedge \neg atom(x) \rightarrow \exists y[y \sqsubset x \wedge P(y)]]$   
 $P$  est divisif ssi pour tout  $x$  tel que  $x$  a la propriété  $P$  et que  $x$  n'est pas un élément atomique de  $P$ , alors il existe un  $y$  qui est une sous-partie stricte de  $x$  et qui a également la propriété  $P$ .

---

30. Bach (1986) est une application de la théorie des pluralités de Link (1983/2000) au domaine des éventualités.

- b. Un prédicat  $P$  est CUMULATIF ssi  
 $\forall x[P(x) \wedge \neg \text{sup}(x, P) \rightarrow \exists y[x \sqsubset y \wedge P(y)]]$   
 $P$  est cumulatif ssi pour tout  $x$  tel que  $x$  a la propriété  $P$  et que  $x$  n'est pas l'élément maximal de  $P$ , alors il existe un  $y$  tel que  $x$  est une sous-partie stricte de  $y$  et que  $y$  a également la propriété  $P$ .
- c. Un prédicat  $P$  est DIVERS ssi  
 $\forall x \forall y [P(x) \wedge P(y) \wedge x \neq y \rightarrow \neg x \sqsubset y \wedge \neg y \sqsubset x]$   
 $P$  est divers ssi pour tout  $x$  et pour  $y$  tel que  $x$  et  $y$  ont la propriété  $P$ , et que  $x$  et  $y$  ne sont pas identiques, alors il est le cas que  $x$  n'est pas une sous-partie stricte de  $y$ , et  $y$  n'est pas une sous-partie stricte de  $x$ .

Regardons maintenant d'un peu plus près les conditions en (64). Dans la définition précisant la notion de divisivité, nous avons une condition spécifiant que  $x$  ne doit pas être une partie atomique de  $P$ . Cette restriction est là pour éviter le problème des parties minimales. Prenons le prédicat **eau**. Si nous avons un verre plein d'eau, on peut certainement dire que son contenu est dans la dénotation d'**eau**. Si nous en enlevons la moitié, ce qui reste dans le verre est certainement aussi dans la dénotation d'**eau**. Mais on ne peut pas continuer cette opération indéfiniment : tôt ou tard, il ne restera qu'une molécule d'eau (notre  $x$ ), et si on en enlève la moitié, le résultat (le  $y$ ) ne sera plus dans la dénotation d'**eau**. Si nous éliminons le niveau (sub-)atomique de nos considérations, nous pourrions cependant continuer à dire que **eau** est un prédicat à référence divisive.

(64b) contient la restriction selon laquelle  $x$  ne doit pas être l'élément maximal (le « suprémum ») du prédicat  $P$ . Cette contrainte est en quelque sorte symétrique à la contrainte contre les éléments atomiques : elle vise à éviter le problème des parties maximales. Supposons que  $x$  soit toute l'eau dans notre modèle (ou monde). Alors il n'y aura pas de  $y$  tel que  $y$  tombe sous la dénotation d'**eau** et que  $x$  soit une sous-partie stricte de  $y$ . Alors, bien que pour n'importe quelles autres quantités d'eau, mettons  $a$  et  $b$ , si on les met ensemble,  $a + b$  sera toujours de l'eau, cet exemple de la partie maximale empêchera **eau** d'être cumulatif. La contrainte pour  $x$  de ne pas être un élément maximal nous permet de garder **eau** comme prédicat cumulatif.

Les contraintes contre les éléments atomiques et maximaux font que les prédicats qui n'ont que des éléments atomiques (c'est ce que Kiparsky suppose pour les noms propres) sont trivialement cumulatifs et divisifs. Ces prédicats qui satisfont trivialement la divisivité et la cumulativité sont les prédicats divers, et Kiparsky (1998b) les exclut ainsi des prédicats à référence homogène.

La propriété d'homogénéité est pertinente pour l'interaction de *depuis* avec un temps grammatical à deux égards. Premièrement, il a été maintes fois remarqué pour l'allemand (cf. par exemple von Stechow, 2002) qu'une phrase avec *depuis* admet le *présent* seulement si l'événement de la phrase principale est homogène, ou peut être rendu homogène par un processus de coercion. La même chose est vraie pour le français. Prenons quelques exemples :

- (65) a. *Kunigunde schläft seit fünf Minuten.*  
 Kunigunde dort depuis cinq minutes.
- b. ?*Kunigunde schläft seit fünf Minuten ein.*  
 Kunigunde dort depuis cinq minutes en.  
 « Kunigunde s'endort depuis cinq minutes. »
- c. ??*Kunigunde gähnt seit gestern dreimal.*  
 Kunigunde baille depuis hier trois fois.  
 « Depuis hier, Kunigunde baille trois fois. »

(65a) est acceptable sans problèmes. (65b) l'est déjà plus difficilement, et seulement à condition qu'on le comprenne en tant qu'achèvement de degré (angl. « *degree achievement* »). Quant à (65c), une possibilité sous laquelle cette phrase est acceptable est si *bailier trois fois* se rapporte à une période contextuellement saillante : avant, Kunigunde baillait deux fois par heure, maintenant elle baille trois fois (par heure). Ainsi, on obtient une homogénéisation du prédicat par itération (ou par une disposition ou habitude attribuée au sujet de la phrase). Les effets de sens décrits en (65b-c) peuvent se comprendre comme effets de coercion.

*Dormir* est une éventualité homogène : si on a une éventualité appartenant à la dénotation de *dormir*, mettons Kunigunde qui dort entre dix heures et minuit, toute sous-partie de cette éventualité (par exemple la première heure) sera également une éventualité qu'on pourra désigner par *dormir*. Cela signifie que *dormir* est divisif. Supposons maintenant une éventualité qui peut être décrite comme « Kunigunde dort de dix heures à onze heures », et une deuxième éventualité décrite comme « Kunigunde dort de onze heures à minuit ». On a donc deux éventualités qui tombent sous la dénotation de *dormir*. Si nous joignons ces deux éventualités, nous pouvons construire une éventualité plus grande, à savoir « Kunigunde dort de dix heures à minuit », et le résultat de cette union sera une éventualité appartenant toujours à la dénotation de *dormir*. *Dormir* est donc également cumulatif. Comme on l'a déjà vu, *dormir* ne s'applique pas seulement aux situations atomiques, donc *dormir* n'est pas divers. Ainsi, étant divisif, cumulatif, mais non pas divers, *dormir* est une éventualité homogène.

Regardons maintenant *s'endormir*. Cette éventualité n'est pas, normalement, homogène. Supposons une éventualité quelconque qui peut être décrite comme *s'endormir*. Il n'est pas vrai qu'une sous-partie quelconque de cette éventualité tombe sous la dénotation de *s'endormir*, si nous entendons par là le passage d'une personne d'un état (plus ou moins) éveillé à un état de sommeil. Donc, *s'endormir* n'est pas divisif, et a fortiori, *s'endormir* n'est pas homogène. Par contre, il existe des moyens par lesquels on peut « homogénéiser » une telle éventualité non-homogène : on peut interpréter *s'endormir* comme « devenir toujours plus fatigué », ou bien, on peut faire une répétition (non-bornée) d'éventualités de *s'endormir* et de se réveiller.

*Bailier trois fois* n'est pas non plus une éventualité homogène : une éventualité de *bailier trois fois* n'est pas divisive. Mais, comme pour *s'endormir*, il existe des stratégies pour homogénéiser cette éventualité. L'une d'entre elles consiste à interpréter *bailier trois fois* par rapport à un intervalle, ce qui peut donner lieu à des interpré-

tations du type « habituellement, elle baille trois fois par heure ». Et les habitudes sont des états, et sont donc homogènes.

Le deuxième point pour lequel cette distinction entre prédicats d'éventualités à référence homogène ou non-homogène est pertinent sont les restrictions de sélection du complément de *depuis*. Si le complément de *depuis* est une expression localisante, il ne semble pas y avoir de contrainte quant à la nature homogène ou non du prédicat principal de la phrase :

- (66) a. Cunégonde travaille ici depuis midi.  
 b. Cunégonde n'a pas arrêté de parler depuis midi.  
 c. Cunégonde est partie depuis midi.  
 d. Cunégonde a mangé trois pommes depuis midi.

*Travailler* est clairement un prédicat homogène; la négation de *arrêter\_de\_parler* est également homogène; et l'état résultant de partir — en tant qu'état — est homogène aussi. En revanche, *manger\_trois\_pommes* n'est clairement pas une éventualité homogène (à moins de prendre l'état conséquent). La nature du prédicat dans le cas de *depuis* + complément localisant n'a donc pas d'influence quant à l'acceptabilité d'une telle phrase (et le temps grammatical n'y est pour rien non plus).

La situation n'est pas la même avec une expression durative comme complément de *depuis*. Seuls les prédicats homogènes sont possibles dans un tel contexte :

- (67) a. Cunégonde travaille ici depuis deux jours  
 b. Cunégonde n'a pas arrêté de parler depuis deux jours.  
 c. Cunégonde est partie depuis deux jours.  
 d. ??/\*Cunégonde a mangé trois pommes depuis deux jours.

Pour (67a-c), on n'obtient aucune différence d'acceptabilité par rapport à (66a-c). Mais (67d) est très nettement moins bon que (66d)<sup>31</sup>, voire agrammatical.

Une distinction entre prédicats homogènes et non-homogènes est capable de rendre compte de cette distribution. Mais nous allons rencontrer en section 2.3.4 (p. 128) des faits pour lesquels la distinction entre prédicats homogènes et non-homogènes d'après Kiparsky ne suffira pas. Pour cela, je vais introduire maintenant la terminologie de Rothstein (2004), qui subdivise encore plus les notions qu'on avait vues en (64).

Pour rendre compte de l'atélicité, Rothstein (2004, p. 9) définit la propriété de S-cumulativité, qui est donnée comme suit :

- (68) Un prédicat d'éventualité  $P$  est S-cumulatif ssi  
 $\exists e \exists e' [P(e) \wedge P(e') \wedge \neg e \sqsubseteq e' \wedge \forall e \forall e' [P(e) \wedge P(e') \wedge R(e, e') \rightarrow P^S(e \sqcup e')]]$

31. La lecture pertinente pour (67d) est la lecture existentielle, où l'éventualité *manger\_trois\_pommes* a lieu à l'intérieur de l'intervalle dénoté par *depuis* + complément. Une lecture résultative est possible, mais la raison en est que l'état de parfait est — par sa nature même d'état — homogène.

Regardons cette formule étape par étape. Premièrement, Rothstein requiert qu'un prédicat S-cumulatif puisse s'appliquer à au moins deux éventualités qui sont au moins partiellement disjointes — elles peuvent avoir une partie en commun, mais il ne faut pas que l'une soit une sous-partie de l'autre. Puis, pour n'importe quelles éventualités  $e$  et  $e'$  qui peuvent être décrites par  $P$ , et qui sont dans une relation contextuelle  $R$  appropriée, on doit pouvoir construire par une opération de somme  $S$  une entité unique qui combine  $e$  et  $e'$  et qui peut être décrite par  $P$ .

L'intuition derrière la notion de S-cumulativité est que l'on peut joindre deux éventualités atéliques pour en faire une nouvelle éventualité atélique (comme nous l'avons déjà fait ci-dessus). Si nous avons par exemple une éventualité de *courir*, qui dure de 2 heures à 3 heures, et une autre éventualité de *courir*, qui dure de 3 heures à 4 heures, nous pouvons sous certaines conditions en faire une nouvelle éventualité de *courir* qui dure de 2 heures à 4 heures. Parmi ces conditions pour unifier les éventualités (dont la relation  $R$  doit rendre compte en (68)) figurent notamment l'identité des participants à l'éventualité, et une adjacence temporelle (dans le sens de Krifka, donnée en (62), à la page 108) que nous avons requise ici explicitement en spécifiant les bornes des éventualités à fusionner.

Puis, Rothstein introduit toute une série de différents degrés d'homogénéité : l'homogénéité très faible, l'homogénéité faible et l'homogénéité forte<sup>32</sup>.

- (69) a. Un prédicat  $P$  est très faiblement homogène ssi  
 $\exists x[P(x) \rightarrow \exists y[y \sqsubseteq x \wedge y \neq x \wedge P(y)]]$   
 Il existe un  $x$  tel qu'il peut être décrit par  $P$ , et il y a au moins un élément  $y$  non-identique à  $x$  et qui est une sous-partie de  $x$ , tel que  $y$  est inclus dans la dénotation de  $P$ .
- b. Un prédicat  $P$  est faiblement homogène ssi  
 $\forall x[P(x) \rightarrow \exists y[y \sqsubseteq x \wedge y \neq x \wedge P(y)]]$   
 Pour tout  $x$  qui peut être décrit par  $P$ , il existe une sous-partie  $y$  de  $x$ , non-identique à  $x$ , telle que  $y$  est inclus dans la dénotation de  $P$ .
- c. Un prédicat  $P$  est fortement homogène ssi  
 $\forall x[P(x) \rightarrow \forall y[y \sqsubseteq x \wedge y \neq x \wedge P(y)]]$   
 Pour tout  $x$  qui peut être décrit par  $P$ , toutes les sous-parties  $y$  de  $x$ , et qui sont non-identiques à  $x$ , sont telles que  $y$  peut être décrit par  $P$ .

Commençons par les prédicats fortement homogènes : ce sont ceux qui correspondent à la définition de l'homogénéité que donne Kiparsky (1998b). Rothstein n'introduit cependant pas de condition pour éviter explicitement le problème des parties minimales. Les états correspondent clairement à cette définition, et les activités seulement si on ignore le problème des parties minimales (Rothstein (2004, p. 10s.) compte les activités comme *courir* parmi des prédicats d'éventualité fortement homogènes).

Passons à présent aux prédicats d'éventualité faiblement homogènes. Dans cette classe se trouvent certaines éventualités téliques comme *aller\_à\_Paris*. Pour toute éventualité qu'on peut décrire ainsi, il y aura au moins une sous-partie stricte qui

32. Définitions en (69) tirées de Rothstein (2004), p. 10.

sera elle-même une éventualité de `aller_à_Paris` : toute sous-partie finale répond à ce critère.

La définition des prédicats d'éventualités très faiblement homogènes est supposée être le complément des prédicats d'éventualité quantiques, définis en (70)<sup>33</sup> :

- (70) Un prédicat  $P$  est quantique ssi  
 $\forall x \forall y [P(x) \wedge P(y) \rightarrow [x \sqsubseteq y \rightarrow x = y]]$   
 Pour tout  $x$  et tout  $y$ , si  $x$  et  $y$  peuvent être décrits par  $P$ , et si  $x$  est une sous-partie de  $y$ , alors  $x$  et  $y$  sont identiques.

Un exemple de prédicat quantique est `manger_trois_pommes` : si  $x$  tombe sous la dénotation de ce prédicat, et que  $y$  est une sous-partie (non stricte) de  $x$ , alors  $x$  sera identique à  $y$ .

Maintenant que nous avons ces définitions, nous disposons des outils nécessaires pour la discussion qui suivra, et nous pouvons passer à l'étude de l'interaction du *parfait* avec l'adverbial *depuis* proprement dit.

Nous allons commencer par étudier les lectures universelles, puis nous examinerons (de façon plus rapide) les lectures résultatives, avant de passer aux lectures existentielles.

### 2.3.2 Les lectures universelles

Les lectures universelles posent un problème particulier aux théories du parfait qui supposent que la contribution du PARFAIT est une antériorité stricte. Une telle hypothèse est notamment défendue dans cette thèse, et il sera donc très important de régler ce problème.

Pour pouvoir mettre en lumière plus clairement les enjeux de cette interaction, je reviens à mon formalisme<sup>34</sup>. Pour simplifier un peu les choses, nous considérerons dans la partie empirique uniquement des phrases au *présent parfait*. Je prédis que les mêmes effets se produisent avec un *plus-que-parfait* et un *parfait futur*, puisque ces temps grammaticaux se distinguent du *présent parfait* seulement de par le trait TEMPS ABSOLU, qui n'a pas d'influence sur les lectures du *parfait*.

Je suppose, avec Pancheva (2003) et Pancheva & von Stechow (2004), que la représentation d'un *présent parfait* consiste en une fonction de TEMPS qui est séman-

33. Définition d'après Rothstein (2004), p. 10. Rothstein ne donne pas d'exemple d'un prédicat qui serait très faiblement homogène, mais qui manquerait d'être faiblement homogène. Brenda Laca (c.p.) a proposé pour le domaine nominal un prédicat comme *veste* : il existe des vestes à manches détachables, donc qui disposent d'une sous-partie qui est également une veste. Pour le domaine des éventualités, il existe une classe qui tombe parmi les prédicats faiblement homogènes triviaux : les prédicats qui échouent à avoir une dénotation dans un modèle raisonnable, comme `dessiner_un_cercle_carré`. Si ce sont en effet les seuls prédicats qui appartiennent à cette classe, et à aucune autre, la définition d'un prédicat très faiblement homogène ne me semble pas avoir un intérêt réel.

34. Une formalisation compositionnelle en  $\lambda$ -DRT sera présentée en annexe à ce chapitre, à partir de la page 136.

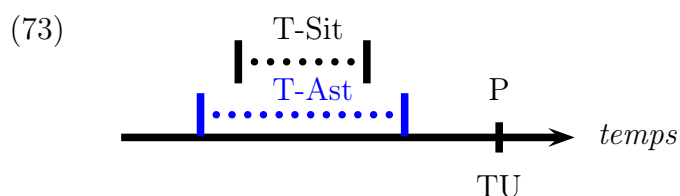
tiquement présent, une fonction PARFAIT, et une fonction d'ASPECT, comme illustré en (71).

$$(71) \quad [\text{Temps} [\text{PARFAIT} [\text{Aspect} [\text{Aktionsart}]]]]$$

Je diverge cependant de Pancheva & von Stechow quant à la dénotation du PARFAIT : pour moi, ce trait dénote une antériorité stricte de l'intervalle d'assertion par rapport au point de perspective, c'est-à-dire que l'intervalle d'assertion précède le point de perspective, et qu'il n'y a pas de chevauchement entre les deux intervalles, ou plus formellement :

$$(72) \quad \llbracket I \prec I' \rrbracket = \forall i \forall i' [i \in I \wedge i' \in I' \rightarrow i \prec i']$$

Je donne en (73) une représentation graphique d'un *présent parfait perfectif*<sup>35</sup> :



La relation entre le moment de l'énonciation (TU) et le point de perspective (P) est celui d'une identité ou d'une inclusion de TU en P (= temps PRÉSENT); la relation entre P et l'intervalle d'assertion (T-Ast) est celle d'une antériorité stricte (= PARFAIT). La relation entre T-Ast et la trace temporelle de l'éventualité est celle d'une inclusion (= PERFECTIF).

Je rappelle en outre que les adverbiaux de type *depuis* opèrent sur l'intervalle d'assertion, en spécifiant sa frontière gauche; la frontière droite de cet intervalle est donnée par P. Nous aurons donc :

$$(74) \quad \llbracket \text{depuis } X \rrbracket : \text{LB}(\text{T-Ast}) = X \wedge \text{RB}(\text{T-Ast}) = \text{P}$$

La borne gauche de T-Ast est donnée par  $X$  et la borne droite de T-Ast est donnée par P.

Un point problématique consiste à savoir comment il est possible que T-Ast soit strictement antérieur à P (condition de vérité du parfait) et qu'en même temps, P constitue la borne droite de T-Ast.

Il n'est pas impossible de rendre ces deux conditions compatibles. Cela dépendra essentiellement de notre façon de définir la borne d'un intervalle. On se retrouve devant le problème que s'était déjà posé Mittwoch : la borne fait-elle partie de l'intervalle ou non ? J'ai argumenté ci-dessus (dans la section 2.1.2) contre une solution qui distingue entre deux lectures clairement différentes (i.e., existentielle et univer-

35. J'omettrai dans tous ces exemples l'état de parfait introduit par le PARFAIT. Il compliquerait encore plus les diagrammes, et n'est pas indispensable pour obtenir les bonnes conditions de vérité en combinaison avec un adverbe de type *depuis*.

selle). En fin de compte, je crois que la solution à la fois la plus simple et la mieux adaptée pour les langues naturelles est de laisser la notion de « borne » dans un état vague. La borne d'un intervalle n'est donc pas forcément, dans cette formalisation, le sous-intervalle initial ou final, il peut s'agir également d'un intervalle adjacent au sous-intervalle initial ou final, mais qui ne fait pas partie de l'intervalle en question.

De cette manière, d'autres éléments grammaticaux — l'aspect et le parfait — et contextuels — la pragmatique — devront décider de l'interprétation inclusive ou exclusive de la borne. D'après nos observations en section 2.1.2, il ne me semble pas y avoir d'indices pour dire que ce flou est lié à une vraie ambiguïté sémantique de l'adverbe de type *depuis*.

Mais cela reste un problème de détail comparé à l'autre problème que pose la représentation que je viens d'esquisser ici : comment est-il possible d'obtenir dans un tel système une lecture universelle du parfait ? Je rappelle que la lecture universelle est définie comme suit : l'éventualité principale de la phrase est toujours en cours au point P. Cela est illustré dans le diagramme en (75) :



Je rappelle que, d'après ma formalisation, l'intervalle d'assertion est ordonné par une relation d'antériorité stricte (sans chevauchement possible) par rapport au moment P. Dans ce qui suit, j'expliquerai que cela est en effet désirable, et que cette formalisation n'est pas forcément en contradiction avec le diagramme en (75).

Tout d'abord, il faut souligner que d'après mon formalisme, il n'y a aucun lien direct entre le point P et la trace temporelle de l'éventualité. Tout ce que je dis est qu'il ne pourra pas y avoir d'assertion de l'éventualité pour P. Et cela constitue, d'après moi, un avantage, plutôt qu'un inconvénient. Cela veut dire que les lectures universelles du *parfait* sont des effets de sens pragmatiques, et qu'elles ne sont pas à dériver de la sémantique vériconditionnelle des *parfaits*.

Pour montrer qu'il n'y a pas d'assertion pour le moment P, on peut voir qu'un *parfait*, même le *present perfect progressive* de l'anglais, est compatible aussi bien avec une lecture universelle qu'avec une lecture non-universelle :

- (76) a. Jill has been living here, and maybe she still is.  
 b. Jill has been living here, but she's just moved to London.
- (77) a. Marie a travaillé toute la journée, et peut-être qu'elle veut encore continuer.  
 b. Marie a travaillé toute la journée, mais elle a arrêté il y a cinq minutes.
- (78) a. *Ha vivido solo desde que se murió su padre, y sigue viviendo solo.*<sup>36</sup>  
 A vécu seul depuis que se mourut son père, et continue vivant seul.  
 « Il a vécu seul depuis que son père est mort, et il vit toujours seul. »



- b. *Ha vivido solo desde que se murió su padre, pero ahora vive con su novia.*  
 A vécu seul depuis que se mourut son père, mais maintenant vit avec sa fiancée.  
 « Il a vécu seul depuis que son père est mort, mais maintenant il vit avec sa fiancée. »
- (79) a. *Otto hat den ganzen Tag lang gearbeitet, und vielleicht arbeitet er immer noch.*  
 O. a le entier jour long travaillé, et peut-être travaille il toujours encore.  
 « Otto a travaillé toute la journée, et peut-être qu'il travaille toujours. »
- b. *Otto hat den ganzen Tag lang gearbeitet, aber jetzt schläft er.*  
 O. a le entier jour long travaillé, mais maintenant dort il.  
 « Otto a travaillé toute la journée, mais maintenant il dort. »

S'il y avait une assertion pour le moment P, les exemples en (b) devraient être systématiquement mauvais ; or, ils ne le sont pas.

De plus, si le PARFAIT avait une sémantique XN, et que l'intervalle d'assertion contenait P, on attendrait fortement que l'interprétation par défaut d'un *parfait* serait au moins dans certains contextes une lecture universelle.

Dans une langue possédant un aspect progressif qu'on peut enchâsser en dessous d'un PARFAIT, l'analyse XN prédit que l'interprétation unique d'une telle forme est la lecture universelle, et qu'il y a une assertion pour P. Cependant, il ne semble pas y avoir intuitivement de synonymie quant à l'interprétation temporelle entre (80a) et (80b) (s'il y a une interprétation universelle, elle n'est pas très saillante) :

- (80) a. Jill has been living here.  
 b. Jill is living here.

Pour les parfaits dans des langues comme l'allemand, où l'aspect est une catégorie implicite, on s'attendrait à ce qu'une interprétation universelle soit possible si on a des états comme prédicats principaux. Mais cela n'est pas le cas.

---

36. (78a) semble être correct pour tout le monde ; mes informateurs originaires d'Amérique Latine n'acceptent cependant pas (78b). Cela indique fortement que, pour les locuteurs de l'espagnol américain, la lecture universelle n'est pas une inférence d'ordre pragmatique, mais bel et bien une inférence sémantique. Ce fait pose un problème évident pour ma formalisation, et également pour les conséquences de cette formalisation sur la grammaticalisation que je vais développer dans le chapitre sur les *parfaits surcomposés*.

L'interprétation de ces données provenant de l'espagnol américain (et également du portugais et du galicien) n'est cependant pas tout à fait claire. Certains faits font penser qu'il s'agit d'un stade de régression de l'utilisation du *parfait* au profit du *passé simple* dans ces langues (cf. la discussion du « puzzle diachronique » en Squartini & Bertinetto, 2000, p. 419ss.). Je vais donc exclure ces variétés de l'espagnol de mon étude.

- (81) *Hans hat an Gott geglaubt.*  
H. a en Dieu cru.

Il semble être avéré à travers toutes ces langues qu'un *parfait* (même progressif) « nu » ne véhicule pas de lecture universelle. Pour obtenir ce genre de lecture, généralement, la présence de certains éléments adverbiaux est requise. Bertinetto (1986, p. 236) en dresse la liste suivante :

- (82) a. toute la journée, toute la semaine, tout le temps  
b. toujours  
c. sans interruption, sans relâche, sans cesse  
d. depuis X  
e. jusqu'à maintenant, jusqu'ici

Aussi bien le français que l'allemand, en l'absence d'un véritable aspect progressif, ont besoin de tels adverbiaux pour produire des lectures universelles, et si possible, plusieurs. Comparons l'acceptabilité respective des phrases suivantes :

- (83) a. Jean a écrit. [\*Univ<sup>37</sup>]  
b. Jean a écrit depuis six heures du matin. [??Univ]  
c. Jean a écrit sans interruption depuis six heures du matin. [OK Univ]

- (84) a. *Hans hat geschrieben.* [\*Univ]  
H. a écrit.  
b. *Hans hat seit heute morgen um sechs geschrieben.* [??Univ]  
H. a depuis aujourd'hui matin à six écrit.  
c. *Hans hat seit heute morgen um sechs ununterbrochen geschrieben.* [OK Univ]  
H. a depuis aujourd'hui matin à six sans interruption écrit.

On obtient le même schéma pour l'espagnol (péninsulaire)<sup>38</sup> :

- (85) a. *Ha escrito.* [\*Univ]  
A écrit.  
b. *Ha escrito desde las seis.* [??Univ]  
A écrit depuis les six.  
c. *Ha escrito sin interrupción desde las seis.* [OK Univ]  
A écrit sans interruption depuis les six.

Il semble donc impossible d'arriver à une lecture universelle avec un *parfait* « nu ». Avec *depuis*, qui arrime l'intervalle d'assertion à P, cette lecture n'est pas encore très

37. Le jugement \*Univ veut dire que la phrase en question est inacceptable sous une lecture universelle, mais acceptable sans problème sous une autre lecture du parfait.

38. Exemples d'après García Fernández (2004), p. 46s.

saillante. Seul l'ajout additionnel d'un adverbial comme *sans interruption* permet d'obtenir facilement la lecture universelle.

Les adverbiaux sur la liste dressée en (82) ne sont pas les seuls à avoir une influence sur la disponibilité d'une lecture universelle : comme le remarque García Fernández (2004) pour l'espagnol, la possibilité d'obtenir une lecture universelle dépend également de l'*Aktionsart* de l'éventualité. En (83), (84) et (85), nous avons observé ce qui se passe avec des activités ; d'autres types d'éventualités ne partagent pas le même comportement.

Pour l'espagnol, García Fernández (2004) observe que les états admettent des lectures universelles facilement, pourvu qu'il y ait une indication temporelle comme *desde* ou *hasta*.

- (86) *Ha estado enfermo desde la muerte de su padre hasta ahora.*<sup>39</sup>  
 a été malade depuis la mort de son père.

Pour l'allemand, il semble également légèrement plus facile d'obtenir des lectures universelles avec les états qu'avec les autres *Aktionsarten*. Cependant, une double spécification avec *seit* et quelque chose comme *sans relâche*, ou *tout le temps* rend une lecture universelle beaucoup plus acceptable :

- (87) a. *Er ist krank gewesen.* [\*Univ]  
 Il est malade été.  
 b. *Er ist seit dem Tod seines Vaters krank gewesen.* [??Univ]  
 Il est depuis la mort son<sub>Gen</sub> père malade été.  
 c. *Er ist seit dem Tod seines Vaters ständig krank gewesen.* [OK Univ]  
 Il est depuis la mort son<sub>Gen</sub> père tout le temps malade été.

En ce qui concerne les sémelfactifs, ils montrent exactement le même comportement que les activités :

- (88) a. Jean a toussé. [\*Univ]  
 b. Jean a toussé depuis six heures du matin. [??Univ]  
 c. Jean a toussé sans interruption depuis six heures du matin. [OK Univ]
- (89) a. *Hans hat gehustet.* [\*Univ]  
 H. a toussé.  
 b. *Hans hat seit heute morgen um sechs gehustet.* [??Univ]  
 H. a depuis aujourd'hui matin à six toussé.  
 c. *Hans hat seit heute morgen um sechs ununterbrochen gehustet.* [OK Univ]  
 H. a depuis aujourd'hui matin à six sans interruption toussé.

39. Exemple de García Fernández (2004), p. 46.

- (90) a. *Ha tosido. [\*Univ]*  
A toussé.
- b. *Ha tosido desde las tres.<sup>40</sup> [??Univ]*  
A toussé depuis les trois.
- c. *Ha tosido sin descanso desde las tres. [OK Univ]*  
A toussé sans relâche depuis les trois.

Il faut cependant constater que, dans les cas où une interprétation universelle est admissible, il ne s'agit pas d'un seul « coup » de toux, mais plutôt d'une itération indéfinie de telles unités minimales. Les sémelfactifs se comportent donc comme des activités parce qu'ils sont réinterprétés en tant qu'activités.

Quant aux *Aktionsarten* téliques, elles n'admettent pas de lecture universelle, à moins d'être coercées vers un type d'éventualité homogène. García Fernández (2004, p. 47) montre cela de façon très claire pour les accomplissements. Il est impossible (et non pas seulement difficile) d'obtenir une lecture universelle avec un accomplissement dans une phrase contenant uniquement un adverbial introduit par *desde* :

- (91) a. *He escrito la carta desde que he llegado.<sup>41</sup> [\*Univ]*  
Ai écrit la lettre depuis que suis arrivé.
- b. *Ha elaborado la estrategia desde las tres. [\*Univ]*  
A élaboré la stratégie depuis les trois.

En revanche, l'ajout d'une spécification comme *sans arrêt* peut rendre acceptable une lecture universelle :

- (92) *He hecho las maletas sin cesar desde que he llegado.<sup>42</sup>*  
Ai fait les valises sans arrêter depuis que suis arrivé.

Comme le souligne García Fernández, en (92) il ne peut pas être question d'une seule éventualité *faire\_les\_valises* qui se prolonge ; il doit y avoir une répétition, de façon que l'énonciateur de (92) fait et défait ses valises. Et cette dernière interprétation constitue une coercion d'un accomplissement vers une activité, qui est homogène et donc acceptable pour une lecture universelle.

Pour le français et l'allemand, ce schéma se reproduit : une lecture universelle est impossible dans une phrase avec un *desde* pour seul adverbial. Et même avec une spécification comme *sans interruption*, la lecture universelle ne devient possible que dans la mesure où l'accomplissement peut être coercé en activité :

- (93) a. \*Pierre a construit la maison depuis un an.  
b. \*Pierre a construit la maison sans interruption depuis un an.
- (94) a. \**Otto hat das Haus seit einem Jahr gebaut.*  
O. a la maison depuis un an construit.

40. Exemples d'après García Fernández (2004), p. 48.

41. Exemples d'après García Fernández (2004), p. 47.

42. Exemple d'après García Fernández (2004), p. 47.

- b. \**Otto hat das Haus seit einem Jahr ununterbrochen gebaut.*  
O. a la maison depuis un an sans interruption construit.

L'éventualité *construire\_la\_maison* ne semble pas pouvoir subir de coercion, mais d'autres accomplissements le peuvent plus facilement, par exemple *lire\_le\_poème* :

- (95) a. Pierre a lu le poème sans interruption depuis six heures.  
b. *Otto hat das Gedicht seit sechs Uhr ununterbrochen gelesen.*  
O. a le poème depuis six heures sans interruption lu.

Les achèvements se comportent comme les accomplissements ; sans réinterprétation homogénéisante (qui semble être généralement plus difficile à obtenir que pour les accomplissements), ils n'acceptent pas de lectures universelles.

- (96) a. Marie est arrivé depuis trois heures. [\*Univ]  
b. *Maria ist seit drei Stunden angekommen.* [\*Univ]  
M. est depuis trois heures arrivé.  
c. *Ha llegado desde las tres.*<sup>43</sup> [\*Univ]  
A arrivé depuis les trois.

Des réinterprétations de (97) sont disponibles, si on a affaire à une bombe magique, qui est capable d'exploser et de se recréer automatiquement à partir de ses débris, ou bien si on interprète l'éventualité de façon métaphorique : l'information se diffuse depuis une heure sans interruption parmi la population.

- (97) a. ??La bombe a explosé sans interruption depuis une heure.  
b. ??*Die Bombe ist seit einer Stunde ununterbrochen explodiert.*  
La bombe est depuis une heure sans interruption explosé.

Résumons donc : il y a une incompatibilité entre les lectures universelles et les *Aktion-sarten* téliques, à moins d'avoir une réinterprétation vers une *Aktionsart* homogène (comme les activités). En général, nous avons vu qu'il faut, pour obtenir une interprétation télique, une expression temporelle qui lie l'intervalle d'assertion à P, comme *jusqu'ici* ou *depuis*, et dans la plupart des cas, additionnellement encore une expression adverbiale de type *sans cesse*.

Une exception à la nécessité d'arrimer l'intervalle d'assertion à P pourrait apparaître dans des exemples comme (98), où il n'y a pas d'expression temporelle localisante :

- (98) a. *Ich habe dich immer geliebt.*  
Je ai toi toujours aimé.  
b. *Siempre he vivido solo.*<sup>44</sup>  
Toujours ai vécu seul.

---

43. Exemple d'après García Fernández (2004), p. 48.

44. Exemple d'après García Fernández (2004), p. 58

Si l'on considère cependant *toujours* comme une quantification universelle sur tous les instants temporels — restreinte ici par le parfait aux seuls instants qui précèdent P —, l'effet de *toujours* sera également de porter une assertion sur tous les instants antérieurs à P. Cela approche donc également l'intervalle d'assertion de P, même si le procédé fonctionne d'une façon très différente de ce que l'on avait vu avec *depuis* ou *jusqu'à maintenant*.

On remarque également que des expressions comme *sans cesse*, *sans interruption*, ou *toute la semaine* contiennent toutes une sorte de quantifieur universel. Ce que semblent faire toutes ces expressions, c'est empêcher qu'il puisse y avoir des « trous » dans la projection entre les instants de l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'événement.

Si, ainsi, pour tout instant de l'intervalle d'assertion il existe un instant de la trace temporelle de l'événement, cela a pour effet d'agir comme un aspect imperfectif<sup>45</sup>. En effet, si on définit l'aspect imperfectif, comme nous l'avons fait ici, en tant qu'inclusion de l'intervalle d'assertion dans la trace temporelle de l'éventualité, il existe également pour n'importe quelle sous-partie de l'intervalle d'assertion une sous-partie de l'éventualité (dans les limites d'une certaine granularité).

La lecture universelle est donc un effet conjoint de deux influences *a priori* indépendantes : premièrement, il faut que l'intervalle d'assertion soit situé de façon adjacente au point de perspective P. Deuxièmement, il faut qu'il y ait une expression homogénéisante, qui agit comme un quantifieur universel pour assurer une projection ininterrompue entre les instants de la trace temporelle de l'éventualité et les instants de l'intervalle d'assertion.

La première influence peut être exercée par un adverbial *depuis*. La fonction « imperfectivisante » peut être exercée ou bien par l'un des adverbiaux contenant une quantification universelle sur les instants (que nous avons vus ci-dessus), ou bien directement par une expression manifeste d'aspect.

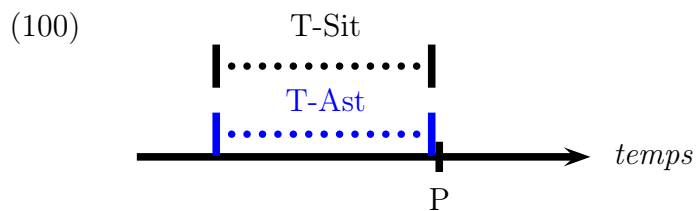
En effet, dans les langues qui permettent d'enchâsser un progressif sous le PARFAIT, la présence d'un progressif enlève toute restriction liée aux *Aktionsarten* quant aux lectures universelles. Ainsi, pour l'espagnol, les phrases suivantes permettent sans problème une lecture universelle avec le *parfait progressif* :

- (99) a. *Ha estado escribiendo desde las seis. [activité]*  
 A été écrivant depuis les six.  
 b. *Ha estado escribiendo la carta desde las seis. [accomplissement]*  
 A été écrivant la lettre depuis les six.

Donc, nous avons conjointement une expression comme *depuis* qui arrime l'intervalle d'assertion à P, et des éléments qui induisent une interprétation imperfective pour l'éventualité. En (100), cela est illustré de façon graphique :

---

45. Nous verrons dans l'annexe comment une telle quantification peut contribuer à neutraliser la contribution aspectuelle du temps grammatical, cf. la section 2.A.4, à la page 145.



Il n'y a toujours pas d'assertion pour P du point de vue vériconditionnel, mais les conditions sont maintenant réunies pour induire une interprétation universelle au niveau pragmatique.

Regardons maintenant comment une implicature temporelle peut surgir, et dans quelle direction elle va aller. Supposons premièrement comme contexte minimal la question « *Marie est-elle malade ?* ». Nous avons vu qu'une réponse qui utilise un parfait « nu » pour répondre à cette question, comme (101), n'est pas capable d'induire une lecture universelle.

(101) Elle a été malade.

Avec une telle réponse à la question susmentionnée, les implicatures vont dans la direction que Marie n'est plus malade. En effet, si l'énonciateur de (101) est coopératif et informé, le refus d'utiliser le *présent* simple, qui est pourtant le temps grammatical utilisé dans la question, ne pourra être interprété que comme implicatif que le locuteur ne veut pas donner une information fautive en utilisant le *présent*, et qu'il croit donc que Marie n'est plus malade au moment de l'énonciation. Si nous supposons en revanche que l'énonciateur de (101) n'est pas informé, nous obtiendrons une implicature moins forte, à savoir que le locuteur ne sait pas si Marie est malade au moment de l'énonciation. En tout cas, dans un tel contexte, les implicatures qui sont déclenchées par une phrase comme (101) jouent contre une lecture universelle.

En revanche, si nous n'avons pas seulement une éventualité homogène, mais si, en plus, l'intervalle d'assertion est adjacent à P (donc adjacent également au moment de l'énonciation) et si une interprétation imperfective est induite sur l'éventualité, la situation est différente. Dans le cadre d'une théorie comme celle présentée plus haut, en général, les étendues temporelles de P et de l'intervalle d'assertion ne sont pas spécifiées. P peut être un point, et dans le cas d'un temps PRÉSENT, il n'y a pas de raison de supposer le contraire. Si c'était un intervalle, on n'en connaîtrait pas les bornes, et il n'y aurait pas moyen de les déduire.

Si on se trouve donc devant une situation comme celle illustrée en (100), nous savons les choses suivantes : l'éventualité est parfaitement homogène, et nous avons une assertion concernant le fait qu'elle était encore en cours à l'instant qui précède immédiatement le moment ou intervalle de perspective P, dont nous savons uniquement qu'il doit inclure ou être égal au moment de l'énonciation. La borne droite exacte de l'intervalle ne peut donc pas être déduite à partir d'une telle configuration ; mais il est dans la marge du possible qu'au moment qui précède immédiatement le moment de l'énonciation, cette éventualité ait encore été en cours. Avec certains prédicats, il est hautement improbable que cette situation change de manière subite. C'est le cas

notamment si cette éventualité n'est pas sous le contrôle des participants, comme c'est typiquement le cas avec des états.

Mais même dans un contexte qui on demande explicitement un état présent, comme dans « *Est-elle malade ?* », il n'y aura pas d'inférence allant contre une lecture universelle pour (102) :

(102) Depuis le début de l'hiver, elle a été malade tout le temps.<sup>46</sup>

Supposant qu'on se trouve encore en hiver, il ne semble pas y avoir d'implicature du type *Maintenant, elle n'est pas malade*, mais au maximum une implicature selon laquelle l'énonciateur de (102) ignore l'état actuel de la personne en question<sup>47</sup>.

L'implicature selon laquelle le locuteur n'est pas informé devrait cependant seulement surgir si l'état actuel est le centre d'intérêt dans le contexte en question. Si la situation présente est seulement marginalement importante, cette implicature ne devrait pas se produire. Il semble que cela soit effectivement le cas.

S'il est établi dans le contexte que l'éventualité tient encore au moment de l'énonciation, ou qu'il y a quelque raison pour inférer que cette éventualité n'est pas encore terminée, il n'y a aucun problème pour obtenir une lecture universelle avec un *parfait* :

(103) A : Marie n'a pas l'air en forme.  
B : En effet, depuis le début de l'hiver, elle a été malade tout le temps.

Le raisonnement pragmatique pourrait être le suivant : nous avons une assertion qui concerne une période immédiatement adjacente au moment de l'énonciation. Cette assertion ne porte pas sur le moment de l'énonciation, mais elle peut porter sur n'importe quel instant qui le précède immédiatement (par l'intermédiaire de P). L'éventualité est parfaitement homogène (il n'y a pas de seuil naturel à atteindre) et en cours à un moment précédant immédiatement le moment de l'énonciation. L'énonciateur de (103) n'a pas indiqué que l'éventualité n'est plus en cours maintenant. En outre, le topique du discours (« Marie n'a pas l'air en forme ») est bien adapté comme état de parfait de *malade(m)*, alors que l'arrêt de cette éventualité de maladie pourrait avoir des conséquences en contradiction flagrante avec le topique du discours (« elle va mieux maintenant »). À partir de tous ces indices, on peut alors inférer que l'éventualité *malade(m)* est toujours en cours au moment de l'énonciation.

Ainsi, nous obtenons une lecture universelle du parfait en tant qu'inférence pragmatique. Cela nous évite de stipuler une assertion de l'éventualité pour le point de perspective P, ce qui, compte tenu des sévères restrictions qui pèsent sur cette lecture et du comportement du parfait dans toutes les autres circonstances, ne semblerait guère convaincant.

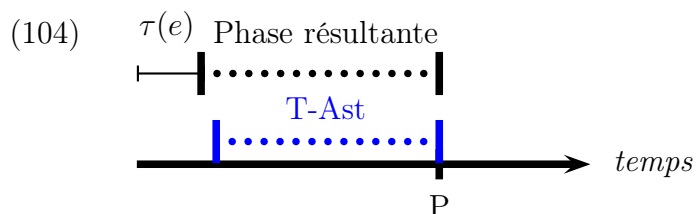
46. Cette phrase n'implique pas, d'après les locuteurs que j'ai consultés, qu'il existe une itération de maladies. On peut donc considérer qu'il s'agit d'une quantification universelle sur les instants.

47. La grande différence entre (102), qui dispose d'une lecture universelle, et (101), qui n'en dispose pas, est la présence des deux adverbiaux en (101), dont nous avons étudié l'impact ci-dessus.



### 2.3.3 Les lectures résultatives

Le deuxième type de lecture homogène associée aux *parfaits* est constitué des lectures résultatives. Contrairement aux lectures universelles, ce n'est pas une phase interne de l'éventualité qui fournit la phase homogène tenant pendant toute la durée de l'intervalle de *depuis*, mais la phase résultante de l'éventualité. Représenté de façon graphique, on obtient un diagramme comme le suivant :



Ainsi, je propose qu'il y a une assertion sur la phase résultante de l'éventualité, et que ce n'est donc pas l'état de parfait qui est localisé par l'intervalle de *depuis*.

Cela veut dire que je suppose que, dans le cas des lectures résultatives, nous n'avons pas la même structure sémantique que pour les lectures universelles et existentielles (cf. (105a)), mais plutôt la structure en (105b) :

- (105) a. [PRES [PERF ... ]]  
 b. [PRES [  $\emptyset$ <sup>48</sup> [RES ... ]]]

Si (105a) est un *présent parfait*, (105b) est un *présent résultatif*. Les raisons de cette démarche sont les suivantes : la première est une raison qui dépend de notre cadre théorique. Si le PARFAIT désigne une relation entre le point de perspective et l'intervalle d'assertion, il ne peut pas y avoir de PARFAIT dans des phrases comme (106) :

- (106) a. Cunégonde a quitté la ville depuis vendredi | trois jours.  
 b. *Kunigunde hat die Stadt seit Freitag | drei Tagen verlassen.*<sup>49</sup>  
 K. a la ville depuis vendredi | trois jours quitté.

Nous assertons quelque chose pour l'intervalle de *depuis*, et non pas pour un intervalle antérieur à cet intervalle. Or, si l'intervalle de *depuis* restreignait l'état de parfait, l'intervalle d'assertion de phrases comme (106a-b) serait strictement antérieur à l'intervalle de *depuis*. Donc, d'après la théorie de Klein, l'intervalle de *depuis* doit être l'intervalle d'assertion, et cela est seulement possible si l'antériorité dénotée par la forme *avoir* + participe ne se trouve pas au niveau du PARFAIT, mais au niveau de l'aspect. Je suppose donc que la construction auxiliaire + participe peut fonctionner à deux différents niveaux (au moins dans certaines langues) : le niveau de l'aspect et le niveau du temps relatif.

48. Je rappelle que  $\emptyset$  désigne une relation zéro, ou une relation non-marquée, ici entre le point de perspective et l'intervalle d'assertion. Elle sera définie dans le chapitre suivant, dans la section 3.3.2, p. 175ss.

49. Exemple adapté d'après von Stechow (2002), p. 395.

La deuxième raison est plus empirique : les lectures résultatives sont très nettement meilleures avec des *Aktionsarten* téliques, qui disposent d'une phase résultante bien définie (cf. les exemples en (106)), qu'avec des *Aktionsarten* atéliques, qui n'ont pas de phase résultante saillante :

- (107) a. ??Cunégonde a chanté depuis midi | trois heures [mesure].  
 b. ??*Kunigunde hat seit zwölf | drei Stunden gesungen.*  
 K. a depuis midi | trois heures chanté.

On pourrait cependant aussi argumenter qu'il est plus facile de trouver un état de parfait hors contexte pour une éventualité télique que pour une éventualité atélique. Comme on doit inférer le prédicat de l'état de parfait à partir d'éléments contextuels et de principes pragmatiques, cet argument est plausible : dans un contexte approprié, on peut construire des états résultants pour (107). Par exemple, s'il est bien établi dans le fonds commun de la conversation que Cunégonde doit chanter tous les jours pendant un certain temps (peut-être suite à une malédiction jetée par une sorcière), il est assez facile d'obtenir la lecture résultative pour (107). Si en revanche on n'a aucune supposition contextuelle de ce genre, et si un état résultant pour l'éventualité de chanter(c) est difficile à accommoder dans un certain contexte<sup>50</sup>, il sera difficile, voire impossible, d'obtenir la lecture résultative.

Cependant, au moins pour l'allemand, la disponibilité du contexte pour accommoder une lecture résultative n'est pas le seul critère pour la disponibilité d'une lecture résultative : des critères intonatifs et syntaxiques l'accompagnent très fréquemment. Comparons les deux phrases en (108) :

- (108) a. *Kunigunde hat die Stadt seit Freitag verlassen.* [= (106b)]  
 K. a la ville depuis vendredi quitté.  
 b. ?*Kunigunde hat seit Freitag die Stadt verlassen.*  
 K. a depuis vendredi la ville quitté.

(108a) est plus naturelle en tant que phrase à lecture résultative que (108b). La différence entre les deux phrases est qu'en (108b) l'objet direct *la ville* se trouve dans sa position de base, adjacente au verbe principale de la phrase, tandis qu'en (108a), l'objet direct a subi du *scrambling* et se trouve déplacé à gauche. Ce déplacement à gauche peut être interprété comme corrélat syntaxique d'une topicalisation (cf. von Stechow (1996)).

Du côté intonatif, certaines indications font penser à une prédication secondaire : après une lente descente après l'accent de mot sur *KuniGUNde* et jusqu'à *die*, il y a une forte montée de fréquence sur *Stadt* ('ville'), puis la fréquence reste légèrement élevée pour *seit Freitag* ('depuis vendredi') et retombe sur *verLASSen* ('quitter').

- (109) *Kunigunde hat die Stadt seit Freitag verlassen.*  
 L H% H-L%<sup>51</sup>

50. Ce sera par exemple le cas si Cunégonde ne pratique pas le chant quotidiennement, s'il n'y a aucune situation dans laquelle il serait un exploit de chanter pour Cunégonde, et ainsi de suite.

En termes de structure informationnelle, (109) est structuré de la façon suivante :

(110) Kunigunde hat [die Stadt]<sub>Top</sub> [seit Freitag verlassen]<sub>Foc</sub>.

En français, le marquage de la structure informationnelle par intonation ou déplacement n'est pas aussi clair, mais je suppose que la tendance devrait être la même qu'en allemand : une lecture résultative coïncide avec une structuration focus-topique très marquée.

Ces influences intonatives et syntaxiques me semblent être une indication assez forte pour dire que les lectures résultatives du *parfait* sont, au moins en allemand, structurellement différentes des lectures universelles et existentielles, et ne sont pas seulement une localisation d'un état de parfait par l'adverbial temporel. Ainsi, la combinaison auxiliaire + participe marque l'antériorité non pas au niveau du temps relatif, mais au niveau de l'aspect.

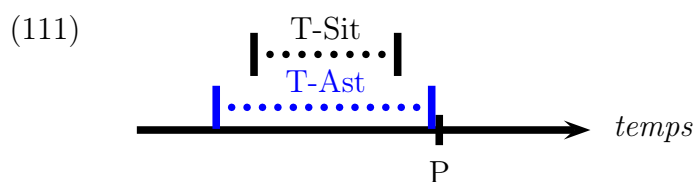
En supposant que les lectures résultatives portent une assertion sur la phase résultante de l'éventualité de base, on peut facilement rendre compte de leur comportement, et de leur similarité avec les lectures universelles quant à la non-restriction par rapport au complément de *depuis* (duratif ou localisant).

Passons maintenant aux lectures existentielles, qui, de par leur structuration de base, sont de vrais *parfaits*.

### 2.3.4 Les lectures existentielles

En général, pour un *parfait* sans spécification adverbiale, la lecture existentielle est une sorte de lecture par défaut. Et, pour la plupart des formalisations du parfait, ce sont les lectures existentielles qui posent le moins de problèmes.

Dans la littérature récente sur les adverbiaux de type *depuis*, il est généralement admis que la lecture existentielle d'un parfait en combinaison avec *depuis* est due à un aspect perfectif enchâssé sous le PARFAIT. On peut représenter cela graphiquement comme en (111) :



Ici, l'intervalle d'assertion est « arrimé » par l'action de *depuis* à P mais, comme le PERFECTIF dénote une relation d'inclusion de T-Sit en T-Ast, l'éventualité est interprétée comme étant terminée à P.

Dans le cas d'un parfait sans spécification adverbiale, il n'est pas forcément nécessaire que la lecture existentielle soit due à un point de vue aspectuel perfectif. Il serait également possible que, par la relation d'antériorité dénotée par le PARFAIT, on

51. « H » marque une fréquence élevée, « L » une fréquence basse ; « % » marque une fin de phrase intonative.

obtienne une lecture existentielle avec un aspect imperfectif. Cela est un phénomène parallèle à ce que l'on peut observer pour l'*imparfait* du français, dont l'interprétation par défaut est que l'éventualité de la phrase n'est plus en cours lors du moment de l'énonciation, mais où cela n'est qu'une implicature :

- (112) À l'époque, il y avait un bar au coin  
 a. et il y est toujours.  
 b. mais il a fermé.

En revanche, comme l'intervalle introduit par *depuis* spécifie les bornes de l'intervalle d'assertion, dans le cas d'un *parfait* avec *depuis*, c'est l'aspect qui détermine la lecture. On voit cela pour des exemples comme (113) :

- (113) a. Aliénor est allée trois fois à Londres.  
 b. Depuis 2002, Aliénor est allée trois fois à Londres.

En (113a), en l'absence de spécifications contextuelles, on pensera typiquement qu'Aliénor est allée à Londres trois fois au cours de sa vie, et que l'intervalle d'assertion coïncide donc avec le temps de vie d'Aliénor. En (113b), c'est l'adverbial qui restreint explicitement l'intervalle pour lequel le locuteur s'engage, et les trois visites d'Aliénor à Londres tombent à l'intérieur de l'intervalle de *depuis*.

Comme la lecture existentielle dépend des propriétés aspectuelles du temps grammatical qui s'applique à la phrase, on s'attendrait à ce qu'il y ait certaines difficultés pour des langues dans lesquelles l'aspect est une catégorie implicite, comme c'est le cas pour l'allemand.

Et en effet, comme le remarque von Stechow (2002), en allemand, une phrase telle que (114a) est très étrange. La version idiomatique est (114b), où une indication de quantité de l'éventualité, *x fois*<sup>52</sup>, a été ajoutée :

- (114) a. ??*Isidor ist seit 2000 nach Österreich gefahren.*  
 I. est depuis 2000 vers Autriche conduit.  
 « Isidor est allé en Autriche depuis 2000. »  
 b. *Isidor ist seit 2000 einmal nach Österreich gefahren.*  
 I. est depuis 2000 une fois vers Autriche allé.  
 « Isidor est allé une fois en Autriche depuis 2000. »

Décrit à un niveau intuitif, ce qui semble être le problème dans les cas comme (114a), où une lecture existentielle est inappropriée, est que l'éventualité en question devrait occuper toute l'étendue de l'intervalle dénoté par *depuis* + complément, et non pas seulement un sous-intervalle.

Dans cette section, nous allons poursuivre cette observation de von Stechow, et nous allons l'étendre et la modifier dans deux directions : premièrement, la contrainte d'ajouter un élément comme *x fois* s'applique à certains contextes seulement. Parmi les contextes qui permettent des phrases comme (114a) sans problème, se trouvent

---

52. Landman (2004) présente de bons arguments pour dire que *fois* est un classifieur d'éventualités.

notamment ceux qui rendent possible l'apparition d'items à polarité négative ; ces contextes correspondent à des contextes monotones décroissants.

Deuxièmement, l'expression adverbiale *x fois* n'est pas la seule expression capable de faciliter la lecture existentielle d'un *parfait*. Il existe une certaine classe de prédicats d'éventualité qui sont appropriés même sans l'ajout d'une spécification adverbiale comme *une fois*. Cette classe de prédicats ne coïncide avec aucune classe d'*Aktionsarten* connue, et se distingue par la présence d'une fonction de mesure, qui mesure ou bien directement l'éventualité (comme c'est le cas pour *x fois*), ou bien indirectement, par le biais de la mesure de la quantité d'un des participants de l'éventualité, typiquement du thème incrémental, comme en (115) :

- (115) *Isidor hat seit heute Morgen drei Flaschen Bier getrunken.*  
 I. a depuis aujourd'hui matin trois bouteilles bière bu.  
 « Isidor a bu trois bouteilles de bière depuis ce matin. »

Puisque la question d'avoir ou non une lecture existentielle est une question d'ordre aspectuel, les deux éléments que je viens d'énumérer doivent dans une certaine mesure interférer avec le choix d'un point de vue aspectuel, ou bien perfectif, ou bien imperfectif<sup>53</sup>. Le but de cette section est de montrer comment ces éléments influent sur le choix d'un aspect perfectif plutôt que d'un aspect imperfectif.

En ce qui concerne le premier point que nous avons relevé, à savoir les restrictions contextuelles, on constate qu'une phrase sans *x fois* semble être tout à fait correcte dès lors qu'elle apparaît dans des contextes permettant l'apparition d'un item à polarité négative (qui correspondent à des contextes monotones décroissants). Dans des questions, des phrases introduites par *si*, et dans la restriction d'un quantifieur universel, une phrase comme (115a) est acceptable sans aucun problème :

- (116) a. *Ist Isidor seit 2000 nach Österreich gefahren ?*  
 Est I. depuis 2000 vers Autriche conduit ?  
 « Isidor est-il allé en Autriche depuis 2000 ? »
- b. *Wenn Isidor seit 2000 nach Österreich gefahren ist, ist er für 20 Jahre vom Blutspenden ausgeschlossen.*  
 Si I. depuis 2000 vers Autriche conduit est, est il pour 20 ans du don du sang exclu.  
 « Si Isidor est allé en Autriche depuis 2000, il est interdit de don du sang pour 20 ans. »
- c. *Alle, die seit 2000 nach Österreich gefahren sind, sind für 20 Jahre vom Blutspenden ausgeschlossen.*  
 Tous, qui depuis 2000 vers Autriche conduit sont, sont pour 20 ans du don du sang exclu.  
 « Tous ceux qui sont allés en Autriche depuis 2000 sont interdits de don du sang pour 20 ans. »

53. Je suppose que l'absence de point de vue aspectuel explicitement marqué revient à une sous-spécification sémantique entre un aspect perfectif et un aspect imperfectif, comme cela a été proposé par Reyle et al. (2005). Ce point va être discuté et justifié dans le chapitre suivant.

La propriété primordiale des contextes monotones décroissants est qu'ils renversent les directions d'entraînement :

- (117) a. Cunégonde est à Paris depuis hier.  $\models$   
 b. Cunégonde a été à Paris depuis hier.  
 c. Tout ceux qui ont été à Paris depuis hier doivent se faire désinfecter.  $\models$   
 d. Tout ceux qui sont à Paris depuis hier doivent se faire désinfecter.

(117a), disposant d'une lecture continuative, affirme que Cunégonde a passé tout le temps depuis hier et le moment d'énonciation à Paris. (117b), qui dispose d'une lecture existentielle, affirme qu'elle a passé au moins un certain temps de cette période à Paris. Ainsi, (117a) entraîne (117b). Dans (117c), on requiert que toute personne qui se soit trouvé à un moment à Paris dans la période concernée, se fasse désinfecter. Dans (117c), on demande seulement à ceux qui ont passé tout l'intervalle à Paris de se faire désinfecter. Donc, (117c) concerne un nombre plus grand de personnes que (117d), et ainsi, (117c) entraîne (117d).

Dans un contexte monotone croissant comme en (117a-b), nous obtenons une relation de conséquence sémantique d'une lecture continuative vers une lecture existentielle. Par contre, dans un contexte monotone décroissant comme en (117c-d), la direction d'entraînement va d'une lecture existentielle à une lecture continuative<sup>54</sup>. Ainsi, un aspect imperfectif est plus informatif (i.e., il est incompatible avec plus de situations) qu'un aspect perfectif dans les contextes monotones croissants, mais il est moins informatif qu'un aspect perfectif dans les contextes monotones décroissants<sup>55</sup>.

Si on choisit alors toujours par défaut la lecture la plus informative, dans des contextes monotones croissants, on aura tendance à interpréter des phrases comme (114a) de façon imperfective. Cela rendrait compte de l'intuition que l'intervalle introduit par *depuis* est complètement rempli par le prédicat d'éventualité.

Un autre contexte, mais qui n'est clairement pas monotone décroissant, dans lequel la restriction ne s'applique pas est celui d'une énumération. Si (114a) fait parti d'une suite d'éventualités qui se sont produites dans l'intervalle en question, il n'y a plus de problème :

- (118) *Isidor ist seit 2000 nach Österreich gefahren, er hat die Mongolei zu  
 I. est depuis 2000 vers Autriche conduit, il a la Mongolie à  
 Fuß durchquert, im Amazonas Piranhas gefischt, ...  
 pied traversé, en le Amazone piranhas pêché, ...  
 « Depuis 2000, Isidor est allé en Autriche, il a traversé le Mongolie à pied,  
 il a pêché des piranhas dans l'Amazone, ... »*

54. La relation d'entraînement change parce que les contextes monotones décroissants renversent les échelles, cf. Fauconnier (1980). Ainsi, l'élément le plus fort d'une échelle dans un contexte monotone croissant devient l'élément le plus faible dans une contexte monotone décroissant.

55. Ceci est une généralisation qui peut paraître abusive à ce stade de l'étude. Je vais cependant montrer plus tard (dans les chapitres sur l'aspect — p. 175ss. — et sur les adverbess temporels scalaires — p. 282ss.) qu'il y a un moyen de rendre applicable cette généralisation à tout contexte, sans égard à l'*Aktionsart* du prédicat verbal.

Chacune des éventualités prise individuellement n'admet pas de lecture existentielle (cf. (119)), mais leur énumération rend très facile la lecture existentielle.

- (119) a. ??*Isidor hat seit 2000 die Mongolei zu Fuß durchquert.*  
 I. a depuis 2000 la Mongolie à pied traversé.  
 b. ??*Isidor hat seit 2000 im Amazonas Piranhas gefischt.*  
 I. a depuis 2000 en le Amazone piranhas pêché.

La raison pour laquelle un contexte de liste rend acceptable l'interprétation existentielle est que, pour des raisons pragmatiques, une interprétation imperfective (i.e., universelle) est impossible : une telle interprétation entraînerait qu'Isidor a simultanément traversé la Mongolie à pied et pêché dans l'Amazone. Or, d'après nos connaissances du monde, cela est impossible, et ainsi, l'interprétation perfective est la seule qui subsiste.

Examinons maintenant le deuxième point qui favorise les lectures existentielles en allemand, à savoir les prédicats d'éventualité qui contiennent une fonction de mesure (de l'éventualité, ou du thème incrémental) :

- (120) a. *Isidor hat seit heute Morgen drei Äpfel gegessen.*  
 I. a depuis aujourd'hui matin trois pommes mangé.  
 b. *Isidor hat seit heute Morgen viel Wasser getrunken.*  
 I. a depuis aujourd'hui matin beaucoup eau bu.

Les prédicats d'éventualité qui permettent ce genre de lectures semblent avoir comme unique point commun le fait de contenir une fonction de mesure. En tout cas, cette classe ne correspond à aucune classe connue dans la classification des *Aktionsarten*, même si les éventualités homogènes (selon la définition de Kiparsky en (64)) semblent être exclues des lectures existentielles<sup>56</sup>.

Mais ne pas être homogène n'est pas un critère suffisant : *aller\_en\_Autriche* est télique (et donc non-homogène), mais il n'est pas approprié sans ajout d'un *x fois* pour des lectures existentielles. Une éventualité télique comme *aller\_en\_Autriche* se comporte exactement de la même façon que des éventualités atéliques comme *tousser* ou *chanter*, tandis que d'autres éventualités téliques

---

56. Cela est vrai hors des contextes indiqués plus haut :

- a. ??*Kunigunde hat seit heute Morgen gehustet / gesungen.*  
 K. a depuis aujourd'hui matin toussé | chanté.  
 b. *Kunigunde HAT seit heute Morgen gehustet / gesungen.*  
 K. A depuis aujourd'hui matin toussé | chanté.  
 c. *Hat Kunigunde seit heute Morgen gehustet / gesungen ?*  
 A K. depuis aujourd'hui matin toussé | chanté ?  
 d. *Wenn Kunigunde seit heute Morgen gehustet / gesungen hat, hat sich ihre*  
 Si K. depuis aujourd'hui matin toussé | chanté a, a se son  
*Katze sicher verkrochen.*  
 chat certainement caché.

comme `manger_3_pommes` ou `boire_beaucoup_d'eau` semblent appartenir à une autre classe, aux frontières difficilement identifiables par les critères habituels.

La distinction familière entre téliques et atéliques n'étant pas pertinente, il s'agit plutôt d'une différenciation entre un sous-ensemble des éventualités téliques et le reste. La distinction introduite par Kiparsky (1998b) entre prédicats divisifs et cumulatifs n'est pas non plus d'une grande aide.

`Boire_beaucoup_d'eau` est un prédicat cumulatif (et même S-cumulatif), mais il n'est pas divisif : si deux événements adjacents qui peuvent être décrits en tant que `boire_beaucoup_d'eau` donneront toujours, si on les additionne, un événement `boire_beaucoup_d'eau`, le contraire n'est pas vrai. On ne peut en effet pas prendre un événement `boire_beaucoup_d'eau`, en isoler deux sous-événements arbitraires et obtenir automatiquement deux sous-événements qui soient du type `boire_beaucoup_d'eau` ; il se pourrait qu'un ou les deux sous-événements ainsi obtenus soient devenus plutôt du type `boire_peu_d'eau`.

Mais, parmi les prédicats qui permettent une lecture existentielle sans aucun problème, on trouve également des prédicats divisifs, et qui ne sont pas cumulatifs :

- (121) *Kunigunde hat seit heute Morgen höchstens drei Äpfel gegessen.*  
 K. a depuis ce matin au plus trois pommes mangé.  
 « Depuis ce matin, Kunigunde a mangé au plus trois pommes. »

Si nous scindons un événement comme `manger_au_plus_3_pommes` en deux sous-événements arbitraires, nous obtiendrons deux sous-événements que l'on pourra décrire en tant que `manger_au_plus_3_pommes`. Donc, cet événement est divisif d'après la définition de Kiparsky, et fortement homogène d'après la définition de Rothstein (2004). En revanche, `manger_au_plus_3_pommes` n'est pas cumulatif : un événement de type `manger_au_plus_3_pommes` ne dispose pas forcément d'un super-ensemble stricte qui est également de type `manger_au_plus_3_pommes`. Si par exemple l'événement initial est tel qu'on y mange trois pommes, un super-événement le contenant ne sera plus nécessairement descriptible en tant que `manger_au_plus_3_pommes`.

Or, les propriétés de divisivité et de cumulativité de `manger_au_plus_3_pommes` sont exactement les mêmes que celles de `aller_en_Autriche` : ce dernier événement est divisif, puisqu'il y aura toujours un sous-événement de l'événement de base qui sera également de type `aller_en_Autriche`, à savoir n'importe quel sous-événement final. Et `aller_en_Autriche` n'est pas non plus cumulatif, puisque l'addition de deux éventualités `aller_en_Autriche` nous donne deux éventualités, et non pas une grande super-éventualité de type `aller_en_Autriche`.

Le critère pertinent n'est pas non plus la quantité d'une éventualité. Comme il y a des éventualités S-cumulatives et aussi fortement homogènes parmi celles qui sont admissibles sans problème, le fait d'être quantique ou non ne peut pas être déterminant.

Il ne semble donc pas que les propriétés mércéologiques qu'on utilise traditionnellement pour l'analyse des *Aktionsarten* permettent de distinguer les types d'éventualités qui admettent des lectures existentielles de celles qui ne les admettent pas.



La seule généralisation que l'on peut faire est que, d'après la définition de Kiparsky (mais pas d'après celle de Rothstein), les éventualités homogènes sont inappropriées dans ce genre de contexte. Mais si ce n'est pas l'*Aktionsart* d'une phrase qui induit la lecture perfective, quelle est l'influence déterminante ?

Nous revenons alors au critère de la fonction de mesure contenue dans les prédicats qui permettent facilement la lecture existentielle, et absente des prédicats admettant difficilement une lecture existentielle. Mais pourquoi une telle fonction faciliterait-elle l'application d'un aspect perfectif, ou rendrait-elle impossible l'application d'un aspect imperfectif ? La réponse réside dans le fait qu'une telle fonction change profondément le rapport d'une éventualité avec ses sous-parties.

Considérons les phrases suivantes :

- (122) a. Hier, Aliénor a mangé trois pommes.  
 b. Hier, Aliénor est allée à Lyon.

(122a) nous dit seulement que le nombre total de pommes mangées par Aliénor le jour précédant l'énonciation s'élève à trois. Par contre, cette phrase ne nous dit pas s'il y a un événement de *manger\_trois\_pommes* ou non : (122a) est parfaitement compatible avec une situation dans laquelle Aliénor mange à trois reprises une pomme, ou à six reprises une demie pomme. Des sous-événements *a priori* quelconques peuvent s'additionner pour donner en fin de compte un événement global, pourvu que le thème incrémental soit du type d'objet *pomme*.

En revanche, (122b) entraîne qu'il y a eu un événement de type *aller\_à\_Lyon*. *Manger\_trois\_pommes* peut se décrire en tant que pure somme d'éventualités qui partagent le même agent et le même type d'objet en tant que thème incrémental ; *aller\_à\_Lyon* ne peut pas être réduit à un agent unique et à un même type d'objet en tant que thème incrémental (soit : des kilomètres d'un chemin, qui constitue le thème incrémental ici).

Cette différence devient déterminante lorsque l'on essaie d'appliquer un aspect imperfectif. Une des fonctions d'un imperfectif est de rendre homogène une éventualité ; or pour faire cela, il faut qu'il s'agisse d'une éventualité, et non pas d'une somme d'éventualités pouvant être d'un autre type (comme *manger\_une\_pomme*). Pour *manger\_trois\_pommes*, une interprétation homogène n'est pas tout à fait exclue : il suffirait qu'Aliénor mange trois pommes en même temps. Mais cette possibilité est éliminée par notre connaissance du monde : manger 3 pommes en même temps est certainement un comportement moins standard que d'en manger une après l'autre.

Ainsi, nous avons trouvé une explication pour la distribution de la disponibilité de la lecture existentielle d'un *parfait* en combinaison avec *depuis* en allemand. Cette explication s'appuie sur les deux paramètres suivants : (i) une préférence pour la lecture la plus informative, si les aspects perfectif et imperfectif sont disponibles tous les deux, l'aspect imperfectif étant plus informatif dans un contexte monotone croissant et l'aspect perfectif étant plus informatif dans un contexte monotone décroissant ; et (ii) l'inapplicabilité d'un aspect imperfectif, probablement en raison de motifs liés essentiellement à notre connaissance du monde.

## 2.4 Conclusion

Dans ce chapitre dédié à l'interaction de *depuis* et du *parfait*, j'ai établi d'abord une sémantique unifiée pour les adverbiaux de type *depuis*, afin de mettre à l'épreuve la sémantique du parfait à partir de cette base. Cette sémantique unifiée a également permis d'établir une typologie d'adverbiaux de type *depuis*, selon leurs utilisations temporelles, mais aussi spatiales.

Puis, les trois grandes lectures du *parfait* en combinaison avec *depuis* ont été examinées plus en détail ; à savoir les lectures universelles, résultatives, et existentielles. La distinction entre ces lectures est d'ordre aspectuel dans le cas de l'interaction avec *depuis*, dépendant d'un aspect imperfectif (pour la lecture universelle), résultatif (pour la lecture résultative) ou perfectif (pour la lecture existentielle). Mais comme cette distinction d'ordre aspectuel n'est pas marquée systématiquement — pas du tout, pour l'allemand, partiellement pour le français, optionnellement pour l'espagnol (et même pour l'anglais seulement pour les éventualités dynamiques) —, d'autres critères doivent donner des indications quant à l'interprétation aspectuelle à retenir. Ces indications sont d'ordre contextuel et pragmatique.

Un des points clés de ce chapitre était de démontrer que les lectures universelles peuvent être expliquées de façon satisfaisante à l'intérieur d'une théorie sémantique qui suppose que la contribution temporelle du PARFAIT est celle d'une antériorité stricte. La lecture universelle du *parfait* est alors comprise comme effet pragmatique, et non pas sémantique. J'ai argumenté que, d'un point de vue empirique, cette approche rend mieux compte de la lecture universelle qu'une théorie XN, pour laquelle la lecture universelle devrait être une inférence sémantique. Comme le traitement des lectures universelles des *parfaits* semblait être l'unique attrait d'une théorie XN, cela enlève la dernière motivation pour avoir recours à une telle théorie.

Dans ce chapitre, j'ai souvent parlé de phénomènes liés de façon déterminante à la sous-détermination de l'aspect ou au fait que l'aspect n'était pas explicitement marqué. J'ai utilisé des arguments qui expliquent une désambiguïsation d'ordre aspectuel par des procédés pragmatiques. En faisant cela, j'ai présupposé un certain nombre de faits et théorisations d'un tel aspect sous-déterminé, ou non-marqué, qu'il faudra mettre au clair et préciser maintenant, dans le chapitre 3.

## Annexe 2.A Formalisation en $\lambda$ -DRT

Dans cette annexe, je présenterai une formalisation de ce qui a été dit dans le présent chapitre. Il ne contient aucune nouvelle information, et peut être omise sans problème par les lecteurs pour lesquels l'implémentation formelle n'est pas un souci prioritaire. Le but principal est de montrer que l'on peut rendre compte des phénomènes qui se produisent avec un parfait en combinaison avec les adverbiaux de type *depuis* de façon entièrement compositionnelle.

J'utiliserai comme formalisme la  $\lambda$ -DRT telle qu'elle a été élaborée dans Blackburn & Bos (2005). Ce formalisme est une tentative de réunion des propriétés dynamiques de la DRT (angl. *Discourse Representation Theory*) et de la construction compositionnelle des phrases à partir de parties plus petites (comme l'a fait par exemple la grammaire de Montague et ses successeurs, cf. Montague (1974))<sup>57</sup>.

Le formalisme introduit des opérateurs  $\lambda$  dans la notation des DRS (angl. *Discourse Representation Structures*). Ainsi, voici les représentations d'un prédicat d'éventualité (cf. (123)) et d'un quantifieur universel (cf. (124)) dans un cadre de calcul  $\lambda$  classique et en  $\lambda$ -DRT :

$$(123) \quad \text{a. } \lambda e.P(e)$$

$$\text{b. } \lambda e. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline P(e) \\ \hline \end{array}$$

$$(124) \quad \text{a. } \lambda P \lambda Q \forall x.[P(x) \rightarrow Q(x)]$$

$$\text{b. } \lambda P \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \phantom{x} \\ \hline \end{array} \oplus P(x) \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array}$$

$\oplus$  est un opérateur de fusion (angl. *merge*), qui indique qu'il faudra fusionner les entités à sa droite et à sa gauche, ou plus exactement : il faudra fusionner l'univers de la DRS à sa droite avec l'univers de la DRS à sa gauche, et les conditions de la DRS à sa droite avec les conditions de la DRS à sa gauche<sup>58</sup> :

$$(125) \quad \begin{array}{|c|} \hline x_1, \dots, x_n \\ \hline \gamma_1, \dots, \gamma_k \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline y_1, \dots, y_m \\ \hline \kappa_1, \dots, \kappa_i \\ \hline \end{array} \Rightarrow \begin{array}{|c|} \hline x_1, \dots, x_n, y_1, \dots, y_m \\ \hline \gamma_1, \dots, \gamma_k \\ \hline \kappa_1, \dots, \kappa_i \\ \hline \end{array}$$

Pour voir le fonctionnement de ce formalisme et de ses opérations, je propose de faire la dérivation d'une phrase comme *Chaque poisson nage* (en négligeant toute référence au temps) :

57. N'ayant pas l'espace nécessaire pour faire une introduction au calcul  $\lambda$  et à la DRT classique, je présupposerai pour cette exposition une connaissance élémentaire de la DRT et du calcul  $\lambda$ .

58. Pour une discussion de la procédure de fusion, et les conditions sous lesquelles elle peut s'appliquer, cf. Muskens (1996).

$$(126) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \llbracket \text{poisson} \rrbracket = \lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{poisson}'(z) \\ \hline \end{array} \\ \text{b. } \llbracket \text{nage} \rrbracket = \lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{nage}'(z) \\ \hline \end{array} \\ \text{c. } \llbracket \text{chaque} \rrbracket = \lambda P \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \phantom{x} \\ \hline \end{array} \oplus P(x) \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} \end{array}$$

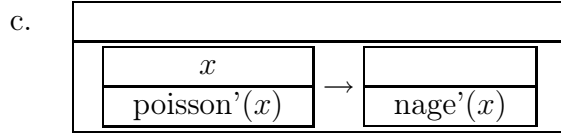
Pour obtenir la représentation complète de la phrase, nous allons d'abord appliquer *poisson* à *chaque* :

$$(127) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \lambda P \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \phantom{x} \\ \hline \end{array} \oplus P(x) \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} (\lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{poisson}'(z) \\ \hline \end{array}) \\ \text{b. } \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \phantom{x} \\ \hline \end{array} \oplus \lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{poisson}'(z) \\ \hline \end{array} (x) \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} \\ \text{c. } \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \phantom{x} \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{poisson}'(x) \\ \hline \end{array} \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} \\ \text{d. } \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \text{poisson}'(x) \\ \hline \end{array} \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} \end{array}$$

De (127a) à (127b), nous avons remplacé  $P$  par la représentation de *poisson*. L'étape suivante a été de remplacer les occurrences de  $z$  dans *poisson*( $z$ ) par  $x$ . Cela correspond à des  $\beta$ -réductions d'un calcul  $\lambda$  classique. Enfin, nous avons fusionné les deux DRS liées par l'opérateur de fusion  $\oplus$ . Cette opération est spécifique à la  $\lambda$ -DRT, et elle fonctionne comme déjà montré en (125) : on fusionne deux DRS  $K_1 \oplus K_2$  en fusionnant l'univers de  $K_1$  avec l'univers de  $K_2$ , et les conditions de  $K_1$  avec les conditions de  $K_2$ . (127d) est maintenant la représentation sémantique de *chaque poisson*.

Il nous reste encore à appliquer *nage* à *chaque poisson* :

$$(128) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \lambda Q. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \text{poisson}'(x) \\ \hline \end{array} \rightarrow Q(x) \\ \hline \end{array} (\lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{nage}'(z) \\ \hline \end{array}) \\ \text{b. } \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline x \\ \hline \text{poisson}'(x) \\ \hline \end{array} \rightarrow \lambda z. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{x} \\ \hline \text{nage}'(z) \\ \hline \end{array} (x) \\ \hline \end{array} \end{array}$$



Les étapes sont les suivantes : en (128b), nous avons remplacé  $Q$  par la dénotation de *nage* ; il ne nous restait qu'à remplacer l'occurrence de  $z$  par  $x$ . (128c) est en effet l'équivalent en DRT de la formule suivante en calcul des prédicats :

$$(129) \quad \forall x[\text{poisson}'(x) \rightarrow \text{nage}'(x)]$$

### 2.A.1 La sémantique temporelle et aspectuelle

Nous assignerons les valeurs suivantes aux temps et aux aspects :

(130) a. Aspects :

$$(i) \quad \llbracket \text{perfectif} \rrbracket = \lambda Q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline \tau(e) \subseteq i \\ \hline \end{array} \oplus Q(e)$$

$$(ii) \quad \llbracket \text{imperfectif} \rrbracket = \lambda Q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline i \subseteq \tau(e) \\ \hline \end{array} \oplus Q(e)$$

où  $i$  est l'intervalle d'assertion et  $\tau(e)$  la trace temporelle de l'éventualité.

$$b. \quad \llbracket \text{parfait} \rrbracket = \lambda p \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i', s \\ \hline i' \prec i \\ \hline Q(s) \\ \hline i \subseteq \tau(s) \\ \hline \end{array} \oplus p(i')$$

où  $i$  est le point de perspective,  $i'$  l'intervalle d'assertion,  $s$  l'état de parfait, et  $Q$  une variable libre qui désigne la propriété de l'état de parfait.

c. Temps :

$$(i) \quad \llbracket \text{présent} \rrbracket = \lambda p. \begin{array}{|c|} \hline i'', n \\ \hline n \subseteq i'' \\ \hline \end{array} \oplus p(i'')$$

$$(ii) \quad \llbracket \text{passé} \rrbracket = \lambda p. \begin{array}{|c|} \hline i'', n \\ \hline i'' \prec n \\ \hline \end{array} \oplus p(i'')$$

où  $i''$  est le point de perspective et  $n$  le moment de l'énonciation

Pour illustrer le fonctionnement de cette sémantique, je propose un exemple de dérivation pour un PRÉSENT PARFAIT PERFECTIF. Nous commençons par appliquer un prédicat d'éventualité à la projection aspectuelle :

$$(131) \quad a. \quad \lambda e'. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline P(e') \\ \hline \end{array} \text{ [une éventualité quelconque]}$$

$$b. \quad (\lambda Q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline \tau(e) \subseteq i \\ \hline \end{array} \oplus Q(e)) \lambda e'. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline P(e') \\ \hline \end{array} \equiv$$

$$\begin{array}{l}
 \text{c. } \lambda i. \frac{e}{\tau(e) \subseteq i} \oplus \lambda e'. \frac{}{P(e')} (e) \equiv \\
 \text{d. } \lambda i. \frac{e}{\tau(e) \subseteq i} \oplus \frac{}{P(e)} \equiv \\
 \text{e. } \lambda i. \frac{e}{\tau(e) \subseteq i} \quad \frac{P(e)}{} \quad [= \text{éventualité quelconque sous p.d.v. parfait}]
 \end{array}$$

Puis, nous appliquons (131e) au PARFAIT :

$$\begin{array}{l}
 (132) \quad \text{a. } (\lambda p \lambda i. \frac{i', s}{i' \prec i} \oplus p(i')) \lambda i. \frac{e}{\tau(e) \subseteq i} \equiv \\
 \quad \quad \quad \frac{Q(s)}{i \subseteq \tau(s)} \quad \frac{P(e)}{} \\
 \text{b. } \lambda i. \frac{i', s}{i' \prec i} \oplus \lambda i. \frac{e}{\tau(e) \subseteq i} (i') \equiv \\
 \quad \quad \quad \frac{Q(s)}{i \subseteq \tau(s)} \quad \frac{P(e)}{} \\
 \text{c. } \lambda i. \frac{i', s}{i' \prec i} \oplus \frac{e}{\tau(e) \subseteq i'} \equiv \\
 \quad \quad \quad \frac{Q(s)}{i \subseteq \tau(s)} \quad \frac{P(e)}{} \\
 \text{d. } \lambda i. \frac{i', s, e}{i' \prec i} \quad [= \text{PARFAIT PERFECTIF}] \\
 \quad \quad \quad \frac{Q(s)}{i \subseteq \tau(s)} \quad \frac{\tau(e) \subseteq i'}{P(e)}
 \end{array}$$

La dernière étape consiste à appliquer (132d) au PRÉSENT :

$$(133) \quad \text{a. } (\lambda p. \frac{i'', n}{n \subseteq i''}) \oplus p(i'') \lambda i. \frac{i', s, e}{i' \prec i} \equiv \\
 \quad \quad \quad \frac{Q(s)}{i \subseteq \tau(s)} \quad \frac{\tau(e) \subseteq i'}{P(e)}$$

$$\begin{array}{l}
 \text{b. } \boxed{\begin{array}{c} i'', n \\ n \subseteq i'' \end{array}} \oplus \lambda i. \boxed{\begin{array}{c} i', s, e \\ i' \prec i \\ Q(s) \\ i \subseteq \tau(s) \\ \tau(e) \subseteq i' \\ P(e) \end{array}} (i'') \equiv \\
 \text{c. } \boxed{\begin{array}{c} i'', n \\ n \subseteq i'' \end{array}} \oplus \boxed{\begin{array}{c} i', s, e \\ i' \prec i'' \\ Q(s) \\ i'' \subseteq \tau(s) \\ \tau(e) \subseteq i' \\ P(e) \end{array}} \equiv \\
 \text{d. } \boxed{\begin{array}{c} i'', n, i', s, e \\ n \subseteq i'' \\ i' \prec i'' \\ Q(s) \\ i'' \subseteq \tau(s) \\ \tau(e) \subseteq i' \\ P(e) \end{array}} [= \text{PRÉSENT PARFAIT PERFECTIF}]
 \end{array}$$

## 2.A.2 L'intégration des adverbiaux de type *depuis*

Je reprends ici la définition d'un *since* de base, qui prend comme argument une expression temporelle localisante, et qui peut être compatible avec une expression durative modifiée par un opérateur de coercion implicite «~~hace~~». Voilà la sémantique de ces expressions :

$$(134) \quad \llbracket \text{depuis} \rrbracket = \lambda P \lambda q \lambda i. \boxed{\begin{array}{c} i'' \\ \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \end{array}} \oplus P(i'') \oplus q(i)$$

où  $i$  est l'intervalle d'assertion,  $i''$  l'intervalle dénoté par l'expression localisante  $P$ , et où  $\mathbf{P}$  est le point de perspective.  $\text{LB|RB}(x) = y$  signifie que  $y$  constitue la borne gauche/droite de  $x$ .

$$(135) \quad \llbracket \text{hace} \rrbracket = \lambda P \lambda i. \boxed{\begin{array}{c} i''' \\ \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \end{array}} \oplus P(i''')$$

où  $i$  est la borne gauche de l'intervalle  $i'''$ , dont la durée sera spécifiée par le prédicat  $P$ .

$$(136) \quad \begin{array}{l}
 \text{a. } \llbracket \text{hier} \rrbracket = \lambda i. \boxed{\begin{array}{c} \\ i \subseteq \text{yesterday} \end{array}} \\
 \text{b. } \llbracket 10 \text{ minutes} \rrbracket = \lambda i. \boxed{\begin{array}{c} \\ \text{Min}(i) = 10 \end{array}}
 \end{array}$$

où « Min » est une fonction de mesure dans le sens de Krifka (1998), qui mesure la longueur de son argument.

Regardons d'abord le résultat d'une fusion de *depuis* avec une expression localisante comme (136a) :

$$(137) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \lambda P \lambda q \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus P(i'') \oplus q(i) \left( \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline i \subseteq \text{yesterday} \\ \hline \end{array} \right) \right) \equiv \\ \text{b. } \lambda q \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline i \subseteq \text{yesterday} \\ \hline \end{array} (i'') \oplus q(i) \right) \equiv \\ \text{c. } \lambda q \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \hline \end{array} \oplus q(i) \right) \equiv \\ \text{d. } \lambda q \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus q(i) \right) [= \textit{depuis hier}] \end{array}$$

Maintenant, nous allons dériver *depuis 10 minutes*, qui commencera par la fusion entre ~~hier~~ et *10 minutes*. Le résultat de cette opération (138d) sera appliqué à *since* en (139) :

$$(138) \quad \begin{array}{l} \text{a. } \lambda P \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus P(i''') \left( \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \text{Min}(i) = 10 \\ \hline \end{array} \right) \right) \equiv \\ \text{b. } \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \text{Min}(i) = 10 \\ \hline \end{array} (i''') \right) \equiv \\ \text{c. } \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \right) \equiv \\ \text{d. } \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \right) [= \textit{hier 10 minutes}] \end{array}$$

$$(139) \quad \text{a. } \lambda P \lambda q \lambda i. \left( \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus P(i'') \oplus q(i) \left( \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \right) \right) \equiv$$



$$\begin{array}{l}
 \text{b. } \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} (i'') \oplus q(i) \equiv \\
 \text{c. } \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline i''' \\ \hline \text{LB}(i''') = i'' \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \oplus q(i) \equiv \\
 \text{d. } \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'', i''' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \text{LB}(i''') = i'' \\ \text{RB}(i''') = \mathbf{P} \\ \text{Min}(i''') = 10 \\ \hline \end{array} \oplus q(i) [= \text{depuis hier } 10 \text{ minutes}]
 \end{array}$$

où  $i$  est l'intervalle d'assertion, et  $i''$  la borne gauche de l'intervalle  $i'''$ , qui est mesuré par *10 minutes*.

### 2.A.3 L'ambiguïté entre lectures universelles et existentielles

J'ai montré que la différence entre lectures universelles et existentielles avec les adverbiaux de type *depuis* était une question aspectuelle. Le constituant *depuis* + complément (nous allons prendre *depuis hier*) doit s'appliquer au niveau de la projection aspectuelle (pour (140), nous allons prendre un aspect perfectif). Ainsi, nous obtiendrons le résultat suivant :

$$\begin{array}{l}
 (140) \text{ a. } \lambda q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus q(i) (\lambda i'. \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline \tau(e) \subseteq i' \\ P(e) \\ \hline \end{array}) \equiv \\
 \text{b. } \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \lambda i'. \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline \tau(e) \subseteq i' \\ P(e) \\ \hline \end{array} (i) \equiv \\
 \text{c. } \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline i'' \\ \hline \text{LB}(i) = i'' \\ i'' \subseteq \text{yesterday} \\ \text{RB}(i) = \mathbf{P} \\ \hline \end{array} \oplus \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline \tau(e) \subseteq i \\ P(e) \\ \hline \end{array} \equiv
 \end{array}$$

d.  $\lambda i.$ 

$i'', e$
$\text{LB}(i) = i''$
$i'' \subseteq \text{yesterday}$
$\text{RB}(i) = \mathbf{P}$
$\tau(e) \subseteq i$
$P(e)$

Maintenant, il nous reste encore à appliquer (140d) à PARFAIT, et le résultat à PRÉSENT (j'omettrai les étapes intermédiaires de la dérivation à partir de maintenant) :

(141) a.  $\lambda p \lambda i.$ 

$i', s$
$i' \prec i$
$Q(s)$
$i \subseteq \tau(s)$

 $\oplus p(i')( \lambda i.$ 

$i'', e$
$\text{LB}(i) = i''$
$i'' \subseteq \text{yesterday}$
$\text{RB}(i) = \mathbf{P}$
$\tau(e) \subseteq i$
$P(e)$

 $) \equiv$

b.  $\lambda i.$ 

$i', s, i'', e$
$i' \prec i$
$Q(s)$
$i \subseteq \tau(s)$
$\text{LB}(i') = i''$
$i'' \subseteq \text{yesterday}$
$\text{RB}(i') = \mathbf{P}$
$\tau(e) \subseteq i'$
$P(e)$

(142) a.  $\lambda p.$ 

$i, n$
$n \subseteq i$

 $\oplus p(i)( \lambda i.$ 

$i', s, i'', e$
$i' \prec i$
$Q(s)$
$i \subseteq \tau(s)$
$\text{LB}(i') = i''$
$i'' \subseteq \text{yesterday}$
$\text{RB}(i') = \mathbf{P}$
$\tau(e) \subseteq i'$
$P(e)$

 $) \equiv$

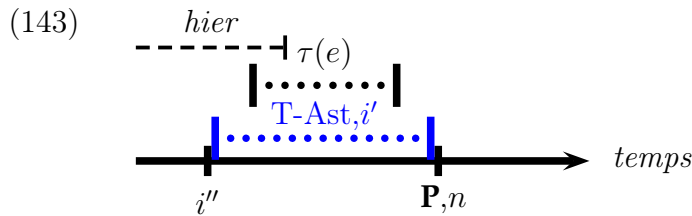
2 Depuis et les lectures du Parfait

b.

$i, n, i', s, i'', e$ $n \subseteq i$ $i' \prec i$ $Q(s)$ $i \subseteq \tau(s)$ $LB(i') = i''$ $i'' \subseteq yesterday$ $RB(i') = \mathbf{P}$ $\tau(e) \subseteq i'$ $P(e)$
---

où  $i'$  est l'intervalle d'assertion,  $n$  le moment de l'énonciation et  $i$  le point de perspective  $P$ .

Je suppose que  $\mathbf{P}$  sera identifié à  $i$  en (142b), et qu'ainsi, nous obtiendrons l'état de choses suivant (pour une meilleure lisibilité, l'état de parfait  $s$  n'est pas dessiné) :



Le diagramme en (143) correspond aux conditions de vérité d'une phrase avec un *parfait* à lecture existentielle comme (144) :

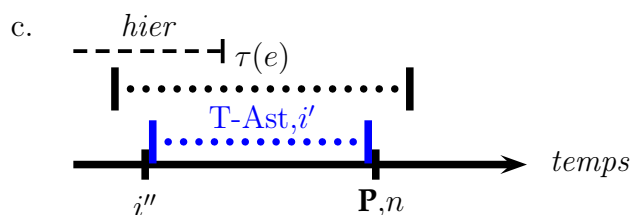
(144) Cunégonde a bu deux bières depuis hier.

Si maintenant dans une représentation comme (142b), on avait l'aspect imperfectif plutôt que perfectif, nous obtiendrons une lecture universelle du *parfait* :

(145) a. Ethel has been sleeping since yesterday.

b.

$i, n, i', s, i'', e$ $n \subseteq i$ $i' \prec i$ $Q(s)$ $i \subseteq \tau(s)$ $LB(i') = i''$ $i'' \subseteq yesterday$ $RB(i') = \mathbf{P}$ $i' \subseteq \tau(e)$ $P(e)$
---



Notre représentation en (145) ne porte toujours pas d’assertion sur l’état d’Ethel au point de perspective, mais il sera difficile pour des raisons pragmatiques d’éviter une lecture universelle. Ma formalisation prédit cependant que cela ne devrait pas être impossible.

#### 2.A.4 La neutralisation de l’aspect par une expression quantifiée universelle

En section 2.3.2, j’avais expliqué que les lectures universelles du *parfait* étaient un phénomène pragmatique, qui surgissent sous certaines circonstances. Or, comment est-il possible d’obtenir une lecture universelle avec un temps grammatical qui semble être perfectif, comme le *passé composé* français<sup>59</sup> ? On devrait avoir une *assertion* que l’éventualité en question s’est terminée, ce qui ne laisserait pas de place pour une inférence pragmatique disant le contraire.

Nous allons considérer le cas suivant :

(146) Anna a joué toute la journée.

Il existe une lecture universelle pour cette phrase, ou autrement dit : il n’est pas incompatible avec (146) qu’Anna joue encore au moment de l’énonciation.

Pour expliquer cela, nous allons supposer la sémantique très simplifiée en (147) de *toute la journée*, et nous allons supposer que cette expression s’applique au même niveau que *depuis*, c’est-à-dire en position d’adjonction à l’Asp-P :

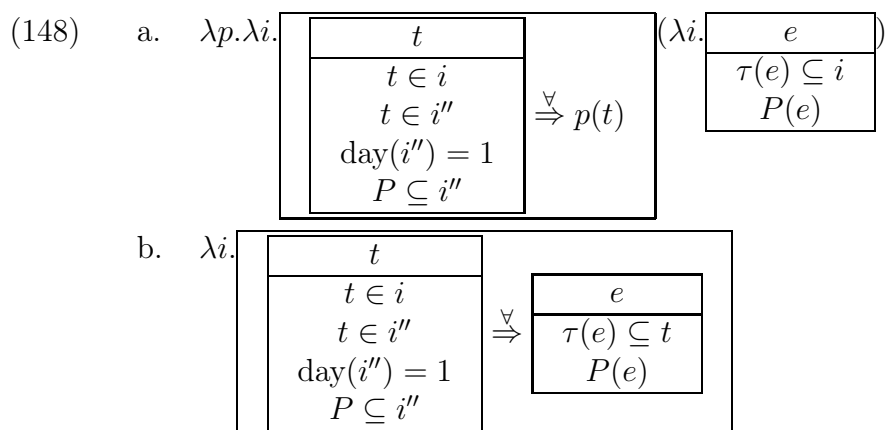
(147)  $\llbracket \text{toute la journée} \rrbracket = \lambda p. \lambda i. \left[ \begin{array}{|c|} \hline t \\ \hline \begin{array}{l} t \in i \\ t \in i'' \\ \text{day}(i'') = 1 \\ P \subseteq i'' \end{array} \\ \hline \end{array} \right] \Rightarrow p(t)$

Nous supposons donc qu’une expression comme *toute la journée* quantifie universellement sur tous les instants qui sont inclus dans la journée.

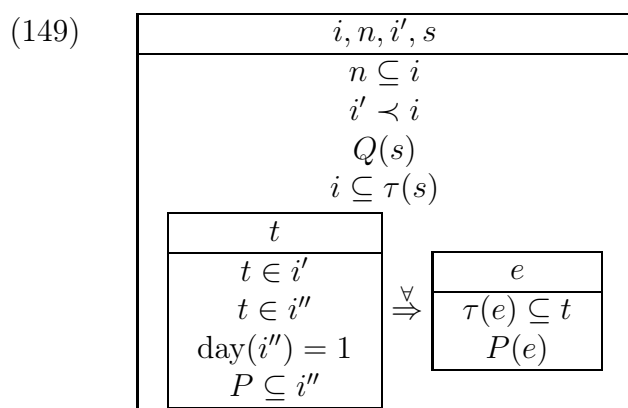
Regardons maintenant ce qui se passe si nous y appliquons l’aspect perfectif :

59. Le *passé composé* ne dispose que d’une lecture séquentielle dans des phrases avec *quand*, ce qui est la propriété définitoire d’un aspect perfectif selon Smith (1991) :

Quand Jean est entré, Pierre a su la vérité.



La projection fonctionnelle d'aspect a ainsi abouti dans la portée nucléaire d'un quantifieur universel, et il s'agit d'une quantification sur des instants. L'aspect perfectif est donc neutralisé : comme il faut que la trace temporelle de l'éventualité soit ou bien incluse, ou bien égale à un instant, seule la relation = peut s'appliquer. De cette manière, nous arrivons à éviter le piège de l'assertion selon laquelle l'éventualité est terminée avant le moment de l'énonciation, puisque, si nous continuons la dérivation, le résultat final sera le suivant :



En (149), il n'y a plus aucune assertion que l'éventualité s'est terminée avant le moment de l'énonciation.

### 3 L'aspect non-marqué

Dans ce chapitre, nous allons examiner les temps à aspect non-marqué, c'est-à-dire les temps grammaticaux qui ne disposent pas d'un comportement aspectuel clairement défini, comme c'est le cas pour l'exemple suivant :

(1) Quand Cunégonde entrera, Marie chantera une chanson.

(1) peut avoir deux interprétations quant à l'agencement relatif des deux éventualités : ou bien, Marie commencera à chanter la chanson au moment où Cunégonde entrera (c'est l'interprétation séquentielle), ou bien, Marie sera déjà en train de chanter quand Cunégonde entrera (c'est l'interprétation incidentelle). L'ambiguïté concerne donc l'interprétation de l'éventualité dans la principale.

Or, si on a affaire dans la principale à des temps grammaticaux à comportement aspectuel tranché, cette ambiguïté disparaît :

- (2) a. Quand Cunégonde entra, Marie chanta une chanson.  
b. Quand Cunégonde entra, Marie chantait une chanson.

(2a) dispose seulement d'une lecture séquentielle, et (2b) uniquement d'une lecture incidentelle.

Ce chapitre est structuré comme suit : nous allons d'abord examiner la notion de « marque » telle qu'elle sera utilisée ici, et la comparer à la notion structuraliste de « marque ». Puis, nous allons observer le comportement empirique des temps grammaticaux à aspect non-marqué, avant de nous pencher sur les différents types de formalisation qui ont été proposés pour rendre compte du comportement de ces temps. Cette section sera entièrement centrée sur les théories qui considèrent l'aspect comme une relation entre deux intervalles. D'autres modélisations, qui poursuivent des buts similaires, mais en termes d'une structure événementielle plus riche (comme par exemple Pustejovsky (1995), Ramchand (1997) ou Filip (2000)) ne seront pas considérés.

Je distinguerai deux grands groupes de formalisations de ce comportement aspectuel : premièrement, celles qui suivent Smith (1991) en supposant qu'il s'agit d'un point de vue spécial, et définissable de façon précise ; et deuxièmement, celles qui suivent Reyle et al. (2005) en supposant qu'il s'agit d'une sous-spécification aspectuelle entre deux (à savoir entre l'aspect perfectif et l'aspect imperfectif) ou plusieurs aspects. Je défendrai la seconde hypothèse, et examinerai un des points les plus faibles de cette approche : y a-t-il des raisons autres que la simple adéquation empirique pour supposer une sous-spécification entre l'aspect perfectif et imperfectif plutôt qu'entre l'aspect résultatif et prospectif, par exemple ?

Je présenterai une solution qui permet de motiver ce choix de sous-spécification en termes d'opérations sur des structures d'ordre partiel d'intervalles, et qui sera généralisée pour définir une « relation par défaut entre intervalles ».

## 3.1 Introduction

Le problème des temps grammaticaux à aspect non-marqué est un problème relativement récent, au moins si on le pose dans les termes dans lesquels il sera considéré ici. Il y a cependant dans la littérature linguistique (surtout en ce qui concerne les langues slaves) une longue tradition qui parle de « marque » dans le domaine aspectuel, et qu'on peut retracer jusqu'à l'article de Jakobson (1932/1971). Celui-ci, d'après Comrie (1976, p. 111) a été le premier à appliquer l'idée de la marque — développée par les phonologues de l'École de Prague — aux oppositions sémantiques et syntaxiques.

### 3.1.1 Oppositions aspectuelles avec un terme non-marqué

Jakobson utilise et généralise dans son article la notion d'« opposition privative » à tous les niveaux du verbe russe (c'est-à-dire quant à l'aspect, la voix, la personne, etc.). Il y a en russe, selon Jakobson, une opposition systématique entre un membre d'une opposition qui est marqué par une certaine qualité (pour l'aspect en russe, ce serait le trait +PERFECTIF), et l'autre membre qui serait exempt de marquage. D'un point de vue purement descriptif, on constate qu'en russe, les *perfectifs* disposent toujours du trait sémantique PERFECTIF, tandis que les *imperfectifs* peuvent ou non avoir le trait sémantique IMPERFECTIF — ils peuvent également avoir une signification perfective dans certains contextes. Un *imperfectif* ne signale donc pas la présence d'un trait IMPERFECTIF ; il dit seulement que le trait PERFECTIF ne s'applique pas. Si l'imperfectif semble exprimer la présence d'un trait IMPERFECTIF, cela est en quelque sorte un effet de contexte, mais non pas la signification première de la forme (cf. Jakobson, 1932/1971, p. 3ss.).

Parmi ceux qui poursuivent cette voie de raisonnement, on peut citer Comrie (1976, p. 111ss.). Comrie donne quelques critères quant à la distinction entre forme marquée et forme non-marquée ; un des critères les plus déterminants pour lui est, du point de vue sémantique, que la signification de la catégorie non-marquée englobe la signification de la catégorie marquée. Comrie voit les exemples les plus clairs dans les périphrases progressives de l'italien et de l'espagnol, qui, d'après lui, peuvent toujours être remplacées par la forme simple (du *présent*, en l'occurrence), sans perdre l'effet de sens d'« action en cours ».

- (3) a. *Estoy escribiendo.*  
suis écrivant.  
« Je suis en train d'écrire. »
- b. *Escribo.*  
écris.  
« J'écris. »

En termes d'ensembles, les significations de la forme marquée (notées  $\Sigma_M$ ) forment un sous-ensemble des significations de la forme non-marquée (notées  $\Sigma_{NM}$ ).

$$(4) \quad \Sigma_M \subset \Sigma_{NM}$$

La notion d'aspect non-marqué joue donc son rôle à l'intérieur d'une opposition entre une forme qui est marquée et une autre qui ne l'est pas. Pour Jakobson comme pour Comrie, la question des formes qui n'entrent pas dans une opposition d'ordre aspectuel ne se pose pas (en russe, l'aspect est présent dans tout le paradigme).

Dans la suite de ce chapitre, ce seront cependant principalement ces derniers temps grammaticaux qui nous intéresseront. Les questions clés soulevées sont les suivantes : quel sera l'aspect qu'il faudra assigner à des temps grammaticaux comme le *présent* ou le *futur* en français, qui n'entrent pas dans une opposition aspectuelle comme c'est le cas entre *passé simple* ou *passé composé* et *imparfait* ? Et dans quelle mesure l'aspect constitue-t-il une catégorie grammaticale pertinente dans des langues où il n'y a d'opposition aspectuelle dans aucune place du paradigme des temps grammaticaux, comme c'est le cas en allemand ou en hébreu ?

### 3.1.2 L'aspect comme catégorie obligatoire

La question de l'aspect non-marqué (ou le fait même de parler dans le cas du *présent* du français d'une catégorie d'aspect non-marqué) présuppose deux développements théoriques. Premièrement, elle présuppose une certaine façon de voir l'aspect, à savoir comme étant obligatoirement présent dans n'importe quelle phrase de n'importe quelle langue, même si cette langue ne dispose pas de moyens morphologiques pour marquer cette catégorie. Deuxièmement, elle présuppose qu'on distingue deux types d'aspect, à savoir une catégorie du « *point de vue* » aspectuel d'après la terminologie de Smith (1991), et une catégorie d'aspect « lexical » ou des *Aktionsarten*.

Une telle distinction ne va pas de soi, et elle n'a été établie qu'avec les travaux de Smith (1991) et de Klein (1994) ; elle est toujours loin d'être universellement acceptée.

Je retracerai d'abord le chemin qui a été parcouru depuis la définition « classique » de l'aspect, en expliquant ce qui a amené Smith et Klein (1994) à séparer un aspect « point de vue » d'un aspect lexical ou *Aktionsart*, ainsi que les conséquences de ce développement pour l'étude des propriétés aspectuelles de temps comme le *présent* du français.

Selon la définition classique de Comrie (1976)<sup>1</sup>, le temps grammatical (angl. *tense*) concerne la localisation temporelle d'une éventualité par rapport au moment de l'énonciation, tandis que l'aspect concerne la constitution temporelle interne d'une situation<sup>2</sup>. D'après cette définition, des phénomènes aussi divers que les morphèmes

1. Cette définition est pratiquement identique à celle de Guillaume (1933/1994, p. 47).

2. Comrie (1976, p. 5) écrit : « *However, although both aspect and tense are concerned with time, they are concerned with time in very different ways. [...] T]ense is a deictic category, i.e. locates situations in time, usually with reference to the present moment, though also with reference to other situations. Aspect is not concerned with relating the time of the situation to any other time-point, but rather with the internal temporal constituency of the one situation ; one could*



d'imparfait des langues romanes et certains préverbes ou particules des langues germaniques peuvent être vus comme relevant indistinctement de la catégorie de l'aspect :

- (5) a. Cunégonde se noyait quand un dauphin la sauva.  
 b. Cunégonde se noya #quand un dauphin la sauva.

Une noyade a un début (l'entrée dans l'eau de Cunégonde) et une fin (la mort de Cunégonde). Pour (5a) et (5b), l'éventualité est située dans le passé ; en ce qui concerne le temps, il n'y a donc pas de différence. Il y a cependant une différence quant à la fin de l'éventualité de la principale : avec l'*imparfait* du français en (5a), il se peut que la noyade n'arrive pas à sa fin, tandis qu'avec le *passé simple*, cette fin est forcément atteinte.

Quelque chose de similaire se produit en (6) :

- (6) a. Ethel ate a sandwich, but she didn't finish it.  
 b. Ethel ate up a sandwich, #but she didn't finish it.

L'éventualité *manger\_un\_sandwich* débute avec la première bouchée dans le sandwich, et se termine quand il ne reste plus rien du sandwich. Pour (6a-b), l'éventualité se situe dans le passé, il n'y a donc pas de distinction en ce qui concerne le temps. Mais en (6a), l'éventualité n'arrive pas forcément à sa fin, tandis que (6b) est uniquement compatible avec une situation où le sandwich a été entièrement consommé.

Il semble donc y avoir, dans les exemples (5) et (6), une certaine modification d'une éventualité de base quant à des propriétés temporelles internes (qui ne concernent pas une localisation par rapport au moment de l'énonciation).

D'un autre côté, il y a également quelques différences très importantes entre (5) et (6) : si on peut appliquer un *imparfait* roman à n'importe quel verbe (il ne semble pas y avoir la moindre restriction), il n'en est pas de même pour des particules du type *up* en anglais. Il s'agit en effet d'un moyen hautement idiosyncratique, propre à certains lexèmes verbaux (comme *eat*), et qui ne peut pas être appliqué à d'autres verbes, même ceux qui ont des propriétés d'*Aktionsart* très proches :

- (7) \*Ethel sang up a song.

Une particule verbale de type *up* est clairement un moyen assez « lexical » de modifier une éventualité, tandis que l'*imparfait* du français fait partie de la flexion verbale. On peut en déduire que ce dernier occupe une position nettement plus élevée dans la structure fonctionnelle de la phrase.

Pour rendre compte de cette différence, Carlota Smith et Wolfgang Klein ont proposé de séparer très clairement ces deux groupes de comportement aspectuel : d'un côté, l'aspect grammatical ou aspect « point de vue », et de l'autre côté, l'aspect lexical ou l'*Aktionsart*.

---

*state the difference as one between situation-internal time (aspect) and situation external time (tense).*

Pour Smith, l'aspect grammatical peut être comparé à une espèce de masque qui donne à voir certaines parties d'une éventualité sous-jacente, et qui peut en cacher d'autres. Par exemple, un aspect imperfectif cacherait, d'après la définition de Smith, la partie initiale de l'éventualité, et également la partie finale. Ainsi, seulement les phases internes de l'éventualité sont visibles, ce qui explique pourquoi on obtient une action en cours avec ce genre de point de vue.

Klein (1994) a remplacé cette métaphore de « masque » ou de « lentille » par la notion d'*assertion* sur des phases d'éventualité. Ainsi, quand Smith parle de « focalisation » sur une certaine phase d'une éventualité, ou dit qu'une partie d'une éventualité est « visible », il s'agit en vérité d'une assertion que porte un locuteur sur une phase de l'éventualité<sup>3</sup>. Le fait qu'un locuteur porte sélectivement une assertion sur une phase donnée (mettons interne) de l'éventualité, à l'exclusion d'autres phases, peut être compris comme impliquant une distanciation du locuteur vis-à-vis des autres phases, comme si le locuteur ne croyait pas que les phases exclues de l'assertion aient eu lieu.

D'un point de vue plus technique, l'aspect lexical ou l'*Aktionsart* est, d'après ces auteurs, une propriété d'éventualité, tandis que l'aspect grammatical ou aspect *point de vue* est une relation entre deux intervalles, à savoir un intervalle d'assertion (ou de « visibilité », pour continuer la métaphore du masque), et l'intervalle qui correspond à la trace temporelle de l'éventualité.

Une approche comme celle soutenue par Smith et Klein a pour conséquence que l'aspect devient une catégorie nécessaire et obligatoire : sans aspect, pas d'assertion et pas de visibilité d'éventualité. On ne pourrait pas attribuer des conditions de vérité à une phrase sans aspect<sup>4</sup>. Donc, il doit y avoir de l'aspect aussi dans des langues qui ne disposent pas d'opposition aspectuelle du tout (ce qui est le cas de l'allemand) ou dans des langues où l'opposition aspectuelle ne concerne pas tout le paradigme (souvent, elle est restreinte aux seuls temps du passé, comme en français). Dans le cadre d'une telle théorie, dire qu'une langue ne dispose pas des catégories TEMPS ou ASPECT n'a plus de sens.

Avant de continuer, je voudrais brièvement expliquer pourquoi je tiens à appeler ce phénomène « aspect non-marqué », et non pas « aspect neutre », comme le fait Smith (1991), ou « aspect sous-déterminé », comme le font Reyle et al. (2005). Il me semble que ces deux derniers termes ne renvoient pas tellement au problème même que posent les propriétés aspectuelles d'un temps comme le *présent* français dans le cadre d'une théorie qui suppose que l'aspect est obligatoire ; ils renvoient plutôt à

---

3. Il est souvent plus aisé de parler d'une focalisation ou de la visibilité d'une phase d'éventualité que d'une assertion qui est portée sur telle et telle phase d'une éventualité. Je me permettrai donc de parler métaphoriquement de « visibilité ». Il faut comprendre par là qu'il s'agit d'une assertion portée par le locuteur sur telle et telle phase d'une éventualité.

4. La question se pose de savoir alors comment on traite les phrases non-assertives, comme les questions, les antécédents des conditionnels et les phrases impératives. Or, une partie du programme vériconditionnel est de définir les phrases non-assertives en termes de phrases assertives qui leur correspondent, et dont on connaît les conditions de vérité. Par exemple, si on définit les questions en termes des réponses qu'on peut leur donner, je ne vois pas d'obstacle en principe à avoir un intervalle d'assertion dans des questions.

une certaine façon de résoudre ce problème. J'utiliserai donc désormais les notions d'« aspect neutre » et de « sous-spécification aspectuelle » comme se référant à deux manières différentes de modéliser le phénomène d'un aspect non-marqué.

### 3.1.3 Le comportement empirique des temps aspectuellement non-marqués

La première description du comportement de temps aspectuellement non-marqués provient de Smith (1991), qui semble être également la première à concevoir l'aspect comme une catégorie obligatoire. Selon l'hypothèse de Smith, le comportement des temps aspectuellement non-marqués est stable à travers les langues et se caractérise par un mélange de caractéristiques propres aux temps perfectifs et aux temps imperfectifs.

Comme le remarque Smith, si on a deux temps perfectifs dans une phrase contenant *quand*, il se produira une séquence entre les deux éventualités :

(8) Quand Jean entra, Marie chanta.

(8) veut dire que l'entrée de Jean précède (et déclenche peut-être) le chant de Marie. Il n'y a pas de deuxième lecture selon laquelle Marie est déjà en train de chanter lorsque Jean entre.

Si on a cependant dans la principale un temps imperfectif (supposons pour l'instant que l'*imparfait* français est imperfectif), nous aurons un schéma d'incidence :

(9) Quand Jean entra, Marie chantait.

En (9), Marie est déjà en train de chanter lorsque se produit l'entrée de Jean. Il n'y a pas de lecture séquentielle, à la différence de (8). Il y a donc une corrélation directe entre l'aspect du temps grammatical dans la principale et l'interprétation en tant que séquence ou incidence de la phrase.

Si on a dans la principale un temps aspectuellement non-marqué, comme le futur du français, Smith remarque que la phrase est alors ambiguë entre les deux lectures illustrées ci-dessus : (10) peut se lire ou bien en tant que séquence, ou bien en tant qu'incidence.

(10) Quand Jean entrera, Marie chantera.

Cette ambiguïté serait, selon Smith, caractéristique pour les temps aspectuellement non-marqués, et elle serait la même pour tous les temps aspectuellement non-marqués dans toutes les langues. Un point très important dans la démonstration de Smith est le suivant : si une phrase comme (10) permet une ambiguïté entre les lectures en tant que séquence et en tant qu'incidence, la relation temporelle entre les deux éventualités de (10) n'est pas complètement libre. (10) n'est pas compatible avec une situation dans laquelle l'éventualité de **chanter** précède strictement l'éventualité de **entrer**. Pour exprimer cela, il faudrait avoir recours à une phrase telle que (11) :

(11) Quand Jean entrera, Marie aura (déjà) chanté.

Ainsi, si un temps aspectuellement non-marqué permet une certaine ambiguïté entre une lecture perfective et une lecture imperfective de l'éventualité, il ne permet pas de lecture résultative. Le contour aspectuel associé aux temps non-marqués n'est donc pas complètement ouvert, mais contraint d'une certaine façon. Smith (1991) prétend que ce contour aspectuel neutre est le même dans toutes les langues et peut être caractérisé de façon univoque.

À l'aide du test avec *quand*, on peut montrer que le *Perfekt* de l'allemand, aussi bien que le *Präteritum*, sont des temps aspectuellement non-marqués, dans la mesure où ils donnent lieu à l'ambiguïté entre lectures séquentielles et incidentelles (cf. Schaden, 2003) :

- (12) a. *Als Hans hereingekommen ist, hat Maria gesungen.*  
 comme H. entré est, a M. chanté.  
 « Quand Jean est entré, Marie a chanté/chantait. »
- b. *Als Hans hereinkam sang Maria.*  
 comme H. entrer<sub>Prät</sub> chanter<sub>Prät</sub> M.  
 « Quand Jean est entré, Marie a chanté/chantait. »

L'hypothèse que les temps aspectuellement non-marqués se comportent de façon uniforme à travers les langues n'est cependant pas sans poser problème. Premièrement, il n'est pas tout à fait certain que le test avec *quand* soit le mieux adapté (j'y reviendrai plus loin). Deuxièmement, il y a un certain nombre de temps grammaticaux dont le comportement n'est pas très stable, selon les contextes.

Parmi ces temps à comportement variable se trouvent notamment l'*imparfait* du français et le *simple past* de l'anglais. Considérons d'abord l'*imparfait* :

- (13) a. Quand Jean entra, Marie chantait. [= (9)]  
 b. Quand Jean entrait, Marie chantait.

Si dans une phrase comme (13a), on peut seulement avoir une lecture en tant qu'incidence, il n'en va pas de même en (13b) : dans un contexte itéré, un *imparfait* se comporte comme un temps aspectuellement non-marqué et admet aussi bien les lectures séquentielles qu'incidentelles. De plus, un *imparfait* peut, dans certains contextes, faire progresser un récit, et même contraindre un état à une lecture inchoative, ce qui est un comportement normalement réservé à des points de vue perfectifs :

- (14) Le soir même, l'ayant suivie, il pénétrait derrière elle dans un coquet petit magasin, savait ainsi qu'elle était la fleuriste du bord et lui commandait un bouquet d'œillets.<sup>5</sup>

J'ai proposé dans Schaden (2003) d'analyser ce comportement en affirmant que l'*imparfait* du français est à la base un temps grammatical à aspect non-marqué.

5. Exemple cité d'après Tasmowsky-De Ryck (1985), p. 61.

Cependant, comme ce temps aspectuellement non-marqué se trouve — dans les contextes épisodiques — en opposition avec un temps perfectif (le *passé simple* ou aussi le *passé composé*), on n'y observe que le comportement imperfectif. Dans des contextes où cette opposition disparaît — comme dans des contextes itérés —, l'*imparfait* est capable de montrer toute la gamme de ses propriétés aspectuelles.

Le *simple past* de l'anglais offre une autre facette du même problème. D'après un consensus assez généralisé, l'aspect perfectif correspond à l'avancement de l'action dans le récit, tandis qu'un aspect imperfectif ne fait pas avancer un récit, mais ajoute la description d'un état de choses déjà en cours (cf. Kamp & Reyle, 1993). Les éventualités atéliques de l'anglais au *simple past* sont ambiguës à cet égard :

- (15) a. A blizzard started. A thick blanket of snow covered the fields.  
 b. We eventually reached the northern district. A thick blanket of snow covered the fields.

En (15a), nous obtenons une lecture en tant que séquence ; en (15b), une lecture en tant qu'incidence. Cela peut être interprété comme une indication que le *simple past* de l'anglais est (comme d'autres prétérits germaniques) un temps aspectuellement non-marqué. Un temps très clairement perfectif, comme le *passé simple* du français, ne permet pas une telle ambiguïté :

- (16) a. Une tempête de neige se déclencha. Une couche épaisse de neige couvrit les champs.  
 b. Nous arrivâmes au district du Nord. Une couche épaisse de neige couvrit les champs.

(16b) ne peut se lire en tant qu'incidence : il existe seulement une lecture séquentielle, même si cela est contraire à nos attentes et suppositions sur un comportement normal.

Dans les phrases avec *quand* cependant, le *simple past* ne montre pas l'ambiguïté dont il faisait preuve en (15) :

- (17) a. When John entered the room, Mary sang.  
 b. When John entered the room, Mary was singing.

(17a) semble avoir exclusivement une lecture en tant que séquence ; pour avoir une lecture en tant qu'incidence, on est obligé de prendre un progressif pour l'éventualité dans la principale (cf. (17b)).

Résumons donc ce que nous avons observé : il existe un certain nombre de temps grammaticaux dont le comportement aspectuel ne correspond ni clairement à ce que l'on devrait attendre s'ils étaient imperfectifs, ni à ce que l'on devrait attendre s'ils étaient perfectifs.

Dans les cas les plus clairs, ces temps grammaticaux montrent dans toutes les circonstances et tous les contextes grammaticaux une ambiguïté entre une lecture séquentielle et une lecture incidentelle. Il s'agit typiquement de temps grammaticaux qui n'entrent dans aucune sorte d'opposition avec une autre forme aspectuellement marquée, comme les temps du *présent* et *futur* en français et en allemand. Il semble

que ces temps-là disposent en gros des mêmes lectures aspectuelles à travers les langues.

Puis, il y a d'autres cas dans lesquels un temps grammatical donné se comporte comme un temps aspectuellement non-marqué dans certains contextes, mais comme un temps perfectif ou imperfectif dans d'autres. Ces contextes-là ne sont pas stables à travers les langues ; notre comparaison entre *imparfait* et *simple past* l'a clairement montré. Dans la suite de ce chapitre, je ne parlerai pas de ces cas ; je pense cependant que leur comportement peut s'expliquer par une compétition entre deux temps qui ont une partie de leur signification en commun.

Lorsqu'on suppose que l'aspect est une catégorie fonctionnelle obligatoire, ces temps à aspect non-marqué deviennent une préoccupation centrale. Le défi dans la modélisation de ces temps peut se résumer comme suit : comment rendre compte d'une ambiguïté entre une lecture qui ressemble à celle associée à un aspect perfectif, et une autre qui ressemble à celle associée à un aspect imperfectif, à l'exclusion de tout autre aspect possible ? Et deuxièmement, comment expliquer que ces temps aspectuellement non-marqués basculent, pour ainsi dire — au cas où ils entreraient dans une opposition aspectuelle à une certaine position du paradigme — soit vers un aspect imperfectif, soit vers un aspect perfectif ?

Dans la section suivante, j'examinerai les deux types de propositions qui ont été faits pour la modélisation de l'aspect non-marqué.

## 3.2 Modélisations de temps grammaticaux aspectuellement non-marqués

On peut distinguer deux grands types de modélisations du comportement d'un aspect non-marqué<sup>6</sup> : premièrement, celles qui supposent qu'il s'agit d'un contour aspectuel à part, qu'on peut appeler avec Smith (1991) l'« aspect neutre ». Cet aspect neutre est un aspect point de vue, sur un pied d'égalité avec l'aspect perfectif et imperfectif, et dispose de caractéristiques bien définissables qui le distinguent aussi bien de l'aspect perfectif que de l'aspect imperfectif. Une telle approche a été proposée par Smith (1991), et dans sa suite par Pancheva (2003). Le critère décisif pour l'ap-

---

6. On peut associer aussi d'autres travaux sur l'aspect, qui tentent de définir un comportement par défaut pour l'aspect, à une des deux catégories de modélisation d'un aspect non-marqué : Boneh (2003) peut être lu comme relevant d'une sous-spécification généralisée de l'ordre de la trace temporelle de l'éventualité par rapport à l'intervalle d'assertion. Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002) relève de la modélisation en termes d'un aspect neutre (il y existe une proposition d'aspect par défaut, et elles attribuent une seule relation d'ordre à cet aspect), tandis que dans Demirdache & Uribe-Etxebarria (à paraître), ces auteurs sont passées à une approche par sous-spécification. Une proposition comme Laca (2002) est un cas limite : elle associe la relation d'ordre  $\subseteq$  au contour aspectuel par défaut. Cela est une seule relation temporelle, et il s'agit d'une solution par défaut ; il s'agit donc d'une modélisation en termes d'aspect neutre. D'un autre côté, on peut le lire également en tant que disjonction entre  $\subset$  pour l'aspect imperfectif, et  $=$  pour l'aspect perfectif — donc, en tant que sous-spécification aspectuelle.

partenance à cette catégorie d'approche est de supposer que (i) il existe un contour aspectuel par défaut ; et (ii) ce contour aspectuel par défaut peut être caractérisé à l'aide d'une seule relation d'ordre entre intervalles.

Un deuxième type de modélisation propose que, dans le cas de temps à aspect non-marqués, il y a un mécanisme de sous-spécification entre un aspect imperfectif et un aspect perfectif à l'œuvre. Cette sous-spécification devra être résolue de façon contextuelle par un raisonnement discursif. Cette approche se trouve exposée en Reyle et al. (2005), et dans leur suite, dans Caudal & Schaden (2005).

J'exposerai les deux types d'approches, en montrant que la première ne permet pas de rendre compte de toute la gamme de lectures possibles de tels temps grammaticaux. Cette approche n'est donc pas défendable. L'approche de sous-spécification en revanche a le problème opposé : si elle permet de générer toutes les lectures souhaitées, elle en génère également qui ne correspondent pas au jugement des locuteurs. À la fin de cette section, je suggérerai une façon de réduire, sinon éliminer, ce problème de surgénération.

### 3.2.1 L'aspect neutre

Smith (1991) suppose qu'il y a trois sortes d'aspect : les perfectifs (cf. (18a)), les imperfectifs (cf. (18b)) et les neutres (cf. (18c)). N'importe quel temps grammatical dans n'importe quelle langue naturelle doit disposer d'un de ces aspects. L'aspect neutre, tout comme les aspects perfectif et imperfectif, peut être caractérisé de façon univoque :

- (18) a. Schéma temporel perfectif  
 I.....F  
 ///////////////  
 b. Schéma temporel imperfectif  
 I.....F  
 /////  
 c. Schéma temporel neutre<sup>7</sup>  
 I.

« I » désigne en (18) le point initial de l'éventualité, « F » est le point final de l'éventualité. Le point représente une phase interne de l'éventualité. Les barres obliques « / » désignent la partie de l'éventualité qui est visible.

Dans les schémas du perfectif et de l'imperfectif, Smith respecte une convention graphique qui sépare une représentation schématique de l'éventualité (première ligne) et la représentation de l'intervalle d'assertion (deuxième ligne). Même si le schéma temporel de l'aspect neutre ne respecte pas cette convention graphique, Smith rend très clair dans le texte de quoi il s'agit : le point de vue neutre rend visible le point initial de l'éventualité et une phase interne de l'éventualité, à l'exclusion du point

7. Schémas d'après Smith (1991). Dans la formalisation en DRT proposée dans Smith (1991), les représentations sont différentes.

final<sup>8</sup>. Si on voulait proposer une représentation graphique analogue à celles des points de vue perfectif et imperfectif, on pourrait avoir recours à une représentation comme en (19) :

$$(19) \quad \text{Schéma temporel neutre (N° 2) :}$$

$$\text{I} \dots \dots \dots \text{F}$$

$$////$$

Pour Smith, un point de vue neutre ne pourra jamais focaliser exclusivement sur une phase préparatoire ou subséquente; elle tient en effet ces types de focalisation pour plus marqués que ceux qui ne contiennent que l'éventualité « centrale », entre le point initial et le point final<sup>9</sup>.

Smith esquisse également une sorte d'échelle entre les aspects : si l'aspect perfectif rend visible les deux extrémités de l'éventualité, l'aspect neutre en rend visible seulement une; et l'aspect imperfectif exclut les deux extrémités de l'éventualité.

Sauf erreur, Smith (1991) est la première à soulever le problème de l'aspect non-marqué, et sa proposition d'un contour aspectuel unique pour les temps grammaticaux a été reprise dans des versions différentes par, entre autres, Pancheva (2003). La difficulté empirique dans la modélisation de ce point de vue aspectuel consiste dans le fait qu'il doit pouvoir se comporter dans certains contextes comme un point de vue imperfectif, et dans d'autres comme un point de vue perfectif.

Considérons d'abord un peu plus en détail la modélisation que propose Smith (1991) de l'aspect neutre. Elle suppose donc que le point initial est toujours « visible », ainsi qu'une phase interne, mais que le point final n'est pas visible. Cette proposition se fonde sur des raisons qui sont assez claires : Smith requiert la présence obligatoire du point initial de l'éventualité pour assurer qu'il ne puisse pas y avoir de focalisation exclusive sur une phase préparatoire d'une éventualité, ainsi que pour garantir la possibilité d'une lecture « perfective ». Quant à l'inclusion d'une phase interne de l'éventualité dans l'intervalle de visibilité, elle semble vouloir garantir la possibilité d'une lecture imperfective.

Toutefois, l'inclusion obligatoire du point initial avec exclusion du point final est une position difficile à maintenir : que se passe-t-il si l'éventualité est ponctuelle, et que I et F coïncident ? Smith ne semble pas considérer que cela puisse poser problème.

Cette difficulté est liée à la distinction nette entre le point initial et le point final de l'éventualité. Si on ne pense qu'en termes de trace temporelle d'éventualité, comme le fait Pancheva (2003), ce problème disparaît aussitôt. La formalisation de l'aspect neutre de Pancheva est la suivante :

$$(20) \quad \llbracket \text{Aspect neutre} \rrbracket = \text{T-Ast } \not\vdash \tau(e)$$

$$\text{où } i \not\vdash i' \text{ ssi } i \cap i' \neq \emptyset \wedge \exists t [t \in i \wedge t \notin i' \wedge \forall t' [t' \in i' \rightarrow t \prec t']]$$

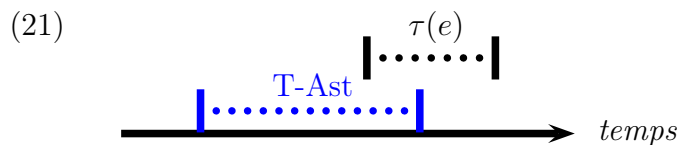
Pour Pancheva, il faut donc qu'il existe un intervalle occupé à la fois par l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité (notée  $\tau(e)$ ), et qu'il y ait au moins

---

8. Cf. Smith (1991), p. 119 ss.  
 9. Cf. Smith (1991), p. 123.



un sous-intervalle de l'intervalle d'assertion qui précède strictement tous les sous-intervalles de la trace temporelle de l'éventualité. On peut représenter cela de façon graphique comme suit :



La formalisation de Pancheva prédit qu'une éventualité ponctuelle sous l'aspect neutre ne peut donner lieu qu'à une lecture perfective, ce qui est effectivement ce qu'affirme Smith.

Pour les deux modélisations que nous avons considérées jusqu'ici il est clair que le début de l'éventualité fait partie de l'intervalle d'assertion et est donc rendu « visible ». Qu'est-ce que cela implique pour les phrases avec *quand*, qu'on avait utilisées pour les tests qui distinguent les temps à point de vue neutre des autres temps grammaticaux ?

Premièrement, répétons que dans une telle phrase, le comportement est le suivant : avec un aspect perfectif dans la principale, nous obtenons une interprétation en tant que séquence ; avec un aspect imperfectif, une interprétation en tant qu'incidence ; et avec un aspect neutre, les deux interprétations sont possibles :

- (22)
- a. Quand Marc rentra, Marie chanta. [séquence, \*incidence]
  - b. Quand Marc rentra, Marie chantait. [\*séquence, incidence]
  - c. Quand Marc rentrera, Marie chantera. [séquence, incidence]

Supposons pour les besoins de l'argumentation que la contribution temporelle de *quand* est d'ordonner l'intervalle d'assertion de la principale par rapport à la trace temporelle de l'éventualité décrite dans la subordonnée, et que la sémantique de *quand* est la suivante : d'abord, *quand* se combine à la subordonnée, sélectionne la trace temporelle de son éventualité et la met en relation avec un intervalle  $i$ . Ensuite, cet intervalle  $i$  va localiser l'intervalle d'assertion de la principale comme le ferait une expression temporelle localisante<sup>10</sup>.

(23)  $\lambda p \lambda q \lambda i . p \oplus \boxed{i \subseteq \text{T-Sit}(p)} \oplus q(i)$

Dans les exemples que nous avons considérés, le fait d'avoir une lecture séquentielle ou incidentelle dépendait toujours des caractéristiques aspectuelles de la principale, et non pas de celles de la subordonnée. Si on veut faire dépendre la succession ou non-succesion des deux éventualités directement des propriétés aspectuelles de la

10. Cela correspond en gros à l'idée de Partee (1984), mais ne constitue certainement pas une analyse complète des effets de sens liés à *quand*. Pour une élaboration plus complète de cette idée, cf. l'annexe de ce chapitre, p. 182ss.

phrase qui les contient, il faudrait que la présence ou absence du point initial dans l'intervalle de visibilité en décide. Selon les formalisations de Smith et de Pancheva, le point initial de l'éventualité est forcément visible. Mais il n'est alors pas possible que celle-ci soit interprétée comme étant déjà en cours lorsque commence l'éventualité de la subordonnée. De cette manière, nous obtenons le comportement d'un point de vue aspectuel perfectif, et non pas celui d'un point de vue imperfectif.

Cependant, on pourrait toujours dire que le comportement de séquence et d'incidence n'est pas réglé directement par l'aspect, mais que l'aspect impose des contraintes sur une structure plus complexe, d'ordre rhétorique, comme cela est proposé par la SDRT (cf. par exemple Asher & Lascarides, 2003). Par exemple, pour avoir une séquence dans une phrase comme (22a), la relation rhétorique entre la subordonnée et la principale serait une « Narration » (déclenchée par la présence de l'aspect perfectif), tandis qu'avec un aspect imperfectif, la relation serait « Arrière-plan ». L'aspect neutre n'imposerait alors simplement pas de contrainte quant au choix des relations rhétoriques qui s'appliquent. De cette manière, le contour aspectuel neutre, tel que modélisé par Smith (1991) et par Pancheva (2003) serait compatible avec le comportement constaté lors de ce tests (qui ne seraient cependant pas des tests très parlants pour déterminer le comportement aspectuel).

En revanche, il n'est pas très vraisemblable que des relations rhétoriques gouvernent le rapport entre la trace temporelle d'une éventualité et l'intervalle dénoté par un syntagme prépositionnel temporel comme *depuis X*. Comme on l'a déjà vu dans le chapitre consacré à *depuis*, un tel syntagme prépositionnel est en principe compatible avec des aspects perfectif, imperfectif et résultatif :

- (24) a. Jean a mangé trois pommes depuis midi. [perfectif]  
 b. Jean a parlé sans interruption depuis midi. [imperfectif]  
 c. Jean est parti depuis midi. [résultatif]

Il n'est donc pas très convaincant de dire que le syntagme introduit par *depuis* impose une certaine structure aspectuelle sur la phrase. Cependant, dans le cas d'une phrase avec un *présent*, on a besoin d'une lecture de type imperfectif, où la trace temporelle de l'éventualité remplit toute l'étendue de l'intervalle dénoté par *depuis X* :

- (25) Jean dort depuis minuit.

(25) est vrai si et seulement si Jean a passé tout le temps entre minuit et le moment de l'énonciation à dormir ; cette phrase est intuitivement clairement fausse si Jean s'est endormi après minuit ou s'il ne dort pas au moment de l'énonciation. La question est pourquoi il en est ainsi ; car les modélisations de Smith et de Pancheva ne sont pas capables de prédire ces conditions de vérité.

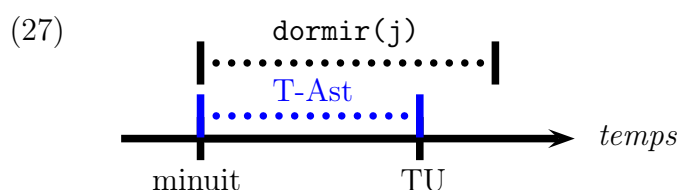
Pour montrer cela, j'identifie l'intervalle de « visibilité » de Smith avec l'intervalle d'assertion. Je suppose en plus, comme j'ai essayé de le démontrer dans le premier chapitre, qu'un adverbial temporel spécifie l'intervalle d'assertion, et non pas la trace temporelle de l'éventualité. Un premier argument pour cette supposition est qu'elle permet de rendre compte assez facilement et de façon fondée de la différence entre

(24a-c) : il n'est pas facile de voir pourquoi dans le cas d'un temps grammatical *présent*, la situation serait entièrement différente de celle au *passé composé*.

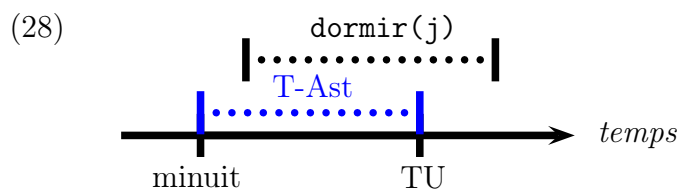
Un deuxième argument en faveur de la supposition que *depuis X* ne modifie pas la trace temporelle de l'éventualité, mais l'intervalle d'assertion, est le fait qu'une phrase comme (25) ne nous dit pas, de par ses conditions de vérité, que Jean s'est endormi à minuit. Il s'agit là d'une implicature qui est annulable dans un contexte adéquat :

(26) Jean dort depuis minuit, et peut-être même depuis plus longtemps.

Selon la modélisation de Smith, l'ajout de la deuxième phrase ne devrait pas être possible; (26) devrait mener à une contradiction, puisque le point initial de l'éventualité *dormir(j)* devrait se situer à minuit (cf. la représentation graphique de ce fait en (27)).



Les choses vont encore plus mal pour la modélisation de Pancheva : selon sa formalisation, il faut qu'un sous-intervalle de l'intervalle de l'assertion précède tout sous-intervalle de la trace temporelle de l'éventualité (cf. la représentation graphique en (28)).



Donc, selon Pancheva, si Jean s'est endormi à quatre heures du matin et continue à dormir au moment de l'énonciation, la phrase (25) devrait être vérifiée. Mais ce n'est clairement pas le cas.

Les modélisations de Smith et de Pancheva ont donc le même problème pour les phrases contenant *quand* et les phrases avec un adverbial temporel comme *depuis X* : elles se comportent de façon trop « perfective ».

Cependant, il existe une autre proposition pour la modélisation d'un point de vue neutre, proposée par Laca (2002)<sup>11</sup>. Elle propose d'assigner à l'aspect neutre une inclusion large de l'intervalle d'assertion dans la trace temporelle de l'éventualité (T-

11. La critique établie ici de Laca (2002) s'applique également à Demirdache & Uribe-Etxebarria (à paraître), qui proposent les mêmes relations d'ordre temporelles, même si ces relations d'ordre sont établies d'une façon très différente.

$Ast \subseteq \tau(e)$ ). L'aspect neutre serait donc une sorte d'aspect imperfectif, mais moins restrictif.

Cette modélisation ne semble pas poser problème dans les contextes que nous avons vus jusqu'ici, ni pour les phrases avec *quand*, ni pour les phrases contenant *depuis* *X*. La question est cependant de savoir si elle pourra traiter d'autres contextes, dans lesquels le point de vue aspectuel ressemble plus au perfectif. Un de ces contextes est montré en (29) :

- (29) *Hans hat seit neun eine Zeitung verkauft.*  
 H. a depuis neuf un journal vendu.  
 « Hans a vendu un journal depuis neuf heures. »

Le *Perfekt* de l'allemand véhicule un point de vue aspectuel neutre, selon le test employé par Smith (cf. exemple (12), page 153). Ce temps grammatical dispose additionnellement d'un point de vue résultatif (cf. Schaden, 2003), mais en (29), il ne peut pas s'agir de cela : les adverbiaux localisants de type *hier*, qui excluent le moment de l'énonciation, ne sont pas compatibles avec un tel point de vue aspectuel.

Pour (29), la lecture la plus naturelle (et très probablement la seule) est celle dans laquelle la trace temporelle de l'éventualité `vendre_un_journal` est strictement incluse dans l'intervalle dénoté par *depuis* avec son complément. Il s'agit donc d'une lecture perfective au sens stricte. Or, une telle possibilité n'est pas prévue par Laca (2002) : d'après sa modélisation, la trace temporelle de l'éventualité doit être au moins aussi étendue que l'intervalle d'assertion.

Le problème est donc toujours le même pour une modélisation d'un point de vue neutre sur le modèle d'un aspect imperfectif, comme celle de Laca (2002) : il existe des lectures clairement perfectives avec des temps grammaticaux dotés d'un aspect neutre. Par « lecture perfective », je désigne des situations où la trace temporelle de l'éventualité est strictement incluse dans l'intervalle d'assertion.

D'un autre côté, il y a également des situations dans lesquelles nous avons besoin d'une vraie lecture imperfective, c'est-à-dire, la trace temporelle de l'éventualité doit inclure strictement l'intervalle de l'assertion. Cela pose problème pour des propositions comme celle de Smith (1991) ou de Pancheva (2003), qui semblent être trop perfectives pour de tels contextes.

Pour résumer, il semble donc que des temps aspectuellement neutres disposent à la fois de lectures assez clairement perfectives (où  $\tau(e) \subset T\text{-Ast}$ ), mais aussi de lectures assez clairement imperfectives (où  $T\text{-Ast} \subset \tau(e)$ ). Il est difficile à voir comment un tel comportement pourrait être modélisé par l'assignation d'un point de vue unique aux temps grammaticaux aspectuellement neutres.

Une autre perspective sur l'aspect non-marqué pourrait permettre de résoudre ces problèmes : il s'agit d'assigner à chaque temps aspectuellement non-marqué deux points de vue aspectuels. Des facteurs pragmatiques déterminent ensuite lequel des deux points de vue est retenu pour l'interprétation finale de la phrase en question.

### 3.2.2 La sous-spécification aspectuelle

La théorie de l'aspect neutre a été établie par Smith pour rendre compte de toutes les possibilités de points de vue aspectuels dans des langues qui ne disposent pas d'opposition aspectuelle (ou dans lesquelles ces oppositions ne concernent pas tout le paradigme). Le concept de sous-spécification aspectuelle développé chez Reyle et al. (2005) a été conçu, quant à lui, pour rendre compte du comportement aspectuel de deux temps grammaticaux de l'allemand, à savoir le *Präsens* et le *Perfekt*. Cependant, on peut généraliser cette approche pour essayer de rendre compte des autres temps grammaticaux « sans aspect » dans d'autres langues, et la poser en tant qu'approche alternative à l'idée d'un point de vue spécifique, qui s'appellerait « neutre », et qui serait uniforme à travers les langues.

Selon cette idée de la sous-spécification aspectuelle, il n'y aurait pas de point de vue neutre qui se distinguerait à la fois de l'aspect perfectif et de l'aspect imperfectif; il y aurait seulement des temps pouvant avoir un comportement simultanément imperfectif et perfectif. Les primitifs seraient donc l'aspect perfectif et l'aspect imperfectif, et les temps grammaticaux qui ne sont pas spécifiquement donnés comme étant dotés de l'un de ses aspects à l'exclusion de l'autre seraient sous-spécifiés.

#### Le mécanisme de la sous-spécification

La sous-spécification signifie ici qu'aussi bien l'aspect perfectif que l'aspect imperfectif sont disponibles, et qu'on peut donc représenter l'aspect sous-spécifié par un opérateur de sous-spécification comme suit :

$$(30) \quad \tau(e) \subseteq \text{T-Ast} \downarrow \text{T-Ast} \subseteq \tau(e)$$

où «  $\phi \downarrow \chi$  » veut dire qu'il est sous-spécifié s'il y a  $\phi$  ou  $\chi$ <sup>12</sup>

D'après la théorie de l'aspect non-marqué en tant qu'aspect sous-spécifié, l'aspect non-marqué ne se comporte pas seulement dans certains contextes comme un imperfectif et dans d'autres comme un perfectif : il est à la fois perfectif et imperfectif. L'opérateur de sous-spécification est maintenu jusqu'à ce que l'ajout d'autres informations, ou l'intervention de mécanismes textuels ou contextuels, rendent contradictoire ou bien l'aspect perfectif ou bien l'aspect imperfectif. Ainsi, la phrase sera désambiguïsée.

Comme l'approche par sous-spécification rend accessible à la fois un aspect perfectif et un aspect imperfectif, les problèmes qu'avaient les modélisations d'un aspect neutre ont disparu : nous obtenons des bonnes conditions de vérité pour toutes les phrases qui posaient problème à l'une ou l'autre modélisation de l'aspect neutre.

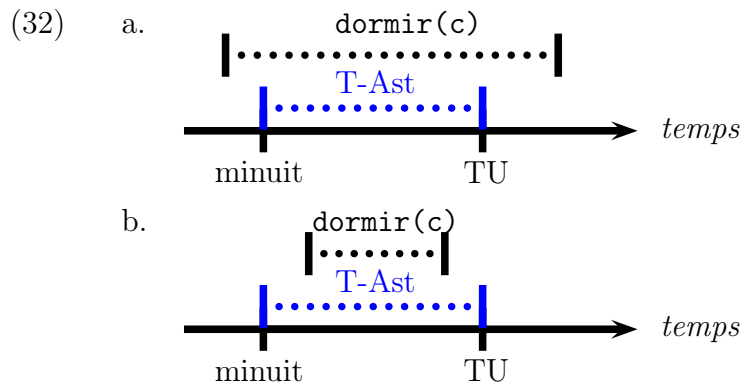
Cependant, si nous reconsidérons les phrases au présent avec des adverbiaux de type *depuis*, nous constatons que l'approche par sous-spécification nous permet pas seulement d'arriver à obtenir une phrase avec les bonnes conditions de vérité (avec

12. Reyle et al. (2005) ne donnent pas de conditions de vérité pour cet opérateur, ils soulignent cependant à la fois les similarités et les différences de  $\downarrow$  avec la disjonction logique (cf. Reyle et al., 2005, pp. 68–70).

l’aspect imperfectif). Nous obtenons également des conditions de vérité encore moins concordantes avec nos intuitions que celles qu’on avait obtenues avec les modélisations de l’aspect neutre. En effet, si nous appliquons l’aspect perfectif à une phrase comme (31), il suffirait que Cunégonde dorme pendant une demi-heure entre trois heures et trois heures trente pour rendre cette phrase vraie :

(31) Cunégonde dort depuis minuit.

Pour rendre cela plus clair, voici les représentations graphiques. Le syntagme *depuis minuit* spécifie l’étendue de l’intervalle d’assertion, et l’aspect détermine la relation avec la trace temporelle de l’éventualité :



Selon l’approche de la sous-spécification de Reyle et al. (2005), aussi bien (32a) que (32b) devraient être possibles. Cependant, d’après nos intuitions, seule la version imperfective en (32a) correspond aux conditions de vérité de (31).

Cela ne serait pas particulièrement grave s’il y avait un moyen pour éliminer la configuration (32b), et laisser la configuration (32a). Or, le mécanisme d’élimination de la sous-spécification esquissé dans Reyle et al. (2005) est le suivant : une des deux conditions  $\phi$  ou  $\chi$  sous la portée de l’opérateur d’ambiguïté «  $\Downarrow$  » sera éliminée si de l’information ajoutée au contexte est incompatible avec une des deux possibilités. L’élimination procède donc exclusivement par mise à jour de la DRS. Notre cas est cependant assez spécial : *dormir* possède la propriété des sous-intervalles, c’est-à-dire que s’il est vrai que *dormir* tient à un intervalle  $I$ , *dormir* tiendra également à des sous-intervalles arbitraires  $I' \subset I$ . Pour notre cas, cela veut dire que le côté imperfectif de l’opérateur de sous-spécification entraîne le côté perfectif. Et cela peut mettre en échec le mécanisme de désambiguïstation, au moins dans la direction souhaitée.

Le problème est le suivant : si l’une des deux possibilités  $\phi$  entraîne asymétriquement l’autre (mettons  $\chi$ ), le mécanisme de sous-spécification ne peut fonctionner que dans une seule direction, puisque si  $\phi$  entraîne  $\chi$ , il sera toujours le cas que si  $\chi$  est incompatible avec une nouvelle information,  $\phi$  le sera aussi. Prenons un exemple : soit (33a) notre  $\phi$  et (33b) notre  $\chi$  :

(33) a. Tous les lapins sont mignons.  $\models$   
 b. Quelques lapins sont mignons.

(33a) entraîne (33b) ; donc si (33b) est faux, (33a) le sera aussi.

Une nouvelle information pourra donc ou bien éliminer  $\phi$ , ou bien rendre le discours contradictoire ; mais  $\chi$  ne peut être éliminé. Cela veut dire que, comme l'imperfectif entraîne le perfectif dans des phrases comme (31), une augmentation d'information dans un discours ne pourra jamais éliminer l'aspect perfectif et nous laisser avec l'aspect imperfectif. Ce serait pourtant précisément de cela que nous aurions besoin pour obtenir les bonnes conditions de vérité pour des phrases comme (31).

Pour résumer, on peut donc dire que l'approche de l'aspect non-marqué en tant qu'aspect sous-spécifié nous permet de générer les bonnes conditions de vérité pour toutes les phrases auxquelles nous avons eu affaire jusqu'ici, mais qu'en même temps cette approche pose un grand problème de surgénération. Le fait de permettre systématiquement des lectures perfectives et imperfectives pour toutes les phrases contenant un temps aspectuellement non-marqué nous fournit en effet une pléthore de fausses représentations sémantiques. Pour ces fausses interprétations, il n'y a pas de moyen sémantique de désambiguïser correctement, surtout si les deux possibilités se trouvent dans une relation d'entraînement<sup>13</sup>.

Cependant, avant de se lancer dans l'aventure de la désambiguïstation, il faudra voir s'il existe vraiment quelque chose à désambiguïser. Autrement dit : le présent perfectif existe-t-il ?

### **Le présent perfectif — une fiction de la théorie ?**

L'approche par sous-spécification prédit donc qu'il y a des lectures perfectives pour un *présent* dans des langues comme le français ou l'allemand. Or, une interprétation perfective semble être complètement exclue pour des phrases comme (32), répétée ci-dessous :

(31) Cunégonde dort depuis minuit.

Il semble très contre-intuitif de supposer une lecture perfective pour cette phrase, et dans d'autres langues où le *présent* est aspectuellement non-marqué, je serais très surpris de découvrir que la lecture perfective correspond aux conditions de vérité de l'équivalent de (31). Néanmoins, je persiste à soutenir que le *présent* dispose de lectures perfectives, et qu'il faut donc lui permettre l'occasion d'avoir un trait aspectuel PERFECTIF.

Premièrement, si on utilise le test de Smith avec *quand*, le *présent* du français (comme celui de l'allemand, et d'autres encore) permet l'ambiguïté caractéristique entre une lecture séquentielle et une lecture incidentelle :

(34) Quand Pierre arrive chez sa sœur, elle chante.

---

13. On peut cependant penser qu'il appartient à la connaissance linguistique implicite que dans de tels contextes, la signification la plus faible est vraie si la phrase n'est pas fautive. Alors, on doit supposer qu'il y aurait une forte inclinaison pour supposer la forme la plus forte.

(34) peut être interprété de façon habituelle, ou de façon épisodique. Mais dans les deux cas, on peut avoir ou bien l'interprétation séquentielle, ou bien l'interprétation incidentelle. Donc, d'après la définition de Smith, il s'agit d'un temps à aspect non-marqué.

Le plus fort argument en faveur de l'hypothèse selon laquelle le *présent* du français doit disposer d'interprétations perfectives proprement dits sont les performatifs. En anglais, un *present simple* ne peut pas décrire une éventualité en cours; seul la périphrase progressive en est capable :

- (35) a. #John sings (now).  
b. John is singing (now).

Par contre, pour des énoncés performatifs, on utilise la forme simple :

- (36) I baptize this ship the Titanic.

Comme on suppose généralement que les temps simples de l'anglais sont perfectifs, cela indique que les énoncés performatifs ont besoin d'un point de vue aspectuel perfectif.

En français (comme en allemand), le *présent* peut être utilisé pour des énoncés performatifs :

- (37) Je vous condamne à la perpétuité.

Ce qu'il est important de voir, c'est qu'un progressif comme *be -ing* de l'anglais ne peut pas être utilisé pour produire un performatif :

- (38) a. #I'm baptizing this ship the Titanic.  
b. #Je suis en train de vous condamner à la perpétuité.

Donc, si les énoncés performatifs sont incompatibles avec un point de vue imperfectif, et que le *présent* du français est sous-spécifié entre un point de vue imperfectif et un point de vue perfectif, une phrase comme (37) doit véhiculer un point de vue perfectif.

À un niveau plus descriptif, il existe ce que l'on appelle le « présent du rapporteur » (angl. *reporting present*), où l'éventualité est sans aucun doute « vue » en sa totalité, et non pas en cours. De tels présents se trouvent très fréquemment dans les reportages sportifs à la télé ou à la radio :

- (39) Barthez s'énerve... et crache à la figure du joueur algérien.

Pour ce type d'utilisations aussi, on utilise en anglais un *present simple*, et non pas un *present progressive*.

Une autre situation où l'on a absolument besoin d'une inclusion stricte de la trace temporelle de l'éventualité sont des contextes quantifiés comme le suivant :

- (40) Jean part chaque année en Bretagne.



Une représentation sémantique (beaucoup trop simpliste en ce qui concerne la représentation de *année*) pour (40) est la suivante :

$$(41) \quad TU \subseteq P \subseteq T\text{-Ast} \wedge \forall i [i \subset T\text{-Ast} \wedge \text{year}(i) = 1 \rightarrow \exists e [\tau(e) \in i \wedge \text{partir\_en\_Bretagne}(e, j)]]$$

Si on n'avait pas l'inclusion stricte de la trace temporelle en  $i$  (c'est-à-dire : un aspect perfectif), cette phrase serait ininterprétable. Il est à noter qu'il n'y a pas de restriction *a priori* qui forcerait un prédicat verbal à prendre un aspect perfectif dans la portée nucléaire d'un quantifieur universel :

- (42) a. À chaque fois qu'une ampoule explose, la Castafiore chante l'air de la Reine de la Nuit.  
 b. À chaque fois qu'une ampoule explose, la Castafiore est en train de chanter l'air de la Reine de la Nuit.

Si une interprétation séquentielle (et donc perfective) n'est pas l'interprétation préférée en (42a), elle reste néanmoins possible. En (42b), l'interprétation incidentelle (et donc imperfective) est la seule disponible.

Donc, les contextes abondent dans lesquels le *présent* du français doit avoir une interprétation perfective.

On doit donc prévoir des moyens pour générer cet aspect perfectif, et je ne vois pas comment cela serait possible si on attribue au *présent* un point de vue aspectuel calqué sur le point de vue imperfectif. À partir du moment où l'on admet qu'il nous faut un point de vue perfectif pour les temps aspectuellement non-marqués, la sous-spécification devient la solution préférable, puisqu'elle est capable — contrairement à un aspect neutre unitaire — de générer aussi bien des lectures proprement imperfectives que des lectures proprement perfectives.

L'approche de la sous-spécification aspectuelle a cependant un inconvénient, dont je ne pense pas qu'il soit fatal, mais qui mérite d'être signalé. À la fin du processus de construction du sens par la sémantique compositionnelle, nous restons (pas dans tous les cas, mais souvent) avec une représentation sous-spécifiée, ou ambiguë. Le problème est alors le suivant : il faudra contraindre la résolution de l'ambiguïté au niveau de la pragmatique, puisque la sémantique a fait son travail ; cependant, l'intervention de la pragmatique à un tel niveau peut provoquer quelques inquiétudes.

Si on veut travailler selon un modèle modulaire, avec une répartition stricte des tâches respectives entre sémantique et pragmatique, où la sémantique établirait les conditions de vérité d'une phrase, et où la pragmatique viendrait ensuite enrichir contextuellement la représentation sémantique, il ne sera pas suffisant de simplement dire que la désambiguïsation se passe en pragmatique. En effet, il semble qu'aucune manipulation contextuelle d'une phrase comme (31) ne puisse rendre acceptable la lecture perfective, et que cette lecture doit bien être exclue des conditions de vérité de la phrase. Il faudrait donc traiter cela d'une certaine façon dans la composante sémantique du système, ou bien accepter ce que Levinson (2000, p. 186ss.) appelle le « cercle de Grice ».

Ce cercle (plus ou moins) vicieux concerne l'obligation d'avoir recours à un raisonnement qui se sert de notions venant de la pragmatique (ou qui sont impossibles à distinguer de notions pragmatiques) pour déterminer les conditions de vérité d'une phrase. Essayons d'illustrer comment fonctionne ce raisonnement pour exclure la lecture perfective de l'exemple (31), répété ci-dessous :

(31) Cunégonde dort depuis minuit.

Supposons avec Blutner (1999) et Kiparsky (2004) qu'il existe deux sortes de « maximales » pesant sur le choix et l'interprétation d'un temps grammatical : une maxime d'ÉCONOMIE (« ne dites pas plus que nécessaire »), et une maxime d'EXPRESSIVITÉ (« dites autant que vous pouvez »). Ces deux maximales sont calquées très clairement sur la première et deuxième maxime de quantité de Grice (1975), ou sur les principes  $Q$  ( $\approx$  « dites assez ») et  $R$  ( $\approx$  « ne dites pas trop ») de Horn (1989)<sup>14</sup> ; il s'agit donc bien d'un mécanisme « simili-pragmatique ».

Le principe d'expressivité dans ce contexte est une contrainte sur la forme linguistique ; le principe d'économie concerne la cohérence d'un discours et son informativité. Le raisonnement qu'ont à faire le locuteur et l'allocutaire n'est pas un raisonnement sur des conditions de vérité par rapport à un contexte, comme dans la pragmatique classique, mais concerne la combinaison entre forme et signification des temps grammaticaux (peut-être aussi des périphrases, locutions, etc.) à l'intérieur d'un paradigme.

Supposons donc maintenant qu'il peut y avoir en principe deux candidats pour exprimer une lecture perfective pour une phrase comme (42), à savoir (43a) et (43b) :

- (43) a. Cunégonde dort depuis minuit. [*présent*]  
 b. Cunégonde a dormi depuis minuit. [*passé composé*]

Par la suite, je noterai la forme du *présent* «  $F_1$  », et la forme du *passé composé* «  $F_2$  ». Supposons de plus que pour le locuteur et l'allocutaire en (43), il y ait deux significations qui sont pertinentes : une signification aspectuellement perfective (que je noterai «  $\Sigma_1$  ») et une signification aspectuellement imperfective, où l'éventualité est toujours en cours au moment de l'énonciation (ce que je noterai «  $\Sigma_2$  »). Comme j'ai essayé de le montrer dans le chapitre sur les adverbiaux de type *depuis*, le parfait peut exprimer  $\Sigma_1$ , mais pas  $\Sigma_2$ . Nous supposerons ici que le *présent* peut exprimer aussi bien  $\Sigma_1$  que  $\Sigma_2$ . De cette manière, nous obtenons les couples entre forme et signification suivants :

- (44) a. Présent :  $\{\langle F_1, \Sigma_1 \rangle, \langle F_1, \Sigma_2 \rangle\}$   
 b. Passé Composé :  $\{\langle F_2, \Sigma_1 \rangle\}$

---

14. Ces principes  $Q$  et  $R$  sont eux-mêmes des développements des maximales de Grice. Ils dérivent de la maxime de Quantité et de la maxime de Relation. Le principe  $Q$  regroupe la première maxime de quantité de Grice, et les deux sous-maximes stipulant d'éviter l'ambiguïté et l'obscurité. Ce principe vise à donner un maximum d'information. Le principe  $R$  en revanche vise à minimiser l'effort. Il regroupe essentiellement la deuxième maxime de quantité, et la maxime de relation.

À partir de (44), un raisonnement d'ordre pragmatique peut suivre son cours : si le locuteur a prononcé  $F_1$  dans un contexte où il aurait pu aussi utiliser  $F_2$ , et où  $F_2$  aurait été plus spécifique pour exprimer  $\Sigma_1$ , je peux supposer, en me fondant sur sa coopérativité qu'il m'invite à associer  $\Sigma_2$  à  $F_1$ . Si on suppose que le locuteur est toujours coopératif, nous avons donc trouvé une possibilité pour éliminer  $\Sigma_1$  des conditions de vérité de  $F_1$ .

Il est intéressant de comparer cette approche au système de Jakobson (1932/1971), tel que je l'ai esquissé au début de ce chapitre. Il s'agit en effet à un certain égard de l'implémentation formelle de l'idée de Jakobson selon laquelle une forme non-marquée (appelons-la  $F_1$ ) acquiert sa signification apparente (appelons-la  $\Sigma_2$ ) en raison de la présence d'une forme marquée ( $F_2$ ), qui dispose de la signification ( $\Sigma_1$ ) par un effet de polarisation. Notre approche prédit en effet que  $F_1$  pourra récupérer la signification  $\Sigma_1$  dans un contexte où  $F_1$  n'est pas en opposition à  $F_2$  — c'est-à-dire dans un contexte de neutralisation.

Ce genre de raisonnement par compétition dans un paradigme entre deux formes différentes est très courant dans la littérature sur la grammaticalisation. Un effet de polarisation n'est pas explicable si on n'a pas la possibilité de raisonner sur les formes alternatives qui existent dans un paradigme pour un certain contexte grammatical. Je ne vois donc pas dans quelle mesure ce genre de raisonnement d'ordre pragmatique, mais qui semble avoir une influence considérable sur les conditions de vérité, et donc la sémantique d'une phrase, serait à proscrire.

Je ne parlerai pas ici des moyens pragmatiques dans un sens plus standard et plus étroit du terme. N'importe quelle théorie de l'aspect non-marqué devra s'occuper de désambiguïser dans le contexte pour arriver, soit à une lecture de type séquence, soit à une lecture de type incidence. Ce problème n'est donc pas spécifique à l'une ou l'autre modélisation de ce genre de comportement aspectuel. Une esquisse d'un tel mécanisme de désambiguïstation a été proposée dans Caudal & Schaden (2005).

Il semble donc au moins concevable de trouver des moyens pour maîtriser la sur-génération qu'entraîne l'approche par sous-spécification aspectuelle entre un aspect imperfectif et un aspect perfectif. En cela, cette approche est supérieure à la conception de l'aspect non-marqué en tant que point de vue unitaire. Cette dernière ne réussit pas à produire toutes les lectures attestées, et je ne vois pas de possibilité de l'amender.

En revanche, il y a un point sur lequel la sous-spécification aspectuelle ne pourra pas nous renseigner : c'est la question de savoir pourquoi l'aspect neutre semble être restreint à une sous-spécification entre imperfectif et perfectif. Pourquoi n'y a-t-il pas de sous-spécification à un niveau plus généralisé, c'est-à-dire entre résultatif, prospectif, imperfectif et perfectif? De ce point de vue, l'approche en tant que sous-spécification n'est pas très explicative.

Cependant, si nous pouvions expliquer en quoi les aspects perfectif et imperfectif sont privilégiés par rapport aux autres, résultatif et prospectif, cela ne serait plus un problème. Dans la prochaine section, nous allons regarder de façon détaillée les relations entre intervalles, pour y trouver une réponse.

### 3.3 En quoi perfectif et imperfectif sont-ils spéciaux ?

L'aspect, tel que je le conçois dans cette thèse, à la suite d'auteurs comme Klein (1994) ou Smith (1991) (mais contrairement à de Swart (1998), Filip (2000) ou Pustejovsky (1995)), est une relation entre deux intervalles : la trace temporelle de l'éventualité et l'intervalle d'assertion. Les relations aspectuelles retenues sont celles d'inclusion (stricte ou large) et de précédence. Somme toute, si nous faisons pour l'instant abstraction de la question de savoir s'il existe un point de vue aspectuel neutre ou non, on arrive ainsi à quatre sorte d'aspects :

- (45) a.  $[[\text{Aspect imperfectif}]] = \text{T-Ast} \subseteq \tau(e)$   
 b.  $[[\text{Aspect perfectif}]] = \tau(e) \subseteq \text{T-Ast}$   
 c.  $[[\text{Aspect résultatif}]] = \tau(e) \prec \text{T-Ast}$   
 d.  $[[\text{Aspect prospectif}]] = \text{T-Ast} \prec \tau(e)$

Dans la suite de cette section, je me demanderai d'abord pourquoi ce sont ces quatre aspects qui sont souvent retenus, même s'ils sont loin d'incarner à eux seuls toute la panoplie possible de relations entre l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité.

Ensuite, je présenterai une modélisation des aspects qui permet de distinguer très clairement entre les aspects imperfectif et perfectif d'un côté et les autres possibilités d'agencement de deux intervalles de l'autre. Ainsi, j'essaierai de justifier pourquoi l'approche de sous-spécification établit comme alternative possible les aspects imperfectif et perfectif, à l'exclusion des autres possibilités.

#### 3.3.1 Les relations possibles entre intervalles

Il semble que la plupart des auteurs suppose que les représentations que nous avons vues en (45) suffisent pour rendre compte du comportement aspectuel des langues naturelles<sup>15</sup>. Ce classement est cependant loin d'être exhaustif : il y a nettement plus de possibilités quant à l'agencement de deux intervalles entre eux, comme le montre

---

15. Cela n'est pas tout à fait vrai ; ce constat se limite à la composante temporelle de l'aspect. Mais il y a une autre dimension de l'aspect imperfectif, à savoir la dimension modale, qui n'y est pas intégrée. On sait depuis au moins Dowty (1979) que l'aspect imperfectif a besoin d'une sémantique modale (ou intensionnelle). Ma formalisation n'en rend pas compte, tout comme celle de Pancheva (2003). Le « paradoxe de l'imperfectif » est illustré par les phrases suivantes :

- a. Pierre était en train de danser.  $\models$   
 b. Pierre a dansé.  
 c. Pierre était en train de construire une maison.  $\not\models$   
 d. Pierre a construit une maison.

Tandis que (45a) entraîne (45b), (45c) n'entraîne pas (45d). Or, d'après ma formalisation, (45c) devrait entraîner (45d), puisque je suppose les deux formalisations suivantes pour les aspects imperfectifs et perfectifs :

Allen (1984). Les treize relations envisageables sont rendues en (46) (on y trouve sept relations, dont seule l'égalité reste identique si on permute les arguments), adapté d'après (Allen, 1984, p. 129) :

(46)

Relation	Exemple
X before Y	XXX YYY
X equals Y	XXX YYY
X meets Y	XXXYYY
X overlaps Y	XXX YYY
X during Y	XXX YYYYYYYY
X starts Y	XXX YYYYYY
X finishes Y	XXX YYYYYY

Le système de Allen exclut les points temporels<sup>16</sup> ; il n'y a que des intervalles minimaux (représentés ici par X ou Y). Si on admettait également des instants, cela compliquerait énormément le système.

Le but de la théorie d'Allen est, formulé en mes termes, d'obtenir un système formel qui soit aussi expressif quant aux relations possibles entre les traces temporelles des éventualités qu'une langue naturelle. Il n'est pas censé capturer des propriétés aspectuelles telles que définies par Comrie (1976), mais se propose de faire un inventaire complet des relations entre deux intervalles.

- 
- a.  $\lambda i \exists e [P(e) \wedge i \subseteq \tau(e)]$   
 b.  $\lambda i \exists e [P(e) \wedge \tau(e) \subseteq i]$

Les deux formules entraînent qu'il existe une éventualité  $e$  qui est  $P$ . Mais pour les *Aktionsarten* téliques sous point de vue imperfectif, nous ne voulons pas, par exemple, que *être en train de construire une maison* entraîne qu'il existe une éventualité `construire_une_maison`, qui s'est achevée et qui a un résultat tangible — à savoir une maison.

La solution à ce problème est d'ajouter une dimension modale à la dimension temporelle de l'aspect imperfectif. Cela n'annule pas la dimension temporelle de l'aspect, qui n'est cependant pas réductible à celle-ci. J'opère donc avec une sémantique incomplète pour l'IMPERFECTIF.

16. Il le fait pour la raison qui conduira Landman (1991, pp. 197–233) à recourir à une logique à trois valeurs de vérité : supposons que les instants existent, et que nous devons assigner des valeurs de vérité pour un prédicat à n'importe quel instant. Supposons maintenant que Pierre dorme de 8 heures à midi et qu'il se réveille à midi. Nous avons donc `dormir(p)` = 1 pour l'intervalle qui va de 8–12 heures et `dormir(p)` = 0 pour l'intervalle qui commence à 12 heures. Le problème est de savoir quelle est la valeur de vérité de `dormir(p)` à 12 heures exactement. Si on associe une valeur de vérité à 12 heures, le système sera inconsistent ; si on ne le fait pas, il est incomplet (nous avons un « trou » à cet endroit). Il n'y a donc pas de possibilité de traiter un système avec des instants temporels avec une logique à deux valeurs de vérité. La solution d'Allen consiste à éliminer les instants et à garder un système logique à deux valeurs de vérité. Landman par contre garde les instants et doit alors accommoder une troisième valeur de vérité.

À ma connaissance, il n’y a pas eu de tentative de regarder s’il y a des temps grammaticaux dans une langue naturelle qui seraient dotés d’un point de vue aspectuel correspondant à *starts* ou *finishes* ou leur inverse. Supposons pour les besoins de l’exposition que l’intervalle désigné par  $X$  est l’intervalle d’assertion, et que l’intervalle désigné par  $Y$  est la trace temporelle de l’éventualité. Il est vrai que Smith (1991) a formalisé son aspect neutre en tant que relation *starts*, mais nous avons déjà vu que cela ne représente pas le comportement réel des temps grammaticaux aspectuellement non-marqués.

Je doute de l’existence d’un point de vue aspectuel qui exprimerait exclusivement la relation *starts* ou *finishes*. Cependant, Allen (1984, p. 129) a déjà vu et jugé utile la possibilité de rassembler les relations *during*, *starts* et *finishes* sous l’appellation plus globale de  $IN$  :

$$(47) \quad IN(t_1, t_2) \Leftrightarrow (DURING(t_1, t_2) \vee STARTS(t_1, t_2) \vee FINISHES(t_1, t_2))$$

où  $t_1$  et  $t_2$  désignent des intervalles.

Or, l’opposition traditionnelle entre aspects perfectifs et imperfectifs est une opposition qui est normalement modélisée en tant qu’inclusion stricte ou large entre intervalle d’assertion et trace temporelle de l’éventualité.

Les relations « linguistiquement utiles » seraient (i) *before* et *meets*, qui sont des variantes du prospectif (et dans la version avec les arguments permutés, du résultatif) ; et (ii) *equals* et le prédicat *in*, qui seraient des variantes de l’imperfectif, et du perfectif dans la relation inverse. Donc, il semble qu’en dehors la relation *overlaps*, toutes les autres relations aient une certaine importance dans les modélisations du comportement aspectuel.

Schwer (à paraître) et Battistelli et al. (2006) proposent une variante de ces treize relations selon Allen, qui permet d’éclairer plus le comportement effectif de temps aspectuellement non-marqués. Chez Allen, même si l’inventaire est en effet complet, il n’est pas aisé de voir comment ces relations entre intervalles sont liées les unes aux autres. Dans les deux articles mentionnés ci-dessus, les treize relations sont organisées dans un treillis (cf. la représentation 3.1, p. 172), qui permet de suivre plus facilement l’enchaînement d’une relation à une autre.

Le treillis est formalisé dans le cadre des S-langages (cf. Schwer, 2002), et il est à lire comme suit :  $x$  désigne le point initial d’un intervalle, tandis que  $\bar{x}$  désigne le point final de l’intervalle. La précédence linéaire dans une suite de lettres  $xy$  indique que le point  $x$  précède strictement  $y$  ;  $\{x, y\}$  note que les points  $x$  et  $y$  coïncident. Si on a deux intervalles, notés  $p\bar{p}$  et  $q\bar{q}$ , respectivement, ils peuvent entretenir les relations comme indiqué dans la figure 3.1<sup>17</sup>.

Tout à gauche, on trouve les relations temporelles utilisées en DRT pour exprimer une relation temporelle entre deux intervalles (le symbole  $\circ$  représente en DRT le chevauchement entre deux intervalles). La formalisation en S-langage au centre avec le treillis est nettement plus différenciée, et permet de distinguer exactement les cas

---

17. La représentation en figure 3.1 est extraite de Battistelli et al. (2006), p. 8.

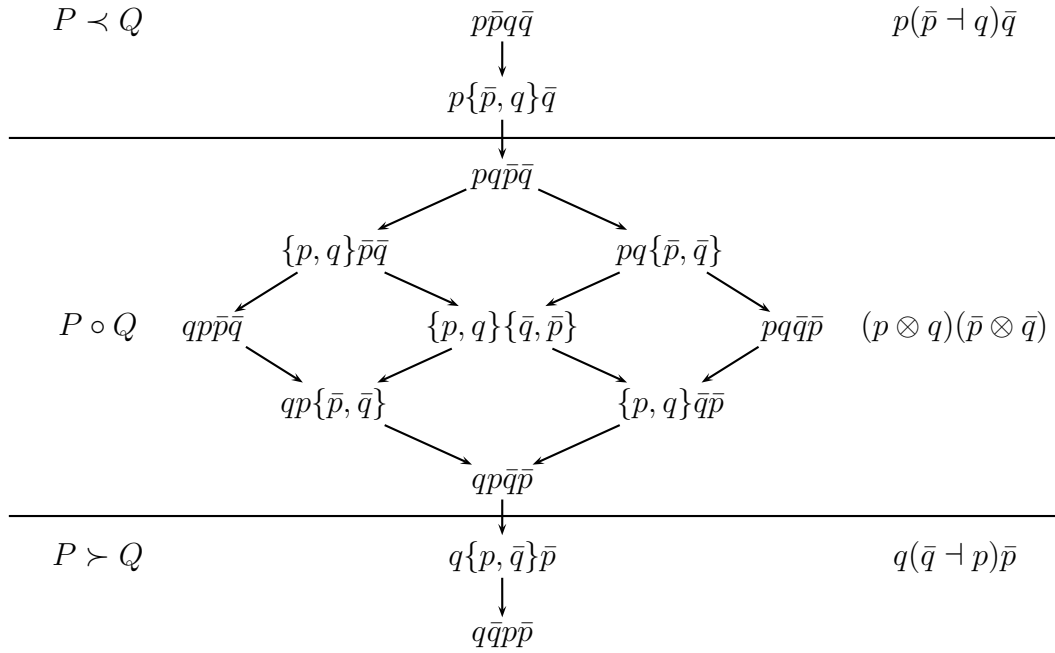


FIG. 3.1: Le treillis indiquant le positionnement relatif de deux intervalles.

de figure relevés par Allen. À droite, on trouve l'encodage en S-langage qui permet de générer la partie correspondante du treillis.

Le principe d'ordre à l'intérieur du treillis est le suivant : nous passons de l'antériorité stricte de l'intervalle  $p\bar{p}$  par rapport à l'intervalle  $q\bar{q}$  à l'antériorité stricte de l'intervalle  $q\bar{q}$  par rapport à  $p\bar{p}$ , en passant par toutes les étapes intermédiaires qui nous mènent du premier cas de figure au deuxième : d'abord, les extrémités des intervalles se touchent, puis s'interpénètrent, pour enfin se séparer de nouveau. Les flèches décrivent un tel parcours d'interpénétration de deux intervalles. Nous allons en suivre un, à savoir celui situé tout à gauche.

Regardons la séquence  $p\bar{p}q\bar{q}$  tout en haut. Si nous descendons, nous voyons que l'élément  $q$  (c'est-à-dire l'élément initial de l'intervalle  $q\bar{q}$ ) se déplace de plus en plus vers la gauche, jusqu'à terminer en première position ; ainsi l'intervalle  $q\bar{q}$  inclut l'intervalle  $p\bar{p}$ . À présent,  $\bar{p}$  (l'élément final de l'intervalle  $p\bar{p}$ ) entame sa migration vers la droite, jusqu'à dépasser l'élément  $\bar{q}$  ; les deux intervalles se séparent. Finalement,  $p$  suit le mouvement, et les deux intervalles sont entièrement disjoints de nouveau.

Si on reprend le tout en termes de relations selon Allen (1984), nous avons tout en haut et tout en bas la relation *before*, puis la relation *meets*, et ensuite la relation *overlap* (cf. le diagramme en Figure 3.2, où ces correspondances sont indiquées). Il est intéressant de voir que la relation *in* de Allen (1984) occupe toutes les positions au centre du treillis, et que la cinquième ligne du treillis, qui contient le plus de positions (à savoir trois), correspond à deux relations de Allen, à savoir *equals* et *during*.

Si l'on compare ce treillis aux modélisations les plus courantes des points de vue aspectuels, on remarque que, généralement, les auteurs ont recours aux positions

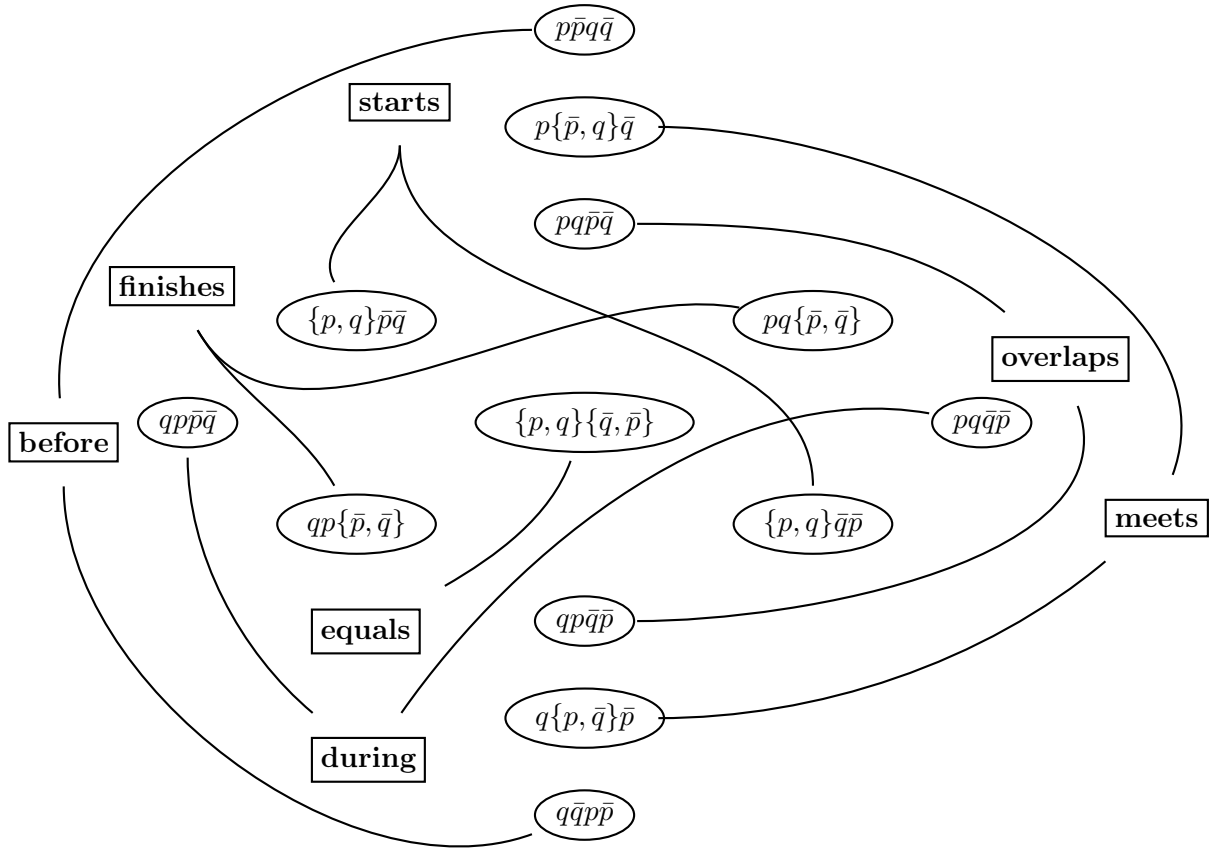


FIG. 3.2: Les relations entre intervalles selon Allen (1984) dans le treillis de Schwer (à paraître).

extrêmes en haut et en bas du treillis pour modéliser les aspects résultatif et prospectif, respectivement, et aux deux positions situées aux extrémités droite et gauche pour les aspects imperfectifs et perfectifs, respectivement (à condition de les traiter comme inclusions strictes ; sinon, la position centrale du treillis sera également mise à contribution pour ces aspects). Je pense qu'il est légitime de se demander si cette répartition qui semble privilégier les points extrêmes est purement gratuite ou non.

Il se pourrait en effet qu'il s'agisse d'une sorte d'effet optique, dû à la présentation en tant que treillis, sans autre signification. En revanche, il serait également possible qu'il s'agisse d'une représentation d'un espace conceptuel, qui serait analogue au triangle vocalique en phonétique. Alors, le fait d'avoir les aspects résultatifs, prospectifs, imperfectifs et perfectifs aux points saillants et périphériques pourrait être le résultat d'une recherche d'optimisation de cet espace conceptuel. Cependant, une exploration d'après ces paramètres serait purement spéculative si elle s'appuyait exclusivement sur les modélisations données de points de vues aspectuels, et n'était pas accompagnées d'une investigation typologique de grande envergure — ce qui, dans le cadre de ce travail, n'est pas possible.



Mais revenons à l'objet principal de ce chapitre, à savoir le contour aspectuel par défaut d'un temps grammatical aspectuellement non-marqué. À ma connaissance, il n'existe pas de temps grammatical dont le contour aspectuel correspondrait à *before* ou *meets* (arguments permutés ou non). Une raison pour cela pourrait être le fait qu'il est généralement plus facile de lexicaliser un état résultant et de le focaliser selon un point de vue correspondant à un imparfaitif ou perfectif que d'obtenir à partir d'un aspect résultatif une phase interne. Il semble en tout cas que des points de vue qui correspondraient à *before* ou *meets* doivent être spécifiquement marqués, et ne viennent pas comme points de vue par défaut.

La formalisation de Pancheva (2003) pour le contour aspectuel de l'aspect neutre correspond à la relation *overlaps* de Allen. Mais comme nous l'avons déjà vu, cela ne permet pas de rendre compte du comportement des temps aspectuellement non-marqués. *Overlaps* avec les arguments permutés ne serait pas non plus une modélisation adéquate : cela voudrait dire que nous aurions toujours une assertion quant à la fin de l'éventualité – ce qui ne correspond clairement pas au comportement observé des temps à aspect non-marqué.

Ce qui nous reste maintenant est la relation *in* de Allen et son inverse. Dans cette lignée se situe la proposition de Smith (1991), qui correspond à la relation *starts*. Comme pour la modélisation de Pancheva, nous avons vu qu'elle ne permet pas de rendre compte de l'intégralité des lectures observés. *Starts* avec les arguments permutés équivaldrait à un aspect perfectif, et ne serait donc pas non plus une formalisation adéquate pour l'aspect neutre. En ce qui concerne *finishes* (arguments permutés ou non), il ne ferait pas une modélisation adéquate pour l'aspect neutre non plus.

Il nous restent *during*, et *equals*. Nous avons vu que *during* correspond à l'aspect imparfaitif, et si on permute les arguments, on obtient un aspect perfectif. Ni l'un ni l'autre ne peuvent rendre compte à lui-seul du comportement de temps aspectuellement non-marqués. Quant à la relation *equals*, Demirdache & Uribe-Etxebarria (2002) ont proposé cette relation comme modélisation d'un point de vue par défaut. Mais cette représentation équivaut à un point de vue perfectif, et ne produit donc pas (à lui seul) la bonne interprétation pour les temps grammaticaux à aspect non-marqué.

Cependant, il semble que des temps à aspect non-marqué font appel au moins dans certains contextes à des relations entre intervalle d'assertion et trace temporelle de l'éventualité qu'on peut caractériser par *overlaps*, *starts*, *finishes*, *during*, *equals* (et de leurs variantes qu'on obtient par une permutation des arguments). C'est la partie du treillis dans laquelle les deux intervalles ont au moins un sous-intervalle en commun.

Mais cela ne nous aide pas beaucoup : si déjà une approche de sous-spécification entre aspects imparfaitif et perfectif surgénère, augmenter encore les possibilités de relations entre intervalle d'assertion et trace temporelle de l'éventualité ne semble pas être une voie viable. Il faudra trouver un moyen pour restreindre les possibilités de relations entre intervalles de façon efficace.

C'est ce que je ferai dans la section suivante.

### 3.3.2 La relation temporelle par défaut

Les structures d'ordre partiel ou les treillis sur des intervalles n'ont pas reçu beaucoup d'attention (autant que je sache, Schwer est la première à avoir construit des treillis d'intervalles ou de relations temporelles). Cela est d'autant plus surprenant que ce type de formalisation a une longue tradition dans la modélisation des éventualités (cf. Bach, 1986; Krifka, 1992). C'est pourtant à l'aide d'un ordre partiel sur intervalles qu'on peut montrer la spécificité des aspects perfectif et imperfectif par rapport aux autres configurations aspectuelles possibles. Je montrerai ici que ces aspects correspondent respectivement à des éléments de l'idéal et du filtre générés par l'intervalle d'assertion.

Pour les besoins de l'exposition, je supposerai que le temps est discret. Cela a comme avantage que nous pouvons avoir recours à un treillis atomique pour la modélisation, ce qui est considérablement plus facile à exprimer. La démonstration ne tient cependant pas à la nature atomique ou non du treillis. Nous allons supposer cinq intervalles minimaux, ordonnés de la façon suivante :

$$(48) \quad a \prec b \prec c \prec d \prec e$$

De plus, nous allons supposer que ces intervalles minimaux sont directement adjacents les uns aux autres et forment ensemble un intervalle  $abcde$ .

Cette condition d'adjacence est importante, et elle fait référence à la formalisation d'une structure d'adjacence dans Krifka (1998), déjà cité au deuxième chapitre ((62), à la page 108), mais que nous répétons ci-dessous :

- (49) a. Adjacence ( $\infty$ ) :
- (i)  $\forall x, y [x \infty y \rightarrow \neg x \otimes y]$   
Si  $x$  est adjacent à  $y$ , alors  $x$  et  $y$  ne se chevauchent pas.
  - (ii)  $\forall x, y [(x \infty y \wedge y \sqsubseteq z) \rightarrow (x \infty z \vee x \otimes z)]$   
Si  $x$  est adjacent à  $y$  et  $y$  est une sous-partie de  $z$ , alors ou bien  $x$  est adjacent à  $z$  ou  $x$  chevauche  $z$ .
- b. L'ensemble des éléments convexes est l'ensemble maximal tel que :
- $$\forall x, y, z [(y, z \sqsubseteq x \wedge \neg y \otimes z \wedge \neg y \infty z) \rightarrow \exists u [u \sqsubseteq x \wedge u \infty y \wedge u \infty z]]$$
- Tous les éléments convexes qui ne se chevauchent pas et ne sont pas non plus adjacents sont connectés par un élément convexe.

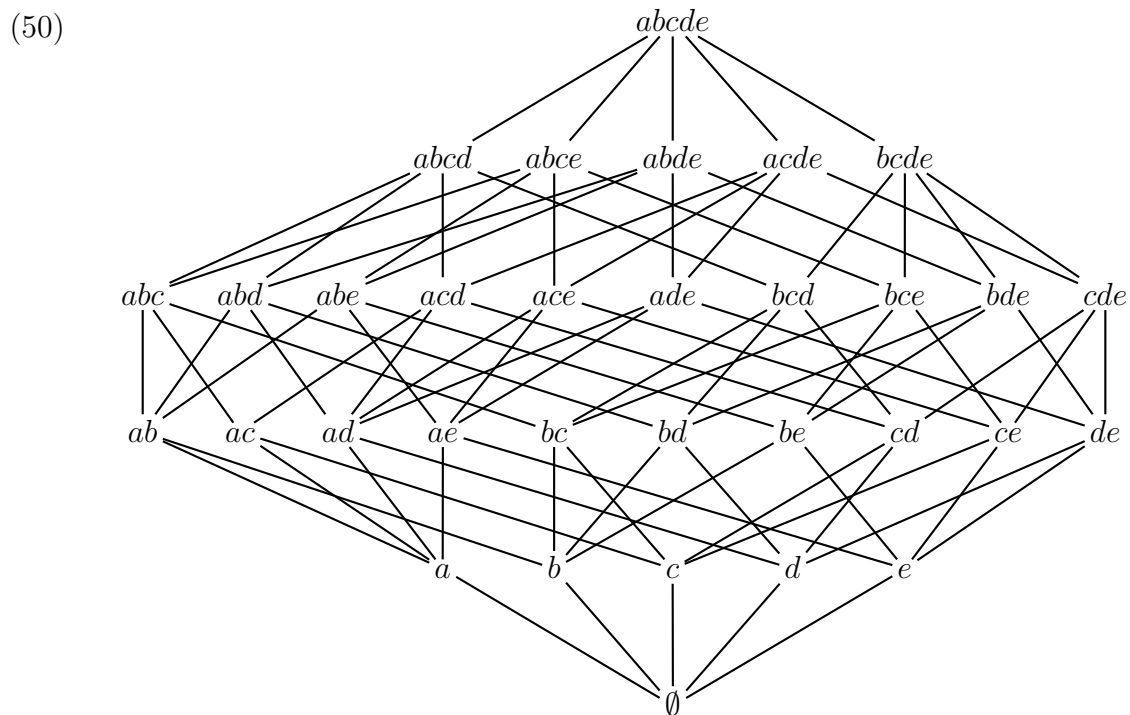
Regardons d'un peu plus près les conditions de (49b). Supposons que notre  $x$  soit  $abcd$ , que notre  $y$  soit  $a$ , et que notre  $z$  soit  $d$ .  $a$  et  $d$  sont des éléments de  $abcd$ , mais ils ne se chevauchent pas, et ils ne sont pas adjacents. Alors (49b) requiert qu'il existe un  $u$  qui est à la fois adjacent à  $a$  et à  $d$ , et qui lui-même est un élément de  $abcd$ . En effet, un tel élément existe, et c'est  $bc$ . Donc  $abcd$  est convexe.

Supposons maintenant que notre  $x$  soit  $ac$ , que notre  $y$  soit  $a$ , et que notre  $z$  soit  $c$ . Encore une fois,  $a$  et  $c$  ne sont pas adjacents et ne se chevauchent pas. Par contre, ici, il n'y a pas d'élément de  $ac$  qui soit adjacent à la fois à  $a$  et à  $c$ . Donc,  $ac$  n'est pas convexe.

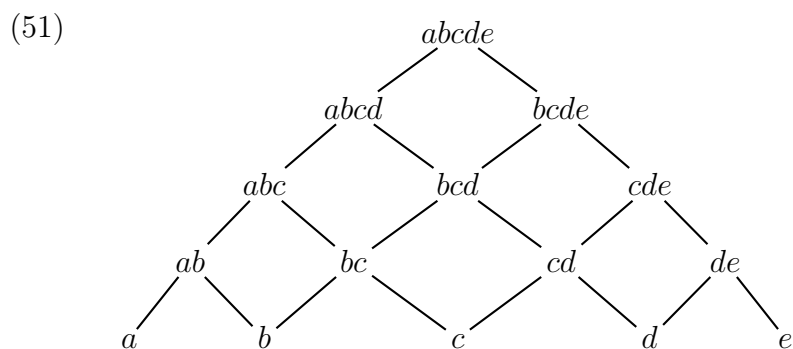
### 3 L'aspect non-marqué

Il est généralement requis que tous les intervalles soient convexes. Cela est particulièrement important pour nous puisque, lorsque nous allons construire le treillis complet par formation de sommes pour les cinq éléments de notre intervalle, il y aura bon nombre de sommes non-convexes, comme justement  $ac$ .

Si nous formons un treillis complet à partir des cinq intervalles  $a, b, c, d$  et  $e$ , nous obtenons le résultat suivant :



(50) peut cependant être considérablement simplifié en éliminant les sommes non-convexes, et également l'intervalle vide. Pour nous, quelque chose comme  $ace$  ne constitue pas un intervalle, mais plutôt trois intervalles :  $a, c$  et  $e$ . Alors, nous obtenons le sup-demi-treillis des intervalles (donc temps convexes) formé à partir de  $a, b, c, d$  et  $e$  :



Supposons maintenant que  $bcd$  est notre intervalle d'assertion. Nous allons poser

également les représentations standards suivantes pour l'aspect imperfectif et l'aspect perfectif :

- (52) a.  $\llbracket \text{perfectif} \rrbracket = \tau(e) \subseteq \text{T-Ast}$   
 b.  $\llbracket \text{imperfectif} \rrbracket = \text{T-Ast} \subseteq \tau(e)$

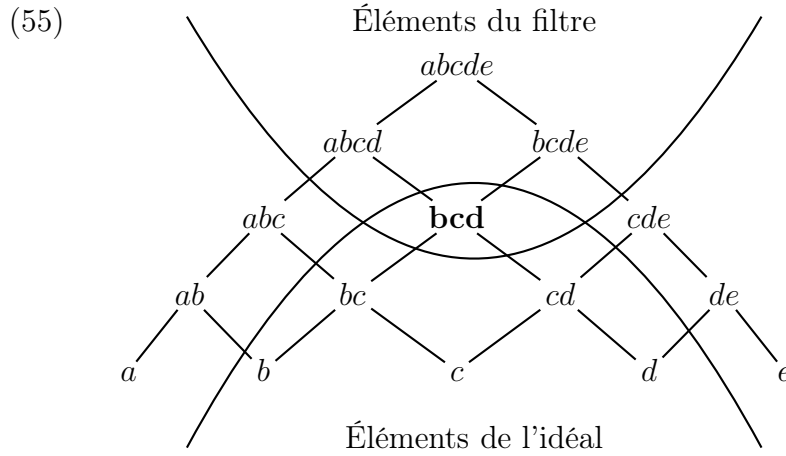
La trace temporelle de l'éventualité sous l'aspect perfectif (notée  $\tau(e)_P$ ) et la trace temporelle de l'éventualité sous l'aspect imperfectif (notée  $\tau(e)_I$ ) peuvent donc, dans notre modèle, avoir les valeurs suivantes :

- (53) a. Valeurs possibles de  $\tau(e)_P$  :  $\{b, c, d, bc, cd, bcd\}$   
 b. Valeurs possibles de  $\tau(e)_I$  :  $\{bcd, abcd, bcde, abcde\}$

Ces deux ensembles ne sont pas des ensembles quelconques ; ils correspondent exactement au filtre (pour  $\tau(e)_I$ ) et à l'idéal (pour  $\tau(e)_P$ ) générés par l'intervalle d'assertion :

- (54) a.  $\llbracket b \rrbracket = \{c \in B : c \sqsubseteq b\}$ , l'idéal généré par  $b$  (l'ensemble de toutes les parties de  $b$ )<sup>18</sup>  
 b.  $\lceil b \rceil = \{c \in B : b \sqsubseteq c\}$ , le filtre généré par  $b$  (l'ensemble de tous les éléments dont  $b$  fait partie)

En (55), il y a les représentations graphiques du filtre et de l'idéal de  $bcd$  du treillis représenté en (51) :



Ainsi, on peut réformuler les définitions des aspects perfectif et imperfectif de (25) comme suit :

- (56) a.  $\llbracket \text{perfectif} \rrbracket = \tau(e) \in (\text{T-Ast}]$   
 La trace temporelle d'une éventualité sous point de vue perfectif est un élément de l'idéal généré par l'intervalle d'assertion.  
 b.  $\llbracket \text{imperfectif} \rrbracket = \tau(e) \in [\text{T-Ast}$   
 La trace temporelle d'une éventualité sous point de vue imperfectif est un élément du filtre généré par l'intervalle d'assertion.

18. Définition d'après Landman (2004), p. 3.

Cette analyse a quelques conséquences intéressantes : premièrement, elle peut s'élargir et permet alors de définir de façon formelle une notion générale de « relation temporelle par défaut » :

- (57) Un intervalle  $I'$  est dans une relation temporelle par défaut avec un autre intervalle  $I$  ssi  $I'$  est un élément du filtre ou de l'idéal généré par  $I$   
 $I' \odot I \Leftrightarrow I' \in [I] \vee I' \in [I]$

La relation temporelle par défaut «  $\odot$  » est réflexive et symétrique (ce qui veut dire que  $I$  est forcément dans une relation temporelle par défaut avec lui-même et que si  $I \odot I'$ , alors il sera également vrai que  $I' \odot I$ ). En même temps, «  $\odot$  » n'est pas transitif : si nous revenons à notre exemple (55), nous voyons que  $b \odot bcd$  et que  $bcd \odot d$ . Mais en même temps, ce n'est pas le cas que  $b \odot d$ . Cela a pour effet que, même si un temps grammatical est entièrement sous-spécifié pour temps déictique, temps relatif et aspect, on ne pourra pas tout simplement enlever une ou plusieurs catégories fonctionnelles (par exemple l'aspect ou le temps relatif), et obtenir la même représentation sémantique. La non-transitivité de (57) garantit que l'aspect (comme le temps déictique ou le temps relatif) reste une relation nécessaire. Compte tenu des présupposés que nous avons formulés ci-dessus, cela est une bonne nouvelle.

Nous allons illustrer cela avec un exemple aussi simple que possible : nous allons supposer un temps grammatical qui est sous-spécifié quant aux temps absolu et relatif, et également par rapport à l'aspect. En français, on peut supposer que le *présent* correspond à un tel temps grammatical. Sa structure est celle de (58a), et ce qui est important est que cette structure (58a) n'est pas identique, quant à ses conditions de vérité, à (58b) :

- (58) a.  $[\emptyset [\emptyset [\emptyset [Aktionsart] ] ] ]$   
 b.  $[\emptyset [Aktionsart] ]$

Supposons pour les besoins de l'argumentation que notre modèle minimal est (51), et que le moment de l'énonciation est  $c$ . (58a) ne limite en rien la position de la trace temporelle : elle peut correspondre à n'importe quel élément du treillis de (51) (cf. (59a))<sup>19</sup>.

Selon la structure (58b) par contre, la trace temporelle de l'éventualité doit correspondre au filtre généré par  $c$  (cf. (59b)).

- (59) a.  $\{a, b, c, d, ab, bc, \dots, abcde\}$   
 b.  $\{bc, cd, abd, bcd, abcd, bcde, abcde\}$

L'avantage de la structure en (58a) est qu'elle permet de rendre compte sans aucun problème des *présents historiques* et *présents pro futuro* :

19. En fait, déjà un système avec deux relations sous-spécifiées permet ce résultat ; une troisième relation n'est pas nécessaire. Il suffit d'aller avec la première relation sous-spécifiée à l'élément le plus haut, qui contient tous les intervalles, et on peut aller ensuite à un intervalle arbitraire du modèle. Cependant, pour que l'intervalle d'assertion puisse être un intervalle quelconque avec un temps grammatical qui est complètement sous-spécifié, nous avons besoin de la troisième relation temporelle.

- (60) a. Napoléon se sacre empereur en 1804.  
 b. Demain, le PSG joue contre l'OM.

Dans les deux cas, nous pouvons continuer à affirmer que l'expression adverbiale restreint l'intervalle d'assertion : le temps absolu nous emmène du moment de l'énonciation vers un super-intervalle (qui doit contenir au moins tout le XIX<sup>e</sup> siècle et le moment de l'énonciation) ; puis, le temps relatif nous conduit dans l'année 1804. Notre formalisme nous permet donc de rendre compte d'une façon très simple des utilisations « marquées » du *présent* du français.

La notion d'une relation temporelle par défaut formulée dans (57) nous permet aussi de rendre compte de l'intuition que le PRÉSENT est souvent un temps par défaut ou un « non-temps » (cf. par exemple Jakobson, 1932/1971) : si le moment de l'énonciation est un instant, alors les relations temporelles par défaut seront identiques au filtre généré par le moment de l'énonciation, ce qui correspond à la relation temporelle  $TU \subseteq I$ .

En même temps, comme l'implication est en double sens, (57) peut nous dire quand une forme temporelle devient sémantiquement vide, à savoir lorsqu'elle dénote toujours une relation entre un intervalle  $I$  et un élément  $I'$  du filtre ou de l'idéal généré par  $I$ . Cela peut être utile pour une théorie de la grammaticalisation des relations temporelles. On peut supposer qu'une forme  $F$  donnée peut monter d'un niveau inférieur à un niveau plus élevé dans la structure fonctionnelle de la phrase seulement si l'élément  $F'$ , qui occupe la position immédiatement supérieur à  $F$ , dénote une relation temporelle par défaut.

Un autre effet très intéressant de cette formalisation est qu'elle nous révèle le fait que l'aspect imperfectif et l'aspect perfectif se trouvent sur une échelle d'entraînement, où l'imperfectif entraîne toujours le perfectif. C'est ainsi parce que, toutes choses étant égales par ailleurs, la trace temporelle d'une éventualité sous aspect imperfectif,  $\tau(e)_I$ , contient toujours la trace temporelle de l'éventualité sous aspect perfectif,  $\tau(e)_P$  :

- (61) a.  $\tau(e)_P \sqsubseteq \tau(e)_I$ , puisque  
 b.  $\forall x, y, z [x \in [z] \wedge y \in (z)] \rightarrow y \sqsubseteq x$ <sup>20</sup>  
 Pour tout  $x, y, z$ , si  $x$  est un élément du filtre généré par  $z$ , et  $y$  est un élément de l'idéal généré par  $z$ , alors  $y$  est une sous-partie de  $x$ .

Je vais développer les conséquences de la nature scalaire des aspects perfectif et imperfectif plus en détail dans le chapitre sur les adverbies aspectuels *gerade* et *tocmai*, où cette échelle jouera un rôle central pour notre analyse.

Pour l'instant, il s'agit de souligner que (61) n'implique pas qu'une phrase quelconque marquée à l'aspect imperfectif entraîne la phrase correspondante marquée à l'aspect perfectif, ou qu'une phrase marquée à l'imperfectif serait intrinsèquement plus informative que la phrase correspondante marquée à l'aspect perfectif.

20. Preuve de (61b) : Supposons qu'il existe un  $x, y, z$  tel que  $x \in [z]$  et que  $y \in (z)$ , mais que  $y \not\sqsubseteq x$ . Or, si  $x \in [z]$ , alors  $z \sqsubseteq x$  (par définition du filtre), et si  $y \in (z)$ , alors  $y \sqsubseteq z$  (par définition de l'idéal). Mais si  $y \sqsubseteq z$  et  $z \sqsubseteq x$ , alors  $y \sqsubseteq x$  (par transitivité de l'ordre partiel). D'où contradiction avec la prémisse.  $\square$

La relation d'entraînement scalaire se situe à un niveau très abstrait, entre les étendues des traces temporelles possibles, et ne concerne pas (en tout cas, ne concerne pas forcément) le niveau de la phrase. La relation scalaire se situe au niveau d'une relation entre intervalles, et ne nous dit rien par rapport à ce qui se déroule pendant cet intervalle. La relation d'entraînement scalaire se « propagera » à la phrase seulement si (i) l'intervalle d'assertion est fixé ; et si (ii) l'éventualité dispose de la propriété des sous-intervalles — puisque seulement alors, les propriétés des deux traces temporelles pourront être identiques.

Essentiellement, (61) ne signifie pas qu'une phrase contenant une éventualité télique, marquée à l'aspect imperfectif, entraîne la phrase correspondante à l'aspect perfectif. Cela n'est pas le cas, comme le montrent (62a) et (62b) :

- (62) a. Il se noyait. ≠  
b. Il se noya.

L'inférence de (62a) à (62b) sera bloquée, parce que les traces temporelles de l'éventualité n'auront pas les mêmes propriétés (puisque *se\_noyer* ne satisfait pas la propriété des sous-intervalles).

Résumons donc les résultats de cette partie : en faisant appel à un ordre partiel sur des intervalles, nous avons pu redéfinir les aspects imperfectif et perfectif en termes d'éléments du filtre et de l'idéal générés à partir de l'intervalle d'assertion. Ces deux aspects sont les seuls à pouvoir être définis par des opérations aussi élémentaires sur un ordre partiel.

En poursuivant cette réflexion, nous sommes arrivés à une caractérisation formelle d'une relation temporelle par défaut, et à la découverte de la relation scalaire entre l'aspect imperfectif et l'aspect perfectif.

Ainsi, nous avons fondé la sous-spécification aspectuelle entre les aspects imperfectif et perfectif en tant que cas spécial d'une relation temporelle par défaut.

## 3.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons examiné la notion d'un temps grammatical à aspect non-marqué et ses modélisations. Nous avons introduit une distinction entre deux types différents de formalisation de ce phénomène : ceux qui procèdent par sous-spécification, et ceux qui attribuent à l'aspect non-marqué un point de vue unique. Nous avons démontré que les formalisations qui supposent un point de vue aspectuel unique ne peuvent pas rendre compte de toutes les possibilités d'interprétation dont disposent ces temps grammaticaux, tandis que les approches par sous-spécification y parviennent.

Nous avons esquissé une solution pour contrôler le problème de surgénération de l'approche par sous-spécification, avant de nous attaquer à la question de savoir pourquoi la sous-spécification sous-spécifie entre un aspect perfectif et un aspect imperfectif, et non pas entre deux autres aspects (i.e., relations entre intervalles) possibles.

Nous avons découvert une solution à ce problème en constatant que les aspects perfectif et imperfectif peuvent se comprendre comme étant des éléments provenant respectivement de l'idéal et du filtre générés par la trace temporelle de l'éventualité, sur un treillis contenant les intervalles convexes. Nous avons également constaté qu'on pouvait alors généraliser à partir de l'aspect une notion de « relation temporelle par défaut », qui peut s'appliquer à n'importe quelle relation entre deux intervalles, notamment le TEMPS DÉICTIQUE. Ainsi, la relation PRÉSENT, qui se caractérise en tant que  $TU \subseteq P$  se révèle être également une relation par défaut.

Ce qui reste à être étudié sont surtout les modes spécifiques de désambiguïsation de l'aspect non-marqué. Une grande partie de ce problème est indépendante d'une formalisation particulière du phénomène de l'aspect non-marqué et devra donc être traitée par n'importe quelle théorie qui suppose que l'aspect est une catégorie obligatoire. Par quels biais les locuteurs arrivent-ils à désambiguïser entre les différentes possibilités, et comment expliquer l'interaction avec des paramètres contextuels ?

Une théorie sémantique dynamique qui incorpore des éléments pragmatiques, comme la SDRT, semble particulièrement apte à produire des résultats à la dernière question. Caudal & Schaden (2005) constitue une première tentative de désambiguïser au moins un sous-ensemble des possibilités, dans le cadre de cette théorie.

Il sera également nécessaire de regarder plus en détail les problèmes spécifiques de désambiguïsation que pose l'approche par sous-spécification aspectuelle, pour déterminer dans quelle mesure et jusqu'à quel point la solution pragmatique proposée ici peut fonctionner.



## Annexe 3.A Une formalisation de *quand*

L'analyse que nous allons entreprendre dans cette annexe vise surtout à rendre plus précise la réflexion autour du rôle de l'aspect dans les phrases avec *quand* au cours de ce chapitre. Elle ne constitue certainement pas une analyse satisfaisante de la sémantique de *quand*, d'autant plus que cette conjonction n'est pas réductible à une relation d'ordre temporelle (cf. Moens & Steedman, 1988).

Nous allons développer une remarque de (Kamp & Reyle, 1993, p. 651), selon laquelle les phrases de type (63a) ressemblent beaucoup aux phrases de type (63b) :

- (63) a. Mary left after/before/when Bill arrived.  
b. Mary left after/before/at 10 o'clock.

Cette similitude ne s'arrête pas là : les phrases avec *quand* comme celles avec certaines expressions temporelles localisantes (dénotant un ensemble d'intervalles disjoints) peuvent être quantifiées par un adverbe de fréquence :

- (64) a. Marie (n')est souvent/toujours/jamais partie quand Jean est arrivé.  
b. Marie (n')est souvent/toujours/jamais partie à 10 heures.

Selon notre analyse, une expression temporelle localisante comme *à 10 heures* ou *hier* restreint l'intervalle d'assertion de la phrase, et nous avons donné la représentation suivante pour *à dix heures* :

- (65) a.  $\llbracket \text{à dix heures} \rrbracket = \lambda p.\lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{i \subseteq 10 \text{ o'clock}} \\ \hline i \subseteq 10 \text{ o'clock} \\ \hline \end{array} \oplus p(i)$   
b.  $\llbracket \emptyset \text{ hier} \rrbracket = \lambda p.\lambda i. \begin{array}{|c|} \hline \phantom{i \subseteq \text{yesterday}} \\ \hline i \subseteq \text{yesterday} \\ \hline \end{array} \oplus p(i)$

Nous allons donc présenter ici une formalisation de *quand* qui essaie d'exploiter cette similitude au maximum. Notre représentation de *quand* sera la suivante :

- (66)  $\llbracket \text{quand} \rrbracket = \lambda p.\lambda q.\lambda i. p \oplus \begin{array}{|c|} \hline \phantom{i \subseteq \text{T-Sit}(p)} \\ \hline i \subseteq \text{T-Sit}(p) \\ \hline \end{array} \oplus q(i)$

où  $p$  sera la phrase subordonnée introduite par *quand*, et  $q$  la phrase principale. T-Sit est une fonction qui, appliquée à une formule, nous donne la trace temporelle de la formule.

La phrase subordonnée introduite par *quand* aura donc la tâche de restreindre l'intervalle d'assertion de la phrase principale, tout comme le fait une expression temporelle localisante.

Regardons maintenant un exemple de dérivation, qui pourrait être celle de la phrase en (67a) :

- (67) a. John left when Mary arrived.

- b.  $\boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \end{array}}$  [= une proposition, PASSÉ PERFECTIF]
- c.  $(\lambda p \lambda q \lambda i. p \oplus \boxed{i \subseteq \text{T-Sit}(p)} \oplus q(i)) (\boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \end{array}}) \equiv$
- d.  $\lambda q \lambda i. \boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \end{array}} \oplus \boxed{i \subseteq \text{T-Sit}(\boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \end{array}})} \oplus q(i) \equiv$
- e.  $\lambda q \lambda i. \boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \end{array}} \oplus \boxed{i \subseteq \tau(e_1)} \oplus q(i) \equiv$
- f.  $\lambda q \lambda i. \boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \end{array}} \oplus q(i)$  [= subordonnée avec *quand*]
- g.  $\lambda i'. \boxed{\begin{array}{l} e_2 \\ \tau(e_2) \subseteq i' \\ Q(e_2) \end{array}}$  [= éventualité sous point de vue perfectif]
- h.  $(\lambda q \lambda i. \boxed{\begin{array}{l} n, i', i'', e_1 \\ i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \end{array}} \oplus q(i)) (\lambda i'. \boxed{\begin{array}{l} e_2 \\ \tau(e_2) \subseteq i' \\ Q(e_2) \end{array}}) \equiv$

### 3 L'aspect non-marqué

$$\begin{array}{l}
 \text{i. } \lambda i. \begin{array}{|l} n, i', i'', e_1 \\ \hline i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \end{array} \oplus \lambda i'. \begin{array}{|l} e_2 \\ \hline \tau(e_2) \subseteq i' \\ Q(e_2) \end{array} (i) \equiv \\
 \text{j. } \lambda i. \begin{array}{|l} n, i', i'', e_1 \\ \hline i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \end{array} \oplus \begin{array}{|l} e_2 \\ \hline \tau(e_2) \subseteq i \\ Q(e_2) \end{array} \equiv \\
 \text{k. } \lambda i. \begin{array}{|l} n, i', i'', e_1, e_2 \\ \hline i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \\ \tau(e_2) \subseteq i \\ Q(e_2) \end{array} [= \text{év. ss. p.d.v. perfectif, T-Ast restreint par } \textit{quand}]
 \end{array}$$

Je suppose qu'aussi bien le point P (donc  $i'$  en (67)) que le moment de l'énonciation ( $n$ ) sont des constantes. Il nous manque donc qu'une dernière étape qui consiste à établir une relation entre l'intervalle d'assertion de la principale  $i$  et P. Nous allons supposer qu'il s'agit, comme pour la subordonnée, d'un PASSÉ PERFECTIF non-marqué pour le temps relatif, ce qui nous donnera (68) :

$$(68) \quad \begin{array}{|l} n, i', i'', e_1, e_2 \\ \hline i' \prec n \\ i' \subseteq i'' \\ \tau(e_1) \subseteq i'' \\ P(e_1) \\ i \subseteq \tau(e_1) \\ \tau(e_2) \subseteq i \\ Q(e_2) \\ i' \subseteq i \end{array}$$

Examinons maintenant de plus près les relations que peuvent entretenir  $\tau(e_1)$  et  $\tau(e_2)$ . Les relations temporelles pertinentes sont les suivantes :

$$(69) \quad \begin{array}{l} \text{a. } i \subseteq \tau(e_1) \\ \text{b. } \tau(e_2) \subseteq i \end{array}$$

Dans le cas d'une éventualité sous point de vue perfectif dans la principale, la trace temporelle de la subordonnée contient ou est égale à la trace temporelle de la principale.

Un problème évident avec cette analyse est le cas dans lequel il y a une éventualité ponctuelle dans la subordonnée : la trace temporelle de la principale devrait alors être également un point, ce qui n'est certainement pas souhaitable. Ce problème ne me semble cependant pas gênant outre mesure : premièrement, c'est le même problème qui se pose avec les expressions temporelles localisantes ponctuelles d'après ma formalisation ; il faudra donc de toute façon prévoir une solution par coercion. Et les effets de (70a) et (70b) semblent être identiques :

- (70) a. À cinq heures, il a chanté.  
 b. Quand son frère est arrivé, il a chanté.

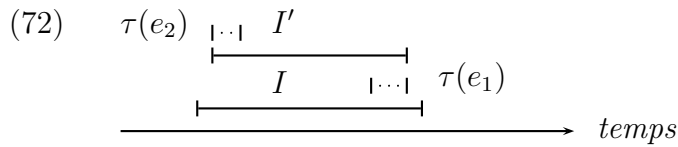
Deuxièmement, les alternatives ne sont guère préférables : il faudrait alors que *quand* induise un ordre entre les intervalles d'assertion de la subordonnée et de la principale. En principe, on pourrait faire cela des deux façons suivantes :

- (71) a.  $\llbracket \text{quand} \rrbracket = \lambda p \lambda q \lambda i . p \oplus \frac{\quad}{i \subseteq \text{T-Ast}(p)} \oplus q(i)$   
 b.  $\llbracket \text{quand} \rrbracket = \lambda p \lambda q \lambda i . p \oplus \frac{\quad}{I(i) \succ I(\text{T-Ast}(p))} \oplus q(i)$

où  $I(i)$  dénote la borne initiale d'un intervalle  $i$ .

(71a) est identique à la première formalisation de *quand*, sauf qu'elle sélectionne l'intervalle d'assertion de la subordonnée plutôt que sa trace temporelle. En (71b), *quand* ordonne la borne initiale de l'intervalle d'assertion de la subordonnée antérieurement à la borne initiale de l'intervalle d'assertion de la principale.

Le problème est que, si ce sont les intervalles d'assertion qui sont ordonnés, dans le cas de deux éventualités sous point de vue perfectif, tout ordre respectif devient possible, et cela aussi bien si on prend (71a) que (71b) comme base :



où  $I$  est l'intervalle d'assertion de la subordonnée,  $e_1$  l'éventualité de la subordonnée,  $I'$  l'intervalle d'assertion de la principale et  $e_2$  l'éventualité de la principale.

(72) est conforme aussi bien à (71a) qu'à (71b). Cependant, il ne semble pas exister d'ordre dans une telle phrase avec *quand* où  $e_2$  serait antérieur à  $e_1$  :

- (73) Quand on a construit le pont, j'ai traversé le fleuve en barque.

Pour (73), une interprétation où l'éventualité de la principale précède celle de la subordonnée semble exclue, même si cela devrait être au moins plausible, compte tenu de nos connaissances du monde.

Les seules exceptions apparentes à cette règle sont des cas où l'éventualité de la principale est une sous-partie de l'éventualité étendue de la subordonnée :

(74) Quand on a construit le pont, un architecte finlandais a dessiné les plans.<sup>21</sup>

Il n'est pas absolument certain que `dessiner_les_plans` fasse partie de l'éventualité `construire_le_pont`, mais le fait qu'un renversement de l'ordre linéaire dans des exemples comme (73) ne soit pas possible constitue un fort indice pour supposer qu'il ne peut pas y avoir de renversement de l'ordre linéaire du tout.

---

21. Exemple adapté d'après Moens & Steedman (1988), p. 15.

## 4 Les Parfaits surcomposés

Les parfaits surcomposés font figure de formes marginales dans les systèmes temporo-aspectuels des langues naturelles. Ni en français, ni en allemand, ces temps ne font l'objet d'un apprentissage à l'école, comme c'est tout naturellement le cas pour les temps grammaticaux « officiellement reconnus » tels que l'*imparfait*, le *passé composé* ou le *Präteritum*. Qui plus est — et peut-être en conséquence de cela —, une grande majorité des locuteurs (au moins du français) ne semble pas avoir conscience de l'existence des surcomposés, et a tendance à les rejeter, même si ces locuteurs utilisent ce type de temps dans la conversation ou dans des genres écrits informels (cf. Cornu, 1953).

Compte tenu de la rareté de cette forme dans les corpus écrits (qui rend difficile des études de corpus à grande échelle) et de la faible conscience linguistique qu'en ont les locuteurs (qui rend peu opérante la méthode des exemples construits soumis aux jugements des locuteurs natifs), Litvinov & Radčenko (1998) sont amenés à se demander dans quelle mesure on peut parler de « temps surcomposés » en tant qu'objets d'une théorie linguistique. À la suite d'une réflexion approfondie, ils concluent qu'il s'agit bien d'objets linguistiques, plutôt que d'erreurs, dues à une utilisation peu disciplinée de la langue française ou allemande, ou de constructions inutilement compliquées sans vraie raison d'être.

Dans ce chapitre, je vais commenter et relativiser la rareté des formes surcomposées dans les langues naturelles. Il est structuré comme suit : d'abord, nous allons observer les différents contextes-types pour l'emploi des temps surcomposés du français. Je montrerai ensuite que les temps surcomposés s'intègrent sans problème dans la formalisation du système temporo-aspectuel proposé dans le premier chapitre. Puis, je vais considérer brièvement la grammaticalisation de ces temps. Il est souvent affirmé, plus ou moins directement, que l'émergence des formes surcomposées dans une langue donnée est corrélée à la dérive prétéritale du grammème **parfait**. Cela signifie que le *passé composé* du français ou le *Perfekt* de l'allemand, par exemple, s'approprie de plus en plus de contextes qui auparavant étaient réservés à un temps simple du passé (le *passé simple* ou le *Präteritum*, respectivement). Je tenterai de montrer cependant que la dérive prétéritale ne peut pas être la cause de l'émergence de ces constructions. Il est toutefois vrai que ce processus de grammaticalisation du présent parfait peut être vu comme créant un environnement favorable au développement des contextes dans lesquels certaines des formes surcomposées (à savoir, le *passé surcomposé*) peuvent apparaître.

J'étudierai ensuite en détail l'état moderne des temps surcomposés, et parmi ceux-

ci, essentiellement du *passé surcomposé*, en français et en allemand méridional<sup>1</sup>. Je tenterai de montrer que — même si les *passés surcomposés* du français et de l'allemand méridional sont morphologiquement identiques et apparaissent dans (presque) les mêmes environnements, on doit leur attribuer des représentations sémantiques différentes. Je soutiendrai que les temps surcomposés de l'allemand méridional sont des PARFAITS RÉSULTATIFS, tandis que les temps surcomposés du français (ou au moins leurs utilisations qui ne sont pas régionalement restreintes) sont des PARFAITS PERFECTIFS avec une modification terminale d'*Aktionsart*.

Dans une dernière partie, je vais ouvrir la discussion sur la question de la diachronie des temps surcomposés. Une meilleure connaissance de l'évolution de ces temps nous aiderait également à établir la représentation synchronique. À cette fin, j'étudierai la diachronie des temps surcomposés du français et de l'allemand à la lumière des hypothèses élaborées dans ce chapitre, tout en essayant de situer les temps hypercomposés<sup>2</sup> de certaines variétés du français. Des considérations sur la typologie des temps surcomposés compléteront cette partie.

## 4.1 Introduction

De par leur fréquence d'apparition peu élevée et la faible conscience des locuteurs du français à leur égard, les temps surcomposés peuvent passer pour des temps rares et exceptionnels. Une tout autre question cependant est de savoir si les temps de ce type apparaissent comme rares ou exceptionnels d'un point de vue typologique ou théorique. La réponse à cette question est oui.

Un des arguments standards dans la littérature s'opposant aux logiques temporelles de type priorien est que les langues naturelles n'admettent pas l'itération des opérateurs temporels<sup>3</sup>, qui est admise dans la logique temporelle de Prior :

- (1)  $PP\phi$   
 $\approx$  Il était le cas qu'il était le cas que  $\phi$ .

Un temps surcomposé, comme le *passé surcomposé* du français, ressemble cependant beaucoup à une itération d'un opérateur de *parfait*, opérateur composé d'un auxiliaire *avoir* ou *être* et d'un participe passé :

- 
1. Le choix de l'allemand méridional, plutôt que standard, est motivé par les faits suivants : (i) dans ces variétés, il n'existe pas de *plus-que-parfait*, et ainsi, les *parfaits surcomposés* sont nécessaires pour exprimer certaines relations d'ordre entre phrases ; et (ii) les locuteurs ont un jugement généralement relativement sûr quant à ces temps grammaticaux. L'utilisation de variétés dialectales permet également de court-circuiter des considérations comme « cela n'existe pas en allemand ».
  2. Cornu (1953) emploie le verbe « hypersurcomposer » ; je parlerai ici de temps ou de formes « hypercomposés » pour l'étape de composition qui suit aux surcomposés.
  3. Une variante de cet argument se trouve chez Kamp & Reyle (1993), p. 493 : « *The first of the several features [distinguishing] TPL [Tense Predicate Logic] from natural languages like English is the possibility of iterating tense operators, as in formulas like  $PP\phi$  [...]* ».

- (2) a. j'ai chanté  
b. j'ai eu chanté

L'intuition conduisant à affirmer la condition de non-itération des opérateurs est qu'il est impossible, dans des langues comme le français ou l'anglais, de prendre un affixe flexionnel dont la signification contient le trait PASSÉ et de le dupliquer pour obtenir un *plus-que-parfait*, ou une expression de double antériorité :

- (3) a. \*Je me promenais. [ $2 \times$  *imparfait*]  
b. \*Je me promenaïai. [ $2 \times$  *passé simple*]  
c. \*I walkeded. [ $2 \times$  *simple past*]

Mais il existe des langues dans lesquelles on trouve des formes similaires à celles de (3). Cela est le cas notamment pour *-ass* du coréen et *-miş* du turc :

- (4) a. *Kemal gel-miş.*<sup>4</sup>  
K. arriver-MIŞ.  
« Kemal est arrivé. »  
b. *Kemal gel-miş-miş.*  
K. arriver-MIŞ-MIŞ.  
«  $\approx$  Kemal semble être arrivé. »

La disponibilité de formes surcomposées analytiques ou synthétiques ne semble pas non plus restreinte à une seule famille de langues. Pour les langues romanes, le français, les dialectes du franco-provençal, l'occitan, des variétés au moins de l'italien du Nord, et les langues rhéto-romanes, disposent ou disposaient de ce genre de constructions (cf. Cornu, 1953). Sur le territoire français, de plus, deux langues non romanes, le breton et le basque, ont développé des temps surcomposés (cf. Litvinov & Radčenko (1998) et Hewitt (2002)).

Pour les langues germaniques, on peut citer l'allemand (au moins dans ses variétés méridionales), certains dialectes du danois, l'afrikaans et le yiddish (cf. Abraham & Conradie 2001, Litvinov & Radčenko 1998). Dans le domaine des langues slaves, on trouvait ou trouve encore des formes surcomposées en bulgare, serbo-croate, tchèque, slovaque, polonais, sorbe et russe. Litvinov & Radčenko (1998) citent en outre l'albanais, l'arménien et le perse comme langues disposant de temps surcomposés.

Cependant, il semble que, même dans les langues qui admettent des formes surcomposées, les itérations soient restreintes aux parfaits<sup>5</sup>. Ni en français ni en allemand, il n'existe de *futur surcomposé*<sup>6</sup>, qui se formerait de la façon suivante :

- 
4. Exemples d'après Litvinov & Radčenko (1998), p. 77. D'après ces auteurs, on obtient en cas de doublement un évidentiel indirect, c'est-à-dire que le locuteur exprime qu'il n'a pas observé lui-même l'éventualité. Cela veut dire que le *miş* supérieur devient modal, alors que le *miş* inférieur reste une expression d'antériorité.
5. Une exception à cette généralisation provient de l'Awtuw, comme le signale Harry Feldman (cp.). Cette langue de Papouasie-Nouvelle-Guinée dispose d'un marqueur désidératif *-rere*, qui semble être une réduplication du marqueur du futur, *-re*.
6. Le fait que les futurs surcomposés n'existent pas est probablement un autre reflet de la non-



- (5) a. #Je vais aller tousser.  
 b. \**Ich werde husten werden.*  
 je deviens tousser devenir. [*devenir*= auxiliaire futur]

L'itération, en plus d'être restreinte aux seuls parfaits, semble ne pouvoir apparaître (pour la plupart des langues sauf les variétés françaises du canton de Vaud, et des variétés du yiddish) qu'une seule fois. C'est-à-dire que, même s'il est possible d'avoir  $PP\phi$ , des itérations additionnelles rendent la construction agrammaticale<sup>7</sup> :

- (6) a. \*J'ai eu eu eu perdu.  
 b. \**Ich habe verloren gehabt gehabt.*  
 je ai perdu eu eu.

Une théorie linguistique du système temporo-aspectuel des langues naturelles devra donc déterminer pourquoi il existe un phénomène d'itération d'un opérateur (ou au moins d'itération d'une forme), et pourquoi cette itération est restreinte aux parfaits. En outre, elle devra éclaircir les conditions d'apparition d'un tel phénomène. Le présent chapitre ne pourra pas fournir de réponse précise à toutes ces questions, mais il tentera d'apporter des premiers éléments explicatifs.

Avant d'entrer dans l'analyse proprement dite, je commencerai par présenter les différents emplois types des temps surcomposés, tels qu'ils sont distingués pour les surcomposés du français.

#### 4.1.1 Les emplois types des temps surcomposés

Les emplois types des surcomposés se définissent essentiellement par les contextes grammaticaux dans lesquels ils apparaissent. Nous allons suivre ici la proposition de Régnier (1974, p. 867), qui se base sur une distinction établie par Cornu (1953). Régnier propose de distinguer pour le français quatre emplois différents d'un temps surcomposé. Ces quatre emplois sont illustrés en (7) :

- 
- symétrie entre temps du passé et du futur : tandis qu'il existe dans beaucoup de langues des plus-que-parfaits (E-R-S), il n'y a que peu de candidats pour des futurs prospectifs (S-R-E), symétriques aux plus-que-parfaits. Reichenbach (1947/1966) cite la construction latine « *abitusus ero* » (*à-partir serai*), qui est une combinaison d'un participe futur et de l'auxiliaire conjugué au futur, comme relevant d'une telle sémantique.
7. Il serait en principe possible, bien que cela ne me paraisse pas très probable, que l'on se trouve devant une restriction de *performance* plutôt que de *compétence*, et que cette restriction soit une incapacité de notre mémoire à traiter des systèmes plus complexes comme, (ib-c) :
- (i) a. Le chien que la poule a vu a disparu.  
 b. ??Le chien que la poule que le renard a mangé a vu a disparu.  
 c. \*Le chien que la poule que le renard que le moustique a piqué a mangé a vu a disparu.

Même si (ib-c) sont construits exactement d'après la même règle grammaticale que (ia) – qui lui, est parfait –, ces deux phrases sont très difficiles à parser. Cependant, si la restriction, pour les surcomposés, concernait vraiment le *parsing*, il resterait alors à expliquer pourquoi les locuteurs du yiddish et du français vaudois auraient des capacités de *parsing* apparemment plus importantes que le commun des mortels.

- (7) a. Quand il a eu fini, il est parti. [Emploi 1]  
 b. Il a eu vite fait. [Emploi 2]  
 c. (Du blé), j'en ai eu récolté du plus beau. [Emploi 3]  
 d. (Du chanvre), on en a eu fait. [Emploi 4]

Les « types » en (7a-b) correspondent à ce que Cornu (1953) appelle le « sens fondamental » du *passé surcomposé*. Ce sont les contextes grammaticaux dans lesquels le *passé surcomposé* et le *passé composé* peuvent être remplacés respectivement par un *passé antérieur* et un *passé simple*, et cela sans modifier les conditions de vérité :

- (8) a. Quand il eut fini, il partit.  
 b. Il eut vite fait.

L'emploi de type 1 est associé à un petit nombre de conjonctions, comme *quand*, *lorsque*, *dès que*, *aussitôt que* et *après que*. En français, dans un tel contexte, le temps surcomposé apparaît toujours dans la subordonnée.

L'emploi de type 2 est défini par une collocation du temps surcomposé avec un adverbe comme *vite* ou *aussitôt*.

Les « types » d'utilisation en (7c-d) correspondent à ce que Cornu (1953) appelle le « sens spécial » des formes surcomposées (sans toutefois spécifier quel serait ce sens spécial, et en quoi il se distingue exactement du sens fondamental). D'après Régnier (1974), en (7c), il s'agit d'une tournure qui exprime que le locuteur est très fier de ce qu'il a accompli dans le passé<sup>8</sup> ; en (7d), le *passé surcomposé* exprime d'après Régnier (1974, p. 868) que « *le sujet sent un recul dans un passé aboli* ».

On a déjà vu que Cornu (et aussi Régnier) rassemblent les emplois de type 1 et 2 et les emplois de type 3 et 4. Ce qui différencie ces deux groupes d'utilisations du surcomposé est surtout la relation de l'éventualité par rapport au moment de l'énonciation : dans les deux derniers types d'emploi, le *passé surcomposé* véhicule une certaine « pertinence actuelle » de l'éventualité.

Une telle explication de pertinence actuelle pour les surcomposés de type 3 est proposée par Régnier (1974, p. 869) :

[L'emploi 3] montre en quelque sorte « une seconde séquelle de l'action » ; 'j'ai récolté du beau blé' signifie 'j'ai une certaine quantité de beau blé dans mon grenier' ; quand la récolte est entièrement vendue, une séquelle de la séquelle commence : la dignité d'un homme qui a récolté du beau blé ; elle s'exprime par la passé surcomposé : 'j'ai eu récolté du beau blé'.

D'après cette hypothèse, le surcomposé exprime une sorte d'état conséquent d'un état résultant. Il indique que l'état résultant lui-même n'est plus d'actualité, mais que

8. Régnier (1974, p. 868) rapporte : « *Un marchand de confection de la Place du Champ de Mars à Autun peut fournir à son insu tous les passés surcomposés que l'on voudra ; il suffit de lui dire « Vous avez de belles cravates ou de belles chemises en vitrine », il répond invariablement : « J'en ai eu vendu de plus belles ».*

D'après le jugement de Patrick Sauzet (c.p.), en occitan, cette nuance de fierté peut également être présente. Cependant, dans ce type de phrase, elle n'est pas tant liée à la présence du *passé surcomposé* qu'à la présence de *beau*.

l'éventualité de base a encore une certaine pertinence actuelle. Régnier (1974) appelle ces utilisations du *passé surcomposé* des « superparfaits ». Pour Paesani (2001), les nuances de sens établies dans les emplois 3 et 4 correspondent à des enrichissements pragmatiques d'une signification sémantique de base, qui serait commune à tous les emplois du *passé surcomposé*<sup>9</sup>.

Pour les emplois 1 et 2, les éventualités n'ont pas de rapport particulier avec le moment de l'énonciation (comme l'indique aussi le fait qu'ils sont substituables par un *passé antérieur*) : les *passés surcomposés* sont utilisés dans une suite narrative au *passé composé*, pour marquer l'antériorité par rapport à une action décrite au *passé composé* (emploi 1), ou le déroulement rapide d'une action dans une suite d'actions (emploi 2).

Les emplois 1 et 2 n'ont donc pu se développer qu'à partir du moment où il a été possible d'utiliser un *passé composé* pour rapporter une suite d'actions. D'après Régnier (1974), et contrairement à l'idée défendue par Cornu (1953), les emplois 3 et 4 sont donc historiquement antérieurs aux emplois 1 et 2. Cependant, en français contemporain, seules les utilisations 1 et 2 ne sont pas limitées géographiquement ; les utilisations en tant que superparfaits sont restreintes aux régions où il existe une influence d'un substrat franco-provençal ou occitan<sup>10</sup>.

Il paraît donc justifié, d'après les descriptions existantes, de classer les emplois des temps surcomposés du français en deux grands groupes, comme proposé par Cornu (1953) : les surcomposés ANTÉRIEURS (correspondant aux emplois 1 et 2 de Régnier), et les surcomposés SUPERPARFAITS (emplois 3 et 4).

On doit se demander alors si tous ces emplois types sont dérivables à partir d'une même sémantique de base pour les temps surcomposés, et si oui, quelle est cette sémantique. Paesani (2001) soutient que toutes les utilisations du *passé surcomposé* du français peuvent être dérivées à partir d'une sémantique de temps du passé résultatif (pour utiliser ma terminologie). J'essaierai de montrer qu'il est plus probable que superparfaits et surcomposés antérieurs disposent de deux représentations sémantiques différentes. Un des indices qui pointent dans cette direction est le fait que certains dialectes suisses du français « hypercomposent » les superparfaits (cf. (9)),

---

9. Un fait qui tend à conforter cette position est que dans certaines régions en Allemagne (je l'ai entendu à Stuttgart), le *plus-que-parfait* est utilisé dans des contextes qui correspondent aux contextes-types pour un « superparfait ». Ces *plus-que-parfaits* ont clairement une signification de pertinence actuelle, et sont utilisés *out of the blue*, sans contexte passé par rapport auquel ils marquent une antériorité. Un tel exemple est le suivant (énoncé par l'hôtesse d'accueil dans un hôtel, qui cherchait un papier dont elle avait besoin pour procéder à mon enregistrement) :

Das war doch hier gewesen.  
ça être<sub>Prät</sub> pourtant ici été.  
« Cela avait pourtant été ici. »

La nuance de sens peut se caractériser comme un « passé aboli ». Mais le *plus-que-parfait* de l'allemand n'a certainement pas la même sémantique qu'un *passé surcomposé* français, ce qui suggère que ce n'est pas la sémantique, mais plutôt la pragmatique qui déclenche ce genre de lectures.

10. Cf. Dauzat (1954).

mais laissent les surcomposés antérieurs dans un état normalement surcomposé.

- (9) *Mon père-gran a zau zu improntaon capitô ...*<sup>11</sup>  
 Mon grand-père a eu eu emprunté capitaux ...  
 « Mon grand-père a emprunté (du temps où il vivait encore) un capital... »

Une deuxième question est de savoir si les temps surcomposés disposent des mêmes emplois types, et plus encore, d'une même représentation sémantique à travers les langues. Nous allons comparer, dans ce chapitre, les *passés surcomposés* du français et de l'allemand (méridional), et je montrerai que, dans ces deux langues, au moins les surcomposés de type 1 sont différents.

Maintenant que nous connaissons une partie des données que nous voulons expliquer dans ce chapitre, il est temps de regarder comment ces temps rentrent dans la représentation formelle du système temporo-aspectuel présentée dans le chapitre 1.

#### 4.1.2 Vers une représentation formelle des *surcomposés*

Dans cette partie, nous allons regarder les différentes possibilités d'accommoder les temps surcomposés dans une théorie du système temporo-aspectuel des langues naturelles. J'exposerai notamment les raisons pour lesquelles le cadre analytique présenté dans le premier chapitre (section 1.3, p. 43ss.) est plus à même de traiter ces temps grammaticaux que les propositions alternatives dont j'ai connaissance. Ainsi, l'existence de temps surcomposés fournit un argument empirique important pour l'analyse défendue dans cette thèse.

J'ai établi une théorie du système temporo-aspectuel qui distingue trois relations temporelles : le temps absolu, qui est la relation entre le moment de l'énonciation (TU) et un point de perspective (P) ; le temps relatif, relation entre P et l'intervalle d'assertion (T-Ast) ; et l'aspect, qui est la relation entre l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité (T-Sit). Nous arrivons donc au schéma suivant pour le système temporo-aspectuel d'une langue naturelle :

- (10) [Temps absolu [Temps relatif [Aspect [*Aktionsart*]]]]

Ce système, qui était motivé par des considérations indépendantes de l'existence des temps surcomposés, nous donne une solution évidente pour accommoder ces temps grammaticaux : un *passé surcomposé* peut être représenté comme montré en (11a), tandis que les temps surcomposés en général peuvent recevoir la représentation (11b) :

- (11) a. [PRÉSENT [PARFAIT [RÉSULTATIF [*Aktionsart*]]]]  
 b. [T. absolu [PARFAIT [RÉSULTATIF [*Aktionsart*]]]]

Comme je l'ai déjà souligné dans le premier chapitre (p. 46), la seule forme surcomposée qui n'est pas accommodable dans un tel système est celle d'un *conditionnel antérieur surcomposé*, comme on le voit dans les exemples suivants :

11. Cité et glosé d'après Cornu (1953), p. 225. Cornu rend les deux auxiliaires par « *eu* », même s'ils n'ont pas la même forme. Il ne semble cependant pas non plus très probable que *zau* ou *zu* soit une forme participiale de *être*.

- (12) a. J'aurais eu commis des crimes affreux que je n'aurais pas eu un sommeil plus bourrelé.<sup>12</sup>  
 b. Quand [« une fois que » ] j'aurais eu appris la dactylo, j'aurais appris la sténo.<sup>13</sup>

Ce temps grammatical pose problème pour la raison suivante : s'il est purement temporel, on aura besoin de quatre relations temporelles pour en rendre compte, mais le système n'en fournit que trois. *Aurais* devrait être à la fois une expression de temps absolu (i.e., du PASSÉ), et de temps relatif (i.e., d'un PROSPECTIF). La première combinaison auxiliaire plus participe (*avoir eu*) spécifierait alors l'aspect, c'est-à-dire la relation entre l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité. La seconde combinaison auxiliaire plus participe (*avoir appris*) devrait alors spécifier une modification d'*Aktionsart*. Ainsi, le *conditionnel antérieur surcomposé* devrait avoir une sémantique substantiellement différente de celle des autres temps surcomposés, qui remplissent seulement trois relations : dans le cas de *ai eu chanté*, nous aurions une relation de temps (absolu) présent, puis deux relations d'antériorité pour le temps relatif et l'aspect par les deux combinaisons d'auxiliaire et de participe.

Il est vrai que, si le *conditionnel antérieur surcomposé* est purement temporel, le système présenté dans cette thèse ne peut pas en rendre compte<sup>14</sup>, parce qu'il y manque une relation (cf. (13) en tant que tentative de trouver une représentation ; notons que (13) dispose d'une relation de plus que (11a)). Cependant, si une des relations apparemment temporelles est en vérité une relation modale, le problème disparaît<sup>15</sup>.

- (13) [PASSÉ [PROSPECTIF [PARFAIT [RÉSULTATIF [*Aktionsart*]]]]]

Je voudrais, avant de continuer, m'intéresser encore une fois brièvement à des reproches que l'on pourrait faire à des représentations dans l'esprit de (11), et présenter des analyses alternatives.

En (11), il y a un rapport très étroit entre morphologie et sémantique. De telles représentations ont déjà été données auparavant (cf. à titre d'exemple Thieroff (1994)), mais une question qui se pose immédiatement lorsqu'on voit une telle formule est de savoir dans quelle mesure elle correspond à une réalité sémantique. Il se pourrait également qu'on assiste à une surinterprétation de la morphologie d'une forme, et on

12. Eugène Sue ; cité d'après Imbs (1960), p. 134

13. Exemple cité par Imbs (1960), p. 134 ; l'exemple a été entendu par L. Foulet.

14. Un changement dans la théorie permettrait d'accommoder le *conditionnel surcomposé* dans un système purement temporel : il faudrait supposer que le *conditionnel* (et l'*imparfait*) ne sont pas des temps déictiques, qui se rapportent au moment de l'énonciation, mais qu'ils sont anaphoriques à un moment quelconque  $t_x$ , qui ne doit pas être identique au moment de l'énonciation (cf. Iatridou, 2000). Or, cela compliquerait encore considérablement le schéma conceptuel pour le système temporel, et je préfère explorer des pistes alternatives qui restent dans le cadre esquissé plus haut.

15. Imbs (1960, p. 134) note que (12b) ne serait pas « engagé dans un système d'hypothèse » ; il semble cependant qu'une hypothétique contre-factuelle est l'interprétation sinon unique, au moins de loin la plus saillante pour cette phrase.

ne peut pas être certain qu'il y ait une correspondance bi-univoque entre une forme donnée et son interprétation supposée. La « morpho-sémantique » est tentante, parce qu'elle est très compositionnelle, mais il faut se demander jusqu'à quel degré la forme est un indicateur pour le sens actuel d'une construction. S'il est possible que les temps surcomposés du français et de l'allemand aient une interprétation comme en (11), il faudra toutefois argumenter très prudemment qu'il existe un lien très étroit entre leur forme et leur signification. Un des buts de ce chapitre sera notamment d'étudier jusqu'où une telle interprétation proche de la morphologie est justifiée.

Un phénomène qui laisse douter de ce rapport bi-univoque et ultra-compositionnel est le fait qu'en allemand, comme l'affirme Thieroff (1994), on peut généralement remplacer le *passé surcomposé* par un *plus-que-parfait*, de sorte que (14a) et (14b) sont parfaitement identiques quant à leurs conditions de vérité :

- (14) a. *Ja, nun begreif ich 's freilich, warum meine Kameraden des Wildtuns müde geworden sind, nachdem sie camarades des extravagances fatigué devenu sont, après que ils haben geheiratet gehabt.*<sup>16</sup>  
 Oui, maintenant pige je le bien entendu, pourquoi mes camarades des extravagances fatigué devenu sont, après que ils ont marié eu.  
 « Oui, maintenant je le comprends, bien entendu, pourquoi mes camarades se sont lassés des extravagances, après qu'ils se sont mariés. »
- b. *Ja, nun begreif ich 's freilich, warum meine Kameraden des Wildtuns müde geworden sind, nachdem sie camarades des extravagances fatigué devenu sont, après que ils geheiratet hatten.*  
 Oui, maintenant pige je le bien entendu, pourquoi mes camarades des extravagances fatigué devenu sont, après que ils marié avaient.  
 « Oui, maintenant je le comprends bien entendu, pourquoi mes camarades se sont lassés des extravagances, après qu'ils se sont mariés. »

Cette affinité entre la sémantique du *plus-que-parfait* et du *parfait surcomposé* s'observe aussi dans d'autres langues : en yiddish, ce que les grammairiens comme Katz (1987) ou Lockwood (1995) appellent « *plus-que-parfait* » n'est morphologiquement rien d'autre qu'un *passé surcomposé*. Mais cette forme surcomposée dispose-t-elle d'une sémantique de *plus-que-parfait*, comme illustrée en (15), ou plutôt d'une sémantique comme en (11) ?

- (15) TU  $\succ$  P, P  $\succ$  T-Ast

Je propose de revenir à cette question plus tard, et de regarder d'abord des propositions alternatives pour la sémantique des temps surcomposés dans le cadre d'une sémantique d'observance néo-reichenbachienne à seulement deux relations temporelles. Nous allons considérer notamment les analyses de Laca (2005) et de Paesani (2001).

16. Exemples de Litvinov (1969), cité d'après Thieroff (1994), p. 125.

Laca (2005) suggère, pour le français, de traiter le *passé surcomposé* en tant que forme perfective sur une modification terminative des *Aktionsarten*. Pour Paesani (2001), le *passé surcomposé* est — comme déjà mentionné plus haut — un temps du passé résultatif. L'idée de base est la même chez les deux : la combinaison la plus haute de l'auxiliaire + participe passé est l'expression d'un temps du passé (qui plus est, un temps du passé perfectif, pour Laca), et non pas l'expression d'un temps relatif PARFAIT.

Les différences se situent au niveau de la combinaison inférieure de l'auxiliaire + participe passé. D'après Laca, ce que ferait la combinaison inférieure de l'auxiliaire + participe passé, ce serait de transformer une *Aktionsart* quelconque en un achèvement consistant en la transition finale de l'éventualité de base. Cette analyse s'applique d'abord aux *passés antérieurs* du français et de l'espagnol, mais Laca suppose que les temps surcomposés du français sont susceptibles d'une explication analogue. Nous allons regarder ses arguments plus en détail plus loin (cf. 4.3.1, page 218).

D'après Paesani (2001), cette combinaison inférieure de l'auxiliaire + participe serait l'expression d'un aspect résultatif.

Ces deux formalisations du *passé surcomposé* ont le même type d'inconvénient : si elles s'appliquent facilement à un *passé surcomposé* (faisons abstraction pour l'instant de leur adéquation empirique), elles ont du mal à rendre compte de toute la gamme des temps surcomposés qui existent dans une langue comme le français.

Dans la tradition de Guillaume (1951/1994) ou Cornu (1953), qui se situent en cela dans la suite directe de Beauzée (1767), il existe une opposition d'ordre aspectuel<sup>17</sup> généralisée en français entre temps simples (ou *immanents*, ou *tensifs*), composés (ou *transcendants*, ou *extensifs*), et surcomposés (ou *bi-transcendants*, ou *bi-extensifs*), qui engloberait au moins le paradigme suivant :

(16)

<b>Immanent</b>	<b>Transcendant</b>	<b>Bi-transcendant</b>
chante	a chanté	a eu chanté
chantait	avait chanté	avait eu chanté
chante	ait chanté	ait eu chanté

Il faudra donc compter au moins avec un *plus-que-parfait surcomposé*, et il n'est pas évident de voir comment en rendre compte avec les moyens que fournit un système à deux relations temporelles, comme celui de Laca (ou n'importe quel autre système dans la lignée de Klein (1994)). En effet, comme on le verra plus tard, le *plus-que-parfait surcomposé* montre le même comportement par rapport au *plus-que-parfait* que le *passé surcomposé* par rapport au *passé composé*. Et comme le *plus-que-parfait*, qui indique une antériorité par rapport à un point de perspective P, est le degré maximal d'éloignement dans le passé qu'on puisse atteindre avec un système à deux relations temporelles, il n'est pas possible de traiter un *plus-que-parfait surcomposé* comme un temps du passé perfectif + modification terminale d'*Aktionsart*. On aurait

17. Cf. Guillaume (1933/1994) et Guillaume (1951/1994). La notion d'*aspect*, pour Guillaume, est en gros la même que celle de Comrie (1976), englobant aussi bien l'aspect lexical/les *Aktion-sarten* que l'aspect grammatical ou aspect – point de vue.

en effet besoin d'un point de repère supplémentaire, que le système ne peut pas fournir en l'état.

La seule issue pour pouvoir accommoder un *plus-que-parfait surcomposé* serait, comme l'a suggéré Brenda Laca (c.p.), de procéder à une réflexion comme suit : dans le *plus-que-parfait*, il y a un *imparfait*, et l'*imparfait* peut être vu comme disposant d'un trait d'exclusion (angl. « *exclusion feature* », d'après Iatridou (2000)). La manifestation temporelle de ce trait d'exclusion est que l'*imparfait* est anaphorique envers un temps  $t_x$ , dont la seule caractéristique est de ne pas être identique au moment de l'énonciation. Cette non-identité sera interprétée pour le domaine temporel comme temps du passé. La contribution du *plus-que-parfait* serait ainsi celle de (17) :

$$(17) \quad T\text{-Ast} \prec t_x \wedge T\text{-Sit} \subseteq T\text{-Ast}$$

Cela signifie qu'une forme comme *avait chanté* doit être interprété en bloc comme en (17), et qu'il n'y a pas moyen de subdiviser cela en une conjonction de traits liés à des éléments morphologiques. Certes, l'*imparfait* fournit le point  $t_x$ , mais il ne comporte pas de relation temporelle qui se retrouverait aussi en (17).

À partir de cette représentation (17), on peut avoir la combinaison inférieure entre auxiliaire et participe, qui dénote une modification terminative d'*Aktionsart*. Mais cela a deux inconvénients majeurs. Premièrement, cette approche n'est plus compatible avec une théorie néo-reichenbachienne, qui suppose qu'il existe une relation de temps, et une autre d'aspect : l'*imparfait*, dans son interprétation temporelle, constitue un temps du passé, mais ici, cette relation de passé a été éliminée.

Deuxièmement, (17) constitue à mon avis une façon morphologiquement très opaque de regagner une notion de temps relatif. On pourrait en effet avoir une représentation nettement plus proche de la forme morphologique, qui serait la suivante (avec la contribution sémantique des morphèmes signalée en-dessous) :

$$(18) \quad \begin{array}{l} t_x \subseteq P \wedge T\text{-Ast} \prec P \wedge T\text{-Sit} \subseteq T\text{-Ast} \\ \text{Imparfait parfait} \qquad \qquad \qquad ?^{18} \end{array}$$

La seule motivation pour choisir (17) comme représentation plutôt que (18) est qu'elle permet de rester avec deux relations temporelles plutôt que de passer à trois. Mais, comme une telle formalisation ne cadre pas avec les présupposés néo-reichenbachiens, je ne vois pas exactement son intérêt. De plus, en (18), on voit très bien quel est le lien qui unit un temps simple avec un temps composé et son temps surcomposé correspondant ; en (17), ce lien est presque entièrement gommé.

Dans le cas d'un choix entre une représentation sémantique très proche d'une structure morphologique, et une autre qui en est très éloignée, je prendrais en cas de doute la forme la plus proche de la structure.

Nous verrons également dans la section suivante que la représentation sémantique que nous supposons permettra des généralisations quant à la grammaticalisation

---

18. Il faut supposer que tous les temps *parfaits* du français sont perfectifs, même s'il n'y a pas de morphologie perfective qui l'indiquerait.



des temps surcomposés que l'on ne pourrait pas faire de la même façon dans une formalisation de type (17).

### 4.1.3 La grammaticalisation des formes surcomposées du français

Quelles sont les conditions d'apparition d'une construction comme les temps surcomposés ? La formalisation proposée ci-dessus permet très facilement d'accommoder les temps surcomposés, mais, par là même, pose un autre problème : pourquoi les temps surcomposés ne sont-ils pas plus fréquents à travers les langues ?

Une des explications standards de la genèse des temps surcomposés du français, avancée parmi d'autres par Foulet (1925), est que les formes surcomposées constituent une tentative pour regagner une forme aspectuellement résultative, au moment où le *passé composé* devient de plus en plus prétérial, et perd progressivement sa valeur originelle de résultatif.

Pour en faire de cette explication une hypothèse sur la grammaticalisation plus explicite<sup>19</sup>, je vais montrer comment on peut formaliser cette idée dans le cadre du schéma de la structure sémantique du système temporo-aspectuel défendu dans cette thèse. Cette structure, encore une fois, est la suivante :

$$(19) \quad [\text{Temps absolu} [\text{Temps relatif} [\text{Aspect} [\text{Aktionsart}]]]]$$

Je suppose qu'au cours de la grammaticalisation, une construction donnée commence comme modification d'*Aktionsart*, devient une forme d'ordre aspectuel, et ainsi de suite. Ce processus de montée d'une projection fonctionnelle à l'autre est facilité par le fait que les relations d'ordre temporel possibles à l'intérieur de ce système sont les mêmes à chaque niveau : inclusion ( $\subseteq$  et  $\supseteq$ ), et précédence ( $\prec$  et  $\succ$ ). De plus, nous aurons la relation sous-spécifiée  $\odot$ . Nous avons ainsi un cheminement des temps composés « simples » qui commencent comme formes purement résultatives et aspectuelles (étape (20a)), pour devenir dans leur évolution des temps, d'abord relatifs (étape (20b)), et puis absolus (étape (20c)) :

$$(20) \quad \begin{array}{ll} \text{a.} & \text{TU} \odot \text{P}, \text{P} \odot \text{T-Ast}, \text{T-Ast} \succ \text{T-Sit} \quad [\text{Présent résultatif}] \\ \text{b.} & \text{TU} \odot \text{P}, \text{P} \succ \text{T-Ast}, \quad [\text{Présent parfait}] \\ \text{c.} & \text{TU} \succ \text{P}, \quad [\text{Passé}] \end{array}$$

Il y aurait toujours, au cours de la grammaticalisation, la même relation d'antériorité entre intervalles, encodée par la combinaison entre l'auxiliaire et la forme participiale. Cependant, cette relation d'ordre « monterait » d'une position relativement basse vers la position syntaxiquement la plus élevée. Il est clair que la relation peut monter uniquement si la position cible n'est pas déjà remplie par un item. En (20), nous pouvons considérer la relation temporelle par défaut  $\odot$  comme relation par défaut.

19. Cette hypothèse reprend l'exposé sur la grammaticalisation que j'avais fourni dans le premier chapitre, p. 74ss.

Elle ne fait donc pas obstacle à la montée d'une relation d'ordre qui n'est pas une relation zéro.

Avant de continuer, il me semble nécessaire de revenir sur un point supplémentaire : les notions d'« état résultant » et d'« état de parfait ». La compréhension précise de leurs définitions et de leurs différences sera essentielle pour la discussion qui suivra. Ce qu'il est important de voir, c'est que la grammaticalisation ne concerne pas seulement la montée progressive d'une relation d'ordre temporel, mais aussi l'effacement progressif de l'état qui suit l'éventualité : d'abord, au niveau de l'aspect résultatif, nous avons un état résultant, puis au niveau du temps relatif PARFAIT, nous avons un état de parfait. Je suppose avec Nishiyama & Koenig (2004) que l'état de parfait est une conséquence de l'éventualité de base, et qu'il doit pouvoir être inféré à partir de principes pragmatiques. Pour illustrer cela, et pour voir quelle est la différence entre état de parfait et état résultant, considérons l'exemple suivant :

(21) Brutus s'est acheté un poignard.

L'éventualité  $s'acheter(b,p)$  donne lieu à une phase résultante, qui est l'état  $posséder(b,p)$ . Cette notion d'état résultant ou phase résultante est très liée à la sémantique lexicale de  $s'acheter(x,y)$  : si quelqu'un s'achète quelque chose, alors l'acheteur possède l'objet acheté pendant un moment. Il pourra toujours perdre, revendre ou offrir l'objet acheté, mais pendant une certaine période, l'objet se trouvera en possession de l'acheteur, à défaut de quoi on ne pourra pas affirmer qu'il a effectivement acheté l'objet en question. La phase résultante est dans un certain sens unique ; on peut très clairement la déterminer à partir du prédicat de l'éventualité, et indépendamment d'un contexte d'énonciation donné.

La nature de l'état de parfait est impossible à prédire hors contexte ; il n'est pas exclusivement lié à la sémantique lexicale du groupe verbal : des facteurs pragmatiques interviennent de façon déterminante. L'état de parfait de (21) pourrait être — selon le contexte — que Brutus est un membre de la conspiration contre César, ou que l'insécurité dans les rues de Rome augmente à un niveau inquiétant, si même un sénateur se sent obligé d'acquérir une arme, et ainsi de suite. Le procédé d'émergence de l'état de parfait serait le suivant : un *parfait*, d'après Nishiyama & Koenig (2004), introduit une variable pour un état de parfait, mais il ne spécifie pas la nature de cet état, puisqu'il s'agit d'une variable libre. En énonçant une phrase avec un *parfait*, le locuteur suppose que l'allocutaire peut arriver à déterminer la nature de l'état de parfait à l'aide des procédés pragmatiques habituels, et l'invite à le faire.

On peut donc dire que, dans le cas d'un aspect résultatif, nous avons une assertion sur l'état résultant d'une éventualité, qui est déterminé par la sémantique lexicale du prédicat verbal, éventuellement par l'intermédiaire d'une coercion sur le prédicat d'éventualité. Dans le cas d'un temps relatif parfait, en revanche, nous avons généralement une assertion sur la phase interne de l'éventualité (c'est-à-dire que l'aspect est ou bien perfectif ou bien imperfectif) plus un état de parfait dont on doit pouvoir inférer la nature dans le co(n)texte d'énonciation<sup>20</sup>. Puis, au niveau du temps

20. Rien n'oblige en principe un *parfait* à être aspectuellement perfectif ou imperfectif ; les *parfaits*

absolu, nous n'avons plus aucun état de quelque nature que ce soit. Si la relation d'ordre entre intervalles reste donc la même au fur et à mesure qu'un *passé composé* se grammaticalise et « monte » dans la structure, la présence d'un état dérivé de l'éventualité de base s'efface de plus en plus.

Revenons maintenant à l'idée, défendue par Foulet (1925), que le *passé surcomposé* constitue une tentative de regagner une forme grammaticale purement résultative, après que les temps composés ont eu perdu cette valeur sémantique. Cette idée peut s'interpréter comme une hypothèse de grammaticalisation par traits, et non pas en tant que grammaticalisation par forme grammaticale monolithique ou « grammème », comme cela est envisagé dans l'« école » Bybee-Dahl. L'hypothèse prend la forme suivante : au stade (20a), le *passé composé* encode un aspect RÉSULTATIF, mais en montant dans la structure, le *passé composé* libère la place de l'aspect pour se déplacer dans la position du temps relatif. Sous la supposition qu'une seule combinaison entre l'auxiliaire et le participe ne peut pas encoder l'antériorité à deux niveaux à la fois, la forme composée n'est plus capable d'encoder un aspect résultatif<sup>21</sup> : à l'étape (20b), il encode une relation de temps relatif. Donc, pour pouvoir exprimer la résultativité, il faut trouver une nouvelle forme qui encodera une relation d'antériorité de la trace temporelle de l'éventualité par rapport à l'intervalle d'assertion.

Cette explication lie le sort des formes surcomposées au processus de grammaticalisation qui a conduit le *passé composé* à évincer progressivement le *passé simple*. Cela répond à une corrélation convaincante : les langues qui ont développé des formes surcomposées sont généralement celles dans lesquelles le *passé simple* a été en quelque sorte marginalisé. Parmi les langues romanes, c'est le cas du français, des langues rhéto-romanes, et des dialectes italiens du nord ; parmi les langues germaniques, de l'allemand et du yiddish. Dans toutes ces langues, des formes surcomposées ont émergé. Dans des langues apparentées, où le *passé simple* s'est bien maintenu, comme en espagnol ou en anglais, il n'y a pas de temps surcomposés.

Cette explication semble particulièrement convaincante pour des langues comme l'allemand méridional ou le yiddish, dans lesquelles, avec l'élimination du temps simple du passé, le plus-que-parfait a également disparu. Il n'existait donc plus de marqueur explicite d'antériorité par rapport à un passé composé, et le *passé surcomposé* remplit cette fonction.

En revanche, si on regarde les langues romanes, cet argument devient plus difficile à maintenir. Une variante de cet argument est que, dès que les anciens temps composés (dont le *passé composé*) ont cessé d'avoir un sens très nettement résultatif, les temps surcomposés auraient pallié ce manque. Une telle position est défendue par Imbs (1960, p. 135), qui écrit que la condition d'apparition des temps surcomposés est la prédominance de la valeur temporelle sur la valeur aspectuelle, prédominance qui commence dès le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>.

---

*surcomposés* ne sont pas (forcément) perfectifs ou imperfectifs. Mais, sans spécification explicite de l'aspect, l'interprétation aspectuelle d'un parfait sera ou bien perfective ou bien imperfective.

21. Du point de vue empirique, rien n'est moins sûr que la perte de la résultativité des temps composés « simples » ; cependant, pour faire fonctionner l'hypothèse d'émergence des temps surcomposés à cause de la dérive prétéritale des temps composés, il faut la supposer.

22. Imbs (1960, p. 135) écrit : « [...] (vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle) une des conditions de leur

Il me semble cependant que cette argumentation est au moins tendanciellement fallacieuse<sup>23</sup>, et peu en accord avec les données qui nous proviennent de périodes antérieures du français, ou de variétés dialectales de la langue française. Elle prédit que les formes surcomposées se sont développées après que les temps composés « simples » ont eu perdu leur sens premier résultatif ; or, comme on le verra plus loin (cf. p. 233), cela ne semble pas, pour le moins dire, être un point acquis.

En outre, si l'émergence des temps surcomposés constitue un phénomène de compensation pour une signification perdue ou effacée, il s'agit d'une compensation particulièrement maladroite : un *passé surcomposé* ne pourra en aucun cas remplir un trou dans le paradigme provoqué par la « dérive prétéritale » du *passé composé*. Si le *passé composé* perd sa valeur résultative, le système aurait en effet besoin d'une construction qui remplit la fonction d'un PRÉSENT RÉSULTATIF. Or, le *passé surcomposé* n'est clairement pas un PRÉSENT RÉSULTATIF ; tout comme un *plus-que-parfait surcomposé* n'est pas un PASSÉ RÉSULTATIF. Le temps grammatical qui véhicule un point de vue résultatif pour le présent est toujours le *passé composé* pour le français, et le *Perfekt* pour l'allemand, même dans les dialectes du Sud. Le mécanisme de récupération grammaticale d'une forme résultative s'appliquerait donc au mauvais endroit : ce qu'il aurait fallu, sous cette perspective, au français et à l'allemand, ne serait pas tant une forme surcomposée, mais plutôt une périphrase résultative comme celle de l'espagnol *tener algo hecho* (≈ 'avoir quelque chose de fait').

Puis, si cette explication est valable pour les surcomposés antérieurs du français, il est difficile de voir comment rendre compte dans une telle perspective des superparfaits. Ces superparfaits apparaissent en effet dans des langues où le *passé simple* dispose encore d'une certaine vivacité (par exemple en occitan ou dans le dialecte français du Morvan décrit par Régnier). En allemand, cet emploi des formes surcomposées semble exister à un degré bien moindre, et en français, c'est un phénomène régional. D'un point de vue diachronique, en français, les premiers superparfaits attestés sont antérieurs de 150 ans aux premiers surcomposés antérieurs (cf. la section 4.4.1, p. 232ss.).

Un des exemples les plus anciens de superparfait montre bien que ces utilisations supposent que la valeur primordiale du *plus-que-parfait* est résultative, et non pas temporelle :

- (22) Quand il fut là venu, le duc Anthoine de Brabant, qui *avoit eu espousé* en premiers noces la fille du conte Valeran, baila au conte Valeran le gouvernement de la duchié de Luxembourg, qui estoit à luy de par sa seconde femme.<sup>24</sup>

---

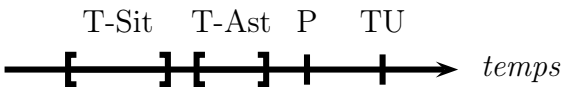
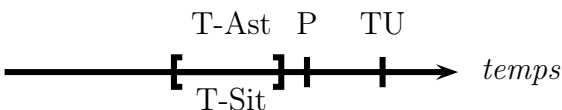
[=i.e., des formes surcomposées] invention commence à être réalisée, à savoir la prédominance, dans les formes composées traditionnelles, de la valeur temporelle sur la valeur d'aspect — prédominance encore à ses débuts, mais qui suffit pour entraîner la création de formes surcomposées, dont la première fonction semble avoir été de traduire énergiquement l'aspect d'accompli que la langue n'a pas voulu perdre. »

23. Parmi les auteurs qui refusent l'hypothèse de la compensation, on trouve Wilmet (2003, p. 400, §475).

24. Exemple tiré des *Mémoires* de Pierre de Fenin (xv<sup>e</sup> siècle, après 1444). Cité d'après Cornu (1953), p. 39.

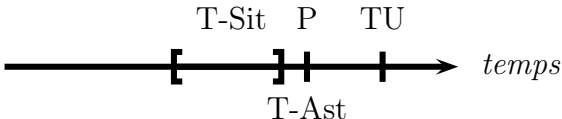
Si l'écrivain a recours à la forme surcomposée (22a), c'est pour annuler la persistance de l'état résultant de l'éventualité que l'on aurait avec le *plus-que-parfait*, à savoir que le duc était encore marié à la fille du conte Valeran. Notons qu'il est peu probable que la présence d'un état de parfait ait donné lieu à la création des temps surcomposés : la nature de l'état de parfait est une inférence pragmatique. Elle devrait donc être facilement annulable, et dans un contexte comme en (22), elle devrait être annulée. En général, il paraît peu probable qu'une inférence d'ordre pragmatique, que l'on pourrait enlever par des moyens assez légers, soit le moteur principal dans la création d'un temps grammatical.

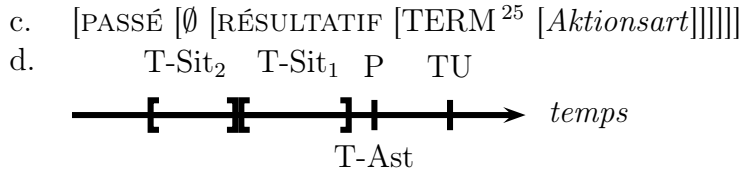
Une telle lecture de superparfait pour un *plus-que-parfait surcomposé* ne peut donc pas être rendue par une formule comme (23a), représentée graphiquement en (23b), qui serait la représentation d'un *plus-que-parfait* + un aspect résultatif (comparez cela à une représentation d'un *plus-que-parfait* qui n'est pas résultatif, en (23c) et (23d)) :

- (23) a. [PASSÉ [PARFAIT [RÉSULTATIF [Aktionsart]]]]  
 b.   
 c. [PASSÉ [PARFAIT [PERFECTIF [Aktionsart]]]]  
 d. 

Je suppose que la deuxième combinaison auxiliaire + participe se situe en-dessous de la première combinaison, et que ce processus de « surauxiliarisation » n'a aucune influence sur la position de la première combinaison dans la hiérarchie des catégories fonctionnelles.

Selon (23a-b), le point de perspective nous situe avant le moment de l'énonciation (c'est la contribution du temps absolu PASSÉ). Jusqu'ici, il n'y a pas de problème. Mais si le parfait encode à cette époque-là un aspect résultatif, on ne voit pas d'où viendrait la relation d'antériorité de T-Ast par rapport à P : la deuxième relation auxiliaire-participe devrait introduire une relation d'antériorité en dessous de l'aspect résultatif, et non pas au-dessus. Si le *plus-que-parfait* était résultatif à cette époque, sa représentation doit être celle de (24a), et donc le *plus-que-parfait surcomposé* devrait avoir une représentation comme en (24c) :

- (24) a. [PASSÉ [∅ [RÉSULTATIF [Aktionsart]]]]  
 b. 

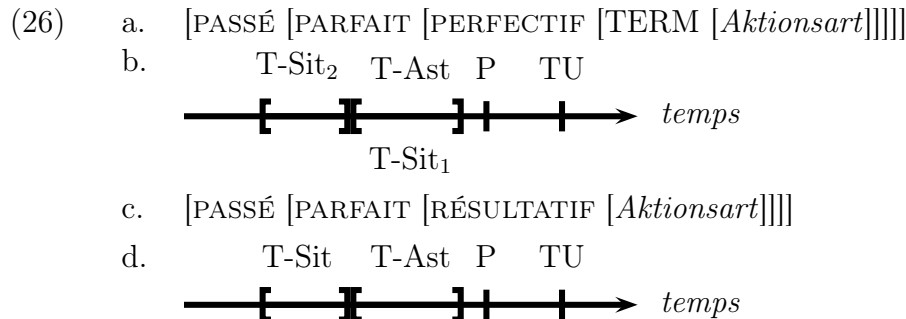


En (24c-d), T-Sit<sub>1</sub> serait la trace temporelle de la phase résultante de l'éventualité de base, dont la trace temporelle serait T-Sit<sub>2</sub>. Or, (24c-d) dispose d'une relation de trop pour le système conceptuel établi, à moins de prendre la dernière relation d'antériorité, non pas comme une deuxième relation d'ordre aspectuel, mais comme une opération sur l'*Aktionsart* : le deuxième parfait serait alors une fonction d'un certain type d'éventualité vers l'état résultant de l'éventualité de base (comme les opérateurs d'*Aktionsart* de de Swart (1998)).

Mais la représentation en (24c), qui est celle des superparfaits des emplois 3 et 4, n'est très probablement pas valable pour un surcomposé antérieur comme on le trouve dans (25) :

- (25) Quand il avait eu rassemblé les plus effrontés de chaque métier, il leur avait dit « régnons ensemble ». <sup>26</sup>

Laca (2005) avance, par analogie avec les *passés antérieurs* des langues romanes, qu'il s'agit d'une modification d'*Aktionsart* terminative qui se combine à un temps perfectif (dans le cas d'un *passé composé*). Cela aboutirait, si nous essayons de l'intégrer dans notre schéma conceptuel à trois relations, à une représentation comme en (26a), ou comme en (26b) :



En (26a), qui est plus proche de l'idée initiale de Laca (2005), T-Sit<sub>1</sub> serait la trace temporelle de la phase résultante de l'éventualité de base, et la trace temporelle de cette éventualité de base serait T-Sit<sub>2</sub>. Ainsi, nous aurions gardé le principe de modification d'*Aktionsart*, plutôt que de passer tout de suite à une représentation en

25. TERM est un opérateur d'*Aktionsart*, qui transforme l'éventualité de base en état. Pour une formalisation de cet opérateur, cf. l'exemple (52c), p. 215.

26. Exemple de Stendhal, cité d'après Imbs (1960), p. 133.

termes d'aspect de la combinaison inférieure d'un auxiliaire + participe, ce que nous avons fait en (26c).

(26a) étant une modification d'*Aktionsart*, il devrait être difficile de combiner un tel surcomposé avec des activités, des sémelfactifs et des états. En revanche, un temps surcomposé qui correspondrait à la représentation en (26c) devrait s'y prêter plus aisément. Comme (26c) constituerait un stade plus avancé dans le développement d'une forme surcomposée, et qu'il est la solution la plus simple pour intégrer les temps surcomposés dans le formalisme, je vais le prendre comme base de discussion pour la suite.

Deux problèmes potentiels surgissent cependant dans une hypothèse de grammaticalisation pour le passage d'une structure comme (24c) (qui semble correspondre aux superparfaits) à une structure comme (26c) (qui est la structure supposée des antérieurs). Premièrement, nous aurions un mouvement en bloc des deux parfaits vers le haut, sans que le parfait inférieur reste en place. Je ne mesure pas exactement les conséquences de cela, mais je crois que l'on doit supposer qu'une représentation comme (26a) est une étape intermédiaire vers (26c). Cependant, et cela constitue le deuxième problème, en (26a), nous avons un aspect perfectif, qui ne correspond pas à la relation par défaut, et qui devrait donc bloquer le mouvement du parfait inférieur vers le haut. En principe, le stade transitionnel devrait ressembler à (27) (la seule différence par rapport à (26a) est dans la configuration aspectuelle, i.e. la relation entre T-Ast et T-Sit<sub>1</sub>, encadrée ci-dessous) :

- (27) a. [PASSÉ [PARFAIT [∅] [TERM [*Aktionsart*]]]]  
 b. TU > P, P > T-Ast, T-Ast ⊙ T-Sit<sub>1</sub>, T-Sit<sub>1</sub> > T-Sit<sub>2</sub>

Comme je vais le montrer plus loin, (26c) correspond à la bonne sémantique pour les surcomposés antérieurs en allemand, tandis que (26a) correspond à la sémantique des surcomposés antérieurs du français. On peut corréliser cela au fait qu'en français, les *parfaits* sont des temps aspectuellement perfectifs, et bloquent donc la montée de la combinaison inférieure auxiliaire – participe dans la projection d'aspect. En revanche, les *parfaits* de l'allemand sont aspectuellement non-marqués, et peuvent donc accueillir cette combinaison inférieure dans la projection aspectuelle.

Mais considérons à présent les temps hypercomposés du français vaudois. Comme le remarque Cornu (1953, p. 225), les hypercomposés ont la valeur sémantique d'un superparfait. Les surcomposés antérieurs (i.e., les emplois 1 et 2) restent surcomposés et ne surauxiliarisent pas une forme déjà surcomposée. Je suppose donc que, dans ces dialectes et dans une forme normale surcomposée, le parfait supérieur encode une relation d'antériorité entre T-Ast et P et le parfait inférieur une relation d'antériorité entre T-Sit et T-Ast, tout comme en (26c). La troisième couche de parfait encoderait une opération terminative sur l'*Aktionsart*. Le résultat serait alors celui qu'on voit en (28b), pour une phrase comme en (9), répétée ici sous (28a) :

- (28) a. *Mon père-gran a zau zu improntaon capitô ...*  
*Mon grand-père a eu eu emprunté capitaux ...*  
 « Mon grand-père a emprunté (quand il vivait encore) un capital... »

- b. [PRÉSENT [PARFAIT [RÉSULTATIF [TERM [*Aktionsart*]]]]]  
 TU ⊙ P, P > T-Ast, T-Ast > T-Sit<sub>1</sub>, T-Sit<sub>1</sub> > T-Sit<sub>2</sub>

L'ennui ici, c'est que (28b) n'est pas sémantiquement identique à un *passé surcomposé* ayant la sémantique d'un superparfait, qui serait selon nous la suivante :

- (29) [PRÉSENT [∅ [RÉSULTATIF [TERM [*Aktionsart*]]]]]  
 TU ⊙ P, P ⊙ T-Ast, T-Ast > T-Sit<sub>1</sub>, T-Sit<sub>1</sub> > T-Sit<sub>2</sub>

La différence est dans la relation de temps relatif entre P et T-Ast : en (29), c'est une relation d'inclusion ; en (28b), c'est une relation d'antériorité. Les données dont je dispose ne permettent pas de trancher ; il semble cependant que le *parfait hypercomposé* ne soit pas sémantiquement distinct d'un *passé surcomposée* à valeur de superparfait. Cela signifie qu'on ne peut plus maintenir un rapport direct entre forme et signification, et qu'il faudrait postuler un redoublement du parfait qui serait sémantiquement « vide », pour ainsi dire.

Cependant, je suppose que ce n'est pas par hasard que ce sont les superparfaits qui sont hypercomposés, alors que les surcomposés antérieurs sont restés des surcomposés « simples ». Si (au moins) certains surcomposés antérieurs peuvent être compris comme des temps résultatifs, les superparfaits ajoutent à cette résultativité une couche supplémentaire d'antériorité. De plus, les superparfaits semblent être sur le même niveau temporel que l'auxiliaire conjugué (c'est-à-dire qu'un *passé surcomposé* superparfait est un PRÉSENT, et se rapporte directement au moment de l'énonciation, contrairement aux surcomposés antérieurs). Donc, les deux parfaits morphologiques des superparfaits seraient situés plus bas, ou plus près du prédicat verbal, que dans le cas des surcomposés antérieurs. Ainsi, les surcomposés superparfaits seraient diachroniquement antérieurs aux surcomposés antérieurs, et la deuxième relation d'antériorité serait située plus bas que celle des surcomposés antérieurs.

Pour pouvoir confirmer ou invalider cette hypothèse, il sera nécessaire de regarder si les données diachroniques peuvent être interprétées dans ce sens, ce que nous ferons plus bas (cf. section 4.4, page 232ss.). Mais il se pose également la question de savoir si les données qui proviennent d'un état synchronique du français et de l'allemand sont compatibles avec cette hypothèse. Nous allons à présent étudier cette seconde question.

## 4.2 Les différents emplois des temps surcomposés

Les deux sections suivantes seront dédiées à un tour d'horizon des différents emplois des temps surcomposés, et nous allons nous concentrer plus spécifiquement sur le *passé surcomposé*, qui offre le plus de possibilités de comparaison entre les deux langues principales de notre étude : le français et l'allemand méridional.

Dans la présente section, je comparerai les *passés surcomposés* superparfaits (emplois 3 et 4) et ceux de l'emploi 2. Je réserverai les surcomposés de type 1 pour la section suivante. Je désolidarise donc l'emploi 2 de l'emploi 1, bien que la plupart des auteurs les regroupent ensemble sous la dénomination de « surcomposés antérieurs ».



Cette division se justifie essentiellement par le fait que l'emploi 1 offre un terrain de comparaison entre le français et l'allemand méridional nettement plus fécond que les autres emplois : les superparfaits sont régionalement restreints et n'apparaissent pas dans les variétés du Nord de la France. En ce qui concerne les emplois de type 2, on verra qu'il n'y a pratiquement pas de différence entre le français et l'allemand méridional, même si on peut modéliser ce comportement de deux façons différentes.

#### 4.2.1 Les surcomposés « superparfaits »

Je commencerai l'étude des différentes lectures des temps surcomposés par les superparfaits. Dans certaines langues, ce sont les seules utilisations dont dispose un temps surcomposé. Par exemple, en breton, on trouve des surcomposés superparfaits, mais pas de surcomposés antérieurs comme en français ou en allemand :

- (30) *bed e meus butuned beked daou bakad bemdez.*<sup>27</sup>  
 été E j'ai fumé jusqu'à deux paquets tous les jours.  
 « J'avais l'habitude de fumer jusqu'à deux paquets par jour. »

Il serait en principe possible que cette forme surcomposée soit un calque de l'utilisation française. Cependant, comme le souligne Hewitt, le surcomposé breton ressemble aux surcomposés de la France du Sud, et non pas à ceux qu'on trouve aujourd'hui dans le Nord-Ouest français.

Certains dialectes danois ont également développé un surcomposé à valeur de superparfait<sup>28</sup>, qu'il semble encore une fois assez improbable d'expliquer par un calque du français ou de l'allemand. Le *parfait* de ces dialectes a une signification évidente en comparaison avec la forme simple du passé, et cette dernière ne paraît pas menacée d'obsolescence.

Pour (31), le contexte donné est le suivant : un(e) collègue demande si le locuteur dispose d'une copie d'un livre qu'il voudrait consulter. Le locuteur signale qu'il en disposait à un certain moment, mais ne l'a plus au moment de l'énonciation ; en même temps, l'éventualité *emprunter\_livre(loc)* est pertinente au moment de l'énonciation.

- (31) *Jeg har haft lånt den på biblioteket (men jeg har afleveret den*  
 Je ai eu emprunté ça de la bibliothèque (mais je ai retourné ça  
*igen).*  
 de nouveau).  
 « Je l'avais emprunté à la bibliothèque, mais je l'ai déjà rendu. »

27. Exemple d'après Hewitt (2002), p. 3. La particule « E » est, d'après Hewitt, un marqueur de « progressif », qui se trouve en alternance avec un marquage zéro. Toujours d'après Hewitt, ce « progressif » ajoute une nuance de « contrôle par le sujet ». En ce qui concerne l'auxiliaire du *parfait*, le breton dispose comme le français des auxiliaires *avoir* et *être*, avec à peu près la même distribution ; il y a cependant plus de verbes qui prennent l'auxiliaire *être* (cf. Hewitt (2002)).

28. Toutes ces informations et les exemples me proviennent de Maj-Britt Mosegard Hansen (c.p.), que je tiens à remercier ici.

La seule restriction de sélection que semble montrer le *passé surcomposé* du danois est l'inadéquation avec les états ; les *Aktionsarten* dynamiques, même atéliques, sont acceptables sans problème :

- (32) a. \**Jeg har haft været kristen (men så blev jeg satanist)*. [état]  
 Je ai eu été chrétien (mais puis devenir<sub>Prät</sub> je sataniste)  
 « J'avais été chrétien (mais j'ai rejoint les satanistes depuis). »
- b. *Jeg har haft løbet (men jeg holdt op fordi jeg blev for træt)*. [activité]  
 Je ai eu couru (mais je arrêter<sub>Prät</sub> Part car je devenir<sub>Prät</sub> trop fatigué).  
 « J'avais couru (mais je me suis arrêté parce que je suis devenu trop fatigué). »
- c. *Jeg har haft hostet (men hostesaften hjalp)*. [semelfactif]  
 Je ai eu toussé (mais sirop toux aider<sub>Prät</sub>).  
 « J'avais toussé (mais le sirop m'a aidé). »

En allemand styrien<sup>29</sup>, on trouve un comportement assez proche : les *Aktionsarten* non-téliques sont acceptables sans problème, tandis que les états posent problème :

- (33) a. \**i bin bei di katoliken gwesn gwesn (oba jetzt bin i bei di satanisten)*  
 je suis chez les catholiques été été (mais maintenant suis je chez les satanistes)  
 « J'avais été catholique (mais maintenant je suis sataniste). »
- b. *i hob des buach aus da bibliotek ausboagt ghobt (oba jetzt hob i s wida zruckgebn)*  
 je ai ce livre de la bibliothèque emprunté eu (mais maintenant ai je le de nouveau rendu)  
 « J'avais emprunté ce livre à la bibliothèque (mais je l'ai rendu depuis). »

L'inacceptabilité de (33a) pourrait avoir pour cause le redoublement des participes passés *gwesn*, qui se suivent immédiatement. En styrien, cela semble poser problème aussi bien pour *être* que pour *avoir* :

29. Le styrien est un dialecte bavarois, ou est-haut-allemand, parlé dans la province autrichienne de Styrie. L'autre dialecte allemand étudié dans cette thèse est un dialecte alémannique ou ouest-haut-allemand, parlé dans la province du Vorarlberg, en Autriche. Les dialectes haut-allemands sont connus pour être atteints du *Präteritumschwund*, c'est-à-dire de la disparition progressive du temps simple du passé, le *Präteritum*, au profit du *Perfekt*. Le degré d'élimination du *Präteritum* semble cependant être différent selon les dialectes. En styrien, il existe une utilisation résiduelle de la forme prétérite de *être*, tandis qu'au Vorarlberg, l'élimination du *Präteritum* semble avoir été totale, même si ces derniers temps, on assiste à la réintroduction des formes du prétérit pour *être* et quelques modaux, probablement sous pression de l'allemand standard.

Je tiens à remercier Steffen Heidinger, qui m'a fourni les données pour le styrien.

- (34) \**i hob mei freindin liab ghobt ghobt (oba i hob si sitzn lossn)*  
 je ai ma copine aimé<sub>Adj</sub> eu eu (mais je ai la assoir laissé)  
 « J'avais aimé ma copine (mais je l'ai quittée). »

En styrien, *aimer* s'exprime par la tournure *lieb-haben* ( $\approx$  « aimé-avoir »), formée à partir d'un adjectif plus l'auxiliaire *hobn*. Lorsqu'on met au *passé surcomposé* cette tournure, il y a une réduplication du participe *ghobt*.

Si on dispose cependant d'un état qui n'est pas formé d'un adjectif plus l'auxiliaire *avoir* ou *être*, comme *croire*, il est acceptable sans problème :

- (35) *i hob glaubt ghobt dass die eadn a kugl is.*  
 je ai cru eu que la terre une boule est.

Mon dialecte alémanique (qui est assez proche de l'allemand suisse), admet également des emplois du *passé surcomposé* de type superparfait, mais qui ne correspondent pas tous aux utilisations que nous avons observées pour le danois et le styrien.

(36) est un exemple analogue à ce que nous avons vu pour le danois et le styrien :

- (36) *i hob d badhosa scho azoga ghet, abr i hob se widr wegto.*  
 je ai le slip de bain déjà mis eu, mais je ai le de nouveau enlevé.  
 « J'avais bien mis le slip de bain, mais je l'ai enlevé. »

Mais il existe encore d'autres contextes, comme (37), dans lesquels le *passé surcomposé* est parfaitement naturel :

- (37) a. *tsefix, des hob i jeatz komplett fageassa ghet!*  
 Excl., ça ai je maintenant complètement oublié eu!  
 « Je l'avais complètement oublié! »  
 b. *hosch du des auto it fakouft ghet?*  
 as tu cette voiture NEG vendu eu?  
 « Tu n'avais pas vendu cette voiture? »

Une exclamation comme (37a) serait adéquate dans un contexte où l'oubli aurait des conséquences pénibles, mais où ce qui a été oublié pourrait être rattrapé avant l'échéance définitive. Si on utilise un *Perfekt* simple, la possibilité de se rattraper ne semble pas être donnée. L'utilisation en (37a) est clairement de type superparfait ; le contexte présent semble être le seul possible à cause de l'adverbe *jetzt* ('maintenant').

(37b) est adéquat dans une situation où le locuteur, qui supposait que l'allocutaire avait vendu la voiture, commence à en douter. S'il semble y avoir beaucoup de contextes qui permettraient d'avoir de manière aussi adéquate (37b) ou son équivalent marqué au *Perfekt*, dans le cas d'une présence matérielle de la voiture lors de l'énonciation, (37b) est nettement préférable. Dans ce cas précis, il semble s'agir plutôt d'une question rhétorique que d'une vraie question : la forme surcomposée pourrait ici avoir comme effet premier de réduire l'impact de l'état résultant de l'éventualité

*vendre\_sa\_voiture*, à savoir ne plus la posséder. Il s’agit ainsi très clairement d’une utilisation en tant que superparfait.

Quant à la question de la restriction à certaines *Aktionsarten*, il semble que ce genre de contextes d’emplois de l’alémannique ait besoin d’éventualités pour lesquelles on peut facilement identifier des états résultants<sup>30</sup>. Si ce n’est pas le cas, la phrase ne sera pas acceptable :

- (38) \**hosch du geassa ghet ?*<sup>31</sup>  
 as tu mangé eu ?  
 « Tu avais mangé ? »

Cependant, l’introduction de la négation améliore nettement les choses (peut-être qu’elle aide seulement à trouver un contexte adéquat) : si je voyais quelqu’un manger à une heure où je supposais qu’il devait être rassasié (à cause d’un repas précédant), (39) serait tout à fait adéquat :

- (39) *hosch du it geassa ghet ?*  
 as tu NEG mangé eu ?  
 « Tu n’avais pas mangé ? »

La question en (39) ne semble pas vraiment porter sur l’éventualité de *manger* ; pour cela, le *Perfekt* serait tout à fait suffisant. On peut plutôt l’interpréter en tant que question qui cible l’état de parfait de *manger*, à savoir *être rassasié*, qui ne s’est pas produit, contrairement à l’attente du locuteur de (39).

Dans tous ces contextes d’utilisations, le *Perfekt surcomposé* de l’alémannique (pour le styrien, ces contextes semblent plus difficiles à obtenir) ressemble beaucoup à certaines utilisations du *plus-que-parfait* du français. Cela va de pair avec le fait que, dans ce dialecte de l’allemand, il n’y a plus de *plus-que-parfait*, et que le *Perfekt surcomposé* remplit au moins certaines de ses fonctions.

Mais ce que tous les cas de surcomposés de type superparfait ont en commun, à travers ces différentes langues, est qu’ils expriment toujours un état résultant qui ne tient plus, mais pour lequel on envisage des conséquences au moment de l’énonciation. Paesani (2001, p. 120ss.) met en avant une explication pragmatique pour les différents effets de sens des superparfaits français : éloignement dans le passé, vague souvenir, ou encore éventualité qui ne se répétera pas pour le présent, comme en (40) :

- (40) J’ai eu voté socialiste<sup>32</sup>.

30. S’il est facile de trouver un état de parfait pour *manger* (à savoir *être\_rassasié*), il ne dispose pas d’état résultant clairement identifiable.

31. Le seul état résultant possible de (38) serait que l’allocutaire serait rassasié. Or, à partir de cet état, on ne peut pas construire un état de parfait.

Si l'explication pragmatique est la bonne, l'emploi de type superparfait sera compatible avec la sémantique des temps surcomposés en tant que PARFAITS RÉSULTATIFS. Le problème est cependant de savoir comment on peut alors expliquer la diversité des emplois de type superparfait, et s'il s'agit vraiment exclusivement de facteurs pragmatiques et cognitifs (comme le suppose Paesani, 2001, p. 117) qui viennent enrichir une représentation sémantique commune. Dans mon dialecte alémannique, il n'est pas possible d'employer (40) pour exprimer l'interprétation décrite ci-dessous ; (41) peut seulement être utilisé comme surcomposé antérieur.

- (41) #i hob d sozis gewählt ghet.  
Je ai les socialistes voté eu.  
Interprétation souhaitée : « Autrefois, j'ai voté socialiste (mais maintenant, je ne le fais plus, et je ne risque pas de le refaire). »

On suppose que la pragmatique est la même pour toutes les langues, et il paraît peu plausible d'avancer des raisons cognitives pour expliquer une différence entre les locuteurs d'une variété méridionale du français et les locuteurs d'une variété méridionale de l'allemand.

Un deuxième problème pour une approche exclusivement pragmatique des superparfaits est posé par les variétés du canton de Vaud : si les emplois de type antérieur et les emplois de type superparfait disposent de la même sémantique, pourquoi alors avoir recours à l'hypercomposition, qui alourdit encore plus une construction qui n'est déjà pas très légère ?

Enfin, comment expliquer, dans une telle optique, que certaines langues disposent exclusivement de superparfaits, et que les superparfaits sont attestés avant les surcomposés antérieurs ?

Tous ces problèmes ne sont probablement pas impossibles à régler pour une approche pragmatique des superparfaits. Cependant, le matériel dont nous disposons ici ne permet pas de trancher les questions mentionnées ci-dessus.

Résumons donc : des emplois de type superparfaits existent également dans les variétés méridionales de l'allemand, mais les contextes d'utilisation ne sont pas toujours identiques entre l'allemand et le français, ni même à l'intérieur des variétés allemandes. Le fait qu'il existe des langues, comme le danois ou le breton, dans lesquelles il existe uniquement des superparfaits, et pas de surcomposés antérieurs, tend à conforter une vue selon laquelle (i) les superparfaits sont la source diachronique des temps surcomposés ; et (ii) les superparfaits se distinguent, au moins dans certaines langues, ou à certaines étapes du développement d'une langue, dans leur sémantique des surcomposés antérieurs.

Mais passons à présent aux surcomposés de type 2.

- 
32. Bon nombre d'exemples pour les superparfaits du français, mais également de l'occitan, concernent des états génériques valables au passé, mais qui se sont arrêtés :
- a. Ça a eu payé, mais ça ne paie plus. (Fernand Raymond)
  - b. Ce couteau a eu coupé, mais il ne coupe plus. (Patrick Sauzet, c.p.)

Comme le montre (41), en allemand, de telles phrases ne sont pas possibles.

### 4.2.2 Les emplois de type 2

Dans les emplois de type 2, la forme surcomposée se combine avec un adverbe comme *vite* ou (*bien*)*tôt*, et l'ensemble a le sens d'une complétion rapide de l'éventualité. Cette signification de complétion rapide est due, d'après un consensus généralisé, à la contribution de l'adverbe plutôt qu'à un trait sémantique qui serait inhérent à la forme surcomposée. Contrairement aux emplois de type 1 ou de type superparfait, cette sorte d'utilisation des temps surcomposés semble être parfaitement identique en français et en allemand méridional. Et cette utilisation n'est pas restreinte aux seuls *passé surcomposés*, mais se retrouve également avec des *plus-que-parfaits surcomposés* (cf. (42b)) :

- (42) a. Il m'a eu vite reconnu.<sup>33</sup>  
 b. *Sie hatte schnell einen Unterschlupf gefunden gehabt, doch ein zu*  
 Elle avait vite un refuge trouvé eu, mais un à  
*Hause, das hatte sie nicht.*  
 maison, ça avait elle NEG.  
 « Elle avait vite trouvé un refuge, mais un chez-soi, elle n'en avait pas. »

Comme la sémantique de l'adverbe *vite* est essentielle pour rendre compte de cette lecture, je propose de commencer par là. Il semble y avoir trois utilisations qu'on peut distinguer, à savoir un *vite* de « manière », un *vite* de « résultat », et un *vite* d'entrée dans l'éventualité :

- (43) a. Il courut si vite qu'il battit le record du monde.  
 b. Il a eu vite construit la maison.  
 c. Il marchait, mais vite, il courut.

En (43a), nous obtenons un *vite* de manière : la personne en question court de manière rapide, peut-être pendant longtemps. Aucune borne d'éventualité n'entre en jeu.

Le *vite* de résultat, qui est associé aux temps surcomposés, est illustré en (43b) : cela prend peu de temps jusqu'à ce que la culmination de l'éventualité soit atteinte, ou jusqu'à ce que l'éventualité se termine. Cette lecture peut apparaître également avec des temps non surcomposés, mais ces cas semblent assez restreints (à des achèvements).

(43c) montre un *vite* d'entrée dans l'éventualité. Cette utilisation ressemble au *vite* de résultat, mais il y a une différence primordiale : ce qui prend peu de temps avant d'être atteint est la borne initiale de l'éventualité, et non pas sa culmination.

La question est de savoir si ces trois utilisations de *vite* peuvent être dérivées à partir d'une même représentation sémantique. Si la réponse à cette question est affirmative, une seconde question se pose : qu'est-ce qui distingue (43a) de (43b) et de (43c), l'aspect ou une modification d'*Aktionsart* ?

Il fait peu de doute qu'au moins une des utilisations de *vite* soit celle de modification de prédicat d'éventualité, comme l'écrit aussi Pustejovsky (1995, p. 128), et que,

33. Exemple tiré de Cornu (1953), p. 155 ; cité d'après Paesani (2001), p. 203.

probablement, cela soit la signification de base. Je suppose que le *vite* de manière et le *vite* de résultat correspondent à cette signification de base, mais que le *vite* d'entrée dans l'éventualité est dérivé, et ne correspond pas à la sémantique dont dispose cet adverbe dans les deux premières utilisations.

En voici la raison : dans les deux premiers cas, *vite* modifie directement une phase interne de l'éventualité. L'idée centrale est la suivante : si *vite* opère sur une phase interne dont les bornes ne sont pas disponibles, la lecture de manière apparaît ; s'il existe une borne finale de l'éventualité, le fait que l'éventualité se produit de façon rapide entraînera qu'elle prend fin rapidement. Mais, dans le troisième cas, *vite* n'opère pas sur une phase de l'éventualité : le *vite* d'entrée dans l'éventualité semble être plutôt un quantifieur de temps qu'une modification adverbiale d'éventualité. Cela est également indiqué par sa position syntaxique (qui est plus « haute » dans la structure) :

(44) ??/\*Il marchait, mais il courut vite.

J'exclurai donc cette troisième lecture de *vite*, et proposerai une sémantique unique pour les deux premières lectures, qui sont les utilisations de base.

Je suppose qu'un adverbe comme *vite* modifie le ratio entre le chemin<sup>34</sup> parcouru par un des participants d'une éventualité et le temps que cela lui prend. Ainsi, un événement se passe vite si le chemin parcouru par un participant  $x$  d'un événement  $e$  par unité de temps  $ut$  est supérieur ou égal à une norme contextuelle  $N$ , ou plus formellement :

(45)  $\llbracket vite \rrbracket = \lambda P \lambda e [P(e) \wedge \pi(x, e) \wedge x \rightsquigarrow? \wedge \frac{\pi}{ut} \geq N]$ <sup>35</sup> où  
 $\pi(x, e)$  est l'étendue du parcours de  $x$  dans l'éventualité  $e$  ;  
 et où  $x \rightsquigarrow?$  est une relation sous-spécifiée.

Il serait souhaitable de trouver une règle générale déterminant quel participant de l'éventualité est impliqué dans le parcours. Cependant, je ne vois pas comme cela pourrait être fait dans un cadre néo-davidsonien dans lequel les participants sont liés à l'éventualité par une relation de rôle thématique. Le participant parcourant le chemin mesuré par  $\pi$  peut être, au moins, un agent ou un thème :

34. Ce chemin peut être d'après nos critères un chemin métaphorique, tant qu'il suffit à la définition d'une structure d'adjacence convexe, tel que définie par Krifka (1998), et dont nous avons parlé en (62), page 108. Par exemple, il n'y a pas de trajet à parcourir dans le cas de *mourir*, mais on peut voir le passage de la vie à la mort comme un chemin : d'abord un état de vie, auquel est adjacent un état de mort.

35. Techniquement,  $\pi$  est une fonction de mesure. *Vite* sera unifié avec un prédicat d'événement dans un style néo-davidsonien comme en (a), ce qui donnera lieu à la représentation en (b) :

- a.  $\lambda e' \exists x_1 \dots x_n [P(e') \wedge \theta_1(x_1, e') \wedge \dots \wedge \theta_n(x_n, e')]$   
 b.  $\lambda e \exists x_1 \dots x_n [P(e) \wedge \theta_1(x_1, e) \wedge \dots \wedge \theta_n(x_n, e) \wedge \pi(x, e) \wedge x \rightsquigarrow? \wedge \frac{\pi}{ut} \geq N]$

La relation sous-spécifiée  $x \rightsquigarrow?$  devra être résolue d'une manière dépendant du prédicat d'événement.

- (46) a. Jean a vite couru. [Jean = agent]  
 b. Le bateau a vite coulé. [bateau = thème]

Si en (46a) le participant  $x$  est dans un proto-rôle d'agent (dans le sens de Dowty (1991)), ce n'est pas le cas en (46b). Comme cela ne concerne pas immédiatement nos besoins ici, je laisserai sous-spécifié le rôle thématique du participant soumis au parcours. Cette sous-spécification serait à résoudre différemment pour chaque type d'éventualité; la phrase (46a) est représentée au niveau du prédicat d'événement, après modification par *vite*, comme suit :

$$(47) \quad \lambda e \exists x [\text{courir}(e) \wedge \text{named}(x, \text{Jean}) \wedge \text{Agent}(x, e) \wedge \pi(x, e) \wedge \frac{\pi}{ut} \geq N]$$

Comment, maintenant, est-il possible de rendre compte à partir d'une représentation comme (47) des deux différentes lectures induites par *vite* que nous considérons ici ?

L'idée de base est la suivante : si le parcours est borné vers la fin, parcourir ce chemin de façon rapide entraînera qu'on arrive *vite* à la fin de ce parcours. Cela correspondrait à la deuxième lecture, la lecture de résultat, qui est également celle qui est pertinente pour les surcomposés de l'emploi de type 2<sup>36</sup>.

En revanche, si le parcours n'est pas borné, parcourir le chemin n'entraînera pas qu'une borne sera atteinte. Seule subsistera alors la lecture selon laquelle l'action est accélérée, mais cette action pourrait continuer ainsi pendant longtemps. Cela constitue la lecture de manière.

En suivant cette idée, nous pouvons régler notre problème au niveau de la modification d'*Aktionsart*. Il semble en effet que l'*Aktionsart* joue un rôle déterminant dans la distinction entre (48a) et (48b), qui sont tous deux marqués avec le même temps grammatical, le *passé simple*, qui est perfectif :

- (48) a. Il mourut vite.  
 b. Il courut vite.

Pour (48a), la seule possibilité semble être la lecture de résultat : l'état d'*être\_mort* a peu tardé avant d'arriver. Il ne semble pas y avoir moyen d'interpréter cette phrase en tant que « manière de mourir accélérée ». *Mourir* est un achèvement, qui est une transition d'état ponctuelle. Le seul parcours disponible ici est celui de la vie à la mort, qui dispose d'une borne finale clairement identifiable. En (48b), par contre, la lecture de résultat ne semble pas être disponible; seule la lecture de manière est possible. *Courir* est une activité et, contrairement à *mourir*, est agentif. Le parcours associé à l'agent de *courir* n'est pas clairement identifiable; et en principe, rien n'oblige ce parcours à avoir une fin.

Une autre influence sur l'interprétation est celle de l'aspect. Pour le français, c'est quelque peu difficile à montrer, puisque l'*imparfait* combiné à un prédicat comme *mourir* semble plutôt donner lieu à une interprétation d'imparfait narratif, et que la périphrase *être en train de* est jugée inacceptable dans de tels contextes :

---

36. La lecture de *vite* qui focalise sur l'entrée dans un état serait une variante de cette lecture qui dépend d'une borne : *il a vite su* désigne l'entrée rapide dans l'état, et non pas la sortie rapide de l'état.



- (49) a. ??Il mourait vite.  
b. ??/\*Il était en train de mourir vite.

Mais, l'espagnol, qui se comporte pour les exemples en (48) exactement de la même façon que le français, permet un progressif pour des prédicats comme *mourir* en combinaison avec *vite*. Seule la lecture de manière est alors possible :

- (50) *Se estaba muriendo rápido.*  
Se était mourant rapide.

Ce phénomène s'explique assez facilement par la sémantique que nous avons supposée pour *vite* et pour l'IMPERFECTIF : si l'imperfectif focalise sur une phase interne d'une éventualité à l'exclusion de la transition finale, la borne finale qu'est la transition dans l'état d'être mort n'est pas disponible. Le parcours devra donc rester non-borné, de sorte qu'il ne pourra subsister que l'interprétation de manière.

Dans Cinque (1999, pp. 93 et 103), le comportement ambigu des adverbes de type *vite* est attribué à deux positions syntaxiques que peut occuper l'adverbe. De la position syntaxique dépend la portée de l'adverbe par rapport ou bien au procès, ou bien à l'événement. La proposition de Cinque est donc assez proche de la mienne, en dehors du fait que je ne suppose pas de structure d'éventualité qui serait projetée explicitement dans la syntaxe. Selon mon hypothèse, le comportement de *vite* est sensible aux propriétés de l'éventualité (éventuellement modifiée par l'aspect) plutôt qu'à une position syntaxique.

Si l'on considère que *vite* interagit avec les phases d'éventualité, les prédictions sont les suivantes : avec un aspect imperfectif, on ne pourra pas obtenir d'interprétation de résultat pour *vite*, puisque les bornes de l'éventualité ne sont pas disponibles. Avec un état, on ne pourra pas obtenir d'interprétation de manière. C'est de cette deuxième prédiction que dépendra une partie de notre explication du comportement de *vite* avec un *passé surcomposé*. La raison en est la suivante : dans le cas d'un achèvement, l'éventualité consiste uniquement en une transition. Pour *vite*, la seule lecture disponible sera alors celle d'une lecture de résultat. Or, un état sous point de vue perfectif est coercé en un achèvement : il se comportera alors avec *vite* comme un achèvement :

- (51) Elle a vite été prête.

*Être prêt* doit être l'état résultant d'une éventualité, et présuppose donc qu'il y ait une transition vers l'état résultant ; *vite* ajoute l'information que cette transition a été atteinte après un bref délai. Ce qui est important est de remarquer qu'il n'y a pas d'autre moyen pour un état d'être rapide : comme un état n'est pas dynamique et parfaitement homogène, il n'y a pas de parcours possible à l'intérieur de l'état auquel *vite* pourrait s'appliquer.

Si on accepte les prémisses que je viens de donner ci-dessus, et qu'on adopte un point de vue plus technique, on constate que pour l'emploi 2, cette approche de *vite* est compatible aussi bien avec une formalisation du passé surcomposé en termes de

modification d'*Aktionsart* et d'aspect PERFECTIF (comme proposée par Laca (2005)), qu'avec une approche qui attribue à cette forme la signification d'un PARFAIT RÉSULTATIF (comme proposée par Paesani (2001) ou comme supposée de base ici).

Supposons pour l'instant ce qui suit : soient les représentations d'un événement quelconque en (52a), celle (raccourcie) de *vite* en (52b), celle d'une modification terminale d'*Aktionsart* en (52c), et celle d'un aspect résultatif en (52d)<sup>37</sup> :

(52) a.  $\lambda e'. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline P(e') \\ \hline \end{array}$

b.  $\lambda Q' \lambda e''. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline vite(e'') \\ \hline \end{array} \oplus Q'(e'')$

c.  $\lambda Q \lambda s. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline R(s, e) \\ \hline e \succcurlyeq s \\ \hline \end{array} \oplus Q(e) \\ \hline \end{array}$

d.  $\lambda Q \lambda i. \begin{array}{|c|} \hline s \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline R(s, e) \\ \hline e \succcurlyeq s \\ \hline \end{array} \oplus Q(e) \\ \hline \end{array}$

où  $R(s, e)$  signifie que  $s$  est l'état résultant de  $e$  ;  
et où  $e \succcurlyeq s$  signifie que  $e$  précède et est adjacent à  $s$

Considérons d'abord l'option avec modification d'*Aktionsart* et aspect PERFECTIF. D'abord, il faudra unifier (52a) avec (52c), ce qui donnera (53a). On unifiera ensuite le résultat avec (52b), ce qui donnera (53b) :

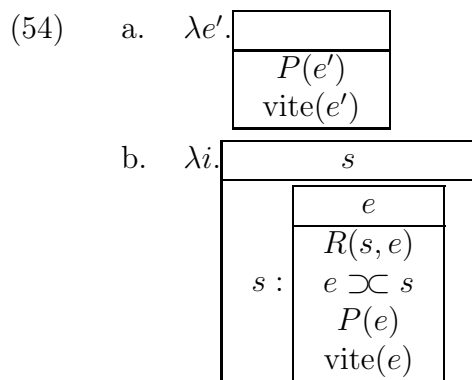
(53) a.  $\lambda s. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline R(s, e) \\ \hline e \succcurlyeq s \\ \hline P(e) \\ \hline \end{array} \\ \hline \end{array}$

b.  $\lambda s. \begin{array}{|c|} \hline \\ \hline \begin{array}{|c|} \hline e \\ \hline R(s, e) \\ \hline e \succcurlyeq s \\ \hline P(e) \\ \hline vite(s) \\ \hline \end{array} \\ \hline \end{array}$

37. Les représentations de (52c) et (52d) sont pratiquement identiques : elles expriment la même relation d'ordre temporel de base entre  $s$  et  $e$ . Cependant, elles n'ont pas le même typage : tandis que (52c) est un modifieur d'*Aktionsart*, donc d'un type  $\langle\langle e, t \rangle, \langle e, t \rangle\rangle$ , (52d) est de type  $\langle\langle e, t \rangle, \langle i, t \rangle\rangle$ , et désigne donc une fonction du domaine des ensembles d'événements vers les ensembles d'intervalles.

(53a) pourrait également être la représentation dans le lexique de *être prêt*. Ainsi, nous devrions de toute façon prévoir d'obtenir un résultat comme (53b), pour lequel s'appliquerait l'explication donnée ci-dessus au sujet de *être prêt*.

Supposons maintenant que nous ayons un aspect résultatif. Il faudra d'abord fusionner (52a) avec (52b), ce qui donnera (54a), puis fusionner le résultat avec (52d), ce qui donnera (54b) :



Ici, *vite* est plus enchâssé ; mais comme l'éventualité  $e$  est bornée par la présence de  $s$ , c'est l'interprétation de résultat qui prévaudra, et c'est en effet ce dont nous avons besoin.

Les emplois de type 2 ne permettent donc pas de déterminer quelle est la bonne représentation pour les temps surcomposés du français ou de l'allemand. En revanche, ces emplois sont compatibles, de par leurs conditions de vérité, aussi bien avec une représentation des *passé surcomposés* en tant que parfaits résultatifs, qu'avec une représentation en tant que perfectifs avec une modification terminale d'*Aktionsart*.

### 4.3 Les surcomposés de type 1

Dans cette section, nous allons étudier le comportement des surcomposés antérieurs de type 1 en français et en allemand. Ce type d'emplois n'est pas limité géographiquement pour le français, et il constitue le type d'emploi le plus fréquent pour le français et pour l'allemand méridional.

Ces deux langues disposent de surcomposés qui indiquent une certaine antériorité d'une éventualité par rapport à une autre, dans une phrase complexe avec une conjonction temporelle. Mais il n'est pas tout à fait certain qu'il s'agisse de la même structure sémantique ou du même « sens » qu'ils véhiculent. En effet, les surcomposés antérieurs du type 1 du français apparaissent dans des subordinées<sup>38</sup>, tandis

38. J'ai observé une seule exception à cette généralisation : dans Meigret (1550/1888, p. 92), on trouve l'exemple suivant :

J'ey u fēt auant q'il arriuát.

Cependant, cet exemple se trouve au milieu d'autres phrases contenant un auxiliaire + participe

qu'au moins la structure non-marquée pour ces emplois en allemand (et peut-être aussi en yiddish, cf. (57)) est celle où le temps surcomposé se trouve dans la phrase principale :

- (55) a. Quand j'ai eu dîné, je suis sorti.  
 b. Dès que j'ai eu dîné, je suis sorti.
- (56) a. *wia i huiku bi, hot ea da briaif scho fuatgschickt ghet.*  
 Comme je rentré suis, a il la lettre déjà envoyé eu.  
 « Quand je suis arrivé à la maison, il avait déjà envoyé la lettre. »  
 b. ??*wia i de briaif fuatgschickt ghet hob, hob i mine imails*  
 Comme je la lettre envoyé eu ai, ai je mes courriels  
*gleasa.*  
 lu.  
 c. *wia i dean briaif nochher endlich fuatgschickt ghet hob, hob i*  
 comme je cette lettre après finalement envoyé eu ai, ai je  
*mine imails gleasa.*  
 mes mails lu.  
 « Quand j'ai finalement eu envoyé cette lettre (un peu plus tard), j'ai lu  
 mes mails. »
- (57) *ven ix bin gekumen, hot er gehat ajngešpant di ferd*<sup>39</sup> [= yiddish]  
 quand je suis venu, a il eu attelé les chevaux.  
 « Quand je suis arrivé, il avait (déjà) attelé les chevaux. »

(56a) est ce qui semble être le contexte grammatical le plus « neutre » qu'on puisse trouver pour un temps surcomposé dans une phrase avec une conjonction temporelle en allemand. On peut produire une phrase qui calque la structure des phrases françaises en (55), à savoir (56b), mais le résultat n'est pas très bon (au moins pour mon dialecte alémannique). Il est cependant possible d'arriver à une phrase acceptable en ajoutant des spécifications adverbiales comme *après* et  *finalement*. Comme en allemand (parlé) la fréquence d'apparition de particules discursives est assez élevée, (56b) ne constitue cependant pas un argument contre une même structure sémantique pour les *passés surcomposés* français et allemand ; il en sera question plus en détail plus loin. Nous devons toutefois nous demander si nous avons affaire dans les deux langues au même phénomène ou non.

Pour examiner cela de plus près, nous allons étudier les données du français, puis celles de l'allemand.

---

passé, où l'auxiliaire est conjugué à différents temps grammaticaux. Je ne crois pas que cette phrase corresponde à une utilisation attestée d'un *passé surcomposé* français.

39. Cité d'après Kiefer (1994), p. 141. J'utilise son système de transcription du yiddish en alphabet latin.

### 4.3.1 Les données du français

Il a été maintes fois remarqué (cf. Bonnot de Condillac (1798), Cornu (1953), Imbs (1960), Laca (2005)) que le *passé surcomposé* remplace dans les contextes de type 1 le *passé antérieur*, et que le rapport entre *passé composé* et *passé surcomposé* correspond à la relation entre *passé simple* et *passé antérieur*. (58a-b) semblent avoir les mêmes conditions de vérité que les phrases en (55) ; la seule différence semble être au niveau stylistique : tandis que les exemples en (55) pourraient être du français parlé, (58a-b) appartiennent à un niveau de français écrit et très soigné.

- (58) a. Quand j'eus dîné, je sortis.  
b. Dès que j'eus dîné, je sortis.

Beaucoup d'auteurs (dont Laca (2005)) estiment donc qu'une caractérisation exacte de la sémantique du *passé antérieur* devrait également constituer une caractérisation valable pour le *passé surcomposé* dans ses utilisations antérieures.

Le contexte pour des exemples comme (55) est nettement passé : on ne rapporte pas une éventualité qui dispose d'une pertinence pour le moment présent (comme c'est le cas pour les emplois de type superparfait), mais on localise des éventualités à des moments donnés dans le passé.

Revenons à présent aux contextes grammaticaux dans lesquels un surcomposé de type 1 peut apparaître. Ces contextes d'utilisation sont introduits par un nombre assez limité de conjonctions temporelles, notamment *quand*, *dès que*, *aussitôt que* et *après que*.

- (59) a. Quand j'ai eu dîné, je suis sorti.  
b. Dès que j'ai eu dîné, je suis sorti.  
c. Aussitôt que j'ai eu dîné, je suis sorti.  
d. Je suis sorti après que j'ai eu dîné.

Arrêtons-nous d'abord sur (59d). Dans tous les autres cas en (59), on peut supposer que c'est le *passé surcomposé* qui apporte seul la nuance d'antériorité de l'éventualité de la subordonnée. *Dès que* et *aussitôt que* ajoutent probablement une mesure de distance rapprochée entre la complétion de l'éventualité de la subordonnée et le début de l'éventualité de la principale.

Avec *après que*, la situation est différente : l'antériorité semble être marquée deux fois. Il est vrai qu'en français moderne, une phrase comme (59d) prend normalement un subjonctif parfait (s'il y a différence de sujet entre principale et subordonnée), ou une phrase participiale (s'il y a identité de sujet) :

- (60) a. Je suis sorti après qu'il ait dîné.  
b. Je suis sorti après avoir dîné<sup>40</sup>.

---

40. Il y a une asymétrie flagrante si on compare le comportement d'*après* avec celui d'*avant*, qui lui ne marque pas doublement la postériorité, cf. :

Dans la littérature sur les temps surcomposés, il existe cependant plusieurs exemples d'un *passé surcomposé* dans une subordonnée avec *après que*, comme le suivant :

- (61) J'ai fait une folie étant jeune ; et le bonhomme Heinsius l'a publiée 25 ans après que je l'ai eu faite.<sup>41</sup>

Ces exemples tendent à montrer que la présence d'un *passé surcomposé* dans une subordonnée introduite par *après que* est probablement un phénomène d'accord sans véritable contribution sémantique d'antériorité.

Mais, pour le reste de ce chapitre, nous allons étudier exclusivement des phrases avec *quand*. La sémantique de cette conjonction est notoirement difficile, et semble véhiculer des relations de sens causales (cf. Moens & Steedman, 1988). En tout cas, il ne semble pas acquis que *quand* impose un ordre temporel sur les éventualités, comme l'avait proposé Partee (1984), et comme j'avais essayé de l'implémenter dans l'annexe du chapitre précédent. Nous allons donc essayer de nous passer d'arguments quant à l'agencement relatif des deux éventualités pour appuyer notre argumentation.

Chez Paesani (2001, p. 92ss.), les utilisations de l'emploi 1 des temps surcomposés sont analysées pour le français comme des temps de passé résultatifs<sup>42</sup>.

Cela peut être une analyse viable si l'on s'intéresse exclusivement aux *passés surcomposés* du français, ou aux variétés de l'allemand méridional. Cependant, cela ne pourra pas aboutir à une analyse pleinement compositionnelle des temps surcomposés en général, ni pour le français, ni pour l'allemand non-méridional. Le problème d'une telle approche est qu'elle présuppose qu'on puisse traiter le *passé surcomposé* en deux étapes : la première, *eu chanté*, marquerait un aspect RÉSULTATIF, tandis que la seconde, *a eu*, marquerait le temps PASSÉ. L'inconvénient majeur de cette approche est qu'elle n'est pas applicable à des *plus-que-parfaits surcomposés*, ou à n'importe quel autre temps surcomposé en dehors du *passé surcomposé*. Or, de tels temps existent (cf. (62)), et on voudrait pouvoir adapter à leur analyse facilement et de façon compositionnelle le résultat obtenu pour le *passé surcomposé*.

- (62) a. Il marcha vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue, où il entra ; et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il *avait été passé*.<sup>43</sup>
- b. *Mignon hatte sich versteckt gehabt, hatte ihn angefasst und ihn in*  
M. avait se caché eu, avait le touché et le dans

---

Avant de dîner, je suis sorti.

41. Exemple de Balzac ; cité d'après Cornu (1953), p. 149.

42. Dans la terminologie de Paesani, le *passé surcomposé* est un PAST PERFECT, où l'opérateur *PERF* correspond en gros à celui proposé par de Swart (1998).

43. Extrait de Perrault : *La belle au bois dormant*, cité d'après Cornu (1953), p. 69. Notons ici que l'auxiliaire est *être*. Même si *avoir* est plus fréquent en tant qu'auxiliaire pour les temps surcomposés, les verbes prenant *être* ne sont pas exclus de ce temps grammatical.

*den Arm gebissen.*<sup>44</sup>

le bras mordu.

« Mignon s'était cachée, elle l'avait attrapé et mordu dans le bras. »

Ces exemples contenant un *plus-que-parfait surcomposé* et un *plus-que-parfait* simple semblent être strictement identiques aux phrases où l'on avait un *passé surcomposé* et un *passé composé*. Ils se distinguent seulement dans la mesure où, avec un *plus-que-parfait*, nous nous trouvons, pour ainsi dire, à un niveau plus loin dans le passé. La localisation temporelle relative des deux éventualités est ainsi identique en (62) et en (63) (où j'ai remplacé le *plus-que-parfait* par un *passé composé*, et le *plus-que-parfait surcomposé* par un *passé surcomposé*) :

- (63) a. Personne de ses gens ne l'a pu suivre, parce que les arbres se sont rapprochés dès qu'il a été passé.  
 b. *Mignon hat sich versteckt gehabt, hat ihn angefasst und ihn in den M. a se caché eu, a le touché et le dans le Arm gebissen.*  
 bras mordu.

Si on peut analyser *a eu* ou *a été* comme une forme analytique encodant un trait PASSÉ, la même chose n'est pas possible pour *avait eu*, forme dans laquelle le temps PASSÉ est déjà marqué par l'*imparfait* sur l'auxiliaire. 'AVOIR *eu*' doit donc encoder autre chose.

Mais, si cette analyse ne peut pas être appliquée en l'état pour l'ensemble des temps surcomposés, il est néanmoins possible de procéder à une généralisation de l'idée centrale de Paesani (2001), afin de la rendre compatible avec une théorie générale des temps surcomposés. Si on procède à une telle adaptation, sa représentation pour les temps surcomposés du français devient la suivante :

- (64) [Temps absolu [PARFAIT [RÉSULTATIF [*Aktionsart*]]]]

La proposition de Paesani correspond donc à la solution « évidente » dont nous avons parlé dans la section 4.1.2. Or, il y a de fortes raisons pour affirmer que cette représentation ne peut pas être la bonne pour des emplois de type 1 en français.

Premièrement, un aspect résultatif est une focalisation sur l'état résultant de l'éventualité. Or, un état résultant est un état, et la présence d'un état dans une subordonnée introduite par *quand* n'est pas tout à fait sans poser problème, comme l'a souligné Gourlet (2005) : un *imparfait*, qui est imperfectif dans un contexte épisodique, n'est généralement pas acceptable dans cette position quand il est appliqué à un état :

- (65) [Les gens commencèrent à sortir.]  
 a. Quand la salle fut vide, on ferma les portes.<sup>45</sup>

44. Exemple de Johann Wolfgang von Goethe ; cité d'après Hildebrand & Wunderlich (1984), sous l'entrée « *haben* ».

- b. \*Quand la salle était vide, on ferma les portes.

(65b) montre qu'un état résultant parfaitement homogène, vu à travers un point de vue aspectuel IMPERFECTIF, ne semble pas être possible dans la subordonnée introduite par *quand*. En revanche, si on applique à cet état résultant un point de vue perfectif, de sorte qu'il subisse un transfert inceptif, la phrase est grammaticale, comme l'atteste (65a).

Si le *passé surcomposé* dénotait un état résultant, on s'attendrait à ce qu'il se comporte comme l'*imparfait* en (65b), et non pas comme le *passé simple* en (65a). Mais des *passés surcomposés* qui dénotent un état résultant sont acceptables sans problème dans une subordonnée en *quand* :

- (66) a. Quand Mme de Vernon a été partie, je me suis trouvée plus mal qu'avant.<sup>46</sup>  
 b. Quand mon père a été mort, ils lui ont retiré de dessous la tête la pierre de l'exil.<sup>47</sup>

En outre, on donne souvent comme test pour la résultativité d'une construction la possibilité de sa co-occurrence avec *déjà*. Or, je n'ai pas relevé dans les textes une seule co-occurrence d'un *passé surcomposé* français avec *déjà*. En revanche, comme on le verra dans la section 4.3.2, en allemand, le *Perfekt surcomposé* apparaît très souvent en collocation avec *déjà* (*schon*). Le temps grammatical du français qui montre une nette affinité pour *déjà* est le *plus-que-parfait*, et il semble que c'est lui qui dispose de cette place de temps résultatif :

- (67) a. Quand je suis arrivé, il avait déjà mangé tout le gâteau.  
 b. Quand je suis arrivé, il était déjà parti.

J'en conclus donc que les temps surcomposés du français ne sont pas résultatifs quant à leur point de vue aspectuel.

Une alternative à un traitement des temps surcomposés du français en tant que constructions résultatives est la formalisation proposée par Laca (2005). Pour Laca, les *passés antérieurs* des langues romanes (et par extension aussi le *passé surcomposé* du français) sont des temps du passé perfectifs, et qui contiennent une modification terminative d'*Aktionsart*. Adaptée à notre formalisme, sa proposition revient à la structure suivante pour les temps surcomposés du français :

- (68) [Temps absolu [PARFAIT [PERFECTIF [TERM [*Aktionsart*]]]]]

D'après (68), et la formalisation de l'opérateur TERM que j'avais donnée en (52c) (p. 215), cette proposition fonctionne comme suit : la combinaison inférieure entre auxiliaire et participe introduit un état résultant de l'éventualité de base de la phrase. Le point de vue perfectif focalise sur cet état résultant, ce qui a pour conséquence un

45. Exemples d'après Gourlet (2005), p. 65.

46. Exemple de Mme de Staël, cité d'après Imbs (1960), p. 132.

47. Exemple de Victor Hugo, cité d'après Imbs (1960), p. 132.



transfert inceptif de l'état résultant de l'éventualité. L'effet de sens final sera donc proche de ce que l'on a vu en (65a) ou en (69) :

(69) Quand il a été prêt, nous sommes partis.

Cette approche évite le problème des prédicats statifs que nous avons relevé chez Paesani (2001) : *quand* ne pose ainsi plus aucun problème pour un point de vue perfectif sous sa portée.

Laca avance deux arguments empiriques pour justifier le caractère de modification d'*Aktionsart* de la combinaison auxiliaire + participe inférieure : l'affinité de la construction pour les éventualités téléiques (et son incompatibilité avec les états), et l'indisponibilité de transferts inceptifs.

Comme cette construction a besoin d'un état résultant, il n'est pas étonnant que les éventualités qui fournissent des états résultants bien définis, à savoir les téléiques, soient privilégiées. De plus, les éventualités statives, qui ne disposent pas d'états résultants définis, ne sont pas acceptables à ce temps :

(70) \*Quand il a eu été millionnaire, il a arrêté de travailler.<sup>48</sup>

En ce qui concerne les transferts inceptifs, Laca remarque qu'avec un *passé surcomposé*, il ne peut pas y avoir de transfert inceptif, alors que cela est possible avec un *passé composé* :

(71) a. Dès qu'elle a pleuré, elle s'est sentie mieux.<sup>49</sup>  
 b. Dès qu'elle a eu pleuré, elle s'est sentie mieux.

(71a) signifie que la personne s'est sentie mieux dès qu'elle a commencé à pleurer, tandis que (71b) correspond à une situation où elle se sent mieux après avoir terminé de pleurer.

Donc d'après Laca, il ne devrait exister ni transfert inceptif, ni possibilité d'état avec un *passé antérieur* ou un *passé surcomposé*. Cependant, on trouve des phrases qui semblent illustrer précisément les transferts inceptifs avec un état (permanent).

(72) [...] puis, lorsqu'il [= Néron] *eut su* ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire le lieu où s'était retirée sa mère, accomplissant aussitôt le projet qu'il avait formé à la hâte, il jeta une épée nue entre les jambes du messager en appelant du secours [...]<sup>50</sup>

(73) a. Quand j'ai eu su ça, je n'ai plus rien trouvé à dire pour la défendre.<sup>51</sup>  
 b. Une fois que j'ai eu su ça, je suis devenue plus molle.<sup>52</sup>

48. Exemple adapté d'après Gourlet (2005), p. 78.

49. Exemple cité d'après Laca (2005).

50. Citation extraite d'Alexandre Dumas (père) : *Acté*, chapitre X.

51. Cité d'après Cornu (1953), p. 155.

52. Phrase recueillie par Damourette & Pichon ; cité d'après Delattre (1950), p. 100.

Des phrases comme en (73) et en (72) ne signifient clairement pas que le sujet a oublié un fait (ce qui serait une modification terminative de *savoir* dans son acception stative). Si on suppose que *savoir* est lexicalement ambigu entre une lecture stative et une lecture de type achèvement (qui serait l'entrée dans l'état de savoir), on doit se demander en quoi un achèvement modifié de façon inceptive se distinguerait du même achèvement modifié de façon terminative. Autrement dit : en quoi se justifie l'application d'un *passé surcomposé* ou d'un *passé antérieur*, si un *passé composé* ou un *passé simple* produit les mêmes effets de sens ?

Il semble y avoir des nuances assez fines, si on compare (73a) à (74), dans lequel le *passé surcomposé* a été remplacé par un *passé composé* :

(74) Quand j'ai su ça, je n'ai plus rien trouvé à dire pour la défendre.

La différence ne semble pas être d'ordre chronologique ou de localisation temporelle des éventualités l'une par rapport à l'autre : dans les deux cas, l'entrée dans l'état de savoir est antérieure à l'éventualité dans la principale. Il semblerait, décrit de façon très intuitive, que (74) insiste plutôt sur l'éventualité elle-même (qui consiste dans le passage du non-savoir au savoir), alors que (73a) met l'accent sur les conséquences (chez le locuteur) associées à ce changement d'état<sup>53</sup>. Il semble possible d'expliquer cet effet de sens par l'enrichissement pragmatique d'un aspect ou d'une modification d'*Aktionsart* qui focalise sur la phase résultante de l'éventualité de *savoir*, alors que cette modification n'est pas strictement nécessaire en termes de conditions de vérité.

S'il y a donc des phénomènes inattendus liés au lexème *savoir*, ces effets sont apparemment restreints à ce seul verbe ; le reste des états se comporte selon la prédiction de Laca (2005). *Savoir* semble donc constituer une exception à une généralisation qui est vérifiée sinon.

Résumons donc : il paraît injustifié de dire avec Paesani (2001) que le *passé surcomposé* du français, dans les emplois de type 1, est un temps grammatical aspectuellement résultatif. Il faudrait en effet alors postuler pour le français un aspect RÉSULTATIF d'une sorte assez spéciale : cet aspect ne devrait pas focaliser unique-

53. Pour l'allemand, on peut reproduire un effet similaire, quoique non identique : on trouve dans cette langue le couple *erfahren* ('entrer dans l'état de savoir') et *wissen* ('être dans l'état de savoir').

- (i) a. *Als er erfuhr, wo seine Mutter war, ...*  
 quand il *erfahren*<sub>Prät</sub>, où sa mère être<sub>Prät</sub>, ...
- b. *Als er (endlich) erfahren hatte, wo seine Mutter war, ...*  
 quand il (finalement) *erfahren*<sub>PP</sub> avoir<sub>Prät</sub>, où sa mère être<sub>Prät</sub>, ...
- c. *Als er (dann) endlich wusste, wo seine Mutter war, ...*  
 quand il (puis) finalement *wissen*<sub>Prät</sub>, où sa mère être<sub>Prät</sub> ...

La localisation temporelle relative du passage de non-savoir à savoir par rapport aux autres éventualités de la phrase en (i) semble être toujours la même ; toutes les phrases en (i) semblent avoir les mêmes conditions de vérité. La différence entre (ia) et (ib-c) est ailleurs : (ib) semble souligner les difficultés liées au fait d'obtenir le changement d'état, tandis que (ic) insiste sur le fait que le changement d'état s'est produit après un temps prolongé.

ment l'état résultant, mais également inclure la transition dans la phase finale. Mais cela serait une solution purement *ad hoc* pour sauver cette analyse.

L'explication de Laca (2005) a l'avantage déterminant de ne pas nécessiter le recours à un artifice comme celui décrit ci-dessus. Tout d'abord, un modifieur d'*Aktionsart* transforme une éventualité en son état résultant. Ensuite, l'aspect perfectif produit une interprétation inceptive de cet état. Cela engendre exactement les effets que nous avons observés.

J'en conclus que le *passé surcomposé* du français n'est pas aspectuellement résultatif, mais correspond à la description proposée par Laca (2005). Mais qu'en est-il du *Perfekt surcomposé* de l'allemand méridional ?

### 4.3.2 Les données de l'allemand méridional

Comme pour le français, l'emploi de type 1 est l'utilisation principale des *passés surcomposés* des variétés méridionales de l'allemand. Ainsi que nous l'avons déjà vu, contrairement au français, la position canonique du *passé surcomposé* est dans la principale, et non pas dans la subordonnée.

Les variétés méridionales de l'allemand se caractérisent par le *Präteritumschwund*, c'est-à-dire la disparition du temps simple du passé, le *Präteritum*, au profit du *Perfekt*. Comme l'auxiliaire du *plus-que-parfait* allemand est conjugué au *Präteritum*, la disparition du *Präteritum* a entraîné également la disparition du *Plusquamperfekt* dans ces dialectes. Ainsi, la seule possibilité pour marquer l'antériorité par rapport à une éventualité au *Perfekt* dans une phrase avec *quand* est d'utiliser un *Perfekt surcomposé* :

- (75) a. *wia i huiku bi, hot d anna da pudl trunka.*  
 comme je maison-venu suis, a la Anna le biberon bu.  
 (i) « Quand je suis arrivé à la maison, Anna buvait son biberon. »  
 [incidence]  
 (ii) « Quand je suis arrivé à la maison, Anna a bu son biberon. » [sé-  
 quence]  
 (iii) \*« Quand je suis arrivé à la maison, Anna avait déjà bu son bibe-  
 ron. »
- b. *wia i huiku bi, hot d anna da pudl trunka khet.*  
 comme je maison-venu suis, a la Anna le biberon bu eu.  
 (i) \*« Quand je suis arrivé à la maison, Anna buvait son biberon. »  
 [incidence]  
 (ii) \*« Quand je suis arrivé à la maison, Anna a bu son biberon. » [sé-  
 quence]  
 (iii) « Quand je suis arrivé à la maison, Anna avait déjà bu son bibe-  
 ron. »

Si le temps grammatical dans la principale est un *Perfekt* simple, nous obtenons soit une interprétation incidentelle, soit une interprétation séquentielle (c'est-à-dire

que l'éventualité de la subordonnée précède l'éventualité de la principale). (75a) est incompatible avec une situation dans laquelle *boire le biberon* précède strictement l'arrivée du locuteur, c'est-à-dire où l'éventualité de la principale est antérieure à l'éventualité de la subordonnée.

(75b) nous montre exactement l'inverse : cette phrase est uniquement compatible avec une situation où l'action de la principale précède strictement l'éventualité de la subordonnée.

Notons que dans des contextes comme (75b), où le *passé surcomposé* se trouve dans la principale, il n'y a pas d'effet indiquant que l'éventualité de la principale s'est déroulée immédiatement avant l'éventualité de la subordonnée : tout ce qui est nécessaire est qu'un état résultant de l'éventualité de la principale soit encore en cours au moment où se déroule la seconde éventualité. Si l'état résultant n'est plus en cours, la phrase devient inacceptable :

- (76) *wia i huiku bi, hot d anna da roifa ufblosa khet, #abr d*  
 comme je maison-venu suis, a la Anna le pneu gonflé eu, #mais le  
*luft isch scho widr dus gsi.*  
 air est déjà de nouveau dehors été.  
 « Quand je suis arrivé à la maison, Anna avait le pneu gonflé, #mais l'air  
 était déjà ressorti. »

Cela est un fort indice en faveur de l'hypothèse que le *Perfekt surcomposé* de l'allemand méridional est, contrairement à son équivalent du français, une forme résultative.

Mais, comme on l'a vu, le *plus-que-parfait* français dispose également de lectures résultatives. Il serait donc possible que, le *Perfekt surcomposé* ayant pallié l'absence de *plus-que-parfait*, ce temps grammatical dispose maintenant de la même sémantique qu'un *plus-que-parfait*.

Il existe cependant deux autres arguments qui plaident en faveur d'une analyse du *Perfekt surcomposé* en tant que forme aspectuellement résultative, et qui n'est pas identique à un *plus-que-parfait*. Premièrement, on n'observe pas d'ambiguïté en ce qui concerne les adverbes temporels localisants avec un *Perfekt surcomposé*, alors que cette ambiguïté est bien présente avec un *plus-que-parfait* :

- (77) a. Le train était arrivé à cinq heures.  
 (i) 5 heures = arrivée du train  
 (ii) \*5 heures = état résultant de l'arrivée  
 b. À cinq heures, le train était arrivé.  
 (i) 5 heures = arrivée du train  
 (ii) 5 heures = état résultant de l'arrivée

Avec un *plus-que-parfait* comme celui du français (mais aussi de l'allemand standard), une expression temporelle localisante déplacée à gauche peut exprimer, soit la localisation de l'éventualité elle-même, soit la localisation de l'état résultant de

l'éventualité. Une position d'adjoint au groupe verbal semble produire exclusivement la lecture qui localise l'éventualité (cf. Aurnague et al., 2001).

Avec les *passés surcomposés* de l'allemand méridional, on n'observe pas une telle ambiguïté. La seule lecture possible est celle qui localise l'état résultant :

- (78) a. *da zug isch um 5 a:ku gsi.*  
le train est à 5 arrivé été.  
(i) \*5 heures = arrivée du train  
(ii) 5 heures = état résultant de l'arrivée
- b. *um 5 isch da zug a:ku gsi.*  
à 5 est le train arrivé été.  
(i) \*5 heures = arrivée du train  
(ii) 5 heures = état résultant de l'arrivée

On pourrait penser que cette interprétation résultative est liée à la présence de l'auxiliaire *être* en (78). Cependant, on trouve le même effet avec l'auxiliaire *avoir* :

- (79) a. *??i hob da schatz um 8 gfun da ghet.*  
je ai le trésor à 8 trouvé eu.  
b. *um 8 hob i da schatz gfun da ghet.*  
à 8 ai je le trésor trouvé eu.  
(i) \*8 heures = découverte du trésor  
(ii) 8 heures = état résultante de la découverte

D'après mon jugement, la position de l'adverbe est très peu naturelle en (79a), et je ne saurais pas dire ce que *à 8 heures* localise. En position préposée cependant, il n'y a qu'une seule possibilité, et c'est l'interprétation selon laquelle *à 8 heures* localise un état résultant de l'éventualité. Il n'y a pas d'ambiguïté d'interprétation.

On observe les mêmes faits pour les dialectes styriens : premièrement, la position initiale est jugée très nettement meilleure que la position en adjonction à VP. Deuxièmement, dans aucun cas on n'a la possibilité d'interpréter l'expression localisante comme spécifiant directement l'éventualité :

- (80) a. *?i hob s auto um 8 lackiert ghobt.*  
je ai la voiture à 8 verni eu.  
(i) \*8 heures = vernissage  
(ii) 8 heures = étant résultant
- b. *um 8 hob i s auto lackiert ghobt.*  
à 8 ai je la voiture verni eu.  
(i) \*8 heures = vernissage  
(ii) 8 heures = étant résultant

Un deuxième contexte grammatical dans lequel un *plus-que-parfait* (que le *passé surcomposé* est censé avoir remplacé dans les variétés méridionales) est parfaitement acceptable est celui des *flashbacks* étendus :

- (81) Fred arriva à 10 heures. Il s'était levé à 5 heures ; il avait pris une douche, il s'était habillé et avait pris un petit déjeuner tranquille. Il avait quitté la maison à 6 heures et demie.<sup>54</sup>

Le point important est qu'on peut obtenir une narration à partir d'éventualités décrites au *plus-que-parfait*. Le *plus-que-parfait* de l'allemand standard permet de tels exemples sans problème. Par contre, le *passé surcomposé* de l'allemand méridional n'est pas capable de produire une suite d'événements dans une narration :

- (82) *da fred isch um 10 a:ku. #ea isch um 5 ufgschtanda gsi; ea hot si*  
 le fred est à 10 arrivé. il est à 5 levé été; il a se  
*duscht ghet und hot gfrüstüct ghet ...*  
 douché eu et a petit-déjeuné eu ...

Une progression narrative avec des éventualités marquées au *passé surcomposé* est donc impossible.

Tous ces faits indiquent que le *Perfekt surcomposé* de l'allemand méridional — et de là, par extension, probablement tous les temps surcomposés de l'allemand standard — est un temps aspectuellement résultatif, qui dispose de la représentation sémantique suivante :

- (83) [PRÉSENT [PARFAIT [RÉSULTATIF [*Aktionsart*]]]]

Comme la combinaison inférieure d'auxiliaire et de participe est située en allemand à un niveau plus élevé qu'en français, on s'attendrait à ce que le *Perfekt surcomposé* dispose de restrictions de sélection moins importantes que le *passé surcomposé* du français. Cela est en effet le cas.

Pour les *Aktionsarten* dynamiques, il ne semble pas y avoir de restrictions de sélection très claires, contrairement à ce qui se passe avec les passés antérieurs dans les langues romanes, qui n'acceptent pas de sémelfactifs (cf. Laca (2005)) :

- (84) [Quand je suis arrivé à la maison...]<sup>55</sup>
- a. ...*hot d anna da pudl scho trunka ghet. [accomplissement]*  
 ...a la Anna le biberon déjà bu eu.  
 « ... Anna avait déjà bu le biberon. »
  - b. ...*hots da luftballon scho frissa ghet. [achèvement]*  
 ...a le ballon déjà déchiré eu.  
 « ... le ballon s'était déjà déchiré. »
  - c. ...*?hot d gabi scho gsunga ghet. [activité]*  
 ...a la Gabi déjà chanté eu.  
 « ... Gabi avait déjà chanté. »
  - d. ...*?hot da franz scho an schroj glo ghet. [sémelfactif]*  
 ...a le Franz déjà un cri laissé eu.  
 « ... Franz avait déjà poussé un cri. »

54. Exemple adapté d'après Kamp & Reyle (1993), p. 594.

55. Les exemples en (84) proviennent de l'alémannique.

Les activités et les sémelfactifs sont légèrement moins bons que les éventualités téliques. Ils deviennent cependant parfaitement normaux si leur occurrence est prévisible. Par exemple, s'il est contextuellement établi que Gabi chante pendant un certain intervalle à l'intérieur d'un laps de temps donné, (84c) est tout à fait normal ; si ce n'est pas le cas, (84c) sera difficile à interpréter.

Concernant les états, il existe une différence dialectale entre la variété alémannique et le dialecte bavarois. Dans ce dernier, les états ne semblent pas, ou seulement très difficilement, acceptables. En revanche, *a priori*, dans le dialecte du Vorarlberg, il n'existe pas de restriction contre les états, même si les états transitoires sont légèrement meilleurs que les états permanents :

- (85) [Quand je suis arrivé à la maison...]
- a. ??/\*... *isch s auto scho rot gsi gsi.*  
 ... est la voiture déjà rouge été été.  
 Interprétation désirée : « La voiture avait déjà été rouge, mais ne l'était plus. »
- b. ??/\*... *isch min bruadar scho krank gsi gsi.*  
 ... est mon frère déjà malade été été.  
 ID : « Mon frère venait tout juste de se rétablir de sa maladie. »

Si les phrases en (85) semblent très étranges hors contexte, elles peuvent être rendues acceptables si on manipule certains paramètres contextuels. (85a) devient tout à fait normale si la voiture doit être successivement peinte dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et si le locuteur constate qu'à son arrivée, elle est déjà passée par l'étape « rouge » (et n'est donc déjà plus rouge). (85b) devient normale sous au moins deux scénarios : soit, si pour une raison quelconque tous les membres de la famille du locuteur devaient tomber successivement malades d'une certaine maladie, et que le frère du locuteur était déjà passé par cette étape ; soit, si le frère, de connaissance commune, devait passer par certains stades, dont la suite n'aurait pas été fixée, mais dont la maladie ferait partie. Encore une fois, il faut qu'à l'arrivée du locuteur, le frère du locuteur ne soit plus malade.

Pour qu'un *passé surcomposé* soit acceptable dans un tel contexte, il semble donc qu'il doive y avoir une succession d'états qui soit prévisible.

Cette contrainte contextuelle peut s'interpréter comme une contrainte « télécitante » sur un état. En effet, le résultat rappelle les faits observés avec les sémelfactifs et les activités en (84c-d) : ils sont acceptables si leur occurrence pendant un certain intervalle de temps est prévisible. Il doit donc être également prévisible qu'ils prennent fin.

En styrien, cependant, les états formés par réduplication d'un participe *avoir* ou *être* semblent être complètement inacceptables — même si des états dont le *passé surcomposé* se forment différemment sont acceptables (cf. l'exemple (35), p. 208, répété ci-dessous). Abraham & Conradie (2001, p. 21) appellent ce phénomène le *horror æqui* : avec des états, on obtient dans presque tous les cas un dédoublement, ou bien de l'auxiliaire *hobn* ('avoir'), ou bien de l'auxiliaire *sein* ('être') :

- (86) a. \**mei auto is scho rot gwesn gwesn ...*  
           ma voiture est déjà rouge été été ...  
 b. \**i hob mei freindin liab ghobt ghobt ...*  
           je ai ma copine aimé<sub>Adj</sub> eu eu ...

La disponibilité de phrases comme (35) est un indice fort pour croire que l'exclusion d'états est en effet surtout due à une contrainte morphologique de non-répétition, plutôt qu'à une incompatibilité sémantique profonde :

- (35) *i hob glaubt ghobt dass di eadn a kugl is.*  
       je ai cru eu que la terre une boule est.

Litvinov & Radčenko (1998, p. 135) mentionnent qu'en allemand littéraire, il n'y a pas d'attestation de temps surcomposé dans la voix passive — au moins à leur connaissance —, alors que de telles constructions apparaissent en français. En allemand méridional, il peut y avoir des passifs surcomposés, sous les mêmes contraintes qu'on avait déjà vues pour les états.

Un fait à première vue curieux est que les passifs d'état (all. *Zustandspassiv*) sont très nettement plus acceptables que les passifs d'action (all. *Vorgangspassiv*)<sup>56</sup>, ces derniers étant complètement agrammaticaux.

- (87) [Quand je suis arrivé à la maison...]  
 a. \*...*isch d kua scho gmolka gwora gsi. [passif d'action]*  
       ...est la vache déjà trait devenu été.  
       ID : « La vache avait déjà été traite. »  
 b. ??/\*...*isch d kua scho gmolka gsi gsi. [passif d'état]*  
       ... est la vache déjà trait été été.  
       ID : « La vache avait déjà été traite. »

(87b) est acceptable dans les mêmes circonstances que celles qu'on avait isolées pour (85); (87a), par contre, est tout simplement agrammatical. Si les restrictions de sélection concernent les *Aktionsarten*, c'est un résultat surprenant : l'*Aktionsart* d'une éventualité devrait rester stable dans une passivation avec un passif d'action (alors qu'un passif d'état, lui, change les propriétés d'*Aktionsart* de l'éventualité).

On peut effectivement montrer avec des tests standards que la passivation en passif d'action n'a pas d'influence sur les caractéristiques d'*Aktionsart* d'une éventualité :

- (88) a. *Hans hat das Haus in drei Monaten gebaut.*  
       H. a la maison en trois mois construit.  
       « Hans a construit la maison en trois mois. »

56. L'allemand distingue un passif qui focalise exclusivement sur l'état résultant (le *Zustandspassiv*) d'un passif qui ne change pas les propriétés d'*Aktionsart* du prédicat d'éventualité, et dont la seule tâche est d'éliminer l'agent (le *Vorgangspassiv*). Ces deux formes se distinguent de par l'auxiliaire : le passif d'état prend *être* (« *sein* »), tandis que le passif d'action prend *devenir* (« *werden* »).



- b. *Das Haus ist in drei Monaten gebaut worden.*  
 La maison est en trois mois construit devenu.  
 « La maison a été construite en trois mois. »
- c. *?Hans hat das Haus drei Monate lang gebaut.*  
 H. a la maison trois mois durant construit.  
 « Hans a construit la maison pendant trois mois. »
- d. *??Das Haus ist drei Monate lang gebaut worden.*  
 La maison est trois mois durant construit devenu.  
 « La maison a été construite pendant trois mois. »

Pour un accomplissement, il ne semble pas exister de différence entre la phrase active (88a) et sa contrepartie au passif (88b) : les deux vont parfaitement bien avec le complément *en X temps*, ce qui est attendu si on suppose qu'un passif d'action ne modifie en rien les propriétés d'*Aktionsart* d'une éventualité. Si on remplace *en X temps* par *pendant X temps*, la phrase active devient légèrement étrange, mais peut être réinterprétée en tant qu'activité. Surtout, (88c) ne donne pas lieu à l'inférence selon laquelle, à la fin des trois mois, la maison était terminée, comme conséquence de l'action de Hans. Le fait que (88d) soit bien plus difficilement acceptable que (88c) s'explique probablement par le fait que, si le syntagme *la maison* est en position sujet (peut-être topical), on s'attend à ce que la maison existe effectivement, attente qui entre en conflit avec l'information véhiculée par le groupe verbal, selon laquelle la maison n'a pas été achevée.

Si on regarde les *Aktionsarten* atéliques, on arrive au même constat : ce qui était normal à l'actif avec *pendant X temps* reste normal au passif ; ce qui était étrange avec *en X temps* à l'actif reste étrange – et de la même manière – au passif :

- (89) a. *Hans hat drei Stunden lang Lieder gesungen.*  
 H. a trois heures durant chansons chanté.  
 « Hans a chanté des chansons pendant trois heures. »
- b. *Lieder sind drei Stunden lang gesungen worden.*  
 chansons sont trois heures durant chanté devenu.  
 « Des chansons ont été chantées pendant trois heures. »
- c. *?Hans hat in drei Stunden Lieder gesungen.*  
 H. en trois heures chansons chanté.  
 « Hans a chanté des chansons en trois heures. »
- d. *?Lieder sind in drei Stunden gesungen worden.*  
 chansons sont en trois heures chanté devenu.  
 « Des chansons ont été chantées en trois heures. »

D'après une théorie néo-davidsonnienne des éventualités, l'équivalence en termes d'*Aktionsarten* entre des phrases à l'actif et les phrases correspondantes au passif est attendue ; elles ne se distinguent pas en ce qui concerne les rôles thématiques, et surtout, elles sont identiques en ce qui concerne le rôle thématique de thème, qui semble le plus souvent être responsable pour les propriétés d'*Aktionsart* (cf. Dowty (1991)).

Mais quelle est alors la raison de l'inacceptabilité des passifs d'action ? Je suppose qu'on peut la déduire du fait que les temps surcomposés de l'allemand sont des temps résultatifs. Le passif d'action est un passif qui focalise sur la phase interne de l'éventualité. Sous un point de vue résultatif, il faudrait qu'il focalise sur un état résultant. Mais la focalisation sur la phase résultante est précisément ce que fait le passif d'état : l'admissibilité du passif d'action est ainsi bloquée par l'existence du passif d'état.

Un dernier argument en faveur de l'hypothèse de l'aspect résultatif des temps surcomposés de l'allemand méridional est le fait qu'avec un adverbial *depuis*, la seule lecture que l'on puisse obtenir est la lecture résultative :

- (90) [Quand je suis arrivé à la maison . . . ]
- a. *hot d anna da pudl scho sit anra halba schtund trunka*  
 a la A. le biberon déjà depuis une demie heure bu  
*ghet.* [= P. surcomposé]  
 eu.  
 « Anna avait terminé le biberon déjà depuis une demie heure »
- b. *hot d anna scho sit anra halba schtund gsodat.* [= Perfekt]  
 a la A. déjà depuis une demie heure joué avec la nourriture.  
 « Anna jouait déjà depuis une demi-heure avec la nourriture. »

En (90a), la seule interprétation possible est que l'éventualité *boire\_le\_biberon* est strictement antérieure à l'intervalle d'assertion mesuré par *depuis* ; nous avons donc une lecture résultative. En (90b), l'éventualité *jouer\_avec\_la\_nourriture* occupe tout l'intervalle d'assertion mesuré par *depuis* ; il s'agit donc d'une lecture continue.

Résumons à présent les résultats de cette section. Nous avons vu que les *passés surcomposés* du français et de l'allemand ne disposent pas de la même structure sémantique. Le *passé surcomposé* français est un parfait perfectif avec une modification terminative d'*Aktionsart*, tandis que le *Perfekt surcomposé* des variétés méridionales de l'allemand est un parfait à aspect résultatif. Les arguments pour exclure le *passé surcomposé* français des temps résultatifs venaient surtout des restrictions de sélection qu'exerce *quand* sur les temps grammaticaux sous sa portée ; pour l'allemand, nous avons vu toute une série de tests qui montrent de façon positive pourquoi le *Perfekt surcomposé* doit être un temps résultatif.

Nous avons obtenu ces résultats pour un des contextes-types relevés au début de ce chapitre. La question est maintenant de savoir s'il faut assimiler les emplois de type 2 et de type superparfait au comportement aspectuel de l'emploi 1. J'ai montré que, d'un point de vue synchronique, cela est au moins possible. Cependant, il reste le fait qu'en français, l'emploi en tant que superparfait n'est pas systématiquement disponible pour les personnes qui admettent les formes surcomposées dans des emplois dits « antérieurs » de type 1 et 2. Ces derniers semblent, effectivement, constituer une classe unique dont la sémantique est identique.

À présent, nous allons nous pencher sur la diachronie de ces formes. Ceci nous permettra de voir si certaines données nous aident à déterminer si superparfaits, surcomposés de l'emploi 1 et de l'emploi 2 sont des variantes contextuelles d'une seule sémantique de base, ou s'il faut supposer plusieurs représentations sémantiques.

## 4.4 L'histoire des temps surcomposés du français et de l'allemand

Le but de cette section est de réexaminer les données existantes à la lumière des hypothèses sur la grammaticalisation et la sémantique des temps surcomposés que j'ai avancées au cours de ce chapitre. Ces hypothèses m'ont amené à rejeter l'idée très courante que l'émergence des temps surcomposés dans une langue donnée est liée de façon causale à la dérive prétéritale du *parfait* dans cette même langue.

Cette section constitue plutôt des préliminaires à une étude de corpus diachronique encore à faire — surtout pour l'allemand — qu'un travail de recherche abouti. Je voudrais ici surtout souligner des tendances dans la diachronie qui me semblent importantes, aussi bien pour mieux comprendre la synchronie des temps surcomposés du français et de l'allemand, que pour comprendre les temps surcomposés à un niveau plus global.

Les temps surcomposés sont des temps relativement peu attestés ; leur fréquence est très nettement inférieure à celle des temps composés, par exemple. Il convient donc d'être prudent dans l'interprétation des données trouvées dans les textes. Surtout, il ne faut pas surinterpréter une absence de données, en concluant qu'il n'y a pas de temps surcomposés dans la langue à une époque donnée. Cependant, je crois que l'observation de données correspondant à un état de langue à une époque précise peut nous permettre de faire des inférences sur l'état des temps surcomposés à la même époque. Comme, par exemple, la fonction essentielle de l'emploi 1 est de marquer l'antériorité d'une éventualité par rapport à une autre éventualité rapportée au *passé composé*, on peut conclure de l'impossibilité d'établir une narration avec un *passé composé* à une date que l'emploi 1 du *passé surcomposé* était également indisponible à ce moment donné.

Pour le français, l'histoire des temps surcomposés est mieux étudiée que pour l'allemand, langue pour laquelle, comme le notent Litvinov & Radčenko (1998) — l'étude la plus complète des temps surcomposés de l'allemand littéraire dont j'ai connaissance — une étude historique reste encore à faire. Commençons donc avec les faits du français.

### 4.4.1 Diachronie des temps surcomposés en français

La plus ancienne attestation d'une forme surcomposée en français vient d'un roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Lancelot del Lac*. Ce qui peut surprendre, c'est que cette attestation n'est pas un *passé surcomposé*, mais un *plus-que-parfait surcomposé*. Les

*plus-que-parfaits surcomposés* sont ainsi attestés 150 ans plus tôt que le premier *passé surcomposé*.

- (91) Lors recomança a guerrier lo roi Ban de Benoyc, por ce qu'a lui marchissoit et por ce que hom avoit esté Aramont, por cui il *avoit* sa terre *eüe perdue* si longuement, et que molt li avoit neü tan con il avoit esté au desouz.<sup>57</sup>

Ici, d'après Cornu (1953), il est fondamental que l'état résultant de *perdre\_sa\_terre*, à savoir *être\_dépossédé\_de\_sa\_terre*, ne soit plus en vigueur lors du point de perspective du texte : le roi Bran l'a récupérée à ce moment-là. Si nous reprenons la terminologie de Régnier (1974), nous nous trouvons donc devant un « superparfait », ou une variante des emplois 3 ou 4 des formes surcomposées. Or, on ne voit pas bien comment l'émergence d'un *plus-que-parfait surcomposé* de type superparfait serait liée au fait que le *passé composé* augmente ses domaines d'application.

Dans les autres exemples de *plus-que-parfaits surcomposés*, on constate le même phénomène. Les quatre attestations relevées par Cornu (1953) au XV<sup>e</sup> siècle concernent le verbe *épouser*, et sont utilisées dans des contextes où l'état résultant – à savoir *être marié* – n'est plus en cours lors des événements rapportés<sup>58</sup>. Il semble donc que les auteurs aient eu recours au *plus-que-parfait surcomposé* pour éviter l'inférence que l'état résultant de l'éventualité est encore en cours, alors que le *plus-que-parfait* simple aurait véhiculé cette inférence.

Cependant, il est impossible de conclure de cette antériorité d'attestation, de façon certaine, que l'utilisation comme « superparfait » est chronologiquement antérieure aux emplois 1 et 2. Comme le montrent Caudal & Vetter (à paraître), il existe des structures narratives de séquences au *passé composé* en ancien français dès le XI<sup>e</sup> siècle, de sorte qu'il ne paraît pas impossible qu'il y ait eu un *passé surcomposé* de type 1 déjà à l'époque des premières attestations d'utilisation d'une forme surcomposée superparfait.

Le premier exemple clair d'un *passé surcomposé* qu'on peut dater avec exactitude provient du procès verbal d'une déposition en cour à Dijon de l'an 1455 :

- (92) Et après qu'il *a eu pensé* ung peu, a dit qu'il cognoit bien ung nommé Nicolas le Besgue.<sup>59</sup>

Le prochain exemple, tiré du *Mistère du Viel Testament*, vient probablement de la même époque (l'impression date de 1500) :

- (93) Pére, j'ay à l'Ange parlé,  
Le quel ne m'a pas escondit  
Quant vostre cas luy *ay eu dit*,  
Car, de l'heure, et ou propre lieu,  
Se est tourné à parler à Dieu,  
Demandant vostre appointment.<sup>60</sup>

57. Exemple cité d'après Cornu (1953), p. 35.

58. Nous en avons cité un exemple en (22), à la page 201.

59. Exemple cité d'après Delattre (1950).

60. Cité d'après Cornu (1953), p. 11.

Quant à l'emploi de type 2, avec une forme surcomposée accompagnée d'une spécification adverbiale qui donne un sens global de rapidité, il n'est pas attesté, d'après Cornu (1953), avant le XVI<sup>e</sup> siècle :

- (94) Très doulx Dieu, j'*ai eu* bien tost *fait*,  
Si comme m'aviez commandé,  
Au povre Ladre où j'ay esté,  
Qui est trespasé de ce monde. <sup>61</sup>

Dans la langue classique du XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve le *passé surcomposé* assez fréquemment dans la littérature épistolaire, par exemple chez Mme de Sévigné (1626–1696) :

- (95) Quand M. Foucquet a eu cessé de parler, Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : ... <sup>62</sup>

Le *passé surcomposé* se conforme pendant cette période à la règle dite « *des 24 heures* » (cf. Arnauld & Lancelot (1754)) ; en (95), Mme de Sévigné relate un fait de la même journée, et utilise donc un *passé surcomposé* à côté d'un *passé composé*. Si elle avait rapporté des faits antérieurs à la journée en cours, elle aurait dû utiliser la combinaison *passé antérieur* et *passé simple*.

Le même phénomène se trouvait dans les années 1960 dans la campagne autour de Château-Chinon dans le Morvan, comme le montre Régnier (1974, p. 867) : pour évoquer des événements qui se sont passés dans la journée de l'énonciation, (96a) est la forme utilisée ; si les événements sont antérieurs à la journée d'énonciation, le locuteur doit utiliser (96b) :

- (96) a. *Kã k àl é té fini, à ó rpèrti.* <sup>63</sup>  
quand qu' il est été fini, il est reparti.  
b. *Kã k àl óé fini, à rpèrté.*  
quand qu' il eut fini, il repartit.

Avec la perte progressive des restrictions sur le *passé composé*, le *passé surcomposé* peut ensuite également être utilisé pour relater des événements qui n'appartiennent pas à la journée en cours. Il semble cependant y avoir un certain retard du *passé surcomposé* par rapport au *passé composé*. Ainsi, on trouve la remarque suivante chez Bonnot de Condillac (1798) :

Or, *je fis* et *j'ai fait*, qui diffèrent de *je faisais*, en ce qu'ils supposent tous deux une antériorité plus ou moins éloignée diffèrent l'un de l'autre en ce que le premier se dit d'une période où l'on n'est plus, *je fis hier* ; et que le second se dit d'une période où l'on est encore, *j'ai fait aujourd'hui*. Il est vrai qu'on peut dire *j'ai fait hier* : mais on parleroit mal, si l'on disoit *je fis aujourd'hui*.

61. Cité d'après Cornu (1953) ; l'exemple provient d'une *Moralité* (une pièce dramatique) du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

62. Cité d'après Cornu (1953), p. 64

63. Dans cette variété, l'auxiliaire *être* s'est généralisé aux dépens de l'auxiliaire *avoir* (cf. Régnier (1974), p. 867).

[...]

Nous avons remarqué que le passé *j'ai fait* se dit également d'une période dans laquelle on n'est plus, et d'une période dans laquelle on est encore : il n'en est pas de même du passé *j'ai eu fait*. On parlerait mal, si l'on disoit *j'ai eu fait hier*, il faut dire *j'eus fait*. Le passé *j'ai eu fait* ne s'emploie donc qu'en parlant d'une période qui n'est pas finie, *aujourd'hui dès que j'ai eu soupé, je suis sorti ; hier dès que j'eus soupé je sortis*.<sup>64</sup>

Cette restriction du *passé surcomposé* n'était très probablement pas spécifique aux emplois de type 1. Régnier (1974, p. 868) rapporte que l'emploi 2 est également limité aux éventualités qui se sont déroulées le jour même de l'énonciation, dans le dialecte français de Château-Chinon. Quant aux emplois 3 et 4, même si Régnier (1974) ne le dit pas explicitement, il est fort probable qu'ils n'aient jamais subi de restriction sur un intervalle incluant le moment de l'énonciation ; l'emploi 4 semble impliquer une prise de distance du locuteur par rapport à une éventualité.

Après la perte complète de la restriction du *passé composé* aux périodes qui incluent le moment de l'énonciation, le *passé surcomposé* des emplois 1 et 2 perd également cette restriction et peut alors en principe être librement substitué aux *passés antérieurs*.

Les différents emplois des formes surcomposées ont une distribution régionale différente dans la période moderne. Les emplois 1 et 2 sont attestés sur tout le territoire français (et probablement francophone) ; les emplois 3 et 4 sont étrangers à la région Île-de-France, au Nord et à l'Ouest de la France. D'après Dauzat (1954, p. 260), ces emplois ne sont pas « français » proprement dits ; ils relèveraient plutôt d'une influence (de substrat) franco-provençal ou occitan.

Quant aux temps hypercomposés, ils semblent être restreints au canton de Vaud (et peut-être à d'autres cantons de la Suisse romande). Les temps hypercomposés y marquent les superparfaits, tandis que les temps surcomposés se limitent aux seules utilisations « antérieures ».

Cornu (1953, p. 226) a relevé un exemple d'un tel temps hypercomposé qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle :

- (97) Vo saray don, Messieu, ce vo plié d'acuta,  
Que ma félie et cé cor se *son zau zu ama*.<sup>65</sup>

D'après Cornu (1953), cette construction s'est développée par une analogie purement formelle avec le passif des temps surcomposés<sup>66</sup>.

64. Bonnot de Condillac (1798), p. 172s.

65. Traduction : « Vous savez donc, Messieurs, s'il vous plaît d'écouter, que ma fille et cet individu se sont aimés autrefois. »

66. Cornu (1953, p. 226) écrit : « L'origine formelle de cette construction barbare est, sans aucun doute, la forme composée passive des patois vaudois qui disent il est eu pour le passé composé normal il a été, c'est-à-dire de la majorité des patois vaudois : à côté de il est eu pour il a été on dira il est eu aimé pour il a été aimé. Or, par la fréquence de passés surcomposés tels que quand j'ai eu dit, le participe eu est devenu la caractéristique de toute forme surcomposée dans le français parlé et à plus forte raison dans les patois. Les patoisants vaudois qui étaient conscients

Diachroniquement, les formes surcomposées attestées en français concernent donc d'abord le *plus-que-parfait*, temps qui ne devrait pas être inquiété par la dérive prétéritale du *passé composé*. De plus, si les surcomposés antérieurs sont bien liés à cette dérive prétéritale, on est obligé de constater que les emplois des surcomposés en tant que superparfaits sont plus anciennement attestés que les surcomposés antérieurs. Enfin, dans les dialectes qui permettent une hypercomposition, seuls les emplois en tant que superparfaits sont concernés ; les antérieurs restent surcomposés.

Continuons maintenant avec les données de l'allemand.

#### 4.4.2 Diachronie des temps surcomposés en allemand

Comme déjà mentionné plus haut, il n'existe pas d'étude diachronique très poussée des temps surcomposés en allemand. Mais la question qui se pose est encore une fois la suivante : peut-on parler d'une antériorité des utilisations des superparfaits par rapport aux surcomposés antérieurs ? Cela revient à se demander dans quelle mesure l'apparition des temps surcomposés est liée à ce qu'on appelle en allemand le *Präteritumschwund*, c'est-à-dire la disparition du *Präteritum* et son remplacement progressif par le *Perfekt*.

D'après Litvinov & Radčenko (1998), les attestations les plus anciennes remontent au XV<sup>e</sup> siècle. Comme en français, ces attestations proviennent d'un roman en prose, à savoir *Pontus und Sidonia*, qui est la traduction d'un roman français, *Ponthus et la belle Sidoyne*. Ce texte contient, d'après Litvinov & Radčenko (1998, p. 92), cinq attestations de temps surcomposés, dont au moins une qui est clairement un *plus-que-parfait surcomposé*. La traduction est généralement attribuée à Éléonore d'Autriche (dite aussi « d'Écosse » ; 1433–1480), et date d'environ 1460.

- (98) a. *Er ging in den busch und hort der fogelin süßen*  
 il aller<sub>Prät</sub> dans la brousse et écouter<sub>Prät</sub> les<sub>Gen</sub> oiselets doux  
*singen die yne vor zyten dick erfrawet hätten gehabt.*  
 chant qui le avant temps gros réjouï avoir<sub>KII</sub> eu.  
 « Il alla dans la broussaille et écouta le doux chant des oiseaux qui  
 l'aurait beaucoup réjouï dans le passé. »
- b. *Ach dott, nye hastu so vbel gethann als diesem*  
 Ah Dott(dieu ?), jamais as-tu tant mal fait que ce  
*ritter, der da beherberg[t] hat gehabt alle dogent vor allen*  
 chevalier, qui là hébergé a eu toute vertu devant tous

---

*que dans leur parler il est eu aimé n'est qu'un passé composé en ont fait un surcomposé en ajoutant le mot-indice de la surcomposition : il est eu eu aimé. De là ce mode de formation s'est étendu. »*

Mais, généralement, on suppose que la forme passive dans les surcomposés est plutôt marginale ; et dans la langue parlée du français, elle devrait l'être encore plus. Je ne pense pas qu'il soit très probable qu'une telle construction peu usitée puisse devenir le foyer d'une innovation grammaticale. Cependant, si on suppose que dans le cas d'un superparfait, la relation d'antériorité est structurellement plus basse, l'hypercomposition serait motivée par la sémantique.

*rittern, die da lepton.*

chevaliers, qui là vivre<sub>Prät.</sub>

« Jamais tu n'as agi aussi mal qu'avec ce chevalier, qui avait rassemblé en lui toute la vertu de tous les chevaliers qui aient jamais vécu. »

- c. *Herlant, mir ist gesagt, vch sy baß erlongen zu ziehen*  
 H., moi<sub>Dat</sub> est dit, vous<sub>Dat</sub> soit mieux réussi de éduquer  
*vvern jungen knaben den myn herre vatter vch entpholen*  
 votre jeune garçon que mon seigneur père vous recommandé  
*hatt gehabt dann denn andern allen die landes herren vker*  
 avoir<sub>Prät</sub> eu puis que autres tous qui pays seigneurs de  
*Brytanigen.*

B.

« Herlant, on m'a dit que vous aviez mieux réussi à éduquer votre jeune élève, que mon père vous avait recommandé, que tous les autres seigneurs de Bretagne. »

En dehors de tout contexte, il est difficile de dire à quel emploi appartiennent ces exemples. Les utilisations en (98b-c) sont probablement des utilisations de type superparfait. (98a) semble être un surcomposé antérieur. Litvinov & Radčenko (1998) se demandent rapidement si les surcomposés dans ce texte sont des vrais surcomposés « allemands » ; le texte original étant français, il se pourrait que les surcomposés de la traduction soient des calques du français. Litvinov & Radčenko rejettent cependant cette possibilité, en soulignant que les contextes grammaticaux où apparaissent les formes surcomposées ne semblent pas être typiques des usages français, et paraissent plutôt allemands.

La question qui nous intéresse avant tout est celle de la relation entre ces formes surcomposées et le *Präteritumschwund* de l'allemand méridional. On constate dans (98) que le *Präteritum* est bien présent dans les exemples ; la présence d'un *plus-que-parfait surcomposé* serait exclue sinon. Il est à noter que la période pendant laquelle a été écrite cette traduction (la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle) coïncide avec une expansion considérable du *Perfekt* dans les textes écrits du Sud du domaine germanophone. Éléonore D'Autriche, femme du duc Sigismond de Tyrol, vivait dans une région concernée par ce phénomène. Il ne serait donc pas à exclure que le *Präteritumschwund* soit contemporain des premières attestations des surcomposés en allemand.

D'après l'étude sur corpus effectuée par Lindgren (1957), le système temporel de l'allemand s'était fixé au XIII<sup>e</sup> siècle, et est resté stable dans la langue standard depuis. On trouve en effet dans les passages narratifs d'un roman en prose du Moyen Âge la même répartition entre le *Präteritum*, le *plus-que-parfait* et les autres temps grammaticaux que dans les romans de Thomas Mann. Dans les chroniques des villes du Sud (les sources les plus abondantes existent pour la ville d'Augsburg), on trouve jusqu'à l'an 1450 environ la même répartition des temps grammaticaux que dans les textes plus anciens (et dans ceux originaires du Nord). Entre 1450 et 1500, on assiste à une augmentation considérable des *présents parfaits* dans les passages narratifs (de 1 – 3% à environ 15 %). En 1530, le *Perfekt* peut atteindre jusqu'à 79% des



occurrences totales dans les passages narratifs d'une chronique<sup>67</sup>, ce qui veut dire que le *Perfekt* est devenu le temps principal de la narration. Cependant, les formes du *Präteritum*, même si elles sont réduites en nombre et semblent alterner en variation libre avec le *Perfekt*, n'ont jamais complètement disparu des chroniques.

Lindgren en conclut que, vers 1530, les chroniqueurs augsbourgeois ne connaissaient plus la forme du *Präteritum* comme forme active dans la conversation quotidienne, parce qu'ils n'en entendaient plus autour d'eux, et n'avaient donc plus de connaissance active de son emploi. Il explique la présence continue de *Präterita* dans les textes par le fait que les chroniqueurs, et les auteurs du domaine méridional plus en général, étaient des gens cultivés, qui avaient lu des œuvres antérieures à leur entreprise contenant des *Präterita*. En écrivant, ils essayaient d'imiter ces auteurs antérieurs, mais ils ne disposaient plus d'une connaissance exacte des règles d'emploi du *Präteritum*.

Les tendances que Lindgren a mises en lumière pour Augsburg se retrouvent aussi dans les autres chroniques de l'époque dans le domaine de l'allemand méridional. De cela on peut conclure que la perte du *Präteritum* dans les dialectes du Sud s'est produite dans un temps assez réduit, à savoir moins de cent ans.

Cependant, on ne sait pas précisément dans quelle mesure le *Präteritumschwund* de l'allemand méridional a eu une influence causale directe sur l'apparition de temps surcomposés en allemand. Ceci d'autant plus que ces temps surcomposés ne sont pas limités aux variétés dialectales du Sud, mais se retrouvent aussi chez des auteurs allemands n'ayant pas de lien spécifique avec le domaine du *Präteritumschwund* (cf. Litvinov & Radčenko, 1998, pp. 8–12). Si on veut défendre l'hypothèse que les temps surcomposés sont là essentiellement pour remplir le trou dans le paradigme laissé par la disparition du *plus-que-parfait*, on se heurte au problème de l'existence de *plus-que-parfaits surcomposés* dans d'autres variétés de l'allemand.

En tout cas, compte tenu du manque de données pour l'allemand, des conclusions pour les surcomposés à partir de l'histoire de cette langue seraient de la pure spéculation. Je pense qu'il sera plus profitable de s'appuyer essentiellement sur la grammaticalisation des temps surcomposés du français.

#### 4.4.3 Tendances des temps surcomposés en diachronie

Pour le français, on voit clairement que l'apparition des temps surcomposés n'est pas liée à la disparition du *passé simple*. Tout au plus, on pourrait affirmer que l'affaiblissement du *passé simple*, et avec lui, du *passé antérieur*, a entraîné une augmentation de la fréquence d'utilisation du *passé surcomposé*. Il est également intéressant de constater que — comme cela a été soulevé par Bonnot de Condillac (1798) — les contextes grammaticaux admissibles pour le *passé composé* et le *passé surcomposé* ne sont pas forcément identiques à tout moment de l'histoire du français, et que le *passé*

---

67. Ce chiffre a été établi par Lindgren pour la chronique de Clemens Sender, un moine augsbourgeois ; cf. Lindgren (1957), p. 59.

*surcomposé* peut être restreint à un intervalle qui inclut le moment de l'énonciation quand le *passé composé* ne l'est déjà plus.

On ne peut pas non plus affirmer que les temps résultatifs sont une tentative pour regagner une valeur résultative perdue dans un processus de grammaticalisation. Les premières données du français et les données du danois semblent plutôt pointer dans la direction inverse : les surcomposés sont, à l'origine, une tentative pour éviter une inférence vers un état résultant.

Quant à savoir si les surcomposés superparfaits sont chronologiquement plus anciens parce qu'ils représentent un état moins avancé dans la grammaticalisation que les surcomposés antérieurs (et disposent donc d'une sémantique différente), il me semble que nous disposons de quelques arguments en faveur de cette hypothèse, mais qui sont tous sujets à discussion.

Le premier argument provient de la diachronie du français et tablerait sur l'antériorité chronologique des superparfaits. Si les surcomposés apparaissent d'abord en tant que superparfaits, et seulement ensuite en tant que surcomposés antérieurs, c'est que ces derniers sont le fruit d'un processus de grammaticalisation (entraînant un changement sémantique) qui leur a permis d'occuper de nouveaux emplois. Mais cela pourrait nous renseigner sur de simples préférences dans le style narratif, et pas de manière certaine sur la possibilité d'avoir ou non des surcomposés antérieurs.

Le corrélat typologique de cet argument serait de dire qu'il y a des langues comme le breton ou le danois dans lesquelles il n'existe que l'emploi de type superparfait pour les formes surcomposées. Dans ce cas, cela pourrait être dû, non pas tellement à la sémantique inhérente de la forme surcomposée, mais à la plus grande diffusion d'une autre forme grammaticale, et à la compétition avec celle-ci.

Un argument nettement plus solide pour avancer que les surcomposés superparfaits se distinguent des surcomposés antérieurs serait établi si l'on trouvait un certain nombre de langues dans lesquelles il existe des formes surcomposées qui disposent d'emplois antérieurs, mais qui ont perdu leurs emplois superparfaits. Or, si les variétés septentrionales du français ne semblent pas disposer de surcomposés superparfaits, on ne peut pas affirmer de façon certaine que cela soit dû à la perte de ces emplois — les formes surcomposées semblent avoir migré dans la France du Nord à partir du territoire franco-provençal<sup>68</sup>. Il serait possible que les superparfaits n'aient pas migré, et que seuls les surcomposés antérieurs aient franchi le pas vers la France du Nord. Et l'allemand méridional, qui semble appartenir à un stade plus avancé dans la grammaticalisation des formes surcomposées, dispose toujours des emplois superparfaits.

Pour pouvoir trancher de façon plus claire à ce sujet, il faudrait disposer à la fois d'études diachroniques et d'études synchroniques nettement plus étendues que celles que nous avons pour le moment.

---

68. Cf. Cornu (1953), p. 249s.

## 4.5 Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai cherché à déterminer les caractéristiques aspectuelles des temps surcomposés en français et en allemand, en prenant en compte des données issues d'autres langues plus ou moins apparentées.

Nous avons constaté que les temps surcomposés de l'allemand méridional et du français ne disposent pas de la même sémantique quant à l'emploi 1 : le *Perfekt surcomposé* de l'allemand est un parfait résultatif, tandis que le *passé surcomposé* du français est un parfait perfectif avec une modification terminative d'*Aktionsart*. Malgré leur similitude morphologique, les surcomposés de l'allemand et du français ne partagent donc pas la même sémantique.

En outre, j'ai souligné le fait que la connexion entre l'émergence des temps surcomposés dans une langue et la dérive prétéritale du temps composé, si elle existe, est bien moins directe que ce que l'on suppose souvent.

À partir de ces constats se dessine la nécessité de recherches supplémentaires, qui devraient, à mon sens, aller dans deux directions : premièrement, nous avons besoin de mieux connaître la diachronie des temps surcomposés, notamment de l'allemand (mais aussi de l'italien, de l'occitan, etc.), pour mieux saisir les éléments et influences déterminants dans l'émergence des temps surcomposés. Il s'agit alors de savoir pourquoi certaines langues développent des formes surcomposées, et pourquoi d'autres ne le font pas. Autant que je sache, il n'y a pas de tentative dans la littérature de dresser un inventaire des conditions nécessaires à l'émergence d'un temps surcomposé — conditions qui seraient indépendantes de la dérive prétéritale du temps *présent parfait* — et d'énumérer les conditions qui empêchent la formation d'un temps surcomposé. Un tel inventaire présuppose, bien entendu, une somme considérable de données pour des langues individuelles, dont nous ne disposons pas encore.

La deuxième direction de recherche concerne les utilisations de type superparfait. Cet emploi-type paraît essentiel pour la bonne compréhension de la diachronie des temps surcomposés. Or, il dispose en français régional et en occitan d'une multitude de nuances de sens dont nous ne connaissons pas de manière certaine la nature : appartiennent-elles à la sémantique de ces surcomposés, ou relèvent-elles de la pragmatique ? Pour pouvoir mieux caractériser la signification des superparfaits, et pour déterminer s'il s'agit d'une classe d'emploi homogène à travers les langues, il serait souhaitable d'avoir des études poussées pour des langues comme le danois ou l'occitan, dans lesquelles cette utilisation est vivante et productive.

## 5 Adverbes scalaires temporels

Ce dernier chapitre de la thèse concerne la description des *parfaits* à lecture d'antériorité immédiate en allemand et en roumain. À ma connaissance, ces lectures n'ont pas encore fait l'objet d'études essayant d'analyser de façon compositionnelle l'interaction entre le *parfait* et l'adverbe qui semble être responsable de l'effet d'antériorité immédiate. Une telle analyse sera proposée ici.

Pour comprendre le fonctionnement exact de ces lectures d'antériorité immédiate, nous allons analyser en détail les deux adverbes qui provoquent ce type de lecture en allemand et en roumain : *gerade* pour l'allemand (qui signifie littéralement « tout droit », « non courbé »), et *tocmai*<sup>1</sup> pour le roumain. Contrairement à l'anglais *just*, ces adverbes ne se limitent pas à provoquer dans le domaine temporel une lecture d'antériorité immédiate en combinaison avec un *parfait* ; ils causent également une lecture « progressive ». En revanche, ils partagent la possibilité de *just* d'avoir des utilisations non-temporelles. Ce chapitre constitue une tentative d'analyser toutes ces différentes utilisations en tant que variations d'une seule sémantique de base, qui est identique pour *gerade* et pour *tocmai*.

Ce chapitre est structuré comme suit : tout d'abord, je présenterai un aperçu des différents types d'adverbes qui entrent dans des lectures d'un parfait d'antériorité immédiate : ceux qui, comme *just*, n'ont qu'une seule interprétation temporelle, et ceux qui, comme *gerade*, ont en plus une lecture progressive. Puis, je comparerai *gerade* et *tocmai* avec la construction *teiru* du japonais. *Teiru* est également utilisé comme marqueur d'un progressif et comme marqueur d'un parfait. Nous allons cependant constater que le fonctionnement de *teiru* est très différent de celui de *gerade* ou de *tocmai*.

Dans une deuxième section, j'exposerai en détail les lectures temporelles de *gerade* et de *tocmai*. Je montrerai quelle est la distribution entre les lectures d'antériorité immédiate et les lectures progressives. Nous verrons que le comportement de *gerade* et de *tocmai* est pratiquement identique. Ensuite, nous allons étudier dans quelle mesure les lectures progressives correspondent à un comportement de « vrai » progressif du type de l'anglais *be -ing*, quant à leur comportement discursif, mais aussi quant à leurs restrictions de sélection.

Une troisième section sera dédiée aux utilisations non-temporelles de ces deux adverbes. De nouveau, nous observerons des similitudes entre *gerade* et *tocmai* qui ne peuvent pas être dues au seul hasard. J'introduirai la notion d'échelle, et je montrerai

---

1. Selon Pitar (2005, p. 191), *tocmai* est un emprunt de l'ancien slave *tūkūma* (« également, justement »), et n'est pas lié à l'adverbe roumain *mai* (« plus, encore »), qui vient du latin *magis* (cf. Arjoca-Ieremia, 2005, p. 259). Ainsi, une reconstruction du sens de *tocmai* à partir de *mai* et d'un hypothétique *toc* n'a pas de sens.

qu'elle est primordiale pour expliquer les utilisations non-temporelles de ces deux adverbes.

La dernière section mettra en œuvre une analyse formelle unifiée pour toutes les utilisations de *gerade*, temporelles et non-temporelles. Dans un premier temps, nous allons comparer *gerade* à *déjà* et *encore*, pour déterminer les présuppositions de *gerade*. Enfin, je montrerai comment généraliser la notion d'échelle aux utilisations temporelles de *gerade*, pour rendre compte à la fois de la lecture d'antériorité immédiate et de la lecture progressive.

## 5.1 Introduction

Les lectures des *parfaits* en tant qu'antériorité immédiate semblent être dues dans beaucoup de langues à une interaction entre une forme du *parfait* et un adverbe. On trouve en français et en espagnol, comme nous le verrons plus loin, des périphrases verbales spécialisées pour exprimer cette antériorité immédiate. Mais ces périphrases peuvent également être renforcées à l'aide d'adverbes du même type que ceux qui transforment un *parfait* en « parfait d'antériorité immédiate ».

En général, ces adverbes ne sont pas restreints aux seuls *parfaits* ni aux utilisations temporelles. Ils peuvent également modifier d'autres constituants. C'est ce que nous allons étudier en quelques détails pour *gerade* et pour *tocmai*. Il est donc probable que ces effets de sens causés par ces adverbes aient un noyau sémantique commun. Ce chapitre va essayer de déterminer quel peut être ce noyau pour *gerade* et *tocmai*. Avant cela, nous allons voir en quoi ces deux adverbes se distinguent d'autres constructions et mots qui ont un comportement similaire, mais non pas identique.

Les adverbes liés à la lecture d'antériorité immédiate peuvent être de deux types. D'une part, le groupe d'adverbes du type de l'anglais *just*, dont la seule fonction temporelle est de transformer une antériorité indéterminée en une antériorité immédiate. D'autre part, le groupe d'adverbes du type de l'allemand *gerade*, qui dispose — en plus de sa lecture d'antériorité immédiate — d'une deuxième lecture temporelle, à savoir celle d'un « progressif »<sup>2</sup>. À la fin de cette partie, je montrerai que le fonctionnement aspectuel d'adverbes comme *gerade* doit être distingué du comportement d'un marqueur japonais, à savoir *te-i*, qui peut également avoir des lectures progressives et des lectures en tant que parfait.

Commençons maintenant avec la première classe d'adverbes qui provoquent des lectures d'antériorité immédiate avec un *parfait*. En anglais, la lecture du parfait à antériorité immédiate est déclenchée par l'adverbe *just*, et cela sur tous les niveaux temporels (présent, passé et futur) :

---

2. Pour distinguer les effets de sens causés par *gerade* de ce que fait un « vrai » progressif – point de vue aspectuel, comme le *be -ing* de l'anglais ou l'*estar -ndo* de l'espagnol, je mettrai le progressif dans le cas de *gerade* entre guillemets, ou je parlerai de *lecture progressive*, pour ne pas m'engager au début quant au fonctionnement exact de *gerade* et de *tocmai*.

- (1) a. John has just come home.  
 b. John had just come home, when ...  
 c. John will just have come home, when ...

Le français ou l'espagnol n'ont pas de *parfait* d'antériorité immédiate. Cependant, des phénomènes très similaires aux faits associés en anglais à *just* se produisent en français et en espagnol avec les périphrases *venir de* et *acabar de* :

- (2) a. Elle vient de rentrer.  
 b. Elle vient tout juste de rentrer.  
 c. *Acaba de volver.*  
 achève de retourner.  
 « Il/elle vient de rentrer. »  
 d. *Acaba justo de volver.*  
 achève juste de retourner.  
 « Il/elle vient tout juste de rentrer. »

Les périphrases en (2a) et (2c) expriment déjà un passé récent, ou une certaine proximité de l'éventualité par rapport au point de perspective. Cette proximité peut devenir encore plus importante lorsque l'on y ajoute *tout juste* ou *justo*, comme en (2b) ou (2d). Ainsi, ces adverbes, en dehors de leur parenté (voire identité) étymologique ont également le même comportement dans les systèmes contemporains de l'anglais, du français et de l'espagnol.

Cette classe d'adverbes a une lecture clairement temporelle avec le parfait ou la périphrase d'un passé récent. Mais, si on la combine à une forme progressive, une signification restrictive se détache nettement :

- (3) a. John is just cleaning the table.  
 b. Jean est tout juste en train de nettoyer la table.

Ici, l'interprétation saillante est que John ne fait rien d'autre que de nettoyer la table, il n'y semble pas y avoir de contribution spécifiquement temporelle ajoutée par l'adverbe.

La situation est différente avec les adverbes de type *gerade* (en allemand) ou *tocmai* (en roumain). Ces deux adverbes disposent, comme les adverbes de type *just*, d'une lecture d'antériorité immédiate avec un *parfait* :

- (4) a. *Kunigunde hat gerade einen Brief geschrieben.* [allemand]  
 K. a. GERADE une lettre écrit.  
 « Kunigunde vient d'écrire une lettre. »  
 b. *Tocmai a sosit.* [roumain]  
 TOCMAI a arrivé.  
 « Il vient d'arriver. »

Mais les effets temporels de ces deux adverbes ne se limitent pas aux lectures d'antériorité immédiate : ils déclenchent une lecture « progressive », lorsqu'on les combine à un temps aspectuellement sous-spécifié comme le *présent* :

- (5) a. *Otto isst gerade Schokolade.*  
 O. mange GERADE chocolat.  
 (i) « Otto est en train de manger du chocolat. »  
 (ii) \*« Otto a l'habitude de manger du chocolat. »
- b. *Otto isst Schokolade.*  
 O. mange chocolat.  
 (i) « Otto est en train de manger du chocolat. »  
 (ii) « Otto a l'habitude de manger du chocolat. »

En allemand, une phrase comme (5a) avec *gerade* peut s'interpréter exclusivement comme action en cours, et non pas comme phrase générique ou habituelle. Cependant, cette phrase sans *gerade* peut avoir les deux lectures, générique et d'action en cours. Il en est de même pour le roumain : dans une phrase au *présent* sans l'ajout de *tocmai*, *manger\_du\_chocolat* peut être interprété aussi bien comme action en cours qu'en tant que proposition générique (cf. (6)). Si l'on ajoute à la phrase *tocmai*, la lecture générique disparaît (cf. (7)) :

- (6) *Mănîncă ciocolată.*  
 Mange chocolat.  
 « Il/elle mange du chocolat. »
- a. *Acum (ea / el) mănîncă ciocolată.*  
 Maintenant (elle | il) mange chocolat.
- b. *De obicei, ea mănîncă ciocolată.*  
 De habitude, elle mange chocolat.
- (7) *Ea tocmai mănîncă ciocolată.*  
 Elle TOCMAI mange chocolat.
- a. « Elle est en train de manger du chocolat. »  
 b. \*« Elle mange (en général) du chocolat. »

La disponibilité de lectures à la fois progressives et « parfaits » de ces deux adverbes rappellent l'effet d'un marqueur temporo-aspectuel du japonais, à savoir *te-i(-ru)*<sup>3</sup>. *Te-i* peut également produire simultanément des lectures « progressives » et des lectures en tant que « parfait » :

- (8) *Ken-ga ie-o tate-te-i-ru.*<sup>4</sup>  
 Ken-NOM maison-ACC construire-TE-I-NPST.
- a. « Ken est en train de construire une maison. »  
 b. « Ken a construit une maison. »

3. La segmentation de cet opérateur dépend en partie de l'analyse que l'on propose d'en donner. Shirai (2000) parle d'un marqueur imperfectif *-teiru*, tandis que Nishiyama (2004) parle tout court de *te-i*. La composante *-ru* est un marqueur qui indique le non-passé, et *te-i* est pleinement compatible également avec le marqueur du passé, *-ta* (cf. Shirai, 2000, p. 329). Je préférerais donc parler comme Nishiyama de *te-i* plutôt que de *-teiru*.

4. Exemple et gloses d'après Nishiyama (2004), p. 12.

(8) illustre également les différences de *te-i* avec un adverbe de type *gerade* ou *tocmai* : premièrement, *te-i* ne s'applique pas à un temps grammatical *parfait*, il est une sorte de parfait. Puis, dans la lecture « parfait » de *te-i*, il n'y a aucune notion de proximité par rapport à un moment de référence, comme cela est le cas pour *gerade*, *tocmai* ou pour *just*. Tout au contraire, *te-i* forme un *parfait* qui n'est pas lié à une contrainte XN comme le *present perfect* de l'anglais. Sous la lecture « parfait », *te-i* peut être combiné sans problème à des expressions temporelles localisantes qui n'ont aucun sous-intervalle en commun avec le moment de l'énonciation (cf. (9a)). Il n'existe pas non plus d'état résultant qui tient obligatoirement au moment de l'énonciation (cf. (9b)) :

- (9) a. 1972-*nen-ni* | *kyonen*                    *kanojo-wa kekko-shi*    *te-i ru*.<sup>5</sup>  
 1972-an-dans | l'année dernière elle-TOP mariage-faire TE-I NPST.  
 « Elle s'est mariée en 1972 | l'année dernière. »
- b. *Naomi-wa zyuunen-mae-ni*    *kekconsi-te i-ru*    *ga*  
 Naomi-TOP 10-ans-avant-TEMP marier-TE I-NPST mais  
*ima-wa*                    *dokusin-da*.  
 maintenant-TOP single-COP.<sup>6</sup>  
 « Naomi s'est mariée il y a dix ans, mais maintenant elle est célibataire. »

Une dernière caractéristique qui distingue très nettement *te-i* de *gerade* et de *tocmai* est la sensibilité de *te-i* quant aux *Aktionsarten*. Il n'est pas possible avec *te-i* d'obtenir une lecture progressive pour les achèvements :

- (10) *Neko-ga shin de-i ru*.  
 chat-NOM mourir TE-I NPST.
- a. « Un chat est mort. »  
 b. \*« Un chat est en train de mourir. »

Pour des adverbes comme *gerade* ou *tocmai*, un achèvement ne constitue pas un obstacle à une interprétation de type « progressif » :

- (11) *Die Katze stirbt gerade*.  
 Le chat meurt GERADE.  
 « Le chat est en train de mourir. »

Pour toutes ces raisons, il est peu probable que *gerade* et *te-i* appartiennent à la même classe d'adverbes.

Maintenant, regardons plus en détail le comportement temporel de *gerade*, puis de *tocmai*.

5. Exemple d'après Nishiyama (2004), p. 10.

6. Exemple d'après Shirai (2000), p. 343.



## 5.2 Les utilisations temporelles de *gerade* et de *tocmai*

Dans cette section, nous allons étudier de façon détaillée les utilisations temporelles de *gerade* et de *tocmai*. Je montrerai d'abord que le comportement temporel de *gerade* découle du schéma suivant : si *gerade* s'applique à un aspect non-marqué, il produit une lecture progressive. S'il s'applique en revanche à un temps relatif PARFAIT, il génère une lecture d'antériorité immédiate. Au cas où un temps grammatical permet les deux possibilités (ce qui est notamment le cas avec le *Perfekt*), la phrase sera désambiguïsée selon des paramètres contextuels.

Puis, nous allons constater que le comportement temporel de *tocmai* en roumain est pratiquement identique.

Enfin, nous nous demanderons dans quelle mesure la lecture « progressive » met en lumière un progressif comme l'est un progressif point de vue aspectuel, comme l'anglais *be -ing*. Deux questions seront examinées : *gerade* et *tocmai* produisent-ils les mêmes effets discursifs qu'un progressif ; et comment se combinent-ils avec les états ?

### 5.2.1 Les lectures temporelles de « *gerade* »

Dans cette section, je vais montrer la distribution des deux lectures provoquées par *gerade*, à savoir les lectures d'antériorité immédiate et progressive. S'il existe une première généralisation qui fait dépendre la lecture d'antériorité immédiate de la combinaison de *gerade* avec un temps *parfait*, et la lecture progressive des temps non-*parfaits*, je montrerai que cela n'est pas tout à fait exact : les *parfaits* peuvent déclencher des lectures progressives en combinaison avec *gerade*, comme nous le verrons à la fin de cette section.

Nous allons commencer notre étude des utilisations temporelles de *gerade* par les lectures d'antériorité immédiate. Avec un *Perfekt*, une éventualité peut en principe s'être déroulée à n'importe quel moment dans le passé (cf. (12a)). Si on y ajoute *gerade*, il faut que l'éventualité soit située à une distance relativement peu élevée par rapport au moment de l'énonciation (cf. (12b)) :

- (12) a. *Kunigunde hat einen Brief geschrieben.*  
 K. a une lettre écrite.  
 « Kunigunde a écrit une lettre. »
- b. *Kunigunde hat gerade einen Brief geschrieben.*  
 K. a GERADE une lettre écrite.  
 « Kunigunde vient d'écrire une lettre. »

La même chose est vraie lorsqu'on combine *gerade* à un *plus-que-parfait* ou à un *futur antérieur* :

- (13) a. *Als Kunigunde gerade alle Beweise beseitigt hatte,*  
 quand K. GERADE toutes preuves enlevé avoir<sub>Prät</sub>,

*stürmte die Polizei ihre Wohnung.*

assaillir<sub>Prät</sub> la police son appartement.

« Quand Kunigunde eut détruit toutes les preuves, la police prit son appartement d'assaut. »

- b. *Wenn wir (morgen) abfliegen, wird Kunigunde gerade*  
 quand nous (demain) partons, devient K. GERADE  
*gefrühstückt haben.*  
 petit-déjeuné avoir.  
 « Demain, quand nous partirons en avion, Kunigunde aura tout juste pris son petit déjeuner. »

Dans le cas d'un *futur antérieur* où l'on manque d'un point de perspective accessible dans le contexte, on obtient un parfait d'antériorité immédiate à modalité épistémique :

- (14) *Kunigunde wird gerade Schokolade gegessen haben.*  
 K. devient GERADE chocolat mangé avoir.  
 « Kunigunde vient probablement de manger du chocolat. »

Cette lecture épistémique n'est pas introduite par *gerade* ; elle serait également possible sans cet adverbe. Les effets de sens causés par *gerade* dans son utilisation temporelle peuvent être décrits comme suit : en aucun cas, *gerade* n'apporte de lecture additionnelle. Cet adverbe élimine une lecture. Rien n'empêche en (12a), par exemple, que l'éventualité se situe immédiatement avant le moment de l'énonciation, comme le requiert la version de la phrase avec *gerade*. Une phrase contenant *gerade* dans la lecture d'antériorité immédiate entraîne la phrase correspondante sans *gerade*.

Regardons maintenant les lectures progressives de *gerade*. Dans une phrase avec une subordonnée temporelle introduite par *quand*, et si les deux verbes apparaissent à un temps grammatical aspectuellement non marqué, on peut avoir soit une lecture séquentielle, soit une lecture incidentelle des éventualités. Avec *gerade*, seule la lecture incidentelle subsiste :

- (15) a. *Als das Feuer ausbrach, setzte Otto seinen Helm auf.*  
 Quand le feu éclater<sub>Prät</sub> mettre<sub>Prät</sub> O. son casque Part.  
 (i) « Quand le feu s'est déclaré, Otto était en train de mettre son casque. »  
 (ii) « Quand le feu s'est déclaré, Otto a mis son casque. »
- b. *Als das Feuer ausbrach, setzte Otto gerade seinen Helm*  
 Quand le feu éclater<sub>Prät</sub> mettre<sub>Prät</sub> O. GERADE son casque  
*auf.*  
 Part.  
 (i) « Quand le feu s'est déclaré, Otto était en train de mettre son casque. »  
 (ii) \*« Quand le feu s'est déclaré, Otto a mis son casque. »

Hors contexte, en (15a), la lecture séquentielle (et donc perfective) est fortement préférée : Otto met son casque après et parce que le feu s'est déclaré (mettons parce qu'il est pompier) ; la lecture incidentelle (imperfective), quoique marginale, existe cependant. Avec *gerade*, la lecture perfective n'est plus disponible ; en (15a), il ne peut y avoir qu'une lecture imperfective pour l'éventualité dans la principale.

Le fait d'éliminer la lecture perfective n'est pas non plus un phénomène restreint aux seuls temps du passé, mais apparaît également au *présent* (cf. (16)) et au *futur* (cf. (17)) :

- (16) a. *Jedesmal wenn ein Feuer ausbricht, setzt Otto seinen Helm auf.*  
chaque fois quand un feu éclate met O. son casque Part.  
« À chaque fois qu'un feu éclate, Otto met son casque. »
- b. *Jedesmal wenn ein Feuer ausbricht, setzt Otto gerade seinen Helm auf.*  
chaque fois quand un feu éclate met O. GERADE son casque Part.  
« À chaque fois qu'un feu éclate, Otto est en train de mettre son casque. »

Comme en (15a), la lecture perfective en (16a) est fortement préférée, mais la lecture imperfective existe également. Pour (16b), seule la lecture imperfective subsiste. En (17a) et (17b), c'est encore le même schéma :

- (17) a. *Jedesmal wenn ein Feuer ausbricht, wird Otto seinen Helm aufsetzen.*  
chaque fois quand un feu éclate devient O. son casque mettre.  
« À chaque fois qu'éclatera un feu, Otto mettra son casque. »
- b. *Jedesmal wenn ein Feuer ausbricht, wird Otto gerade seinen Helm aufsetzen.*  
chaque fois quand un feu éclate devient O. GERADE son casque mettre.  
« À chaque fois qu'éclatera un feu, Otto sera en train de mettre son casque. »

D'après ce que nous avons observé jusqu'à maintenant, il pourrait s'agir d'une opposition de lectures entre les temps *parfaits* et les temps *non-parfaits*. Cependant, il y a en allemand des temps grammaticaux qui sont à la fois des *parfaits* et des temps aspectuellement non marqués, et qui peuvent produire à la fois des lectures d'antériorité immédiate et des lectures progressives.

Commençons par le *Perfekt*, qui est un des temps grammaticaux à répondre à cette caractérisation. Nous avons déjà vu en (4a) qu'on peut obtenir une lecture d'antériorité immédiate avec ce temps. Mais on peut également avoir des phrases similaires à (15) au *Perfekt*, dans lesquelles on obtient une lecture progressive :

- (18) *Als das Feuer ausgebrochen ist, hat Otto gerade seinen Helm aufgesetzt.*  
 quand le feu éclaté est, a O. GERADE son casque mis.

« Quand le feu s'est déclaré, Otto était en train de mettre son casque. »

La disponibilité des lectures progressives avec un *Perfekt* n'est pas (ou au moins, pas fortement) corrélée à la perte des formes du prétérit dans les variétés méridionales de l'allemand. Comme l'a remarqué Christine Dimroth (c.p.), des phrases comme (18) sont possibles bien à l'extérieur de la zone de laquelle le *Präteritum* a disparu (en l'occurrence à Berlin). Et au moins dans le domaine méridional, il n'y a pas de restriction quant aux *Aktionsarten* ou à des verbes particuliers, similaires à ce que nous avons observé pour le *Präteritum*<sup>7</sup>.

Dans le domaine du *Konjunktiv*, on obtient le même phénomène. Les formes du *Konjunktiv I* et *II* disposent d'une variante avec auxiliaire. Elles sont utilisées pour indiquer des degrés de prise en charge par le locuteur de l'énoncé de la proposition enchâssée et attribuée à un autre locuteur. Dans le cas d'un indicatif dans la proposition enchâssée, l'énonciateur prend à son compte le contenu de la phrase rapportée. S'il y a un *Konjunktiv I*, l'énonciateur ne prend pas en charge ce même contenu. Et en cas d'utilisation d'un *Konjunktiv II*, l'énonciateur laisse entendre qu'il n'est pas d'accord avec le contenu de la phrase enchâssée :

- (19) a. *Otto sagt dass die Erde rund ist.*  
 O. dit que la terre rond est.  
 « Otto dit que la terre est ronde (et j'y crois). »  
 b. *Otto sagt dass die Erde rund sei.*  
 O. dit que la terre rond être<sub>KI</sub>.  
 « Otto dit que la terre est ronde (et peut-être qu'elle l'est). »  
 c. *Otto behauptet dass die Erde rund wäre.*  
 O. affirme que la terre rond être<sub>KII</sub>.  
 « Otto affirme que la terre serait ronde (mais c'est absurde). »

Les formes parfaites du *Konjunktiv* indiquent que l'éventualité enchâssée est antérieure au moment de l'énonciation rapportée :

- (20) a. *Otto sagt dass Gott die Welt erschaffen hat.*  
 O. dit que Dieu le monde créé a.  
 « Otto dit que Dieu a créé le monde. (et j'y crois) »  
 b. *Otto sagt dass Gott die Welt erschaffen habe.*  
 O. dit que Dieu le monde créé avoir<sub>KI</sub>.  
 « Otto dit que Dieu a créé le monde (et peut-être qu'il l'a créé). »  
 c. *Otto behauptet dass Gott die Welt erschaffen hätte.*  
 O. affirme que Dieu le monde créé avoir<sub>KII</sub>.  
 « Otto affirme que Dieu aurait créé le monde (mais c'est absurde). »

7. J'ai examiné le comportement du *Perfekt* et la possibilité d'avoir des lectures imperfectives de façon détaillée dans Schaden (2003).

La présence d'un indicatif, *Konjunktiv I* ou *Konjunktiv II*, n'est donc pas due à un effet de concordance des temps, même si la forme du *Konjunktiv II* dérive morphologiquement du prétérit. Maintenant, si on rapporte une phrase complexe contenant une subordonnée introduite par *quand*, on obtient une lecture progressive avec les formes parfaites du *Konjunktiv* :

- (21) a. *Otto sagte mir, als er Herrn Meier angerufen habe, habe dieser seinen Artikel gerade gelesen.*<sup>8</sup>  
 O. dire<sub>Prät</sub> à moi, quand il M. M. appelé avoir<sub>KI</sub>, avoir<sub>KI</sub>  
*dieser seinen Artikel gerade gelesen.*  
 celui son article GERADE lu.  
 « Otto m'a dit que, lorsqu'il avait appelé M. Meier, celui-ci était en train de lire son article. »
- b. *Messer-Ede behauptete, dass er zu der Zeit, als das Opfer erstochen wurde, gerade mit drei Jugendfreunden in einem Restaurant gegessen hätte.*  
 M. affirmer<sub>Prät</sub>, que il à le temps, quand la victime  
*erstochen wurde, gerade mit drei Jugendfreunden in einem*  
 poignardé devenir<sub>Prät</sub>, GERADE avec trois amis d'enfance dans un  
*Restaurant gegessen hätte.*  
 restaurant mangé avoir<sub>KII</sub>.  
 « Messer Ede a affirmé qu'il aurait été en train de manger dans un restaurant avec trois amis d'enfance au moment du meurtre. »

Ces temps parfaits du *Konjunktiv* se comportent comme des temps aspectuellement non marqués :

- (22) a. *Otto sagte, dass er gesungen habe, als Kunigunde heimgekommen sei.*  
 O. dire<sub>Prät</sub>, que il chanté avoir<sub>KI</sub>, quand K.  
*heimgekommen sei.*  
 rentré être<sub>KI</sub>  
 « Otto a dit qu'il avait chanté quand Kunigunde était rentrée. »
- b. *Otto behauptete, dass er gesungen hätte, als Kunigunde plötzlich heimgekommen wäre.*<sup>9</sup>  
 O. affirmer<sub>Prät</sub>, que il chanté avoir<sub>KII</sub>, quand K.  
*plötzlich heimgekommen wäre.*  
 soudain rentré être<sub>KII</sub>.  
 « Otto a prétendu qu'il avait chanté, quand, soudainement, Kunigunde était rentrée. »

(22a) et (22b) peuvent se lire en tant que séquence ou en tant qu'incidence, et les *Konjunktivs* de l'allemand correspondent donc à la définition d'un aspect non-marqué selon Smith (1991).

8. Exemple adapté d'après Thieroff (1994), p. 125.

9. Les adverbes comme *plötzlich* (« soudain », « tout d'un coup ») sont souvent pris comme introduisant forcément une lecture séquentielle. Or, ici, ce n'est pas le cas. La fonction de *plötzlich* semble être plutôt de justifier la présence d'un deuxième *Konjunktiv II* dans le discours rapporté. Sans cet adverbe, je trouve la présence du *Konjunktiv* inappropriée, et considère que l'événement *entrer(k)* s'est effectivement passé.

Si on voulait avoir une lecture d'antériorité immédiate dans des contextes tels que (21), il faudrait prendre une forme surcomposée du *Konjunktiv* :

- (23) *Otto sagte mir, als er Herrn Meier angerufen habe, habe dieser O. dire<sub>Prät</sub> à moi, quand il M. M. appelé avoir<sub>KI</sub>, avoir<sub>KI</sub> celui seinen Artikel gerade gelesen gehabt.*  
 son article GERADE lu eu.  
 « Otto m'a dit que, lorsqu'il avait appelé M. Meier, celui-ci venait tout juste de lire son article. »

En même temps, un *Konjunktiv parfait* peut très facilement avoir une lecture d'antériorité immédiate, à condition qu'il ne soit pas en liaison avec une phrase comprenant *quand*.

- (24) *Otto sagte mir, er habe gerade gegessen, und wolle deshalb O. dire<sub>Prät</sub> à moi, il avoir<sub>KI</sub> GERADE mangé, et vouloir<sub>KI</sub> pour cela nicht mehr mit ins Restaurant gehen.*  
 NEG plus avec dans le restaurant aller.  
 « Otto m'a dit qu'il venait de manger, et qu'il ne voulait alors plus m'accompagner au restaurant. »

Ces phénomènes observés avec le *Perfekt* et les formes *parfait* du *Konjunktiv* montrent que la distribution entre les lectures progressives et d'antériorité immédiate de *gerade* ne suit pas la dichotomie *parfaits* vs. *non-parfaits*. Elle reste cependant entièrement prédictible : si *gerade* s'applique à un trait PARFAIT, on obtient des lectures d'antériorité immédiate ; s'il s'applique à un aspect non-marqué, on obtient des lectures progressives. Dans les cas avec un parfait à aspect non marqué, c'est le contexte qui désambiguïsera.

Faut-il donc supposer deux types de *gerade* pour l'allemand ? Un *gerade<sub>P</sub>* progressif et un *gerade<sub>AI</sub>* d'antériorité immédiate, qui seraient homonymes ? Je pense que ce serait un mauvais choix, compte tenu du comportement du roumain *tocmai*, qui est identique en pratiquement tout à *gerade*, et que nous allons regarder plus en détail dans la prochaine section.

En première ébauche de formalisation, je pense qu'une interaction entre *gerade* avec les traits temporo-aspectuels sur deux niveaux différents semble adéquate compte tenu des faits que l'on a observés jusqu'à maintenant. J'ai développé l'hypothèse que le PARFAIT relevait du niveau du temps relatif ; donc le *gerade* dans sa lecture d'antériorité immédiate devrait interagir — d'une façon qu'il faudra encore préciser — avec ce trait PARFAIT au niveau du temps relatif. Le *gerade* « progressif » doit cependant interagir avec l'aspect, et y éliminer la possibilité d'un aspect perfectif. Ainsi, je suppose que l'effet temporel de *gerade* est conditionné par la nature de l'argument sous sa portée :

- (25) a. [Temps [GERADE Parfait [Aspect [Aktionsart]]]] = antériorité immédiate  
 b. [Temps [Parfait [GERADE Aspect [Aktionsart]]]] = « progressif »

Voyons maintenant si ce type d'analyse peut être transposé au roumain.

### 5.2.2 Les lectures temporelles de *tocmai* en roumain

Avant d'examiner l'interaction entre *tocmai* et les temps du roumain, je voudrais d'abord décrire brièvement le système temporel du roumain. Ce système ressemble beaucoup à celui du français, avec deux exceptions notables : ce qui à l'origine était le temps perfectif du passé, le *perfect simplu* ( $\approx$  *passé simple*), est réduit à une forme dialectale, et est remplacé en roumain standard entièrement par le *perfect compus*, la forme composée analogue au *passé composé* français. Ces deux formes semblent être librement échangeables quant à leurs conditions de vérité (cf. Mateica-Igelmann, 1989). Et, comme déjà mentionné dans l'introduction, le roumain a conservé une forme synthétique pour l'expression du *plus-que-parfait*, tout comme le portugais.

Si on regarde les exemples en (26), *tocmai* semble produire exactement les mêmes effets de sens que *gerade* en allemand<sup>10</sup> :

- (26) a. *Tocmai a sosit.* Perfect compus  
TOCMAI a arrivé.  
« Il vient d'arriver. »
- b. *Tocmai sosi.* Perfect simplu  
TOCMAI arriva.  
« Il vient d'arriver. »
- c. *Tocmai sosește.* Present  
TOCMAI arrive.  
« Il est en train d'arriver. »
- d. *Tocmai sosise.* Mai mult ca perfect  
TOCMAI arriver<sub>PQP</sub>.  
« Il venait d'arriver. »
- e. *Tocmai sosea.* Imperfect  
TOCMAI arrivait.  
« Il était en train d'arriver. »

Avec un *perfect simplu* ou *compus*, on obtient une lecture d'antériorité immédiate par rapport au moment de l'énonciation ; avec le *present*, on obtient une lecture progressive pour le moment de l'énonciation. Avec le *mai mult ca perfect*, la lecture est une antériorité immédiate par rapport à un point de perspective dans le passé. Avec l'*imperfect*, on obtient une lecture progressive par rapport à un moment de référence dans le passé. Cela concorde avec les observations de l'allemand.

L'effet d'antériorité immédiate s'observe, comme en allemand, pour tous les temps *parfaits*, et pas seulement pour le *perfect compus* :

- (27) a. *Cînd am ajuns acasă, tocmai cîntase.*  
Quand ai arrivé à-maison, TOCMAI chanter<sub>PQP</sub>.  
« Quand je suis arrivé à la maison, il venait de chanter. » = il a arrêté exactement au moment où je suis entré, je l'ai manqué de justesse.

10. Exemples en (26) adaptés d'après Mateica-Igelmann (1989, p. 105), traduction par mes soins. Je tiens à remercier Ion Giurgea, Alexandru Mardale et Elena Soare pour m'avoir fourni les données du roumain.

- b. *Cînd am ajuns acasă, deja cîntase.*  
 Quand ai arrivé à-maison, déjà chanter<sub>POP</sub>.  
 « Quand je suis arrivé à la maison, il avait déjà chanté. »

En (27a), l'éventualité de **chanter** doit précéder immédiatement l'éventualité de **arriver**. En (27b), en revanche, il n'y a aucune nécessité de proximité temporelle entre ces deux éventualités (mais elle n'est pas non plus exclue).

Avec le *viitor anterior*, la présence de TOCMAI déclenche encore une fois une lecture d'antériorité immédiate par rapport à un moment de référence dans l'avenir :

- (28) a. *Cînd voi ajunge acasă, fiul meu tocmai își va fi facut*  
 Quand vais arriver à-maison, fils-le mien TOCMAI se va être fait  
*temele.*  
 devoirs-les.  
 « Quand je rentrerai, mon fils aura tout juste fait ses devoirs. »
- b. *Cînd voi fi ajuns acasă, fiul meu tocmai își va fi facut*  
 Quand vais être arrivé à-maison, fils-le mien TOCMAI se va être fait  
*temele.*  
 devoirs-les.  
 « Quand je serai rentré, mon fils aura tout juste fait ses devoirs. »

Ici encore, l'éventualité de la principale doit précéder immédiatement l'éventualité de la subordonnée.

Nous constatons que les effets de *gerade* et de *tocmai* sont identiques quant aux lectures d'antériorité immédiate. Au niveau de la lecture « progressive », la similarité est moindre. Mais cela n'est très probablement pas dû à un fonctionnement différent de *tocmai* et de *gerade*, mais plutôt à une différence entre le système temporo-aspectuel du roumain et celui de l'allemand, surtout par rapport aux temps du passé :

- (29) a. *Cînd am ajuns acasă, tocmai cînta.*  
 Quand ai arrivé à-maison, TOCMAI chantait.  
 « Quand je suis arrivé à la maison, il/elle était en train de chanter. »
- b. *Cînd am ajuns acasă, cînta.*  
 Quand ai arrivé à-maison, chantait.  
 « Quand je suis arrivé à la maison, il/elle chantait.

*Tocmai* s'applique en (29a) à un *imperfect*, qui ne peut pas avoir de lecture perfective dans ce contexte, même sans l'adverbe. D'après mes informateurs, la présence de *tocmai* accentue le fait que l'action de la principale est en cours.

Si on voulait obtenir une lecture séquentielle, il faudrait avoir recours au *perfect compus*. Dans ce genre de phrase, la présence de *tocmai* n'est pas appropriée :

- (30) a. *Ieri, cînd am ajuns acasă, fiul meu a cîntat.*  
 Hier, quand ai arrivé à-maison, fils-le mien a chanté.  
 « Hier, quand je suis rentré à la maison, mon fils a chanté. »



- b. ??*Ieri, cînd am ajuns acasă, fiul meu tocmai a cîntat.*  
 Hier, quand ai arrivé à-maison, fils-le mien TOCMAI a chanté.

(30a) a comme interprétation que le fils du locuteur a attendu l'arrivée du locuteur pour commencer à chanter, ce qui correspond à l'interprétation de son correspondant français avec deux *passés composés*.

Comme pour l'allemand, la lecture progressive de *tocmai* n'est pas limitée au passé : elle existe également pour le présent et pour le futur :

- (31) a. *De fiecare dată cînd merg la el, el plecă.*  
 De chaque fois quand vais à il, il part.  
 « À chaque fois que je vais chez lui, il part. »  
 b. *De fiecare dată cînd merg la el, el tocmai plecă.*  
 De chaque fois quand vais à il, il TOCMAI part.  
 « À chaque fois que je vais chez lui, il est en train de partir. »

(31a) a une lecture saillante selon laquelle le départ de la personne en question se passe après et à cause de l'arrivée de l'énonciateur de la phrase. Il s'agit donc de la lecture perfective sur l'éventualité de la principale, même si la lecture imperfective reste (marginale) possible. (31b) n'admet qu'une lecture imperfective de *partir*, et laisse planer le doute quant au fait que cette action est effectivement arrivée ou non à son terme.

Il en est de même avec le futur :

- (32) a. *Cînd voi ajunge acasă, fiul meu (îmi) va cînta un cîntec.*  
 Quand vais arriver à-maison, fils-le mien (me) va chanter une chanson.  
 « Quand je rentrerai à la maison, mon fils (me) chantera une chanson. »  
 b. *Cînd voi ajunge acasă, fiul meu tocmai va cînta un cîntec.*  
 Quand vais arriver à-maison, fils-le mien TOCMAI va chanter une chanson.  
 « Quand je rentrerai à la maison, mon fils sera en train de chanter une chanson. »

(32a) peut être lu de façon perfective ou imperfective ; avec *îmi*, la lecture perfective semble être la seule possible, très probablement à cause du fait qu'on juge difficile, voire impossible, le fait de chanter une chanson à quelqu'un si cette personne est absente. La présence de TOCMAI élimine la possibilité d'une lecture perfective, et ne laisse subsister que la lecture imperfective.

*Gerade* et *tocmai* ont donc — d'après ce qu'on a vu jusqu'à maintenant — un comportement identique quant à leurs effets temporels et aspectuels. Cela rend à mes yeux peu attrayant un traitement de ces deux adverbes en termes d'ambiguïté. Il faudra déjà expliquer pourquoi deux adverbes dans deux langues différentes disposent du même comportement.

Avant d'étendre l'investigation aux utilisations non-temporelles de *gerade* et de *tocmai*, je voudrais clarifier en quel sens on peut parler des lectures « progressives » de ces adverbess et en quoi se ressemblent *gerade*, *tocmai* et le progressif prototypique qu'est l'anglais *be -ing*.

### 5.2.3 Les effets discursifs des lectures progressives

Dans Dahl (1985), *gerade* a été identifié en tant qu'expression allemande du progressif. Or, la méthode utilisée, un « questionnaire de traduction<sup>11</sup> », est peu apte à identifier le fonctionnement exact d'une construction donnée (ce n'est d'ailleurs pas du tout le but de cette méthode).

Je suppose que le progressif est un aspect – point de vue, similaire à l'imperfectif, mais plus « puissant » dans le sens où il permet de focaliser une phase préparatoire beaucoup plus facilement qu'un aspect imperfectif « normal ». Quant à la différence strictement temporelle, je propose de modéliser le point de vue progressif en tant qu'inclusion stricte au lieu de l'inclusion large que j'ai supposée pour l'aspect imperfectif :

- (33) a.  $\llbracket \text{imperfectif} \rrbracket = \text{T-Ast} \subseteq \tau(e)$   
 b.  $\llbracket \text{progressif} \rrbracket = \text{T-Ast} \subset \tau(e)$

Comme déjà indiqué dans le chapitre 3, le progressif a besoin d'une analyse modale ou intensionnelle (cf. à titre d'exemple Dowty, 1979; Landman, 1992; Portner, 1998), en termes d'une sémantique de mondes possibles.

Mais peut-on ou doit-on donc décrire *gerade* en tant qu'opérateur « progressif » point de vue ? Je ne le pense pas. La lecture d'un parfait d'antériorité immédiate n'est certainement pas un point de vue aspectuel de son propre chef. Si *gerade* (ou *tocmai*) exprimaient alors un point de vue progressif, cela entraînerait une distinction très nette entre l'utilisation progressive et toutes les autres utilisations (temporelles ou non-temporelles). Ainsi, on ne voit pas comment on pourrait arriver à une sémantique unifiée pour toutes les utilisations de *gerade* et de *tocmai*.

Ensuite, d'un point de vue méthodologique, ce procédé paraît douteux, compte tenu du fait que *gerade* et *tocmai* seraient les seuls « progressifs » dont une forme homophone pourrait être utilisée avec d'autres constituants qu'avec un verbe. Un progressif, comme *be -ing* en anglais ou *estar -ndo* en espagnol, est restreint aux utilisations verbales, tandis que *gerade* ou *tocmai* ne le sont pas :

- (34) a. \*Be John-ing ...  
 b. \*Estar Juan-ndo ...  
 c. Gerade Hans ...  
 d. Tocmai Ion ...

Une autre piste paraît plus prometteuse. Il s'agit de comparer les effets d'un point de vue progressif avec les effets de sens que produisent *gerade* et *tocmai*. Dans la littéra-

11. Cf. le chapitre introductif (section 1.1.2, page 7), où cette méthode est présentée en détail.

ture sur les progressifs, on attribue à ces constructions plusieurs caractéristiques qui sont en principe aussi pensables les unes sans les autres. Premièrement, le progressif est sujet à des phénomènes anaphoriques. Plus exactement, il se comporte comme une anaphore dans le sens où il ne permet pas d'introduire un « point de référence » auquel on peut attacher l'éventualité. Un progressif a besoin d'un point de référence déjà constitué pour s'y rattacher (cf. Partee, 1984; Kamp & Reyle, 1993). C'est pour cela qu'un progressif *out of the blue* est mauvais :

(35) #John was walking.

Deuxièmement, un progressif exclut certaines relations rhétoriques comme la NARRATION, et les effets pragmatiques comme la relation de cause à effet qui s'y attachent (Asher & Lascarides, 2003). En revanche, un progressif favorise d'autres relations rhétoriques, comme l'ARRIÈRE-PLAN, et contribue ainsi à la mise en relief de l'information à l'intérieur d'un discours (cf. Weinrich, 1986, 1993).

Troisièmement, un progressif peut être vu comme un opérateur stativisant sur les *Aktionsarten* (cf. de Swart, 1998).

Je vais maintenant étudier si ces trois éléments de sens caractéristiques pour un progressif se trouvent également dans les phrases avec *gerade*.

*Gerade* transforme-t-il une éventualité en état ? Pour répondre à cette question, je vais recourir à un test lié à un phénomène bien connu de l'allemand, à savoir que le *Präsens* allemand peut avoir des interprétations *pro futuro*, mais que les états n'admettent pas une telle interprétation (à moins d'y ajouter un adverbe localisant dénotant un intervalle futur) :

- (36) a. *Ich schreibe dir einen Brief.*  
 Je écris toi une lettre.  
 (i) « Je suis en train de t'écrire une lettre. »  
 (ii) « Je vais t'écrire une lettre. »
- b. *Ich bin krank.*  
 Je suis malade.  
 (i) « Je suis malade (maintenant). »  
 (ii) \*« Je vais être malade. »
- c. *In zwei Tagen bin ich krank.*  
 Dans deux jours suis je malade.  
 « Je serai malade dans deux jours. »

Si on ajoute *gerade* à (36a), qu'on pouvait interpréter sans problème comme présent *pro futuro*, cette dernière interprétation disparaît, à moins qu'on ajoute une expression temporelle localisante.

- (37) a. *Ich schreibe dir gerade einen Brief.*  
 Je écris toi GERADE une lettre.  
 (i) « Je suis en train de t'écrire une lettre. »  
 (ii) \*« Je vais t'écrire une lettre. »

- b. *In zwei Tagen schreibe ich dir gerade einen Brief.*  
 Dans deux jours écris je toi GERADE une lettre.  
 « Dans deux jours, je serai (comme par hasard) en train de t'écrire une lettre. »

L'exemple (37b) va probablement être jugé étrange, voire agrammatical par les locuteurs natifs de l'allemand au prime abord. Cependant, ce n'est pas la phrase qui est agrammaticale : il est plutôt difficile de trouver un contexte adéquat à cette phrase. *Gerade* véhicule en (37b) un élément très fort, *comme par hasard*, qui est difficile à accommoder. En effet, comment prédire que dans deux jours, une éventualité se passe *comme par hasard*. Cependant, si (37b) est énoncé comme excuse, *a priori* malpolie et malhonnête, cet exemple est parfaitement acceptable. Imaginez une situation dans laquelle vous me donnez rendez-vous dans deux jours, et que je refuse sous prétexte que je serai occupé ce jour-là, précisément parce que je vous écrirai une lettre. Nous allons observer à plusieurs reprises cet effet d'« inattendu » véhiculé par *gerade* dans certains contextes, mais qui, très souvent, est à peine perceptible.

Si le comportement de *gerade* en (37) correspond assez exactement à ce qu'on attendrait d'un modifieur aspectuel, il n'est pas évident de savoir si ce comportement est causé par d'éventuelles propriétés stativisantes ou s'il est dû à la nature anaphorique de *gerade*, qui a besoin d'un point de référence pour s'y attacher, et dont le point de référence par défaut serait identique au moment de l'énonciation.

Le deuxième point qui unit *gerade* avec un progressif « classique » comme l'anglais *be -ing* est l'impossibilité de construire un lien causal entre deux éventualités, lorsque *gerade* s'applique à l'une d'entre elles, et cela même dans des cas où le contexte devrait se prêter à une telle relation causale :

- (38) a. *Völler trat den Freistoß. Der Ball flog in weitem*  
 V. frapper<sub>Prät</sub> le coup franc. Le ballon voler<sub>Prät</sub> en large  
*Bogen davon.*  
 arc vers ailleurs.  
 « Völler exécuta le coup franc. Le ballon s'envola décrivant un grand arc. »
- b. *Völler trat den Freistoß. Der Ball flog gerade in*  
 V. frapper<sub>Prät</sub> le coup franc. Le ballon voler<sub>Prät</sub> GERADE en  
*weitem Bogen davon.*  
 large arc vers ailleurs.  
 « Völler exécuta le coup franc. Le ballon était en train de s'envoler. »

(38a) a l'interprétation que le ballon s'est envolé après et parce que Völler l'a frappé. En SDRT, on analyserait cela par l'intervention d'une relation rhétorique NARRATION entre les deux éventualités. Cette interprétation d'ordre causale est cependant impossible en (38b), où le ballon doit déjà être en mouvement lorsque Völler le touche.

Le problème, encore une fois, est de savoir ce qui est la cause de quoi. Est-ce que nous n'obtenons pas d'interprétation causale entre les deux éventualités parce que la contribution temporelle de *gerade* nous informe que l'éventualité qui aurait pu

être causée par l'autre était déjà en cours, et que notre connaissance du monde nous dit alors qu'il ne peut pas y avoir de relation causale à partir de la seconde vers la première? La direction de l'inférence serait donc la suivante : la relation temporelle est celle d'une concomitance, donc il ne peut pas y avoir de relation causale.

L'inférence pourrait cependant aussi aller dans l'autre direction : si *gerade* rend impossible une relation causale, on pourrait arriver, en tant qu'effet secondaire, à une interprétation temporelle qui exclut la séquence. *A priori*, cette direction de l'inférence paraît moins vraisemblable, mais on peut l'exprimer dans l'appareil notionnel de la SDRT, en disant que *gerade* n'agit pas directement sur les propriétés aspectuelles d'une phrase, mais plutôt sur les relations rhétoriques qu'on peut ou non inférer entre deux éventualités.

Une façon plausible pour mettre cela en évidence est de montrer que *gerade* convoque en certaines circonstances, comme en (37b), une forte composante d'« inattendu », ou d'un développement contraire aux attentes<sup>12</sup>. Cela va évidemment à l'encontre d'une interprétation causale par défaut, comme l'a proposée par exemple Sanders (2005) : si une relation intervient *par hasard*, elle n'a pas été causée par les éventualités présentes dans le fonds commun de la conversation.

Cet effet d'inattendu est une propriété de *gerade* et de *tocmai* qui n'est pas partagée par les temps aspectuellement progressifs ou imperfectifs. En effet, ces temps peuvent contribuer à mettre une éventualité en arrière-plan de la conversation, sans pour autant causer des effets de sens d'« inattendu » ou de « surprise » :

---

12. König (1991, pp. 131ss.) insiste sur le fait que cette composante d'inattendu est une implicature liée à *gerade*, et que cette implicature est en train de devenir conventionnelle.

On peut modéliser une situation attendue par l'allocutaire comme une situation (ou plutôt : une formule) qui est entraînée par ce que l'allocutaire considère comme étant les mondes les plus normaux, compte tenu de ses convictions et de son savoir. Une situation inattendue est alors soit (dans la version faible) une formule  $p$  qui n'est pas entraînée par les mondes les plus normaux, soit (dans la version beaucoup plus forte) une formule  $p$  dont la négation  $\neg p$  est entraînée par l'ensemble des mondes les plus normaux.

- (i) a.  $\text{INATTENDU}_1(p, t, x) \Leftrightarrow \neg \forall w [w \in W_{\text{Norm}}(t, x) \rightarrow p \in w]$   
 Une formule  $p$  est inattendue par rapport à un moment  $t$  et un sujet de conscience  $x$  ssi il n'est pas le cas qu'en tout monde  $w$  qui fait partie des mondes les plus normaux à moment  $t$  pour  $x$ ,  $p$  est un élément de  $w$ .
- b.  $\text{INATTENDU}_2(p, t, x) \Leftrightarrow \forall w [w \in W_{\text{Norm}}(t, x) \rightarrow p \notin w]$   
 Une formule  $p$  est inattendue par rapport à un moment  $t$  et un sujet de conscience  $x$  ssi en tout monde  $w$  qui fait partie des mondes les plus normaux à un moment  $t$  pour  $x$ ,  $p$  n'est pas un élément de  $w$ .

Si  $w$  est un ensemble de formules non-contradictoires qui constituent une description complète d'un monde possible,  $p \in w$  revient à dire que  $w$  entraîne  $p$ .

$\text{INATTENDU}_1$  correspond à ce que quelqu'un n'ait pas d'opinion tranchée au sujet de la formule  $p$  en question, tandis que  $\text{INATTENDU}_2$  suppose que le sujet ait l'opinion que  $p$  n'est pas le cas.

Il est important de voir que cette notion d'« inattendu » est liée au problème de définir les mondes inertes (i.e., les mondes dans lesquels tout se développe de façon normale), qui ont été introduits par Dowty (1979) pour rendre compte de la dimension modale des progressifs, et dont la formalisation a été affinée par Landman (1992) et par Portner (1998).

(39) Il faisait froid. Il pleuvait. Il n’y avait personne dans la rue. Pierre sortit.

Pour le français, l’*imparfait* contribue à mettre en arrière-plan une information dans une narration, tandis que le *passé simple* contient l’information mise au premier plan. Et il ne semble pas y avoir de différence entre une séquence comme (39) par rapport à des phrases contenant *quand* avec une éventualité au *passé simple*, et une autre à l’*imparfait* :

- (40) a. Quand Pierre sortit, il faisait froid.  
 b. Quand Pierre sortit, il pleuvait.  
 c. Quand Pierre sortit, il n’y avait personne dans la rue.

Somme toute, (39) et (40) sont des variantes équivalentes pour parler d’une même situation ; il n’y a pas d’effet de sens d’inattendu, ni en (39), ni dans l’une des phrases en (40). Tout ce que fait l’*imparfait* quant à la mise en relief de l’information dans le discours, c’est mettre de l’information en arrière-plan. Maintenant, est-ce qu’on peut décrire le comportement de *gerade* dans les mêmes termes d’une mise en arrière-plan ?

Si cela était le cas, on s’attendrait à ce que — si *gerade* est acceptable dans une série de phrases indépendantes comme en (40)— cet adverbe sera également adéquat pour un fragment de discours comme en (39), dans lequel ces phrases auront été réutilisées. Or, ceci n’est pas le cas :

- (41) a. *Als Kunigunde das Haus verließ, war es gerade bitter*  
 Quand K. la maison quitter<sub>Prät</sub>, être<sub>Prät</sub> ça GERADE amer  
*kalt.*  
 froid.  
 « Quand Kunigunde a quitté la maison, il faisait très froid. »
- b. *Als Kunigunde das Haus verließ, regnete es gerade.*  
 Quand K. la maison quitter<sub>Prät</sub>, pleuvoir<sub>Prät</sub> ça GERADE.  
 « Quand Kunigunde a quitté la maison, il pleuvait. »
- c. *Als Kunigunde das Haus verließ, sangen gerade*  
 Quand K. la maison quitter<sub>Prät</sub>, chanter<sub>Prät</sub> GERADE  
*einige Betrunkene auf der Straße.*  
 quelques ivres sur la rue.  
 « Quand Kunigunde a quitté la maison, quelques personnes ivres chan-  
 taient dans la rue. »
- d. ??*Es war gerade bitter kalt. Es regnete gerade. Einige*  
 Ça être<sub>Prät</sub> GERADE amer froid. Ça pleuvoir<sub>Prät</sub> GERADE. Quelques  
*Betrunkene sangen gerade auf der Straße. Kunigunde verließ*  
 ivres chanter<sub>Prät</sub> GERADE sur la rue. K. quitter<sub>Prät</sub>  
*das Haus.*  
 la maison.  
 « Il faisait très froid. Il pleuvait (comme par hasard). Quelques personnes  
 ivres chantaient (comme par hasard) dans la rue. Kunigunde a quitté la  
 maison. »

Toutes les phrases en (41a-c) sont parfaitement acceptables ; cependant, si on rassemble les éventualités mises en arrière-plan, le résultat est assez étrange. L'effet produit en (41d) est, décrit de façon assez vague, qu'on insiste sur le caractère apparemment accidentel et imprévisible des situations, ce que j'ai essayé de rendre en français par l'ajout de *comme par hasard*. Cette insistance pointe implicitement sur le fait que la suite de ces éventualités n'était pas aussi accidentelle que ça. Mais pour (41a-c), ou bien cet effet n'existe pas, ou bien il y est très peu saillant.

Le même effet de sens s'observe en roumain avec *tocmai* : même si on peut marquer l'arrière-plan avec *tocmai* dans une phrase isolée, il n'en est pas de même pour une suite de phrases qui expriment un arrière-plan de la narration :

- (42) a. *Cînd am ieșit din casă, tocmai ploua.*  
 Quand ai sorti de maison, TOCMAI pleuvait.  
 « Quand je suis sorti(e) de la maison, il était en train de pleuvoir. »  
 « Quand je suis sorti(e) de la maison, il faisait froid. »
- b. *Cînd am ieșit din casă, tocmai cîntau niște oameni pe stradă.*  
 Quand ai sorti de maison, TOCMAI chantaient quelques gens par rue.  
 « Quand je suis sorti(e) de la maison, des gens étaient en train de chanter dans la rue. »
- c. *Cînd am ieșit din casă, tocmai treceau niște oameni pe stradă.*  
 Quand ai sorti de maison, TOCMAI passaient quelques gens par rue.  
 « Quand je suis sorti(e) de la maison, des gens étaient en train de passer dans la rue. »

De nouveau, il n'y a pas de différence avec l'allemand quant à la conséquence d'une concentration de *tocmai* dans des passages narratifs :

- (43) a. Tocmai ploua. Treceau niște oameni pe stradă. Am ieșit din casă.  
 b. Ploua. Tocmai treceau niște oameni pe stradă. Am ieșit din casă.  
 c. Tocmai ploua. #Tocmai treceau niște oameni pe stradă. Am ieșit din casă.

On peut avoir un *tocmai*, sans qu'il importe dans quelle phrase de l'arrière-plan il apparaisse. Mais on ne peut pas mettre *tocmai* dans toutes les phrases qui contribuent à l'arrière-plan de la narration.

Comme c'est le cas pour le roumain en (43), pour obtenir un passage plus « normal » en allemand, il suffit de supprimer deux *gerade* de (41d). Et d'après mon jugement, peu importe la place d'apparition du *gerade* dans l'une des trois phrases de l'arrière-plan.

Cependant, dans une séquence non-narrative, une accumulation de *gerade* ne semble pas être problématique :

- (44) *Kunigunde betrachtete das Foto mit Staunen. Da sah man einen K. regarder<sub>Prät</sub> la photo avec étonnement. Là voir<sub>Prät</sub> on un Ritter, der gerade vom Pferd fiel, ein Einhorn, das gerade chevalier, qui GERADE du cheval tomber<sub>Prät</sub>, une licorne, qui GERADE Blätter fraß, und einen Basilisken, der sich gerade im Spiegel feuilles manger<sub>Prät</sub>, et un basilic, qui se GERADE dans le miroir betrachtete.*  
*regarder<sub>Prät</sub>.*  
 « Kunigunde regarda la photo étonnée. On y voyait un chevalier qui tombait de son cheval, une licorne, qui était en train de manger des feuilles, et un basilic, qui se regardait dans un miroir. »

La différence importante entre (44) et (41d) est qu'en (44), il n'y a pas de séquence narrative, et que *gerade* ne prend pas appui au même point de référence à chaque fois. En (44), nous avons affaire à une description, et le point de référence discursif est à chaque fois le moment pendant lequel le spectateur voit ce que le peintre a fixé sur la toile. Pour ainsi dire, nous avons un point de référence flottant, dont la position n'est pas fixée par l'information intrinsèque à la description, mais qui est imposé par la description d'un regard extérieur (ici : celui de Kunigunde).

Je crois qu'on peut rendre compte de la différence d'acceptabilité entre (43d) et (44) en prenant compte de l'effet de sens « accidentel » produit par *gerade*. En effet, si on suit les divagations d'un regard sur une toile ou sur une photo, on ne s'attend pas à ce qu'il y ait un lien non-temporel quelconque — chronologique, causal ou autre — entre les éventualités rapportées. Le fait que ces éventualités se produisent de façon accidentelle les unes par rapport aux autres ne gêne donc pas. En revanche, à l'intérieur d'un récit, même si ces éventualités forment l'arrière-plan de la trame narrative, la relation de pure contingence entre les éventualités est une information importante, et saute aux yeux si elle est très soulignée (comme c'est le cas en (41d)).

Si *gerade* et *tocmai* véhiculent que l'éventualité est contingente par rapport aux autres éventualités dans le contexte, cela peut expliquer au moins en partie pourquoi on ne peut pas obtenir une interprétation en tant que séquence : une interprétation en tant que séquence est très souvent enrichie par des éléments causaux :

- (45) Cunégonde prit le bébé dans ses bras. Il commença à pleurer.

L'interprétation standard de (45) n'est pas seulement que le bébé a commencé à pleurer après que Cunégonde l'a eu pris dans ses bras, mais aussi parce qu'elle l'a pris dans ses bras. La relation entre les deux éventualités n'est donc pas contingente et accidentelle, mais de cause à effet.

L'effet de contingence ou d'« inattendu » peut nous fournir un lien entre les utilisations temporelles et non-temporelles de *gerade*. En effet, König (1991, pp. 131ss.) insiste sur le fait que *gerade* véhicule souvent une implicature de « rôles conflictuels », ou d'« adversité ». Nous avons observé cet effet pour les utilisations temporelles (cf. les exemples (41d) ou (43)), mais il se retrouve également dans les utilisations non-temporelles :



- (46) *Es war ja gerade der Triumph der Araber, der ihnen ihre heutige Lage so unerträglich macht.*<sup>13</sup>  
 il être<sub>Prät</sub> oui GERADE le triomphe des Arabes, qui leur<sub>Dat</sub> leur présente situation si insupportable fait.  
 « C'était précisément le triomphe des Arabes qui leur rend leur situation présente aussi insupportable. »

Cependant, on ne voit pas très bien comment une explication qui table exclusivement sur cet effet d'inattendu puisse rendre compte des lectures d'antériorité immédiate, là où il n'y avait, dès le début, aucune relation causale possible (ni envisagée) entre les éventualités :

- (47) *Als die Polizei die Wohnung stürmte, hatte Kunigunde die Beweise (schon) beseitigt.*  
 Quand la police le appartement assaillir<sub>Prät</sub>, avoir<sub>Prät</sub> K. les preuves (déjà) enlevé.  
 « Quand la police a pris l'appartement d'assaut, Kunigunde avait déjà détruit toutes les preuves. »

Clairement, en (47), ce n'est pas le fait de détruire les preuves qui cause la prise d'assaut de l'appartement par la police. Et ce n'est pas non plus le fait de prendre l'appartement d'assaut qui cause l'état de parfait d'avoir détruit les preuves.

Donc, même si l'effet d'inattendu est une composante centrale de la sémantique de *gerade*, il ne peut pas expliquer tous les comportements de cet adverbe.

Mais pour déterminer les autres composantes de la signification de ces adverbes, il nous reste à examiner un comportement de *gerade* et de *tocmai* qui pourrait les rapprocher des progressifs, à savoir leurs effets de sens lorsqu'ils sont appliqués à des états.

#### 5.2.4 La compatibilité avec les états dans les lectures progressives

Il est bien connu que les progressifs se combinent plutôt mal avec les états et qu'ils y induisent des effets de sens bien précis lorsqu'ils y sont combinés :

- (48) ?John is being intelligent.

Si on veut interpréter (48), on doit considérer que John a quelque contrôle sur son état d'être intelligent, ce qui n'est normalement pas le cas, et que cet état est temporaire : il faut le traduire par quelque chose comme « John fait l'intelligent ». On peut donc décrire ce changement de sens que subit être\_intelligent à plusieurs niveaux : premièrement, le progressif anglais transforme un état permanent (ou *i-level*) en état transitoire (ou *s-level*)<sup>14</sup>. Deuxièmement, il transforme des éventualités à la base

13. Exemple cité d'après *Zeit*, N° 23/2006 : Interview avec Hans Magnus Enzensberger.

14. Cf. Kratzer (1995).

statives en éventualités dynamiques, éventuellement avec un contrôle du sujet sur l'éventualité (comme c'est le cas pour (48)).

Les adverbes de type *gerade* et *tocmai* disposent seulement d'une partie de ces effets de sens : ils n'induisent pas de contraintes quant à l'agentivité ou la dynamicité de l'éventualité. Par contre, ils ne sont pas très adéquats avec des états permanents :

- (49) a. ??*Kasimir ist gerade intelligent.*  
 K. est GERADE intelligent.  
 « Pour l'instant, Kasimir est intelligent. »  
 b. *Kasimir ist gerade krank.*  
 K. est GERADE malade.  
 « Pour l'instant, Kasimir est malade. »

Pour (49), il n'y a aucun effet de « contrôle » ou de « faire comme si » ; il faut que l'état en question soit temporaire — ce qui rend *intelligent* un peu étrange, puisque normalement, une personne ne change pas de capacité intellectuelle au cours de sa vie. Pour un état transitoire comme *être malade*, il n'y a aucun problème.

*Gerade* est cependant hautement inapproprié avec des vérités supposées éternelles, des états génériques, ou des états résultants permanents (comme *être\_mort*) :

- (50) a. ??*Zwei mal zwei sind gerade vier.*  
 deux fois deux sont GERADE quatre.  
 « Pour l'instant, deux et deux font quatre. »  
 b. ??*Pinguine haben gerade einen Schnabel.*  
 manchots ont GERADE un bec.  
 « Pour l'instant, les manchots ont un bec. »  
 c. ??*Marie Antoinette ist gerade tot.*  
 M. A. est GERADE morte.  
 « Pour l'instant, Marie Antoinette est morte. »  
 d. ??*Der Apfel ist gerade gegessen.*  
 La pomme est GERADE mangée.  
 « Pour l'instant, la pomme est mangée. »

Ces phrases ne sont clairement pas agrammaticales : si on change des suppositions sur le fonctionnement du monde, (50a-c) peuvent être parfaitement adéquats<sup>15</sup>.

Il semble donc que l'acceptabilité d'une phrase qui contient *gerade* ne dépende pas seulement de l'état du monde à un moment  $t$ , mais aussi de l'état du monde à un moment  $t_x$  avant  $t$  et un moment  $t_{+x}$  après  $t$  (nous allons étudier cela avec plus de précision plus bas, cf. la section 5.4.1, p. 275). Si ces conditions sont remplies, *gerade* peut même se combiner à une phrase qui exprime une habitude (et la transformer

15. Supposons que la cour suprême soit amenée à légiférer sur les mathématiques, et qu'un changement dans l'arithmétique de base ait été décrété, puis annulé : (50a) serait alors parfaitement normal. Il en est de même pour (50b-c) ; dans un monde où Marie Antoinette ressusciterait périodiquement des morts, (50c) est tout à fait normal. Similairement, si les manchots disposaient de temps en temps de plus d'un bec (ou de pas de bec du tout), (50b) décrirait parfaitement cet état de choses.

en habitude temporaire). Le progressif anglais montre le même comportement (cf. (51b)) :

- (51) a. *Kunigunde raucht gerade Smart.*  
 K. fume GERADE Smart.  
 « Kunigunde fume des cigarettes de la marque « Smart » (ces temps-ci). »
- b. *Kunigunde is smoking Smart these days.*

Pour le roumain, la situation semble être globalement la même en ce qui concerne les états : si l'état est supposé être permanent, la phrase est inacceptable, tandis que les états transitoires sont en principe acceptables.

- (52) a. *\*Ion tocmai e inteligent.*  
 I. TOCMAI est intelligent.
- b. *Ion tocmai e bolnav.*  
 I. TOCMAI est malade.  
 « Ion est malade (là, pour l'instant). »

(52b) est parfaitement acceptable, et n'induit pas d'effet de sens de « contrôle par un agent », comme cela serait le cas pour un progressif du type anglais. En cela, *tocmai* se comporte exactement de la même façon que *gerade* dans l'exemple allemand en (49).

Il semble donc que *tocmai* et *gerade* aient le même comportement quant à leurs restrictions de sélection avec les états : ils ne les admettent que lorsqu'ils sont transitoires, mais n'imposent pas d'effet d'« agentivité » ou de « contrôle par un sujet » sur l'éventualité sous leur portée. Il semble donc que *gerade* et *tocmai* soient globalement identiques quant aux effets temporels qu'ils produisent.

À présent, il est temps d'étudier les utilisations non-temporelles de ces deux adverbes. Nous allons remarquer les mêmes similarités frappantes que dans le domaine des utilisations temporelles. Cela rend d'autant plus plausible une approche globale des effets de sens de ces adverbes, pour établir une représentation sémantique de base de laquelle découlent tous les effets de sens que nous avons observés.

### 5.3 Les utilisations non-temporelles de *gerade* et de *tocmai*

*Tocmai* et *gerade* peuvent modifier non seulement le groupe verbal d'une phrase, mais aussi d'autres constituants. Leur comportement syntaxique est très flexible ; ils peuvent modifier aussi bien des groupes nominaux, des groupes adjectivaux que des groupes adverbiaux. Dans toutes ces utilisations non-temporelles, la scalarité joue un rôle central. Ainsi, j'introduirai d'abord la notion d'« échelle » et de « scalarité », avant de décrire les différents types syntaxiques des utilisations non-temporelles de *gerade* et de *tocmai*.

### 5.3.1 La notion d'échelle

Je défendrai l'idée que *gerade* et *tocmai* sont des opérateurs qui interagissent avec des échelles. Dans les langues naturelles, de tels opérateurs sont très répandus : un exemple très simple pour illustrer le phénomène est *très*.

(53) La soupe est très chaude.

On peut paraphraser (53) en utilisant l'idée de degré et d'échelle comme suit : le degré de chaleur de la soupe est élevé (compte tenu des suppositions contextuelles sur la température que doit avoir une soupe).

Dans la suite de ce chapitre, je proposerai que les adverbes comme *gerade* ou *tocmai* se comportent dans un certain sens comme *très*, à savoir qu'ils interagissent avec des échelles et qu'ils sélectionnent un degré élevé dans une échelle.

Mais les échelles sur lesquelles agissent ces deux adverbes ne sont pas forcément du type d'une propriété gradable comme *chaud*, illustrée ci-dessus. Il existe d'autres types d'échelles, notamment les échelles de Horn, qui seront très importantes pour nous ici.

Les échelles de Horn sont des échelles d'entraînement. Un membre d'une telle échelle entraîne les autres membres de l'échelle, mais n'est pas entraîné par eux. Ce type de comportement s'observe avec des oppositions graduelles d'adjectifs, comme par exemple *glacial* vs. *froid* :

(54) a. Ce vent est glacial.  
b. Ce vent est froid.

Comme *glacial* exprime un degré plus élevé de froideur que *froid* tout court, (54a) entraîne (54b), mais le contraire n'est pas vrai : (54b) n'entraîne pas (54a). On dit alors que *glacial* entraîne asymétriquement *froid*, et on peut établir l'échelle de Horn suivante :

(55)  $froid < glacial$   
où  $x < y$  veut dire que  $x$  est plus bas sur l'échelle de Horn que  $y$ , et que  $y$  entraîne asymétriquement  $x$ .

Les échelles de Horn ne concernent pas uniquement les adjectifs comme *glacial* et *froid*, mais aussi des éléments nettement plus « abstraits » comme les quantificateurs *tous* et *quelques* :

(56) a. Tous les français souffrent de la canicule.  
b. Quelques français souffrent de la canicule.

(56a) entraîne asymétriquement (56b), donc *tous* et *quelques* se trouvent sur une échelle de Horn dans laquelle *tous* est l'élément le plus fort :

(57)  $quelques < tous$

Comme les échelles de Horn sont des échelles d'entraînement, elles sont sensibles à la direction de monotonie du contexte dans lequel elles se trouvent. Dans des contextes monotones décroissants, où les entraînements vont d'ensembles à des super-ensembles, on assiste à un renversement d'échelle, c'est-à-dire qu'une phrase qui contient *quelques* entraînera la phrase qui contient *tous*, et non pas à l'inverse :

- (58) a. Tous ceux qui ont résolu toutes les devinettes ont reçu un livre.  
 b. Tous ceux qui ont résolu quelques devinettes ont reçu un livre.

En (58), les expressions scalaires se trouvent dans un contexte monotone décroissant, à savoir la restriction d'un quantifieur universel. Et ici, ce n'est pas la phrase qui contient le quantifieur universel (i.e., (58a)) qui entraîne la phrase contenant le quantifieur existentiel (i.e., (58b)), mais l'inverse : (58b) entraîne (58a). Dans ce contexte monotone décroissant l'échelle est donc la suivante :

- (59) tous < quelques

Dans les cas que nous avons vus jusqu'à maintenant, l'échelle est directement donnée dans les entrées lexicales de ces éléments (*froid* ou *quelques*).

Les échelles qui nous intéresseront dans cette section ne sont cependant pas toutes des échelles relatives à des degrés encodés dans le lexique. Il existe encore un autre type d'échelle, et celui-là est associé aux particules de focus. Une particule de focus est un élément qui opère sur la distinction de la structure informationnelle entre arrière-plan vs. focus de la phrase, ce qui correspond en gros à une opposition entre informations nouvelles et informations déjà données dans le contexte<sup>16</sup>. Le focus y est l'information nouvelle, l'arrière-plan l'information donnée. Un moyen très simple d'illustrer cela sont les couples de question-réponse :

- (60) A : Qui est venu ?  
 B : [Cunégonde]<sub>F</sub> est venue.

En (60), nous avons une correspondance entre le type d'information demandée dans la phrase (*qui ?*) et le type de constituant focalisé (ici : *Cunégonde*). S'il n'y a pas de correspondance, par exemple, si on répondait (61) à la question en (60), la réponse ne serait pas appropriée, même si du point de vue des conditions de vérité, (61) et la réponse en (60) sont équivalents :

- (61) Elle est [venue]<sub>F</sub>, Cunégonde.

Jusqu'ici, il n'y a pas d'échelle du tout. La structure informationnelle n'en introduit pas. En revanche, d'après Krifka (2000), les particules de focus, qui s'associent au focus d'une phrase, en introduisent. Un exemple où cela est particulièrement évident est *même*.

---

16. Cf. Schwarzschild (1999) pour une définition de ce qui peut être considéré comme donné et non-donné.

(62) Même [Cunégonde]<sub>F</sub> est venue.

On peut paraphraser (62) à l'aide de la notion d'échelle comme suit : Cunégonde était la personne dont il était le moins sûr ou le moins probable qu'elle vienne. Et Cunégonde est venue. Nous avons donc une lecture scalaire sur les personnes susceptibles de venir, avec Cunégonde tout en bas de cette échelle.

Si nous regardons (62) de plus près, nous pouvons distinguer l'arrière-plan de cette phrase *est venue*, le focus *Cunégonde*, et la particule de focus *même*. D'après Krifka (2000), la contribution d'une particule de focus est la suivante : elle introduit une relation d'ordre  $\leq_A$  sur l'ensemble des alternatives  $A$  à la valeur de focus assertée. Une esquisse de sémantique pour *même* pourrait alors ressembler à (63) :

(63)  $M\acute{E}ME(\langle B, F, \leq_A \rangle) \Leftrightarrow \langle B, F, \leq_A \rangle$ ,  
 présupposition :  $\neg \exists X \in A [X \neq F \wedge X \leq_A F]$   
 où  $B$  est l'arrière-plan (angl. « *background* »), et  $F$  le focus de la phrase en question.

Cette analyse sépare donc (62) en une assertion, qui serait que *Cunégonde est venue*, et une présupposition : *toutes les personnes autres que Cunégonde sont plus haut dans l'échelle*. L'échelle en question est toujours liée à l'arrière-plan de la phrase, et semble être dans le cas de *même* une échelle de probabilité sur les valeurs alternatives disponibles dans le fonds commun de la conversation.

Pour rendre cela plus explicite, supposons que l'ensemble des personnes du fonds commun de la conversation soit le suivant :

(64) {Aliénor, Arnaud, Cunégonde, Guilhem}

*Même* impose maintenant un ordre comme le suivant sur la probabilité par rapport au prédicat d'arrière-fonds :

(65) Cunégonde < Aliénor < Guilhem, Arnaud

(65) dit que Guilhem et Arnaud sont ceux qui viendront avec le plus de probabilité, suivis d'Aliénor, et tout à la fin, il y a Cunégonde. Ainsi, nous obtenons la lecture correcte pour la phrase (62).

Le genre d'échelle que nous avons observé ici avec *même* n'a aucune corrélation lexicale dans les noms propres comme *Cunégonde* ; l'échelle est imposée sur ces éléments par la présence de la particule de focus.

*Gerade* et *tocmai* sont également des particules de focus, et on s'attend donc à ce qu'ils imposent une structure scalaire sur la valeur de focus assertée par rapport aux alternatives possibles. J'argumenterai que *gerade* et *tocmai* expriment tous les deux que la valeur de focus assertée se trouve sur le point le plus élevée de l'échelle, et qu'une analyse devra leur attribuer une représentation sémantique (encore assez approximative) comme suit :

- (66)  $\text{GERADE}(\langle B, F, \leq_A \rangle) \Leftrightarrow \langle B, F, \leq_A \rangle$ ,  
 présupposition :  $\neg \exists X \in A [X \neq F \wedge F \leq_A X]$   
*il n'existe aucun élément différent de F dans l'ensemble des alternatives qui est plus haut dans l'échelle que F*

Nous allons maintenant étudier les différents contextes grammaticaux dans lesquels *gerade* et *tocmai* peuvent apparaître dans leur(s) utilisation(s) non-temporelle(s).

### 5.3.2 Types d'utilisations non-temporelles

À l'intérieur de cette section, nous allons étudier les utilisations non-temporelles une par une d'après leur environnement syntaxique, selon si l'adverbe modifie un groupe nominal, adjectival ou adverbial. Comme nous le verrons, dans toutes ces utilisations, la dimension scalaire de *gerade* et de *tocmai* est indispensable pour la description des effets provoqués par la présence de l'adverbe.

Je commencerai mon exposé des différents types de contextes syntaxiques dans lesquels *gerade* et *tocmai* s'appliquent avec des syntagmes adjectivaux et adverbiaux.

En allemand, une lecture de modification adjectivale n'est possible que si *gerade* n'a syntaxiquement pas accès à une position à laquelle il peut accéder au prédicat verbal (ce qui est notamment le cas s'il se trouve sous la portée d'une négation verbale avec *nicht*, ou s'il se trouve en première position de phrase). Dans le cas contraire, on obtient une lecture temporelle :

- (67) a. #*Otto ist gerade krank*.  
 O. est GERADE malade.  
 « Otto est malade (pour le moment). »  
 b. *Otto ist nicht gerade [krank]<sub>F</sub>*.  
 O. est NEG GERADE malade.  
 « Otto n'est pas exactement|précisément malade. »  $\approx$  On ne peut pas vraiment dire qu'Otto soit malade.

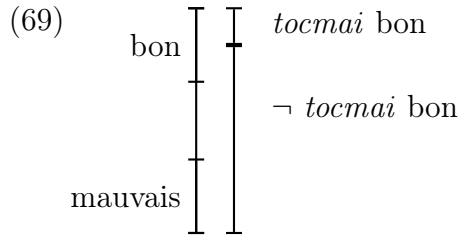
Pour le roumain, la situation est plus simple : *tocmai* porte toujours sur le constituant situé immédiatement à sa droite (dans la position de surface). Si *tocmai* est situé à gauche du verbe (cf. les exemples en (52), à la page 264), la lecture sera temporelle ; s'il se trouve à gauche d'un adjectif (ou d'un groupe nominal), il n'y aura pas de possibilité de lecture temporelle, et *tocmai* portera alors sur l'adjectif. Il ne semble donc pas y avoir d'ambiguïté possible entre une lecture temporelle et une autre lecture qui focalise sur l'adjectif :

- (68) a. *Porcul e tocmai [bun]<sub>F</sub> (de tăiat)*.  
 cochon-le est TOCMAI bon (de tué).  
 « Le cochon est tout juste bon pour être tué. »  
 b. *Bananele sunt tocmai [bune]<sub>F</sub> (de cules)*.  
 Bananes-les sont TOCMAI bonnes (de cueilli).  
 « Les bananes sont tout juste bonnes (à être cueillies). »

- c. *Maria nu este tocmai [frumoasă]<sub>F</sub>.*  
 M. NEG est TOCMAI belle.  
 « Maria n'est pas vraiment belle. »

L'interprétation pour *gerade* et pour *tocmai* est clairement scalaire : (68a-b) signifient que le cochon et les bananes se trouvent au degré le plus élevé de *bonté* pour être tué ou pour être cueillies ; l'effet assez particulier de la négation est probablement dû à une négation de degré : il est faux que la beauté de Marie occupe la place la plus élevée dans une échelle de beauté pour (68c).

Une représentation graphique de ces échelles rendra l'argumentation plus claire<sup>17</sup> :



Sur l'échelle de qualité entre bon et mauvais, *tocmai bun* occupe la position la plus élevée de la bonté ; sa négation relève donc de tout ce qui ne correspond pas à cette position la plus élevée. La négation de *tocmai bon* ne veut donc pas forcément dire « mauvais », mais par des processus d'enrichissement pragmatique, on obtient également une négation du fait d'occuper une position parmi ce qui est tout simplement bon. Je suppose qu'on pourra rendre compte de ce processus par la même sorte d'inférence qui est aussi responsable du fait qu'on interprète une phrase comme (70) en beaucoup de situations comme *J'ai détesté ce film*, même si cela ne correspond pas aux conditions de vérité de (70) :

- (70) Je n'ai pas aimé ce film.

En ce qui concerne la modification d'un adverbe, le comportement de *gerade* et de *tocmai* est très similaire à celui observé lors de la modification d'un adjectif. Dans le cas de *gerade*, on obtient cette utilisation seulement sous une négation (verbale) ; dans une phrase non-niée, c'est la lecture temporelle qui l'emporte<sup>18</sup>.

17. Le diagramme en (69) n'est pas la seule façon de voir l'échelle qui contient *bon* et *mauvais*, ce qui peut induire des différences d'interprétations (cf. la note 19, p. 270).

18. Il y a cependant des contextes non-niés (qui pour moi ne sont pas productifs) dans lesquels on peut avoir une modification adverbiale avec *gerade*, et qui disposent d'une lecture clairement scalaire :

*Der kommt mir gerade [recht]<sub>F</sub>.* (cité d'après König 1991, p. 127)  
 celui vient à-moi GERADE correct.  
 « Il tombe à pic, celui-là. »

Sans *gerade*, la venue serait adéquate et bienvenue. Avec *gerade*, cette venue n'aurait pas pu tomber à un meilleur moment.



- (71) a. #*Kunigunde singt gerade schön.*  
 K. chante GERADE beau.  
 « Pour l’instant, Kunigunde chante bien. »  
 b. *Kunigunde singt nicht gerade [schön]<sub>F</sub>.*  
 K. chante NEG GERADE beau.  
 « Kunigunde ne chante pas vraiment bien. »

En roumain, TOCMAI peut avoir des lectures modifiant un adverbe dans des phrases contenant une négation, mais aussi dans des phrases sans négation :

- (72) a. *Maria a cântat tocmai [bine]<sub>F</sub>.*<sup>19</sup>  
 M. a chanté TOCMAI bien.  
 « Maria a chanté exactement comme il fallait. »  
 b. *Maria nu a cântat tocmai [bine]<sub>F</sub>.*  
 M. NEG a chanté TOCMAI bien.  
 « Maria n’a pas vraiment bien chanté. »

Encore une fois, dans le cas d’une négation, les phrases en roumain et en allemand semblent avoir les mêmes nuances de sens, et la signification de *tocmai* est très clairement scalaire. La question est de savoir de quel genre d’échelle il s’agit. Des exemples comme (72a) indiquent en outre que l’échelle en question est toujours relative à une norme ou attente contextuellement déterminée, et qu’il ne s’agit pas d’une échelle en absolu de bien chanter (où *tocmai bine* correspondrait au niveau « Callas ou plus »).

Passons maintenant aux utilisations de *gerade* et de *tocmai* où cette particule de focus modifie un groupe nominal :

- (73) a. *Gerade [billige]<sub>F</sub> Autos werden oft gestohlen.*  
 GERADE bon marché voitures deviennent souvent volé.  
 « Précisément les voitures bon marché sont souvent volés. »  
 b. *Tocmai [tu]<sub>F</sub> ai picat la examen.*  
 TOCMAI toi as chuté à examen.  
 « C’est justement toi qui as échoué lors de l’examen. » (tu = personne pour laquelle c’est le plus improbable/indésirable)

Ici, *gerade* a une lecture scalaire évidente : les voitures bon marché sont des exemples prototypiques dans l’échelle des voitures que l’on vole souvent. Pour *tocmai* aussi,

19. Certains locuteurs du roumain n’approuvent pas la traduction donnée en (72a). Ils proposent quelque chose comme « *Le chant de Marie cadre exactement dans bon* », donc que Marie n’a pas chanté de façon excellente, ni mauvaise. Il serait possible qu’il s’agisse d’une variation dialectale.

Mais, comme l’a souligné Lucia Tovina (c.p.), cela n’est pas incompatible avec l’analyse scalaire de *tocmai* proposée ici : on peut voir *bon* comme opposé de *mauvais* dans une échelle à deux pôles, et où *bon* forme un point extrême. Une deuxième possibilité est de voir *bon* comme stade intermédiaire entre le *mauvais* et l’*excellent*. Si le plus haut degré de *bonté* dans le premier cas est en effet le degré maximal de bonté, dans le deuxième cas, il se situe dans le centre prototypique de *bon*, à distance égale entre le *mauvais* et l’*excellent*. De là l’interprétation mentionnée ci-dessus.

l'échelle est très clairement perceptible; elle ordonne l'allocutaire par rapport à d'autres candidats susceptibles d'échouer lors de l'examen<sup>20</sup>.

Une propriété notable de *gerade* et de *tocmai* est qu'ils sont tous les deux des particules de focus non-exclusives. La classification en particules de focus exclusives et non-exclusives a été établie par König (1991), et distingue les particules qui excluent toute alternative à la valeur de focus assertée d'avoir les propriétés exprimées dans l'arrière-plan de la phrase (i.e., les particules exclusives), des autres qui admettent l'existence d'alternatives pour qui la propriété dénotée par l'arrière-plan de la phrase est vraie (i.e., les particules non-exclusives).

Exprimée de façon plus formelle, une particule de focus  $\mathcal{F}$  sera exclusive ssi (74) s'y applique, et non-exclusive sinon :

$$(74) \quad \mathcal{F}(\langle B, F \rangle) \Rightarrow \forall X \in A[X \neq F \rightarrow \llbracket B(X) \rrbracket = 0]$$

(73a) n'exclut pas que des voitures chères soient souvent volées; et (73b) n'exclut nullement que des étudiants autres que l'allocutaire aient échoué lors de l'examen. La contribution de *gerade* et de *tocmai* réside dans le positionnement de la valeur de focus assertée sur l'échelle par rapport aux alternatives : (73a) peut être décrit comme signifiant que les voitures bon marché sont des représentants prototypiques de la catégorie de voitures qui sont souvent volées. L'échelle dans ce cas est une échelle de fréquence de vols, et les voitures bon marchés sont un type de voitures situé plus haut dans cette échelle que d'autres types de voitures. (73b) ordonne l'allocutaire par rapport à d'autres candidats à l'examen qui auraient pu échouer.

Comparons cela maintenant avec des particules de focus qui ont un comportement exclusif<sup>21</sup> flagrant :

- (75) a. Seul Pierre a échoué lors de l'examen.  
 b. Only John failed the exam.  
 c. Just John failed the exam.

20. On peut se poser la question de savoir s'il y a un renversement d'échelle pour (73b); en fin de compte, ce que j'ai glosé par « le plus improbable » est en même temps « le moins probable ». Il est donc assuré qu'il s'agit d'une position extrême de l'échelle, mais on ne sait pas à quelle extrémité la situer. Si nous supposons en revanche que la notion d'« inattendu » joue dans l'établissement des échelles, on peut affirmer que *tocmai* [tu]<sub>F</sub> situe *tu* au niveau le plus élevé de cette échelle d'inattendu, et donc d'improbabilité.

21. La distinction entre les particules de focus exclusives et non-exclusives n'est pas toujours évidente à appliquer, parce qu'il existe également des lectures « scalaires » pour ces particules de focus exclusives :

J'ai mangé seulement une pomme.

Cette phrase peut être prise comme signifiant : j'ai mangé une pomme, et rien d'autre (c'est le sens premier, exclusif), mais également : j'ai mangé une pomme, et rien de plus nutritif/substantiel/vitaminé etc. Sous la seconde lecture scalaire, dans un contexte où j'avais mangé une pomme et une cacahuète, la phrase ne serait pas fausse, tandis que sur la lecture exclusive, elle serait fausse. Ce problème est discuté par Krifka (1993), et par van Rooij & Schulz (2005).

Mais même si la distinction entre particules exclusives et non-exclusives est difficile à maintenir dans l'absolu, je crois qu'elle nous donne prise sur un critère par rapport auquel *gerade* et *tocmai* sont très différents de *just*, par exemple.

(75a-b) sont incompatibles avec le fait que quelqu'un de l'ensemble contextuellement donné autre que Pierre (ou John) ait échoué lors de l'examen (sous la réserve mise en évidence en note 21).

*Gerade* comme *tocmai* peuvent être utilisés pour modifier des expressions temporelles localisantes. Dans ces contextes, *tocmai* possède deux valeurs scalaires différentes : l'une est égale à *chiar* ( $\approx$  « vraiment, exactement »), l'autre à *abia* ( $\approx$  « à peine »).

- (76) a. *Comanda va fi livrată tocmai mîine la ora 10.*  
 Comande-la va être livrée TOCMAI demain à heure-la 10.  
 (i) « La commande va être livrée seulement demain à 10 heures. » (= c'est plus tard que ce qu'on espérait)  
 (ii) « La commande va être livrée justement demain à 10 heures. » (= c'est le mauvais moment)
- b. *Comanda va fi livrată abia mîine la ora 10.*  
 Comande-la va être livrée à peine demain à heure-la 10.  
 (i) « La commande va être livrée seulement demain à 10 heures. » (= c'est plus tard que ce qu'on espérait)  
 (ii) \*« La commande va être justement livrée demain à 10 heures. » (= c'est le mauvais moment)
- c. *Comanda va fi livrată chiar mîine la ora 10.*  
 Comande-la va être livrée vraiment demain à heure-la 10.  
 (i) \*« La commande va être livrée seulement demain à 10 heures. » (= c'est plus tard que ce qu'on espérait)  
 (ii) « La commande va être justement livrée demain à 10 heures. » (= c'est le mauvais moment)

Dans les lectures que *tocmai* a en commun avec *chiar*, la composante « adversative » de *tocmai* est clairement perceptible : avant ou après *dix heures* n'aurait pas posé problème, mais *dix heures* est le moment le plus inopportun (ou l'élément le plus élevé dans une échelle d'inopportunité, d'adversativité).

Dans la lecture scalaire correspondant à celle de *abia*, nous avons une échelle d'alternatives qui contient des unités temporelles :

- (77) {aujourd'hui à 17 heures, ..., demain à 8 heures, demain à 9 heures}

Les alternatives considérées sont toutes antérieures à *demain à dix heures*, et de là on obtient l'effet que ce moment est (relativement) tard par rapport aux autres moments en question.

*Abia* dispose lui aussi d'utilisations temporelles, correspondant en gros aux lectures d'antériorité immédiate de *tocmai*, mais qui sont plus restreintes :

- (78) a. *Abia am terminat.*<sup>22</sup>  
 à peine ai terminé.  
 « Je viens de terminer. »

- b. *Abia sosise.*  
à peine arriver<sub>PQP</sub>  
« Il venait d'arriver. »
- c. ??*Abia am cîntat.*  
à peine ai chanté.
- d. ??*Abia cîntase.*  
à peine chanter<sub>PQP</sub>.

(78a-b) sont acceptables sans problème ; mais (78c-d) sont difficilement acceptables hors contexte. *Abia* demande des *Aktionsarten* téliques pour pouvoir être appliqué de manière adéquate. Mais on peut interpréter des exemples comme (78c-d) dans certains contextes télécisants, par exemple si plusieurs chanteurs sont censés chanter, et qu'on se demande ce qu'il en est d'un chanteur en particulier. Alors, (78d) serait acceptable<sup>23</sup>.

En plus d'être limité en ce qui concerne les lectures d'antériorité immédiate, *Abia* ne permet pas de lecture progressive : avec un *imperfect* ou un *prezent*, on peut seulement obtenir une lecture scalaire :

- (79) a. #*Abia sosea.*  
à peine arrivait.  
« ≈ C'est seulement alors qu'il/elle arrivait. »
- b. #*Abia sosește.*  
à peine arrive.  
« ≈ C'est seulement maintenant qu'il/elle arrive. »

Et comparé à *tocmai*, *abia* est également assez restreint quant à ses possibilités syntaxiques : il ne peut pas modifier un groupe nominal :

- (80) \**Abia tu ai picat la examen.*  
à peine toi as chuté à examen.

Mais revenons au comportement de *gerade* avec les expressions temporelles localisantes. Contrairement à *tocmai*, *gerade* n'est pas très approprié dans ces contextes, bien que les phrases contenant cette particule soient interprétables sans problème. En outre, il n'y a pas d'ambiguïté avec *gerade* : on obtient exclusivement la lecture caractéristique pour *chiar*, à savoir que c'est un mauvais moment (cf. (81a)). Cependant, si on ajoute *mal* (« fois ») à *gerade*, on obtient la lecture qui, en roumain, était associée à *abia* (cf. (81b)), à savoir que l'éventualité a lieu plus tard qu'attendu :

- (81) a. ??*Die Bestellung wird gerade morgen um 10 geliefert.*  
la commande devient GERADE demain à 10 livré.

22. Tous les exemples en (78) ont une lecture, ici sans importance, de « avoir du mal, réussir à peine ». Une phrase comme *Abia am cîntat* est parfaitement grammaticale en tant que « J'ai eu du mal à chanter, j'ai réussi avec difficulté. »

23. Contexte suggéré par Ion Giurgea.

- (i) « La commande sera livrée pile demain à huit heures. » (et c'est mal choisi)
- (ii) \*« La commande sera livrée seulement demain à 10 heures. » (et c'est tard)
- b. ??*Die Bestellung wird gerade mal morgen um 10 geliefert.*  
 la commande devient GERADE demain à 10 livré.
- (i) \*« La commande sera livrée pile demain à huit heures. » (et c'est mal choisi)
- (ii) « La commande sera livrée seulement demain à 10 heures. » (et c'est tard)

Dans ces contextes là, *gerade (mal)* est sensible à l'*Aktionsart* de la phrase, et à la nature de la préposition temporelle : (81b) est parfaitement acceptable avec un état et si on remplace *um* (« à ») par *bis* (« jusque ») :

- (82) *Otto ist gerade mal bis 10 geblieben.*  
 O. est GERADE jusque 10 resté.  
 « Otto est resté seulement jusqu'à dix heures. » (et c'était tôt/plus tôt qu'attendu)

L'interprétation temporelle n'est cependant plus la même : alors qu'en (81b), *10 heures* était tard ou plus tard qu'attendu, en (82), *dix heures* est tôt, ou plus tôt qu'attendu. Il y a donc un renversement d'échelle, puisque les alternatives considérées doivent être pour (82) ceux en (83), et non pas celles que j'avais indiquées en (77) (page 272) :

- (83) {10 heures, 11 heures, 12 heures, ... }

On peut expliquer ce renversement d'échelle si on suppose que *rester* correspond à *ne pas partir* : alors, nous avons une négation dans le prédicat verbal par rapport aux exemples (81), et la négation renverse la direction de la monotonie :

- (84) a. Cunégonde a vu une fille rousse. ⊢  
 b. Cunégonde a vu une fille.  
 c. Cunégonde n'a pas vu de fille. ⊢  
 d. Cunégonde n'a pas vu de fille rousse.

De (84a) à (84b), nous avons une relation de conséquence sémantique d'un ensemble envers un super-ensemble, tandis que de (84c) à (84d), nous avons une relation de conséquence sémantique d'un ensemble envers un sous-ensemble.

Cela n'explique cependant pas pourquoi en roumain on ne trouve pas de renversement d'échelle dans les exemples comme (82) :

- (85) *A rămas la conferința tocmai pînă la ora 10.*<sup>24</sup>  
 A resté à conférence TOCMAI jusque à heure-la 10.  
 « Il est même resté jusqu'à dix heures. » (= c'est *plus tard* que ce qu'on attendait/espérait)

Il semble donc que *tocmai* n'est pas sensible au renversement d'échelle, ou qu'il ne l'est pas dans les mêmes circonstances.

Afin de résumer cette section, je voudrais souligner les faits suivants. Premièrement, ce ne sont pas seulement les utilisations temporelles de ces deux adverbes qui sont pratiquement identiques : les utilisations non-temporelles se ressemblent également énormément. Même si *gerade* et *tocmai* ne se comportent pas exactement de la même façon dans tous les contextes, je crois que nous avons assez d'éléments pour dire qu'ils disposent au moins d'un noyau sémantique commun assez important. De ce noyau commun découlent leurs comportements analogues. La propriété d'être une particule de focus non-exclusive me paraît être un élément de ce noyau sémantique.

Compte-tenu de cette similitude extrême, il me semble hautement improbable que nous ayons affaire dans les deux langues à une homonymie parallèle. Selon une telle hypothèse, il y aurait un *tocmai* ou *gerade* d'antériorité immédiate et progressif pour le domaine temporel, et une ou deux significations différentes pour les utilisations non-temporelles, qui sont attachées par hasard au même mot. Une analyse unifiée est bien motivée, et devra être privilégiée.

## 5.4 Vers une analyse formelle unifiée

Dans cette section, je vais présenter une solution pour unifier la sémantique de *gerade* et de *tocmai* sur la base d'opérations sur échelles introduites dans la section précédente. Cette section se focalise presque exclusivement sur *gerade* ; je crois cependant que l'essentiel de l'analyse présentée pour cet adverbe pourra être adapté à peu de frais pour *tocmai*.

Je commencerai par étudier la question des présuppositions liées à *gerade*, en confrontant mon étude à quelques travaux qui concernent les adverbes relativement proches que sont *déjà* et *encore*. Les adverbes de type *déjà* et *encore* sont présents dans nettement plus de langues que ceux qui appartiennent au type de *gerade* et *tocmai*, et ont reçu beaucoup d'attention de la part des linguistes. De ce fait, il existe un stock commun de suppositions quant à l'analyse de leur comportement.

Puis, je montrerai comment la notion d'échelle peut être appliquée aux utilisations temporelles, et comment cela permet de rendre compte des phénomènes que nous avons observés au début de ce chapitre.

### 5.4.1 Les présuppositions liées à *gerade*

Autant que je sache, il n'existe pas d'examen détaillé quant aux présuppositions liées à *gerade* ou *tocmai*. En revanche, certaines particules de focus ont reçu beaucoup d'attention de la part des linguistes formalisants, à savoir les particules *déjà* et *encore* (cf. à titre d'exemple Hoepelman & Rohrer (1980) et Fuchs (1988) pour le français, ou Löbner (1989, 1999) et Krifka (2000) pour l'allemand). *Déjà* et *encore* (et leurs équivalents) sont nettement plus fréquents dans les langues (au moins d'Europe). Ils

---

24. Cette phrase a également une lecture *dix heures exactement*, qui ne nous intéresse pas ici.

ont à la fois des utilisations temporelles *stricto sensu* (cf. (86a)) et des utilisations focalisantes sur des constituants (mais d'où la composante temporelle n'est pas tout à fait absente, à l'opposition de ce qui se passe avec *gerade* ou *tocmai*) :

- (86) a. À trois heures, j'étais déjà arrivé(e).  
 b. J'ai déjà [trois]<sub>F</sub> euros dans ma poche.

Citons trois propriétés bien établies de *déjà* et *encore* : il s'agit d'adverbes présuppositionnels, il faut les évaluer par rapport à un intervalle, et il existe une projection (angl. « *mapping* ») monotone entre le temps et les valeurs de focus. Dans cette partie, je vais présenter ces propriétés de *déjà* et *encore*, pour ensuite évaluer ce qu'il en est de *gerade*.

Commençons par les présuppositions et le fait que *déjà* et *encore* doivent être évalués par rapport à des intervalles, et non pas par rapport à un seul point temporel. On peut illustrer ce comportement par les exemples suivants :

- (87) a. *Isidor hat noch [drei]<sub>F</sub> Bonbons in seiner Tasche.*  
 I. a encore trois bonbons dans sa poche.  
 « Isidor a encore trois bonbons dans sa poche. »  
 b. *Isidor hat schon [drei]<sub>F</sub> Bonbons in seiner Tasche.*  
 I. a déjà trois bonbons dans sa poche.  
 « Isidor a déjà trois bonbons dans sa poche. »

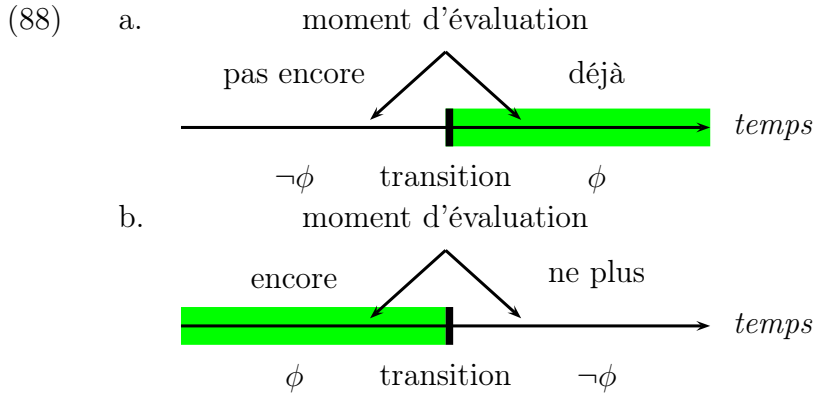
(87a-b) assertent la même chose : au moment de l'énonciation, il y a trois bonbons dans la poche d'Isidor. En revanche, les présuppositions de (87a) et de (87b) ne sont pas identiques : (87a) présuppose qu'à un moment antérieur au moment de l'énonciation, il y avait plus de trois bonbons dans la poche d'Isidor. Si quelqu'un n'avait pas d'information quant au nombre de bonbons contenus dans la poche d'Isidor, et s'il n'avait aucune sorte de prévision quant au développement de cette quantité, il ne serait pas adéquat pour lui d'énoncer (87a).

La présupposition de *déjà* est l'inverse de celle de *encore* : (87b) présuppose qu'à un moment avant le moment de l'énonciation, il y avait moins de trois bonbons dans la poche d'Isidor.

Pour les utilisations avec les états, Löbner (1989, p. 178s.) propose d'associer les présuppositions suivantes à *schon* et *noch* : pour que *schon*  $\phi$  soit vrai à  $t_e$  (le temps de l'évaluation), il faut qu'il y ait un intervalle  $I \prec t_e$  tel que  $\neg\phi$  soit vrai à  $I$ . Pour que *noch*  $\phi$  soit vrai à  $t_e$ , il faut que pendant tout l'intervalle d'évaluation considéré,  $\phi$  soit vrai<sup>25</sup>. De plus, il faut qu'il y ait un développement de  $\neg\phi$  à  $\phi$  dans le cas de *schon*, et un développement de  $\phi$  à  $\neg\phi$  dans le cas de *noch*.

Les diagrammes suivants (qui contiennent également *pas encore* et *ne plus*) rendront cette idée plus claire :

25. Une façon apparemment plus intuitive serait de définir la présupposition comme suit : pour que *noch*  $\phi$  soit vrai à  $t_e$ , il faut qu'il y ait un intervalle  $I \succ t_e$ , et qu'à  $I$ ,  $\phi$  soit faux. L'avantage de la formule de Löbner est qu'il n'a pas besoin de modéliser des attentes vers le futur d'un locuteur, et que son analyse n'a pas besoin de s'occuper de la dimension modale.



Les exemples en (89) tendent à accréditer cette hypothèse :

- (89) a. Jean est encore dans la cuisine.  
 b. Jean est déjà dans la cuisine.  
 c. ??Jean est encore vieux. (échec de présupposition)  
 d. Jean est déjà vieux.  
 e. Jean est encore jeune.  
 f. ??Jean est déjà jeune. (échec de présupposition)

Le prédicat *être dans la cuisine* est acceptable aussi bien en combinaison avec *déjà* qu'avec *encore* ; cela se comprend très facilement, puisqu'il n'y a pas d'obstacle à ce que Jean ne soit pas dans la cuisine avant et après y avoir été. En revanche, *être vieux* n'est pas compatible avec *encore*, mais accepte sans problème *déjà*, tandis qu'avec *être jeune*, la situation est exactement l'inverse. Cela s'explique par les présuppositions que donne Löbner : dans le cas de *encore* (*Jean être vieux*), il faut qu'il y ait un développement vers une situation où l'éventualité *Jean être vieux* ne soit plus vraie. Or, une personne qui est vieille restera vieille pendant le reste de son existence ; une fois que l'état d'être vieux aura cessé, il n'y aura plus de Jean. Donc, la présupposition de *encore* ne peut pas être satisfaite avec le prédicat *être vieux*.

Similairement, pour que *déjà* (*Jean être jeune*) puisse être énoncé de manière appropriée, il faudrait qu'il y ait un intervalle antérieur au moment de l'énonciation où il n'est pas vrai que Jean est jeune. Or, il n'y a pas d'intervalle pendant lequel Jean existe et n'a pas la qualité d'être jeune.

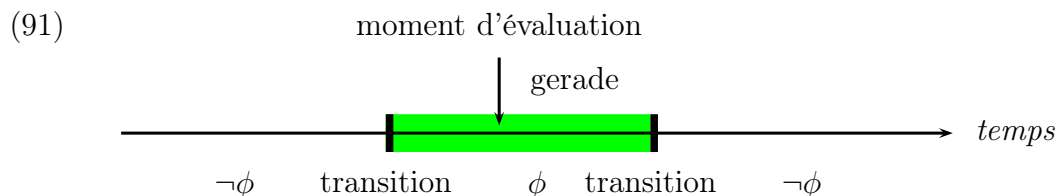
Si nous comparons maintenant *gerade* à ces exemples en (89), nous voyons que *gerade* est adéquat seulement pour les prédicats pour lesquels à la fois *schon* et *noch* sont adéquats tous les deux :

- (90) a. ??*Otto ist gerade jung*.  
 O. est GERADE jeune.  
 « Otto est jeune pour l'instant. »  
 b. ??*Otto ist gerade alt*.  
 O. est GERADE vieux.  
 « Otto est vieux pour l'instant. »



- c. *Otto ist gerade in der Küche.*  
 O. est GERADE dans la cuisine.  
 « Otto est pour l'instant dans la cuisine. »

*Gerade* se comporte donc comme s'il réunissait les présuppositions de *schon* et de *noch*. Dans Schaden (2004), j'avais proposé exactement cela : pour que *gerade*  $\phi$  puisse être vrai à un moment  $t_e$ , il faut qu'il y ait un développement de  $\neg\phi$  à  $\phi$  et puis à  $\neg\phi$ , selon le schéma en (91) :



Cette présupposition était formulée comme suit<sup>26</sup> :

- (92) GERADE( $t, w, \phi$ ) [*gerade*( $\phi$ ) à moment  $t$  dans monde  $w$ ]  
 assertion :  $\phi(t, w)$   
 présupposition :  $\exists t_1, t_2 [t_1 \prec t \wedge \neg\phi(t_1, w) \wedge \forall w' \in W_{\text{Inr}}(t, w) [t \prec t_2 \wedge \neg\phi(t_2, w')]]$

$W_{\text{Inr}}(t, w)$  est l'ensemble des mondes inertes à partir du moment  $t$  et du monde  $w$ . Cette notion provient de Dowty (1979) et désigne l'ensemble des mondes possibles qui sont identiques à  $w$  jusqu'au moment  $t$  et qui sont les mondes les plus « normaux », compte tenu d'un développement subséquent sans interférences.

Cette présupposition exclut les états permanents comme prédicats acceptables, et aussi les états qui ne peuvent changer ni vers le passé ni vers le futur. Par contre, elle sera satisfaite par les *Aktionsarten* dynamiques presque automatiquement, sauf quelques cas où l'*Aktionsart* est une activité sans limite dans le temps, comme en (93) :

- (93) ??*Der Mond dreht sich gerade um die Erde.*  
 La lune tourne se GERADE autour la terre.  
 « La lune tourne (pour l'instant) autour de la terre. »

(93) serait parfaitement adéquat dans un contexte où la lune tournerait autour d'une autre planète de temps en temps ; mais cette phrase n'est pas adéquate pour la relation entre la lune et la terre. Ce phénomène est expliqué par la présupposition proposée en (92).

La motivation pour modaliser seulement la présupposition qui suit le moment de l'assertion est la suivante : il est assez facile de nier que l'éventualité ne tienne plus après l'intervalle d'assertion (cf. (94a)), mais il est très difficile d'avoir un *gerade* progressif où l'éventualité en question a toujours été vraie vers le passé (cf. (94b)) :

26. Dans Schaden (2004, p. 230), il y avait seulement une quantification existentielle sur les mondes inertes.

- (94) a. *Isidor war gerade in der Küche (und vielleicht ist er immer noch dort).*  
 I. être<sub>Prät</sub> GERADE dans la cuisine (et peut-être est il toujours encore là).  
 « Isidor était dans la cuisine (et peut-être qu'il y est toujours). »
- b. *Isidor war gerade in der Küche #(und vielleicht hat er die Küche noch nie verlassen).*  
 I. être<sub>Prät</sub> GERADE dans la cuisine (et peut-être a il la cuisine encore jamais quitté).  
 « Isidor était dans la cuisine (et peut-être qu'il ne l'avait jamais quittée). »

Des contre-exemples à cette généralisation existent cependant. Dans les contextes monotones décroissants (comme dans la restriction d'un quantifieur universel), il ne semble pas nécessaire d'avoir un intervalle précédant l'intervalle d'assertion pour lequel  $\neg\phi$  soit vrai :

- (95) a. *Jedes Kind, das gerade in diesem Krankenhaus war, wurde mit dem Virus infiziert.*  
 Chaque enfant, qui GERADE dans cet hôpital être<sub>Prät</sub>, devenir<sub>Prät</sub> avec le virus contaminé.  
 « Chaque enfant qui se trouvait dans cet hôpital a été contaminé par le virus. »
- b. *Die Kinder, die gerade in diesem Krankenhaus waren, wurden mit dem Virus infiziert.*  
 Les enfants, que GERADE dans cet hôpital être<sub>Prät</sub>, devenir<sub>Prät</sub> avec le virus contaminé.  
 « Les enfants qui se trouvaient dans cet hôpital ont été contaminés par le virus. »

(95a-b) incluent dans l'ensemble des enfants contaminés par le virus ceux qui sont nés à l'hôpital, et qui donc n'ont jamais été ailleurs (ce qui est contraire à la prédiction que fait la présupposition : selon cette présupposition, il faut qu'à un intervalle avant l'intervalle d'assertion, les enfants aient été ailleurs). En même temps, (95b) a deux interprétations clairement différentes : si on lit la relative en tant que relative restrictive, la lecture de (95b) ressemble en tout point à (95a) — la présupposition ne la concerne pas. Cependant, si la relative en (95b) est en apposition, la présupposition refait surface.

La question est de savoir si des contextes comme (95) suffisent pour éliminer l'idée que *gerade* induit une présupposition. Je ne pense pas que cela soit indiqué. Les exemples avec les états permanents suggèrent assez fortement qu'il s'agit malgré tout de présuppositions. Si l'incompatibilité avec les états permanents était liée aux conditions de vérité de *gerade*, le changement de paramètres contextuels ne devrait améliorer en rien l'acceptabilité d'une phrase comme (96) :

(96) ??*Bruno Kreisky ist gerade tot.*

B. K. est GERADE mort.

« Bruno Kreisky est mort pour l'instant. »

Or, dans un contexte approprié, (96) est acceptable sans problème. Il faut alors que cette contrainte soit moins forte, et qu'il s'agisse soit d'une présupposition, soit d'une implicature. Je pense que la solution présuppositionnelle est préférable. En voici les raisons : les contextes monotones décroissants sont connus pour le fait qu'ils ne génèrent pas d'implicatures scalaires (parce que ces implicatures scalaires sont calculées à partir d'échelles de Horn, et ils se renversent dans des contextes monotones décroissants). Or, pour les états permanents, un contexte monotone décroissant ne change en rien l'acceptabilité :

(97) a. ??*Jeder Löwe, der gerade vier Pfoten hat, bekommt eine*

Chaque lion, qui GERADE quatre pattes a, reçoit une  
*Extraration Fleisch.*

supplémentaire portion viande.

« Chaque lion qui a pour l'instant quatre pattes recevra un supplément de viande. »

b. ??*Jeder Komponist, der gerade tot ist, wird in Österreich zur*

Chaque compositeur, qui GERADE mort est, devient en Autriche à-la  
*Touristenattraktion.*

touristes-attraction.

« Chaque compositeur qui est mort pour l'instant devient en Autriche une attraction touristique. »

Une idée pour maintenir qu'il s'agisse d'une présupposition, mais exclure les exemples de type (95) serait de dire que la présupposition ne concerne pas un changement actuel, mais la possibilité d'un changement dans le passé. Ainsi, il faudrait modaliser le changement vers le passé, ce qui éliminerait toutes les propriétés *i-level*, mais n'aurait pas d'effet sur les propriétés *stage-level*. Mais des exemples comme (94b) ne rendent pas cette possibilité très attractive.

Alors, il y a une seconde question qui se pose : la disparition de la présupposition pourrait-elle être due à un phénomène de projection de présupposition ? Cela semble être possible. Heim (1983) cite l'exemple suivant :

(98) Everyone who serves his king will be rewarded.<sup>27</sup>

D'après Heim, (98) est censé contenir en principe une présupposition, à savoir que tout le monde a un roi. Mais cette présupposition n'est pas très saillante quant à la phrase totale (si elle existe). Ce qui est intéressant, c'est que l'élément déclencheur de présupposition, à savoir *his king*, se trouve dans la restriction d'un quantifieur universel, tout comme notre exemple problématique en (95). Pour expliquer l'absence

27. Exemple tiré de Heim (1983). L'exemple se trouve à la page 257 dans l'édition de cet article incluse dans Portner & Partee (2002).

de présupposition dans (98), Heim invoque une sorte d’accommodation locale, sans entrer dans les détails. Comme le contexte en (98) est identique à celui en (95), et que les exemples ailleurs suggèrent très fortement que *gerade* déclenche en effet une présupposition, je continue à penser que la présupposition formulée en (92) est correcte pour les utilisations temporelles de *gerade*.

Pour les utilisations non-temporelles, il semble également nécessaire d’avoir des valeurs alternatives possibles. Supposons que sur une île déserte se trouvent exclusivement deux personnes, à savoir Robinson Crusoe et Vendredi. Supposons en plus que la phrase en (99) ne concerne pas leur première rencontre. Alors, (99) est étrange :

- (99) ?*Gerade Freitag musste mir begegnen!*  
 GERADE Vendredi devoir<sub>Prät</sub> moi rencontrer.  
 « (Parmi toutes les personnes que je pouvais rencontrer) Je devais rencontrer précisément Vendredi! »

Si les alternatives sont restreintes aux seuls humains, sous la supposition que Vendredi en soit le seul exemplaire, (99) est assez étrange, abstraction faite de la lecture « intensionnelle » : parmi toutes les propriétés qu’une personne peut avoir, c’est une personne qui a les propriétés de Vendredi que je devais rencontrer. Selon la sémantique que nous avons donnée du comportement scalaire, rien ne nous garantit qu’il existe une valeur alternative à la valeur assertée ; je propose donc de modifier (66) comme suit :

- (100)  $\text{GERADE}(\langle B, F, \leq_A \rangle) \Leftrightarrow \langle B, F, \leq_A \rangle$ ,  
 présupposition :  $\exists X \in A[X \neq F \wedge \neg \exists Y \in A[F \leq_A Y]]$

(100) requiert qu’il existe au moins une valeur alternative à la valeur de focus assertée, et que cette valeur alternative soit située plus basse sur une échelle (encore à spécifier) que la valeur de focus assertée. La première version de la sémantique de *gerade* en (66) ne contenait pas de quantification existentielle sur les alternatives à *F*, et ne présupposait donc pas l’existence d’une valeur alternative.

Parmi les présuppositions mises en évidence concernant *déjà* et *encore*, il y avait une autre caractéristique importante : une projection monotone (croissante ou décroissante<sup>28</sup>) entre valeurs de focus et le temps. Pour illustrer cela, je répète les exemples (87) :

- (87) a. *Isidor hat noch [drei]<sub>F</sub> Bonbons in seiner Tasche.*  
 I. a encore trois bonbons en sa poche.  
 « Isidor a encore trois bonbons dans sa poche. »  
 b. *Isidor hat schon [drei]<sub>F</sub> Bonbons in seiner Tasche.*  
 I. a déjà trois bonbons en sa poche.  
 « Isidor a déjà trois bonbons dans sa poche. »

28. Une fonction  $f$  est monotone croissante ssi pour tout  $x$  et  $y$ , si  $x \leq y$ , alors  $f(x) \leq f(y)$ . Une fonction  $f$  est monotone décroissante ssi pour tout  $x$  et  $y$ , si  $x \leq y$ , alors  $f(x) \geq f(y)$ .

Supposons que l'intervalle d'observation soit constitué de cinq points temporels, de  $t_0$  à  $t_5$ . Supposons ensuite les évolutions suivantes des bonbons dans la poche d'Isidor ( $\langle t_n, k \rangle$  veut dire ici qu'au moment  $n$ , il y a  $k$  bonbons dans la poche d'Isidor).

- (101) a.  $\langle t_0, 8 \rangle \langle t_1, 6 \rangle \langle t_2, 5 \rangle \langle t_3, 4 \rangle \langle t_4, 3 \rangle \langle t_5, 2 \rangle$   
 b.  $\langle t_0, 0 \rangle \langle t_1, 1 \rangle \langle t_2, 2 \rangle \langle t_3, 2 \rangle \langle t_4, 3 \rangle \langle t_5, 4 \rangle$   
 c.  $\langle t_0, 2 \rangle \langle t_1, 6 \rangle \langle t_2, 0 \rangle \langle t_3, 4 \rangle \langle t_4, 3 \rangle \langle t_5, 7 \rangle$

En (101a), le nombre de bonbons diminue au fur et à mesure que le temps progresse ; il existe une relation monotone décroissante entre le temps et le nombre de bonbons dans la poche d'Isidor. En (101b), le nombre de bonbons augmente au fur et à mesure que le temps progresse ; c'est alors une relation monotone croissante entre le temps et le nombre de bonbons. En (101c), on ne trouve pas de relation monotone entre nombre de bonbons et le temps, puisque le nombre de bonbons augmente et diminue pendant que le temps progresse.

Le point important est que, si  $t_4$  est notre moment d'évaluation, des phrases comme en (87) sont seulement compatibles avec (101a) ou (101b)<sup>29</sup>. En revanche, une phrase comme (102) peut être énoncée à  $t_4$  pour les trois situations (101a-c).

- (102) *Isidor hat gerade drei Bonbons in seiner Tasche.*  
 I. a. GERADE trois bonbons en sa poche.  
 « Isidor a pour l'instant trois bonbons dans sa poche. »

Comme nous l'avons vu plus haut, cela ne signifie cependant pas qu'on puisse évaluer *gerade* sur un seul instant : sinon, les états permanents devraient être aussi bons que les états transitoires (comme celui en (102)). Mais cela montre que *gerade* n'a pas besoin d'une relation monotone entre le temps qui progresse et la progression de la valeur de focus.

Résumons donc les résultats de cette section : premièrement, *gerade* présuppose l'existence d'au moins une valeur de focus alternative. Deuxièmement, il n'y a pas de nécessité d'une projection monotone entre instants temporels et la progression de la valeur de focus.

Il nous reste encore à regarder comment on peut rendre compte des utilisations temporelles de *gerade* à l'aide des échelles, et de quel type d'échelles il s'agit.

## 5.4.2 Généraliser l'utilisation des échelles

Nous avons vu dans la section 5.3.2 que la notion d'échelle était indispensable pour une analyse des utilisations non-temporelles. Nous avons émis l'hypothèse que

29. Hors contexte, il existe une tendance naturelle à associer *déjà* à une relation monotone croissante, et *encore* à une relation monotone décroissante. Cela dépend cependant également de données contextuelles. « *Pierre pèse déjà 100 kilos* » peut être interprété aussi bien en tant que croissant que décroissant, selon qu'il gagne du poids en vieillissant (c'est le comportement standard), ou qu'il est en train de faire un régime amaigrissant draconien, qui l'a déjà amené à perdre beaucoup de kilos.

*gerade* ordonne la valeur de focus par rapport à des valeurs alternatives, et qu'il assignait la position la plus élevée de l'échelle à la valeur de focus.

À présent, je vais montrer comment une analyse scalaire peut rendre compte des utilisations temporelles de *gerade*, et expliquer les effets causés par cet adverbe.

J'avais montré dans la section 5.2.1, à la page 246, que *gerade* interagissait avec des informations temporelles et aspectuelles à deux niveaux : premièrement, avec le trait PARFAIT, il se produit une lecture d'antériorité immédiate. Deuxièmement, avec les temps aspectuellement non-marqués, il se produit une lecture « progressive ». Cette interaction peut se schématiser comme en (25) (repris de la page 251) :

- (25) a. [T. Absolu [*gerade* T. Relatif [Aspect [*Aktionsart*]]]] = antériorité immédiate  
 b. [T. Absolu [T. Relatif [*gerade* Aspect [*Aktionsarten*]]]] = « progressif »

Maintenant nous allons voir qu'on peut concevoir ces deux lectures temporelles comme des effets scalaires, mais non pas sur des échelles construits *ad hoc* à partir des propriétés du prédicat et la notion d'inattendu, mais sur des échelles de Horn. Dans ces échelles de Horn, *gerade* sélectionnera comme d'habitude l'élément le plus fort. Donc, d'après nos résultats, nous devons avoir les échelles de Horn suivantes :

- (103) a. Parfait < Antériorité immédiate  
 b. Perfectif < Progressif

Commençons par (103a). D'après notre définition, la contribution temporelle d'un PARFAIT est définie en tant que antériorité de l'intervalle d'assertion par rapport au point de perspective :

$$(104) \quad \llbracket \text{parfait} \rrbracket = \text{T-Ast} \prec \text{P}$$

Il n'est pas évident de trouver la bonne façon pour définir l'« antériorité immédiate »<sup>30</sup>, mais il faudra certainement avoir recours à une conjonction comme la suivante :

$$(105) \quad \text{T-Ast} \prec \text{P} \wedge \text{proche\_de}(\text{T-Ast}, \text{P})$$

---

30. Dans Schaden (2004), j'avais tenté une définition comme suit de  $\text{proche\_de}(\text{T-Ast}, \text{P})$  :

- (i)  $\exists I, I', I'' [I \sqsubset \text{T-Ast} \wedge I' \sqsubset I \wedge I'' \sqsubset \text{P} \wedge I'' \sqsubset I \wedge I' \oplus I'' = I]$   
 Il existe un intervalle  $I'$  qui est un sous-intervalle de T-Ast et il existe un intervalle  $I''$  qui est un sous-intervalle de P, tel que  $I'$  uni à  $I''$  donne sans reste un intervalle  $I$ .

L'idée était donc de « coller » T-Ast à P, de sorte qu'il n'existe pas d'intervalle entre T-Ast et P. Cela n'est cependant pas une implémentation très heureuse. Telle qu'elle est formulée, elle n'est possible que si le temps est dense. Si le temps est continu, et qu'on peut insérer entre n'importe quels deux points temporels un autre point, cela ne fonctionnera plus : si T-Ast et P ne se chevauchent pas, il y aura forcément un « trou » entre les deux intervalles. Probablement qu'une approche plus prometteuse impliquerait une fonction de mesure vague, similaire à *peu de temps*.

(105) contient comme première partie (104), et y ajoute une deuxième condition. Or, une formule  $p \wedge q$  entraîne toujours une formule  $p$ . Nous avons donc trouvé une représentation sémantique (certes partielle) dans laquelle nous obtenons une relation d'entraînement asymétrique de l'antériorité immédiate à une antériorité indéterminée, comme c'est le cas pour un PARFAIT.

L'échelle en question pour les lectures d'une antériorité immédiate est certainement une échelle de distance. Maintenant, la question est pourquoi *gerade* sélectionne le point le plus élevé sur une échelle de proximité, et non pas le point le plus élevé sur une échelle d'éloignement. La réponse se trouve dans la nature de ces deux échelles : comme le temps avant P n'est pas limité, une échelle d'éloignement n'est pas fermée : il n'existe pas d'élément unique le plus élevé dans cette échelle. En revanche, d'après nos conditions de vérité pour les lectures scalaires de *gerade* (et de *tocmai*), ces particules de focus ont besoin d'un élément unique en haut pour que toutes les valeurs alternatives soient situées plus bas. Elles ont donc besoin de la seule échelle fermée qui soit : l'échelle de proximité.

Donc, nous avons obtenu notre première échelle de Horn dans la direction souhaitée. Regardons maintenant ce qu'il en est pour la lecture dite « progressive ».

Dans le chapitre sur l'aspect, j'avais montré que les aspects perfectif et imperfectif forment une échelle de Horn : la trace temporelle d'une éventualité sous aspect perfectif (noté  $\tau(e)_P$ ) est toujours incluse dans la trace temporelle de la même éventualité sous aspect imperfectif (noté  $\tau(e)_I$  ; cf. l'exemple (61), p. 179, reproduit ci-dessous) :

$$(106) \quad \tau(e)_P \sqsubseteq \tau(e)_I$$

La raison en est que la trace temporelle de l'éventualité correspond à un élément du filtre (pour l'aspect imperfectif) ou à un élément de l'idéal (pour l'aspect perfectif) générés par l'intervalle d'assertion. Ainsi, si nous supposons que la lecture dite « progressive » est en vérité une lecture imperfective — peut-être renforcée par certaines présuppositions attachées à *gerade* — nous pouvons prendre cette échelle comme base pour expliquer le comportement de *gerade* avec les temps à aspect non marqué.

$$(107) \quad \text{perfectif} < \text{imperfectif}$$

L'idée de base est donc la suivante : *gerade* (et également *tocmai*) sélectionne la signification la plus informative d'une forme qui dispose d'une gamme de significations. Cela veut dire que *gerade* sélectionne la signification la plus élevée dans une échelle de Horn. Si *gerade* s'applique au trait PARFAIT, la variante la plus informative est une antériorité immédiate. Dans le cas de la lecture « progressive », *gerade* s'applique à un aspect non-marqué. Cet aspect non-marqué est, comme je l'ai montré dans le troisième chapitre de la thèse, sous-spécifié entre un aspect perfectif et un aspect imperfectif. Parmi ces deux aspects, la variante la plus informative est l'aspect imperfectif. C'est donc cette lecture imperfective qui sera retenue.

Nous pouvons donc rendre compte, grâce aux échelles, de toutes les utilisations de *gerade*, temporelles et non-temporelles, et cela d'une façon très naturelle : nous

savons que *gerade* est une particule de focus et que ces particules opèrent sur des échelles. Ainsi, l'approche d'unification ne paraît pas stipulative.

Un point qui puisse paraître suspect dans l'analyse proposée est que *gerade* enlève une lecture possible, et qu'il ne laisse que la lecture la plus informative. Or, comme me l'a indiqué Lucia Tovenà (c.p.), d'autres adverbes, comme *neppure* en italien, peuvent également éliminer des lectures d'une phrase :

- (108) a. *Dirà una parola.*<sup>31</sup>  
 dira un mot.  
 « Il/elle dira un mot (et je sais lequel|un mot quelconque). »  
 b. *Non dirà neppure una parola.*  
 NEG dira même pas un mot.  
 « Il/elle ne dira même pas un mot (quelconque|#et je sais lequel). »

(108a) a deux lectures : *una parola* peut être compris à la fois comme étant spécifique (... *et je sais ce qu'il/elle dira*) ou non spécifique (... *un mot quelconque*). Si on nie cette phrase, et qu'on ajoute *neppure*, la lecture spécifique de l'indéfini disparaît. *Neppure* rend donc clairement inaccessible une lecture, tout comme je l'ai proposé pour *gerade*.

Cette analyse nous oblige à analyser comme deux phénomènes différents l'opposition entre (109a-b) pour le roumain, et entre (109c-d) pour l'allemand, ce qui peut passer pour un inconvénient. Ces couples ont la particularité d'avoir les mêmes conditions de vérité, même si la position de *gerade* ou de *tocmai* y est très différente : dans un premier cas, l'adverbe est adjoint à la phrase subordonnée introduite par *quand*, et dans le deuxième cas, d'après mes suppositions, il sera adjoint à la position de l'aspect dans la principale :

- (109) a. *Tocmai cînd am ieșit, el își facea temele.*  
 TOCMAI quand ai parti, il se faisait devoirs-les.  
 « Juste quand je suis parti(e), il faisait les devoirs. »  
 b. *Cînd am ieșit el tocmai își facea temele.*  
 Quand ai parti il TOCMAI se faisait devoirs-les.  
 « Quand je suis parti(e), il était en train de faire les devoirs. »  
 c. *Gerade als ich kam, ging Paul.*<sup>32</sup>  
 GERADE quand je venir<sub>Prät</sub>, aller<sub>Prät</sub> Paul.  
 « Paul est parti précisément quand je suis arrivé. »  
 d. *Als ich kam, ging Paul gerade.*  
 Quand je venir<sub>Prät</sub>, aller<sub>Prät</sub> Paul GERADE.  
 « Quand je suis arrivé, Paul partait justement. »

Pour aucune de ces phrases en (109), il n'existe de lecture séquentielle. On pourrait vouloir dériver des exemples de type (109a) ou (109c) des exemples en (109b) ou (109d) (ou à l'inverse). Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Premièrement,

31. Exemples en (108) suggérés par Lucia Tovenà (c.p.).

32. Exemple d'après König (1991), p. 128.



on ne voit pas bien comment *gerade* en (109c) ou *tocmai* en (109a) pourrait avoir la même portée qu'en (109d) ou (109b), respectivement. Deuxièmement, en supposant que l'équivalence vériconditionnelle entre *gerade* en position initiale de subordonnée temporelle et *gerade* comme modifieur aspectuel de la phrase principale est due à une identité de structure à un certain moment de la dérivation, on devrait en principe obtenir le même phénomène pour d'autres introducteurs de subordonnée temporelle. Or, cela n'est pas le cas, comme le montrent les exemples en (110) :

- (110) a. *Gerade wenn Onkel Theo gekommen ist, sind wir ins*  
 GERADE quand oncle Theo venu est, sommes nous dans la  
*Schwimmbad gegangen.*  
 piscine allé.  
 « C'est précisément quand l'oncle Théo nous rendait visite qu'on est toujours allés à la piscine. »
- b. *Wenn Onkel Theo gekommen ist, sind wir (immer) gerade*  
 quand oncle Theo venu est, sommes nous (toujours) GERADE  
*ins Schwimmbad gegangen.*<sup>33</sup>  
 dans la piscine allé.  
 « Quand l'oncle Théo nous rendait visite, nous étions toujours en train d'aller à la piscine. »

*Wenn* en allemand correspond globalement pour le passé au *quand* itératif (ou générique) du français ; il n'est pas compatible avec des contextes épisodiques, mais admet en principe des lectures séquentielles (perfectives) aussi bien que des lectures incidentelles (imperfectives).

Maintenant (110b) n'admet qu'une lecture imperfective sur l'éventualité de la principale, ce qui rend impossible que l'oncle en question ait accompagné le groupe à la piscine. (110b) n'admet pas non plus l'interprétation selon laquelle le groupe soit allé exprès à la piscine, pour éviter de rencontrer l'oncle Théo. Sans *gerade* dans la principale, une lecture séquentielle serait beaucoup plus saillante : à chaque fois, l'oncle arrivait, et puis nous allions à la piscine. C'est cette deuxième lecture séquentielle qui est largement dominante en (110a) (même si la lecture imperfective est également disponible). (110a) signifie que les occasions de visite de l'oncle Théo, plutôt que les occasions de visite de quelqu'un d'autre, coïncidaient avec des occasions de sortie à la piscine. *Gerade* focalise donc ici très clairement sur *oncle Théo*. (110a) n'exclut pas non plus que le groupe soit allé à la piscine pour éviter l'oncle Théo. Il n'y a donc pas d'équivalence vériconditionnelle entre (110a) et (110b).

D'où viennent alors les lectures imperfectives en (109a) et (109c) ? On peut les expliquer sans problème si on suppose qu'un lien causal entre subordonnée et princi-

33. Sans le quantifieur *immer*, (110b) me paraît nettement moins bon. Cela est probablement lié au fait que *gerade* reprend anaphoriquement un point d'ancrage temporel. Pour obtenir une lecture générique progressive, il faut une multiplication de tels points, et sans quantifieur ouvert, ce n'est apparemment pas possible. (110a) est par contre acceptable sans problème sans quantifieur.

pale est une sorte d'interprétation par défaut (comme le suggère par exemple Sanders (2005), ou aussi Asher & Lascarides (2003)). Dans les mondes les plus normaux, on devrait donc s'attendre à une interprétation causale, donc séquentielle, de ces phrases. Or, *gerade* et *tocmai* indiquent qu'on ne se trouve pas dans un de ces mondes les plus normaux, et ainsi, qu'il ne doit pas y avoir d'interprétation séquentielle<sup>34</sup>.

Résumons ce que nous avons proposé dans cette section : les échelles s'appliquent toujours en présence de *gerade*, sans égard au fait s'il s'agisse d'une lecture temporelle ou non-temporelle. Ces lectures se distinguent essentiellement quant à la nature des échelles : dans le domaine des lectures temporelles, il s'agit de lectures scalaires qui s'appuient sur les échelles de Horn quant aux relations entre intervalles. Pour les lectures non-temporelles, les échelles sont soit des échelles de degré lexicales (par exemple dans le cas d'un adjectif comme *bon*), soit des échelles contextuellement induites à partir de l'arrière-plan de la phrase, comme en (111) :

- (111) *Gerade Otto hat nichts begriffen.*  
 GERADE O. a rien saisi.  
 « Précisément Otto n'a rien compris. »

Un nom propre ne contient aucun élément scalaire en soi ; cependant, en (111), Otto est placé à la position la plus élevée des gens qui n'ont rien saisi. Les échelles semblent être seulement induites de cette façon si le constituant focalisé ne comporte pas d'élément scalaire (comme c'est le cas pour les nom propres, par exemple).

## 5.5 Conclusion et perspectives

Dans ce chapitre, j'ai décrit le comportement temporel, mais aussi non-temporel, des adverbes *gerade* en allemand et *tocmai* en roumain, en soulignant les similarités qui existent entre ces deux adverbes. Ils partagent deux lectures temporelles différentes, l'une qui est progressive, l'autre d'antériorité immédiate. J'ai montré que la distribution de ces deux lectures est facile à prédire et dépend du fait que l'adverbe s'applique à un PARFAIT ou à un aspect non marqué. Nous avons également vu qu'aussi bien *gerade* que *tocmai* appartiennent à la classe des particules de focus non-exclusives. Cela les distingue par exemple de l'anglais *just*, qui ne dispose que d'une seule lecture temporelle au sens strict, à savoir la lecture d'antériorité immédiate.

J'ai proposé une analyse de *gerade* qui utilise la notion d'échelle, et le fait qu'il s'agisse d'une particule de focus. Ainsi, j'ai pu ébaucher une analyse unifiée de toutes les utilisations de *gerade*, et qui devrait être en principe aussi applicable pour *tocmai*.

J'ai tenté d'expliquer un certain nombre de comportements de ces adverbes par le recours à la notion des « mondes les plus normaux », et par le fait que *gerade* ou *tocmai* indiquent que l'état de choses décrit n'en fait pas partie. En procédant ainsi, nous avons rejoint un certain nombre de problèmes qui se posent de la même façon pour l'analyse modale du progressif : à savoir, qu'est-ce qu'un déroulement normal,

34. Cf. la formalisation de la notion d'inattendu dans la note 12, p. 258.

et comment on peut formaliser cette notion. Il faudra cependant encore étudier de plus près cet effet d'« inattendu », comme je l'ai appelé, puisqu'il ne semble pas être associé de façon systématique à toutes les occurrences de *gerade*. Il faudra inventorier plus exactement quels contextes donnent lieu à cet effet, pour tenter d'en expliquer les causes.

Une dernière question se pose d'un point de vue typologique : le parfait d'antériorité immédiate est-il lié systématiquement à une particule de focus (cf. *just* en anglais) ? Si la réponse à cette question est affirmative, comment se fait-il qu'il existe des particules qui admettent une seule lecture temporelle, et d'autres plusieurs ? Répondre à cette question présuppose un travail comparatif sur un grand nombre de langues, ce qui est impossible dans le cadre de cette thèse.

## Annexe 5.A Existe-t-il une classe naturelle d'adverbes scalaires temporelles ?

Dans ce chapitre, j'ai argumenté que *gerade* et *tocmai* interagissent avec des informations temporelles à un niveau très abstrait. La question se pose de savoir s'il existe une vraie classe naturelle d'adverbes susceptibles de modifier de l'information codée dans le système temporel et aspectuel des langues naturelles de la même façon que ces deux adverbes. En effet, en cherchant un peu, on constate que *gerade* et *tocmai* ne sont pas des exemples complètement isolés ; on obtient des effets similaires avec *kak raz* (*wh- fois*) en russe.

- (112) a. *Ona kak raz dočitala knigu, kogda ...*<sup>35</sup>  
 elle KAK RAZ lire<sub>completif</sub> livre, quand ...  
 « Elle avait tout juste terminé un/le livre quand ... »
- b. *Ona kak raz čitala knigu, kogda ...*  
 elle KAK RAZ lire<sub>Imp</sub> livre, quand ...  
 « (Par hasard) elle était en train de lire un/le livre quand ... »

Avec un marqueur perfectivisant de complétivité, on obtient une lecture d'antériorité immédiate ; avec un aspect imperfectif, une lecture progressive qui convoque une situation surprenante.

Le hongrois dispose également d'un adverbe qui ressemble beaucoup à *gerade* et *tocmai*, à savoir *épp*<sup>36</sup>. *Épp* ne dispose pas de lecture d'antériorité immédiate, mais cela pourrait être un élément en faveur de l'analyse présentée ici, parce que le hongrois ne dispose pas de *parfait*. Sinon, les effets sont similaires : *épp* produit des effets de coercion envers des états transitoires :

- (113) a. *László csokit eszik.*  
 L. chocolat<sub>Acc</sub> mange.  
 « László est en train de manger du chocolat. »
- b. *László eszik csokit.*  
 L. mange chocolat<sub>Acc</sub>.  
 « László mange (d'habitude) du chocolat. »
- c. *László épp csokit eszik.*  
 L. ÉPP chocolat<sub>Acc</sub> mange.  
 « László est (maintenant) en train de manger du chocolat. »
- d. *László épp eszik csokit.*  
 L. ÉPP mange chocolat<sub>Acc</sub>.  
 « ≈ László est dans une période pendant laquelle il ne déteste pas le chocolat. »

Avec un prédicat *individual-level*, *épp* produit les mêmes effets de sens que *gerade* :

35. Exemples fournis par Ora Matushansky (c.p.).

36. Tous les exemples, gloses et traductions m'ont été communiqués par Judith Gervain (c.p.).

- (114) a. *László okos.*  
 L. malin.  
 « László est malin. »  
 b. ??*László épp okos.*  
 L. ÉPP malin.  
 « ≈ László est dans une de ses phases malignes. »

Combiné au temps du passé, *épp* est inapproprié *out of the blue*, et n'admet que des lectures imperfectives :

- (115) a. *László csokit evett.*  
 L. chocolat<sub>Acc</sub> manger<sub>Pas</sub>  
 « László a mangé du chocolat. » (OK *out of the blue*)  
 b. #*László épp csokit evett.*  
 L. ÉPP chocolat<sub>Acc</sub> manger<sub>Pas</sub>  
 « László était en train de manger du chocolat (quand ...) » (mauvais *out of the blue*)

Compte tenu du comportement somme toute assez similaire de ces adverbes, la question se pose de savoir à quoi sont dues ces lectures temporelles, et s'il y a des restrictions quant à l'émergence de ces adverbes. Par exemple, existe-t-il dans une langue un adverbe comme *gerade*, mais qui n'aurait pas (et n'a jamais eu) d'utilisations non-temporelles? La possibilité d'avoir une lecture progressive d'un tel adverbe dépend-elle du fait qu'il soit non-exclusif? Est-ce que l'effet d'« inattendu » est présent chez tous les adverbes de cette classe? Enfin, les langues qui développent des adverbiaux du type *gerade* ont-elles des caractéristiques en commun sans lesquelles l'émergence de tels adverbes n'est pas possible?

Une approche comparative sur une plus grande échelle permettrait de clarifier ces questions, et contribuerait à distinguer la sémantique centrale de ces adverbes des effets de sens plus périphériques.

# 6 Conclusion et Perspectives

## 6.1 Conclusion

Dans cette thèse, j'ai examiné les temps *parfaits* à travers un choix de langues germaniques et romanes en tant que constructions qui posent un problème particulier aux théories formelles du système temporo-aspectuel des langues naturelles.

Dans le premier chapitre, j'ai proposé une formalisation du trait PARFAIT comme temps relatif, qui introduit un état de parfait. Le deuxième chapitre était consacré à l'interaction des *parfaits* avec les adverbes de type *depuis*, et visait notamment à comprendre comment on peut rendre compte de la multitude de lectures associées aux *parfaits*. J'ai examiné dans le troisième chapitre le phénomène de l'aspect non-marqué, et une approche par sous-spécification aspectuelle a été proposée. Dans le quatrième chapitre, j'ai étudié les *parfaits surcomposés*, qui fournissent un argument empirique fort pour la théorie des *parfaits* proposée dans le premier chapitre. J'ai notamment introduit l'idée que les *parfaits surcomposés* de l'allemand et du français n'ont pas la même structure sémantique. Enfin, je me suis penché sur deux adverbes qui déclenchent des lectures d'antériorité immédiate avec un *parfait*, à savoir *gerade* (en allemand) et *tocmai* (en roumain). Selon l'analyse présentée ici, ces adverbes interagissent avec des échelles de Horn dans le domaine temporel.

La conception du système temporo-aspectuel défendue tout au long de cette thèse se situe dans la tradition néo-reichenbachienne. Le système proposé dans le premier chapitre dispose cependant d'une relation temporelle de plus que les cadres d'analyse néo-reichenbachiens orthodoxes, la relation « temps relatif », caractérisée comme relation entre le moment de l'énonciation et le point de perspective. J'ai montré la nécessité d'une telle relation temporelle additionnelle pour les *parfaits*. De plus, j'ai indiqué comment on peut intégrer cette relation dans la fondation conceptuelle du système temporo-aspectuel établie par Klein (1994), sans toucher à l'élément central de cette théorie, l'intervalle d'assertion. Je suppose que, pour n'importe quelle langue, le système temporo-aspectuel consiste en un temps absolu (qui est la relation entre le moment de l'énonciation et le point de perspective), un temps relatif (qui est la relation entre le point de perspective et l'intervalle d'assertion), et l'aspect (qui est la relation entre l'intervalle d'assertion et la trace temporelle de l'éventualité).

Le PARFAIT a été modélisé à l'intérieur de cette thèse comme un trait de temps relatif, exprimant l'antériorité stricte de l'intervalle d'assertion par rapport au point de perspective d'une phrase. Additionnellement, ce trait PARFAIT introduit un état de parfait valable pour le point de perspective, état dont le prédicat est une variable libre, et dont la nature doit être inférée à partir de mécanismes pragmatiques. La conception

du PARFAIT comme trait permet de rassembler les *présents parfaits* (comme le *passé composé* français), les *plus-que-parfaits* et les *futurs antérieurs* en tant que temps grammaticaux *parfaits* qui ont en commun ce trait de PARFAIT.

Le postulat d'un trait PARFAIT a permis notamment de rendre compte du phénomène des « lectures » du parfait, illustrées ci-dessous :

- (1) a. Cunégonde a mangé trois pommes (depuis hier). [existentielle]  
 b. J'ai toujours su qu'il allait réussir. [universelle]  
 c. Cunégonde est partie (depuis hier). [résultative]

Dans le cas d'une lecture existentielle, comme en (1a), l'éventualité est strictement antérieure au point de perspective (qui, dans les exemples (1), est identique au moment de l'énonciation). (1b) illustre une lecture universelle : l'éventualité est toujours en cours au point de perspective. (1c) est un exemple de lecture résultative : c'est la phase résultante de l'éventualité qui est située par l'adverbial *depuis X* — contrairement à la lecture existentielle, dans laquelle c'est la trace temporelle de l'éventualité qui est localisée par *depuis X*.

J'ai défendu l'hypothèse, suivant en cela von Stechow (2002), que ces lectures sont le fruit de différences aspectuelles, et ne sont pas directement attribuables au PARFAIT. Ainsi, la lecture existentielle est causée par un aspect perfectif, la lecture résultative est déclenchée par un aspect résultatif, et la lecture universelle dépend d'un aspect imperfectif. Or, l'aspect imperfectif n'est pas un critère suffisant pour garantir la lecture universelle. J'ai montré que la lecture universelle des parfaits est un effet pragmatique, induit dans certains contextes, et ne mettant pas en cause l'antériorité stricte de l'intervalle d'assertion par rapport au point de perspective exprimé par le trait PARFAIT.

J'ai également cherché à montrer que la variation interlinguistique des *présents parfaits* est un phénomène d'ordre pragmatique, et qu'elle ne pose pas non plus un problème insurmontable à l'unicité du trait PARFAIT à travers les langues étudiées ici. Les *présents parfaits* de l'anglais se comportent de façon très différente des *présents parfaits* du français — toutefois, sans que cette variation soit présente pour les autres formes qui contiennent un PARFAIT (*plus-que-parfaits*, *futurs antérieurs* et formes parfaites non-finies). J'ai défendu l'hypothèse que cette variation est le fruit d'une compétition entre deux temps grammaticaux — un *présent parfait* et un temps « simple » du passé — qui situent l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. Or, seul le *présent parfait* dispose d'un état de parfait. L'un de ces deux temps est le temps par défaut pour situer l'intervalle d'assertion avant le moment de l'énonciation. En anglais, le temps par défaut est le temps simple du passé, tandis qu'en français, c'est le *présent parfait*. L'utilisation du temps qui n'est pas le temps par défaut déclenchera un mécanisme pragmatique. En anglais, c'est la présence d'un état de parfait (dans le cas de l'utilisation d'un *présent parfait*) qui déclenche un mécanisme d'interprétation d'ordre pragmatique, tandis qu'en français, c'est l'absence d'un état de parfait (dans le cas de l'utilisation du temps simple du passé) qui déclenche un mécanisme d'interprétation.

Je me suis efforcé de respecter tout au long de cette étude la conviction méthodologique suivante : il est primordial de bien prendre en compte le rôle des adverbiaux dans l'étude des phénomènes d'ordre temporel. Le parti pris était d'étudier le PARFAIT à partir des adverbiaux, plutôt que les adverbiaux à partir du PARFAIT. De cette manière, le nombre d'environnements grammaticaux étudiés dans la partie empirique est très faible, et concerne essentiellement les adverbes de type *depuis*, ainsi que les adverbes *gerade* et *tocmai* (sauf pour le chapitre sur les temps surcomposés, qui comporte beaucoup plus de contextes). Ainsi, j'ai également pu présenter dans cette thèse des représentations formelles de ces adverbes, qui insistent sur une approche aussi monosémique que possible.

La représentation des adverbes de type *depuis* m'a permis de formaliser et de rendre précise l'idée déjà mentionnée que les différentes lectures que l'on observe en combinaison avec cet adverbe ne proviennent pas de différents sémantiques pour l'adverbe, mais plutôt de différents aspects enchâssés en dessous du PARFAIT. Quand l'aspect n'est pas exprimé par la morphologie, comme en allemand, il doit y avoir des mécanismes pragmatiques pour inférer le type d'aspect désiré par l'énonciateur d'une phrase. J'ai essayé de mettre en lumière au moins certains des effets pragmatiques déterminants pour le choix de l'aspect. En outre, j'ai montré dans ce chapitre qu'une théorie du PARFAIT en tant qu'antériorité stricte est capable de traiter avec succès la question de l'interaction des *parfaits* avec les adverbes de type *depuis*, et de rendre compte des lectures universelles des *parfaits*.

Ces deux derniers points étaient jusqu'à maintenant pratiquement des chasses gardées des théories XN du *parfait*. Toutefois, si ces lectures universelles sont des effets de sens pragmatiques, et non pas sémantiques, les théories d'antériorité paraissent nettement préférables aux théories XN. Les théories d'antériorité font en effet généralement de meilleures prédictions que les théories XN — en dehors de la combinaison du *parfait* avec les adverbes de type *depuis* et des lectures universelles.

Comme certains *parfaits* (dont notamment le *Perfekt* de l'allemand) sont des temps aspectuellement non-marqués, j'ai étudié les propositions disponibles pour la sémantique d'un tel aspect non-marqué. Nous sommes obligés d'assigner un contour aspectuel aussi pour de tels temps grammaticaux puisque, dans une théorie néo-reichenbachienne, l'aspect est une catégorie obligatoire. J'ai montré que les modélisations qui assignent un contour unique et spécifique à cet aspect non-marqué ne sont pas capables de prédire toute la gamme des relations attestées. En même temps, j'ai montré que les approches par sous-spécification entre un aspect perfectif et un aspect imperfectif (tel que proposé dans Reyle et al. (2005)) ont une tendance très forte à surgénérer. En outre, elles ne permettent pas d'expliquer pourquoi la sous-spécification concerne uniquement ces deux types d'aspect, mais pas d'autres. J'ai cependant pu montrer que les aspects imperfectif et perfectif, dans une modélisation standard, correspondent — si on reformule leur définition par un ordre partiel sur des intervalles — à deux opérations basiques sur les treillis, à savoir le filtre et l'idéal générés à partir de l'intervalle d'assertion.

De cette reformulation des relations aspectuelles découle la formalisation d'une « relation temporelle par défaut », dont l'aspect non-marqué est un cas spécial. Cela



a plusieurs conséquences importantes. Non seulement, elle motive le traitement de l'aspect non-marqué en tant que sous-spécification aspectuelle entre un aspect perfectif et un aspect imperfectif. Mais elle permet également de donner une approche formelle de l'idée que le *présent* est un temps par défaut (cf. Jakobson, 1932/1971). Enfin, elle fournit un moyen clair pour concevoir les aspects perfectif et imperfectif comme faisant partie d'une échelle de Horn, où l'imperfectif est l'élément fort, et le perfectif l'élément faible.

Cette idée d'une échelle de Horn entre points de vue aspectuels a été exploitée dans le dernier chapitre de cette thèse pour proposer une analyse unifiée de la sémantique des adverbess *gerade* et *tocmai*. Autant que je sache, cela constitue la première tentative d'analyse compositionnelle de la lecture d'antériorité immédiate des parfaits qui se sert de la sémantique de l'adverbe déclencheur pour dériver cette lecture. J'ai proposé que ces adverbess disposent d'une seule sémantique de base, que l'on peut modéliser par l'interaction avec les échelles : *gerade* ou *tocmai* sélectionnent toujours l'élément le plus élevé dans l'échelle. À partir de cette sémantique de base, j'ai cherché à montrer que l'on peut dériver toutes les utilisations de ces adverbess, temporelles aussi bien que non-temporelles. L'hypothèse centrale est que *gerade* et *tocmai* sélectionnent dans tous les cas l'élément le plus élevé d'une échelle, qui est une échelle de Horn pour les utilisations temporelles, et qui peut être une échelle d'autres types pour les utilisations non-temporelles.

J'ai montré en outre que le formalisme proposé permet d'accommoder facilement les temps surcomposés, qui constituent un problème pour la plupart des formalismes dont j'ai connaissance. Plus spécifiquement, aussi bien les *passés surcomposés* que les *plus-que-parfaits surcomposés* peuvent être traités sans nécessiter d'artifices techniques, dont la seule raison d'être serait une limitation dans le formalisme quant au nombre des relations temporelles disponibles. De plus, l'analyse présentée dans cette thèse a l'avantage de ne pas prédire une itération illimitée de la catégorie du PARFAIT : elle ne permet qu'une seule itération de ce trait. Les temps surcomposés de l'allemand fournissent l'un des phénomènes empiriques les plus convaincants pour motiver le système temporo-aspectuel proposé dans cette thèse. Ils remplissent en effet tout l'espace disponible dans le système vers le passé, puisqu'il s'agit de *parfaits résultatifs*. En revanche, les temps surcomposés du français, utilisés dans les phrases subordonnées avec *quand*, ne disposent pas de la même sémantique que leur correspondants allemands : il s'agit de *parfaits perfectifs*, avec une modification terminative d'*Aktionsart*, comme cela avait été suggéré par Laca (2005).

J'ai souligné que l'hypothèse répandue selon laquelle l'émergence des temps surcomposés serait un phénomène de compensation pour la perte du caractère aspectuel résultatif des *parfaits* paraît hautement contestable. Les plus anciens surcomposés du français présupposent tout au contraire que les *parfaits* simples sont des temps aspectuellement résultatifs, plutôt que des formes qui indiquent une antériorité au niveau du trait TEMPS RELATIF.

Somme toute, j'ai proposé dans cette thèse une sémantique unique pour le trait PARFAIT, dont je suppose qu'il est identique à travers les langues considérées ici. J'ai montré que ce trait, et le système dans lequel il est intégré, peuvent expliquer

des phénomènes qui me semblent être parmi les plus critiques pour une théorie des *parfaits* : les lectures universelles, l'interaction avec *depuis*, et les *parfaits surcomposés*. En outre, j'ai proposé une sémantique compositionnelle des parfaits d'antériorité immédiate. Enfin, j'ai expliqué comment les temps *parfaits* de l'allemand peuvent avoir une deuxième lecture, « progressive », avec un adverbe comme *gerade*.

## 6.2 Perspectives

Comme n'importe quelle entreprise de recherche, cette thèse n'a pas seulement apporté des éléments de réponse à des questions, mais a également soulevé un certain nombre de questions ouvertes, qui devront être examinées dans des travaux subséquents.

Comme j'ai suggéré que le système temporo-aspectuel développé dans le premier chapitre est universel et s'applique à toutes les langues naturelles, il serait important de tester comment il peut traiter des langues autres que l'échantillon de langues très limité (et exclusivement indo-européen) étudié ici.

Il sera également intéressant de voir si la formalisation des *parfaits* proposée dans cette thèse diffère d'autres formalisations quant aux prédictions qu'elle fait pour l'interaction du PARFAIT avec les modaux. Comme on l'a vu dans l'annexe du premier chapitre (p. 78), on peut enchâsser un PARFAIT en dessous d'un modal, et une littérature abondante traite les difficultés que pose l'interaction du parfait avec les modaux (cf. Demirdache & Uribe-Etxebarria, à paraître).

Je voudrais souligner également quelques pistes de recherche plus spécifiques. La première concerne les *parfaits surcomposés*. Je me suis intéressé dans cette thèse surtout aux surcomposés antérieurs, en négligeant les surcomposés superparfaits. Or, comme je l'ai souligné dans le troisième chapitre, les données provenant de la diachronie montrent que les premiers surcomposés du français étaient des surcomposés superparfaits, et que les utilisations de type antérieur se sont développées ultérieurement. Cela suggère que les surcomposés superparfaits disposent d'une sémantique différente des surcomposés antérieurs. Pour confirmer cela, il sera indispensable d'étudier également la diachronie des temps surcomposés de l'allemand, pour voir si on y trouve les mêmes tendances qu'en français. Autant que je sache, il n'existe pas de telle étude diachronique pour l'allemand. Ensuite, il sera utile d'étudier (i) des langues qui disposent de surcomposés superparfaits, mais pas de surcomposés antérieurs, comme le danois ; et (ii) des langues qui disposent à la fois de temps surcomposés, et d'un temps simple du passé bien vivant (comme l'occitan).

Enfin, d'après les réponses que j'ai reçues à une enquête sur les temps surcomposés sur *linguistlist*, les temps surcomposés sont assez répandus dans les langues parlées dans le Caucase. Une confrontation des études concernant les temps surcomposés caucasiens avec celles sur les temps surcomposés de l'Europe centrale et occidentale s'avèrera sans aucun doute fructueuse.

Une deuxième piste de recherche concerne les adverbes *tocmai* et *gerade*. L'étude que j'ai proposée ici s'est concentrée sur leurs utilisations temporelles, et a souligné

les similitudes entre *gerade* et *tocmai*. Un examen subséquent devra clarifier dans quelle mesure il faudra affiner cette analyse en termes d'échelles pour pouvoir rendre compte des utilisations non-temporelles, et également dans quelle mesure *gerade* et *tocmai* se distinguent.

Il serait également intéressant de comprendre pourquoi certains adverbes possèdent uniquement une lecture d'antériorité immédiate (comme *just* en anglais), d'autres uniquement une lecture progressive (cela semble être le cas de *épp* en hongrois), et pourquoi d'autres déclenchent les deux lectures. Un examen contrastif permettra éventuellement de savoir quels sont les facteurs déterminants d'un tel comportement — s'il s'agit de certaines propriétés des adverbiaux, ou si cela est une conséquence de propriétés du système temporo-aspectuel des langues en question.

Nous voilà au bout de cette étude imparfaite sur les *parfaits*. Il est temps de vous soumettre les derniers exemples d'un *présent parfait* :

- (2) a. J'ai écrit une thèse sur les *parfaits*.  
b. J'ai lu une thèse sur les *parfaits*.

Les *parfaits* nous enseignent que ce n'est pas seulement l'occurrence passée de l'éventualité qui compte dans (2), mais également (et probablement surtout) l'état qui s'ensuit (i.e., son état de parfait).

# Bibliographie

- Werner ABRAHAM, C. Jac CONRADIE (2001). *Präteritumschwund und Diskursgrammatik. Präteritumschwund in gesamteuropäischen Bezügen : areale Ausbreitung, heterogene Entstehung, Parsing sowie diskursgrammatische Grundlagen und Zusammenhänge*. Amsterdam : John Benjamins.
- Dorit ABUSCH, Mats Rooth (1990). “Temporal Adverbs and the English Perfect”. In : *NELS 20*. pp. 1–15.
- Artemis ALEXIADOU, Monika RATHERT, Arnim VON STECHOW (éds.) (2003). *Perfect Explorations*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- James F. ALLEN (1984). “Towards a General Theory of Action and Time”. In : *Artificial Intelligence 23*, pp. 123–154.
- Joseph Henry ALLEN, James B. GREENOUGH (éds.) (1903). *New Latin Grammar*. Ginn and Company. Disponible librement en tant que texte électronique à <http://www.perseus.tufts.edu>.
- Eugenia ARJOCA-IEREMIA (2005). “Espaces mentaux et représentations linguistiques : l’adverbe roumain *mai* et ses équivalents français”. In : Goes (2005), pp. 259–280.
- Antoine ARNAULD, Claude LANCELOT (1754). *Grammaire générale et raisonnée*. Paris : Prault fils l’aîné.
- Nicholas ASHER, Alex LASCARIDES (2003). *Logics of Conversation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Michel AURNAGUE, Myriam BRAS, Anne LE DRAOULEC, Laure VIEU (éds.) (2005). *Proceedings of SEM – 05*. Biarritz.
- Michel AURNAGUE, Myriam BRAS, Laure VIEU, Nicholas ASHER (2001). “The Syntax and Semantics of Locating Adverbials”. In : *Cahiers de Grammaire 26*, pp. 11–35.
- Emmon BACH (1986). “The Algebra of Events”. In : *Linguistics and Philosophy 9*, pp. 5–16.
- Delphine BATTISTELLI, Jean-Luc MINEL, Sylviane R. SCHWER (2006). “Representation of Qualitative Temporal Relations in Narratives”. (Ms.), Laboratoire LaLICC, Université Paris 4, Université Paris 13.

## Bibliographie

- Nicolas BEAUZÉE (1767). *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*. Paris : J. Barbou.
- Andrés BELLO (1847/2002). *Gramática : gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*. Valencia : Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes. Édition numérique à partir de *Obras completas, Tomo Cuarto, 3<sup>a</sup> edición*. Caracas : Casa de Bello, 1995, URL <http://www.cervantesvirtual.com>.
- Charles E. BENNETT (1908). *New Latin Grammar*. Chicago : Allyn and Bacon. Disponible librement en tant que texte électronique #15665 à <http://www.gutenberg.org>.
- Émile BENVENISTE (1966/1974). *Problèmes de linguistique générale I + II*. Paris : Gallimard.
- Pier Marco BERTINETTO (1986). *Tempo, aspetto e azione nel verbo italiano. Il sistema dell'indicativo*. Firenze : Accademia della Crusca.
- Robert J. BINNICK (1991). *Time and the Verb. A Guide to Tense and Aspect*. Oxford University Press.
- Patrick BLACKBURN, Johan BOS (2005). *Representation and Inference for Natural Language. A First Course in Computational Semantics*. Stanford : CSLI.
- Reinhard BLUTNER (1999). "Some Aspects of Optimality in Natural Language Interpretation". In : Helen DE HOOP, Henriëtte DE SWART (éds.), *Papers on Optimality Theoretic Semantics*. Utrecht Institute of Linguistics OTS, pp. 1–21. URL <http://www.blutner.de/optimal.pdf>.
- Nora BONEH (2003). *La représentation syntaxique du temps : le cas de l'hébreu moderne, de l'arabe standard et dialectal*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Étienne BONNOT DE CONDILLAC (1798). *Principes généraux de grammaire pour toutes les langues, avec leur application particulière à la langue française*. Paris : J. Ducour.
- Ignacio BOSQUE, Violeta DEMONTE (éds.) (1999). *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid : Espasa.
- Richard BREHENY (2005). "Some Scalar Implicatures Really Aren't Quantity Implicatures - But Some's Are". In : Emar MAIER, Corien BARY, Janneke HUITINK (éds.), *Proceedings of SuB9*. pp. 57–71. URL <http://www.ru.nl/ncs/sub9/sub9breheny.pdf>.
- Jacques DE BRUYNE (1999). "Las preposiciones". In : Bosque & Demonte (1999), pp. 657–703.

- William BRYAN (1936). “The Preterite and the Perfect Tense in Present-Day English”. In : *Journal of English and Germanic Philology* 35, pp. 363–382.
- Joan BYBEE (1985). *Morphology : A Study of the Relation between Meaning and Form*. Amsterdam : Benjamins.
- Joan BYBEE, Östen DAHL (1989). “The Creation of Tense and Aspect Systems in the Languages of the World”. In : *Studies in Language* 13, 1, pp. 51–103.
- Joan BYBEE, Revere PERKINS, William PAGLIUCA (1994). *The Evolution of Grammar. Tense, Aspect and Modality in the Languages of the World*. Chicago : University of Chicago Press.
- Patrick CAUDAL, Gerhard SCHADEN (2005). “Discourse-Structure Driven Disambiguation of Underspecified Semantic Representations : A Case-Study of the Alemannic *Perfekt*”. In : Aurnague et al. (2005), pp. 55–64.
- Patrick CAUDAL, Carl VETTERS (à paraître). “Passé composé et passé simple : Sémantique diachronique et formelle”. In : *Cahiers Chronos* .
- Gennaro CHIERCHIA (2002). “Scalar Implicatures, Polarity Phenomena, and the Syntax/Pragmatics Interface”. (Ms.), University of Milan – Bicocca.
- Guglielmo CINQUE (1999). *Adverbs and Functional Heads. A Cross-Linguistic Perspective*. New York : Oxford University Press.
- Bernard COMRIE (1976). *Aspect. An Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*. Cambridge University Press.
- (1985). *Tense*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Maurice CORNU (1953). *Les formes surcomposées en français*. Bern : Francke.
- Östen DAHL (1985). *Tense and Aspect Systems*. Blackwell.
- Östen DAHL (éd.) (2000a). *Tense and Aspect in the Languages of Europe*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Östen DAHL (2000b). “The Tense-Aspect Systems of European Languages in a Typological Perspective”. In : Dahl (2000a), pp. 3–25.
- Jacques DAMOURETTE, Edouard PICHON (1911–1940). *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. Paris : D’Artrey.
- Albert DAUZAT (1954). “À propos des temps surcomposés”. In : *Le français moderne* 22, 4, pp. 259–262.
- Renaat DECLERCK (1991). *Tense in English*. London : Routledge.

## Bibliographie

- Pierre DELATTRE (1950). “Le surcomposé réfléchi en subordonnée temporelle”. In : *Le français moderne* 18, 2, pp. 95–108.
- Simone DELÉANI, Jean-Marie VERMANDERN (2003). *Initiation à la langue latine et à son système*. Paris : Sedes.
- Hamida DEMIRDACHE, Myriam URIBE-ETXEBARRIA (2002). “La grammaire des prédicats spatiotemporels : Temps, aspect et adverbes de temps”. In : Brenda LACA (éd.), *Temps et aspect. De la morphologie à l’interprétation*. Saint-Denis : PUV, pp. 125–176.
- (à paraître). “Scope and Anaphora with Time Arguments : The Case of ‘Perfect Modals’”. In : *Lingua* .
- David R. DOWTY (1979). *Word Meaning and Montague Grammar. The Semantics of Verbs and Times in Generative Semantics and Montague’s PTQ*. Dordrecht : Reidel.
- (1986). “The Effects of Aspectual Class on the Temporal Structure of Discourse : Semantics or Pragmatics?” In : *Linguistics and Philosophy* 9, 1, pp. 37–61.
- (1991). “Thematic Proto-Roles and Argument-Selection”. In : *Language* 67, pp. 547–619.
- Michael ESFELD (2003). “Regelfolgen zwanzig Jahre nach Kripkes Wittgenstein”. In : *Zeitschrift für Philosophische Forschung* 57, pp. 128–138.
- Gilles FAUCONNIER (1980). *Étude de certains aspects logiques et grammaticaux de la quantification et de l’anaphore en français et en anglais*. Paris : Champion.
- Hana FILIP (2000). “The Quantization Puzzle”. In : Tenny & Pustejovsky (2000), pp. 39–96.
- Kai VON FINTEL (1996). “A Minimal Theory of Adverbial Quantification”. (Ms.), MIT.
- Lucien FOULET (1925). “Le développement des formes surcomposées”. In : *Romania* 51, pp. 203–252.
- Catherine FUCHS (1988). “Encore, déjà, toujours : de l’aspect à la modalité”. In : Nicole TERSIS, Alain KIHM (éds.), *Temps et aspects : actes du colloque CNRS Paris 24-25 octobre 1985*. Paris : Peeters, pp. 135–148.
- Luis GARCÍA FERNÁNDEZ (1999). “Los complementos adverbiales temporales. La subordinación temporal”. In : Bosque & Demonte (1999), pp. 3129–3208.
- (2004). “Aspecto y estructura subeventiva en las formas compuestas del verbo”. In : *Cuadernos de Lingüística del Instituto Ortega y Gasset* 11, pp. 43–59.

- Alessandra GIORGI, Fabio PIANESI (1997). *Tense and Aspect. From Semantics to Morphosyntax*. New York : Oxford University Press.
- Sheila GLASBEY (2005). “A “Temporal Topic Interval” Analysis of the English Perfect”. Papier du Workshop LAGB Satellite. URL <http://www.cs.bham.ac.uk/~srg/Papers/perfect-paper.pdf>.
- Jan GOES (éd.) (2005). *L’adverbe : un pervers polymorphe*. Arras : Presses Universitaires de l’Artois.
- François GOURLET (2005). “Conjonctions et temps verbaux. De la connexion temporelle à la référence”. Mémoire de DEA, Université Paris 4.
- Maurice GREVISSE, André GOOSE (1993). *Le bon usage*. Paris : Duculot, 13 éd.
- Herbert Paul GRICE (1975). “Logic and Conversation”. In : Peter COLE, Jerry L. MORGAN (éds.), *Syntax and Semantics. Speech Acts*. New York : Academic Press, t. 3, pp. 41–58.
- Gustave GUILLAUME (1933/1994). “Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe”. In : Guillaume (1994), pp. 46–58.
- (1951/1994). “La représentation du temps dans la langue française I + II”. In : Guillaume (1994), pp. 184–207.
- (1994). *Langage et Science du langage*. Québec : Presses de l’Université Laval.
- Martin HARRIS (1982). “The ‘Past Simple’ and the ‘Present Perfect’ in Romance”. In : Nigel VINCENT, Martin HARRIS (éds.), *Studies in the Romance Verb*. London : Croom Helm, pp. 42–70.
- Irene HEIM (1983). “On the Projection Problem for Presuppositions”. In : M. BARLOW, D. FLICKINGER, M. WESCOAT (éds.), *Proceedings of WCCFL 2*. pp. 114–125.
- Steve HEWITT (2002). “The Impersonal in Breton”. In : *Journal of Celtic Linguistics* 7, pp. 1–39.
- Rudolf HILDEBRAND, Hermann WUNDERLICH (éds.) (1984). *Deutsches Wörterbuch von Jacob und Wilhelm Grimm*. München : dtv.
- Jaap HOEPELMAN, Christian ROHRER (1980). “‘Déjà’ et ‘encore’ et les temps du passé du français”. In : Jean DAVID, Robert MARTIN, Bernard POTTIER (éds.), *Actes du Colloque : La notion d’aspect*. Paris : Klincksieck, pp. 119–140.
- Laurence R. HORN (1989). *A Natural History of Negation*. Chicago : University of Chicago Press.



## Bibliographie

- Norbert HORNSTEIN (1990). *As Time Goes By : Time and Universal Grammar*. Cambridge : MIT Press.
- Sabine IATRIDOU (2000). “The Grammatical Ingredients of Counterfactuality”. In : *Linguistic Inquiry* 31, 2, pp. 231–270.
- Paul IMBS (1960). *L’emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*. Paris : Klincksieck.
- Roman JAKOBSON (1932/1971). “Zur Struktur des russischen Verbums”. In : *Selected Writings II. Word and Language*. Paris : Mouton, pp. 3–15. Écrit en 1931, publié pour la première fois en 1932 en *Charisteria Gvilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et Circuli Linguistici Pragensis sodalibus oblata*.
- Otto JESPERSEN (1965). *The Philosophy of Grammar*. New York : Norton.
- Hans KAMP, Uwe REYLE (1993). *From Discourse to Logic. Introduction to Model-theoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discourse Representation Theory*. Dordrecht : Kluwer.
- Dovid KATZ (1987). *Grammar of the Yiddish Language*. London : Duckworth.
- Graham KATZ (2003). “On the Stativity of the English Perfect”. In : Alexiadou et al. (2003), pp. 205–234.
- Ingrid KAUFMANN, Barbara STIEBELS (éds.) (2002). *More than Words : A Festschrift for Dieter Wunderlich*. Berlin : Akademie Verlag.
- Ulrike KIEFER (1994). “Die Tempusformen im Jiddischen”. In : Thieroff & Ballweg (1994), pp. 135–148.
- Paul KIPARSKY (1998a). “Aspect and Event Structure in Vedic”. In : *Yearbook of South Asian Studies* 1.
- (1998b). “Partitive Case and Aspect”. In : Miriam BUTT, Wilhelm GEUDER (éds.), *The Projection of Arguments*. Stanford : CSLI, pp. 265–307.
- (2002). “Event Structure and the Perfect”. In : David I. BEAVER, Luis D. CASILAS MARTÍNEZ, Brady Z. CLARK, Stefan KAUFMANN (éds.), *The Construction of Meaning*, Stanford : CSLI.
- (2004). “Blocking and Periphrasis in Inflectional Paradigms”. In : *Yearbook of Morphology* pp. 113–135. URL <http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/catania.pdf>.
- Wolfgang KLEIN (1992). “The Present Perfect Puzzle”. In : *Language* 68, pp. 525–552.
- (1994). *Time in Language*. London : Routledge.

- (1995). “A Time-Relational Analysis of Russian Aspect”. In : *Language* 71, 4, pp. 669–695.
- (2000). “An Analysis of the German Perfekt”. In : *Language* 76, 2, pp. 358–382.
- Ekkehard KÖNIG (1991). *The Meaning of Focus Particles. A Comparative Perspective*. London : Routledge.
- Angelika KRATZER (1995). “Stage-Level and Individual-Level Predicates”. In : Gregory N. CARLSON, Francis J. PELLETIER (éds.), *The Generic Book*. University of Chicago Press, pp. 125–175.
- (1998). “More Structural Analogies Between Pronouns and Tenses”. In : *Proceedings of Salt 8*. URL <http://semanticsarchive.net/Archive/WY1NDFkM/Tenses.and.Pronouns.pdf>.
- Manfred KRIFKA (1992). “Thematic Relations as Links between Nominal Reference and Temporal Constitution”. In : Ivan A. SAG, Anna SZABOLCSI (éds.), *Lexical Matters*. Stanford : CSLI, pp. 29–53.
- (1993). “Focus and presupposition in dynamic interpretation”. In : *Journal of Semantics* 10, pp. 269–300.
- (1998). “The Origins of Telicity”. In : Susan D. ROTHSTEIN (éd.), *Events and Grammar*. Dordrecht : Kluwer, pp. 197–235.
- (2000). “Alternatives for Aspectual Particles : Semantics of *still* and *already*”. (Ms.), University of Texas at Austin.
- Brenda LACA (2002). “Romance "Aspectual" Periphrasis : Eventuality Modification vs. "Syntactic" Aspect”. (Ms.), Université Paris 8.
- (2005). “Périphrases aspectuelles et temps grammatical dans les langues romanes”. In : Hava Bat-Zeev SHYLDKROT, Nicole LE QUERLER (éds.), *Les périphrases verbales*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 47–66.
- Fred LANDMAN (1991). *Structures for Semantics*. Dordrecht : Kluwer.
- (1992). “The Progressive”. In : *Natural Language Semantics* 1, pp. 1–32.
- (2004). *Indefinites and the Type of Sets*. Oxford : Blackwell.
- Stephen C. LEVINSON (2000). *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*. Cambridge : MIT Press.
- Kaj B. LINDGREN (1957). *Über den Oberdeutschen Präteritumschwund*, t. 112 de *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*. Helsinki : Suomalainen Tiedekatemia.

## Bibliographie

- Jouko LINDSTEDT (2000). “The Perfect – aspectual, temporal and evidential”. In : Dahl (2000a), pp. 365–383.
- Godehard LINK (1983/2000). “The Logical Analysis of Plurals and Mass Terms : A Lattice-theoretical Approach”. In : Portner & Partee (2002), pp. 127–146.
- Viktor P. LITVINOV (1969). “Die doppelte Perfekstreckung im Deutschen.” In : *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 22, pp. 16–24.
- Viktor P. LITVINOV, Vladimir I. RADČENKO (1998). *Doppelte Perfektbildungen in der deutschen Literatursprache*. Tübingen : Stauffenburg.
- Sebastian LÖBNER (1989). “German *schon* – *erst* – *noch* : An Integrated Analysis”. In : *Linguistics and Philosophy* 12, pp. 167–212.
- (1999). “Why German *schon* and *noch* are still Duals : A Reply to Van Der Auwera”. In : *Linguistics and Philosophy* 22, pp. 45–107.
- (2002). “Is the German Perfekt a Perfect Perfect?” In : Kaufmann & Stiebels (2002), pp. 369–391.
- William Burley LOCKWOOD (1995). *Lehrbuch der modernen jiddischen Sprache*. Hamburg : Buske.
- Claudia MAIENBORN (à paraître). “On Davidsonian and Kimian States”. In : Ileana COMOROVSKI, Klaus VON HEUSINGER (éds.), *Existence : Syntax and Semantics*. Dordrecht : Kluwer.
- Michaela MATEICA-IGELMANN (1989). *Moyens d’exprimer les aspects de la phrase verbale en roumain contemporain (en perspective romane)*. Bochum : Brockmeyer.
- William MAURICE (1935). “Discrimination between Past and Present”. In : *Neuphilologische Monatsschrift* 6, pp. 312–330.
- Robert W. MCCOARD (1978). *The English Perfect : Tense-Choice and Pragmatic Inferences*. Amsterdam : North Holland.
- Louis MEIGRET (1550/1888). *Le tretté de la grammere françoeeze*. Heilbronn : Gebrüder Henninger. Édition de Wendelin Foerster.
- Antoine MEILLET (1909/1982). “Sur la disparition des formes simples du prétérit”. In : *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève/Paris : Slatkine/Champion, pp. 149–158.
- Alice TER MEULEN (1995). *Representing Time in Natural Language. The Dynamic Interpretation of Tense and Aspect*. Cambridge : MIT Press.

- Laura A. MICHAELIS (1994). “The Ambiguity of the English Present Perfect”. In : *Journal of Linguistics* 30, pp. 111–157.
- Anita MITTWOCH (1988). “Aspects of English Aspect : On the Interaction of Perfect, Progressive and Durational Phrases”. In : *Linguistics and Philosophy* 11, 2, pp. 203–254.
- Marc MOENS, Mark STEEDMAN (1988). “Temporal Ontology and Temporal Reference”. In : *Computational Linguistics* 14, 2, pp. 15–28.
- Richard MONTAGUE (1974). *Formal Philosophy. Selected Papers of Richard Montague*. New Haven : Yale University Press.
- Renate MUSAN (2002). *The German Perfect. Its Semantic Composition and its Interaction with Temporal Adverbials*. Dordrecht : Kluwer.
- Reinhard MUSKENS (1996). “Combining Montague Semantics and Discourse Representation”. In : *Linguistics and Philosophy* 19, 2, pp. 143–186.
- Atsuko NISHIYAMA (2004). “The Meaning and Interpretations of the Japanese Aspect Marker *te-i*”. (Ms.), State University of New York.
- Atsuko NISHIYAMA, Jean-Pierre KOENIG (2004). “What is a Perfect State?” In : B. SCHMEISER, V. CHAND, A. KELLEHER, A. RODRIGUEZ (éds.), *WCCFL 23 Proceedings*. Somerville : Cascadilla Press, pp. 101–113.
- Katherine A. PAESANI (2001). *Syntax and Semantics of the Passé Surcomposé in Modern French*. Thèse de doctorat, Indiana University.
- Roumyana PANCHEVA (2003). “The Aspectual Makeup of Perfect Participles and the Interpretations of the Perfect”. In : Alexiadou et al. (2003), pp. 277–306.
- Roumyana PANCHEVA, Arnim VON STECHOW (2004). “On the Present Perfect Puzzle”. (Ms.), University of Southern California et Universität Tübingen, URL [http://www2.sfs.uni-tuebingen.de/~arnim10/Lehre/Japan2004/VortraegeJapan/PresentPerfect/nels-34\\_corrected.pdf](http://www2.sfs.uni-tuebingen.de/~arnim10/Lehre/Japan2004/VortraegeJapan/PresentPerfect/nels-34_corrected.pdf).
- Barbara H. PARTEE (1984). “Nominal and Temporal Anaphora”. In : *Linguistics and Philosophy* 7, 3, pp. 243–286.
- Hermann PAUL, Hugo MOSER, Ingebord SCHÖBLER, Siegfried GROSSE (1982). *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Tübingen : Niemeyer, 22 éd.
- Victoria PAVÓN LUCERO (1999). “Clases de Partículas : Preposición, conjunción y adverbio”. In : Bosque & Demonte (1999), pp. 565–656.
- James PICKBOURN (1789). *A Dissertation on the English Verb : Principally Intended to Ascertain the Meaning of Its Tenses*. London.

## Bibliographie

- Mariana PITAR (2005). “L’adverbe *tocmai*. Valeurs et équivalences”. In : Goes (2005), pp. 189–202.
- Paul PORTNER (1998). “The Progressive in Modal Semantics”. In : *Language* 74, pp. 760–787.
- (2003). “The (Temporal) Semantics and (Modal) Pragmatics of the Perfect”. In : *Linguistics and Philosophy* 26, pp. 459–510.
- Paul PORTNER, Barbara H. PARTEE (éds.) (2002). *Formal Semantics. The Essential Readings*. Oxford : Blackwell.
- James PUSTEJOVSKY (1995). *The Generative Lexicon*. Cambridge : MIT Press.
- Gillian Catriona RAMCHAND (1997). *Aspect and Predication : The Semantics of Argument Structure*. Oxford : Clarendon Press.
- Monika RATHERT (2001). “Anteriority versus Extended Now : Theories of the German Perfect”. In : *Audiatur Vox Sapientiae. A Festschrift for Arnim von Stechow*. Berlin : Akademie Verlag, pp. 410–426.
- Claude RÉGNIER (1974). “Passé simple, passé composé, passé surcomposé dans les parlers du Morvan”. In : Jacques DE CALUWÉ, Jean-Marie D’HEUR, René DUMAS (éds.), *Mélanges d’histoire littéraire, de linguistique et de philologie romanes offerts à Charles Rostaing par ses collègues, ses élèves et ses amis*. Liège : Association des romanistes de l’Université de Liège, pp. 855–870.
- Hans REICHENBACH (1947/1966). *Elements of Symbolic Logic*. Toronto : Collier-MacMillan.
- Uwe REYLE, Antje ROSSDEUTSCHER, Hans KAMP (2005). “Ups and Downs in the Theory of Temporal Reference”. (Ms.), Universität Stuttgart, soumis à *Linguistics and Philosophy*.
- Ian ROBERTS, Anna ROUSSOU (2003). *Syntactic Change. A Minimalist Approach to Grammaticalisation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Robert VAN ROOIJ, Katrin SCHULZ (2005). “*Only* : Meaning and Implicatures”. Ms., University of Amsterdam.
- Björn ROTHSTEIN (2006). “Why the Present Perfect Differs Crosslinguistically. Some New Insights”. Communication à CHRONOS 7, Anvers.
- Susan D. ROTHSTEIN (2004). *Structuring Events : A Study in the Semantics of Lexical Aspect*. Oxford : Blackwell.
- Ted SANDERS (2005). “Coherence, Causality and Cognitive Complexity in Discourse”. In : Aurnague et al. (2005), pp. 31–44.

- Gerhard SCHADEN (2003). “L’aspect neutre en français et en allemand. Temporalité et aspectualité dans les temps du passé”. Mémoire de DEA, Université Paris 8. URL <http://ciel8.free.fr/etudiants.htm/#schaden>.
- (2004). “Time and Focus : The Case of German *gerade*”. In : Laura ALONSO I ALEMANY, Paul ÉGRÉ (éds.), *Proceedings of the Ninth ESSLLI Student Session*. Nancy, pp. 223–233.
- (2005). “Different Kinds of *Since*-Adverbials”. In : Joost ZWARTS, Helen DE HOOP (éds.), *Proceedings of the Workshop “Formal Semantics and Cross-Linguistic Data”*. Edinburgh : ESSLLI, pp. 88–97.
- Roger SCHWARZCHILD (1999). “GIVENness, AvoidF and Other Constraints on the Placement of Accent”. In : *Natural Language Semantics* 7, 2, pp. 141–177.
- Sylviane R. SCHWER (2002). “S-arrangements avec répétitions”. In : *Compte Rendus de l’Académie des Sciences de Paris*. t. 334 de I, pp. 261–266.
- (à paraître). “Traitement de la temporalité des discours : une Analysis Situs”. In : *Cahiers Chronos*.
- Yasuhiro SHIRAI (2000). “The Semantics of the Japanese imperfective *-teiru* : An Integrative Approach”. In : *Journal of Pragmatics* 32, pp. 327–361.
- Carlota S. SMITH (1991). *The Parameter of Aspect*. Dordrecht : Kluwer.
- Benjamin SPECTOR (2006). *Aspects de la pragmatique des opérateurs logiques*. Thèse de doctorat, Université Paris 7. URL [http://www.cognition.ens.fr/~bspector/THESE\\_SPECTOR/](http://www.cognition.ens.fr/~bspector/THESE_SPECTOR/).
- Mario SQUARTINI, Pier Marco BERTINETTO (2000). “The Simple and Compound Past in Romance languages”. In : Dahl (2000a), pp. 403–439.
- Arnim VON STECHOW (1999). “Eine erweiterte Extended Now-Theorie für Perfekt und Futur”. In : *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 113, pp. 86–118.
- (2002). “German *seit* ‘since’ and the Ambiguity of the German Perfect”. In : Kaufmann & Stiebels (2002), pp. 393–432.
- (2003). “Feature Deletion under Semantic Binding : Tense, Person, and Mood under Verbal Quantifiers”. Ms., Eberhard-Karls-Universität, Tübingen.
- Mark STEEDMAN (1997). “Temporality”. In : Johan VAN BENTHEM, Alice TER MEULEN (éds.), *Handbook of Logic and Language*, Amsterdam : Elsevier, pp. 895–938.
- Wilhelm STREITBERG (1891). “Perfective und imperfective Actionsart im Germanischen”. In : *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache* 15, pp. 70–177.

## Bibliographie

- Henriëtte DE SWART (1998). “Aspect Shift and Coercion”. In : *Natural Language and Linguistic Theory* 16, pp. 347–385.
- Liliane TASMOWSKY-DE RYCK (1985). “L’imparfait avec et sans rupture”. In : *Langue française* 67, pp. 59–77.
- Carol TENNY, James PUSTEJOVSKY (éds.) (2000). *Events as Grammatical Objects. The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*. Stanford : CSLI.
- Carol L. TENNY (2000). “Core Events and Adverbial Modification”. In : Tenny & Pustejovsky (2000), pp. 285–334.
- Rolf THIEROFF (1994). “Das Tempussystem des Deutschen”. In : Thieroff & Ballweg (1994), pp. 119–134.
- Rolf THIEROFF, Joachim BALLWEG (éds.) (1994). *Tense Systems in European Languages*. Tübingen : Niemeyer.
- Zeno VENDLER (1957). “Verbs and Times”. In : *The Philosophical Review* 6.
- Harald WEINRICH (1986). *Grammaire textuelle du français*. Paris : Alliance Française.
- (1993). *Textgrammatik der deutschen Sprache*. Mannheim : Duden.
- Benjamin Lee WHORF (1956). *Language, Thought and Reality*. Cambridge : MIT Press. Traduction française par Claude CARME (1969) : *Linguistique et anthropologie*. Paris : Denoël.
- Marc WILMET (2003). *Grammaire critique du français*. Bruxelles : Duculot, 3 éd.